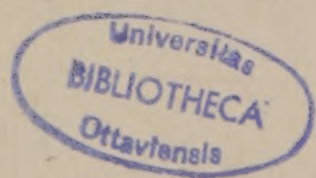

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LE
SPECTATEUR,
OU
LE SOCRATE MODERNE;

Où l'on voit un portrait naïf des Mœurs de ce Siécle.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.

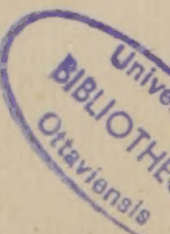


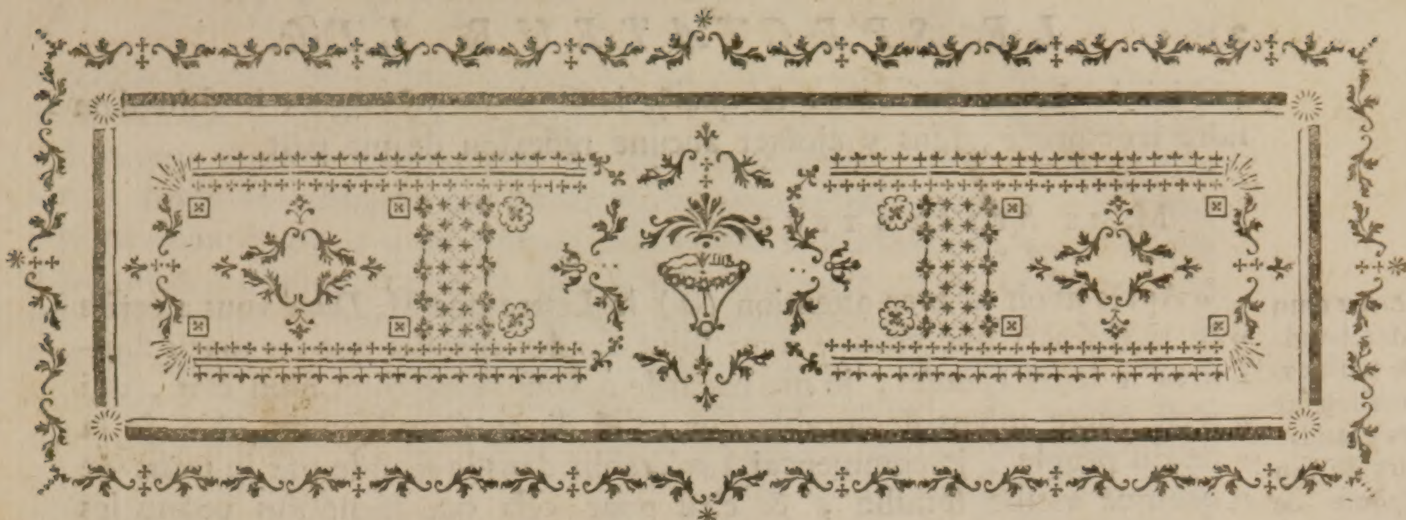
A PARIS,

Chez
MERIGOT, pere & fils, Quai des Augustins, près la rue Gilles-Cœur.
HOCHEREAU l'aîné, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, au Phénix.
ROBUSTEL, Quai des Augustins, près la rue Pavée.
LELOUP, Quai & grande porte des Augustins, près la rue Dauphine.
BROCAS l'aîné, au Pavillon des Quatre Nations.

M. DCC. LV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE.

I. DISCOURS.

Malo Venusinam, quam te, Cornelia, mater
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers
Grande supercilium, & numeras in dote triumphos.
Tolle tuum, precor, Annibalem, victumque Syphacem
In castris, & cum totâ Carthagine migra.
Juv. *Sat.* VI. 167.

Je préfere une bonne Bourgeoise à Cornelie *même : Oui, incomparable Mere des* Gracques, *si, avec toutes vos rares qualités, vous me regardez d'un œil méprisant, si pour dot, vous ne me payez que du récit ennuyeux des beaux faits d'armes & des triomphes de vos Ancêtres ; allez, je vous prie, conter ailleurs l'histoire de la défaite d'*Annibal *& de* Syphax *forcé dans son camp : allez vous promener, vous & toute votre* Carthage.

SI l'on remarque d'un côté que l'histoire d'une personne sage & vertueuse est plus utile à ceux qui la lisent que les plus beaux préceptes de Morale, on peut dire de l'autre, que le récit des malheurs & des embarras ausquels un homme s'expose pour avoir pris de fausses mesures dans la conduite de sa vie, fait plus d'impression sur nous, & nous engage plutôt à éviter les mêmes inconvéniens, que les maximes & les instructions les plus relevées. C'est pour cela que je vais insé-

rer ici la Lettre ſuivante, & que je laiſſe à mes Lecteurs le ſoin d'en faire leur profit, ſans y ajoûter aucune réflexion de ma part.

M. LE SPECTATEUR,

Lettre d'un larchand e baſſe ex- action ſur s grands rs de ſon pouſe de ualité.

» Après avoir lû avec attention (*a*) la Lettre que M. *Dupé* vous a écrite » & le *Diſcours* que vous y avez joint ſur les *épingles* que les maris don- » nent à leurs épouſes, je me hazarde à vous repréſenter mon état, qui » n'eſt guére moins déplorable que celui de ce Gentilhomme. Né de la » lie du peuple, je commençai à m'établir dans le monde par le trafic de » quelque vieille féraille, & c'eſt pour cela que je ne fus connu les » premieres années que ſous le nom de *Janot* (*b*) *Anvil*. J'ai toujours eu » beaucoup d'induſtrie pour gagner de l'argent, en ſorte qu'à l'âge de » vingt-cinq ans j'avois amaſſé quatre mille deux cens piéces, cinq che- » lins & quelques ſols. Alors j'entrepris des grandes affaires, & j'eus tant » de ſuccès dans mon négoce par mer & par terre, qu'en peu d'années » je devins fort riche. En état de rendre ſervice à la Cour & à la Nation, » j'eus le titre de Chevalier à l'âge de trente-cinq ans, & je vivois en » grande réputation au milieu de mes Concitoyens, ſous le nom du Che- » valier *Jean Anvil*. Avec tout cela, d'un naturel ambitieux, je ne ſon- » geai qu'à former une puiſſante maiſon, & je voulus que mes deſcen- » dans euſſent quelques gouttes de beau ſang dans les veines. Pour cet » effet, je m'adreſſai à une jeune Demoiſelle de qualité, qui n'avoit pas » de bien, & qui s'appelloit *Marie Letrange*. Afin même de conclure au » plutôt, je lui donnai carte blanche, pour me ſervir du terme de nos » Gazettes, avec plein pouvoir de me preſcrire les conditions qu'elle » voudroit. Ses demandes ſe réduiſirent à très-peu d'articles; elle n'in- » ſiſta que ſur l'entiere diſpoſition de mon bien, & de tout ce qui regar- » deroit la famille. Son pere & ſes freres témoignerent d'abord une grande » répugnance pour ce Mariage, & ils ne voulurent pas me voir de quel- » que tems; mais nous ſommes devenus ſi bons amis, qu'ils dînent preſ- » que tous les jours chez moi, & qu'ils m'ont fait la grace de m'em- » prunter une bonne partie de mon argent, ce que Madame mon Epou- » ſe ne manque pas de faire valoir, quand elle veut me donner des » preuves de l'amitié que ſes parens ont pour moi. Je vous ai déja dit » ou inſinué qu'elle n'avoit point de dot; mais elle ſupplée à ce defaut par » un ſurcroît de fierté. Elle changea d'abord mon nom en celui du Che- » valier *Jean Envil*, & elle ſigne aujourd'hui *Marie Enville*. Nous avons » eu quelques enfans enſemble, à qui elle a fait impoſer au Baptême » les ſurnoms de ſa famille, dans la vûe, à ce qu'elle me dit, qu'on

(*a*) Voyez Tome I. pag. 558. &c.

(*b*) Ce mot *Anglois* ſignifie *Enclume*

» oublie la bassesse de leur extraction du côté de leur pere. Notre fils aîné » est M. *Letrange Enville*, Ecuyer, & notre fille aînée est Mademoiselle » *Henriette Enville*. Dès qu'elle fut dans mon logis, elle en bannit tous » mes fidels domestiques qui me servoient depuis long tems, & mit à leur » place deux Mores, avec trois gentils Valets de pié fort propres en habits » galonnés, sans parler de sa Demoiselle *Françoise*, qui babille toute la » journée dans sa langue maternelle, qui n'est entendue que de Madame » mon Epouse. Elle vint ensuite à réformer toutes les chambres de la » maison, orna toutes les cheminées de glace de miroir, & garnit tous » les coins d'une si grande quantité de porcelaine, que je ne saurois pres- » que me remuer, sans craindre d'en casser quelque piéce. Une fois » la semaine, elle illumine, avec des bougies, la plus belle chambre » de la maison, pour y recevoir compagnie, à ce qu'elle dit, & alors » elle ne manque jamais de m'avertir que je dois m'absenter, ou me reti- » rer au galetas, afin de ne lui faire aucun deshonneur auprès de ses » visites de qualité. Ses Valets sont de si beaux Messieurs que je n'ose leur » rien demander; & si quelquefois je trouve à redire à ce qu'ils ont fait, » ils me répondent, d'un air effronté & en rechignant, qu'ils ont obéi » aux ordres de Madame. Sur ce qu'elle s'est apperçue en dernier lieu » que les Valets de trois ou quatre personnes de qualité, perchés derriere » leurs carrosses, avoient des épées qui leur pendilloient au côté, elle a » résolu que les siens en auront avec leur premiere livrée. D'abord que » nous eûmes passé le premier mois du Mariage, qui est d'ordinaire tout » miel & tout sucre, je lui insinuai doucement que les innovations qu'el- » le faisoit tous les jours dans mon domestique, n'étoient pas fort raisonna- » bles; mais elle me dit que je ne devois plus me regarder comme le Che- » valier *Anvil*, mais comme son époux, & ajoûta, en fronçant le sourcil, » que je semblois ignorer qui elle étoit. Je fus bien surpris de me voir rele- » vé de cette maniere, après toutes les famliairités qu'il y avoit eues » entre nous deux. Mais elle m'a fait sentir depuis que malgré toutes les » libertés qu'elle peut m'accorder quelquefois, elle attend en général que » je lui rende le respect qui est dû à sa naissance & à sa qualité. Nos enfans » ont eu, dès le berceau, les oreilles si rebattues de tout ce qui regarde la » famille de leur mere, qu'ils savent, sur le bout du doigt, l'histoire » de tous les grands Hommes & de toutes les illustres Femmes qu'elle a » produit. Leur mere leur a raconté plus d'un million de fois qu'un tel » de ses Ancêtres commandoit la Flotte dans un tel combat naval; que » leur bisayeul eut un cheval tué sous lui à la Bataille d'*Edgehill*; que » leur oncle étoit au Siége de *Bude*; que sa mere avoit dansé avec le Duc » de *Monmouth* dans un Bal qui s'étoit donné à la Cour, & quantité » d'autres bagatelles de cette nature. Je me vis l'autre jour un peu décon- » certé à l'ouïe d'une question que ma petite fille *Henriette* me fit, » quoiqu'avec beau coup d'innocence, sur ce que je ne lui parlois jamais » des Généraux d'Armée, ni des Amiraux qu'il y avoit eus dans ma

» famille. Pour mon fils aîné *Letrange*, il est si bouffi d'orgueil par les » belles instructions de sa mere, que s'il ne change pas de conduite, je » pourrois bien le deshériter. Il n'avoit pas neuf ans qu'il tira l'épée » contre moi, & me dit qu'il vouloit qu'on le traitât en Gentilhomme : je » me disposois à le punir de son insolence, lorsque Madame mon Epouse » survint, & me pria de me souvenir qu'il y avoit quelque différence » entre sa mere & la mienne. Il n'y a pas un seul de mes enfans, dont » elle ne soit toujours occupée à chercher les traits dans quelqu'un des » membres de sa famille, quoique, pour le dire en passant, j'aye un » petit garçon jouflu, qui me ressemble comme deux gouttes d'eau, s'il » m'étoit permis de le faire remarquer. Ce n'est pas tout, lorsqu'elle m'a » vû badiner avec eux & les mettre sur mes genoux, elle m'a prié plus » d'une fois de les caresser le moins qu'il me seroit possible, afin qu'ils ne » contractent aucun de mes airs impolis ; & c'est-là ce qui m'irrite au der- » nier point.

» Vous saurez même, puisque j'ai commencé à vous ouvrir mon cœur, » qu'elle croit l'emporter autant sur moi à l'égard de l'esprit, que pour » la qualité, & qu'ainsi elle me traite sur le pié d'un bon homme sans » façon, qui ne connoît point les belles manieres du monde. Elle veut » me diriger dans mes propres affaires, elle me contrôle sur mon négoce, » & s'étonne que je ne veuille pas être de son avis à l'égard des Vais- » seaux que je dois expédier, puisqu'il m'est bien connu que son bisayeul » étoit Amiral.

» Pour comble de mes chagrins, il y a trois mois qu'elle me sollicite » d'aller demeurer de l'autre côté de la Ville dans une Place quarrée, » avec promesse que j'y aurai un aussi bon galetas qu'aucun Gentilhomme » du quartier y puisse avoir ; à quoi mon fils aîné, M. *Letrange Enville* » Ecuyer, ne manque pas de donner sa voix, & d'ajoûter en véritable » fat qu'il est, qu'il espere que cette maison sera fort près de la Cour.

» En un mot, M. le *Spectateur*, je me trouve si desorienté, que, » pour reprendre mon ancien train de vie, je me soumettrois volontiers » à commencer un nouvel établissement & à être encore *Janot Anvil* ; » mais hélas ! il m'est impossible de me dégager, & il faut que je me dise » dans l'amertume de mon cœur, *&c.*

L.

JEAN ENVILLE, Chev.



II. DISCOURS.

Est huic diversum vitiovitium prope majus.

Hor. Epist. Lib. I. Ep. XVIII. 5.

Il est un défaut opposé à la flatterie, & qui est encore moins supportable.

M. le Spectateur,

Lettre sur les défauts de quelques personnes mariées.

» Lorsque vous parlez de l'Amour, & des liaisons que cette » passion forme, il me semble que vous devriez prendre connois» sance de tous les défauts qui regardent l'état du Mariage. Ce » qui m'en choque le plus, est de voir que les deux parties inté» ressées manquent d'occasions, à ce qu'on croiroit, d'être souvent tête » à tête, & qu'elles sont réduites à se gronder ou à se faire des amitiés en » bonne compagnie. M. *Feu-Ardent* & son épouse ont toujours quelque » dureté à se dire en présence de leurs Amis; & cela va même si loin, que » tout le monde est dans l'inquiétude & dans la crainte qu'ils n'en vien» nent à quelque extrêmité fâcheuse, dont aucun d'eux ne voudroit être » le témoin. D'un autre côté, M. *Mignard* & sa jolie femme s'entrebai» sent par-tout où ils se trouvent, & ils s'imaginent sans doute qu'il en » revient quelque plaisir à ceux qui le voyent. Ne sauriez-vous proposer un » milieu entre imiter les guêpes ou les pigeons en public? Il me semble qu'il » seroit beaucoup mieux si vous exhortiez les gens mariés à se haïr ou à s'ai» mer de bonne foi; puisqu'en ce cas leur haine seroit trop violente, pour » en venir à toute heure à se critiquer sur des bagatelles; & que leur ami» tié seroit trop douce & trop bien réglée, pour s'évaporer en excès con» traires à la bienséance. Alors ils sauveroient du moins les apparences; » mais comme ceux qui péchent du côté de la tendresse sont infiniment le » plus petit nombre, je souhaiterois qu'il vous plût de les attaquer les pre» miers, & de relever sur-tout les manieres licentieuses de certaines femmes, » qui, non contentes de caresser leurs époux en public, font des allusions » malhonnêtes à leurs plus grandes familiarités, & à d'autres choses de cette » nature. *Lucine* passe pour une Dame des plus discrétes que nous ayions, & » qui d'ailleurs entend la Médecine. En vertu de ces deux beaux talens, il n'y » a rien qu'elle ne dise en présence de nous autres filles; & tous les jours elle « parle, d'un air fort grave, de certaines matieres, qu'on ne devroit ja» mais insinuer que dans un besoin extrême. Ceux qu'on appelle de drôles » de corps, gens de bonne humeur, sociables & de la meilleure compagnie » du monde, sont le plus sujets à ce défaut. Je vous ouvre ici un vaste » champ à une honnête plaisanterie, & je me flatte que vous prouverez à tous

» ces diseurs de grossieretés, que du moins ils ne sont pas spirituels ; ce qui » épargnera bien des occasions de rougir à celle qui s'y voit exposée tous les » jours, & qui est sincerement, *&c.*

SUS. (c) PHILOCALIE.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les Hommes qui flattent les Dames.

» Dans (d) un de vos derniers *Discours*, vous & votre Correspondant » traitez bien mal ceux que vous appellez Coquets : mais il me semble que » vous ne taxez les Hommes d'un vice imaginaire, que pour complimen- » ter les Dames, & leur insinuer qu'elles ne sont pas les plus coupables, » quoique vous supposiez en même tems qu'il y en a de si foibles, qu'el- » les se laissent prendre à de belles paroles & à de fausses protestations. Je » ne crois pas que vous ayez en vûe d'empêcher les deux sexes de se voir » pour leur avantage mutuel, s'ils observent du moins toutes les régles de » la bienséance & de l'honneur. Je ne crois pas non plus que vous preten- » diez les encourager à s'entretenir de bagatelles ou de politique, en bû- » vant le thé ou le caffé ensemble : mais si de pareils discours leur sont dé- » fendus, tant qu'il y aura des femmes au monde qui aimeront les éloges, » & qui pourront souffrir la vûe d'un homme abattu à leurs piés, je ne m'éton- » nerai pas qu'il y ait des hommes capables de leur rendre cette impertinente » adoration. Il y auroit peu de gens assez fous pour mettre en vogue la flat- » terie, si la plûpart étoient assez sages pour la mépriser. J'avoue que vous » feriez une œuvre méritoire, si vous pouviez prévenir qu'on en imposât » à la simplicité des jeunes filles ; mais, s'il m'est permis de le dire, je ne » trouve pas que vous ayez accusé juste à l'égard de la personne criminelle » dans ce cas, & je me flatte même que vous me pardonnerez, si je vous » découvre ma pensée là dessus. Les novices & les innocentes du beau sexe, » qui sont les plus exposées à ces attaques, ont toujours, ou doivent avoir » quelque personne discrette pour veiller sur leur conduite, & leurs parens » eux-mêmes y doivent prendre garde, s'ils ne veulent encourir le blâme » du mal qui peut résulter de leur négligence ; mais si ceux qui devroient em- » pêcher ces indignes bassesses, les favorisent les premiers, on a lieu de les » soupçonner de quelque secret motif qui les anime ; & alors je vous laisse » à juger de quel côté se trouve la faute. Il y a quelques Demoiselles qui ont » atteint l'âge de discrétion, je veux dire qui ne sont plus sous la férule de » leurs parens ou de leurs gouvernantes, qui sont maîtresses d'elles mêmes, » & qui avec tout cela se voyent en butte à de pareils assauts ; mais si elles y » succombent, vous m'excuserez bien si je les blâme de ce que leur sagesse » n'a pas crû à proportion de leurs années. Quoi qu'il en soit, M. *Strephon*, » que vous avez sommé de se déclarer au plutôt, vous remercie de votre

(c) Ce mot Grec signifie, *Qui aime les choses honnêtes.*

(d) Je ne l'ai pas traduit pour la même raison qui m'en a fait négliger plusieurs autres.

» avis, & vous demande en grace de lui donner encore une ſemaine de tems, » ou juſques à l'entrée des Vacations à la fin de ce quartier, & alors il » comparoîtra *gratis*, ſans demander un jour au-delà. Je ſuis, *&c.*

(*e*) PHILANTHROPE.

M. le SPECTATEUR,

Lettre ſur une Dame qui étoit d'une humeur fort changeante.

» Je rendis viſite hier au ſoir à une Dame que j'eſtime beaucoup, & que » j'ai toujours priſe pour ma bonne amie; mais elle me fit une réception » ſi différente de celle que j'attendois de ſa part, que je ne ſaurois m'em- » pêcher de vous en adreſſer mes plaintes. Au lieu de ces manieres civiles » & familieres qu'elle avoit accoutumé de prendre avec moi, ſon air hau- » tain & ſon froid glaçant m'annoncerent à haute voix que je n'étois pas la » bienvenue, quoique la tendreſſe, qu'elle m'a ſouvent témoignée, m'inſi- » nuât que je devois l'être. C'eſt-là ſans doute, Monſieur, un grand défaut, » & il eſt devenu ſi commun, qu'il mérite que vous le releviez dans quelqu'un » de vos *Diſcours*. Ayez la bonté de nous apprendre l'art de cultiver cette » amitié valétudinaire, qui eſt ſujette à tant de révolutions de chaud & de » froid, & vous obligerez celle qui eſt, *&c.*

T. MIRANDE.

III. DISCOURS.

Poſſent ut juvenes viſere fervidi,
Multò non ſine riſu,
Dilapſam in cineres facem.

HOR. L. IV. Ode XIII. 26.

Spectacle fort divertiſſant pour nos jeunes gens de voir ce flambeau, qui avoit cauſé tant d'embraſemens, s'éteindre & s'évanouir en fumée.

Des Hommes & des Femmes.

I les moindres talens du corps ou de l'eſprit nous ont quelquefois attiré des éloges, nous en ſommes ſi charmés que nous nous flattons de les poſſéder toujours, & qu'il ne ſera pas au pouvoir de la vieilleſſe de nous les ravir. Nous n'abandonnons jamais la route qui nous a fait obtenir les applaudiſſemens des autres. De-là vient qu'un Auteur continue d'écrire quoiqu'il radote déja, que ſa mémoire ſoit affoiblie, & qu'il n'ait plus ce feu & cette vivacité qui l'animoit autrefois. La méme ſottiſe empêche un homme d'obſerver les bien ſéances de ſon age,

---

(*e*) Ce mot *Grec* ſignifie *celui qui aime les hommes*. C'eſt l'oppoſé de *Miſanthrope*.

& fait que *Clodius*, qui étoit un beau Danseur à l'âge de vingt-cinq ans, aime encore à danser un Menuet, quoiqu'il chancelle & qu'il ait soixante ans passés. En un mot, c'est ce qui remplit la Ville de vieux Damoiseaux & de Coquettes surannées.

Canidie, qui est une Dame de cet ordre, passa hier auprès de moi en carrosse. C'étoit une fiere beauté du dernier siécle, suivie d'une foule d'adorateurs, qu'elle n'entretenoit que pour avoir le plaisir de les tyranniser. Ce fut alors qu'elle contracta ce coup d'œil impérieux & ce sourcil menaçant, dont elle n'a pu se défaire jusques-ici ; en sorte qu'elle a toute l'insolence d'une grande beauté, sans aucun de ses charmes. Si elle attire aujourd'hui les yeux de quelques passagers, ce n'est que par son ridicule extraordinaire ; les Dames rient de son affectation, & les Hommes, qui prennent toujours un plaisir malin à voir une beauté impérieuse humble & négligée, la regardent du même œil qu'un peuple libre voit la disgrace d'un tyran.

M. *Honeycomb*, grand admirateur des galanteries qui étoient à la mode sous le régne de *Charles II.* me communiqua l'autre jour une Lettre, qu'un bel esprit de ce tems-là écrivoit à sa Maitresse, qui me paroît avoir été de l'humeur de *Canidie ;* & quoique je ne sois pas toujours du goût de cet ami, je trouvai cette Lettre si bien tournée, que j'en fis d'abord une copie, que je vais donner ici au Public.

MADAME,

Lettre à Cloé sur la *beauté* qui se flétrit.

» Puisque les discours, que je vous ai adressés tout éveillé, n'ont pu rien » obtenir de vous en ma faveur, j'ai résolu d'essayer si mes rêves auront » un meilleur effet. Dans cette vûe, je vous rendrai compte d'un rêve fort » étrange que j'eus la nuit derniere, peu d'heures après vous avoir » quitté.

» Il me sembla donc que j'étois transporté dans une grande Vallée, qu'u» ne riviere de la plus belle eau du monde partageoit en deux, & qu'on » ne pouvoit rien voir de si charmant que cette aimable solitude. Le terrain » s'élevoit insensiblement de l'un & de l'autre côté, & paroissoit couvert » d'une infinie variété de fleurs, dont les images renvoyées par l'eau redou» bloient les charmes de ce lieu, ou plutôt formoient une autre décora» tion aussi vive que la réelle. Sur l'un & l'autre bord de la riviere, il y » avoit une file d'arbres de haute futaye, dont les branches étoient presque » aussi chargées d'oiseaux que de feuilles ; c'est-à-dire, qu'on entendoit de » toutes parts une symphonie mélodieuse.

» Je n'avois fait que peu de chemin dans cet agréable séjour, lorsque » je m'apperçus qu'il étoit borné par un Temple d'une architecture anti» que, mais avec tout cela fort régulier, & d'une grande magnificence. On » voyoit sur le haut du frontispice la figure de *Saturne*, dans le même équi» page que les Poëtes ont accoutumé de nous dépeindre le *Tems*.

» A

» A mesure que j'avançois pour l'observer de plus près, & satisfaire ma » curiosité, je fus retenu par un objet infiniment plus beau qu'aucun de ceux » qui m'avoient frappé jusques-là. Je ne doute pas, Madame, que vous ne » conjecturiez d'abord que ce ne pouvoit être que vous-même. En effet, » c'étoit vous que je vis endormie sur les fleurs qui bordoient la riviere, en » sorte que vos bras étendus avec négligence touchoient presque l'eau. Si » le sommeil, qui vous fermoit les yeux, me priva du plaisir de les voir, il » me fourni l'occasion de remarquer plusieurs de vos charmes, qui dispa- » roissent lorsque vous êtes éveillée. Je ne pus qu'admirer la tranquillité du » repos dont vous jouissiez, eu égard sur tout à l'inquiétude que vous cau- » sez a tant d'autres.

» Pendant que ces réfléxions m'occupoient tout entier, les portes du Tem- » ple s'ouvrirent avec grand bruit; & tournant les yeux de ce côté-là, je » vis deux personnages, sous la figure humaine, qui entroient dans la Val- » lée. Après les avoir un peu considérés, je trouvai que c'étoient la *Jeunesse* » & l'*Amour*. La premiere environnée d'un cercle lumineux, dont la couleur » étoit d'une espéce de pourpre, remplit tout ce lieu de son éclat, & l'autre » tenoit un flambeau à la main. Ils s'avancerent vers nous, & j'observai » qu'à leur approche les fleurs paroissoient d'une couleur plus vive, que » les arbres se revêtoient de nouvelles fleurs, que les mâles & les femelles » des oiseaux se joignoient ensemble, & qu'ils les régaloient de leurs sons » harmonieux : en un mot, toute la face de la nature brilloit d'un nou- » vel éclat. Ces deux personnes ne furent pas plutôt arrivés à l'endroit où » nous étions, qu'ils s'assirent auprès de vous, l'un à droite & l'autre à gau- » che. Il me sembla pour lors que votre teint devenoit plus fleuri, & que » de nouveaux charmes se répandoient sur toute votre personne Vous me » parûtes même quelque chose de plus qu'une créature humaine; mais » je fus bien surpris de voir que, malgré les doux efforts que ces deux » Divinités faisoient pour vous éveiller, vous demeurâtes toujours profon- » dément assoupie.

» Bien-tôt après la *Jeunesse* déploya deux aîles, dont je ne m'étois pas » apperçu, & s'envola d'abord. *L'Amour*, qui resta seul, ne discontinua pas » de vous tenir son flambeau devant le visage, & vous me parûtes toujours » aussi belle que jamais. L'éclat de la lumiere, qui donnoit sur vos yeux, » vous éveilla enfin; mais, au lieu de reconnoître la faveur de la Divinité, » je vis avec étonnement que vous fronçâtes le sourcil contre elle, & qu'a- » près lui avoir arraché le flambeau de la main, vous le plongeâtes dans la » riviere. Dès que ce petit Dieu vous eut regardée d'un œil mêlé de compas- » sion & de chagrin, il prit l'essor. Aussi-tôt un air sombre & mélancolique » se répandit de tous côtés. Je vis ensuite un spectre affreux, qui entroit par » un des bouts de la Vallée. Il avoit les yeux enfoncés dans la tête, le » visage pâle & flétri, & la peau couverte de rides. A mesure qu'il marchoit » le long de la riviere, l'eau se glaçoit, les fleurs se fanoient, les arbres » perdoient leur verdure, & les oiseaux perchés sur leurs branches tom-

» boient morts à ſes piés. Je reconnus à ces marques lugubres que c'etoit la » *Vieilleſſe.* A ſon approche vous fûtes ſaiſie d'horreur & d'effroi. Vous » eûtes beau lui vouloir échapper, le phantôme vous prit entre ſes bras, & » je vous laiſſe à deviner le changement qu'il cauſa dans toute votre perſonne. » Pour ce qui me regarde, quoique je ne ſois que trop plein de ſa terrible » idée, je n'oſerois vous le dépeindre au naturel, de crainte de vous cho- » quer; mais je me ſentis ſi ému à la vûe de ce funeſte objet, que le ſom- » meil m'abandonna tout d'un coup, & que j'eus le loiſir d'examiner ce rêve, » qui me paroît trop extraordinaire pour n'avoir pas quelque ſignifica- » tion. Je ſuis avec toute l'ardeur poſſible, *&c.*

X.

IV. DISCOURS.

Tutatur favor Euryalum, lacrymæque decoræ,
Gratior & pulchro veniens in pectore virtus.

VIRG. Æneid. V. 343.

La faveur dont Euryalus *jouïſſoit, accompagnée de ſes larmes, de la beauté de ſa perſonne & ſur-tout de ſa vertu, qui le rendoit agreable à tout le monde, le protegeant contre l'injuſtice.*



J'AI lû avec un plaiſir extrême, la Piéce que je deſtine aujourd'hui à l'entretien de mes Lecteurs. Je la donne telle qu'on me l'a envoyée, & je ſouhaite de tout mon cœur qu'on prenne bien de nos Dames pour l'*Emilie* qui y eſt décrite.

M. le SPECTATEUR,

» Si la Piéce qui ſuit a le bonheur d'être admiſe à la queue de vos *Diſ-* » *cours*, j'en ſerai d'autant plus aiſe que le portrait d'*Emilie* n'eſt point chi- » mérique, mais tiré d'après nature. Je l'ai chargé d'un ou deux traits de mon » invention, afin que l'original coure moins riſque d'être connu. Je ne veux » pas non plus qu'on me puiſſe ſoupçonner le moins du monde d'en être l'Au- » teur, & c'eſt pour cela même, & pour quelque autre raiſon, que je n'ai pas » rédigé ce que j'ai à dire en forme de Lettre. D'ailleurs, ſi, outre les fau- » tes de ſtyle, vous y trouvez quelque choſe qui ne ſente pas le génie du » *Spectateur*, je le ſoumets à votre déciſion, & vous pouvez le changer de » la maniere qu'il vous plaira. Je ſuis, *&c.*

Portrait [illegible]

Il n'y a rien qui donne une ſi agréable idée de la nature humaine, que la contemplation de la vertu & de la beauté. La derniere eſt le partage du ſexe, auquel on donne, à cauſe de cela même, l'épithéte de beau; mais l'heureuſe union de ces deux qualités dans la même perſonne forme un caractere ſi

divin, qu'il est rare de les trouver ensemble. La beauté est d'ordinaire si prévenue en sa faveur, qu'elle ne croit avoir besoin d'aucun autre secours. Que dis-je? elle a si peu d'égard à son propre intérêt, qu'elle se ruine souvent par la perte de l'innocence, qui en reléve le prix & qui la rend aimable. Comme donc la vertu fait paroître une belle femme beaucoup plus belle, ainsi la beauté rend au pié de la lettre plus vertueuse une femme qui a de la vertu. Occupé de cette maniere à envisager ces deux perfections glorieusement réunies dans une personne, je ne saurois que me rappeller ici l'idée de l'illustre *Emilie*. jolie & coquette.

Qui est-ce qui a jamais vû la charmante *Emilie*, sans avoir le cœur pénétré tout à la fois d'un amour violent & d'une amitié tendre & respectueuse? Les graces naturelles qui accompagnent toutes ses démarches, & les doux accens de sa voix, vous engagent insensiblement à souhaiter d'en venir à une jouissance plus intime; mais il n'y a pas jusques aux souris de sa bouche qui ne répriment les désirs trop licentieux. S'il est presque impossible de résister à ses attraits, la bienséance & non pas la sévérité de sa vertu en corrige l'impression, ou les suites. La douceur & la bonté, qui paroissent sur son visage, se communiquent à toutes ses paroles & à ses actions. Il faudroit qu'un homme fût une bête brute, si, à la vûe d'*Emilie*, il n'étoit plus disposé à lui rendre service qu'à se satisfaire lui-même. Son corps ainsi embelli par les soins de la nature & plein de graces *innées*, est un domicile propre pour un esprit si charmant & si beau; c'est-là qu'habitent une piété solide, une espérance modeste, & une résignation volontaire.

Il y a bien des passions criminelles qu'on honore du nom de piété; c'est-à-dire, qu'on fait dépendre la piété du tempérament, & que si l'on en jugeoit sur les apparences, on croiroit que dans quelques-uns la piété n'est autre chose qu'une humeur chagrine, en plusieurs une crainte servile, en d'autres une véritable mélancolie, en divers l'observance de certaines formalités ridicules ou indifférentes de leur nature, dans les uns une sévérité mal entendue, & dans les autres une ostentation insultante. Dans *Emilie*, c'est un principe fondé sur la raison & animé de l'espérance d'un heureux avenir; qui n'éclate pas par des accès irréguliers ou de violentes saillies; mais qui est toujours uniforme & constant. Sa dévotion est exacte sans trop de sévérité, pleine de compassion sans foiblesse. On peut dire qu'elle sert à perfectionner cette bonne humeur qui vient de sa bonne conscience, & qui n'est pas le seul effet d'un heureux tempérament.

Par une généreuse sympathie que la nature a mise dans nos cœurs, nous sommes disposés à plaindre ceux qui sont affligés; mais on ne sauroit exprimer l'émotion que l'innocence opprimée & la beauté en deuil excitent dans nos ames. C'est un objet qui attendrit les hommes les plus durs, & qui leur fait verser ces larmes.

Si je rapportois cet endroit des infortunes d'*Emilie*, qui lui a donné l'occasion d'exercer son héroïsme en fait de vertu Chrétienne, l'histoire en seroit trop affligeante. Mais lorsque je la vois toute seule au milieu de ses

disgraces, l'esprit élevé au-dessus de cette vallée de larmes, uniquement occupé des joies célestes & de l'immortalité bienheureuse; lorsque je la vois agir & parler d'une maniere aisée, comme si elle étoit la plus heureuse créature qu'il y ait au monde, je me sens ravi en admiration. A coup sûr jamais une ame si philosophe n'a logé dans un si beau corps. Du moins la beauté s'attribue souvent le privilége de ne point réfléchir, se moque de la sagesse, & ne peut endurer l'air grave de ses leçons.

Si je pouvois représenter au naturel les vertus d'*Emilie* avec toutes leurs justes proportions, on ne manqueroit pas de soupçonner que l'amour ou la flatterie a guidé mon pinceau; mais je n'en donne ici qu'un foible crayon. D'ailleurs je n'ai & ne puis avoir aucune part dans ses bonnes graces; il n'y a que la force de la vérité & d'un caractere si brillant qui m'arrache ces éloges. Il me semble qu'on ne doit pas tenir caché un si beau modéle, & qu'on doit plutôt l'exposer à la vûe & à l'imitation de tout le monde. La vertu n'est jamais si aimable, ni si efficace, que lorsqu'elle est en quelque maniere rendue visible dans la conduite d'une belle personne.

La disposition de l'*Honorée* est bien différente: elle ne pense qu'à faire des conquêtes, & à dominer avec un pouvoir absolu. On ne peut nier qu'elle n'ait quelque esprit & de la beauté; & c'est aussi pour cela que ses amies la trouvent une jolie femme & d'un agréable commerce; mais, quelque idée que son époux en ait, cela ne suffit pas à l'*Honorée*. Elle ne se borne pas à l'estime qu'on lui témoigne, elle exige l'adoration en qualité d'*Idole*. Delà vient que le desir qu'elle a de vivre long-tems, est réprimé par la crainte inutile des rides qui accompagnent la vieillesse.

Emilie semble ignorer qu'elle a des charmes, quoiqu'on ne doive pas supposer qu'ils lui sont inconnus; mais elle n'en fait aucun cas, & ne met son bonheur qu'à cultiver les beaux talens de son esprit, qui sont d'une nature plus relevée & plus durable. Lorsqu'on l'a vûe, dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, environnée d'une foule d'adorateurs, elle ne se plaisoit point à les tyranniser, ni à les repaître de vaines espérances, pour augmenter leur tourment; mais après avoir observé toutes les régles de la modestie, & pesé le mérite de chacun, elle se déclara en faveur de *Bromius*. Ce Gentilhomme avoit alors de très-bonnes qualités, & une médiocre fortune, qu'un héritage, auquel il ne s'attendoit pas, rendit bientôt considérable. Jeune & sans expérience, il fréquenta d'abord de mauvaises compagnies, & se plongea dans la débauche; où il n'auroit pas manqué de croupir long-tems, si la prudente *Emilie* ne l'en eût retiré par son adresse. Elle employa tout son esprit à humaniser ses passions, & à lui donner du goût pour les plaisirs solides. Elle lui fit voir, par son exemple, que la vertu s'accorde avec une honnête liberté & la bonne humeur, ou plutôt qu'elle en est inséparable. Elle sentit bien que l'exemple seul & une conduite aisée sont toujours plus efficaces que les réprimandes les plus sévéres; & qu'il y a tant d'orgueil dans le cœur humain, que pour ramener un obstiné, il suffit de lui insinuer adroitement son devoir, & de l'abandonner ensuite à ses réfléxions. C'est ainsi qu'a-

près l'avoir engagé peu à peu à ne pas désaprouver & à goûter enfin ce qu'on n'auroit osé lui dire en termes clairs, elle sut profiter de cet avantage, le rendre sensible à son mauvais état, & ne paroître que seconder le dessein qu'il formoit lui-même d'en revenir. C'est par-là qu'elle a obtenu quelque empire sur ses passions dominantes, & qu'elle a trouvé le secret de les employer à sa conversion.

Emilie s'est distinguée par un autre endroit, que je ne saurois m'empêcher de rapporter ici. Peut-être que, du premier coup d'œil, certaines gens le trouveront de peu de conséquence; mais je ne suis pas de leur avis; il me paroît fort digne de remarque, & mériter l'attention du beau sexe. J'ai toujours cru qu'une robe de chambre crasseuse, avec du linge sale & toute cette épargne mal entendue de ces femmes, qu'on appelle communément des salopes, est le vrai poison de l'amitié conjugale, & le plus sûr moyen qu'il y ait pour aliéner le cœur d'un époux qui a de la tendresse. J'ai vû quelques Dames, surprises dans un pareil deshabillé, s'excuser de cette maniere: *En vérité, j'ai honte que vous m'ayez surprise dans ce désordre; mais j'étois seule avec mon mari, & je ne m'attendois pas à voir si bonne compagnie.* —— N'est-ce pas-là un joli compliment pour le bon homme, qui se fâche quelque fois là-dessus, & dit même des brusqueries, sans démêler lui-même la cause de sa mauvaise humeur?

Quoi qu'il en soit, *Emilie* n'ignore pas que de petites négligences font souvent tort à un mérite distingué, & que celle des habits, même entre les personnes les plus intimes, affoiblit peu à peu les égards qu'elles se doivent les unes aux autres, par la trop grande familiarité qu'elle cause & qui les rend méprisables. Elle connoît l'importance de ces choses que la plûpart des gens prennent pour des bagatelles; & tout ce qui peut aider le moins du monde à lui conserver ou à lui ravir l'amitié de son époux, lui paroît digne de ses soins; elle se croit d'autant plus obligée à mettre tout en œuvre pour lui plaire, qu'ils doivent rester ensemble jusqu'à ce que la mort les sépare.

Avec ces petits artifices; & un million d'autres sans nom, qu'il lui est plus aisé de faire valoir qu'à d'autres de les exprimer, par une bonté inépuisable & une soumission à toute épreuve, malgré tous ses chagrins & le mauvais traitement qu'elle a essuyé, *Emilie* s'est rendue heureuse, & *Bromius* est devenu fort raisonnable & un bon mari.

Je leur souhaite, de tout mon cœur, une longue vie à l'un & à l'autre, afin que leur exemple puisse être d'une plus grande utilité dans le monde.

T.



V. DISCOURS.

Non tali auxilio, nec defenſoribus iſtis
Tempus eget.

VIRG. Æneid. II. 521.

On n'a pas beſoin à préſent d'un tel ſecours ni de pareils défenſeurs.

Sur l'Académie de Politique, qu'on a réſolu d'établir à Paris.



DEPUIS quelque tems nos Gazettes ne ſont remplies que du nouveau projet, qu'on vient de former à la Cour de *France*, pour l'établiſſement d'une Académie de Politique. Il y a même pluſieurs de mes Correſpondans étrangers, ſpirituels & habiles qui m'ont écrit là-deſſus, & qui m'apprennent certaines particularités à cet égard, qui ſerviront de matiere à la *Spéculation* ſuivante. On peut voir ce projet en général dans notre *Gazette journaliere* du Vendredi 15. ou 26. *Février* 1712. traduit de la Gazette d'*Amſterdam*, & qui eſt conçu en ces termes :

De *Paris* le 12. *Février* 1712. » On confirme que le Roi a réſolu d'établir » une nouvelle Académie de Politique, dont M. le Marquis *de Torci*, Miniſtre » & Secretaire d'Etat, ſera le Protecteur. On doit nommer ſix Académiciens, » doués des talens néceſſaires, pour commencer à former cette Académie, » où l'on n'admettra perſonne au-deſſous de l'age de vingt-cinq ans. Il faut » d'ailleurs que chacun des Membres ait un revenu annuel de deux mille » livres tournois, dont il ſoit actuellement en poſſeſſion, ou dont il doive » hériter dans la ſuite. Le Roi fera une penſion de mille livres à chacun d'eux. » Ils auront auſſi d'habiles Maîtres pour leur apprendre toutes les Sciences re- » quiſes en pareil cas, & pour les inſtruire dans tous les Traités d'Allian- » ce, de Paix ou de Commerce, conclus depuis pluſieurs ſiécles. Ils s'aſſemble- » ront deux fois la ſemaine au *Louvre*. On tirera de cette Académie les Se- » cretaires d'Ambaſſade, qui pourront s'élever peu à peu à de grands Em- » plois.

La politique du Cardinal de *Richelieu* rendit la *France* la terreur de toute l'*Europe*. Les Miniſtres d'Etat, que cette Nation a fournis depuis quelques années, l'ont rendue au contraire l'objet du mépris & de la raillerie de ſes voiſins. Le Cardinal établit cette fameuſe *Académie Françoiſe*, qui a porté juſques au plus haut point de perfection tout ce qui regarde la belle Littérature. Son principal but étoit d'empêcher par-là que les bons Eſprits & les grands Génies ne ſe tournaſſent du côté de la Politique, qu'il réſervoit pour lui ſeul, & dont il ne vouloit pas que les autres ſe mêlaſſent. Tout au contraire, il ſemble que M. le Marquis *de Torci* ait en vûe de rendre quantité de jeunes *François* auſſi habiles que lui-même, & c'eſt pour cela qu'il s'occupe à élever une pepiniere de Miniſtres d'Etat.

Quelques Lettres ajoutent en particulier, qu'on doit fonder un Séminaire

pour les Politiques en jupe, qui seront élevés aux piés de Madame *de Maintenon*, & qu'on dépêchera dans les autres Pays, en cas d'une urgente nécessité, ou que les besoins du Royaume le demandent ; mais comme la nouvelle de ce dernier projet ne se confirme pas, je n'insisterai pas davantage là-dessus.

Il y aura bien de mes Lecteurs qui se souviendront sans doute qu'à la fin de la Guerre précédente (*f*), que l'Ennemi avoit poussé si heureusement, on vit plusieurs de ses Généraux se transformer en Ambassadeurs ; mais les démarches de ceux qui commandent aujourd'hui ses Armées ont fait si peu d'honneur & procuré si peu d'avantage à leur grand Monarque, qu'il semble n'avoir pas trop envie de leur confier la négociation.

Les réglemens de cette nouvelle Académie méritent d'être bien pesés. Les Eleves doivent posséder, ou attendre d'avoir un jour en héritage, un revenu de deux mille livres tournois, qui, sur le pié où est à présent le Change, font du moins cent vingt-six livres de notre monnoie. Cela joint aux mille livres de la pension du Roi, les pourra mettre en état de se fournir de caffé & de tabac en poudre, aussi-bien que de Gazettes, de papier, d'encre, de plumes, de cire, d'oublies, & de tout le petit attirail qui est nécessaire aux Politiques.

Il faut qu'un homme ait du moins vingt-cinq ans pour être initié dans les mystéres de cette Académie ; mais il n'y a nul doute que bon nombre de personnes d'un âge plus avancé, qui s'occupent depuis long-tems à lire la Gazette de *Paris*, ne soient fort aises de commencer à nouveaux frais, & de s'enrôler avec ces Politiques.

La Société de ces jeunes Eleves doit être gouvernée par six Professeurs, Politiques de spéculation, qu'on prendra du Corps de l'Académie, & dont chacun aura sa tâche de la maniere suivante, s'il en faut croire les avis qu'on m'en a donnés.

Le premier, doit instruire les Etudians à faire un bon usage de leurs mains pour le service de l'Etat, comme à lever l'empreinte d'un cachet, à partager une oublie en deux horizontalement, à ouvrir une Lettre & à la refermer sans qu'on s'en apperçoive, avec plusieurs autres tours ingénieux de la même nature. Devenus habiles dans tout ce petit manége, ils seront mis sous la discipline du second Professeur, qui est une espéce de *Maître Grimacier*.

Celui-ci leur apprendra comment ils doivent faire un signe de tête à propos, hausser les épaules dans un cas douteux, fermer l'un ou l'autre œil avec discrétion ; en un mot, le véritable usage de toutes les *Grimaces politiques*.

Le troisiéme, est une sorte de *Maître de Langage*, qui doit leur enseigner le style propre à un Ministre dans les Cours étrangeres. Afin même qu'ils possédent à fond le style politique, ils doivent s'en servir tous les jours entre eux, avant qu'ils soient employés aux affaires du dedans ou du dehors. Par exem-

(*f*) Celle de 1688, terminée en 1697. par la Paix de *Ryswick*.

ple, si l'un demande quelle heure il est, l'autre lui doit répondre indirectement, ou détourner la question, s'il est possible. Si on le prie de changer un louis d'or, il faut qu'il demande du tems pour y réfléchir. Supposé qu'on veuille savoir de sa bouche, si le Roi est à *Versailles* ou à *Marli*, il ne doit en informer que tout bas & à l'oreille. Si on lui demande ce qu'il y avoit de nouveau dans la derniere Gazette, ou le sujet d'une Déclaration qui vient d'être publié, il doit répondre qu'il ne l'a pas encore lûe : ou s'il ne veut pas s'expliquer si nettement, il doit froncer le sourcil, ou hausser l'épaule gauche.

Le quatriéme Professeur leur doit enseigner tout l'art des caracteres politiques hiéroglyphiques ; & afin de s'y rendre experts, ils ne doivent pas s'envoyer un seul petit billet, quand ce ne seroit que pour emprunter un *Tacite*, ou un *Machiavel*, qui ne soit écrit en chiffres.

On croit que le cinquiéme Professeur, qui doit être bien rompu dans toutes les Controverses sur le Dogme de la Probabilité, des Réservations mentales, & sur les Droits des Souverains, sera pris de la Société des bons Peres *Jésuites*. Cet habile Homme doit apprendre à ses Eleves la Grammaire, la Syntaxe & la construction d'une partie du *Latin*, qui est en usage pour les Traités d'Alliance, de Paix, ou de Commerce, à y savoir distinguer l'esprit de la lettre, & à prouver invinciblement que les mêmes termes, qui sont obligatoires pour tous les Princes de l'*Europe*, ne le sont pas à l'égard de Sa Majesté Très-Chrétienne. Il leur doit enseigner aussi l'art de trouver des fautes, des évasions & des échappatoires dans les Contrats les plus solemnels, & sur-tout un admirable secret *Cabalistique*, renouvellé depuis quelques années par les Révérends Peres de la Société, qui tend à faire voir que deux explications du même article peuvent être justes & valides tout à la fois, quoiqu'elles se contredisent.

Lorsque nos jeunes Politiques auront été suffisamment instruits par tous ces habiles Directeurs, ils doivent être perfectionnés sous le sixiéme, qui leur servira de *Maître des Cérémonies*. Celui-ci leur donnera des leçons sur les points importans du *fauteuil*, & du *haut* ou du *bas de l'escalier*; il les instruira sur les différentes situations de la main droite, & leur apprendra les révérences de toutes les tailles, mesures & proportions requises. Ce n'est pas tout, il leur communiquera cet *air empesé*, qui est si beau dans un Ministre d'Etat, qui les rendra capables de paroître à un lever, à des conférences ou à des visites, & qui les fera briller dans tout ce que le vulgaire traite de bagatelles.

Je n'ai rien appris jusques-ici des autres Statuts qui se pourront observer dans la Société de ces Ministres d'Etat en herbe ; mais si j'avois un fils âgé de vingt-cinq ans, qui se mît en tête de faire le politique, il ne s'en faudroit guéres que je ne le deshéritasse comme un sot & un écervelé. D'ailleurs, je craindrois qu'il n'employât, avec les autres, les mêmes artifices qu'il mettroit en usage en négociant avec les Princes étrangers, & que sa politique ne vînt à corrompre ses mœurs. Il n'y a nul doute que ces jeunes *Machiavellistes* ne bouleversent bientôt leur Seminaire par leurs intrigues & leurs stratagemes,

gêmes, & qu'ils ne forment autant de projets pour se duper les uns les autres à l'égard d'une fricassée de grenouilles ou d'une salade, qu'ils en trameroient pour filouter un Prince ou un Etat voisin.

L'Histoire nous dit que les *Lacédémoniens* punissoient le vol lorsqu'il venoit à être découvert, mais qu'ils le regardoient comme une chose honorable lorsqu'il avoit un heureux succès. Pourvû qu'un jeune homme fût adroit à cacher son vol & que personne ne l'en soupçonnât, il pouvoit s'en vanter impunément dans la suite. Cela se pratiquoit, si nous en croyons les Historiens, pour tenir les gens alertes, & empêcher qu'on ne les trompât dans leurs négociations, soit à l'égard de leurs propres affaires ou de celles du Public. Ne pourroit-on pas accorder ces maximes relâchées & ces petits jeux d'esprit à nos Etudians en politique? J'en laisse la décision à la prudence de leur Fondateur.

Cependant cet illustre Corps de nouveaux Politiques nous donne un bel exemple à imiter; & comme *Sylla* voyoit plusieurs *Marius* dans la seule personne de *Cesar*, il me semble que nous voyions déja plusieurs *Torcis* dans ce Collége d'Académiciens. Quelque idée avantageuse que nous ayons de nous-mêmes, il est fort à craindre que nos assemblées du Caffé de *Smyrne* ou de celui de *S. James*, n'en approcheront pas. Il est vrai que nos Caffés sont de très-bonnes Ecoles de Politique; mais nous aurons de la peine à croire qu'elles puissent fournir d'aussi habiles Secretaires ou Envoyés, qu'une Académie fondée dans cette seule vûe; sur-tout si nous nous souvenons d'un côté que notre Isle est plus fameuse par la production de gens intégres que par celle des Ministres d'Etat; & de l'autre, que la bonne foi des *François* & la politique des *Anglois* font une belle figure dans cet admirable Poëme, que le Comte de *Rochester* a écrit sur le *Néant*.

L.

VI. DISCOURS.

—— —— Quæ forma, ut se tibi semper
Imputet?

Juv. Sat. VI. 178.

Dans le fond, quand une femme vous reproche incessamment qu'elle est belle, quelle estime faire de sa beauté?

M. le SPECTATEUR,

» JE vous écris pour vous entretenir d'un malheur qui est assez
» ordinaire, & qui mérite ainsi quelque consolation de votre part.
» Il n'y a pas plus de six mois que j'avois autant de beauté &
» d'Amans qu'aucune jeune Demoiselle de la *Grande Bretagne*.
» Mais tous ceux qui m'admiroient autrefois m'ont abandonnée, & je ne

Lettre d'une jeune Demoiselle qui se plaint d'avoir perdu sa beauté.

par un effet de la *petite vérole.*

» saurois me plaindre de leur retraite. J'ai eu la petite verole, & mon visage, qui étoit le séjour des graces & des ris, comme ils s'exprimoient eux-mêmes dans leurs Lettres amoureuses, est aujourd'hui tout défiguré & fait presque horreur. J'en ai une tristesse qui m'accacable jusques au fond de l'ame; & quoique je n'eusse pas, à ce qu'il me semble, une trop haute opinion de ma beauté lorsque je la possédois, je l'estime davantage après l'avoir perdue. Il y a une circonstance fort singuliere à mon égard; le plus laid de tous mes Prétendans est celui que j'ai favorisé & que j'aime le plus, quoiqu'il me traite aujourd'hui d'une maniere indigne. Si vous pouviez l'engager à aimer une personne qui n'est plus aimable, & à reconnoître ainsi qu'il m'a quelque obligation. —— Mais je crains qu'il ne soit impossible d'amener la passion à suivre les loix de la raison & de la reconnoissance. D'ailleurs consolez de votre mieux celle qui a survécu, pour ainsi dire, à elle-même, & qui ne sait point comment elle doit agir dans son nouvel état. Mes anciens Amans sont aux piés de mes Rivales, qui me plaignent tous les jours; & je ne saurois goûter aucun plaisir à me voir ce que je suis, par le souvenir cuisant de ce que j'ai été. Considérez que je ne suis pas morte de vieillesse, mais que j'ai été enlevée à moi-même à la fleur de mon âge, & que, suivant le cours de la nature, je puis bien vivre quarante années de plus. Il n'y a rien de tout ce qui me reste qui me puisse faire quelque plaisir que l'honneur d'être, *&c.*

(*g*) PARTHENISSE.

Après que *Louis XIV.* eut perdu la bataille de *Ramelies*, tous les discours qu'on lui adressoit rouloient sur la force de son esprit, & trouvoient sa gloire dans ses propres malheurs, en ce qu'au milieu de la prospérité il n'auroit jamais pu donner des marques de sa constance héroïque dans les disgraces, & qu'ainsi nous aurions ignoré les plus beaux traits de son caractere. L'état où *Parthenisse* est réduite lui fournit la même occasion, & il n'est pas moins difficile à une beauté de résigner ses conquetes, qu'à un Héros d'abandonner les siennes. Pour commencer donc un nouveau genre de vie, tout différent du premier, il faut qu'elle brûle toutes les Lettres de ses Amans; ou, puisqu'elle est assez généreuse pour ne pas les taxer d'infidélité, elle devroit leur renvoyer ces Lettres, avec cette honnête Inscription sur le paquet de chacun, *Articles d'un Traité de Mariage que la petite vérole a rompu.* Je n'ai vû qu'un seul exemple du contraire en pareil cas: la Dame, qui étoit spirituelle, n'écrivit à son Amant que ces deux lignes:

MONSIEUR,

» Si vous me flattiez avant que cette cruelle maladie m'eût attaquée, je

---

(*g*) Ce nom est formé d'un mot *Grec*, qui signifie une *Vierge*.

» vous prie de me venir voir : mais si votre amour étoit sincere, n'appro-
» chez pas de moi, je ne suis plus la même.

CORINNE.

L'Amant trouva quelque chose de si vif & de si noble dans cette démarche, qu'il lui répondit en ces termes :

MADAME,

» Puisque vous n'êtes plus la même personne, je ne suis pas obligé de vous
» dire si je vous flattois ou non ; mais à coup sûr je ne vous flatterai point en
» vous disant que je vous estime aujourd'hui plus qu'aucune autre de votre
» sexe. Je crois même que vous compatirez à tout ce qui pourra m'arriver
» dans la suite, lorsque nous deux ne serons qu'un, aussi-bien que vous
» avez soutenu votre derniere disgrace. Je suis donc prêt à m'unir avec un
» esprit tel que le vôtre aussitôt qu'il vous plaira.

AMILCAR.

Si *Parthenisse* peut gouverner aujourd'hui ses passions, & avoir sa beauté aussi peu en tête qu'elle auroit dû l'avoir lorsqu'elle en jouissoit, ses charmes n'auront pas fort diminué ; & si elle étoit ci-devant trop prévenue en leur faveur, une conduite plus aisée à l'avenir la dédommagera avec usure de leur perte. Examinez en gros tout le sexe, & vous trouverez que celles qui ont le plus d'empire sur l'esprit des hommes, ne sont pas les plus remarquables pour leur beauté ; il arrive même souvent que celles qui s'en font le plus aimer, paroissent à ceux qui ne les connoissent pas les moins propres à gagner les cœurs. Le plus tendre des Amans qui me soit connu, me dit un jour, dans une assemblée de Dames qui étoient à un Concert de musique, *Vous m'avez souvent entendu parler de ma chere Maîtresse : cette Demoiselle*, ajoûta-t-il en souriant, après qu'il eut fixé ses yeux sur une de la troupe, *est son véritable portrait*. J'ose dire avec tout cela qu'elle me parut la moins belle de toute la compagnie ; mais sur ce qu'il avoit mis ma curiosité en jeu, il me fut impossible d'en détourner la vûe. Ses yeux rencontrerent enfin les miens, & surprise d'abord de se voir envisagée, elle chercha, dans tout son voisinage, la beauté qui pouvoit fixer mes regards. Ce petit mouvement servit à m'expliquer l'énigme : elle ne se croyoit pas un objet propre à donner de l'amour, & c'étoit pour cela même qu'elle en inspiroit. L'Amant, dont je parle, est un très-honnête homme sans façon ; & ce qui le charmoit dans sa Maîtresse, devenue aujourd'hui son Epouse, vient de cette humeur égale & obligeante qui la fait partager avec lui tous les soins & les plaisirs de la vie ; de ce qu'elle n'est pas occupée de son mérite, & qu'elle ne pense qu'à chercher les occasions de lui plaire.

Je puis dire à *Parthenisse*, pour sa consolation, que les beautés en général sont les plus impertinentes & les plus desagréables de toutes les femmes. L'envie de se faire admirer, l'entêtement de leur mérite & des airs précieux

ne les abandonnent presque jamais. Tout ce que vous en pouvez obtenir, n'est dû qu'à vos instances réitérées ; mais apres l'avoir goûté, vous le trouvez indigne de vos soins, & vous en revenez comme d'un songe. Vous avez honte d'avoir été séduit par les égaremens d'une imagination échauffée ; & vous sentez bien, pour peu que vous y réfléchissiez, que la beauté seule ne mérite pas une grande admiration.

Les filles d'une humeur enjouée, qui n'ont jamais cru pouvoir rendre un homme malheureux, sont les plus propres à faire notre bonheur. Je connois la jeune *Lydie*, qui peut danser une gigue & feuilleter de la pâte, qui écrit joliment, qui sait tenir un Livre de Comptes, donner une réponse raisonnable & obeir aux ordres qui lui viennent de bon lieu ; pendant que Mademoiselle *Marthe*, sa sœur aînée, est toujours plaintive, sujette au mal de rate, & qu'à l'exemple des Dames de la plus haute qualité, elle est industrieuse à trouver de nouvelles manieres de se tourmenter & de chagriner les autres. Cette différence vient sans doute de ce que la pauvre *Lydie* est persuadée qu'elle n'a pas cet *air negligé qui sied si bien ; ce je ne sai quoi qu'on trouve si agréable ;* & que si elle dit une sottise, il n'y aura personne qui s'écrie, *Voilà qui est beau ! Je ne sai ce que c'est ; mais tout ce qu'elle dit a des charmes.*

Interrogez les maris qui ont de ces grandes beautés en partage, & ils vous diront qu'ils haïssent leurs femmes neuf heures du jour qu'ils demeurent ensemble. Leur conduite est si précieuse, qu'on les croiroit embarrassées de leurs charmes dans tout ce qu'elles disent ou qu'elles font. Elles prient Dieu en public avec ces mêmes airs de beauté, qu'elles se donnent en particulier. Demandez à *Bellinde*, une de ces grandes beautés, quelle heure il est, & vous la verrez en doute si elle doit vous répondre. En un mot, au lieu de consoler *Parthenisse*, il me semble que je devrois plutôt la féliciter de sa métamorphose ; & quoiqu'elle s'imagine n'avoir jamais été fort énorgueillie de ses charmes, le regret, qu'elle témoigne de leur perte, insinue le contraire. Plus on se croit indigne de la faveur de quelqu'un, plus on tâche de lui être agréable, & plus on se flatte de l'obtenir, plus on manque de succès. La bonté du cœur suppléera toujours à l'absence de la beauté ; mais la beauté ne suppléera pas long-tems au défaut du bon naturel.

T.



VII. DISCOURS.

—— Verſate diu, quid ferre recuſent,
Quid valeant humeri. —— ——.

Hor. A. P. 39.

Eſſayez long-tems ce que vos épaules peuvent ou ne peuvent pas porter.



'Ai lû, avec tant de plaiſir, la Lettre ſuivante, qu'elle ne ſera pas déſagréable au Public, à ce que je crois.

Monsieur,

Lettre ſur l'éducation de la jeuneſſe.

» Quoiqu'il n'y ait aucun de vos Lecteurs, ſi je ne me trompe, qui admire » plus que moi le relief que vous ſavez donner aux moindres bagatelles que » vous maniez, avec tout cela, puiſque vos *Diſcours* forment déja des Volu- » mes, & que, ſelon toutes les apparences, ils paſſeront juſques à la poſ- » térité la plus éloignée, il me ſemble que tous les ſujets, dont ils traitent, » où le bonheur du genre humain eſt intéreſſé, devroient être approfondis » & avoir une juſte étendue.

» (*h*) Il y a long-tems que vous aviez promis d'examiner les défauts qui ſe » trouvent d'ordinaire dans l'éducation de nos garçons; mais après avoir at- » tendu en vain juſques-ici, je me ſuis impatienté & je me hazarde à vous » envoyer mes penſées là-deſſus.

» Je me ſouviens que *Periclès*, dans le fameux Diſcours qu'il prononça aux » funérailles de cette jeuneſſe *Athénienne*, qui avoit reſté dans la malheureu- » ſe expédition contre les *Samiens*, a une penſée fort remarquable, & que » pluſieurs des anciens Critiques ont admirée: Il y dit que la perte de la Répu- » blique dans cette occaſion reſſembloit à celle que feroit l'année, ſi elle ve- » noit à perdre le Printems. Le préjudice que le Public ſouffre, par la mau- » vaiſe éducation des enfans, eſt un mal de la même nature, en ce qu'elle » appauvrit, en quelque maniere, la poſtérité, & fraude la patrie du ſer- » vice qu'elle retireroit de ces perſonnes, ſi elles étoient bien élevées. Il y » en a pluſieurs ſans doute qu'une bonne éducation rendroit capables de ſe » diſtinguer dans les divers emplois de la vie.

» J'ai vû un Livre écrit par *Jean Huarte*, Médecin *Eſpagnol*, & qui eſt » intitulé *Examen des Eſprits pour les Sciences*. (*i*) Il y poſe comme un de » ſes principes fondamentaux, qu'il n'y a que la nature ſeule qui puiſſe don-

(*h*) Voyez Tom. I. *Diſcours* LIII. p. 157.
(*i*) Il a été traduit en François par *Ch. Vion de Dalibray*, & imprimé à *Paris* en 1650.

» ter les qualités propres à réussir dans les sciences ou dans les arts ; & que, » sans cette heureuse disposition pour un certain art ou une certaine science, » un homme a beau s'y appliquer de toutes ses forces, & avoir les plus ha- » biles Maitres, il n'en viendra jamais à bout. L'exemple qu'il en allegue, » est celui de *Marc*, fils de l'Orateur *Romain*.

» Afin qu'il se perfectionnat dans la science à laquelle il le destinoit, *Cice-* » *ron* l'envoya etudier à *Athenes*, la plus célebre Academie qu'il y eût alors au » monde, & où les meilleurs esprits des Nations les plus polies, qui s'y ren- » doient en foule, ne pouvoient que fournir à ce jeune homme quantité de » beaux exemples, & des secours capables d'avancer peu à peu ses etudes. Il » le mit sous la conduite de *Cratippe*, un des plus grands Philosophes de son » tems ; & , comme si les Livres qui etoient alors écrits, n'eussent pas suffi » pour son usage, il en écrivit lui-meme quelques-uns en sa faveur : mal- » gre tout cela l'Histoire nous dit que *Marc* fut un vrai sot, & que ni les ré- » gles de l'Eloquence, ni les preceptes de la Philosophie, ni ses propres ef- » forts, ni la conversation la plus rafinée d'*Athenes*, ne purent jamais vain- » cre la nature, qui avoit été prodigue envers son pere, mais chiche à son » egard. C'est pourquoi mon Auteur *Espagnol* voudroit qu'il y eût des Juges » habiles nommés par l'Etat, qui, apres avoir examiné le génie de chaque gar- » çon, le destinassent à l'emploi qui s'accorderoit le mieux avec ses talens » naturels.

» *Platon*, dans un de ses Dialogues, nous dit que *Socrate*, qui étoit fils » d'une Sage-Femme, disoit à ses amis, que comme sa mere, quoique très- » habile dans son metier, ne pouvoit pas accoucher une femme à moins » qu'elle ne fut enceinte ; il ne sauroit aussi lui-même tirer d'un esprit la con- » noissance, que la nature n'y avoit pas semée. C'est pour cela que sa maniere » de philosopher & d'instruire ses Ecoliers se bornoit à leur faire diverses » demandes, & à les aider par ce moyen à mettre au jour les pensées qu'ils » avoient dans l'esprit, dont il se disoit l'accoucheur.

» Pour revenir à mon Docteur *Espagnol*, à mesure qu'il approfondit son » sujet, & qu'il porte ses spéculations plus loin, il pose en fait que chaque » Genie a une science qui lui est proportionnée, & dans laquelle seule il » peut se rendre habile. A l'egard de ces Genies, qui semblent etre formés pour » toutes les sciences, il les traite d'ouvrages simplement ebauchés, que la » nature a produits à la hâte.

» On voit peu d'esprits sans doute qui ne soient capables de quelque Art ou » de quelque Science. Ils ont tous un certain desir d'apprendre & d'augmen- » ter leurs lumieres, qui se peut fortifier par une bonne méthode.

» Tout le monde sait l'histoire de *Clavius*. Apres qu'il fut entré dans un » College de *Jesuites*, on essaya de quoi il seroit capable, & l'on étoit sur le » point de le renvoyer comme un esprit pesant, lorsqu'un des Peres s'avisa de » l'eprouver sur la Geométrie, pour laquelle il parut avoir de si beaux ta- » lens, qu'il devint un des plus habiles Mathématiciens de son siécle. On croit » d'ailleurs que la sagacité de ces Peres à decouvrir les differentes inclinations » de leurs jeunes Ecoliers, n'a pas peu contribué à la figure qu'ils font aujour- » d'hui dans le monde.

» Quelle différence n'y a-t-il pas entre cette maniere d'élever la jeunesse » & celle qui régne dans notre Isle, où l'on voit souvent quarante ou cinquan- » te jeunes garçons rangés dans la même classe, occupés à lire les mêmes Au- » teurs, & à fournir les mêmes tâches, quoiqu'ils différent pour l'âge, l'hu- » meur & l'esprit? Quelque sorte de génie que la nature leur ait donné, il » faut qu'ils deviennent tous également Poëtes, Historiens & Orateurs. Ils » sont tous obligés d'avoir la même capacité, de produire le même nombre » de vers, & de fournir le même discours en prose. Chaque Ecolier doit » avoir la mémoire aussi bonne que le premier de la classe. En un mot, au » lieu d'accommoder les études à la portée de chacun, on voudroit qu'un jeu- » ne garçon accommodât son génie à ses études. Il est vrai que la faute ne vient » pas toujours du Précepteur, mais plutôt du pere de l'étudiant, qui ne sau- » roit s'imaginer que son fils n'est pas capable des mêmes choses que ceux » de ses voisins, & qu'il n'est pas en son pouvoir d'en faire tout ce qu'il lui » plaît.

» Si notre siécle mérite en quelque chose de plus grands éloges que les » autres, on peut dire que c'est à l'égard du généreux soin que diverses person- » nes charitables ont pris pour l'éducation des pauvres enfans; mais puisque » la tendresse mal réglée d'un pere ne sauroit avoir lieu dans ces Ecoles de » Charité, ceux qui en sont les Directeurs les rendroient plus avantageuses » au Public, s'ils y observoient la méthode que j'ai insinuée jusques-ici. Par » un examen sérieux de la différence de leurs talens, ils pourroient les distin- » guer en certaines classes, & donner à chacun le métier ou la profession qui » conviendroit à son génie.

» Quel besoin n'auroit-on pas de ce réglement pour les trois grandes Pro- » fessions destinées aux Gens de Lettres!

» Le Docteur (*k*) *South* se plaint, dans quelqu'un de ses Ouvrages, de ce » qu'il y a des personnes qui se destinent au Ministere de l'Evangile, sans avoir » aucune des qualités requises pour cette sacrée fonction; & il dit qu'on y voit » échouer bien des gens qui auroient pu rendre de très-bons services à leur » patrie, s'ils s'étoient bornés à mener la charrue.

» Il y a bien des Avocats, qu'on ne voit pas souvent au Barreau, & qu'on » ne consulte guéres chez eux, qui auroient pu devenir d'excellens Bateliers » & se distinguer à (*l*) l'Escalier du *Temple*.

» J'ai connu un Coupeur de cors, qui auroit pu réussir dans la Médecine, & » même s'y rendre fort habile, si on l'eût instruit de bonne heure dans cette » science.

» Mais pour venir à des exemples d'un ordre inférieur, ne voit-on pas » tous les jours nos rues pleines de Charretiers doués d'une grande sagacité & » de politiques en livrée? Nous avons bien des Tailleurs hauts de six piés, &

(*k*) Il étoit Chanoine dans l'Abbaye de *Westminster*, & il est mort depuis quelques années.

(*l*) C'est un des endroits de *Londres*, où se tiennent les petits Bateaux qui vont & viennent sur la *Tamise*.

» nous rencontrons plusieurs Barbiers à larges épaules, pendant que nous » voyons peut-être en même tems chanceler, sous le poids d'un fardeau, un » Crocheteur d'une coudée, qui auroit pu manier une aiguille ou un rasoir » avec beaucoup d'adresse, fort à son aise à l'avantage du Public.

Quoique les *Lacedémoniens* observassent à peu près, dans l'éducation de » leurs enfans, la méthode que je voudrois inculquer, il me semble qu'ils la » poussoient au-delà des justes bornes; puisqu'ils ne souffroient pas qu'un pe» re élevât ses enfans de la maniere qu'il l'entendoit. Dès l'age de sept ans, on » les enrôloit dans certaines compagnies, où ils étoient exercés aux dé» pens du Public. Les vieillards jugeoient de leur capacité: on semoit de la ja» lousie entre eux, & on les engageoit à se défier les uns les autres, pour dé» couvrir leurs différentes inclinations, & en disposer ainsi pour le service de » la République, sans avoir aucun égard à leur naissance. A la faveur de cet » usage, *Lacédémone* eut bientôt l'empire de toute la *Gréce*, & se rendit » celebre dans tout le monde pour son gouvernement civil & sa discipline » militaire.

» Si cette Lettre ne vous paroît pas indigne de tenir une place au rang de » vos *Discours*, peut-être que je me hazarderai à vous fatiguer de quelques » autres de mes pensées sur le même sujet. Je suis, *&c.*

VIII. DISCOURS.

Nec veneris pharetris macer est, aut lampade fervet.
Inde faces ardent, veniunt a dote sagittæ.

Juv. Sat. VI. 138.

Ce n'est ni Venus, *ni* Cupidon, *qui allument la passion qu'il a pour elle; il en a reçu une grosse dot; ce sont-là les beaux feux qui le consument; voilà les fleches qui le blessent.*

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les *Quêteurs* & les *Ravisseurs* de nos riches Héritieres.



» JE m'étonne qu'entre tous les différens caracteres dont vous avez » embelli vos *Discours*, vous ne nous ayez pas donné jusques-ici » le portrait de ces jeunes audacieux qui fourmillent dans cette » Ville, & qu'on nomme d'ordinaire *Voleurs de bons Partis*. Il faut » que vous sachiez, Monsieur, que je suis du nombre de ceux qui vivent dans » une crainte continuelle à cause de cette sorte de gens, qui sont jour & nuit » aux aguets pour surprendre nos jeunes filles, & qu'on peut regarder comme » une espéce de ces voleurs, qui enlévent les enfans pour les envoyer aux » *Indes*, & que nos loix condamnent. J'ai une fille unique, qui doit hériter » de tout mon bien: elle me paroît déja nubile, & il y a plus de six ans qu'elle » se trouve en état de penser à un mari, quoiqu'elle ne soit que dans la

» dix-huitiéme

» dix-huitiéme année de son âge. Nos *Quêteurs de bons Partis* ont si bien jetté » les yeux sur elle, qu'ils cherchent à se camper vis-a-vis de sa place, dans » toutes les assemblées publiques où elle se trouve. J'y ai surpris moi-même » un jeune fat, qui se donne des airs avec des gants à frange d'argent. Aussi » l'ai-je tenue enfermée comme une Prisonniere d'Etat depuis l'âge de treize » ans. Les fenêtres de sa chambre sont garnies de grosses barres de fer; elle » ne peut sortir de la maison qu'avec sa garde, qui est une de mes parentes » d'un sens fort rassis; il y a d'ailleurs une année entiere que je lui ai défendu » tout usage d'encre ou de plume, & qu'on ne doit porter dans sa chambre » aucune boëte de carton, qu'après qu'on l'a bien visitée. Malgré toutes ces » précautions, je ne sai plus que devenir, de peur qu'on ne me joue tout d'un » coup quelque mauvais tour. Il y a deux ou trois nuits qu'on entendit, dans la » rue, quelques violons, qui semblent ne me présager rien de bon, pour ne » rien dire d'un grand *Irlandois*, qui s'est promené, plus d'une fois, cet hiver » dernier, devant mon logis. D'un autre côté, ma parente m'avertit que ma » fille lui a parlé deux ou trois fois d'un Gentilhomme à perruque blonde, & » qu'elle est plus en train que jamais d'aller à l'Eglise. Il y a une semaine » ou environ qu'elle nous échappa; ce qui nous mit tous en allarme. Je la fis » d'abord poursuivre à corps & à cri; j'envoyai à la (*m*) Bourse, chez sa » Tailleuse, & chez les jeunes Demoiselles qui la visitent; mais on l'avoit » cherchée inutilement plus d'une heure, lorsqu'elle revint d'elle-même, » après avoir fait une promenade le long du (*n*) Vivier de *Rosamond*, à ce » qu'elle me dit. J'ai congédié là-dessus sa femme de chambre, doublé ses » gardes, & donné de nouvelles instructions à ma parente, qui, pour lui » rendre justice, observe de près tous ses mouvemens. Cela me cause une in- » quiétude qui ne m'abandonne jamais, & qui me tient souvent éveillé lorsque » ma fille dort; quoique je craigne qu'à son tour elle ne soit à deux de jeu » avec moi. Enfin, Monsieur, je souhaiterois qu'il vous plût de représen- » ter à ces jeunes *Quêteurs*, qui cherchent ainsi à faire fortune par des voies » indirectes, que l'enlévement d'une fille, à cause de son bien, n'est qu'une » espéce de vol toléré; & que c'est assez mal dédommager le pere, que de s'al- » ler mettre au lit avec elle. Ne tardez pas, s'il vous plaît, à me donner » vos avis là-dessus, afin qu'ils paroissent, s'il est possible, avant qu'on » congédie les troupes. Je suis, *&c.*

TIM. BELLEGARDE.

Themistocle, ce fameux Général *Athénien*, interrogé lequel des deux il aimeroit le mieux, ou de donner sa fille à un homme de mérite qui n'auroit pas de bien, ou de la donner à un homme riche qui n'auroit point de mérite, répondit, qu'il préféroit un homme sans bien à un bien sans homme. Le pis

---

(*m*) Il y a plusieurs boutiques, où l'on vend des galanteries, comme au Palais à *Paris*.

(*n*) Il est dans le Parc de S. *James*.

est que nos *Quêteurs de bons Partis* tournent leurs vûes de ce côté-là, parce qu'ils sont incapables de toute autre chose. Si un jeune Etudiant en Droit n'y fait aucun progrès, & qu'il soit rebuté de (o) *Kook* & de *Litteleton*, il se munit d'une échelle de corde, & par ce moyen, de concert avec sa Maîtresse, il fait souvent ses approches de nuit à l'insu de tout le monde.

Le même art d'escalader les Places a été pratiqué, avec beaucoup de succès, par divers Ingénieurs. Les stratagêmes de cette nature rendent le savoir & les plus beaux talens superflus, & abrégent le chemin qui conduit aux richesses.

L'orgueil n'a pas moins de part que l'oisiveté à cette recherche mercenaire. Un fat, qui se contemple dans un miroir, est charmé de sa personne; là-dessus il prend la résolution de s'en servir à faire sa fortune, & il ne doute pas que toutes les Dames, qu'il trouvera dans son chemin, ne lui rendent aussi bonne justice qui se l'est rendue lui-même. Lorsqu'une héritiere voit un homme qui accompagne son coup d'œil de graces artificielles, & qui parle si haut qu'elle peut l'entendre, elle doit être bien sur ses gardes; mais si elle remarque qu'il ait des talons rouges aux souliers, une mouche sur le visage, ou quelque autre singularité dans la maniere dont il est mis, elle ne sauroit trop redoubler ses précautions. Ce sont là des amorces, dont on ne doit pas se jouer, des charmes qui ont fait de terribles exécutions, & qui ont gagné des cœurs qu'on croyoit imprenables. Le pouvoir d'un homme doué de ces beaux talens est si bien connu, qu'il y a plusieurs Entrepreneuses autour de la Bourse, à ce que j'ai ouï dire de bonne part, qui, à l'arrivée d'un homme assez bien tourné, sorti d'un Royaume voisin, lui fourniront un habit propre à leurs frais & dépens, à condition qu'il leur en payera le double de ce qu'il vaut le jour de son mariage.

Cependant il y a quelque différence entre les *Quêteurs* & les *Ravisseurs de bons Partis*. Les premiers sont ces Galans assidus, qui employent toute leur vie à courir après le gibier, & qui ne l'attrapent jamais (p). *Suffenus*, pour tâcher de plaire aux Dames, s'amuse, depuis trente ans à bien peigner & poudrer sa perruque, & se poste vis-à-vis d'elles dans une Loge à la Comédie, jusqu'à ce que les rides soient venues le défigurer sous leurs yeux. Il tend aujourd'hui les mêmes piéges à nos beautés, qu'il mettoit autrefois en usage à l'égard de leurs meres. *Cottilus*, après avoir fait sa cour à plus de Maîtresses qu'il n'en paroît dans la Balade de (q) M. *Cowley*, se déclara enfin pour une de nos Citoyennes, riche de vingt mille livres sterlin; mais il mourut de vieillesse, avant qu'il pût en venir à une conclusion. Je ne dois pas oublier ici mon illustre ami *Honeycomb*, qui nous a dit bien des fois en pleine Cotterie, que, durant vingt années de suite, d'abord qu'un Gentilhomme de sa Province étoit mort sans enfans, à l'ouïe de cette nouvelle, il avoit pris ses bottes, & étoit monté à cheval pour aller offrir ses services à la Veuve. Lors-

(o) Voyez la Note qui est au bas de la page 5. Tome I.
(p) C'est le nom d'un méchant Poëte, grand parleur qui vivoit du tems de *Catule*.
(q) Voyez Tome I. pag. 84, &c.

qu'on le raille ſur les mauvais ſuccès qu'il y eut, il répond avec ſa gayeté ordinaire, qu'il n'y en trouva pas une ſeule qui ne fût engagée d'avance.

Il eſt certain que les Veuves ſont le véritable gibier de nos *Quêteurs de bons Partis*. A peine y a-t-il, dans la Ville, un jeune homme haut de ſix piés, qui n'ait paſſé en revûe devant l'une ou l'autre de nos riches Veuves. Le *Cupidon* de (*r*) *Hudibras*, qui

> Planta le piquet ſur la terre
> Qu'une Veuve avoit pour Douaire,

s'occupe tous les jours à lancer des dards & à bleſſer des cœurs. Mais on doit avouer que les Veuves ont tant de ſubtilité, qu'on peut les abandonner à leur propre conduite; & ſi elles s'engagent dans quelque fauſſe démarche, elles n'en ſont reſponſables qu'à elles-mêmes. Les jeunes créatures innocentes, qui n'ont aucune expérience du monde, ſont celles ſur-tout que je voudrois mettre à l'abri du danger. La ſurpriſe d'une de celle-ci mériteroit, ſelon moi, d'être punie comme un rapt. Lorſque le jugement n'eſt pas formé, il n'y a point de choix; & je ne ſaurois concevoir pourquoi l'acte de ſéduire une fille qui n'a pas atteint l'âge de diſcrétion, ſeroit moins criminel que celui de la duper avant qu'elle ait dix ans.

L.

(*r*) Voyez ce qui eſt dit de ce Poëme dans le *Journal Litteral* de la *Haye* Tom. IX. Part. I. pag. 185.



IX. DISCOURS.

Quod huic officium, quæ laus, quod decus erit tanti, quod adipisci cum dolore corporis velit, qui dolorem summum malum sibi esse persuaserit ? Quam porrò quis ignominiam, quam turpitudinem non pertulerit, ut effugiat dolorem, si id summum malum esse decreverit ?

Cic. Tuscul. Quæst. L. II. c. 6.

Si un homme est persuadé que la douleur est le souverain mal ; quel devoir, quelle vertu, quel acte honorable voudra-t'il pratiquer, s'il ne peut en venir à bout sans s'exposer à la douleur ? D'un autre côté, quelle honte, quelle infamie n'endurera-t'il pas, pour éviter un si grand mal ?

Des effets que la *Prosperité* & *l'Adversité* ont d'ordinaire sur les hommes.



Les hommes sont ordinairement si foibles qu'ils ont besoin d'être affligés pour conserver leur bon sens & ne pas extravaguer. Triste & accablante réflexion ! Il n'y en a point d'heureux, & ceux qui vivent dans la prospérité, éblouis de l'éclat qui les environne, ne pensent jamais à l'inconstance de la fortune, ou plutôt à la main invisible du souverain Dispensateur de toutes choses. Mais une ame noble & généreuse, qui s'occupe des idees de l'avenir, trouve petits les maux qui lui arrivent ; au lieu qu'elle est pénétrée des accidens qui affligent les autres. Si le plus criminel de tous les hommes subit la mort avec courage, il excite la pitié de tous les assistans, non pas à cause que son état est déplorable, mais parce qu'il ne le déplore pas lui-même. Nous souffrons pour celui qui est moins sensible à sa misere, & nous avons du panchant à mépriser celui qui succombe sous le poids de ses disgraces. D'un autre côté, un esprit calme & en bonne assiéte regarde du haut en bas ceux qui sont enflés de la prospérité : il ne leur porte aucune envie ; mais il a quelque honte de leur foiblesse, & de voir qu'ils oublient si bien l'état où la nature les a mis, que la tête leur tourne d'abord que les afflictions, qui sont le partage de tous les hommes, leur donnent quelque répit. Celui-là donc qui ne veut pas jetter la vûe sur un malheureux, quoiqu'humble & modéré dans sa disgrace, & qui craint l'affliction comme la peste, n'est qu'une victime qui s'engraisse pour le jour du sacrifice, & qui est d'autant plus digne de sentir la misere qu'il cherche à l'éviter.

Un de mes amis, chez qui je me trouvai la nuit passée, entâma un discours qui marquoit, selon moi, qu'il a beaucoup de discernement. Il observa que toutes les fois que nous rentrons en nous-mêmes, pour examiner quelle est la véritable grandeur de la nature humaine, nous voyons qu'elle consiste à souffrir de bonne grace pour une juste cause. On nous dépeint toujours les Héros au milieu des embarras, du trouble & de l'adversité : on diroit qu'ils aiment les périls, & qu'ils les recherchent avec ardeur pour le service du genre humain. Nous sommes si convaincus, ajoûta mon ami, qu'il faut un mérite

extraordinaire pour souffrir en patience les grandes calamités, que les Auteurs des Romans, lorsqu'ils veulent tracer les caracteres les plus sublimes, les relévent par ce qu'il y a de plus terrible dans la nature. Ils forment de nouveaux monstres, des dragons & des géans, afin que leurs Héros les combattent. Où le danger finit, le Héros disparoît; d'abord qu'il a gagné un empire, ou obtenu sa Maîtresse, tout ce qui vient ensuite est indigne d'attention & ne mérite pas d'être lû. Mon ami poussa jusqu'à dire, qu'il n'appartient qu'à des Etres supérieurs à l'homme de jouir du bonheur sans aucun mêlange, & que, dans l'état où nous sommes, on ne voit point d'héroïsme qui ne soit accompagné de quelque infortune.

Il est certain que nous avons tout sujet de nous préparer à soutenir les revers & les accidens ausquels cette vie est exposée. Mais, au lieu de nous affermir à cet égard, nous ne songeons qu'aux plaisirs & à la joie, qui nous amollissent le courage, & qui énervent toute la force de nos ames, seule capable de nous protéger aux heures de la tentation. La recherche constante des plaisirs des sens ne quadre point du tout, & a même quelque répugnance avec la nature de l'homme. Il y a une vivacité assez modeste dans (*s*) l'Ode qu'*Horace* écrit à *Dellius*, & où il lui dit : » Que la pensée de la mort le » doit faire souvenir de conserver, en tout, une grande égalité d'ame, dans » l'adversité de même que dans la prospérité; qu'une joie modérée doit tou- » jours balancer en lui tout ce que l'une & l'autre fortune peuvent avoir d'ex- » traordinaire ». Cette modération n'est que pour les hommes d'un esprit sublime, qui jouissent de toutes les douceurs de la santé & de tous les autres avantages de la vie, comme s'ils devoient les perdre à tout moment; & qui les résignent avec cette grandeur d'ame, qui prouve qu'ils en connoissoient bien la valeur & la durée.

L'indifférence pour le plaisir nous aide à supporter la douleur : sans un tel secours, l'esprit se trouve accablé par un accident imprévu : mais celui qui n'a jamais abusé de la prosperité, a toujours la consolation de sentir, au milieu des plus cruels desastres, que leur poids n'est pas aggravé par le souvenir de sa vie passée. (*t*) *Ciceron* nous raconte un trait d'histoire, qu'il avoit appris de *Pompée*, & qui nous donne un échantillon de la maniere agréable dont les gens d'esprit & les Philosophes de l'Antiquité adoucissoient les maux de la vie par la force de la raison. » *Pompée*, arrivé à *Rhodes* & curieux de » voir le célébre Philosophe *Posidonius*, lui rendit visite; mais sur ce qu'il le » trouva détenu au lit par la goûte, il lui marqua du chagrin de ce qu'il ne » l'entendroit pas discourir. A quoi le Philosophe répondit, *Vous pouvez m'en-* » *tendre, & je ne souffrirai pas que la douleur soit la cause qu'un aussi grand* » *Homme m'ait visité inutilement*. Là-dessus il se mit à raisonner fort au long » sur le dogme favori des *Stoïciens*, qui disent que la douleur n'est pas un » mal; & il s'écria souvent, au milieu de son discours, lorsque la goûte le

---

(*s*) C'est la III. du Liv. II. Voyez le commencement.
(*t*) *Tusc. Quæst.* Liv. II. c. 25.

» tourmentoit, *O douleur ? douleur ! tu as beau faire, tu n'avances rien ; quelque rude que tu paroisses, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur certains petits défauts où tombent quelques Ecclésiastiques.

» Après avoir lû plusieurs de vos *Discours*, où vous témoignez vous intéresser à tout ce qui regarde l'honneur des Ecclésiastiques, au soin qu'ils doivent prendre d'observer toutes les bienséances que leur caractere demande, & sur-tout de faire le Service public avec zele & dévotion ; je suis d'autant plus encouragé à leur adresser ici mes plaintes à l'égard de certaines phrases qu'un petit nombre de Prédicateurs employent dans leur Priere avant le Sermon, & qui ne sont pas de mon goût. Par exemple, ils y donnent à quelques grands Seigneurs des titres honorables qui leur sont dûs à la verité, suivant le rang qu'ils tiennent dans le monde, mais que je ne crois pas bien placés dans nos prieres. N'est-ce pas une contradiction de dire, (*u*) *Illustres, très-révérends & très-honorables pauvres & indignes pécheurs ?* Ces épithétes, qui servent à distinguer les hommes, ne conviennent qu'à l'état où nous sommes ici-bas, & n'auront aucun lieu dans le Ciel. Aussi ne les voit-on pas dans la Liturgie, qui devroit servir de modéle aux prieres de nos Ecclésiastiques. Il y a une autre expression, dont je ne dirois mot, si je ne l'avois entendue employer bien des fois, devant une assemblée très-judicieuse, pour servir d'introduction à la derniere demande d'une priere, & qui est conçûe en ces termes :(*x*) *O ! que le Seigneur ne se mette point en colere, & je ne parlerai que cette seule fois.* Vous diriez là-dessus qu'il n'y a point de différence entre l'acte d'*Abraham*, qui n'avoit pas ordre, du moins que nous sachions, d'intercéder pour *Sodome*, & le nôtre, lorsque nous demandons à Dieu tout ce qui nous est nécessaire appuyés de son autorité. Ainsi ces Prédicateurs auroient plutôt sujet de craindre sa colere, s'ils ne lui adressoient pas de pareilles demandes. Une autre imagination, qui me paroît assez grotesque, est lorsqu'un jeune homme veut nous faire connoître la personne qui l'a honoré de (*y*) l'écharpe dont sa robe est ornée, qu'il s'adresse à Dieu, & qu'il lui dit, dans une espéce de parenthése, *Bénie, Seigneur, la très-honorable Comtesse de ****, puisque mon devoir m'oblige à te prier pour elle.* N'est-ce pas la même chose que s'il disoit à Dieu ? *Béni-la, Seigneur, car tu sais que j'ai l'honneur d'être son Chapelain.* Je suis, &c.

T.

J. O.

(*u*) Voyez Tom. I. pag. 441, &c.

(*x*) *Gen.* Ch. XVIII. 32.

(*y*) C'est une bande de Tafetas, ou de Crêpe, lorsque celui qui la porte est en deuil, large d'une aune ou environ, & à laquelle on fait quelques plis, qu'on attache par le milieu autour du cou de la robe, dont les bouts pendent de l'un & de l'autre côté, sur le devant presque aussi bas que la soutane. Elle sert à distinguer les Docteurs en Théologie, & les Chapelains ou les Aumoniers des autres Ecclésiastiques.

X. DISCOURS.

Exigite, ut mores teneros ceu pollice ducat,
Ut si quis cera vultum facit. ——— ———

Juv. *Sat.* VII. 237.

Dites-lui bien : rendez mon fils docile & traitable, qu'il soit comme la cire molle entre nos mains.

MONSIEUR,

Lettre sur l'Education de la Jeunesse.

» POUR m'acquitter de la promesse que (z) je vous fis en dernier lieu, vous trouverez ici quelques nouvelles pensées sur l'éducation de la jeunesse, & j'examinerai d'abord cette fameuse question, savoir, *Laquelle des deux est préférable, ou celle qu'on reçoit dans une Ecole publique, ou celle qu'un Précepteur donne en particulier.*

» Les plus grands Hommes de presque tous les siécles ont été d'un avis si différent à cet égard, qu'après avoir allégué les principales raisons de part & d'autre, je laisserai à chacun le soin de se déterminer là-dessus de la maniere qu'il l'entendra.

» Les *Romains*, comme nous l'apprenons de *Suetone*, croyoient que les peres devoient élever eux-mêmes leurs enfans, & *Plutarque* nous dit, dans la Vie de *Marc Caton*, qu'aussi-tôt que son fils fut d'un âge à raisonner un peu, *Caton* ne voulut jamais permettre qu'un autre que lui-même l'enseignât, quoiqu'il eût alors chez lui un domestique nommé *Chilon*, qui étoit habile Grammairien, & qui avoit instruit quantité de jeunes gens.

» Les *Grecs* au contraire sembloient avoir plus de panchant pour les Ecoles publiques & les Seminaires.

» L'instruction donnée en particulier promet la vertu & une bonne éducation : une Ecole publique inspire de la hardiesse, & fait bientôt connoître les manieres du monde.

» M. *Locke*, dans son fameux Traité sur l'*Education des Enfans*, avoue qu'il y a des inconvéniens à craindre de part & d'autre : (*a*) *Si je garde*, dit-il, *mon enfant à la maison, il court risque de s'y donner des airs* (b) *d'un*

(z) Voyez ci-dessus *Discours* VII. p. 24.

(*a*) Voyez pag. 101. de la belle Traduction que M. *Coste* a faite de cet Ouvrage, & qui a été imprimée à *Amsterdam*, chez *H. Schelte*, en 1708. Il en a paru en 1733. une quatriéme Edition, revûë & corrigée par M. *Coste*, à *Amsterdam* chez *H. Uytwerf*. Du reste j'ai suivi mot pour mot l'*Anglois* que mon Auteur cite, & qui me paroit un peu différent de la Traduction de M. *Coste*.

(*b*) M. *Locke* fait sans doute allusion ici à la coutume reçue en *Angleterre*, où les Domestiques donnent le titre flatteur de *yong Master*, ou de *jeune Maître*, aux garçons de bonne famille, pendant qu'ils sont encore en bas-âge. Coutume que M. *Locke* n'approuvoit pas selon toutes les apparences, & dont il semble, par ce seul mot, vouloir même [illegible] le ridicule.

» *jeune Maître ; & si je l'envoye hors de chez moi, il est presque impossible de le* » *garantir de la contagion du vice & de l'impolitesse qui regnent par-tout. Peut-* » *être qu'il conservera mieux son innocence au logis, mais il sera plus ignorant dans* » *les affaires de la vie, & plus niais lorsqu'il paroitra dans le monde.* Avec tout » cela cet habile Ecrivain se determine pour l'education domestique, parce » qu'il est plus difficile d'acquerir la vertu que la connoissance du monde, & » que le vice est plus opiniatre & plus dangereux que la simplicité : outre » qu'il ne voit pas pour quelle raison un enfant conduit avec prudence ne » pourroit pas se munir de la même hardiesse chez son pere, que dans une » Ecole publique. Il donne ainsi avis aux peres d'accoutumer leur fils à voir » les Etrangers qui vont chez eux, de les produire dans les visites qu'ils ren- » dent à leurs voisins, & de les faire causer avec des gens d'esprit & polis.

» On objectera peut-être là-dessus, que ce n'est pas la seule chose néces- » saire, & qu'à moins que les enfans ne s'entretiennent avec leur égaux, soit » pour l'age ou les talens naturels, il ne sauroit y avoir aucun lieu à l'émula- » tion, ni aux autres passions les plus vives de l'esprit, qui pourroit devenir » insensible & stupide, s'il n'étoit quelquefois agité par leur mouvement.

» Un des plus célébres Ecrivains que notre Nation ait produit, observe » qu'un jeune garçon, qui forme des partis & se rend populaire dans une » Ecole ou dans un Collége, ne manqueroit pas de jouer le même rôle dans » un Sénat ou dans un Conseil privé. D'ailleurs M. *Osburn*, qui parle en » homme versé dans les affaires du monde, soutient que le projet de vo- » ler du fruit dans un verger, bien trâmé & bien exécuté, éleve insensi- » blement un jeune garçon à la prudence & au secret, & le rend capable de » choses plus importantes.

» En un mot, l'éducation domestique semble être la voie la plus naturelle » pour former un jeune homme à la vertu, & celle du Collége pour le rendre » propres aux affaires. La premiere pourroit fournir un bon sujet à la Répu- » blique de *Platon*, & l'autre un digne membre pour une société abandon- » née aux artifices & à la corruption.

» Cependant il faut avouer que le Maître d'une Ecole publique, ou le » Régent d'une Classe, a quelquefois tant de jeunes garçons à instruire, qu'il » ne sauroit donner à chacun tous les soins requis. Avec tout cela, c'est » l'erreur dominante de notre siecle, où l'on voit que la plûpart des peres, » qui voudroient tous que leurs fils devinssent habiles, ne jugent pas à pro- » pos d'encourager un honnête homme à prendre soin de leur éducation.

» Il est vrai que, depuis quelques années, on a remédié à ce défaut dans » nos grandes Ecoles ; en sorte que nous voyons aujourd'hui à leur tête non » seulement des Gens d'esprit & capables, mais aussi des Sou-maîtres ha- » biles & experts. D'ailleurs, manque d'établir le même ordre dans ces pe- » tits Seminaires à la Campagne, on voit quantité de bons Esprits se per- » dre.

» Je panche d'autant plus à le croire, que je l'ai éprouvé moi-même sous » deux Maîtres campagnards, l'un & l'autre fort indignes de l'emploi qu'ils » avoient pris. Le premier m'imposoit des tâches bien au-dessus de mes » forces,

» forces, quoique je ne fusse pas un des moindre, s'il m'est permis de le dire, » & il me traitoit cruellement pour n'avoir pas fait l'impossible. L'autre étoit » d'une humeur bien différente ; & un Ecolier, qui vouloit s'acquitter de ses » messages, laver sa caffetiere, ou sonner la cloche, pouvoit se dispenser, » tant qu'il le jugeoit à propos, de lire ses Auteurs Classiques. J'y ai connu un » jeune drôle, qui souvent ne rendoit pas sa tâche, sous prétexte qu'il avoit » aidé à la Cuisiniere, & c'étoit une excuse légitime. Il y avoit aussi le fils » d'un Gentilhomme du voisinage, qui y demeura cinq ans, dont il passa la » plus grande partie à promener ou aller abreuver la haquenée grise de notre » Maître. Pour moi, qui ne daignois pas m'attirer ses bonnes graces par des » services de cette nature, je devins le plus habile, & je fus le plus maltraité » de tous les Ecoliers.

» Pour finir ce *Discours*, je reléverai un avantage qui se trouve dans les » Ecoles publiques, & dont *Quintilien* a parlé, je veux dire que nous y con- » tractons souvent des amitiés qui nous sont fort utiles dans la suite. Je vous » en donnerai un exemple connu de bien des personnes, & que vous ne » devez point du tout révoquer en doute.

» Tous ceux qui ont fréquenté l'Ecole de *Westminster* savent qu'il y a un » rideau, qui traverse par le milieu la grande chambre où elle se tient, & » qui sépare l'Ecole haute de la basse. Il arriva un jour, par malheur, qu'un » Etudiant déchira ce rideau. La sévérité du *(c)* Maître étoit si bien connue, » que ce jeune garçon, d'un naturel doux & timide, desespéroit d'en ob- » tenir le pardon, & qu'il trembloit, depuis la tête jusqu'aux piés, dans la » crainte du châtiment qui lui seroit infligé. Alors un ami qu'il avoit à son » côté, lui dit de ne s'allarmer pas, & qu'il prendroit sa faute sur lui-même. » En effet, il lui tint parole. Ces deux amis devenus hommes, lorsque la » Guerre civile éclata, embrasserent différens Partis ; l'un suivit celui du Par- » lement, & l'autre celui du Roi.

» L'Etudiant qui avoit déchiré le rideau tâcha de s'avancer dans les Em- » plois civils, & l'autre, qui en avoit subi la peine, dans les Emplois mili- » taires. Le premier eut un si heureux succès, qu'il devint bientôt un des » Juges sous *Cromwel*. L'autre s'engagea dans la fatale expédition de *Penruddok* » & de *Groves* à l'Ouest de l'*Angleterre*. Il seroit sans doute inutile de vous » rapporter ici en détail le succès de cette entreprise. Tout le monde sait que » le Parti du Roi y fut mis en déroute, & que tous leurs Chefs, entre lesquels » étoit le généreux Ecolier, furent emprisonnés à *Exeter*. Il arriva que son » ami fut alors envoyé à l'Ouest pour y tenir les Assises & y administrer la Jus- » tice. Le procès des Rebelles, comme on les appelloit en ce tems-là, fut bien- » tôt instruit, & il ne restoit plus qu'à prononcer la Sentence, lorsque le Ju- » ge, à l'ouïe du nom de son ami, qu'il n'avoit pas vû depuis bien des années, » & après l'avoir consideré avec plus d'attention, lui demanda s'il n'avoit

(c) Il s'appelloit *Busby* : il étoit Docteur en Théologie, & il mourut fort âgé sous le Roi *Guillaume*.

» pas étudié dans l'Ecole de *Westminster?* Par sa réponse, il vit d'abord que » c'étoit le même bon ami, qui s'étoit chargé de sa faute. Là-dessus il ne té- » moigna rien, mais il se rendit au plus vîte à *Londres*, où il employa si heu- » reusement son crédit auprès de *Cromwel*, qu'il sauva son ami du triste sort » qu'eurent ses infortunés complices.

» Le Gentilhomme qui fut sauvé de cette maniere par la reconnoissance de » son ancien camarade d'école, fut ensuite pere d'un fils, qu'il vit élevé aux » Charges de l'Eglise, & qui en possède aujourd'hui avec honneur une des » plus hautes dignités.

X.

XI. DISCOURS.

Libertas : quæ sera, tamen respexit inertam.

VIRG. Eclog. I. 28.

L'amour de la liberté, qui malgré ma négligence passée, m'est venu à la fin, quoiqu'un peu tard.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur l'inaction & la perte du tems.

» SI vous trouvez plus de goût à la lecture d'une Lettre qui con- » tient de véritables griefs, j'ai quelque raison d'espérer que celle- » ci sera bien venue auprès de vous ; & si la perte du tems est la » plus irréparable de toutes, il faut avouer que les regrets qu'on en » témoigne, sont des plus légitimes. Le bonheur d'avoir secoué le joug d'une » longue indolence, & l'envie que j'ai de résister à toutes les séductions de la » paresse, m'obligent de vous appeller à mon aide. Le trouble avec lequel » je réfléchis sur le tems passé, & la crainte de l'avenir m'ont d'abord déter- » miné à prendre ce parti.

» La paresse est une maladie si générale, qu'un de vos *Discours* là-dessus » ne peut être que d'une grande utilité au Public. A peine y a-t-il une seule » personne qui n'en ait quelque atteinte, & il s'en trouve des milliers sans par- » ler de moi, qui perdent plus de tems à balancer laquelle de deux affaires ils » expédieront la premiere, qu'il n'en faudroit pour les expédier toutes deux. » Il semble que cela vient de ce qu'ils n'ont pas quelque occupation d'une » absolue nécessité, qui serve à mettre les esprits en mouvement, & à les » retirer de leur léthargie. Si j'avois moins de loisir, j'en aurois davantage ; » parce qu'alors mon tems seroit distingué en certains espaces, les uns desti- » nés aux affaires & les autres aux plaisirs. Mais à présent l'indolence l'occupe » tout, & je n'ai point de borne qui me guide. Si le tems de quelqu'un étoit » renfermé, pour ainsi dire, dans les affaires, comme un ruisseau l'est entre » ses bords, il auroit un cours déterminé ; mais à moins qu'il ne roule ainsi

» dans quelque Canal ; c'est un abîme d'eau bourbeuse & dormante qui » devient inutile.

» Après la mort de *Scanderbeg* Roi d'*Albanie*, les Turcs, qui avoient souvent ressenti la force de son bras dans les batailles qu'il avoit gagnées sur » eux, s'imaginerent que s'ils portoient un morceau de ses os proche le leur » cœur, ils auroient le même courage qui l'animoit lorsqu'il étoit en vie. Il y » a si peu d'apparence que je sois utile au monde durant mon sejour ici bas, » que j'ai résolu de faire tout le bien qui me sera possible après ma mort. Dans » cette vûe j'ai ordonné qu'on distribue » ainsi mes os par esquilles à ceux de » mes Compatriotes qui ont trop de feu ou de vivacité. Si tous ceux qui vont » à la chasse au Renard en avoient quelque petit morceau autour de leur cou, » ils seroient bientôt amenés à demeurer tranquillement au lit, & peut-être même a n'en sortir qu'avec regret à dix heures du matin. Au lieu de se lever » à la hâte dès la pointe du jour, pour harceler un pauvre animal, ils trouveroient qu'une chaise à porteurs, ou un carrosse fournit la voie la plus désirable qu'il y ait de passer d'un endroit à l'autre. Mes os pulvérisés & pris comme du Quinquina guériroient d'abord M. *Duzaut* de l'envie extravagante » qu'il a pour la danse, & seroient un spécifique merveilleux pour fixer l'humeur inquiéte de Mademoiselle *Du Torrent*, qui ne se trouve jamais bien » nulle part. En un mot, il n'y a point de Mumie d'*Egypte* qui fût la moitié si » utile dans la Médecine, que le seroit cette poudre, soit qu'on voulût corriger les tempéramens fiévreux, ou réprimer les violentes saillies de la jeunesse, ou donner à chaque action le poids qu'elle demande.

» Il n'y a point de panchant, quelque fort qu'il soit, point d'accès de colere, ni aucun désir de vengeance, que je ne puisse étouffer. Mais quoique » l'indolence agisse avec beaucoup de lenteur, elle ruine le fondement de » toutes les vertus. Il vaudroit mieux subir le joug d'un vice plus actif, que » de s'exposer à cette rouille de l'esprit, qui donne quelque mauvaise teinture à » tout ce que l'on fait. Il n'y a pas plus de risque dans un orage, que dans un » calme continuel : Et c'est en vain que nos ames ont les semences de plusieurs » bonnes qualités, si nous n'avons pas la force & la résolution de les mettre » au jour. La mort égale tout le monde ; & l'indolence, qui en est l'image, ce » sommeil de l'ame, ne laisse aucune différence entre le plus grand genie » & le plus petit. On a beau posséder les plus riches talens, si on les cache » & qu'on les tienne enfouis, ils ne sont pas plus utiles au propriétaire, que » l'est un monceau d'or à un avare qui n'ose y toucher.

» Demain, demain est toujours le terme fatal auquel je dois remédier à » tout ; il vient, il passe, & je continue à me payer de l'ombre, au lieu de la » réalité ; sans observer que le seul présent est à nous, que l'avenir n'est pas » encore, & que le passé n'est plus, & qu'il ne peut revivre qu'à la maniere » des peres dans leurs enfans, je veux dire dans les actions que nous y avons » produites.

» Le tems de la vie ne doit pas se compter par le nombre des années, » mais par l'usage que nous en avons fait ; de même que l'étendue du terroir » n'est pas ce qui donne la valeur à un bien-fonds, mais plutôt son revenu

» annuel. Miſérables & inſenſées créatures que nous ſommes ! nous deve-
» nons prodigues dans la ſeule choſe où l'avarice ſeroit une vertu. Il n'y a rien
» au monde, dont nous ſoyons plus embarraſſés que du tems, & jamais on
» n'a cherché tant d'inventions pour quoi que ce ſoit, comme pour le perdre
» d'une maniere imperceptible, & ſans qu'il nous en revienne aucun profit.
» On accumule ſou ſur ſou avec beaucoup d'ardeur, pendant qu'on diſſi-
» pe, avec dédain & ſans le moindre égard, ce qu'il y a de plus eſtimable
» ici-bas. — Aujourd'hui l'on doit avoir un ſoin extrême de ne paroître pas
» ſcrupuleux dans l'emploi de ſon tems, ſur-tout ſi l'on veut paſſer pour bel
» Eſprit, & ſi l'on craint la ſcandaleuſe épithéte d'homme penſif & rêveur.
» Mais les plus grands Génies de tous les ſiécles en ont eu une toute autre idée.
» En effet, qui croiroit que *Socrate* & *Demoſthene* ſe perdirent de réputation,
» parce qu'ils travailloient aſſidûment à ſe corriger de leurs défauts & à culti-
» ver leurs bonnes qualités ? Tout le monde ſait quelle peine il en coûta à
» *Ciceron* pour acquérir ſon éloquence. *Seneque*, dans ſes Lettres à *Lucelius*,
» l'aſſure qu'il ne s'écouloit pas un jour, ſans qu'il écrivît quelque choſe, qu'il
» lût & qu'il abrégeât quelque bon Auteur. Je me ſouviens auſſi que *Pline*
» le jeune, dans une Lettre où il rend compte de la maniere dont il em-
» ployoit ſon tems, après y avoir marqué pluſieurs de ſes occupations, s'é-
» nonce en ces termes : *Quelquefois je vais à la chaſſe, & pendant que mes*
» *domeſtiques s'exercent à tendre les toiles, & à préparer tout ce qu'il faut, je*
« *ſors mes Tablettes, afin de m'occuper à quelque choſe d'utile pour mes études,*
» *& que, ſi je n'attrape aucun gibier, je rapporte du moins au logis quelques nou-*
» *velles penſées, & que je n'aye pas la mortification de n'avoir rien pris de tout*
» *le jour.*

» » Vous voyez par-là, Monſieur, que je me rappelle bien des exemples, &
que je mets en œuvre plus d'un argument pour me delivrer de l'eſclava-
» ge ; mais dans la crainte que tout cela ne ſoit inutile, j'attendrai là-deſſus un
» de vos *Diſcours* avec d'autant plus d'impatience, que je ne ſuis pas le ſeul
» qui en ait beſoin. Les hommes ſe corrigeront-ils d'un défaut où ils ſe plai-
» ſent, & qu'ils regardent comme quelque choſe de louable ; ſoit qu'ils ai-
» ment l'etat d'indolence en lui-même, ou qu'ils s'imaginent en recevoir un
» nouveau luſtre lorſqu'ils s'évertuent, & qu'ils paroiſſent faire ſans aucune
» peine ce qui coûte aux autres une grande application ? Je ſuis, *&c.*

Z.

SAM. DU RELACHE.



XII. DISCOURS.

Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.
Sponsi Penelopæ, nebulones, Alcinoïque,
In cute curandâ plus æquo operata Juventus.
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies, &
Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam.

HOR. L. I. Epist. II. 27.

A quoi sommes-nous bons nous autres, sinon à boire & à manger? Semblables aux Amans de Penelope *ou aux Courtisans d'*Alcinous, *tous vrais débauchés, qui n'avoient d'autre occupation que celle de leurs plaisirs, & qui faisoient consister tout leur bonheur à dormir jusqu'à midi, & à rappeller le sommeil fugitif au bruit des Instrumens de Musique.*



UGUSTE, peu d'heures avant sa mort, demanda-à ses amis qui étoient auprès de lui, s'ils croyoient qu'il eût bien joué son rôle dans ce monde; & sur ce qu'ils lui donnerent une réponse digne de son mérite extraordinaire, il ajoûta, *Permettez donc que je me retire avec vos applaudissemens:* Expression usitée par les Acteurs *Romains*, lorsqu'ils se retiroient à la fin d'une Piéce, qu'ils venoient de jouer sur le Théatre. Je souhaiterois que chacun, pendant qu'il est en pleine santé, voulût réfléchir sur la nature du rôle où il se trouve engagé, & sur l'idée qu'il laissera de sa conduite à ceux qui viendront après lui. Je voudrois qu'il examinât si ce rôle méritoit qu'il vînt dans le monde pour s'en acquitter, s'il est conforme à la dignité d'un être raisonnable; en un mot, s'il est approuvé dans cette vie, & s'il lui sera avantageux dans le siécle à venir. Que le parasite, ou le goguenard, le satyrique, ou le bon vivant, considére lui-même quel bien il lui reviendra, si l'on dit de lui, après que son corps sera mis dans le tombeau & que son ame jouira d'un nouvel état, que jamais homme de la *Grande Bretagne* n'a été plus friand, qu'il avoit un talent merveilleux pour tourner ses amis en ridicule, qu'aucun ne le surpassoit à lâcher un trait malin, ou qu'il ne se couchoit jamais sans avoir expédié sa troisiéme bouteille. C'est à quoi se terminent, avec tout cela, nos Oraisons funébres les plus communes, & les éloges qu'on donne à ceux qui ont eu de la réputation & qui ont fait quelque figure dans le monde.

Du mauvais usage que la plûpart des hommes font de leur *tems.*

Mais si l'on jette les yeux sur le gros de notre espéce, on verra que la plûpart ne méritent pas qu'on se souvienne d'eux un moment après leur mort. Ils ne laissent aucune trace de leur existence, on les oublie comme s'ils n'avoient jamais été. Ils ne sont regrettés ni des pauvres ni des riches, & les Savans ne s'amusent pas à célébrer leur mémoire. La société n'en avoit pas besoin, & les particuliers pouvoient s'en passer facilement. Leurs actions ne sont d'aucun usage pour le genre humain, & des créatures d'un ordre

très-inferieur auroient pu s'en acquitter tout de même. (*d*) Un habile Ecrivain *François* s'exprime quelque part de cette maniere : » J'ai vû souvent, » *dit-il*, de la fenêtre de ma chambre, deux nobles créatures, l'une & l'autre capables de tourner les yeux vers le Ciel, & douées de raison : J'ai vû » ces deux êtres intelligens occupés, depuis le matin jusqu'au soir, à faire » glisser deux pierres l'une sur l'autre, c'est-à-dire, pour me servir de la » phrase commune, á polir du marbre.

Mon ami le Chevalier *Freeport* nous entretint, hier au soir, à la Cotterie, d'un brave Citoyen, mort depuis peu de jours. Cet honnete homme, qui se croyoit de plus grande conséquence, qu'il ne le paroissoit aux yeux des autres, avoit tenu, depuis quelques années, un journal de sa vie. M. le Chevalier nous en fit voir une semaine, où il y a divers articles, qui ont tant de rapport avec les actions machinales ou inutiles dont je viens de parler, que j'en donnerai ici une copie exacte à mes Lecteurs, après les avoir instruits que le defunt, élevé dès sa jeunesse au négoce, & ne se trouvant pas propre pour les affaires, y renonça dans la suite, & vivoit, depuis bien des années, sur unpetit revenu.

Lundi, à 8. heures du matin, je me suis habillé, & j'ai fait un tour dans la salle à manger.

A 9. heures *d°*. J'ai attaché mes jarretieres, & me suis lavé les mains.

A 10, à 11. heures & à midi. J'ai fumé trois pipes de tabac de *Virginie*. J'ai lû le *Supplément* & la *Gazette journaliere*. Les affaires vont mal dans le Nord. L'opinion de M. *Nisby* là-dessus.

A 1. heure après-midi. J'ai grondé *Rodolphe* pour avoir égaré ma Tabatiere.

A 2. heures, je me suis mis à table pour dîner. NB. Trop de raisins secs au boudin, & point de sain-doux.

Depuis 3. heures jusques à 4. J'ai fait la méridienne.

Depuis 4. jusqu'à 6. Je me suis promené hors de la Ville dans les Prairies. Le Vent Sud-Sud-Est.

Depuis 6. jusqu'à 10. J'ai été à la Cotterie. L'opinion de M. *Nisby* sur la Paix.

A 10. heures. Je me suis couché & j'ai dormi profondément.

Mardi, jour de Fête, à 8. heures. Je me suis levé à mon ordinaire.

A 9. heures. Je me suis lavé les mains & le visage, fait la barbe, & j'ai pris mes souliers à double semelle.

(*d*) Je ne sai si mon Auteur *Anglois* veut parler de M. *De la Bruyere* ; mais dans *les Caracteres, ou Mœurs de ce siecle*, p. 451. de l'Edition de *Bruxelles* en 1693. il y a un trait, qui approche beaucoup de celui-ci, & qui est conçu en ces termes : *Il y a des Créatures de Dieu qu'on appelle des Hommes, qui ont une ame qui est Esprit dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre ; cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entierement inutiles, & qui passent le jour à ne rien faire ; c'est encore moins que de scier du marbre.*

A 10, 11. & à midi. J'ai fait un tour de promenade à *Islington.*

A 1. heure. Bû chopine de bierre exquise chez la bonne femme *Cob.*

Entre 2. & 3. revenu de ma promenade, j'ai mangé à dîner d'un cuissot de veau & du lard. NB. Les Broccoli y manquoient.

A 3. heures. J'ai fait la méridienne, à mon ordinaire.

Depuis 4. jusqu'à 6. J'ai été au Caffé, lû les Nouvelles, & bû une tasse de caffé mêlé avec du thé. Le Grand Vizir étranglé.

Depuis 6. jusqu'à 10. J'ai été à la Cotterie. Discours de M. *Nisby* sur le *Grand Turc.*

A 10. heures. Rêvé sur le Grand Vizir. Sommeil fort interrompu.

Mercredi, à 8. heures du matin. L'ardillon d'une boucle de mes souliers s'est cassé. Je me suis lavé les mains & pas le visage.

A 9. heures. Payé le compte du Boucher. N B. Qu'il doit faire bon pour la derniere éclanche.

A 10. & 11. au Caffé. Les brouilleries augmentent dans le Nord. Un Etranger coëffé d'une perruque noire m'a demandé comment alloient les fonds publics.

Depuis midi jusqu'à 1. heure. Promené hors de la Ville. Le vent au Sud.

Depuis 1. heure jusqu'à 2. Fumé une pipe & demie.

A 2. heures. Dîné selon ma coutume. J'ai eu bon appétit.

A 3. Mon sommeil interrompu par lachûte d'un plat d'étain. N B. La Cuisiniere devenue amoureuse néglige beaucoup son devoir.

Depuis 4. Jusqu'à 6. au Caffé. Les avis de *Smyrne* portent que le Grand Vizir fut d'abord étranglé & ensuite décapité.

A 6. heures du soir. J'ai été demiheure à la Cotterie, avant que personne s'y rendît. M. *Nisby* croit que le Grand Vizir ne fut pas étranglé le 6. de ce mois.

A 10. heures, au lit. Dormir sans m'éveiller jusqu'à 9. heures du matin.

Jeudi, à 9. heures. Resté à la mai son jusqu'à 2. heures après-midi, pour y attendre le Chevalier *Timothée* * * *. Il ne m'a point apporté les intérêts de mon fonds perdu, comme il me l'avoit promis.

A 2. heures après-midi. Je me suis mis à table pour dîner. Fort peu d'appétit. La bierre s'est aigrie. Bœuf trop salé.

A 3. Je n'ai pu reposer à mon ordinaire.

A 4. & à 5. Donné un soufflet à *Rodolphe.* Chassé ma Cuisiniere. Envoyé un message au Chevalier *Timothée* *** N B. Je n'ai pas été ce soir-là à la Cotterie. Je me suis couché à 9. heures.

Vendredi. Passé la matinée à méditer sur la négligence du Chevalier *Timothée* * * *, qui s'est rendu au logis un quartd'heure avant midi.

A midi. Achetté une pomme toute neuve pour ma canne, & un ardillon pour ma boucle. Bû un verre de bierre d'absynthe pour recouvrer mon appétit.

A 2. & a 3. Diné & bien reposé.

Depuis 4. jusqu'a 6. J'ai été au Caffé. J'y ai trouvé M. *Nisby*. Fumé plusieurs pipes. M. *Nisby* croit que le Caffé avec du sucre ne vaut rien pour la tête.

A 6. heures. Je me rendis à la Cotterie en qualité de Boursier. J'y demeurai fort tard.

A minuit. Après que je fus au lit, il me sembla, dans mes réves, que je bûvois de la petite bierre avec le Grand Vizir.

Samedi. Eveillé à onze heures, j'allai faire un tour de promenade dans les Prez. Le vent au Nord-Est.

A midi. Je fus surpris par une grosse pluye.

A 1. heure après-midi. Revenu à la maison, je fis secher mes habits.

A 2. heures. M. *Nisby* dîna avec moi. Le premier service fut un plat d'os de bœuf pleins de moelle, & le second un groin de cochon, avec une bouteille de vin de chez *Brooks* & *Hellier*.

A 3. heures. Je fis une trop longue méridienne.

A 6. Je me rendis à la Cotterie. Peu s'en fallut que je ne tombasse dans un égoût. Le Grand Vizir est mort à coup sûr.

Je ne doute pas que mes Lecteurs ne soient fort surpris de voir que notre Journaliste eût tant de soin d'une vie chargée de si petits incidens, & qu'il eût fait si peu de progrès dans la vertu; avec tout cela, s'ils examinent la conduite de ceux qu'ils voyent tous les jours, ils trouveront que la plus grande partie de leur tems se passe à manger, à boire & à dormir. Je ne crois pas qu'un homme perde son tems, s'il n'est employé dans les affaires publiques, ou engagé dans une suite continuelle d'actions glorieuses. Bien loin de-là, je trouve qu'il est souvent plus utile de pratiquer la vertu en secret & à petit bruit, que de faire des actions d'éclat, & de s'attirer les regards de tout le monde. On peut se rendre plus sage & plus habile par différentes manieres de s'exercer, à l'insu du public; on peut aussi mériter des éloges, sans fracas & sans ostentation. Je voudrois enfin que chacun de mes Lecteurs se donnât la peine de tenir un Journal exact de sa vie durant l'espace d'une semaine. Ce registre leur apprendroit le véritable état où ils se trouvent, & leur serviroit de guide pour l'avenir. Ils rectifieroient un jour ce qu'ils auroient omis un autre, & ils peseroient mieux toutes ces actions qui leur paroissent indifférentes, qu'ils oublient d'abord, & dont malgré tout cela ils seront obligés de rendre compte.

L.



XIII. DISCOURS.

XIII. DISCOURS.

Aut ad humum mœrore gravi deducit, & angit.

HOR. A. P. vs. 110.

La Nature nous abbat par une tristesse accablante.



ORSQU'ON a entendu le récit de quelque chose de surprenant & de merveilleux, on dit presque toujours que *cela est fort beau, pourvû qu'il soit vrai :* mais je souhaiterois de tout mon cœur que la relation que je vais donner, se trouvât fausse, quoiqu'elle soit accompagnée d'une si grande simplicité, & qu'il y ait des traits si vifs & si naturels d'une douleur profonde, qu'elle ne paroît que trop véritable.

M. le SPECTATEUR,

» Il y a quelques années que je me trouvai logée en même maison avec » un jeune Gentilhomme de mérite : charmée de ses bonnes qualités, je » mis tout en œuvre pour en acquérir moi-même autant qu'il me fut possi- » ble. La facilité que nous avions de converser l'un avec l'autre, nous entraî- » na bientôt d'une civilité générale à une passion particuliere. Il chercha » l'occasion de me déclarer la sienne ; & moi, qui ne pouvois prétendre » à un homme aussi riche que lui, j'y répondis en des termes, qui lui fai- » soient connoître que sa déclaration ne me déplaisoit pas, sans lui en » marquer aucun excès de joie, ni rien qui ne s'accordât avec les régles de » la bienséance. Son pere étoit un homme du monde, avare & orgueil- » leux ; de sorte qu'il n'auroit pas été facile de lui persuader qu'il peut y » avoir quelque chose, dans la personne ou le caractere d'une femme, capa- » ble de balancer l'inégalité des richesses. Cependant le fils m'entrete- » noit toujours de son amour, & il ne perdoit aucune occasion de me té- » moigner son désintéressement : il m'offrit même de m'épouser en secret, » & de n'en dire mot jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'approbation de son » pere, ou qu'il fût maître de son bien. Je l'aimois avec tendresse, & » vous pouvez bien croire que je ne lui refusai pas ce que mon intérêt » m'obligeoit de lui accorder. Mais je n'étois pas si neuve, que je ne prisse » avec moi, pour assister à la cérémonie, une fidéle servante, que ma mere » m'avoit donnée. Lorsque le Ministre nous eut épousés, je lui en deman- » dai un Certificat, signé de sa main, de celle de mon époux, & de ma ser- » vante. Après cela, nous vécûmes plus familiérement que jamais sous le » même toît ; quoique la contrainte où nous y étions en général, & le soin » qu'il falloit prendre pour cacher nos entrevûes, donnassent à nos démar- » ches un air, qui sembloit plutôt venir de la tendresse impatiente de jeu-

» nes Amans, que de la passion réguliere & satisfaite de personnes mariées.

» Le pere de mon époux, informé sans doute de nos amours, craignit » dès-lors que son fils ne s'engageât avec moi : de sorte qu'il le pressa de se » déclarer en faveur d'un parti, sur lequel il avoit jetté les yeux. Pour nous » délivrer l'un & l'autre de ces embarras, & prévenir l'éclat de notre ma- » riage, qui ne pouvoit guére se cacher plus long-tems, il fut résolu que » j'irois à la campagne dans quelque endroit reculé, & que nous nous écri- » rions sous des noms supposés. Cela s'éxécuta, & notre commerce épisto- » laire ne dura que trop. Quoi qu'il en soit, avec mon aiguille, un petit » nombre de Livres, & les Lettres de mon Epoux, que je relisois à tout » moment, j'y passai la vie dans l'attente de voir enfin des jours plus heu- » reux. Vous saurez d'ailleurs qu'au bout de quatre mois après notre sépa- » ration, j'accouchai d'une fille, qui ne vécut que peu d'heures. Cet accident, » joint à la vie retirée que je menois, donna des espérances criminelles à un » Gentilhomme du voisinage, dont la brutalité fut la source de tous mes cha- » grins. Ce Gentilhomme est un de ces riches campagnards grossiers, qui » croyent être d'autant plus polis qu'ils négligent toutes les régles de la poli- » tesse, & qui, en vertu d'une voix éclatante, d'un fort petit génie, & d'un » grand bien, se mêlent à tort & à travers avec toutes sortes de personnes & » d'affaires, sans avoir aucun égard au tems ou aux lieux. Les bonnes gens, » chez qui je demeurois cachée, & qui me prenoient pour une veuve, » s'étonnoient de ce que j'avois tant de froideur & d'aversion pour ce Gen- » tilhomme, qui les avoit engagés par ses présens à l'admettre toutes les fois » qu'il vouloit. Un jour que j'étois assise dans une petite salle à manger, » qui étoit de mon appartement, & que je lisois une des plus tendres Let- » tres de mon Epoux, dans laquelle je pliois toujours le Certificat de mon » mariage, ce rustre y survint tout d'un coup, & avec cette familiarité dégoû- » tante, qui est assez ordinaire à de pareils brutaux, il m'arracha ces papiers » de la main. Je fus d'abord si consternée, qu'abbatue à ses piés, je le sup- » pliai de me les rendre. Là-dessus, avec les mêmes airs impertinens & » haissables, il jura qu'il les liroit. Plus je redoublois mes instances, plus sa » curiosité augmentoit, jusqu'à ce qu'enfin, pénétré d'un dépit, qui venoit » sans doute de la passion qu'il avoit pour moi, & dont je ne m'étois pas en- » core apperçûe, il jetta les papiers au feu avec serment que, puisqu'il ne » devoit pas les lire, celui qui les avoit écrits n'auroit pas le bonheur de les » faire servir à mon entretien. Il est presque inutile de vous avertir que mes » larmes & mes sanglans reproches, obligerent cet indigne brutal à sortir de » la chambre couvert de honte & de confusion, & que ce desastre me cau- » sa des inquiétudes mortelles. Cependant j'avois alors une si grande con- » fiance en mon Epoux, que je lui écrivis le malheur qui m'étoit arrivé, & » que je le priai de m'envoyer un autre Certificat en bonne & dûe forme. Après » avoir manqué deux ou trois Postes, il me répondit en général, qu'il ne pou- » voit pas m'envoyer alors ce que je lui demandois, mais qu'aussi-tôt qu'il trou- » veroit une occasion pour me le faire tenir en sûreté, je devois être persua- » dée qu'il en profiteroit. Depuis cette époque, ses Lettres devinrent plus

» froides de jour en jour, & à mesure que son indifférence croissoit, mes » soupçons prenoient de nouvelles forces. Enfin, c'est ce qui m'a amenée en » Ville, où je trouve que les deux personnes, qui avoient servi de témoins à » notre mariage, sont mortes, & que mon Epoux est veuf d'une jeune Da- » me, qu'il avoit prise, il n'y a que trois mois, pour obéir à son pere. En un » mot, il me fuit & me desavoue. Si j'allois chez lui pour le convaincre de » sa perfidie, son pere ne manqueroit pas de le soutenir contre mes préten- » tions, quoiqu'il ajoûtât foi à mes paroles. Si je le divulguois dans le mon- » de, quelle réparation pourrois-je attendre d'une injustice que je ne saurois » prouver? Il s'imagine sans doute de me réduire par la nécessité à lui céder » mes droits pour une pension viagere; mais je mourrois plutôt que d'en venir » là. Faites-le souvenir, je vous prie, de ce qu'il me disoit, & du plaisir char- » mant qu'il prenoit à rire, lorsque je venois à me découvrir par mégarde; » faites-le souvenir de mon air sot & ridicule, lorsque je voulois paroître » indifférente pour lui devant la compagnie: demandez-lui, s'il est possible, » que moi, qui ne pouvois, à sa requisition, cacher mon amitié pour lui, » puisse à présent renoncer pour toujours à la sienne? Ah! M. le *Spectateur*, les » cœurs sensibles ne connoissent point d'indifférence dans le mariage; vous » pouvez ainsi juger de l'état déplorable où je me vois réduite. —— Vous » l'exprimerez de la maniere qu'il vous plaira; mais ne tardez pas d'en aver- » tir le Public, si vous avez quelque compassion de l'innocence exposée à l'infa- » mie. Je suis, *&c.*

T. OCTAVIE.

XIV. DISCOURS.

—— (*e*) Modò Vir, modò Fœmina ——

VIRG.

Tantôt elle avoit la vigueur d'un Homme, & tantôt la foiblesse d'une Femme.

(*f*) LE Journal, dont j'ai régalé depuis peu mes Lecteurs, m'a procuré diverses Lettres avec un détail de la vie, que bien des personnes ménent, tracé sur le méme plan. J'ai le *Journal du Débauché*, le *Journal du Sot*, le *Journal du Fornicateur*, &, entre plusieurs Piéces de la méme nature, qu'on m'a communiquées, il y

(*e*) Je n'ai pu trouver ces mots dans *Virgile*. Je ne sai si mon Auteur ne les auroit pas cités de mémoire, au lieu de ceux-ci, *& juvenis quondam, nunc fœmina*, qui se trouvent *Eneide*. VI. 448.

(*f*) Voyez ci-dessus p. 38.

en a une fort curieuse, qui est intitulée, (*g*) *Le Journal d'un Cannibale.* Je vois par-là que bien des gens ont mal pris le but de mon dernier *Discours.* Je n'en voulois pas tant au vice qu'à l'oisiveté, & j'avois plutôt en vûe les personnes qui s'amusent à des impertinences, que celles qui vivent dans le crime & le désordre. On ne doit pas se jouer de ces derniers défauts, ni les traiter d'une maniere si badine. En un mot, je n'ai publié mon Journal que pour tourner la sottise des hommes en ridicule, & montrer que les actions, qui sont indifferentes de leur nature, ne deviennent desagréables & ne méritent d'être blâmées, que par cela seul qu'elles doivent leur origine à des créatures douées de raison.

La Correspondante qui m'a écrit la Lettre que je vais insérer ici, & qui s'appelle *Clarinde*, m'a envoyé un Journal tel qu'il me le falloit. Elle semble, parce qu'elle dit, être placée dans un état d'indifférence à la mode, qui n'est ni vice ni vertu, & qu'elle est susceptible de l'un ou de l'autre, si l'on se donnoit quelque soin pour l'y amener. Supposé qu'elle eût rempli son Journal de galanteries, ou de traits qui eussent marqué la perte de son innocence naturelle, quoiqu'il eût été plus divertissant pour le gros de mes Lecteurs, je ne l'aurois pas publié; mais comme ce n'est que le tableau d'une vie remplie de vains amusemens, & d'une certaine paresse à la mode, j'en rapporterai cinq jours, tels que je les ai reçus de ma belle Correspondante.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une Dame sur l'usage, ou plutôt l'abus qu'elle fait de son tems.

» Suivant la tâche que vous avez préscrite à vos Lecteurs, (*h*) dans un de » vos derniers *Discours*, je me suis acquittée de la mienne, que vous trou- » verez ici au bout de quelque lignes. J'ai un bien assez considérable, sans » être mariée; mais depuis une dixaine d'années, l'on m'a offert divers par- » tis, & il y a un fort joli jeune homme qui me sollicite beaucoup à me déter- » miner en sa faveur. Maîtresse de moi-même, je viens tous les hivers en Vil- » le, où je passe mon tems de la maniere marquée dans mon Journal, que » j'entrepris dès le jour même que le vôtre parut.

Mardi la nuit. Occupée du projet de mon Journal, je n'ai pu me coucher qu'à une heure du matin.

Mercredi matin, depuis 8. heures jusqu'à 10. J'ai bû deux tasses de chocolat dans le lit, & je me suis rendormi ensuite.

Depuis 10. *jusqu'à* 11. J'ai mangé une beurrée, bû une tasse de thé *Boe*, & lû le *Spectateur.*

Depuis 11. *jusqu'à* 1. *heure après-midi.* J'ai été à ma toilette, j'ai essayé une nouvelle coeffure. Ordonné qu'on eût soin de laver & de peigner (*i*) *Lisette.* NB. Le bleu me sied mieux que toute autre couleur.

Depuis 1. *heure jusqu'à* 2. *& demie.* J'ai été à le Bourse en carrosse, où j'ai marchandé une couple d'éventails.

(*g*) Voyez le *discours* suivant.

(*h*) C'est le XII. Voyez ci-dessus p. 40.

(*i*) C'est le nom d'une Babiche.

Depuis 2. heures & demi jusques à 4. J'ai employé ce tems à dîner. NB. M. *Fadon* est passé devant la porte, avec ses valets habillés de neuf.

Depuis 4. jusqu'à 6. Je me suis habillée. J'ai rendu visite à la vieille Madame *Gaillard* & à sa sœur, apres avoir oui dire qu'elles étoient allées ce jour même à la campagne.

Depuis 6. jusqu'à 7. Joué à la bassette. NB. Il ne faut plus coucher sur l'as de carreau.

Jeudi. Depuis hier au soir à 11. heures jusqu'à 8. ce matin. Rêvé que je pontois contre M. *Fadon.*

Depuis 8. jusqu'à 10. Bû du chocolat, & lû deux Actes (*k*) d'*Aureng-Zeb* dans le lit.

Depuis 10. jusqu'à 11. Autour de la table à thé. Envoyé emprunter le *Cupidon* de Madame *Château-Fadaise* pour *Lisette*. Lû les billets de la Comédie. Reçu une Lettre de M. *Fadon*. NB. Je l'ai enfermée dans mon coffre fort.

Le reste de la matinée. La Coëffeuse *Fontange*; ce qu'elle m'a dit de l'eau que Madame *Château-Fadaise* employe pour se conserver le teint. Rompu une dent de mon petit peigne d'écaille. Envoyé *François* pour s'informer si Madame *Maigret* avoit bien reposé la nuit derniere, après avoir vû sauter sa Guenon hors d'une fenêtre. Il me sembla que j'étois pâle. *Fontange* me dit que mon miroir me faisoit tort. Habillée à 3. heures.

Depuis 3. jusqu'à 4. Le dîner étoit froid avant que je me misse à table.

Depuis 4. jusqu'à 11. J'ai vû compagnie. Le sentiment de M. *Fadon* sur *Milton*. Sa relation des *Cannibales*. La fantaisie qu'il a pour une Pelotte miniature qui est au couvercle de sa tabatiere. Madame *Château-Fadaise* la vieille m'a promis sa Femme de chambre pour me couper les cheveux. Perdu cinq guinées au crimp (*l*).

A minuit. Je me suis couchée.

Vendredi, à 8. heures du matin. Encore au lit. Relû toutes les Lettres de M. *Fadon*. *Cupidon* & *Lisette*.

A 10. heures. Résolue de passer toute la journée à la maison, & de n'admettre aucune visite.

Depuis 10. jusqu'à midi. En conférence avec ma Tailleuse. Assorti une garniture de rubans. Cassé ma tasse de porcelaine bleue.

Depuis midi jusqu'à une heure. Je me suis enfermée dans ma chambre, pour m'exercer à prendre les airs de la jeune Lady *Modet*.

A 1. heure après-midi. J'ai demandé mon ouvrage. Fait une demi-feuille de violette au mouchoir que je brode. Les yeux me faisoient mal, & ma tête s'est trouvée appesantie. Jetté mon ouvrage à quartier, & achevé de lire ce qui me restoit d'*Aureng-Zeb*.

Depuis 3. jusques à 4. J'ai dîné.

(*k*) Tragédie écrite par M. *Dryden*.
(*l*) Sorte de Jeu de Cartes.

Depuis 4. jusqu'à minuit. Changé de résolution. Je me suis habillée pour sortir. Joué au crimp jusques à minuit. J'ai trouvé Mademoiselle de *Maligni* chez elle. Conversation. Les pierres du colier de Mademoiselle *Brillant* sont fausses. La vieille Lady *Beaujour* se marie avec un jeune Estafier qui n'a pas un sou. Mademoiselle *Prudence* est allée à la campagne. *Tho. Villeneuve* a les cheveux rouges. NB. Mademoiselle de *Maligni* m'a dit à l'oreille qu'elle avoit quelque chose à me communiquer sur le chapitre de M. *Fadon*. Je suis sûr que cela n'est pas vrai.

Entre minuit & 1. heure. J'ai songé que M. *Fadon* étoit à genoux devant moi, & qu'il m'appelloit *Indamore*.

Samedi. Je me suis levée à 8. heures du matin. Assise à ma toilette.

Depuis 8. jusqu'à 9. Mis & ôté une mouche demi-heure de suite, avant que de la pouvoir fixer. Placée enfin au-dessus de mon sourcil gauche.

Depuis 9. jusqu'à midi. Bû mon thé & me suis habillée.

Depuis midi jusqu'à 2. heures. J'ai été à la Chapelle. Nombreuse & belle compagnie. NB. Le troisiéme air du nouvel Opéra. Madame *Château-Fadaise* mise d'une maniere effroyable.

Depuis 3. jusques à 4. Dîné. Mademoiselle *Cato* m'est venue prendre pour aller à l'Opera, avant que je fusse levée de table.

Depuis 4. jusqu'à 6. Bû du thé. Chassé un Valet, pour avoir maltraité *Lisette*.

A 6. heures. Je me suis rendue à l'Opéra. Je n'y ai vû M. *Fadon* qu'au commencement du second Acte. Il a parlé avec un Gentilhomme coëffé d'une perruque noire. Il a salué une Dame, qui étoit placée dans une loge vis-à-vis de la sienne. Lui & son ami ont applaudi à *Nicolini* dans le troisieme Acte. M. *Fadon* a crié *Ancora*. Il me conduisit jusqu'à ma chaise à Porteurs. Il me semble qu'il me serra la main.

A 11. heures. Au lit. Tristes réves. Il me sembloit que *Nicolini* prétendoit être M. *Fadon*.

Dimanche. Indisposée.

Lundi, à 8. heures du matin. Eveillée par Mademoiselle *Cato*. *Aureng-Zeb* étoit sur une chaise tout auprès de mon lit. *Cato* récita par cœur les huit plus beaux vers qu'il y ait dans toute la Piéce. Nous allâmes en deshabillé chez le Devin, suivant la résolution que nous en avions prise. Il me dit que le nom de mon Amant commençoit par un G. NB. Il ne s'en est guere éloigné; puisque s'il eût nommé la Lettre qui précéde, dans l'ordre alphabétique, il auroit deviné tout juste, *&c.*

» Après avoir relu tous ces articles, je ne saurois déterminer si je passe mon » tems bien ou mal; & je vous avoue que cette curiosité ne m'étoit jamais » venue dans l'esprit que depuis la lecture de votre *Discours* là-dessus. Entre » toutes les actions des cinq jours que je viens de vous marquer, à peine y » en a-t-il une seule que je puisse approuver à tous égards, si vous exceptez la feuille d'une Violette commencée à mon Ouvrage, & que je suis » résolue d'achever le premier jour que j'aurai du loisir. Pour ce qui est de » M. *Fadon* & de *Lisette*, je n'aurois pas cru qu'ils m'eussent occupée tant de » fois, comme je le trouve dans mon Journal. Je chasserai la derniere, si vous

» l'exigez absolument ; & si le Monsieur n'en vient pas au plutôt à une décision, je ne souffrirai pas que ma vie se passe dans un songe continuel. Je » suis, *&c.*.

CLARINDE,

Pour reprendre un trait de Morale, (*m*) que j'ai touché dans le *Discours* que *Clarinde* a cité plus d'une fois, & la confirmer dans sa bonne résolution, je la prie de penser à l'idée que la postérité auroit d'elle, si l'histoire de toute sa vie étoit publiée de même que celle des cinq jours. Je conclurai par une Epitaphe, qu'un Anonyme a composée sur une Dame d'un tout autre caractere que celui de *Clarinde*, & qui étoit sœur du Chevalier *Philippe Sidney*. La derniere pensée en est si noble, que mes Lecteurs voudront bien me pardonner la citation.

Sur la Comtesse Douairiere de Pembroke.

Sous ce monument de Marbre gît le Sujet des plus grands éloges, la sœur de Sidney *& la mere de* Pembroke. *O mort ! tu tomberas toi-même sous la faulx du tems avant de percer de ton dard quelque autre qui l'égale en douceur, en connoissances & en beautés.*

L.

XV. DISCOURS.

O curvæ in terras animæ, cœlestium inanes ?

PERS. *Sat.* II. 61.

Ames basses, Ames terrestres, que vous êtes éloignées des sentimens des Dieux !

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les Mohocks ou les Cannibales Anglois.

» LES matériaux que vous avez recueillis, pour composer une » Histoire générale des Cotteries, font une si agréable figure » dans vos *Discours*, que nous sommes tous obligés, si nous vou- » lons être justes envers la République des Lettres, de vous fournir tout ce qui peut contribuer à l'avancement de cet Ouvrage. C'est pour » cela que je ne saurois m'empêcher de vous donner quelques légeres informations de certains hommes, si tant est qu'on les doive ranger avec ceux » de notre espéce, qui se sont associés en dernier lieu, sous le titre de la *Cotterie des Mohocks ;* nom, qu'ils semblent avoir emprunté de ces *Cannibales*

(*m*) Voyez ci-dessus p. 37.

» des *Indes*, qui ne vivent que de rapine, & qui dévorent tous leurs voisins. » Le President de cette Assemblée nocturne se dit *Empereur des Mohocks*, & » ses armes sont un Croissant, à la maniere des *Turcs*, que Sa Majesté Impé- » riale, par une singularite bien étrange, porte gravé sur le front. Ils n'ont » autre chose en vue que de faire du mal, & c'est là-dessus que roulent tous » les ordres qu'ils donnent, ou toutes les régles qu'ils suivent. Une envie en- » ragée de causer à leur prochain tout le mal qu'ils peuvent, est le plus fort » lien de leur Société, & l'unique talent requis dans les membres qui la » composent. Pour suivre toute l'étendue de ce principe, ils se soulent à » un tel point, qu'ils deviennent insensibles aux plus éclatantes lumieres de la » raison, & qu'il ne leur reste plus la moindre étincelle d'humanité; alors » ils font une sortie générale, & ils attaquent tous ceux qui ont le malheur » de se trouver dans les rues où ils font la patrouille. Quelques-uns de ces mal- » heureux ont la tete cassée, les autres sont tailladés, poignardés, ou hachés » en morceaux. Lorsqu'ils peuvent mettre le Guet en déroute, & mortifier » quelques-uns des paisibles Bourgeois de la Milice, ils croyent avoir fait un » exploit merveilleux. Les talens particuliers qui distinguent ces misanthro- » pes les uns des autres, consistent dans les differentes espéces des cruautés bar- » bares qu'ils exercent sur leurs Prisonniers. Les uns sont devenus célébres » pour avoir *lâché le Lion* sur eux, comme ils s'expriment, c'est-à-dire, leur » avoir applati le nez jusqu'à ce qu'il fût à niveau des joues, & pour leur » avoir percé les yeux avec les doigts. Il y en a d'autres, qu'ils appellent *Maî- » tres de Danse*, & qui obligent leurs Ecoliers à faire des cabrioles à la poin- » te de l'épée, qu'ils leur fichent dans les jambes; supplice de nouvelle inven- » tion, & qui leur est peut-être venu d'un Royaume voisin. Une troisiéme sorte » est celle des *Sauteurs*, qui s'occupent à renverser les femmes sur la téte, & à » commettre alors les indécences les plus barbares. Mais je m'abstiens de les » nommer, parce qu'elles choqueroient également la modestie du Public, & » la vôtre. C'est ainsi qu'ils font toujours la guerre au genre humain, & que, » par une maxime constante de leur politique, ils n'entrent dans aucune al- » liance avec qui que ce soit, si vous en exceptez les maisons de joie, avec les- » quelles ils ont une alliance offensive & défensive, & dont ils se déclarent » les piliers & les protecteurs.

» Ce ne sont-là, Monsieur, que des mémoires imparfaits de cette étran- » ge Société, quoique les meilleurs que j'ai pu obtenir; mais outre qu'elle » n'est que de fraiche datte, & que ses progrès ne sont pas jusques-ici assez » considérables pour demander une histoire dans les formes; à vous parler » sérieusement, mon unique but, dans ce léger crayon que je vous en donne, » est de les prévenir, s'il est possible. Animé de zéle pour le bien & l'intérêt » de vos Compatriotes, vous agissez auprès d'eux, non pas en qualité de sim- » ple *Spectateur*, mais en véritable Inspecteur qui régle & dirige leurs ac- » tions. Aussi d'abord que de pareilles énormités infestent la Ville, nous im- » plorons votre secours, afin qu'il y soit remédié au plutôt. J'ai quelque sujet » de croire qu'il y a de jeunes étourdis, qui, prévenus par une fausse idée qu'ils » ont de la bravoure, & pleins d'une envie demesurée de se distinguer, sont

» entraînés

» entraînés par cet infâme exemple. Il me semble que vos mercuriales peu-
» vent ramener ceux-ci, sur-tout si vous leur représentez que ce n'est pas une
» marque de courage dans une douzaine d'Estafiers, que le vin & la débauche
» enflamment, d'attaquer deux ou trois hommes sobres qui ne pensent point
» en mal; & que les mœurs des Sauvages *Indiens* ne conviennent pas à un
» Gentilhomme *Anglois* qui se pique de politesse. A l'égard de ceux qui font le
» métier de supports & de batteurs de pavé depuis une longue suite d'années,
» & qui sont déja vétérans dans le service, il est à craindre qu'ils ne soient
» trop endurcis pour écouter vos leçons. Mais je vous prie de leur recomman-
» der la lecture de votre *VIII. Discours;* (*n*) puisque la Cotterie des *Duellistes*,
» dont vous y parlez, peut leur être de quelque usage, & les faire souvenir
» que la plûpart de ces honnêtes gens eurent le malheur d'être pendus. Je
» suis, *&c.*

(*o*) PHILANTHROPE.

La Lettre suivante est d'une toute autre nature, & je ne la mets ici qu'afin que mes Lecteurs puissent voir, d'un coup d'œil, que l'ignorance peut être aimable dans sa simplicité naturelle, & que jointe à l'inhumanité elle fait horreur. Il y a long-tems que cette Lettre, qu'un bon Villageois écrivoit à sa Maîtresse, fut donnée, dans une boutique, avec quelques écheveaux de fil qu'elle enveloppoit, à une Dame de très-bon sens, qui l'a toujours gardée depuis comme une Piéce curieuse & un portrait naïf d'un amour sans fard. La voici mot pour mot.

A Mademoiselle Marguerite Clark *que j'honore beaucoup.*

Lettre d'un Villagois à sa Maitresse.

» Aimable, oh! que ne puis-je dire Amante, Mademoiselle *Marguerite*
» *Clark*, souffrez que la passion excuse ma témérité. Ayant eu le bonheur de
» voir quelquefois votre agréable personne & joli corsage, lorsque j'allois
» achetter de la thériaque ou de la réglisse dans la boutique de l'Apoticaire,
» je suis devenu si amoureux de vous, qu'il m'est impossible de cacher l'envie
» ardente que j'ai d'être votre serviteur. Je vous écris avec d'autant plus de
» hardiesse, que je ne dépens de personne, & que je puis me marier quand
» il me plaira: mon pere est mort, & je suis maître de mon bien, qui consiste
» en dix verges de terre & une maison. D'ailleurs il n'y a pas une seule verge
» de ce champ, qui ne vaille dix piéces de revenu annuel, aussi-bien qu'un
» voleur mérite la corde; & tous mes freres & toutes mes sœurs ont eu déja
» leur portion. D'un autre côté, s'il m'est permis de le dire, j'ai de fort bons
» meubles, une bonne batterie de cuisine, soit en étain ou en cuivre, quan-
» tité de linge & de bonnes couvertures de laine; & quoique ma maison soit
» couverte de chaume, si vous & moi nous nous marions ensemble, il y au-

(*n*) Tome I. pag. 25.
(*o*) Voyez ci-dessus pag. 7.

» roit bien du malheur, où je ferai couvrir la moitié du toît avec de l'ardoise. » Si cette proposition est de votre goût, je vous rendrai mes devoirs d'abord » que mon habit neuf sera prêt, & que le foin sera dans le grenier. J'aurois » pu, sans vanité, ——

Le reste de la Lettre étoit déchiré; ainsi la postérité se contentera, s'il lui plaît, de savoir que Mademoiselle *Marguerite Clark* étoit une fort jolie fille, & d'ignorer le nom de son Amant.

T.

XVI. DISCOURS.

Inclusam Danaën turris ahenea,
Robustæque fores, & vigilum canum
Tristes excubiæ, munierant satis
Nocturnis ab adulteris :
Si non Acrisium, virginis abditæ
Custodem pavidum, Jupiter & Venus
Risissent, fore enim totum iter & patens
Converso in pretium Deo.

Hor. L. III. Ode XVI. 1.

Une tour forte comme le bronze, des portes du chêne le plus dur, & une troupe de dogues vigilans, étoient sans doute plus que suffisans pour garder Danaé *contre les entreprises de ses Amans. Mais* Jupiter *&* Venus *se moquérent de la timide prévoyance d'*Acrise. *Ils savoient que rien n'étoit inaccessible à un Dieu Métamorphosé en or.*

M. le Spectateur,

Lettre d'un pere sur l'embarras où il est pour garder sa fille.



» La (p) Lettre de votre Correspondant sur les Quêteurs des riches » héritieres, & le discours que vous y avez joint, m'ont encou- » ragé à vous exposer la situation où je me trouve, & vous verrez » par-là que c'est un grief dont tout le monde se plaint, en Ville » & à la Campagne.

» Je suis un Gentilhomme campagnard, qui ai cinq ou six mille piéces » de revenu annuel. Mon malheur est avec tout cela d'avoir un tres-beau » parc & une fille unique; ce qui m'expose d'une telle maniere aux voleurs » de bêtes fauves, & aux attaques des fats, que, depuis quatre années con- » sécutives, je n'ai presque pas joui d'un moment de relâche. Forcé à faire le » guet chez moi, avec la même exactitude que le Gouverneur d'une Place » frontiere, je me vois dans un état de guerre continuel. Il est vrai que j'ai

(p) Voyez ci-dessus pag. 24.

» assez bien pourvu à la sûreté de mon parc, où j'ai mis quatre gardes-chasse, » qui sont gauchers, & qui savent jouer du bâton à deux bouts, mieux qu'au- » cun autre homme de la campagne. Pour garantir ma maison de toute in- » sulte, outre une (*q*) bande de Matrones-pensionnaires & une vieille fille de » mes *parentes*, qui sont toujours en *faction*, j'ai plusieurs mousquetons » bien chargés, & de bonnes trapes fixées en divers endroits de mon jardin, » dont je ne manque pas d'avertir souvent tout le voisinage ; avec tout cela, » malgré cette vigilance, il m'arrive de tems en tems de voir quelque inso- » lent faquin passer à cheval sous mes fenêtres, aussi-bien mis que s'il alloit à » un bal, pour venir sans doute reconnoître la place, comme il me semble » que vous l'exprimez. D'ailleurs, informé que c'est la maniere des Cava- » liers *Espagnols* d'attaquer ainsi leurs Maîtresses à cheval, je me tiens en » garde de ce côté-là ; & c'est ce qui m'a obligé de donner à ma fille un ap- » partement sur le derriére de la maison, au lieu de celui qu'elle avoit sur » le grand chemin. Pour couper court, à quoi peut-on se résoudre après tout ? » Dans la derniere élection des Membres du Parlement, je n'osai me faire » élire, de crainte qu'il ne m'arrivât quelque malheur, si je venois à quitter » mon poste. Je souhaiterois donc que vous encourageassiez un projet que j'ai » formé, & dont j'ai écrit à quelques-uns de mes amis ; c'est-à-dire, qu'on » devroit passer un acte pour mettre nos filles en sûreté, comme il y en a » déja pour empêcher le vol de nos bêtes fauves ; & qu'un honnête homme, » zélé pour le bien du Public, devroit proposer un Bil, qui tendît à *mieux* » *conserver le gibier féminin*. Je suis, &c.

Mon cher MONSIEUR,

» Je vous conjure de publier incessamment cette Lettre, & de nous ap- » prendre au plutôt quelles sont les causes naturelles des envies qu'on voit » dans les femmes grosses ; ou bien délivrez-moi de la crainte où je suis que » la mienne n'accouche tôt ou tard de quelque monstre aussi affreux qu'aucun » qui ait paru dans le monde ; puisqu'on dit que les enfans portent les marques » de ce que les meres ont souhaité avec ardeur, & qu'ils en ont quelque res- » semblance. Il y a plus de six ans que je suis marié, j'ai eu quatre enfans, » & ma femme est enceinte du cinquiéme. La dépense où elle m'a engagé » pour satisfaire ses envies dans le tems qu'elle étoit grosse d'eux, n'auroit pas » seulement suffi à payer au large tous les frais de ses couches, mais aussi ceux » de leur éducation ; du moins, pour les deux premieres années, ses envies » étoient si extravagantes, qu'elles ne se bornoient pas à tout ce qui se mange » ou se boit, mais rouloient sur les équipages, les ameublemens & autres va- » nités de cette nature. Pour ne pas vous fatiguer de tout cet ennuyeux détail, » je ne vous en donnerai qu'un petit échantillon. Lorsqu'elle étoit enceinte

Lettre sur les *envies* des femmes grosses.

(*q*) L'Auteur fait ici allusion à une Compagnie de 40 Gentilshommes, qui servent à la Cour du Roi d'*Angleterre* & qu'on appelle la *Bande des Gentilshommes Pensionnaires*.

» de mon fils aîné *Thomas*, elle revint un jour à la maison, prête à tomber
» en defaillance, sur ce qu'elle avoit rendu visite à une de ses parentes,
» dont le mari venoit de lui faire présent d'un carrosse coupé & de deux che-
» vaux joliment enharnachés; elle m'assura d'ailleurs qu'il lui étoit impossi-
» ble de respirer au-delà d'une semaine, à moins qu'au bout de ce terme elle
» ne prît l'air dans un carrosse tout pareil. Plutôt que de perdre un héritier,
» je ne balançai pas à lui accorder sa demande. Ensuite elle eut envie de
» changer tous les meubles de sa plus belle chambre, sous prétexte que l'en-
» fant risqueroit d'être marqué de quelqu'une des horribles figures qu'il y
» avoit dans la vieille tenture. Il fallut donc mander le Tapissier, & pour
» le coup on satisfit à son envie. Lorsqu'elle portoit *Marion* dans le sein,
» elle eut en tête un nouveau service de vaisselle d'argent, & autant de por-
» celaine qu'il en faudroit pour garnir la boutique d'un vendeur de cette
» marchandise. Je la satisfit encore à ces deux égards, pour éviter d'être le
» pere de quelque *Pagode* à l'*Indienne*. Jusques ici je trouvai que ses deman-
» des croissoient à mesure qu'elle obtenoit les précédentes; & si elle eût con-
» tinué sur le même pié, ma ruine étoit infaillible. Mais par bonheur, dans
» sa troisiéme grossesse, qui nous donna *Margoton*, l'essor de sa fantaisie se
» rabattit sur un coin de pâté de venaison, & la fit mettre une fois à genoux,
» pour arracher avec les dents les oreilles d'un cochon de lait qui tournoit à la
» broche. J'aimois bien mieux satisfaire les envies de son palais que celles de
» sa vanité; & on lui servoit de bon cœur tantôt une alouette, une perdrix,
» une caille, ou un ortolan: je ne me plaindrois pas même s'il falloit qu'elle
» se » nourrit de pois verds daus le mois d'*Avril*, ou de cerises dans celui de
» *Mai*. Le bon est que dans sa grossesse, elle est redevenue enfant, & qu'el-
» le s'amuse à manger de la craie, sous prétexte que la peau de son fruit en
» sera plus blanche. Ce n'est pas tout, elle veut, à quelque prix que ce soit,
» que j'en mange avec elle, afin qu'il n'ait aucune ombre de mon teint brun;
» mais je n'ai pu lui complaire en ceci. D'un autre côté, hier matin, lorsque
» nous revenions de la campagne, elle vit une troupe de corneilles, qui dé-
» jeûnoient de si bon appétit sur une charogne, qu'elle eut une envie insur-
» montable d'en avoir sa part, & qu'elle pria le cocher d'en aller couper un
» morceau, comme si c'étoit pour lui-même; ce qu'il fit; & d'abord qu'elle
» fut arrivée au logis, elle donna dessus avec tant d'ardeur, qu'elle sembloit
» plutôt le dévorer que le manger. Je ne saurois deviner à quoi sa premiere
» saillie aboutira, mais s'il y a moyen de bannir, par la raison, l'extravagance
» bizarre de ses fantaisies musquées, ne tardez pas, s'il vous plaît, à nous
» accorder votre secours. C'est un grief plus rude à supporter que celui des
» *épingles* pour les Dames; & il me semble que dans tout Contrat de maria-
» ge on devroit insérer une clause, qui rendît le pere garant pour les envies
» de sa fille. J'attendrai avec impatience vos bons avis là-dessus. Marquez-moi
» d'ailleurs, si vous croyez que l'enfant, qui nous doit naître, aime au-
» tant un jour les chevaux, que *Marion* est ardente après la porcelaine. Je
» suis, &c.

T.

T. B.

XVII. DISCOURS.

Nullum à labore me reclinat otium.

HOR. Epod. XVII. 24.

J'ai un chagrin secret qui me dévore, & qui ne me laisse pas un seul moment de repos.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'un mari sur la *dépense* excessive, & les *occupations* peu convenables de sa femme.

» COMME je crois que c'est la premiere plainte de cette nature » qu'on ait jamais faite, vous êtes aussi le premier à qui j'aye pu » gagner sur moi de l'adresser. Lorsque vous saurez que je posséde » une santé ferme & vigoureuse, avec un bien considérable; que » je n'ai aucune passion violente, & que j'ai une femme aimable & pleine » de vertu, qui ne manque ni d'esprit ni de naturel, & dont j'ai plusieurs en- » fans, qui semblent promettre de perpétuer mon nom jusqu'à la postérité la » plus reculée, vous en conclurrez d'abord que je suis l'homme du monde le » plus heureux. Mais, malgré toutes ces belles apparences, il s'en faut tant que » j'aye lieu d'être content de mon sort, que la crainte de me voir ruiné, par » une sorte d'excès qui s'est introduit, depuis quelques années, dans toutes » les bonnes familles qui suivent la mode, me prive de toutes les douceurs de » la vie, & me rend le plus misérable de tous les hommes qu'il y ait sur la ter- » re. Ma femme, qui étoit l'unique enfant & l'objet de tous les soins d'une » mere indulgente, apprit, dès son bas âge, tous les exercices qui dépendent » de ce qu'on appelle d'ordinaireune bonne & belle éducation. Elle chante, » danse, joue du luth & du clavessin, & peint fort joliment; elle entend le » *François* comme sa Langue naturelle, & a fait des progrès considérables » dans l'*Italien*. Elle est d'ailleurs très-habile dans toutes les sciences domes- » tiques, à confire des fruits, soit au sucre ou au sel & au vinaigre, dans » tout ce qui regarde la pâtisserie, à faire du vin avec les fruits de notre » crû, à broder, & dans toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille.

» Vous trouverez sans doute qu'il n'y a pas-là de quoi se plaindre; mais sus- » pendez votre décision jusqu'à ce que je me sois un peu plus étendu sur tous » ces articles, & je suis persuadé que vous serez alors de mon avis. Vous ne » devez pas vous imaginer que je la blâme de ce qu'elle posséde toutes les bel- » les qualités dont je viens de vous parler, ni de ce qu'elle se fait un plaisir de » les mettre en œuvre; il n'y a que l'abus que je condamne, lorsque ce qui » n'étoit destiné qu'à un honnête amusement, est devenu l'essentiel & l'uni- » que occupation de sa vie. Durant les six mois que nous sommes en ville, » depuis la pointe du jour, ou peu s'en faut, jusques à midi, elle employe » toute la matinée à s'exercer avec ses différens Maîtres, qu'elle engage à

» venir tous les jours de la ſemaine, afin de réparer les pertes que ſon abſen-
» ce a cauſées, durant les autres ſix mois que nous paſſions à la campagne ;
» & comme ils ſont des plus habiles qu'il y ait, leur tems doit être payé à
» proportion : ainſi vous pouvez juger que les frais de tous ces articles vont
» aſſez loin. Il ſemble que ſa peinture ne devroit pas coûter grand' choſe ;
» mais de la maniere dont elle s'y prend, c'eſt un bon ſurcroit à ſa depen-
» ſe ; vous en conviendrez vous-même, lorſque vous ſaurez qu'elle peint des
» éventails pour toutes ſes amies, & qu'elle fait les portraits en miniature de
» tous ſes parens ; que les premiers ne doivent être montés que par *Colmar*, &
» les autres par *Charles Mather*. Ce qui ſuit eſt encore pis ; je vous ai déja dit
» qu'elle eſt fort experte dans tous les ouvrages à l'aiguille, & la ſomme,
» qu'elle employe toutes les années en broderie, eſt preſque incroyable : outre
» ce qu'elle deſtine à ſon uſage particulier, manteaux, jupes, devans de
» corps, mouchoirs, bourſes, pelottes ou tabliers ; elle nourrit quatre *Fran-
» çoiſes* réfugiées, qui s'occupent à broder quantité de meubles inutiles ou ſu-
» perflus ; tels que ſont des courtepointes, des toilettes, des tentures pour des
» cabinets, des rideaux de lit & de fenêtres, des fauteuils & des tabourets.
» Elle s'imagine que c'eſt un bon ménage, parce que tout cela ſe fait au logis,
» & qu'elle y met quelquefois la main ; elle eſt même ſi entêtée là-deſſus,
» que je n'ai aucune eſpérance de la ramener.

» Ma Lettre ne finiroit pas, ſi j'en venois à la dépenſe qu'elle fait tous les
» ans pour des proviſions inutiles. Non contente d'avoir de tout, il faut
» qu'elle en ait de toutes les manieres, & dans cette vûe elle conſulte un Li-
» vre de recette, qui eſt héréditaire dans ſa famille : car ſes ayeules, afin
» que vous le ſachiez, ont été fort célébres pour le bon ménage, & il y en
» a une qui s'eſt rendue immortelle pour avoir donné ſon nom à un excel-
» lent collyre, & à deux ſortes de boudins. Je n'oſerois vous entretenir de
» tous ſes préparatifs en Médecine ou en Pharmacie, de ſes onguens, de ſes
» emplâtres, de ſes confections, de ſes poudres, de ſes cordiaux, de ſon
» ratafia, de ſon perſico, de ſon eau de vie aux ceriſes, de ſon eau de fleur
» d'orange, ni d'une infinité d'autres diſtillations. Mais il n'y a rien que je
» prenne tant à cœur, que cet abominable catalogue de vins fabriqués, qui
» tirent leurs noms des fruits, des plantes ou des arbres, dont les ſucs ſont
» les principaux ingrédiens qui les compoſent : ils ont un déboire affreux, &
» ruinent la ſanté. Outre qu'ils ne ſe conſervent guéres plus d'une année, &
» qu'on eſt obligé d'y renoncer tôt ou tard, ſous le faux prétexte de mener
» une vie plus frugale, je ſuis perſuadé qu'il m'en coûte plus cher pour
» ces maudits poiſons, que ſi je régalois tous ceux qui nous viſitent avec le
» meilleur vin de *Bourgogne* ou de *Champagne*. Le caffé, le chocolat & le
» thé, ſoit verd, boe, impérial ou péco, ſemblent être des bagatelles ;
» mais ſi l'on y joint les dépendances de la table à thé, ils ſervent a groſſir
» le compte plus qu'on ne s'imagine.

» Avec tout cela, je ne ſaurois finir ſans lui rendre juſtice ſur un article ;
» là où ſon épargne eſt remarquable, je ne dois pas lui en ôter l'honneur, je
» veux dire à l'égard de ſes enfans, qui ſont tous confinés, garçons & filles,

» dans une grande chambre à l'endroit le plus reculé de la maison, avec de » bons verroux aux portes & des barres aux fenêtres, sous les yeux d'une » vieille femme, qui a été la garde de sa grand'-mere. C'est-là où ils font leur » résidence d'un bout de l'année à l'autre; & comme il ne leur est jamais per- » mis de voir la compagnie, mon épouse croit sagement qu'il est inutile de » faire aucune dépense pour leurs habits ou leur éducation. Sa fille aînée ne » sauroit lire ni écrire jusques à ce jour, si le Sommelier, qui est fils d'un » Procureur de Village, ne lui eût appris cette sorte d'écriture, qu'on em- » ploye dans la Chancellerie pour grossoyer les Actes.

» Je vous ai sans doute bien fatigué par le récit de mes griefs domesti- » ques; mais vous m'avouerez qu'il étoit difficile d'être plus court, si vous » pensez au paradoxe que j'avois entrepris de soutenir dès le commencement » de mon Epître, & qui n'est devenu que trop une vérité manifeste. Je » voudrois de tout mon cœur que le Public en profitât, & que cet exemple » servît à garantir les femmes vertueuses de tous les défauts où la mienne est » tombée; & qui se réduisent visiblement à ces trois. Le premier est de s'être » méprise à l'égard des objets de son estime, & de l'avoir toute donnée à » des choses qui ne font que l'ornement extérieur de son sexe. Le deuxiéme est » venu de ce qu'elle n'a pas distingué ce qui convient aux différens états de la » vie. Enfin le troisiéme est l'abus de quelques excellentes qualités, qui renfer- » mées dans leurs justes bornes, auroient fait le bonheur & l'avantage de sa » famille, mais qui, par un excès vicieux, en sont aujourd'hui le poison, & » la menacent d'une ruine totale. Je suis, *&c.*

T.

XVIII. DISCOURS.

Maxima debetur pueris reverentia. ——

Juv. Sat. XIV. 47.

Il faut avoir beaucoup de respect pour les Enfans.



Es deux Lettres que je vais donner ici, & que deux jeunes Messieurs fort sensés, l'un & l'autre au-dessous de l'âge de vingt ans, m'ont écrites, sont une bonne preuve de la nécessité qu'il y a de prendre garde à tout ce qui peut faire quelque tort à l'éducation de la jeunesse.

MONSIEUR,

» Je me flattois que, dans le cours de vos *Spéculations* sur les différens états » de la vie humaine, vous parleriez quelque jour d'un sujet qui me tient

Lettre d'un Etudiant

ſur la néceſſité qu'il y a d'avoir quelque *Directeur* dans la jeuneſſe.

» fort à cœur ; mais puiſque vous ne l'avez pas entamé juſques ici, permettez » que je le recommande à votre plume. Je ſouhaiterois donc que les jeunes » gens, ſages & modeſtes, euſſent quelque Directeur qui les encourageât, & » qui ſervît à les introduire dans le monde. Faute d'un tel ſecours un jeune » homme de mérite languit dans l'obſcurité ou dans la miſere, ſi les biens de » la fortune lui manquent ; & ſe plonge dans l'excès & la débauche, s'il vit au » milieu de l'abondance. Je ne ſaurois mieux expliquer ma penſée qu'en vous » donnant l'hiſtoire de ma vie, que je vous prie de vouloir inſérer dans quel» qu'un de vos *Diſcours*, puiſque c'eſt la ſeule voye qui me reſte pour mar» quer ma reconnoiſſance à une perſonne, à qui j'ai la plus grande de tou» tes les obligations.

» Je ſuis fils d'un Marchand de *Londres*, qui, après avoir vû fleurir ſon » commerce & ſon crédit, eſſuya de terribles pertes & ſe trouva fort à l'é» troit, eu égard du moins à la proſpérité dont il avoit joui. Ce revers lui » abatit ſi bien le courage, qu'il crut ſa fortune déſeſpérée, qu'il ne penſa plus » à la rétablir dans la ſuite, & qu'il mourut ſans faire ſon teſtament, après » avoir eu le chagrin de perdre ma mere au milieu de toutes ſes diſgraces. Je » n'avois alors que ſeize ans, & je me vis par-là en poſſeſſion de 200 livres ſter» lin de revenu, ſans ami ou tuteur, qui s'intéreſſât à régler ma dépenſe. Plein » de feu & de vivacité, j'eus bientôt des camarades, qui m'entraînerent dans » toutes ſortes d'excès, & qui m'obligerent de paſſer les bornes de mon reve» nu. Endetté juſqu'aux oreilles, je fus un jour conduit, ſous une bonne eſcor» te, capable de faire tête au plus hardi aſſaſſin, à la maiſon d'un ſergent, où » je demeurai quatre jours, environné d'une troupe d'eſtafiers, qui ne reſpi» roient que la joie, mais dont la compagnie ne m'étoit pas fort agréable. » D'abord que je fus délivré de ce honteux arrêt, je ſentis une ſi vive douleur » de ma vie paſſée, que j'abandonnai tous mes anciens amis, & que je me » retirai dans un de nos Colléges en Droit, réſolu d'y étudier la Juriſpru» dence avec toute l'application poſſible. Mais j'y perdis une année entiere à » examiner mille queſtions épineuſes, ſans avoir perſonne à qui j'oſaſſe dé» couvrir mes doutes ; c'eſt-à-dire, que j'étois-là entre des hommes, à peu » près comme les petits enfans qui ſont envoyés à l'Ecole, avant qu'ils ſoient » en état de profiter des leçons qu'on y donne, & dans la ſeule vûe de les » garantir de quelque fâcheux accident à la maiſon ou à la rue.

» Au milieu de tout cet embarras, & lorſque je ne ſavois à quoi me deſti» ner, un de mes parens eut la bonté de me venir voir. Sur ce qu'il apper» çut en moi d'aſſez bonnes inclinations, il me traita familiérement, & me » prit avec lui à ſa maiſon de campagne. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'il » m'introduiſit dans toutes les bonnes compagnies de la Province : de ſorte » que la généroſité qu'il eut d'abord de me rechercher d'une maniere ſi obli» geante, & qu'il a eue depuis de m'entretenir toujours chez lui, m'a péné» tré d'une ſi vive reconnoiſſance, qu'il a ſur moi l'autorité d'un pere, » fondée ſur une amitié fraternelle. J'ai une jolie bibliothéque, avec de » bons chevaux à l'écurie lorſqu'il me plaît de m'en ſervir ; & quoique » je ſois encore dans ma dix-huitiéme année, la familiarité dont il en uſe

» a

» à mon égard, jointe à l'envie que j'ai de me rendre agreable, a produit un » si heureux effet, que je suis le bien venu par-tout où je me trouve.

» C'est ainsi, M. le *Spectateur*, que, par la bienveillance & la protection » de ce galant homme, ce sera ma propre faute si je ne deviens pas tous les » jours plus sage & plus habile. Je fais cette remarque, & je me signerai au » bas de cette Lettre, du moins en abrégé, non seulement pour lui en témoi- » gner ma reconnoissance, mais aussi pour en exciter d'autres à suivre son » exemple. Il y auroit de quoi composer un Ouvrage digne de la curiosité du » Public, si l'on entreprenoit de montrer qu'on peut faire des grandes chari- » tés sans qu'il en coûte un sou, & qu'il y a bien de nobles actions négligées, » par l'inadvertance de ceux qui en seroient capables, si quelqu'un se don- » noit la peine de les en avertir. Supposé qu'un Gentilhomme, qui fait quelque » figure dans une Province, voulût rendre sa famille un modele de bon sens, » de politesse & de vertu, & tâcher, par des voies honnêtes & civiles, d'influer » sur l'éducation de toute la jeunesse de son voisinage, il n'y a presqu'aucun » doute qu'il n'épargnât quantité de bierre forte dans une occasion publique, & » qu'au lieu d'être l'esclave de toutes les débauches, & des assemblées tumul- » tueuses qui se font pour élire un Membre du Parlement, il ne devînt, sans » aucune brigue, le Chef & le Député de tous ceux qu'il auroit animés d'un » principe de gratitude envers lui. On peut recommander la même chose à » tous ceux qui excellent dans quelque science, ou quelque art. En un mot, » d'autres peuvent attendre des emplois & des richesses de leurs Patrons; pour » moi, je me flatte d'avoir reçu du mien la vertu & de bonnes habitudes. En- » fin, Monsieur, je vous le répete de nouveau, ayez la bonté de publier ce- » ci, à cause de tout le mal qu'un orphelin peut éviter, & de tout le bien » qu'il peut recevoir dans ce monde. Je dois l'un & l'autre à l'honnête hom- » me dont je vous ai parlé, & je suis à toute épreuve, &c.

S. P.

M. le Spectateur,

Lettre d'un jeune Ecolier, sur la répugnance qu'a son Pere pour lui acheter des Livres.

» J'ai environ quatorze ans, & j'aime beaucoup l'étude. J'ai été quatre an- » nées à l'Ecole *Latine*, & je ne sache pas m'en être jamais absenté pour aller » courir ou foulâtrer, ni d'avoir négligé, une seule fois en ma vie, la tâche que » le Maître m'avoit donnée. Je rumine sur ce que j'ai lû dans l'Ecole, à midi » & le soir, lorsque je m'en retourne au logis, & mon esprit y fait une si gran- » de attention, qu'il m'est arrivé souvent de m'écarter d'un mille de mon » chemin, sans penser où j'allois. Notre servante me dit qu'elle m'entend bien » des fois jargonner, dans mon sommeil, une Langue qui lui est incon- » nue. Je rêve deux ou trois nuits de la semaine que je m'occupe à lire *Juve- » nal* & *Homere*. Le Maître paroît aussi satisfait de moi que d'aucun autre » Ecolier de la même Classe. Il me semble, s'il m'est permis de juger de mon » cœur, que j'aimerois mieux être un Particulier avec quelque savoir, qu'un » Prince ignorant. J'ai un très-bon pere qui m'affectionne; mais, quoiqu'il soit » fort riche, il est avec tout cela si économe, qu'il regrette la dépense qu'il

» fait pour mon éducation. Il me dit souvent qu'il est à craindre que les frais » de mon Ecole ne le ruinent, & qu'il lui en coûte déja une bonne somme » pour des Livres. Je n'ose pas lui dire qu'il m'en faudroit un, dont j'ai grand » besoin. Je suis même obligé d'en acheter, de tems en tems, quelqu'un, sans » qu'il le sache, & d'y employer mon argent mignon. Il a donné ordre à mon » Maître de n'en plus acheter pour moi, sous prétexte qu'il les achettera lui- » même. Je lui demandai l'autre jour un *Horace*, & il me répondit tout en co- » lere qu'il ne me croyoit pas capable de lire cet Auteur; mais que c'étoit une » ruse de mon Maître, qui vouloit lui persuader que j'étois fort avancé dans » mes études. Je n'ai quelquefois les Livres, que le Maître ordonne aux Eco- » liers d'avoir, qu'un mois après les autres. Ils ont tous, par exemple, à la » réserve de moi seul, les Auteurs Classiques *à l'usage du Dauphin*, dorés sur » tranche & avec le titre au dos. Mon pere calcule sans cesse le tems que j'ai » été à l'Ecole, & il craint toujours, à ce qu'il me dit, que je n'y profite gué- » res. Je vous avoue que cela me décourage à un tel point, que je suis devenu » triste & mélancolique. Mon Maître s'étonne de me voir dans cet état, & » je n'ose pas lui en dire la cause, de peur qu'en homme qui aime à exciter » la jeunesse à l'étude, il ne gronde là-dessus mon pere, dont il ne connoît » pas l'humeur, & qu'il ne le rende encore plus difficile à cet égard. Je vous » supplie, mon cher Monsieur, si vous avez quelque amour pour les Scien- » ces, de me donner vos avis dans cette occasion, & d'exhorter les peres qui » ont des enfans disposés à réussir dans leurs études, à les y encourager par » toutes sortes de voies. J'ai entendu quelques peres se vanter, qu'ils fe- » roient tout au monde pour leurs enfans, s'ils vouloient s'appliquer à se » rendre habiles. Que ne suis-je du nombre de ces derniers! Excusez, Mon- » sieur, la liberté que j'ai prise. Mais daignez compâtir à mon triste sort, & » je prierai Dieu toute ma vie pour la conservation de votre personne, & » l'heureux succès de tous vos louables desseins en qualité de &c.

(r) PHILOMATHÉS.

(r) C'est un mot *Grec* qui signifie *celui qui desire d'apprendre*.



XIX. DISCOURS.

——— Stolidam præbet tibi vellere barbam.

PERS. Sat. II. 28.

Il vous permet de lui arracher sa plaisante barbe.

Sur les Barbes longues & la Moustache.

A derniere fois que j'ai été à l'Abbaye de *Westminster* avec mon ami le Chevalier *de Coverly*, je pris garde qu'il s'arrêtoit plus long-tems qu'à l'ordinaire devant le buste d'un vénérable vieillard. Je ne savois qu'en penser, lorsque tout d'un coup il me fit signe de regarder cette figure, & me demanda si je ne trouvois pas que nos Ancêtres paroissoient plus sages avec leurs barbes que nous sans un poil au menton. » Pour moi, *ajoûta-t-il*, lorsque je me promène dans ma galerie à la campagne, & que j'y vois mes ancêtres, dont la plûpart moururent avant qu'ils » eussent atteints un âge aussi avancé que le mien, je ne saurois m'empê» cher de les regarder comme autant de vieux Patriarches, & de me trouver » moi-même un jeune Damoiseau évaporé. J'aime à voir vos *Abrahams*, vos » *Isaacs* & vos *Jacobs*, tels qu'on les représente dans nos anciennes Tapisse» ries, avec des barbes qui leur pendent plus bas que la ceinture, & qui font » la moitié de tout l'ouvrage ». Il me dit d'ailleurs, que si je voulois recommander les barbes dans un de mes *Discours*, & rétablir nos visages dans leur ancienne dignité, il ne manqueroit pas d'en donner lui-même l'exemple, & de porter une grosse moustache, pourvû que je l'avertisse un mois d'avance.

Je souris à l'ouïe de sa proposition; mais quand nous nous fûmes séparés, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur les métamorphoses que nos visages ont essuyées à cet égard.

La barbe, suivant l'idée de mon ami le Chevalier, fut, durant bien des siécles, le type ou la marque de la sagesse. *Lucien* raille, en divers endroits, les Philosophes de son tems qui tâchoient de se surpasser les uns les autres par la longueur de leurs barbes; & il nous représente un Savant, qui aspiroit à une Chaire de Professeur en Philosophie, comme incapable de la remplir, parce qu'il avoit la barbe trop courte.

Elien, dans ce qu'il rapporte de *Zoïle*, qui prétendoit relever les fautes d'*Homere* & de *Platon*, & qui se croyoit plus habile que tous ceux qui l'avoient précédé, nous dit que ce fameux Critique portoit une longue barbe qui lui pendoit sur la poitrine, mais qu'il avoit toujours la tête rase. Il craignoit sans doute que ses cheveux ne fussent comme autant de rejettons, qui auroient pu s'attirer, s'il les avoit laissé croître, tout le suc de sa barbe, & la dégarnir par ce moyen.

J'ai lû quelque part qu'un Pape avoit refusé d'accepter un exemplaire des

Ouvrages d'un Saint, qu'on lui présentoit, parce que la Taille-douce du Saint, mise à la tête du Livre, étoit sans barbe.

Nous voyons par tous ces exemples qu'on avoit autrefois une grande vénération pour les barbes; & qu'un Barbier n'avoit pas alors la permission, qu'on lui a donnée depuis environ un demi siécle, de faire les plus terribles dégâts sur les visages des Savans.

Il est certain aussi qu'il y a eu divers Peuples d'une prudence reconnue, si jaloux de la moindre insulte faite à leurs barbes, qu'ils semblent y avoir mis leur point d'honneur le plus capital. Les *Espagnols*, entre autres, étoient fort chatouilleux sur cet article. *Don Quevedo*, dans sa troisiéme vision sur le Jugement dernier, pousse bien le ridicule de cette délicatesse, lorsqu'il nous dit qu'un de ses orgueilleux Compatriotes, après avoir reçu sa condamnation, fut mis sous la garde d'une couple de malins esprits; mais qu'il ne voulut pas marcher, ni les suivre, jusqu'à ce qu'avec un fer destiné à cet usage, ils lui eussent retroussé la moustache, qu'ils lui avoient dérangée.

Si nous examinons l'histoire de notre Isle, nous verrons que la barbe y fleurissoit sous (*f*) l'Heptarchie *Saxonne*; mais qu'elle fut presque détruite sous la race *Normande*. Il y eut avec tout cela plusieurs régnes, où elle repoussa de tems en tems sous diverses figures. Il semble qu'elle fit son dernier effort sous celui de *Marie*, comme les Curieux peuvent le remarquer, s'il leur plait de jetter les yeux sur les Estampes ou les Portraits du Cardinal *Poole* & de l'Evêque *Gardiner*; quoique nos Peintres Protestans, animés de zéle contre le *Papisme*, pourroient bien avoir étendu les barbes de ces deux persécuteurs au-delà de leurs justes dimensions, afin de les rendre plus terribles à la vûe.

Je ne trouve que peu de barbes dignes de remarque sous le régne de *Jacques I.*

Durant nos Guerres civiles, il en parut une, qui fait une trop belle figure dans l'histoire, pour la passer sous silence, je veux dire celle du redoutable (*t*) *Hudibras*, dont *Butler* nous a laissé la description en ces termes:

Sa barbe brune en étalage
Servoit de grace à son visage,
Et relevoit en même tems
L'éclat de tous ses beaux talens:
La figure en étoit quarrée,
Et la couleur fort bigarrée;
Le haut d'un blanc de petit lait.
Le bas d'orange & gris parfait.

La moustache continua quelque tems parmi nous après l'extirpation des

(*f*) C'est un mot *Grec*, qui signifie *sept Royaumes*, *Principautés* ou *Gouvernemens*; & c'est le nom qu'on donnoit au partage que les Rois *Saxons* avoient fait de toute l'*Angleterre*.

(*t*) Voyez la Note, qui est au bas de la pag. 396. du Tome I. & de la 27. du II.

barbes ; mais je n'entamerai pas ici un si noble sujet, parce que je l'ai discuté au long dans un Traité particulier, que je garde par devers moi en Manuscrit.

Si le projet de mon Ami le Chevalier, pour l'introduction des barbes pouvoit réussir, il seroit à craindre que la vanité du siécle n'en rendît la mode fort onéreuse. Il n'y a nul doute que nos Damoiseaux n'en missent d'abord de postiches de la couleur la plus blonde, & d'une longueur excessive. Une belle barbe, de la taille de celles qu'on voit dans nos anciennes tapisseries, & que M. *de Coverly* semble approuver, ne coûteroit pas moins de vingt guinées. La fameuse barbe d'or, qui pendoit au menton d'*Esculape*, coûteroit à peine davantage, qu'une de nos barbes portée jusqu'à l'excès de la mode.

D'ailleurs il est incertain si nos Dames ne voudroient pas suivre la mode, lorsqu'elles vont se promener à cheval. Elles y paroissent déja avec le chapeau & le plumet, le juste-au-corps & la perruque ; & je ne vois aucune raison qui les empéchât de vouloir se munir en même tems d'une barbe *à la Cavaliere*.

Peut-être que je donnerai une autre fois la morale de ce *Discours*.

XX. DISCOURS.

—— —— —— Clament periisse pudorem
Cuncti penè Patres, ea cùm reprehendere coner,
Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit :
Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt :
Vel quia turpe putant parêre minoribus ; & quæ
Imberbes didicére, senes perdenda fateri.

Hor. L. II. Epist. I. 80.

Tous nos vieux Sénateurs s'écrieront aussi-tôt qu'il faut être de la derniere impudence pour oser critiquer des Piéces, qui ont été jouées par les Esopes *&* les Roscius. *D'où vient cela ? C'est que ce qui nous a plû autrefois a comme acquis le droit de nous plaire toujours ; c'est que l'on croiroit se dégrader, si l'on réformoit son jugement sur celui des jeunes gens ; c'est que l'on a honte de reconnoitre sur ses vieux jours, que ce qu'on a appris dans sa jeunesse, ne mérite que d'être oublié.*

M. le Spectateur,



» Convaincu que vous travaillez sans relâche à l'avancement du savoir & du bon goût, je me crois obligé d'offrir à votre examen tout ce qui peut les favoriser, ou leur porter quelque préjudice. Il y a un mal qui, depuis une longue suite de générations, régne à l'abri des cheveux gris & d'une coutume tyrannique. J'espére

Lettre sur l'autorité mal fondée que les Viellards s'attribuent.

» qu'avec l'autorité d'un Censeur public, dont vous êtes muni, vous en » préviendrez au plutôt le venin, & que vous ne souffrirez pas que les vieillards » l'emportent sur les raisonnemens les plus solides de ceux qui sont moins » âgés qu'eux, par la seule force ou la supériorité de leur âge. Pourquoi re- » garde-t-on comme une insolence impardonnable & un renversement de » la nature, si un homme, qui est à la fleur de son âge, & dans toute la » vigueur de son esprit, ose contredire un vieillard, & n'être pas du même » avis ? Je suis jeune, il est vrai; mais j'honore les cheveux gris autant que » qui que ce soit au monde. Cela n'empêche pas que je n'entende parler des » vieillards obscurément, ou raisonner tout de travers; ce qui arrive quelque- » fois aux plus habiles, soit à cause de leurs préjugés, de l'orgueil ou de l'in- » térêt qui les anime. Je ne crois pas qu'il y ait du mal à les relever là-dessus, à » moins que la conscience n'abandonne ses droits au cérémonial, & que » la vérité ne doive être immolée à la complaisance. Les plus forts argumens » sont énervés, & la démonstration la plus évidente disparoît, lorsqu'un vieil- » lard prononce ses vénérables décisions, & qu'il vous dit d'un ton de » Maître : *Vous êtes de jeunes étourdis, & vous ne connoissez pas bien le monde.* » C'est ainsi qu'on met des obstacles à l'ardeur des jeunes gens, & qu'on en- » tretient leur paresse, puisqu'on leur ôte presque les moyens de se faire va- » loir à cet âge, & d'acquérir de nouvelles lumieres; puisque, sur le re- » tour, la foiblesse de la nature doit passer pour force d'esprit, & que les » cheveux gris les mettent au-dessus des attaques de la contradiction. Je n'igno- » re pas, Monsieur, que vous ne pensez qu'à favoriser notre activité dans la » recherche du vrai & du faux; prenez donc notre cause en main, commen- » tez les paroles du brave *Elihu*, soutenez les droits de la jeunesse, & ne » souffrez pas que les vieillards nous en dépouillent. Les nobles idées de cet » illustre jeune homme ne peuvent qu'orner vos *Discours*; & persuadé que les » plus sensés de vos Lecteurs les trouveront à leur goût, je vous prie d'y vou- » loir insérer le XXXII. Chapitre du Livre de *Job*.

» *Alors ces trois hommes-là cesserent de répondre à Job, parce qu'il continuoit à* » *se croire juste. Là-dessus Elihu, fils de Barakéel Buzite, de la famille de Ram,* » *se mit en grande colere, & se fâcha contre Job, de ce qu'il assuroit qu'il étoit* » *juste devant Dieu. Il s'irrita aussi contre ses trois amis, de ce qu'ils n'avoient* » *trouvé rien de raisonnable pour répondre à Job, quoiqu'ils l'eussent condamné.* » *Elihu attendit donc que Job eût cessé de parler, parce qu'il étoit moins âgé que* » *ceux qui lui avoient répondu. Mais voyant qu'ils n'avoient pu tous trois rien* » *répondre à Job, il fut transporté de colere. Et voici la maniere dont Elihu, fils* » *de Barakéel Buzite, leur parla : Je suis le plus jeune & vous êtes fort âgés; c'est* » *pourquoi j'ai baissé la tête, sans oser vous dire mon avis. Car je m'attendois qu'un* » *âge si avancé vous fourniroit de* bonnes *réponses, & que le grand nombre de vos* » *années* vous *instruiroit de la sagesse. Mais, à ce que je vois, quoique l'esprit* » *soit dans tous les hommes, c'est l'inspiration du Tout-puissant qui donne l'intel-* » *ligence. Ce ne sont pas toujours ceux qui ont vécu long-tems qui sont les plus sa-* » *ges, & la lumiere de la justice n'est pas toujours le partage de la vieillesse. C'est* » *pourquoi je dirai mon avis : écoutez-moi, & je vous ferai voir quelle est ma sages-*

» *se. J'ai attendu que vous eussiez achevé de parler ; j'ai voulu voir tant que vous » avez disputé contre Job, qu'elle pouvoit être votre sagesse. Je me suis contenté de » vous regarder, tant que j'ai cru que vous diriez quelque chose ; mais, à ce que » je vois, nul d'entre vous ne peut convaincre Job, ni répondre à ce qu'il a dit. » Ce seroit en vain que vous diriez peut-être : Nous avons trouvé le secret de la » vraie sagesse : c'est Dieu qui l'a rejetté, & non l'homme. Ce n'est point à moi » que Job a adressé la parole ; & ce ne sera point selon vos raisonnemens que je lui » répondrai. Les voilà intimidés, ils n'ont plus rien à répondre, ils se sont eux-mê- » mes fermé la bouche. Puis donc que j'ai attendu sans qu'ils ayent parlé, & qu'ils » sont demeurés muets & sans reponse, je parlerai aussi à mon tour, & je ferai » voir quelle est ma science. Car je suis plein des choses que j'ai à dire, & mon esprit » est comme en travail, pour enfanter toutes les pensées qu'il a conçues. Mon ima- » gination ressemble à du vin nouveau qui n'a point d'air, & qui rompt les vais- » seaux neufs où on le renferme. Je parlerai donc pour respirer un peu, j'ouvrirai » mes lévres & je répondrai. Je n'aurai d'égard pour personne, & je n'égalerai » point l'homme à Dieu. Car je ne sai combien de tems je subsisterai sur la terre, » & j'ignore si celui qui m'a créé ne m'ôtera point bientôt du monde.*

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les Dames fainéantes, qui embarrassent les Boutiques des Marchands.

» J'ai lû, avec une grande satisfaction, vos (*u*) *Discours* sur les idoles, » & sur la conduite de leurs adorateurs dans les Caffés où elles dominent. J'es- » pérois que vous en viendriez à la fin à nos boutiques, où l'on vend des mar- » chandises & de la porcelaine des *Indes* & de la *Chine* : mais puisque vous nous » avez négligé jusqu'ici, soit que vous nous ayez crû indignes de vos soins, » où que nos griefs ayent échappé à la pénétration de vos yeux, il faut que » je vous en porte mes plaintes. J'y suis d'autant plus encouragée, que vous » semblez avoir un peu plus de loisir qu'à l'ordinaire. Je tiens une des prin- » cipales boutiques de la Ville, où l'on trouve d'aussi bonne marchandise des » *Indes* & de la *Chine*, & où j'ai l'honneur de recevoir, s'il m'est permis de » le dire, aussi belle compagnie, qu'aucune autre qu'il y ait dans ce quartier. » En un mot, je pourrois vivre à mon aise, n'étoit une troupe de Dames, que » je nommerai de *Petites-Maîtresses*, qui sous prétexte de faire leurs innocentes » tournées, & de s'épanouir la rate, ne manquent presque jamais de me har- » celer deux ou trois fois le jour, soit pour marchander du thé, ou acheter » un écran ; puisqu'elles ne sauroient avoir aucun autre dessein, s'il les en » faut croire sur leur parole. Ces *Petites-Maîtresses* sont vos fainéantes de qua- » lité & à la mode ; qui n'ayant rien à faire, s'occupent à bouleverser toutes » mes marchandises. Une de ces belles chalandes, qui, pour vous le dire en » passant, n'achette que très-peu de chose, & souvent même rien, me » demande un assortiment de tasses à thé, une autre un bassin, une troisié- » me de mon meilleur thé verd : enfin, il n'y a pas une seule piéce de porce-

(*u*) Voyez Tom. I. pag. 170. 200. 201, &c.

» laine dans toute ma boutique, depuis le moindre pot jusques à la plus gran-» de jatte où l'on fait le (x) *Punch*, qui ne doive être déplacée, & tout y est mis » sens dessus dessous; en sorte que je ne puis les comparer qu'à ces esprits fo-» lets qui se divertissent à déranger toute l'économie des plats & des assiettes » dans les cuisines de nos bonnes ménageres. Après tout ce tracas & ce chari-» vari, *cela est trop cher; ceci leur deplait; cette piéce est d'une grande beauté,* » *mais elles n'en ont pas besoin.* Au bout du compte, ces Dames se guérissent » du mal de rate, & je n'ai pas un chelin de plus dans ma bourse. Helas! que » signifie la vente d'un misérable pot à thé, eu égard à l'embarras qu'elles me » donnent? Les vapeurs, M. le *Spéculatif*, sont une terrible chose; car, » quoique je n'en sois pas attaquée moi-même, j'en souffre plus que si j'y étois » sujette. Pour conclusion, je vous demande en grace d'avertir tous ces es-» prits folets, qui tracassent le jour, de moins hanter les boutiques, ou d'être » moins incommodes lorsqu'ils les honorent de leur présence; & de leur in-» sinuer que nous autres bonnes gens, qui vendons en détail, avons quelque » chose de meilleur à faire que de nous amuser à guérir les Dames de leurs » vapeurs *gratis*. Mon jeune fils, qui n'est qu'un petit Ecolier, m'a servi de Se-» cretaire. En cas donc qu'il y ait quelque faute dans ce que vous venez de » lire, vous aurez la bonté, s'il vous plaît de l'excuser, & de me croire, &c.

T.

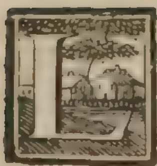
REBECCA *l'affligée.*

XXI. DISCOURS.

Fingit equum tenerâ docilem cervice Magister
Ire viam, quam monstrat eques: —— ——

HOR. Lib. I. Epist. II. 64.

Un Ecuyer dresse un jeune cheval à obéir à la main qui le guide.



L'AUTEUR (y), dont j'ai publié deux Lettres sur l'éducation des enfans, vient de m'en écrire une troisiéme sur le même sujet. Ses idées à cet égard me paroissent si justes & si nouvelles, que je ne saurois m'empêcher de les communiquer ici au Public.

MONSIEUR,

Lettre sur *l'éducation* de la jeunesse.

» Si je n'avois été détourné par quelques affaires indispensables, vous au-» riez eu plutôt ce qui me reste à vous dire sur le chapitre de l'éducation. » Vous pouvez vous souvenir que, dans ma derniere Lettre, je tâchai d'ex-» poser les raisons les plus fortes qu'on puisse alléguer en faveur de l'éduca-

(x) C'est une Liqueur forte, composée d'Eau de vie, d'Eau, de Jus de Citron & de Sucre.

(y) Voyez Tom. I. *Discours CLVI.* pag. 460. & ci-dessus, pag. 31.

» tion

» tion domestique, & de celle des Ecoles ou du Collége. On croira peut-être » que je marquois plus de panchant pour la derniere, quoique j'avouasse d'ailleurs que la vertu, qu'on doit préferer à tout, s'acquiert plus facilement » dans le particulier.

» Je vais donc proposer ici une méthode, par laquelle il me semble que » les jeunes garçons peuvent se former à la vertu, à mesure qu'ils avancent » dans leurs études.

» Je sai que, dans la plûpart de nos Ecoles publiques, on décourage le » vice; & qu'il y est même puni, lorsqu'on vient à l'appercevoir; mais cela » ne suffit pas, à moins que la jeunesse n'y apprenne à juger sainement des » choses, & à connoître en quoi consiste la vertu.

» Pour cet effet, lorsque nos jeunes gens lisent les vies & les actions des » Hommes illustres ou fameux dans le monde, on ne devroit pas se borner » à leur apprendre le *Grec* ou le *Latin;* mais il faudroit leur demander ce qu'ils » pensent d'une telle action ou d'un tel discours, & les obliger à dire les raisons pourquoi ils condamnent l'une & approuvent l'autre. De cette maniere » ils se formeroient insensiblement de justes idées du courage, de la tempérance, de l'honneur & de l'équité.

» Lorsqu'il s'agit de leur proposer un exemple, on doit bien prendre garde » à ne pas le recommander en général, mais en ce qui est digne de louange, » puisque les plus grands Hommes ont leurs défauts. Sans cette précaution, il » arrive souvent qu'un jeune garçon est si charmé par l'éclat d'un caractere » éblouissant, qu'il en confond les vertus & les vices, & qu'il admire ce qui » mérite un souverain mépris.

» Je me suis étonné bien des fois de voir qu'*Aléxandre*, qui étoit d'un naturel bon, généreux & compâtissant, se rendit coupable d'une action aussi » barbare que fut celle de traîner le Gouverneur d'une Ville après son chariot. Je sai qu'on attribue d'ordinaire cette action à la grande estime qu'il » avoit pour *Homere;* mais j'ai trouvé, en dernier lieu, un passage dans *Plutarque*, qui nous en découvre mieux le motif, si je ne me trompe. Cet Historien nous dit qu'*Aléxandre* avoit dans sa jeunesse un Précepteur nommé *Lysimaque*, qui malgré son impolitesse naturelle gagna les bonnes graces de *Philippe* & de son Eleve, & devint la seconde Personne de l'Etat, » pour avoir donné le nom de *Pelée* au Roi, celui d'*Achille* au Prince, & » avoir adopté lui-même celui de *Phœnix*. Il ne faut donc pas s'étonner si » *Aléxandre*, accoutumé non seulement à admirer *Achille*, mais aussi à jouer » le même personnage, crut qu'il y alloit de sa gloire à l'imiter dans cet acte » de cruauté & d'extravagance.

» Pour ajoûter quelque chose de plus à cette idée, je vous laisse à juger, si » au lieu d'appliquer un jeune Etudiant à faire un théme, ou à composer quelques vers, qui sont les exercices ordinaires du Collége, il ne vaudroit pas » mieux l'occuper, une ou deux fois la semaine, à mettre par écrit l'opinion » qu'il a des personnes & des choses qu'il trouve dans sa lecture; à raisonner, » par exemple, sur les actions de *Turnus* ou d'*Enée*, à montrer en quoi elles » étoient héroïques ou défectueuses, à blâmer ou à louer une certaine

» démarche, à observer comment elle auroit pu recevoir un plus haut dégré » de perfection, & à quel égard elle en surpassoit une autre ou n'en approchoit pas. Il pourroit aussi remarquer en même tems ce qu'il y a de moral » dans une Harangue, & jusques à quel point elle s'accorde avec le caractere » de celui qui la fait. Cet exercice lui fortifieroit bientôt le jugement sur ce » qui est digne de blâme ou de louange, & lui inculqueroit de bonne heure » les principes de la Morale.

» Outre les exemples qu'on peut trouver dans les Livres, j'approuve fort » la maxime d'*Horace*, qui veut qu'on mette devant les yeux de la jeunesse » les caracteres dignes de louange ou de blâme de leurs Contemporains. C'étoit » la méthode, à ce qu'il nous dit, que son pere observoit, pour l'engager à » acquérir quelque vertu, ou à se préserver de quelque vice. (z) *Quand il* » *m'exhortoit*, ajoûte-t-il, *à la tempérance & à la frugalité, Contente-toi,* » *disoit-il, mon fils, du peu que je t'ai amasse. Vois-tu le fils d'*Albius*, com-* » *me il a de la peine à subsister?* Barrus *n'a pas de pain, il a tout mangé. Leur* » *misere te doit servir de bonne leçon, & t'apprendre à ménager ton bien. S'il* » *vouloit m'inspirer de l'horreur pour la débauche des femmes, Souviens-toi, me* » *disoit-il, de ne pas ressembler à* Sectanus. *S'il vouloit m'empêcher de souiller* » *la couche d'un autre, Ne t'est-il pas permis, me disoit-il, de te marier en hon-* » *nête homme, & ne vois-tu pas quelle est la mauvaise réputation de* Trebo- » nius, *qui a été surpris en adultère?* Pour insinuer jusqu'où va l'efficace d'une si » bonne méthode, le Poete conclud (*a*) qu'*elle fait autant d'impression sur l'es-* » *prit de la jeunesse, qu'une mort arrivée dans le voisinage en fait sur l'esprit* » *de ceux qui sont malades, & qui, dans la crainte de mourir se condamnent à* » *la diéte, quelque appétit qu'ils ayent d'ailleurs.*

» Les Ecoles de Justice, dont *Xenophon* parle dans l'*Histoire de Cyrus*, sont » assez connues. (*b*) Il nous dit que les Enfans des *Perses* y alloient tous les » jours pour apprendre la Justice, de même que ceux des *Grecs* fréquen- » toient leurs Ecoles ordinaires pour apprendre les Lettres. *Leurs Gouverneurs,* » ajoûte-t-il, *s'occupent la plus grande partie de la journée à juger de leurs dif-* » *ferends; car il s'en émeut entre eux aussi-bien qu'entre les personnes plus* » *âgées, & ils s'accusent quelquefois de larcin, de rapine, de violence, de trom-* » *perie & d'injures. Si quelqu'un est convaincu de ces crimes, il en est puni; &* » *ils ne manquent pas de châtier* avec la même rigueur *celui qui auroit accusé un* » *innocent.* J'omets (*c*) la décision sur les deux Robes, l'une trop longue & » l'autre trop courte, pour laquelle *Cyrus* lui-même fut châtié; puisqu'elle » est aussi connue qu'aucun des cas rapportés dans *Littleton*.

» La méthode, que les *Gymnosophistes* des *Indes* suivoient pour élever leurs » disciples, est encore plus curieuse & plus digne de remarque. Voici de quel-

---

(z) Lib. I. *Sat.* IV. 107. 115.

(*a*) *Ibid.* v. 126-129.

(*b*) Voyez la Traduction *Françoise* de cette Histoire par M. *Charpentier*, Liv. I. pag. 7. Edit. de *Paris in*-12. Ann. 1661.

(*c*) *Ibid.* pag. 21.

» le maniere *Apulée* nous la décrit. *Lorsque le dîner est prêt*, dit-il, *avant qu'on* » *le serve, les Maîtres demandent à chacun des Ecoliers ce qu'il a fait depuis le* » *lever du Soleil. Les uns répondent que, choisis pour Juges entre deux personnes* » *qui avoient eu quelque démêlé, ils ont vuidé la dispute & les ont remis bien en-* » *semble; les autres prouvent qu'ils ont exécuté les ordres qu'ils avoient reçus de* » *leurs parens; & d'autres, qu'ils ont trouvé quelque chose de nouveau par leur* » *application à l'étude, ou qu'ils l'ont appris de leurs camarades. Mais s'il y* » *en a quelqu'un qui ne puisse pas faire voir qu'il a employé la matinée à quel-* » *que chose d'utile, il est mis à l'écart & obligé de travailler pendant que les* » *autres dînent.*

» De ces différentes méthodes qu'on a suivies pour inspirer la vertu aux en- » fans, il n'est pas impossible d'en former une générale. Tout ce que je veux » dire par-là est, qu'on ne sauroit commencer trop tôt à inculquer la vertu, » à notre jeunesse, puisque les premieres impressions sont toujours plus vi- » ves & de plus longue durée, que celles qu'on voudroit faire ensuite.

» L'Archevêque de *Cambrai* fait dire à *Telemaque* (*d*), que, tout jeune qu'il » étoit, il avoit déja vieilli dans l'habitude de garder son secret, & de ne tra- » hir jamais le secret d'autrui. Lorsque mon pere, ajoûte ce Prince, partit » pour aller au siége de *Troie*, environné de tous les Seigneurs d'*Ithaque*, il me » prit sur ses genoux, & après m'avoir baisé tendrement, il leur dit, *O! mes* » *amis, je vous laisse ce fils qui m'est si cher, ayez soin de son enfance. Si vous* » *m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie, enseignez-lui à se vaincre. Sur-* » *tout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincere & fidéle à garder* » *un secret. Ces paroles*, continue Telemaque, *qu'on a eu soin de me répéter* » *souvent, ont pénetré jusqu'au fond de mon cœur: je me les redis souvent à moi-* » *même. Les amis de mon pere eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret.* » *J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les* » *peines qu'ils ressentoient, voyant ma mere exposee à un grand nombre de té-* » *méraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme une homme* » *raisonnable & sûr; on m'entretenoit souvent des plus grandes affaires; on* » *m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on* » *eût en moi cette confiance. Par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je* » *n'en ai abusé; jamais il ne m'est échappé une seule parole qui pût découvrir le* » *moindre secret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, espérant* » *qu'un enfant qui auroit vu ou entendu quelque chose d'important, ne sauroit* » *pas se retenir: mais je savois bien leur répondre sans mentir, & sans leur* » *apprendre ce que je ne devois point leur dire.*

» A peine y a-t-il une seule vertu, à laquelle un jeune garçon ne pût se » former ainsi par l'exemple & par l'usage.

» J'ai entendu parler d'un habile Maître, fort honnête homme, qui donnoit » quelquefois une piéce de six sous à chacun de ses Ecoliers, pour lui dire

(*d*) Voyez *les Avantures de Telemaque*, Liv. III. p. 43. & 44. Edit. de *Rotterdam* en 1717.

» le lendemain à quoi ils l'avoient employée. Le tiers en devoit toujours être » destiné à des aumônes, & chacun d'eux étoit loué ou blâmé à proportion du mérite ou de l'indignité de l'objet qu'il avoit choisi.

» En un mot, dans nos Ecoles publiques, il n'y manque rien tant que des » Maîtres disposés à regler les mœurs de leurs disciples, avec le même soin » qu'ils prennent pour les instruire des Langues savantes. Par-tout où l'on » n'enseigne pas la vertu, je ne saurois m'empêcher d'être de l'avis de M. *Locke* (e), qui croit qu'un homme doit avoir une grande opinion des mots, s'il » préfére le langage des anciens *Grecs* & *Romains* à ce qui a produit de si » grands Hommes parmi eux, & s'il hazarde l'innocence & la vertu de son » fils pour un peu de *Grec* & de *Latin*.

» Comme le sujet que je viens de traiter est de la derniere importance, & » que je ne sache pas qu'aucun Auteur en ait écrit dans la même vûe, je » vous envoye les pensées que la méditation & la lecture m'ont fournies là-» dessus, avec plein pouvoir de les supprimer ou de les publier suivant que » vous le jugerez à propos. Je suis, &c.

XXII. DISCOURS.

Justitiæ partes sunt non violare homines:
Verecundiæ non offendere.

Cic. de Offic. L. I. 28.

Il est de la justice de ne pas maltraiter les hommes, & de la pudeur ou de la bienséance de ne pas les choquer.

Du devoir des Femmes envers leurs Maris.



LA bienséance est d'une si grande utilité dans la vie civile, & mérite tant de respect de la part du beau sexe, que je ne saurois m'empêcher d'insérer ici la Lettre suivante, où l'Auteur se plaint d'une femme, qui en a violé toutes les régles d'une maniere indigne.

M. le SPECTATEUR,

» Occupé aujourd'hui à lire celui de vos *Discours*, où vous parlez de la » douleur d'*Asterie* affligée de l'absence de son Epoux, j'ai fait des réfléxions » bien sérieuses. Elles viennent sans doute de l'état où je me trouve, en qua-» lité d'homme de guerre, qui attend de jour en jour les ordres pour aller » en campagne; ce qui m'obligera de quitter une femme que je chéris avec

(e) Voyez pag. 102. de son *Education des Enfans*, traduite par M. *Coste*, & imprimée à *Amsterdam* en 1708.

» beaucoup de raison. Je suis persuadé qu'elle ne le céde pas aujourd'hui à
» votre *Asterie* en fait d'amour conjugal : mais la manœuvre de quelques
» femmes, qui se trouvent dans la même situation où mon Epouse & moi
» serons bientôt, y a si peu de rapport, que je n'ai jamais eu tant de répu-
» gnance à suivre mon devoir. Ce qui cause mon embarras est l'exemple
» d'une jeune Dame, dont je vous détaillerai l'histoire le mieux qu'il me
» sera possible. *Hortense*, Officier d'un rang assez distingué à l'Armée, se
» trouva dans un certain quartier d'*Angleterre*, où conduit chez un Gentil-
» homme de la campagne, il y fut reçu avec ces égards tout extraordinai-
» res, que les personnes d'une vie privée ne manquent jamais d'avoir pour
» ce petit nombre de soldats, que la vie militaire & les avantures qui la sui-
» vent rendent civils, honnêtes & agréables, plutôt que fiers & impérieux.
» *Hortense*, qui demeura quelque tems dans cet endroit, fut si bien venu à la
» maison de ce Gentilhomme, qu'il pouvoit y aller à toutes les heures du jour,
» & il étoit impossible qu'il ne s'entretînt quelque fois avec la fille du logis la
» belle *Sylvane*. Les gens habitués dans les grandes Villes sont charmés de tou-
» tes les petites Maisons qu'ils voyent à la campagne lorsqu'ils y vont pren-
» dre l'air ; & ils s'imaginent qu'ils vivroient, dans la moindre cabane qui
» tombe sous leurs yeux, avec beaucoup plus de douceur, qu'ils n'en goûtent
» dans la situation où ils se trouvent. La vie pleine d'embarras & de tumulte,
» que menoit *Hortense*, le fit penser à tous les avantages d'une douce retrai-
» te ; & vous pouvez bien croire qu'il lui vint dans l'esprit qu'une femme de la
» tournure de *Sylvane* mettroit le comble à son bonheur. Le monde est si cor-
» rompu & si attaché à un intérêt sordide, qu'*Hortense* ne douta pas qu'il n'ob-
» tînt cette Demoiselle, & qu'on ne regardât même sa démarche comme un
» acte de générosité, s'il la demandoit au pere, qui n'avoit aucune dot à join-
» dre au grand mérite de sa fille. En un mot, le mariage fut celébré dans la
» maison paternelle, & le généreux Epoux, sans avoir égard à la médio-
» cre fortune de sa chere moitié, en fit son cœur, son tout, sa gloire & ses
» délices. Il crut même qu'un homme de bon sens pouvoit être excusable, s'il
» tiroit vanité d'un tel choix, & s'il passoit en sa faveur les bornes de la mo-
» dération ; de sorte qu'il lui donna des habits magnifiques & des pierreries
» d'un grand prix. Il ne manqua pas de lui dire avec tout cela, qu'il faisoit les
» derniers efforts dans cette occasion ; mais qu'il ne pouvoit s'en dispenser
» à l'égard d'une femme qui lui étoit si chere, & qu'elle voulût bien en avoir
» cette idée. Il la pria d'ailleurs de se souvenir que ces joyaux, ces dentelles
» & ces habits lui siéroient infiniment mieux, si son air & sa conduite pu-
» blioient à tout le monde qu'elle s'en ornoit dans la vûe de complaire à son
» mari, plutôt que par aucune estime qu'elle eût pour ces bagatelles. A cette
» leçon, trop difficile à pratiquer pour une femme, *Hortense* ajoûta qu'elle ne
» devoit pas au moins quitter la campagne, ni s'éloigner de ses parens, jus-
» qu'à ce qu'il fût de retour. Après son départ, *Sylvane* occupée à se mirer,
» crut que l'amour qu'il avoit conçu pour elle, venoit du seul bonheur qu'il
» avoit eu de la voir ; que si d'autres avoient joui du même avantage, les
» personnes du plus haut rang & du mérite le plus distingué auroient mis tout

» en œuvre pour obtenir une si jolie Dame, quoiqu'élevée dans l'obscurité ; » & si pleine d'esprit, quoiqu'elle n'eût jamais fréquenté la Cour ni la Ville. » Résolue donc à ne cacher plus au monde tant de beautés, sans aucun égard » à l'absence du plus généreux de tous les hommes, elle est aujourd'hui une » des Dames les plus gayes que nous ayons à *Londres ;* elle a banni de son » esprit toute idée de son Epoux, & courtisée par de jeunes Damoiseaux, » les plus grands fats que notre siecle ait produits ; elle dissipe avec eux tous les » moyens qu'*Hortense* peut lui fournir, quoiqu'il ne les obtienne lui-même » qu'au péril de sa vie.

» Après tout ce que je viens de vous dire, M. le *Spectateur*, ne seroit-il pas » de votre devoir de traiter cette criminelle avec toute l'indignation qu'elle » mérite ? Vous ne devez pas lui épargner vos censures les plus fortes, & » vous devriez avertir les femmes qu'elles sont plus responsables de leur con- » duite pendant l'absence de leurs maris, qu'après leur mort. Ceux qui sont » au tombeau ne souffrent aucun deshonneur de leurs manieres volages & » libertines ; mais ceux qui sont absens peuvent revenir & se voir insulter par » de jeunes étourdis, qui ne manqueront pas de turlupiner le bon homme, de » ce qu'il s'avise d'être encore en vie, & de venir troubler la fête si mal à » propos. Je suis, *&c.*

Dans le siécle où nous vivons, une régularité trop scrupuleuse est si ridicule, que l'extrémité opposée, quoiqu'infiniment plus criminelle, est beaucoup plus à la mode. Mais je voudrois qu'une femme se demandât, lequel de ces deux défauts un mari pardonneroit plutôt, ou celui d'être moins agréable en compagnie qu'elle ne pourroit, ou celui d'exciter les désirs de tous ceux qui la voyent au préjudice de son époux ; & je ne doute pas qu'elle ne soit alors en état de bien régler sa conduite. Il est certain que nous avons engagé les femmes à se produire trop en public, & que vous les voyez aujourd'hui affecter de vouloir faire du bruit dans le monde. Elles en diront tout ce qui leur plaira, mais, au hazard d'encourir leur indignation pour leur rendre service, je les avertirai que le plus grand honneur où une femme doive aspirer, se trouve dans les bornes de la vie domestique ; elle mérite des éloges ou du blâme, à proportion que sa conduite fait du bien ou du mal à la maison de son pere ou à celle de son mari. Tous ses devoirs dans ce monde se terminent à ceux d'une fille, d'une sœur, d'une femme, & d'une mere ; & il n'y a nul doute qu'elle ne s'en puisse acquitter, quand elle ne seroit pas la plus magnifique de toutes celles qui se trouvent avec elle à un Opéra ou dans une Assemblée. Ils ne sont pas moins pratiquables, quand elle n'auroit qu'un esprit médiocre, un habit simple, & un air modeste. Lorsque les femmes ont le cerveau renversé, & qu'elles mettent leur ambition à se distinguer les unes des autres en des choses de néant, où peut aboutir cette humeur ? Elle n'ajoûte rien au vrai mérite, & les expose à ne goûter leurs plaisirs chimériques, comme il est assez ordinaire, qu'aussi long-tems que la jeunesse & la bonne fortune dureront. Le moindre mal qui leur en puisse revenir, à mesure qu'elles avancent en âge, est d'avoir du rebut pour la vie, & de se mépriser elles-mêmes, ou de servir de jouet aux autres. Mais si elles se regardent comme une partie de notre

espéce destinées à se rendre heureuses avec nous, l'envie qu'elles ont de se distinguer sera toujours conforme à ce but; & l'on peut dire qu'elles ne manqueront jamais d'occasions pour servir d'ornement à leurs peres, à leurs maris, à leurs freres & à leurs enfans.

T.

XXIII. DISCOURS.

Et quibus in solo vivendi causa palato est.

Juv. *Sat.* XI. 11.

Ces gens-là semblent n'être au monde que pour boire & pour manger.

M. le Spectateur,

» Je ne crois pas que vous ayez raisonné jusques-ici sur une infinité » de caprices & une sotte ambition, où les hommes tombent, » pour se distinguer entre ceux de leur connoissance. Des obser- » vations de cette nature, bien soutenues & poussées jusqu'au » bout, feroient une histoire divertissante de la vie animale. J'ai acquis moi- » même une grande réputation par un simple accident, qui est presque tou- » jours la cause de ce qui arrive d'extraordinaire aux hommes. Il y a quel- » ques jours que je fus engagé par malheur avec une troupe de Messieurs, qui » estiment un homme à proportion de la quantité de viande qu'il peut englou- » tir dans un repas. Toujours prêt à me vouloir distinguer dans tout ce que » la pluralité de mes camarades trouvent digne de leur choix, je man- » geai à un tel excès, que, pour obtenir leurs éloges, peu s'en fallut qu'il ne » m'en coûtât la vie. Il est vrai que j'ai d'ordinaire un grand appétit, & que » j'avois mené depuis quelque tems une vie fort sobre; de sorte que mon » corps étoit aussi-bien disposé qu'il le pouvoit être pour un tel défi, quand » même je m'y serois préparé d'avance. J'eus bientôt vaincu les plus avides » mangeurs de la compagnie, à la réserve d'un seul, qui étoit un véritable » prodige à cet égard, & avec tout cela de si bonne humeur, qu'il m'en- » traîna insensiblement à lui faire tête; mais après l'avoir réduit, pour insul- » ter à son desastre, je mangeai beaucoup au-delà de tout ce que l'honneur » pouvoit exiger de moi, de l'aveu même de tous nos amis. Cependant je ré- » solus dès-lors de ne manger plus à l'avenir pour la gloire, & je me suis ac- » commodé pour trois gageures que j'avois faites de l'emporter sur quelques » autre goulus; ce qui est arrivé bien à propos, puisque nos conditions étoient » qu'il falloit manger ou payer. On aura de la peine à concevoir, qu'un hom- » me qui a le sens commun ait pu s'engager dans un tel défi; mais je ne vous » en écris que pour vous prier d'avertir quelques Gourmands de ma connois-

Des Hommes qui se piquent d'être de grands mangeurs, ou d'autres choses pareilles.

» sance, qui me regardent d'un œil d'envie, qu'ils feroient mieux de modérer » au plutot leur ambition sur cet article, de peur que l'infamie ou la mort ne » suive de près leur triomphe. J'oubliois de vous dire, mon cher Monsieur, » que je goûtois un plaisir incroyable à recevoir les applaudissemens de toute » la bande joyeuse, lorsqu'à force de manger mon antagoniste etoit sur le » point d'avoir des convulsions : ce fut alors que je lui retorquai ses railleries » avec tant de succès, qu'il ne pouvoit presque plus avaler un morceau, quoi- » qu'animé du desir de la gloire, & d'une ardente passion de se distinguer : » mais je n'en serois pas venu si loin, si toute la compagnie ne m'eût prodigué » ses eloges. D'ailleurs, je ne doute pas que la même soif pour la gloire n'ait » souvent engagé un homme à gober d'un seul trait des pintes de vin, ou à » tenter des choses aussi difficiles, & qu'elle ne pût lui être fort avantageu- » se, s'il la tournoit d'un bon côté. J'avoue que la mienne sur le chapitre de » la gourmandise alloit jusqu'à l'extravagance : mais vous ne verrez presque » jamais louer un homme pour son grand appétit, qu'il ne se remette à manger » tout de nouveau, quoiqu'il eût achevé son repas; soit pour confirmer celui » qui le loue dans la bonne opinion qu'il a de lui, ou pour en convaincre » tout autre de ceux qui sont à table, qui pourroit ne l'avoir pas observé, & » n'avoir pas rendu justice à son mérite. Je suis, &c.

EPICURE MAMMON.

M. le SPECTATEUR,

Sur les Dames qui prennent du Tabac en poudre.

» Je vous ai écrit trois ou quatre fois pour vous prier de vouloir réfléchir » sur l'impertinente coutume, qui s'est introduite en dernier lieu parmi nos » femmes du bel air, qui s'amusent à prendre du tabac en poudre. Les unes » font ce ridicule manége d'un air si coquet, & les autres d'un air si mâle, » que je ne sai point lesquelles méritent d'être le plus blâmées ; mais elles me » paroissent toutes également desagréables. Mademoiselle *Trotin* ne sauroit » vivre sans tabac ; elle en prend aussi souvent que du sel à ses repas ; & com- » me elle affecte une grande négligence dans toutes ses manieres, une lévre » supérieure barbouillée de tabac & de sauce est l'objet qu'elle offre aux yeux » de tous ceux qui ont l'honneur de manger avec elle. Cette jolie créature, sa » niéce, fait tout ce qu'elle peut pour se rendre aussi desagréable que sa tante ; » si elle ne choque pas autant la vûe, elle ne choque pas moins l'oreille : & si elle » ne peut atteindre à son air de confiance, elle s'en dédommage par le siffle- » ment enroué de son nez, lorsqu'elle y fourre du tabac, & que ses doigts » jouent des orgues sous ses narines. Peut-être qu'on ne trouvera pas cet- » te prescription fort civile à l'égard des Dames ; je l'avoue ; mais à qui en » doit-on attribuer la faute ? est-ce à celles qui la commettent, ou à ceux » qui la remarquent ? Pour moi, j'ai senti un tel dégoût à la vûe de cette vilaine » drogue répandue sur la lévre, que la conversation la plus agréable, ou la » personne la plus charmante n'a pu m'en dédommager. A l'égard de celles » qui n'en prennent que pour se donner de petits airs, ou pour remplir les » vuides de la conversation, je puis bien les supporter ; mais elles doivent y

» renoncer

» renoncer en public, & ne pas faire courir leur tabatiere d'une main à l'au-
» tre, pendant qu'on doit écouter avec respect celui qui leur parle. Malgré
» tout cela, *Fulvie* est si charmée de sa bonne grace en pareil cas, qu'au
» milieu du Sermon elle tire sa tabatiere, pleine d'excellent tabac de *Bresil*, &
» qu'elle en offre à tous ceux qui l'environnent, hommes & femmes, pour
» les convaincre qu'elle a toutes les manieres libres d'une Dame de qualité.
» Mais puisque tout le monde sait déja qu'elle a la main belle, j'espére qu'à
» l'avenir elle ne se donnera plus la même peine. Dimanche dernier il y eut
» huit jours, qu'à l'approche du Diacre ou de l'Ancien qui recevoit les aumô-
» nes dans l'Eglise, elle donna la sienne de très-bon air, & lui offrit en même
» tems une prise de son tabac. Je vous prie de nouveau, mon cher Monsieur,
» de vouloir remédier à cet abus, & vous obligerez beaucoup, &c.

T.

XXIV. DISCOURS.

Hanc ergo consuetudinem benignitatis largitioni munerum longè antepono. Hæc est gravium hominum atque magnorum; illa quasi assentatorum populi multitudinis levitatem voluptate quasi titillantium.

Cic. de Offic. L. II. c. 18.

Je préfére beaucoup cette humeur bienfaisante envers tout le monde, à l'ostentation des largesses publiques. L'une est le propre de grandes ames & des honnêtes-gens; au lieu que l'autre semble être le partage des flatteurs, & de ceux qui cherchent à gagner la populace par des dehors éblouissans.



LORSQU'ON examine de près les devoirs de la vie civile, il me semble qu'il y a quelque chose, dans ce qu'on appelle communément générosité, qui vient plutôt d'un naturel facile qui n'écoute pas la raison, que d'un cœur honnête & libéral. C'est pour cela même que la vraye libéralité me paroît toujours fondée sur la tempérance, & qu'un esprit bienfaisant se gouverne plus par la raison, que par l'instinct. Celui qu'on appelle d'ordinaire généreux, quoiqu'il n'ait aucun égard à ce qu'il doit à sa famille, quand il aura bien examiné la chose, trouvera qu'il a sacrifié à des sots, à des fripons, à des flatteurs, ou à des malheureux volontaires, tous les moyens d'assister à l'avenir ses plus proches. Mais s'il est honorable de donner, quel soin ne doit-on pas avoir pour se conserver en état de faire des actes de générosité toute sa vie? D'un autre côté, y a-t-il une raillerie plus cruelle, que de dire d'un homme qui s'est mis dans l'impuissance de suivre son naturel à cet égard, *qu'il a été fort généreux?* Aussi, mon Auteur bien-aimé, dans les paroles que j'ai mises à la tête de ce *Discours*,

Sur la vraie & la fausse générosité.

regardoit avec un certain mépris la bassesse de ceux qui cherchoient à s'attirer la faveur du peuple par des festins & des jeux publics : Depense, qu'il croyoit presque toujours mal entendue, & qui doit être proportionnée aux circonstances du tems & aux moyens de celui qui la fait. Une bienveillance universelle, dans le commerce de la vie, est d'une plus grande utilité pour celui que l'on oblige, & a moins d'ostentation dans celui qui la pratique. Suivant les idées que *Ciceron* en avoit, » un Négociant, qui aime à rendre service & qui n'est point rigide envers ses débiteurs, qui est juste & facile, » soit qu'il achette, qu'il vende, qu'il prête, ou qu'il exerce la charité ; qui » est ennemi de toute dispute, & qui céde quelque chose de son droit plu-» tôt que d'entrer en procès ; » un tel homme dis-je, a l'ame plus noble & fait plus de bien à la société civile, que tout autre qui ne s'adonne pas au négoce. Il est vrai que le Marchand a plus d'occasions de s'élever à une haute fortune, & d'en recueillir le plus doux fruit, je veux dire celui d'être libéral, sans qu'il en coûte presque rien à son fonds. J'avoue d'ailleurs, qu'il y a du risque dans l'exercice de la libéralité ; mais ce qui doit y engager le plus, c'est qu'entre les Marchands, celui qui rend un bon office n'est pas moins intéressé à le taire, que celui qui le reçoit.

Du reste, les cruelles divisions, qui régnent dans notre Isle, vont si loin, que publier les services mutuels qu'on y voit rendre tous les jours, c'est attirer aux personnes vertueuses une foule d'ennemis du parti opposé. Je n'ignore pas que M. *Bonhomme* prête de l'argent à un intérêt fort modique, afin que ses débiteurs en puissent recevoir quelque avantage ; que, malgré son air froid & même un peu brusque, il est compâtissant au dernier point, & qu'il a le cœur aussi tendre qu'une femmelette ; qu'il est d'ailleurs très-circonspect, & qu'il ne fournit de l'argent qu'à ceux qui ont de l'industrie & qui ne sont coupables d'aucun excès. Je sai tout cela de M. *Bonhomme ;* mais qui oseroit le divulguer d'un *Tory* si connu ? Il y a quelque tems que je fus réduit au même silence politique, en parlant des œuvres charitables d'un autre, dont je ne dis que la moitié, parce qu'il étoit *Whig*. Celui qui a l'ame bienfaisante est populaire, sans être sujet à l'envie ; puisque les pauvres en reçoivent du secours de la maniere qu'ils s'y attendent, & que si les riches en deviennent jaloux, ils ne peuvent que l'imiter ; ce qui tourne à l'avantage du Public, & cause un vrai plaisir à tous les honnêtes gens. La plus haute idée que je puisse me former de la vie humaine, doit sa naissance à la conduite de quelques riches que je pourrois nommer, qui ne font aucun progrès dans leurs acquisitions, qu'ils n'avancent en même tems la fortune de plusieurs autres, qui languiroient dans la misere sans un pareil soutien. Dans une Nation comme la nôtre, où il y a tant de fonds publics à maintenir, je ne sai pas si l'on peut dire qu'un homme est un bon sujet, qui n'y place pas une partie de son capital pour la défense & le crédit d'un gouvernement, à la vigilance duquel il doit la sûreté de tout ce qu'il posséde. Il n'y a nul doute que ce ne soit la voie la plus courte d'obliger un grand nombre de personnes tout à la fois, & d'étendre votre humeur bienfaisante aussi loin qu'elle peut aller, si vous n'êtes pas engagé dans le commerce.

Mais celui qui négocie, outre qu'il doit à l'état une portion de ce même crédit qu'il donne à un Banquier, peut avoir toujours en vûe d'éloigner la pauvreté de la maison de l'industrieux, & de prévenir la faillite de l'honnête homme qui a du malheur. Sans cette bienveillance, l'orgueil, ou un esprit vindicatif portera un homme à exiger la moitié de ce qui lui est dû de la part de celui qu'il a ruiné, plutôt que la somme entiere d'un autre qu'il a soutenu. Cette bienveillance est essentielle au caractere d'un honnête Négociant, & de tout homme qui veut jouir de son bien avec honneur & satisfaction. Il ne seroit pas même difficile de montrer que l'appui de ceux qui ont de la vertu & de l'industrie tourneroit plus à l'avantage de leur protecteur, que l'envie qu'il auroit de servir & d'obliger les fortunes.

Ciceron, pour exciter la bienveillance des riches en faveur de ceux qui en ont le plus de besoin, raisonne à peu près de cette maniere : *(f)* » Nous devons » toujours avoir égard, *dit-il*, à la nature des choses, & régler notre con» duite là-dessus. Lorsque le riche vous a payé ce qu'il vous devoit, il ne vous » a pas la moindre obligation ; mais le pauvre, qui est honnête homme, se » croit votre redevable après vous avoir payé sa dette. Les riches & les puis» sans, bien loin de vous être obligés pour vos bons offices, croyent vous faire » honneur de les accepter ; outre qu'ils leur paroissent toujours suspects, & » que c'est la même chose pour eux d'attendre quelque grace de leur part, ou » de la recevoir. L'homme d'une médiocre fortune, convaincu que dans » le bien que vous lui avez fait, vous avez eu plus d'égard à sa personne » qu'à son état, en use non seulement avec vous comme une personne qui » vous est obligée ; mais il se conduit de la même maniere envers tous ceux qui » peuvent lui donner quelque secours. Il est d'ailleurs si éloigné de grossir les » petits services qu'il peut vous rendre, soit dans son idée, ou dans celle des » autres, qu'il les diminue autant qu'il lui est possible. A l'égard de ce que » vous faites pour un homme en crédit ou fort élevé au-dessus de vous, à » peine en prend-il connoissance lui-même, ou tout au plus sa famille ; mais » les services que vous rendez à un honnête homme qui vit dans la bassesse, » vous attirent la vénération de tous ceux qui se trouvent dans le même » état, & qui sont toujours en assez grand nombre.

T.

(f) Lib. II. de Offic. c. 20.



XXV. DISCOURS.

Invidiam placare paras virtute relicta ?

HOR. L. II. Sat. III. 13.

Voulez-vous appaiser l'envie, en renonçant à la vertu.

M. le SPECTATEUR,

Contre la *Médisance.*



» IL y a quelque tems qu'on ne vous a point vu dans les Assemblées » que je fréquente ; ce qui me fait craindre que vous n'ignoriez » ce qui se passe dans cette partie du beau monde, qu'on croit à » juste titre, s'il m'est permis de le dire, formée par les gens » les plus polis de la Ville. Sachez d'ailleurs que les rapports injurieux me » scandalisent, que je suis l'ennemie déclarée de tout ce qui s'appelle médi- » sance, & que je regarde ce défaut comme la plus indigne lâcheté, dont » les personnes distinguées se puissent rendre coupables. Malgré tout cela, il » n'y a presque point de compagnie, où la médisance ne déchire tous ceux » qu'on s'avise de louer. Le mérite, soit à l'égard de l'esprit ou de la beauté, » n'est autre chose aux yeux des médisans, que la faveur d'un petit nom- » bre de gens de néant, qui ne donnent leurs éloges qu'à ceux qui ne possé- » dent ni l'un ni l'autre de ces avantages. Ceux, dont je parle, voudroient » s'ériger en arbitres de la réputation de tout le monde. Ils ternissent la réputa- » tion des personnes les plus innocentes, dès qu'elles paroissent en Ville ; » & il suffit qu'une jeune Demoiselle mérite l'estime & l'admiration des » honnêtes gens, pour être l'objet de l'envie & de la haine de ces malins » esprits. Cette abominable coutume de supprimer ou d'affoiblir tout ce qui est » digne de nos éloges, n'est pas moins ordinaire parmi les hommes, qu'en- » tre les femmes. Si je puis me rappeller ce qui se passa hier au soir dans » une visite, vous verrez que les deux sexes sont également portés à médire » & à calomnier avec la même fureur.

» M. de *Jarnac* se rendit chez Madame de *S. Leger* vers les huit heures. Il » seroit inutile de vous décrire le cercle qu'on y formoit, puisque vous savez » de quelle maniere on y est assis ; mais je vous apprendrai que ce Gentilhom- » me, éclairé par un Valet de pié fort leste, qui portoit deux flambeaux, & » qui a toujours ses cheveux sous le bonnet jusqu'à ce que toutes les bougies » soient allumées & que la cérémonie commence, je vous apprendrai, dis- » je, que ce Gentilhomme, qui est d'une humeur gaye, y entra en fredonnant » l'air, *Chaque trait, charmante beauté*, &c. Il ajoûta d'abord, *C'est la chose » du monde la plus déraisonnable, que l'on ne puisse pas aller voir ses amis en sûre- » té, & que ces meurtrieres soient toujours en campagne. Quelle taille ! Quelle mi- » ne ! Quel coup d'œil ne m'a-t-elle pas donné, lorsque son carrosse a passé près*

» *du mien !* .... Là-dessus, Madame de *S. Leger* l'interrompit en ces termes : » *Qui est donc cette belle, je vous prie ?* .... *C'est sans doute, Madame*, dit une » autre, *cette créature dont je vous parlois, il n'y a qu'un moment. Celle dont* » *vous parliez !* reprit M. de Jarnac ; *je souhaiterois être venu assez tôt, pour* » *avoir le bonheur de vous entendre, puisque toute mon éloquence ne sauroit expri-* » *mer ce qu'elle est ; mais si une taille avantageuse, un air modeste, une pudeur* » *innocente, & l'envie de s'attirer les regards de tout le monde, au milieu de* » *l'éclat de cent mille charmes*, ... *Oh ! M. de Jarnac*, s'écria toute l'Assem- » blée ; à quoi Mademoiselle *Hotain*, reconnue pour une véritable prude, » ajoûta d'abord qu'elle croyoit savoir de qui ce Gentilhomme vouloit par- » ler, & qu'il avoit raison d'insinuer qu'elle cherchoit à s'attirer les yeux de » tout le monde. Puis, s'adressant à sa voisine, *C'est*, continua-t-elle, *la plus* » *mal élevée créature que vous ayez vûe de vos jours. Quelque mal élevée que vous la* » *trouviez, Madame*, poursuivit une autre, *on lui fait grand tort de la croire* » *aussi novice qu'elle paroît ; puisque, la semaine derniere, elle fut à un Bal jus-* » *qu'à deux heures du matin. M.* de Jarnac *eut le bonheur de l'accompagner chez* » *elle ; mais* .... Chaque Dame de l'Assemblée fit alors quelque exception à » toutes les graces & à tous les avantages que M. de *Jarnac* lui attribuoit ; en » sorte qu'il fut forcé à lâcher prise, & à leur abandonner la belle toute en- » tiere. Enfin je m'apperçus, à la mine de ce Gentilhomme & à l'air malin » dont il haussa les épaules, qu'il rouloit dans son esprit tous ces coups de lan- » gue, & qu'il avoit envie de renouveller avec moi cette conversation ; mais » je la laissai tomber, & je louai d'abord un certain Gentilhomme de ma con- » noissance, qui est d'une société fort agréable, & qui joint à un air noble » & gracieux, une modestie, une bravoure & une candeur tout extraordi- » naires. M. de *Jarnac*, qui est de l'humeur des femmes, souffrit patiemment » que je fisse l'éloge de son esprit & de son cœur ; mais lorsque j'en vins à sa » bonne mine, il ne put se retenir. Il avoua que c'étoit un très-honnête hom- » me, & qui n'étoit pas sot ; mais pour un Gentilhomme bien fait, que je » l'excuserois s'il n'étoit pas de mon avis. Sur cet unique fondement, il nous » donna la généalogie de cet honnête homme, il nous apprit de quelle ma- » niere il avoit acquis une partie de son bien ; qu'il en étoit redevable à un » mariage ; & qu'après tout, il ne voyoit rien en lui que de commun, soit à » l'égard de l'esprit ou de l'éducation.

» C'est ainsi, M. le *Spectateur*, que la médisance régne dans le monde. » Pour moi, je crains tant les méchantes langues, que j'ai prié tous ceux qui » me veulent du bien de ne me louer jamais ; puisque leurs éloges ne servi- » roient qu'à faire éplucher mes defauts, & que j'aime mieux être inconnue, » que de briller par des qualités qu'on me disputeroit. Je ne doute pas même » qu'il n'y ait des milliers de jeunes gens, qui pourroient servir d'ornement à la » société, & qui n'osent étudier les manieres polies, dans la crainte de se voir » en butte à la médisance. Ils passent leur vie dans une rusticité honteuse, » malgré tous les avantages qu'ils possédent, soit à l'égard du corps, de l'es- » prit, ou de la fortune. Ceux-ci, frappés d'une terreur panique, craignent » d'être blâmés, & les médisans prennent un plaisir malin à les ravaler. Je

» recommande les uns & les autres à vos bonnes leçons ; & si vous pouvez les » ramener, la Ville ne vous en aura pas seulement une obligation infinie, mais » quantité de nos jeunes Dames & de nos beaux esprits, qui commencent à » se mettent en vogue, vous seront redevables de leur beauté & de leur répu- » tation. Je suis, &c.

T.

MARIE JUSTINE.

XXVI. DISCOURS.

—— —— —— Quos ille timorum
Maximus haud urget lethi metus : inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis. —— —— —— —— ——

LUCAN. Lib. I. 359.

Quoique la mort soit le plus terrible de tous les objets, ils ne la craignent pas. De-là vient qu'ils l'affrontent d'un air intrepide, & qu'ils donnent tête baissée dans le péril.

Sur la gaieté ou le courage que certains grands-hommes ont fait paroître à l'heure de la mort.



'AI lû avec plaisir une Lettre de consolation que *Phalaris* écrivoit à un pere affligé, de ce qu'il venoit de perdre un fils d'un mérite extraordinaire. Sa pensée, autant que je puis m'en souvenir, se réduit à ceci : » Qu'il devoit prendre garde que la mort avoit mis » une espéce de sceau au caractere de son fils, & qu'elle l'avoit placé hors » de l'atteinte du vice & de l'infamie : Que, pendant qu'il étoit en vie, il » risquoit toujours d'abandonner la vertu, & de perdre la réputation qu'il » s'étoit acquise ». La mort fixe la réputation d'un homme, & décide si elle » est bonne ou mauvaise.

Delà vient peut-être, quoiqu'il y en ait quelques autres motifs, que nous avons une répugnance naturelle à faire l'éloge d'un homme, jusqu'à ce qu'il soit dans le tombeau. Pendant qu'il est sujet à changer, nous pouvons en avoir différentes idées. Il peut nous forcer à perdre l'estime que nous avions conçue pour lui, & nous paroître tôt ou tard dans un autre jour que celui où nous le voyons à présent. En un mot, si l'on ne doit pas décider qu'un homme est heureux ou malheureux avant sa mort, on ne sauroit non plus lui donner le titre de vicieux, ou de vertueux, avant ce terme.

Ce fut aussi pour cette raison qu'*Epaminondas*, interrogé lequel des trois, de lui-même, d'*Iphicrate*, ou de *Chabrias*, méritoit le plus d'estime, répondit qu'il falloit les voir mourir, avant qu'on pût le décider.

Si d'un côté il n'y a pas de plus triste idée pour un honnête homme, que celle de se voir exposé à un tel changement ; de l'autre, on peut dire qu'il

n'y a rien de plus glorieux que de mener une vie réglée, & de soutenir la beauté de son caractere jusques à la fin.

On compare souvent la fin de la vie d'un homme, à la conclusion d'une Piéce de Théatre, qui est bien écrite, & où les principaux personnages jouent le même rôle jusques au bout, quelque puisse être leur sort. A peine y a-t-il une personne illustre, dans l'Histoire *Grecque* ou *Romaine*, dont l'un ou l'autre Ecrivain n'ait rapporté la mort, & qui ne la blâme ou ne l'approuve suivant l'humeur ou les principes qu'il avoit. M. de S. *Evremond* loue jusqu'à l'excès le courage de *Petrone* dans les derniers momens de sa vie, & il croit y trouver plus de fermeté d'esprit que dans la mort de *Seneque*, de *Caton*, ou de *Socrate*. Il n'y a nul doute que l'envie de paroître singulier dans ses remarques, & de vouloir découvrir ce qui avoit échappé à l'observation des autres, n'ait engagé cet Auteur, aussi poli qu'ingénieux, à penser de cette maniere. Tout le mérite de *Petrone* se réduit à être mort avec la même gayeté qu'il avoit eue durant sa vie; mais comme il l'avoit passée dans la débauche & la dissolution, l'indifférence qu'il témoigna à la fin de ses jours, venoit plutôt de son naturel volage, que de la force de son esprit. Le courage de *Socrate* venoit d'un tout autre motif, je veux dire du sentiment intérieur d'une vie réglée, & de l'espérance d'un bonheur éternel. Si la gayeté au lit de mort plaisoit tant à M. de S. *Evremond*, il en auroit pu trouver un exemple bien plus digne de nos éloges dans notre Compatriote, le Chevalier *Thomas Morus*.

Cet illustre Savant s'étoit rendu fameux par une conversation pleine d'esprit & de bons mots, & il parut toute sa vie jouer le rôle d'un autre *Democrite*, comme *Erasme* le remarque dans une Dédicace qu'il lui adresse.

Il mourut pour un article de sa Religion, & tous ceux du même parti l'honorent comme un véritable martyr. Cette innocente gayeté, qui lui avoit acquis une grande réputation durant sa vie, l'accompagna jusques à la fin (*g*). Il porta sur l'échaffaut le même enjouement, qu'il avoit d'ordinaire à sa table; & lorsqu'il mit sa tête sur le bloc, il donna des preuves de cette bonne humeur qu'il avoit toujours fait paroître à ses amis dans toutes les occasions de la vie. Sa mort répondit très-bien à la vie qu'il avoit menée. Il n'y eut rien de nouveau, qui sentît la gêne ou l'affectation. Il ne crut pas que la maniere dont sa tête devoit être séparée du reste de son corps, fût une circonstance qui dût changer l'assiette de son esprit; & dans la ferme attente d'une immortalité glorieuse, il crut que le plus petit dégré d'une douleur excessive devoit être éloigné d'un accident qui n'avoit rien en lui-même de capable de l'abattre ou de l'intimider.

Il n'est pas trop à craindre qu'on imite cet exemple. La frayeur naturelle que les hommes ont de la mort, suffit pour les garantir de ce danger. Je remarquerai seulement, que ce qui étoit Philosophie dans cet homme extraordinaire, seroit frénésie dans un autre qui, avec son humeur enjouée, n'auroit pas la même sainteté de mœurs.

(*g*) Voyez l'Histoire d'Angleterre par M. *de Rapin*, Tom. V. pag. 341.

Je finirai ce *Discours* par l'exemple d'un Prince, qui, dans les derniers momens de sa vie, fit paroître, selon moi, plus d'intrépidité & de grandeur d'ame, qu'aucun des *Grecs* ou des *Romains* les plus celébres à cette occasion. Le voici, tel qu'on le trouve dans (*h*) l'*Histoire des Révolutions de Portugal*, écrite par M. l'Abbe de *Vertot*.

» Lorsque *Dom Sebastien*, Roi de *Portugal*, envahit les terres de *Mulëi* » *Moluc*, Empereur de *Maroc*, dans le dessein de le détróner, *Moluc* étoit at- » taqué d'une maladie mortelle qui le consumoit. Cependant il chercha l'oc- » casion d'en venir à une bataille décisive, & il la trouva. On peut dire qu'il » se voyoit mourir lui-méme, & sa foiblesse étoit si grande, qu'il ne douta » point qu'il ne fût arrivé à son dernier jour. Il n'oublia rien dans cette extré- » mité pour le rendre le plus beau de sa vie. Il rangea lui-méme son Armée en » bataille, & donna tous les ordres avec autant de netteté d'esprit & d'ap- » plication, que s'il eût été en parfaite santé. Il étendit méme sa prévoyance » jusqu'aux événemens qui pouvoient arriver par sa mort, & il ordonna aux » Officiers dont il étoit environné, que s'il expiroit pendant la chaleur du » combat, on en cachât avec soin la nouvelle, & que, pour entretenir la » confiance des soldats, on feignît de venir prendre ses ordres, & que ses » Aides de Camp s'approchassent à l'ordinaire de sa litiere, comme s'il eût » été encore en vie. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'Armée; & » autant par signes & par sa présence, que par des discours, il exhorta les » *Maures* à combattre généreusement pour la défense de leur Religion & de » leur Patrie.

» La bataille commença de part & d'autre par des décharges d'artillerie. » Les deux Armées s'ébranlerent ensuite, & se chargerent avec beaucoup » de fureur; tout se méla bientôt. L'Infanterie Chrétienne, soutenue des » yeux de son Roi, fit plier sans peine celle des *Maures*. Le Duc d'*Aveiro* » poussa méme un corps de Cavalerie, qui lui étoit opposé, jusqu'au centre » & à l'endroit qu'occupoit le Roi de *Maroc*. Ce Prince, voyant arriver ses » soldats en desordre & fuir honteusement devant un ennemi victorieux, se » jetta à bas de sa litiere, & plein de colere & de fureur, il voulut, quoique » mourant, les ramener lui-méme à la charge. Ses Officiers s'opposerent en » vain à son passage, il se fit faire jour à coups d'épée: mais ces efforts ache- » vant de consumer ses forces, il tomba évanouï dans les bras de ses Ecuyers: » on le remit dans sa litiere, & il n'y fut pas plutôt, qu'ayant mis son doigt » sur la bouche, comme pour leur recommander le secret, il expira dans » le moment, & avant méme qu'on eût pu le conduire jusqu'à sa tente.

L.



(*h*) Pag. 1721. Edition d'*Amsterdam* chez *Et. Roger*. 1712.

XXVII. DISCOURS.

Sed ea animi elatio, quæ cernitur in periculis & laboribus, si justitia vacat, pugnatque, non pro salute communi, sed pro suis commodis, in vitio est.

Cic. de Offic. L. I. c. 19.

La bravoure, qui paroît dans les dangers & les travaux de la Guerre, est un vice & non pas une vertu, lorsque la justice en est bannie, & qu'elle cherche plutôt ses intérêts particuliers, que le bien public.



IER au soir le Capitaine *Sentry* se rendit à la Cotterie, où il nous lut une Lettre qu'il avoit reçûe d'*Ipswich*, avec ordre de me la communiquer. On y fait le détail d'un combat qu'il y avoit eu entre un Armateur *François*, commandé par un certain *Dominique Pottiere*, & un petit Vaisseau de cette même Ville chargé de grain, dont le Maître s'appelle *Goodwin*. Celui-ci se défendit avec une bravoure incroyable, & repoussa trois ou quatre fois les ennemis, qui étoient venus à l'abordage. Supérieurs en nombre, ils redoublerent leurs efforts dans l'espérance de l'enlever; jusqu'à ce qu'enfin l'*Anglois*, prêt à couler à fond, baissa le pavillon. Mais une défense si extraordinaire ne servit qu'à irriter le Capitaine de l'Armateur, & qu'à lui inspirer le désir inhumain de se venger de la perte qu'il avoit soutenue dans ses différentes attaques. A la faveur d'un porte-voix, il dit au Maître du vaisseau Marchand qu'il ne vouloit pas le prendre sur son bord, & qu'il attendoit de le voir périr. Là-dessus *Goodwin* crut remarquer certain desordre sur l'Armateur, qui lui fit conjecturer avec raison, que l'équipage desapprouvoit la barbarie de son Capitaine: de sorte qu'il se mit dans sa chaloupe, & aborda l'ennemi. Les Matelots le reçurent en dépit de leur Commandant; mais cela n'empêcha pas qu'ils ne le traitassent de la maniere qu'il lui plût. *Pottiere* le fit tenir par quelques-uns de ses hommes, & lui donna tant de coups de bâton, que le pauvre *Goodwin*, baigné dans son sang & le cœur plein de rage, s'évanouit: il le mit ensuite aux fers, où il n'eut d'autre nourriture, que celle qu'un ou deux Matelots lui donnoient en cachette, au péril de s'exposer à la bastonnade. Après l'avoir gardé plusieurs jours, au milieu de la puanteur, de la faim, & de la misere, il le descendit à *Calais*. Le Gouverneur de cette Place, instruit de ce qui venoit d'arriver, cassa *Pottiere* avec ignominie, & fournit à *Goodwin* tout le secours qu'un ennemi cruellement traité peut attendre d'un homme d'honneur, qui cherche à laver son Prince & sa Patrie d'une pareille tache.

De la véritable & de la fausse *bravoure*, à l'occasion de l'inhumanité d'un Armateur *François*.

Lorsque le Capitaine *Sentry* eut achevé de lire sa Lettre, où il y avoit plusieurs autres circonstances qui aggravoient la cruauté de l'Armateur *François*, il se mit à raisonner sur la grandeur d'ame & le courage: il nous dit

que c'étoient deux qualités inséparables ; & que le courage, qui n'avoit aucun égard à la justice ni à l'humanité, n'étoit autre chose que la férocité d'une bête brute. » La véritable bravoure, *continua-t-il*, est toujours animée par » la raison, & un sentiment d'honneur & d'équité ; au lieu que la fausse écla- » te dans un air effronté, une impudence outrée, & une disposition à cho- » quer tout le monde. Celle-ci paroît dans tous les petits-maîtres, qui infestent » cette grande Ville, qui parlent fort haut dans les assemblées, que la pré- » sence des gens sages & vertueux n'intimide point, & qui sont, en un mot, » insensibles à toutes les bienséances de la vie humaine. Un impudent s'éleve » au-dessus du mérite accompagné de modestie & d'une véritable grandeur » d'ame ; il paroît même spirituel & agréable aux yeux de la populace ; » pendant qu'on ne fait aucune attention à l'homme d'un courage mâle, ou » plutôt qu'on le méprise. Il y a une certaine qualité propre à chaque cho- » se ; & il me semble que ce que vous autres Savans appellez juste & subli- » me dans le style, par opposition à l'enflure du discours, peut vous don- » ner une idée de ce que j'entends, lorsque je dis que la modestie est une mar- » que certaine de la bravoure, & que l'impudence en est le singe. Celui qui » écrit d'une maniere solide, & qui ne s'échauffe jamais mal à propos, dé- » couvre la force d'un bon génie ; de même, celui qui est égal & tranquille » dans toute sa conduite, est soutenu par ce que nous pouvons appeller un » véritable courage. Oh, qu'il n'est pas si facile d'être un homme de cœur, » que la plûpart du monde, qui ne réfléchit point, se l'imagine ! Il ne suffit » pas d'être hardi & entreprenant. L'Armateur, dont nous venons de parler, » avoit assez de hardiesse pour attaquer son ennemi ; mais il manquoit de » grandeur d'ame pour admirer cette même qualité dans la vigoureuse dé- » fense de l'*Anglois*. Son esprit bas & rampant n'étoit occupé que de la prise » du Vaisseau qui lui échappa, & de la perte qu'il avoit essuyée lui-même : de » sorte qu'il traita un honnête homme, qui défendit le sien contre ses attaques » le mieux qu'il lui fut possible, de la même maniere qu'il en pouvoit user » avec un brigand qui l'auroit volé.

» D'ailleurs, également déchu de son espérance, il n'eut pas le sens de voir » qu'en pareil cas, un certain procédé étoit louable, & que l'autre étoit cri- » minel. Dans le combat, la malice, la rage, la haine & la vengeance dé- » chirent le cœur des petits esprits : mais la gloire, l'honneur & la clémence » animent l'homme courageux. Le Capitaine finit son discours par un échan- tillon de sa lecture, & il nous cita un Auteur *François*, qui traite de la valeur guerriere. » J'aime, *dit-il*, un Critique, qui joint les régles de la Vie ci- » vile avec les Remarques sur les Ecrivains. Mon Auteur, *continua-t-il*, dans » son (*i*) *Traité du Poëme Epique*, compare la valeur de *Turnus* avec celle » d'*Enée*, & voici de quelle maniere il s'exprime là-dessus. *La vaillance*, dit- » il, *est le plus bel ornement du caractere de* Turnus ; *& l'on peut dire que c'est* » *tout ce qu'il a de bon. Mais cette qualité dans* Enée *le céde à plusieurs autres*,

(*i*) Par le P. *Le Bossu*. Voyez l'Edition de la *Haye* en 1714. page 395.

» *& principalement à sa piété. C'est donc la piété qui doit éclater dans* Enée, *sa* » *valeur doit beaucoup moins paroître; & la valeur, au contraire, doit être fort* » *illustre & fort éclatante dans la personne de* Turnus. *Aussi aime-t-il autant la* » *guerre, qu'*Enée *aime & recherche la paix. Tout ce que fait* Turnus *dans les* » *combats, ou pour s'y disposer, est ordinairement fait avec dessein, avec plai-* » *sir, & avec des discours magnifiques, & beaucoup d'appareil & d'empressement.* » Enée *agit ordinairement sans bruit & sans affectation; il parle peu; & s'il* » *entre en colere, c'est moins pour combattre, que parce qu'il est forcé de combat-* » *tre, & de se défendre; c'est moins pour vaincre, que pour achever la guerre.* » *Mais si l'éclat & les brillans font paroître la valeur de* Turnus *plus que cel-* » *le d'*Enée, *les actions font voir qu'en effet & au fond la valeur d'*Enée *l'em-* » *porte infiniment au-dessus de celle de* Turnus.

T.

XXVIII. DISCOURS.

Si ad honestatem nati sumus, ea aut sola expetenda est, aut certè omni pondere gravior est habenda quàm reliqua omnia.

CICER.

Si nous sommes nés pour exercer la bonne-foi, nous devons la rechercher uniquement; & l'estimer d'un plus grand poids que toute autre chose.



ONSIEUR *Honeycomb* me faisoit hier ses plaintes de ce que les mœurs de la Ville ont si fort changé depuis quelques années, qu'un homme poli n'est pas moins embarrassé à entamer la conversation, qu'à discourir sur les sujets qu'on y traite d'ordinaire. Il prétend qu'il y a un mal aujourd'hui sous le Soleil qui étoit inconnu aux siécles passés; puisqu'aucun Poëte satyrique, ou Ecrivain de morale n'en a fait aucune mention. Depuis que le monde est créé, dit-il, jamais les hommes n'étoient devenus fourbes en si peu de tems. Si vous lisez les Tragédies du siécle dernier, vous trouvez que les hommes artificieux & les personnes d'intrigue sont d'un âge fort avancé, à l'abri des plaisirs & des saillies de la jeunesse; mais aujourd'hui, à ce que mon ami observe, les jeunes gens arrivent tout d'un coup à l'expérience des vieillards; & vous verrez un homme de vingt-cinq ans rusé, perfide & plein d'intrigues, ne se faire aucun scrupule de leurrer, de surprendre, ou de trahir son prochain. Mon ami ajoûte que, jusques vers la fin du régne de *Charles II.* il n'y avoit aucun fourbe un peu distingué au-dessous de l'âge de quarante ans; & qu'aujourd'hui, dans tous les endroits où l'on converse, vous n'entendez parler que d'établir sa fortune, sans avoir égard à la nature des moyens qu'on y employe. Cette ambition déréglée est si à la mode, que les jeunes gens négligent

Portrait naïf de la franchise & de la mauvaise foi.

tout ce qui approche de la candeur, de la franchise & de la vertu : ils affectent même de paroître pires qu'ils ne sont, & ils témoignent par leurs actions & leurs discours, qu'ils n'ont pas la moindre estime pour l'honneur & la bonne foi. Pourvû qu'ils viennent à bout de leurs desseins, ils ne se mettent pas en peine du reste. Ils se font une sotte vanité de leur finesse, quoiqu'elle soit de courte durée, & qu'il n'y ait que de petits esprits, des ames basses & rampantes qui l'approuvent. Mais, sans examiner ici les tours que l'artifice met en usage pour en imposer aux sots, j'alléguerai une (*k*) autorité de grands poids, pour faire voir qu'il n'y a que la sincérité qui soit capable de soutenir jusques au bout les intérêts & la fortune d'un homme.

» La bonne foi a tous les avantages de l'hypocrisie, & plusieurs autres au-» delà. Si l'apparence de quoi que ce soit est bonne à quelque chose, je suis per-» suadé que la réalité vaut mieux : car pourquoi est-ce qu'un homme dissimu-» leroit, ou qu'il voudroit paroître ce qu'il n'est pas, s'il n'avoit bonne opi-» nion de la qualité qu'il s'attribue ? En effet, être hypocrite ou dissimuler, » c'est revêtir l'extérieur de quelque chose de réel & de louable. Mais la plus » sûre voie qu'il y ait de paroître doué d'un talent, c'est de le posséder. Sou-» vent même il est aussi difficile de s'accoutumer à l'hypocrisie, que d'acqué-» rir la vertu ; & si l'on n'a pas celle-ci, il y a dix à parier contre un qu'on le » découvrira, & alors tout le soin qu'on a pris pour en jouer le rôle est une pei-» ne perdue. Il y a toujours quelque chose dans la peinture, qui la fait aisé-» ment distinguer du naturel.

» On ne sauroit jouer long-tems un autre personnage que le sien propre ; » & quelque habile que l'on soit, tôt ou tard la nature s'échappe & nous tra-» hit. S'il y a donc quelqu'un qui veuille paroître bon, qu'il le soit en effet ; » alors tout le monde sera convaincu de sa bonté : d'où il est clair que la sincé-» rité est à tous égards la véritable prudence. Elle a de grands avantages, » dans les affaires de la vie civile, sur tous les artifices & les rafinemens de » la dissimulation & de la tromperie ; c'est la voie la plus simple, la plus ai-» sée & la plus sûre d'agir dans le monde ; elle est accompagnée de moins » d'embarras, de fatigue, de soucis & de péril ; c'est le chemin le plus court » pour arriver à notre but ; il nous y conduit en droite ligne, & l'usage en » sera toujours de plus longue durée. Les artifices de la ruse & de la fraude » s'affoiblissent de jour en jour, & deviennent moins utiles à ceux qui les » pratiquent ; au lieu que la candeur se fortifie avec le tems : plus un homme » l'exerce, plus il confirme sa bonne réputation, & plus il engage ceux qui » le connoissent à se fier à lui ; ce qui est d'un prix inestimable dans les affai-» res de la vie civile.

» La vérité ne se dément jamais, & n'a besoin d'aucune aide pour se dé-» couvrir ; elle est toujours sur les lévres, & prête à s'échapper lorsqu'on » y pense le moins. Il n'en est pas ainsi du mensonge ; il est incommode, il

(*k*) Il semble que l'Auteur veuille parler de l'Archevêque *Tillotson*, & que le *Discours* suivant soit pris du même Sermon, dont on a vû quelques endroits dans le I. Tome, page 235, *&c.*

» met l'esprit à la torture, & il demande plusieurs mauvais tours pour se soutenir. Il en est comme d'un édifice bâti sur un fondement ruineux, qui a toujours besoin de nouveaux appuis, & dont l'entretien coûte plus, que si on l'avoit d'abord élevé sur un fondement solide. Mais la sincérité est ferme & durable; il n'y a ni vuide, ni crevasses, ni soûterrains; & parce qu'elle est franche & ouverte, elle ne craint pas d'être exposée aux yeux de tout le monde. Il n'en est pas de même de l'hypocrite; il est toujours en danger d'être découvert, & lorsqu'il croit marcher dans les ténébres, toutes ses démarches sont si visibles qu'il n'y a personne qui n'en apperçoive le but, il est le dernier à remarquer qu'on l'a démasqué; & pendant qu'il s'imagine avoir dupé tous ceux qui l'environnent, il est seul la dupe de son propre cœur & l'objet de la risée publique.

» Ajoûtez à ceci, que la franchise aide bien dans l'expédition des affaires: elle attire une grande confiance à ceux qui la possédent; elle épargne de longues recherches, & va droit au fait en peu de mots. Elle ressemble à un grand chemin uni & battu, qui conduit plutôt & plus sûrement au gîte, que des sentiers détournés, où l'on risque de s'égarer. D'ailleurs, quelque commodité que l'on trouve dans la dissimulation, elle n'est pas de longue durée: mais l'inconvénient qui en résulte ne finit jamais; parce qu'elle rend un homme suspect toute sa vie, qu'on ne le croit pas même lorsqu'il dit vrai, & qu'on se défie de lui lorsqu'il n'a peut-être aucun mauvais dessein. Lorsqu'un homme est décrédité à l'égard de la bonne foi, il est perdu sans ressource; il n'y a rien qui le puisse rétablir, ni la vérité ni le mensonge.

» Il m'est venu souvent dans l'esprit, que Dieu, par un trait de son infinie sagesse, a caché aux fourbes & aux hypocrites les avantages qui nous reviennent de la candeur & de la franchise, quand nous n'aurions en vûe que nos intérêts temporels. L'avarice & l'ambition les aveuglent à un tel point, qu'ils recherchent par toutes sortes de voies leur intérêt présent, & qu'ils n'ont aucun égard aux avantages éloignés, quoique certains, de la bonne foi. S'ils étoient capables de les découvrir, ils seroient honnêtes gens, non pas tant par un principe de vertu, que de friponnerie, & dans l'espérance d'arriver plutôt à leur but. C'est ainsi que la justice divine leur a caché ce véritable trait de sagesse, afin qu'ils ne fussent pas à niveau des gens d'honneur, & qu'ils n'éxécutassent pas leurs iniques projets par des moyens légitimes.

» Il faut avouer que si un homme ne devoit être dans le monde qu'un jour, s'il n'avoit rien à démêler avec ceux de son espéce, & s'il n'avoit besoin ni de leur estime ni de leurs bons offices, il n'y auroit pas grand mal, eu égard aux intérêts de cette vie, s'il perdoit sa réputation tout d'un coup, & s'il la hazardoit *gratis*: mais s'il doit faire quelque séjour ici-bas, & s'il veut profiter du commerce des autres pendant qu'il y est, que la bonne foi & la sincérité accompagnent toutes ses paroles & ses actions; puisqu'il n'y a que cela seul capable de le soutenir jusques au bout, malgré toutes les traverses de la vie; & que tous les artifices, qu'il peut mettre en usage, lui manqueront tôt ou tard. T.

XXIX. DISCOURS.

In tenui labor : —— —— ——

VIRG. Georg. L. IV. 6.

Il est difficile de bien manier un petit sujet.



CELUI de mes Correspondans, qui a honoré le Public en général, & moi en particulier, de ses pensées sur l'éducation, vient de m'envoyer la Lettre suivante.

MONSIEUR,

Lettre sur l'éducation de la jeunesse.

» Je prends la liberté de vous écrire une quatriéme Lettre sur l'éducation » de la jeunesse. Dans ma précédente, je vous ai parlé de quelques tâches, qu'il » ne seroit pas inutile, selon moi, de joindre à leurs exercices ordinaires, » pour les former de bonne heure à la vertu. Dans celle-ci, j'en proposerai » quelques autres, qui pourroient contribuer, si je ne me trompe, à leur » donner une bonne tournure pour le monde, & à les mettre en état de s'y » avancer.

» Lorsqu'on fait étudier un jeune garçon, il me semble qu'on a pour but, » ou de le rendre agréable à lui-même, & de lui enseigner à supporter la soli- » tude avec plaisir; ou, s'il ne doit pas hériter d'un bon revenu, de lui four- » nir les moyens de suppléer à ce défaut, & d'établir sa fortune. On peut » dire d'un homme qui s'applique à l'étude dans la premiere de ces vûes, » qu'il le fait pour l'ornement; & de celui qui s'y attache dans l'autre, qu'il » le fait pour l'utilité. L'un s'y adonne pour acquérir du bien, & l'autre pour » servir de relief à celui qu'il posséde. Mais, quoique la plûpart de ceux qui » étudient soient enfermés dans cette derniere classe, je me bornerai ici à pro- » poser quelques méthodes qui peuvent être utiles à ceux qui cherchent à s'a- » vancer dans le monde par leur savoir. Pour cet effet, je remarquerai d'abord » que de petits talens ont plus contribué à de hautes fortunes que des talens » extraordinaires, qui, malgré tout leur éclat aux yeux du monde, ne sont » pas toujours les plus utiles en eux-mêmes, ni les plus avantageux à ceux » qui les possédent.

» Les emplois qui demandent un esprit sublime sont en si petit nombre, » qu'il y a bien de grands génies qui sont sortis de ce monde sans avoir » trouvé l'occasion de se faire valoir; au lieu que les personnes d'une capacité » médiocre trouvent tous les jours, dans le cours ordinaire de la vie civile, » des occasions proportionnées à leurs talens.

» Je connois deux Messieurs, qui étoient autrefois camarades d'école, & » qui, depuis ce tems-là, ont toujours été bons amis. L'un y passoit pour un

» esprit lourd, & il eut la même réputation à l'Université; l'autre faisoit la » gloire de son Maître, & devint le plus célébre Etudiant du Collége dont il » étoit membre. Ce beau génie est aujourd'hui rencoigné à la campagne » dans un Bénéfice de quatre-vingt livres sterlin de revenu par an; au lieu que » l'autre, avec le simple talent d'un Maître Ecrivain ordinaire, a gagné cent » mille piéces.

» Par ce que je viens de dire, il me semble que plusieurs de nos riches Ci- » toyens seront en doute s'ils doivent souhaiter que leurs fils soient de grands » génies; mais il n'y a rien de plus absurde, que de vouloir donner à un » jeune garçon, qui n'a pas le moindre talent, la même éducation qui est pro- » pre à celui que la nature a comblé de ses faveurs.

» Le mal donc que je trouve dans nos Ecoles *Latines*, est que tous les Eco- » liers indifféremment y sont occupés à des exercices qui demandent du génie; » au lieu qu'il tourneroit à l'avantage de la plûpart d'entre eux, si on leur en- » seignoit certains petits arts à la mode, qu'on peut acquérir avec une capa- » cité médiocre, & qui ne laissent pas d'être souvent mis en jeu durant le » cours de la vie d'un homme.

» Telles sont toutes les parties de la Géométrie pratique. J'ai connu un » homme qui fit une grande liaison avec un Ministre d'Etat, pour avoir taillé » un Cadran sur une de ses vitres; & je me souviens d'un Ecclésiastique, qui » obtint un des meilleurs Bénéfices qu'il y ait dans l'Ouest de notre Isle, pour » avoir mis en ordre les affaires d'un Gentilhomme de la campagne, & lui » avoir donné un plan exact de ses terres.

» Je ne saurois m'empêcher de parler ici d'un exercice, qui est d'usage dans » toutes les professions de la vie, & auquel tous les Maîtres devroient occu- » per leurs Ecoliers, je veux dire le soin d'écrire des Lettres en *Anglois*. Pour » cet effet, au lieu de les gêner à faire des épîtres, des thêmes & des vers en » *Latin*, on pourroit établir une correspondance réglée entre deux écoliers » sur tel sujet qu'on trouveroit à propos, ou souffrir qu'ils donnassent quelque- » fois carriere à leur imagination, & qu'ils se communiquassent l'un à l'au- » tre toutes les bagatelles qui leur viendroient dans l'esprit, pourvû qu'au- » cun d'eux ne manquât jamais de répondre au tems précis à la Lettre de son » camarade.

» J'ose même soutenir, que la plûpart des écoliers, devenus hommes, se » trouveroient plus avancés par un tel exercice, que par tout le *Grec* & le » *Latin* qu'ils peuvent apprendre au Collége dans l'espace de sept ou huit » années.

» Le défaut de cette pratique n'est que trop visible dans plusieurs Savans, » qui, charmés du style de *Demosthene* ou de *Ciceron*, manquent de termes » communs & de phrases ordinaires pour s'exprimer en leur propre Langue. » J'ai vû une Lettre qu'un de nos Orateurs *Latins* avoit écrite en *Anglois*, & » dont le moindre Procureur auroit eu sujet de se moquer.

» On ne doit pas oublier non plus l'Arithmétique, & la maniere d'écrire » par abbréviations, qui se peuvent apprendre facilement, & qui sont du » nombre de ces petits arts, que je viens de recommander.

» Vous aurez, sans doute, observé, Monsieur, que ce que vous venez de » lire a sur-tout en vûe ces jeunes garçons qui ne paroissent pas avoir des ta- » lens extraordinaires, & qui sont ainsi incapables des Sciences les plus rele- » vées ; mais je pourrois ajoûter à cela que les plus beaux génies ont quelque- » fois besoin de ces qualites communes, pour faire valoir ensuite les princi- » pales, & s'introduire dans le monde.

» L'histoire nous fournit divers exemples de personnes d'un génie supérieur, » réduites à s'insinuer dans la faveur des grands par quelqu'un de ces talens » ordinaires. C'est ainsi que le Gentilhomme parfait, dans quelqu'une de » nos Comedies modernes, s'introduit aupres de sa Maîtresse, sous le per- » sonnage d'un Peintre ou d'un Maître de danse.

» Dans un jeune garçon qui a de l'esprit, ces qualités ne sont que l'acces- » soire, au lieu qu'elles sont l'essentiel de celui qui en manque : elles servent » de divertissement à l'un, & d'occupation à l'autre. Il en est à peu près d'un » beau génie qui est enrichi de ces petites connoissances, comme du Grand » Seigneur, à qui l'Alcoran ordonne d'apprendre & d'exercer quelque mé- » tier. Il ne faudroit pas même aller si loin pour trouver des exemples de » cette nature ; puisque l'*Allemagne* a eu divers Empereurs, qui se sont atta- » chés de leur bon gré à des Arts méchaniques. Le dernier Empereur *Leo- » pold* travailloit en bois, & l'on peut voir encore aujourd'hui plusieurs de » ses ouvrages à *Vienne*, si joliment faits, que le plus habile Tourneur de » l'*Europe* n'auroit pas honte de les avouer pour siens.

» Malgré tout ce que j'ai dit jusques ici, je ne desapprouve pas qu'on » mette tout en œuvre pour donner de l'étendue à l'esprit de la jeunesse, » & le conduire aussi loin qu'il peut aller. Mon unique but est d'insinuer » qu'en fait d'instruction & d'étude, on peut trouver une méthode qui se- » roit d'un grand secours aux moindres génies. Je suis, &c.

X.



XXX. DISCOURS.

—— —— Cum magnis virtutibus adfers
Grande supercilium. —— —— ——

Juv. Sat. VI. 168.

Avec toutes vos rares qualités, vous avez un grand fond d'orgueil.

M. le Spectateur,

» Dans quelques-uns de vos *Discours*, vous avez décrit la plûpart des femmes, & vous les avez rangées en différentes classes. Vous avez dépeint la *Guenon*, la *Coquette*, & plusieurs autres; mais il me semble que vous n'avez rien dit jusques ici de la *Dévote*. Une femme de ce caractere parle de la vertu à tort & à travers: personne ne doit révoquer en doute qu'elle n'en soit ornée, puisqu'elle l'assure; quoique son témoignage soit en quelque sorte démenti par la peine qu'elle se donne pour paroître ce qu'elle devroit être facilement & avec un air de gayeté. Elle vit dans le monde, & ne se refuse aucun de ses divertissemens, quoiqu'ils soient toujours insipides à son goût, il faut l'en croire. Elle ne se posséde jamais qu'à l'Eglise; c'est-là où sa vertu se déploye, & où elle est si fervente dans ses dévotions, que je l'ai vûe souvent se mettre hors d'haleine à force de prier Dieu. Pendant qu'elle a de jeunes Demoiselles à son logis, qui s'amusent à danser, ou à faire de petits jeux, elle s'occupe à lire tout haut dans son cabinet. Il n'y a point d'amour, à ce qu'elle dit, qui ne soit ridicule, excepté l'Amour divin; mais elle parle de cette passion qui régne entre les deux sexes, avec tant de fiel, qu'on la soupçonneroit de mêler quelque jalousie avec son mépris. Si elle voit quelquefois un homme témoigner de l'ardeur à sa Maîtresse, elle tourne les yeux vers le Ciel, & s'écrie, *Que veut dire ce fou avec son galimatias? Est-ce que la cloche ne sonne pas encore pour nous avertir d'aller aux Priéres?*

Portrait d'une *Devote.*

» Nous avons, dans notre Province, une Dame de cette trempe, qui se fait des amusemens d'une nature bien opposée à ceux qui charment son sexe. Elle ne porte jamais sous le bras un petit chien de Boulogne avec un ollier garni de grelots, ni un écureuil, ni une marmote dans la poche, mais elle y a toujours un Abrégé de Morale, qu'elle ne manque pas d'en tirer en cachette aussi-tôt qu'on la voit. Lorsqu'elle parut à ce divertissement grotesque, (*l*) dont vous avez touché un mot quelque part, je veux dire à

(*l*) C'est dans un *Discours*, qu'on n'a pas jugé à propos de traduire, parce qu'il n'auroit eu aucune grace en *François*.

» cette fameuse course d'ânes, qui ne méritoit pas, si je ne me trompe, d'ê- » tre encouragée par tant de personnes de qualité, elle n'y fut pas, de même » que les autres Dames, pour entendre braire ces pauvres animaux, ni pour » voir des paysans courir tout nuds, ni pour entendre des Gentilshommes cam- » pagnards, en perruques d'Abbé & en ceintures blanches, conter fleurettes » à la portiere d'un carrosse, & crier à haute voix, *Madame, il fait délicieux.* » Non, ce n'étoit point-là ses vûes, comme elle s'en est expliquée elle-même » dans les termes que je viens d'employer ; mais elle y assista, pour prier » Dieu de tout son cœur qu'il n'y eût personne de blessé dans la foule, & » pour voir s'il n'y auroit pas moyen de remettre le visage disloqué du pauvre » Grimaceur dans sa premiere assiette. Elle ne cause jamais lorsqu'elle boit » son thé ; mais elle se couvre les yeux, & pousse une éjaculation avant que » d'en humer une seule goutte.

» Ces manieres choquent la véritable piété, & bien loin de la faire aimer, » ne servent qu'à la tourner en ridicule. Aussi l'Ecriture-Sainte est-elle pleine » de traits vifs contre l'hypocrisie & les hypocrites, & ce n'est pas sans raison ; » puisque l'exemple d'une fausse dévotion, au lieu d'encourager la vertu, » ne sert qu'à en éloigner. L'orgueil, dans une Dame de ce caractere, pro- » duit le même effet qu'une vie déréglée dans un Ecclésiastique ; c'est-à-dire, » qu'elle ne l'abrutit pas seulement lui-même, mais qu'elle prévient la plû- » part du monde contre la Religion. Je suis, &c.

FEU-ARDENT.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur la *modestie* & sur *l'impudence.*

» Lorsque *Xenophon* parle des *Lacédémoniens* & de la conduite de leur jeu- » nesse dans les rues, il nous dit qu'ils ne fixoient jamais leurs regards sur per- » sonne, qu'on pouvoit aussi-tôt se les attirer que les yeux d'une statue de » marbre, & qu'ils étoient plus modestes en toute occasion qu'une Fiancée qu'on » met au lit le soir de ses nôces. La modestie, qui est toujours accompagnée » de grandeur d'ame, avoit tant d'influence sur leur courage, qu'un enne- » mi n'osoit les envisager dans une bataille, & qu'ils s'estimoient heureux » de mourir pour leur patrie.

» Toutes les fois que je marche dans les rues de *Londres* & de *Westminster*, » les regards des jeunes gens que je trouve sur mes pas, me font souhaiter » d'être à *Lacédémone*. Je vois des airs si empressés, des yeux si hautains & une » si grande effronterie, qu'un observateur superficiel leur attribueroit plus » de courage que n'en avoient ces *Grecs*. Pour moi, je suis devenu si bon phy- » sionomiste, que j'entends fort bien le langage des yeux, & que j'en serois » même plus misérable, si je n'avois corrigé, par la philosophie, l'humeur » chagrine & bizarre de la vieillesse. A peine y a-t-il un seul homme en juste- » au-corps rouge, qui ne me regarde fixement, & qui ne me dise par-là qu'il » est intrépide. J'en vois plusieurs qui, choqués de mon étrange figure, pes- » tent tout bas contre moi, sans que de ma vie je leur aye fait aucun mal. Je » trouve le mépris dans toutes les rues, où il se manifeste en plusieurs manie- » res, ou par un regard dédaigneux, ou par un sourcil élevé, ou par les nari-

» nes enflées du riche & de l'homme vain. L'apprenti marque son peu de » respect par un doigt étendu, & le crocheteur en tirant sa langue. Si un » Gentilhomme de la campagne a la curiosité d'observer les édifices, les en- » seignes, les carrosses, les horloges & les cadrans, on ne sauroit concevoir » jusqu'à quel point la canaille polie de cette Ville, à qui ces objets sont fa- » miliers, le tourne en ridicule. J'ai vû moi-même un crocheteur, avec un far- » deau sur le dos, en détacher une main, pour faire tourner le chapeau sur la » tête d'un Gentilhomme campagnard qui marchoit devant lui : pendant que » cet honnête homme juroit, ou qu'on le voyoit déconcerté, tous les gogue- » nards, qui se trouvoient en chemin, ricanoient pour applaudir à l'action » ingénieuse du drôle qui avoit fait le coup, & se moquer de la sottise de » l'autre qui n'avoit pas des yeux autour de la tête afin de le prévenir. Ces déré- » glemens viennent de ce qu'on affecte en général d'avoir de l'esprit, de la » vivacité & du courage. *Wicherly* badine là-dessus dans quelqu'une de ses pié- » ces, où il fait dire à un de ses personnages, que des culottes rouges sont » une marque certaine de valeur; & *Otway* en introduit un autre, qui, pour » donner des preuves de son agilité, renverse un mendiant qui se traînoit sur » des crosses.

» Je vous prie, Monsieur, de nous régaler d'une spéculation étendue sur » ce que je viens d'insinuer ici. En attendant, malgré la foiblesse de mon âge » avancé, je n'oublierai rien pour me défendre; & à l'exemple de *Diogene*, » qui cherchoit autrefois un honnête homme en plein midi, avec une lanter- » ne à la main, je ne marcherai jamais dans nos rues, qu'avec une lanterne » sourde, munie d'un crystal convexe. D'ailleurs je déclare à tous ceux qui me » regarderont fixement, que je leur porterai tout droit les rayons de ma bou- » gie dans les yeux, afin que, si je n'en trouve aucun modeste, je me garan- » tisse au moins de leur impudence. Je suis, *&c.*

T.

MODESTIN.



XXXI. DISCOURS.

Non ego mordaci diſtrinxi carmine quemquam.

Ovid. Triſt. Lib. II. 563.

Je n'ai jamais écrit des vers ſatiryques contre perſonne.

Raiſons qui engagent le *Spectateur* à ne répondre pas à ſes Critiques.



'Ai eu ſouvent la demangeaiſon d'écrire des invectives contre ceux qui ont attaqué mes Ouvrages, ou qui ont mal parlé de ma perſonne; mais je regarde comme un bonheur ſingulier d'avoir étouffé mon reſſentiment & de n'en être jamais venu à cette extrémité. Après avoir écrit une fois la moitié d'une Satyre, j'eus tant de compaſſion pour la perſonne que j'avois maltraitée, que je condamnai mon Ecrit au feu, ſans y avoir mis la derniere main. J'ai été aſſez indigné pour faire des Epigrammes & autres petites Piéces ſatyriques, & après les avoir admirées un ou deux jours, j'ai eu le courage de les condamner aux flammes. Ce ſont autant de victimes que j'ai immolées à l'humanité, & j'ai reçu beaucoup plus de ſatisfaction de les avoir ſupprimées, qu'elles n'auroient pu m'attirer d'honneur, ou mortifier mes ennemis, ſi je les avois rendues publiques. Si un homme a quelque talent pour écrire, c'eſt la marque d'un bon eſprit, de ne répondre pas aux injures & aux calomnies, avec la même aigreur qu'on les a débitées contre lui : mais lorſqu'un homme s'eſt donné la peine de rendre la pareille à ſon Antagoniſte, & qu'il a en main de quoi ſe venger, s'il y renonce tout d'un coup, & qu'il étouffe ſon reſſentiment, il y a là quelque choſe de grand & d'héroique. Plus l'injure, qu'on lui a faite, eſt atroce & mal-fondée, plus il a de mérite à la pardonner.

Je n'ai jamais trouvé une réflexion mieux pouſſée, ni qui m'ait plû davantage, que celle d'*Epictete*, qui conſidere un ennemi ſous un nouveau jour, & qui nous en donne une idée toute différente de celle que nous en avons d'ordinaire. En voici le ſens en peu de mots (*m*) : » Quelqu'un vous taxe-t-il » d'être orgueilleux ou d'un méchant naturel, de porter envie aux autres ou » d'avoir trop bonne opinion de vous-même, d'être ignorant ou calomnia- » teur? Examinez-vous bien là-deſſus, & voyez ſi ſes reproches ſont légiti- » mes ou non : s'ils ne le ſont pas, ſachez que vous n'êtes pas celui qu'il blâ- » me, qu'il en veut à une perſonne imaginaire, & qu'il aime peut-être ce » que vous êtes réellement, quoiqu'il haiſſe ce que vous paroiſſez être à ſes » yeux. Mais ſi vous trouvez que ſes reproches ſoient bien-fondés; ſi vous

(*m*) Il ſemble que l'Auteur *Anglois* a voulu paraphraſer ici quelques préceptes de cet ancien Philoſophe, tels que ſont la Sect. 48. & la 64 de l'*Enchiridion*, ou de l'*Abrégé de la Philoſophie*, que M. *G. Boileau* a publié en *François*.

» êtes ce qu'il vous croit, un vieux, un homme d'un mauvais naturel, » corrigez-vous au plutôt, devenez honnête, affable & obligeant : alors ses » reproches tombent d'eux-mêmes, ou, s'ils continuent, vous devez y être » insensible, puisque vous n'êtes plus la personne qu'ils attaquent.

Je m'applique souvent cette régle, &, lorsque j'entends parler de quelque Ecrit satyrique où l'on me drape, j'examine si ses traits tombent sur moi ou non. Si je me condamne moi-même, je tâche de me corriger de tous les défauts qu'on me reproche; mais si l'invective n'est fondée que sur le mensonge, je n'en fais aucun cas, & il me semble que mon nom, mis à la tête d'une de ces piéces, n'est autre chose qu'un de ces noms feints qu'un Auteur met en usage pour représenter un caractere de son invention. Pourquoi est-ce qu'un homme seroit sensible à un trait lancé contre un défaut, dont il n'est pas coupable ? Ou pourquoi subiroit-il la peine d'un crime qu'il n'a pas commis ? Cette insensibilité est une force d'esprit, que chacun doit témoigner pour son innocence, & sans laquelle il seroit impossible qu'un homme de quelque distinction, ou qui a du mérite, vécût en paix avec lui-même dans un pays où l'esprit & la liberté dominent.

Le fameux M. *de Balzac*, dont tous les Ouvrages respirent cette grandeur d'ame qui lui étoit si naturelle, en donne une marque fort vive dans une de ses Lettres au Chancelier de *France*, qui avoit prévenu la publication d'un Libelle contre lui, où il s'exprime en ces termes : (*n*) *Si la chose étoit nouvelle, il se peut que je ne serois pas fâché de la suppression du premier Libelle qui me diroit des injures : mais à cette heure qu'il y en a pour le moins une médiocre Bibliothéque, je suis presque bien-aise qu'elle se grossisse, & prens plaisir de faire une monjoye des pierres, que l'envie m'a jettées sans me faire mal.*

L'Auteur fait ici allusion à ces monumens que les Orientaux élevoient sur les corps morts, & où chaque voyageur jettoit une pierre en passant. Il est certain qu'il n'y a pas de monument si glorieux que celui qui est élevé de cette maniere par les mains de l'envie. Pour moi, j'admire plus un Auteur qui peut soutenir courageusement un reproche mal-fondé, que tout l'esprit & la satyre la plus fine dont il assaisonneroit une replique.

Voilà quelle est ma pensée, & les raisons que j'ai eues pour ne pas répondre en forme aux Censeurs de mes *Discours*. Ajoûtez à cela qu'un Ouvrage, plein de réfléxions personnelles & de disputes, est presque inutile au Public. De-là vient aussi que je ne me suis jamais détourné de mon chemin pour relever les petites chicanes que l'envie ou l'ignorance m'a faites. La cohue des barbouilleurs, qui n'ont pas d'autre moyen, pour se faire connoître, que d'attaquer les Ecrits qui ont obtenu quelque réputation dans le monde, m'auroit bien donné de l'exercice, si ces Messieurs m'avoient vû disposé à entrer en lice avec eux.

Je finirai ce *Discours* par la Fable du Voyageur, dans *Boccalini*, qui entêté du bruit des cigales, sauta en grande furie de son cheval, résolu de les

---

(*n*) Voyez Lettre XLIII. Liv. XVI. p. 710. Edition de *Paris* in-fol. 1665.

massacrer toutes. C'étoit, à ce que remarque l'Auteur, une peine assez inutile, puisque s'il avoit continué son voyage sans prendre garde à ces insectes, ils seroient tous morts en peu de semaines, & il n'en auroit pas souffert la moindre incommodité.

L.

XXXII. DISCOURS.

—— —— navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis hîc est.

Nous cherchons notre bonheur par mer & par terre. Ce que nous cherchons est ici.

M. le Spectateur,

Sur le but qu'on doit se proposer dans les *Voyages.*

» Une Dame de ma connoissance, & pour laquelle j'ai tant d'estime que je ne saurois être en repos lorsqu'elle fait une action indiscrette, est cause de l'embarras que je vous donne de lire ce qui suit. C'est une Veuve, à qui l'indulgence d'un tendre Epoux a laissé le maniment d'un bien tres-considérable & la tutelle d'un fils âgé d'environ seize ans, deux objets qui lui sont fort chers. Le garçon a des talens médiocres, qui ne brillent pas beaucoup, mais qu'on ne doit pas mépriser; il a fait tous les exercices ordinaires à ceux de son âge avec assez de succès, & d'ailleurs il ne manque pas de hardiesse. A la faveur de cette qualité, qui sert de vernis à toutes les autres, il tire bon parti de ce qu'il sait, & il le déploye en toute occasion. L'Eté dernier, il embarrassa deux ou trois fois le Vicaire du lieu devant une assemblée de la plûpart des Dames du voisinage, & il se distingua d'une maniere bien remarquable. A l'ouïe de ces belles prouesses, comme cela n'arrive que trop souvent par malheur, la mere s'est mise en tête que son fils est un oracle, & qu'on ne doit pas suivre à son égard la méthode qu'on observe dans l'éducation de ceux de son âge; puisque ce seroit le vrai moyen d'avilir ses talens, & que cela feroit un tort irréparable à son vaste génie.

» Je leur rendis visite la semaine derniere, & surpris de ce que le jeune Monsieur ne paroissoit pas autour de la table à thé, où il ne manque presque jamais d'officier, je demandai de ses nouvelles. Madame sa mere me répondit qu'il étoit sorti avec sa femme de chambre, pour quelques préparatifs qui regardoient leur équipage, & qu'elle le méneroit voyager au plutôt. Quoique la nouveauté du dessein me choquât un peu, je ne le témoignai pas sur le champ, & je voulus même insinuer que ce voyage n'alloit sans doute qu'à lui faire voir une partie de son domaine, où il n'a jamais été, & qui est dans une Province éloignée. Mais elle eut soin de me

» désabuser au plus vîte de cette agréable erreur, & de me communiquer » tout son plan. Elle s'étendit d'abord sur les progrès extraordinaires de son » fils, & sur sa vaste littérature : d'où elle conclut, qu'il étoit bien tems » de lui faire connoître les hommes & les choses ; qu'elle vouloit donc qu'il » fît le tour de *France* & d'*Italie ;* mais qu'elle ne pouvoit se déterminer à le » perdre de vûe, & qu'ainsi elle avoit résolu de l'accompagner par-tout.

» J'avois quelque envie de la railler de ce ridicule dessein ; mais je ne me » trouvai pas d'humeur à badiner sur un sujet si délicat & si chatouilleux. Je » craignis qu'il ne m'échappât quelque mot, qui choqueroit trop l'habileté du » fils, ou la suffisance de la mere ; bien persuadé que, dans l'un & l'autre de » ces deux cas, quoique muni des raisons les plus fortes, au lieu d'amener » cette Dame à mon avis, je m'exposerois à perdre son estime : de sorte que » je résolus sur le champ de vous en remettre la décision.

» Lorsque je vins à réfléchir la nuit, selon ma coutume, sur ce qui s'étoit » passé le jour, il me parut que le dessein de faire voyager un jeune garçon » entre les bras, pour ainsi dire, de sa mere, afin qu'il apprenne à connoître » les hommes & les choses, est une folie d'un genre tout singulier. Je ne me » souvenois pas d'avoir jamais rien observé de tel, quoique je me rappellasse » quelques exemples qui n'étoient pas fort éloignés de celui-ci. Ensuite je » roulai dans mon esprit l'idée qu'on a des voyages en ce qu'ils font partie de » l'éducation. Il n'y a rien de plus commun que de prendre un jeune garçon » à la sortie du Collége, de le mettre sous la conduite d'un pauvre Etudiant, » qui n'est pas fâché de se voir bannir pour trente livres sterlin par an & sa » nourriture, & de l'envoyer badiner & folâtrer dans les Pays étrangers. C'est » ainsi qu'à l'exemple des petits enfans qui vont aux Marionnettes, il passe le » tems à faire le badaut, & à regarder avec surprise mille objets qui lui sont » inconnus, ou dont il ignore les motifs & le but ; au lieu d'acquérir, sous » un habile Maître, les véritables principes de toutes les Sciences, & de se » munir de bonnes maximes, pour se bien gouverner durant tout le cours » de sa vie.

» Y a-t-il rien de plus surprenant, & pourroit-on s'imaginer que les hom- » mes fussent capables de tomber dans une erreur si grossiere ? C'est-là un » vaste champ, qui peut donner de l'exercice à un beau génie : & il ne » me semble pas que vous y soyez entré jusques-ici. Je souhaiterois donc, » Monsieur, que vous fissiez entendre au monde que les voyages doivent servir » de clôture à l'éducation de la jeunesse, & que vouloir débuter par-là, c'est » commencer par où l'on doit finir.

» Sans contredit, le but, qu'on doit se proposer dans les voyages, est d'exa- » miner les mœurs & les coutumes des autres peuples, de voir en quoi ils » l'emportent sur nous, & en quoi nous les surpassons eux-mêmes ; d'adopter » ce qu'il y a de bon & de laisser le mauvais ; de jouir d'une conversation plus » libre & plus étendue que celle où nous étions bornés dans notre patrie ; de re- » noncer ainsi à ce qu'il peut y avoir de bizarre, d'affecté ou de rustique dans » nos manieres, & que nous avons pu contracter chez nous. Mais le moyen » d'obtenir aucun de ces avantages, lorsqu'on est tout-à-fait novice dans les

» Coutumes & les Loix de son pays natal, & qu'on n'a pas encore fixé dans » son esprit les premiers élémens de la politesse & de la bienséance ? Aspirer » à ces avantages sans les qualités requises, c'est prétendre élever un superbe » édifice sans jetter aucun fondement ; ou, s'il m'est permis d'employer cette » expression, c'est vouloir tracer une riche broderie sur une toile d'arai- » gnée.

» Un autre but, qu'on doit avoir dans les voyages, & qui mérite d'être bien » observé, c'est de juger sainement des anciens Auteurs, par la vûe des lieux » où ils ont vécu, & qu'ils ont décrits ; de comparer l'état où l'on trouve ces » endroits avec les descriptions qu'ils en ont données, & de remarquer le mer- » veilleux rapport qu'il y a entre la copie & l'original. C'est sans doute un » des plus agréables exercices qu'il y ait pour un esprit tourné de ce côté-là ; » outre qu'à divers égards il peut servir à de bonnes réfléxions morales, si le » voyageur sait tirer de justes conséquences sur la fragilité des choses hu- » maines, à la vûe du triste & déplorable état, où le tems & la barbarie ont » réduit tant de Palais, de Villes & de pays entiers, qui font une si belle figu- » re dans l'Histoire. On peut même porter cet usage plus loin, si l'on examine » chaque arpent de terre qui a servi de théatre à quelque action fameuse, soit » qu'on y voye les traces d'un *Caton*, d'un *Ciceron*, d'un *Brutus*, ou de quel- » que autre personne célèbre. Une pareille circonstance vûe de près, quoi- » que peu de chose en elle-même, peut donner plus d'ardeur à un esprit no- » ble & généreux pour imiter ces grands exemples, s'il est du moins disposé » comme il faut pour en recevoir l'impression. Mais vous aurez de la peine » à croire, si je ne me trompe, que ceux-là le soient, qui, bien loin de péné- » trer le sens & le génie des Anciens, n'entendent presque pas leur Langue » maternelle.

» Du reste, je me suis écarté de mon sujet, qui n'alloit qu'à vous prier de » garantir, s'il est possible, une tendre mere *Angloise* & son véritable fils, » d'être la risée des Nations les plus polies de l'*Europe*, où ils vont se donner » en spectacle. Ayez la bonté de leur dire, que si le roulis d'un Vaisseau & » le cahottement d'un Coche peuvent contribuer à la santé du corps, ils peu- » vent aussi causer un tel vertige à de jeunes têtes vuides, qu'elles s'en res- » sentiront toute leur vie. Je suis, *&c.*

T.

PHIL. LAMAISON.



XXXIII. DISCOURS.

XXXIII. DISCOURS.

——— * perituræ parcite chartæ.

Juv. Sat. I. 18.

Faites graces au Papier, quoiqu'il doive périr un jour.



'AI pris souvent plaisir à considérer les deux sortes d'avantages qui reviennent au Public de mes Spéculations, & qu'on pourroit distinguer, à suivre le style des Logiciens, en *matériels* & en *formels*. J'entends par les derniers ceux que mes Lecteurs reçoivent, à proportion qu'ils s'éclairent ou qu'ils se divertissent à lire mes *Discours*; mais puisque je les ai tournés plusieurs fois de ce côté-là, je me bornerai ici à les envisager dans la premiere vûe. Par le terme de *matériels*, je veux désigner ces avantages que le Public reçoit de mes Feuilles volantes, en ce qu'elles consument quantité de notre papier, que leur impression occupe nos Artisans, & qu'elles donnent de l'ouvrage à un nombre infini d'autres personnes.

Sur la Manufacture du Papier, & sur l'Imprimerie.

Notre Manufacture de Papier met à profit des guenilles, qui ne peuvent être d'aucun autre usage, & occupe à les ramasser une infinité de mains incapables de tout autre emploi. Ces pauvres Chifonniers, que nous voyons si empressés à fouiller dans tous les coins & recoins de nos rues, délivrent ce qu'ils ont glané au Marchand en gros. Celui-ci l'envoye par charrettées ou battelées à la Papeterie, où ces guenilles passent par de nouvelles mains, & donnent de l'exercice à un autre métier. Ceux qui ont, sur leurs terres, des moulins destinés à cet usage, augmentent ainsi leurs revenus; & toute la Nation est pourvûe, en grande partie, d'une commodité, qu'elle étoit obligée de tirer autrefois de ses voisins.

Les matériaux ne sont pas plutôt réduits en Papier, qu'on les distribue dans les Imprimeries, où ils donnent de l'ouvrage à une infinité d'Artisans, & servent à développer un nouveau mystére. De-là, suivant qu'ils sont imbus de nouvelles ou de politique, ils courent par toute la Ville, en guise de (o) *Postillons*, de *Gazettes journalieres*, de *revûes*, de *mêlanges* & d'*Examinateurs*. Hommes, femmes & enfans disputent à qui les portera des premiers, & ils gagnent leur vie à les répandre. En un mot, lorsque je suis à la trace un paquet de guenilles converti en un cayer de mes Feuilles volantes, je trouve tant de mains employées à chaque pas qu'elles font dans leur route,

(o) Ce sont les Titres de différentes Gazettes qui paroissent à *Londres*. Il y en a deux, *the Post-Man*, & *the Post-Boy*, qu'on ne peut guére bien exprimer en *François* que pa le mot de *Postillon*; a moins que, pour les distinguer, on ne les nomme *le grand* & *le petit Postillon*.

qu'occupé à écrire un de mes *Discours*, il me semble que je pourvois à la subsistance d'une foule de gens.

Si je ne prévenois ici quelques-uns de mes Lecteurs spirituels, ils ne manqueroient peut-être pas de me dire, que mes Feuilles volantes, après avoir vû le jour, peuvent encore servir au Public en différentes occasions. J'avouerai donc qu'elles me servent, depuis plus d'une année, pour allumer ma pipe; que mon hôtesse m'envoye souvent sa petite fille pour me demander quelques-uns de mes vieux *Discours*, & qu'elle m'a dit bien des fois que le papier, sur lequel ils sont imprimés, est le meilleur qu'il y ait au monde pour envelopper des épices. J'ai même expérimenté plus d'une fois, qu'ils servent de bon fondement à un pâté de mouton; & à (*p*) *Noël* dernier ils étoient fort recherchés par tout le voisinage.

Il est assez divertissant de réfléchir sur les métamorphoses qu'un chifon de toile subit, avant qu'il soit converti en papier, & qu'il ait passé par tant de differentes mains. Le plus belles piéces de *Hollande*, réduites en lambeaux, prennent une nouvelle blancheur qui surpasse de beaucoup la premiere, & retournent souvent, en forme de Lettres, dans leur pays natal. La chemise d'une Dame peut être convertie en billets doux, & se voir une seconde fois en sa possession. Un Damoiseau pour retrouver sa cravate, après qu'elle est dénaturée, & la parcourir avec plus de satisfaction & d'utilité qu'il ne l'avoit jamais contemplée devant un miroir. Enfin un morceau de toile, après avoir duré quelques années en forme d'essuyemain ou de serviette, peut s'élever du fumier, où il a été ramassé, jusques au Cabinet des Princes, & en devenir un des plus précieux ornemens.

Les Nations les plus polies de l'*Europe* ont tâché de se surpasser les unes les autres pour la beauté de l'impression. Les Gouvernemens absolus, de même que les Républiques, ont encouragé cet Art, qui paroît le plus noble & le plus avantageux que les hommes ayent jamais inventé. *Louis XIV*, animé du désir de la gloire, s'est distingué sur-tout par les soins extraordinaires qu'il en a pris; en sorte qu'il a établi une Imprimerie au *Louvre*, où l'on a imprimé plusieurs Livres, dont il fait tant de cas, qu'il les regarde comme les plus beaux présens qu'il puisse offrir aux Princes étrangers, ou à leurs Ambassadeurs. Si nous jettons les yeux sur les Républiques de *Hollande* & de *Venise*, nous trouverons qu'à cet égard elles ont été enviées par les plus grands Royaumes. On parle plus d'*Elzevier* & d'*Alde*, que d'aucun Pensionnaire de l'une ou d'aucun Doge de l'autre.

Les différentes Imprimeries qu'on voit aujourd'hui en *Angleterre*, & l'encouragement que l'on y donne depuis quelques années aux Sciences, ont rendu notre Nation aussi glorieuse sur cet article, qu'elle peut l'être par ses derniers triomphes & ses beaux exploits. (*q*) Les Journaux étrangers ont déja parlé de la nouvelle & magnifique édition qu'un de nos Libraires a pu-

(*p*) Dans cette saison, l'on fait quantité de pâtés doux en *Angleterre*, composés de langues de bœuf hachées, d'écorce de citron, de raisins de Corinthe, *&c.*

(*q*) Voyez la *Bibliotheque choisie* de M. *Le Clerc* Tome XXVI. pag. 112.

bliée des *Commentaires de César*, & l'on peut dire que c'est un Ouvrage qui fait honneur à l'Imprimerie *Angloise*. On ne doit pas s'étonner d'ailleurs si cette édition est très-correcte, puisqu'elle a passé par les mains (*r*) d'un des plus exacts, des plus savans & des plus judicieux Ecrivains que ce siécle ait produit. La beauté du papier, du caractere & des Tailles douces, dont cet Ouvrage est enrichi, le rendent un des plus beaux Livres que j'aye jamais vû; & nous fournissent un bon exemple du génie *Anglois*, qui, sans être l'inventeur d'aucun Art, les porte beaucoup plus loin que ne fait le génie de toute autre Nation. Je me réjouis sur-tout de ce que cet Auteur est sorti d'une de nos Imprimeries en si pompeux équipage, parce qu'il est le premier qui ait écrit de notre Isle avec quelque exactitude.

Mes Lecteurs sans Lettres, s'il y en a quelqu'un de cette espéce, s'étonnent de m'entendre parler des Sciences comme de la gloire d'une Nation, & de l'Imprimerie comme d'un Art qui rend illustre le peuple où il fleurit. Lorsque les hommes sont dominés par l'avarice, & qu'ils ne roulent dans leur esprit que des projets ambitieux, ils ne trouvent rien de grand ni digne de leur estime, à moins qu'il ne leur en revienne quelque honneur ou quelque avantage extraordinaire. Mais résolu de ne m'abaisser jamais jusqu'à disputer avec les *Goths* & les *Vandales*, il me suffira de regarder ces chetifs raisonneurs avec la compassion qui est dûe au déplorable état où la stupidité & l'ignorance les ont mis.

L.

(*r*) C'est M. *Sam. Clarke* Docteur en Théologie.





XXXIV. DISCOURS.

Nam nos decebat cœtus celebrantes domum
Lugere, ubi esset aliquis in lucem editus,
Humanæ vitæ varia reputantes mala;
At, qui labores morte finisset graves,
Hunc omnes amicos laude & lætitia exequi.

EURIP. ap. CIC. *Tusc. Quæst.* L. I. c. 48.

Lorsque nous repassons dans l'esprit tous les maux ausquels la vie des hommes est sujette; nous croyons qu'il seroit de la bienséance de plaindre une famille ou quelqu'un vient de naître; au lieu que tout le monde devroit témoigner de la joie, lorsque la mort finit les peinbles travaux d'un de leurs amis, & l'en féliciter lui-même.



PUISQUE ma Feuille est une espéce de Gazette, qui contient les nouvelles du monde naturel, de même que les autres nous apprennent ce qui se passe dans le monde politique, je vais insérer ici la Lettre suivante écrite de *Paris* à un Gentilhomme *François* de distinction établi dans cette Ville, pour lui annoncer la mort d'une véritable héroïne, qu'on peut regarder comme un modéle de patience & de générosité.

De Paris le 18. *Avril* 1712.

MONSIEUR,

Lettre sur la mort de Madame *de Villacerf.*

» Il y a si long-tems que vous êtes éloigné de votre patrie, que je me » vois réduit à vous donner le caractere de vos plus proches, avec la même » exactitude que si vous ne les aviez jamais connus. Ce qui m'oblige de vous » écrire aujourd'hui, est la mort de Madame *de Villacerf*, que je ne sai pas si » un homme de votre esprit philosophique appellera infortunée ou non, » puisque les circonstances qu'il y a eues, la rendent aussi digne de nos » vœux que triste & lamentable. Elle avoit joui toute sa vie d'une santé par» faite, honorée de tout le monde, à cause de l'égalité de son humeur & » de l'élévation de son esprit. Le 10. de ce mois elle fut attaquée d'une » indisposition qui l'obligea de garder sa chambre; mais, quoique trop légere » pour la retenir au lit, elle étoit trop fâcheuse pour lui permettre de se » tranquilliser dans un fauteuil. Tout le monde sait à *Paris*, que M. *Festeau*, » un des plus célébres Chirurgiens de cette Ville, devint, il y a quelques » années, éperdument amoureux de cette Dame: sa naissance la mettoit à » l'abri de ses poursuites; mais comme une femme a toujours quelque égard » pour celui qui l'admire, sur l'avis que ses Médecins lui avoient donné de se » faire tirer un peu de sang, elle résolut à cette occasion d'appeller M. *Fes-*

» *teau*. Je m'y trouvai à l'heure qu'il s'y rendit, & j'eus la permission de ma » cousine de rester dans la chambre. D'abord qu'il lui eut retroussé la man- » che de la chemise au-dessus du coude, & qu'il vint à lui serrer le bras » pour rendre la veine plus visible, il changea de couleur, & me parut sai- » si d'un tremblement universel. Je pris la liberté de le dire à ma cou- » sine, avec quelque espéce de crainte. Elle en sourit, & ajoûta qu'elle étoit » persuadée que M. *Festeau* n'avoit aucune envie de lui faire du mal. Il » sembla se raffermir, & après avoir souri à son tour, il en vint à l'opéra- » tion. Il n'eut pas plutôt donné le coup, qu'il s'écria qu'il étoit le plus mal- » heureux de tous les hommes, & qu'il avoit piqué une artére au lieu de la » veine. Il n'est pas moins impossible d'exprimer l'abattement de l'opérateur, » que la tranquillité de la patiente. Sans m'arrêter à de petites circonstances, » je vous dirai qu'au bout de trois jours il fut jugé nécessaire de lui couper le » bras. Bien-loin d'en user avec *Festeau* d'une maniere qui auroit paru natu- » relle à tout autre esprit que le sien, elle voulut qu'il assistât à toutes les » consultations qui se firent à cette occasion, & ne manqua jamais de lui » demander s'il approuvoit les mesures qu'on prenoit à son égard. Avant cette » derniere opération, elle fit dresser son testament; &, après avoir resté » seule environ une demie heure, elle ordonna aux Chirurgiens, du nom- » bre desquels étoit le pauvre *Festeau*, d'exécuter ce qu'ils avoient résolu. » Je ne me souviens pas de tous les termes de l'Art; mais, dès qu'on lui eut » amputé le bras, on découvrit quelques symptomes qui firent juger qu'elle » ne vivroit pas vingt-quatre heures. Elle témoigna tant de courage & de » grandeur d'ame au milieu de ses maux, que j'eus la curiosité de pren- » dre garde à tout ce qui se passoit à mesure qu'elle approchoit de sa fin, & » d'écrire en abrégé ce qu'elle dit à tous ceux qui l'environnoient. J'écrivis » même mot pour mot le discours qu'elle tint à M. *Festeau*, & qui étoit » conçu en ces termes.

» *Monsieur, vous me causez une peine extrême par la douleur dont je vous vois » accablé. Prête à sortir de ce monde, je ne dois plus m'intéresser à ce qui s'y passe. » Je ne vous regarde point du tout comme une personne, dont la méprise me » coûte la vie; mais plutôt comme un bienfaiteur, qui avance mon entrée dans » une heureuse immortalité. Voilà l'opinion que j'ai de cet accident; mais ceux » avec qui vous vivez dans le monde, pourroient avoir des idées qui vous se- » roient préjudiciables: c'est pour cela même que j'ai eu soin de vous dans mon » testament, & que je vous ai mis en état de n'avoir rien à craindre de leur » malice.*

» Pendant que cette illustre Dame lui tenoit ce discours, *Festeau* ressem- » bloit plutôt à un homme qu'on condamne à la mort, qu'à celui qui reçoit » une pension viagere. Madame *de Villacerf* vécut jusques au lendemain à » huit heures du soir, & quoiqu'elle sentît des douleurs excessives, elle se » posséda toujours avec un calme & une patience à toute épreuve; en sorte » qu'on peut dire qu'elle ne mourut pas alors, mais qu'elle cessa de respirer. » Vous qui n'aviez pas le bonheur d'en être connu personnellement, n'a- » vez qu'à vous réjouir de ce que vous étiez allié d'une Dame d'un si

„ grand mérite : mais nous, qui avons perdu sa conversation, ne pouvons pas si facilement renoncer à notre avantage en faveur du sien. Je „ suis, *&c.*

PAUL REGNAUD.

A peine trouveroit-on un plus bel exemple d'un esprit héroïque, que la maniere desintéressée dont cette Dame jugea de son malheur. L'amour naturel qu'on a pour la vie, ne l'empêcha pas d'avoir égard à l'accablement de cet homme infortuné, dont la passion extraordinaire, qu'il avoit pour elle, faisoit tout le crime. Si l'on avoit une relation exacte de la vie de cette Dame, qui l'a couronnée par une fin si glorieuse, cela ne pourroit être que fort utile à la société. Une pareille grandeur d'ame ne s'acquiert pas à l'article de la mort, & il n'y a nul doute qu'une pratique constante de tout ce qui est digne de nos éloges, ne la rendît capable d'envisager la mort non pas comme l'anéantissement, mais comme le chemin à la perfection de son être.

T.

XXXV. DISCOURS.

Jamne igitur laudas, quod de Sapientibus alter
Ridebat ? —— —— —— —— ——

JUV. Sat. X. 28.

Est-ce donc que vous n'approuvez aujourd'hui que Démocrite, *qui rioit de tout ?*

MONSIEUR,

Lettre sur la bizarrerie & l'esprit goguenard des *Anglois.*



„ Vous savez très-bien que notre Nation est la plus fameuse „ qu'il y ait au monde pour ce qu'on appelle des gens *bizarres* & „ d'*une humeur fantasque.* C'est pour cela même que notre Comédie „ l'emporte sur celle de toutes les autres Nations par la singularité „ & la multitude de ses caracteres.

„ Entre ce nombre infini de *Quinteux* que notre Isle produit, il n'y en a „ point que j'aye observé de plus près que ceux qui ont inventé quelque passetems extraordinaire pour se divertir eux-mêmes ou réjouir leurs amis. Je „ ne vous parlerai que de ceux qui prennent plaisir à rassembler une compagnie de gens, qu'on croit avoir quelque chose de grotesque & de ridicule. „ Vous entendrez ce que je veux dire par l'exemple suivant. Un de nos beaux „ esprits du dernier siécle, d'ailleurs homme fort riche, croyoit qu'il ne „ pouvoit mieux employer son argent qu'à faire quelque plaisanterie. Une „ année qu'il étoit aux *Bains*, il s'apperçut qu'entre cette foule de beau mon-

» de qui s'y étoit rendu, il y en avoit plusieurs qui, de même que lui, » se distinguoient par la longueur du menton : de sorte qu'un jour il invita » à dîner une douzaine de ces personnes remarquables, qui avoient la bou- » che au milieu du visage. Ils ne furent pas plutôt assis autour de la table, » qu'incertains de ce qui pouvoit les avoir amenés ensemble, ils commen- » cerent à se regarder fixement les uns les autres. Notre proverbe *Anglois* dit,

» *Lorsque l'on est au Réfectoire,*
» *Chacun y rit, & branle la mâchoire.*

» C'est ce qui arriva dans l'assemblée, dont je vous parle. Ses membres » n'eurent pas plutôt vû leurs trognes agitées par le manger, le boire & le » discours, & observé que leurs mentons se rencontroient souvent au mi- » lieu de la table, qu'ils sentirent le badinage, & qu'ils y donnerent tous » de si bonne grace, que depuis ce jour-là ils lierent une étroite amitié » ensemble.

» Quelque tems après, le même Gentilhomme ramassa une troupe de lor- » gneurs, comme il les appelloit, c'est-à-dire, de louches qui regardoient » de travers. Il se divertit alors à voir les révérences croisées, les signes » trompeurs & les faux coups d'œil, qu'ils se faisoient, où qu'ils se don- » noient les uns aux autres, à l'occasion de tant de rayons visuels qui se » coupoient irréguliérement.

» Le troisiéme régal, que ce facétieux Gentilhomme se donna, fut ce- » lui des Bégues, dont il remplit un jour sa table. Un de ses domestiques, » chargé de se tenir derriere un paravent, & d'écrire tout ce qu'ils diroient » pendant le repas, en vint facilement à bout, sans le secours des abbré- » viations. Ce détail fit voir, quoique la conversation ne tombât jamais, » qu'il n'y eut guére plus d'une vingtaine de paroles prononcées durant le » premier service ; qu'à l'arrivée du second, un de la troupe fut un quart- » d'heure à lâcher que les halebrans & les asperges étoient d'un goût mer- » veilleux ; & qu'un autre avoit employé le même espace de tems à dire » qu'il étoit de son avis. Malgré tout cela, cette plaisanterie n'eut pas un si » bon succès que la précédente ; puisqu'un des conviés, homme de cœur, » en fut si outré, qu'incapable d'exprimer son ressentiment, il sortit de la » chambre, & envoya à l'hôte goguenard un cartel par écrit, qui n'eut point » de suite à la vérité par la médiation de quelques amis, mais qui mit fin à » ce badinage comique.

» Du reste, j'ose me flatter, Monsieur, que vous tomberez d'accord avec » moi que, puisqu'il n'y a rien d'utile pour les mœurs dans cette espéce de » divertissement, il faudroit les décourager, & les regarder plutôt comme des » traits de malice que comme des tours d'esprit. D'ailleurs, s'il est naturel » de voir qu'un homme enchérit sur les pensées d'un autre, & s'il est impossi- » ble qu'une seule personne, quelques beaux talens qu'elle ait, invente un art » & l'améne à sa derniere perfection, je vous entretiendrai d'un honnête » Gentilhomme de ma connoissance, qui, à l'ouïe du caractere de cet esprit

» goguenard, dont je viens de vous parler, l'a revêtu lui-même, & cherche à le tourner au profit du genre humain. Il pria un jour à dîner une » demi-douzaine d'amis, qui s'étoient rendus célébres par l'usage de diverses » expressions superflues dans le discours, telles que sont celles-ci : *M'en » tendez vous bien ? voyez-vous bien ? c'est-à-dire ; de sorte. Monsieur, que.* » Chacun des conviés, qui employoit à tout moment son expression favorite, parut si ridicule à son voisin, qu'il ne put s'empêcher de sentir qu'il » devoit paroître lui-même aussi ridicule au reste de la compagnie. Cela fit » qu'après avoir été peu de tems ensemble, ils devinrent tous si circonspects » à l'égard de leurs termes superflus, que la conversation en fut bientôt dégagée, & qu'il y entra beaucoup plus de sens, quoiqu'il y eût moins de » paroles.

» Une autre fois le même Gentilhomme prit occasion d'assembler ceux de » ses amis qui avoient contracté la sotte coutume de jurer. Pour leur en faire » sentir le ridicule, il eut recours à l'expédient marqué ci-dessus, c'est-à-» dire, qu'il plaça un Sécretaire dans un endroit de la chambre, où il n'étoit » vû de personne. Après qu'on eut bû la seconde bouteille, & qu'on fut en » train de parler à cœur ouvert, mon ami releva plusieurs mots sonores, » mais inutiles, qu'on avoit prononcé chez lui depuis qu'ils étoient à table, » & qui les avoient privés d'une meilleure conversation. *Quelle somme,* » ajoûta-t-il, *n'aurions-nous pas levé pour les pauvres, si nous avions exigé » les uns des autres l'amende que nos Loix imposent aux jureurs ?* Chacun » d'eux prit en bonne part cette douce réprimande. Il leur dit alors que, » persuadé qu'il n'y auroit point de secrets dans leur conversation, il avoit » ordonné à un de ses domestiques de la mettre par écrit, & que, s'ils l'a-» gréoient, il leur en feroit la lecture. Elles remplissoit dix feuilles de papier, » qu'on auroit pu réduire à deux, si l'on en eût ôté ces abominables & inutiles additions. Quand on vint à la lire de sang froid, on trouva qu'elle » approchoit plutôt d'une conférence d'esprits malins que de créatures humaines. En un mot, chacun trembla depuis la tête jusques aux pieds, » à l'ouïe calme & tranquille de ce qu'il avoit prononcé dans la chaleur » du discours.

» Je ne parlerai que d'une autre occasion, où il mit en œuvre la même » adresse pour guérir une autre sorte d'hommes, qui sont la peste de toute » conversation polie, & qui ne tuent pas moins le tems que ceux des classes précédentes, quoique d'une maniere moins criminelle ; je veux dire » la sotte engeance des faiseurs de contes ou d'histoires, & de ceux qui » aiment à narrer. Mon ami assembla une demi douzaine de ses camarades, » qui étoient infectés de cette étrange maladie. Le premier jour il y en eut » un qui entama le Siége de *Namur*, & qui ne finit sa relation qu'à leur départ, à quatre heures après-midi. Le second jour un *Ecossois* prit le dé, » & il fut impossible de le tirer de ses mains tout le tems que la compagnie » resta ensemble. Le troisiéme jour fut employé par un autre à un récit » de la même longueur. Ennuyés enfin de cette barbarie qu'ils exerçoient » les uns sur les autres, ils revinrent de cet assoupissement léthargique, » où ils étoient plongés depuis bien des années.

Sur

» Sur ce que vous avez dit, (*s*) dans quelqu'une de vos Spéculations, » que les caracteres peu communs sont le gibier que vous cherchez, & sur » ce que vous me paroissez le plus grand Veneur de cet ordre qu'il y ait au » monde, ou, si vous voulez, un *Nimrod* entre les Ecrivains de cette » espéce, j'ai cru que le détail, que vous venez de lire, ne vous seroit pas » desagréable. Je suis, *&c.*

I.

XXXVI. DISCOURS.

Fallit enim vitium specie virtutis & umbra.

Juv. Sat. XIV. 99.

Le vice, caché sous les apparences de la vertu, séduit le cœur.



Ce que c'est que la *modestie* & l'*assurance*.

MONSIEUR *Locke*, dans son *Essai Philosophique concernant l'entendement humain*, a employé (*t*) deux chapitres à examiner l'abus qu'on fait des mots. (*u*) Il nous dit que le principal & le plus grossier de tous ces abus est lorsqu'on se sert de mots, sans y attacher aucune idée claire & distincte. Il ajoûte en second lieu, qu'un autre de ces abus vient de l'application inconstante qu'on fait du même mot, lorsqu'on l'employe pour signifier tantôt une idée & tantôt une autre. (*x*) D'où il conclud que le résultat de nos Spéculations & de nos raisonnemens ne peut être qu'obscur & absurde, pendant que nous ne joignons aucune idée fixe & précise à nos termes. Pour éviter ce défaut, sur-tout dans les discours qui regardent la morale, où l'on devroit toujours prendre un mot au même sens, il est fort exact à nous recommander l'usage des définitions. (*y*) *La définition*, dit-il, *est le seul moyen qu'on ait de faire connoître le sens précis des termes de morale.* (*z*) C'est pour cela même qu'il accuse d'une grande négligence ou d'une extrême malice ceux qui raisonnent de choses morales d'une maniere vague & obscure, & qu'il avance d'ailleurs, sur ce fondement, que *la morale est capable de démonstration aussi-bien que les Mathématiques.*

Il n'y a pas deux mots, que je sache, dont on ait plus abusé, par les différentes & les fausses idées qu'on y a jointes, que de ces deux-ci, *modestie* & *assurance*. Lorsqu'on dit d'un homme qu'il est *modeste*, on lui attribue quel-

(*s*) Voyez Tome I. pag. 281.
(*t*) Le X. & le XI. du III. Livre.
(*u*) Voyez pag. 618. §. 2. & pag. 620. §. 5. de la Traduction de M. *Coste*.
(*x*) Voyez la Traduction de M. *Coste* pag. 644. §. 4.
(*y*) *Ibid.* 654. §. 17.
(*z*) *Ibid.* 653. §. 15. & 16.

quefois par-là un bon caractere ; mais aujourd'hui ce titre ne marque souvent qu'un pauvre niais, un simple, qui n'a ni éducation, ni politesse, ni usage du monde.

D'un autre côté, quoique, par *un homme qui a de l'assurance*, on entendit d'abord celui qui a des manieres aisées & libres ; on désigne aujourd'hui par-là un malheureux débauché, qui viole toutes les régles de la bienséance & de la morale sans en rougir.

C'est pour cela même que je vais tâcher de ramener ces mots à leur véritable signification, afin que l'idée qu'on doit avoir de la *modestie* ne soit pas confondue avec celle de la *simplicité* ou de la *bêtise*, & que l'*impudence* ne soit pas regardée du même œil qu'un *air assuré.*

Si l'on m'engageoit à définir la *modestie*, je dirois que c'est *la réfléxion d'un cœur honnête, lorsqu'un homme a fait une action pour laquelle il se condamne lui-même, ou qu'il se croit exposé à la censure des autres.*

De-là vient qu'un homme véritablement modeste, l'est aussi-bien lorsqu'il se trouve seul, qu'en compagnie ; & qu'il rougit dans son cabinet, de même que lorsqu'une foule de gens ont les yeux attachés sur lui.

Je ne me rappelle aucun exemple de modestie qui soit tant à mon goût que celui de ce jeune Prince, dont le pere, un des Rois tributaires des *Romains*, fut accusé, devant le Sénat, de tyranniser & d'opprimer son Peuple. Arrivé à *Rome*, pour défendre la cause de son pere, il se rendit au Sénat ; mais, à l'ouïe des crimes qu'on prouva contre lui, il fut si abattu, qu'il n'eut jamais la force d'ouvrir la bouche, lorsqu'il vint à son tour de parler. L'histoire ajoûte que les Sénateurs furent plus touchés de cet exemple de modestie & de candeur, qu'ils n'auroient pu l'être par le discours le plus étudié, & qu'en un mot, ils pardonnerent le pere criminel en faveur de cette vertu qui éclatoit de si bonne heure dans le fils.

Selon moi, l'*assurance est la faculté qu'un homme a de se posséder, ou bien de dire & de faire des choses indifférentes sans la moindre gêne ou aucune émotion dans l'esprit.* Ce qui rend d'ordinaire un homme assuré, est une connoissance médiocre du monde ; mais sur-tout une résolution fixe & déterminée de ne rien avancer & de ne point agir contre les régles de l'honneur & de la bienséance. Une conduite franche & assurée ne manque jamais d'accompagner cette résolution. Un homme ainsi armé, en cas que ses paroles & ses actions soient quelquefois mal interprétées, se renferme en lui-même, & convaincu de son intégrité, il se trouve assez de force pour regarder avec mépris les censures de l'ignorance ou de la malice.

Tout le monde doit cultiver & nourrir dans son sein la modestie & l'assurance dont je viens de parler.

Un homme sans assurance est exposé à être jetté dans l'embarras par la folie ou la malice de tous ceux qu'il fréquente. Un homme sans modestie est insensible à tous les principes d'honneur & de vertu.

Il est plus que vraisemblable, que le jeune Prince, dont je viens de parler, possédoit ces deux bonnes qualités dans un dégré fort éminent. S'il n'avoit eu de l'assurance, il n'auroit jamais entrepris de parler devant la plus

auguste Assemblée qu'il y eût au monde. S'il n'avoit eu de la modestie, il auroit plaidé la cause qu'il vouloit défendre, quelque méchante qu'elle parût.

Il est aisé de voir par ce que nous avons dit, que l'assurance & la modestie sont deux qualités aimables, & qu'elles peuvent fort bien se trouver dans la même personne. Lorsqu'elles sont ainsi mêlées & unies ensemble, elles forment ce que nous appellons *une assurance modeste*, qui tient un juste milieu entre la timidité & l'impudence.

J'observerai d'ailleurs, que si la même personne peut être modeste & assurée, il n'est pas moins possible qu'elle soit impudente & timide.

Nous avons une infinité d'exemples de ce mélange bizarre dans ceux qui sont mal élevés & qui ont le cœur dépravé. Quoiqu'ils n'osent regarder un homme en face, ni dire quatre mots sans quelque espéce de honte, ils ne font pas le moindre scrupule de commettre les plus grandes vilenies, & les actions les plus indécentes.

Un tel homme semble avoir résolu de faire le mal en dépit de lui-même, & malgré tous les obstacles que sa conscience & son naturel y opposent.

En un mot, je voudrois établir cette maxime, *Que la pratique de la vertu est le meilleur expédient qu'il y ait pour arriver à une assurance modeste lorsqu'on parle ou qu'on agit.* Le vice cherche toujours à se cacher dans l'une ou l'autre des extrémités opposées, & quelquefois même il les admet toutes deux.

X.

XXXVII. DISCOURS.

Nil actum credens, dùm quid superesset agendum.

LUCAN. Lib. II. 657.

Il comptoit de n'avoir rien fait, pendant qu'il lui restoit quelque chose à faire.



IL y a un défaut, qui, tout commun qu'il est, manque de nom pour le désigner. Il approche de la négligence où l'on tombe lorsqu'on renvoye d'un jour à l'autre l'exécution de ce qu'on devroit faire sur le champ : il consiste à demeurer en repos, & à perdre le tems dont on jouit, sous ombre qu'on l'a bien employé par le passé, qu'on s'est acquitté de son devoir, & qu'on a fixé déja son caractere dans le monde. Mais à moins que nous ne réfléchissions sur ce que nous avons fait, pour mieux régler notre conduite à l'avenir, il est à craindre que nous n'ayons trop bonne opinion de nous-mêmes, & que cela ne porte coup à notre industrie & à nos progrès. Il me semble que la grande maxime seroit de ménager le moment où nous sommes avec courage, égalité d'ame & modération, suivant les differentes circons-

On ne doit jamais borner ses progrès dans le chemin de la *vertu*, mais les pousser toujours plus loin, à l'exemple de *Cesar*.

tances où nous nous trouvons. Si nos actions passées nous causent quelque remords, il ne faut pas se borner à des réflexions tristes & sévéres ; mais le plus sûr moyen de les expier, est de s'en corriger au plutôt & de tenir une route opposée. Si au contraire elles méritent des éloges, le souvenir en est doux, & doit uniquement nous animer à continuer. C'est ainsi qu'une vie bien réglée est une repentance actuelle des crimes déja commis, & qu'un relâchement actuel ne peut jamais tenir la place d'une activité précédente. Tout ce que nous autres Contemporains fimes hier, est aussi-bien englouti par le tems, que le sont les actions de ceux qui vivoient avant le déluge. Mais nous sommes arrivés à ce nouveau jour ; que ferons-nous donc aujourd'hui, ce jour même qui s'échappe à mesure que nous en parlons ? Nous rappellerons-nous les extravagances de la nuit derniere, ou nous résoudrons-nous à pratiquer la vertu demain ? Cette nuit-là est certainement passée, & peut-être que demain n'arrivera jamais pour nous. Profitez donc de ce moment. Pouvez-vous rendre quelque service à un honnête homme ? travaillez-y d'abord. Avez-vous occasion de visiter un ami malade ? sera-t-il recréé de vous voir entrer dans sa chambre, & abandonner votre aise & vos plaisirs pour soulager sa peine, & entendre les cris qu'il pousse au milieu de ses douleurs ? Partez de la main, & n'attendez pas un carrosse. L'amour des femmes vous causera des soucis rongeans, & celui du vin vous mettra en fureur : évitez donc l'un & l'autre.

J'allégue ces occasions de pratiquer la vertu & de se divertir, parce qu'elles s'offrent à tout le monde. Mais il n'y a personne qui ne sache que c'est la plus haute de toutes les folies de suspendre l'usage du moment où l'on est, & de se contenter d'une bonne résolution pour l'avenir. Le malheur est qu'on se forme une idée trop avantageuse de ses premieres démarches, & qu'on s'imagine avoir assez fait. Cependant, supposé qu'un homme ait rempli tous les devoirs de la vie civile, avec la derniere exactitude, jusques au jour d'hier, & qu'il y renonce aujourd'hui, il peut compter d'avoir perdu toute la réputation qu'il s'étoit acquise. Celui qui se distingue des autres est environné d'une foule de gens, dont ceux qui le précédent empêchent qu'il n'avance, & ceux qui le suivent le mettront sous les pieds, s'il ne hâte sa marche & ne double le pas. *César*, de qui l'on a dit *qu'il ne croyoit avoir rien fait, pendant qu'il lui restoit quelque chose à faire*, ne s'arrêta pas à ses premiers exploits, fondé sur leur mérite ; mais il les poussa toujours plus loin. Ce grand Capitaine avoit accoutumé d'écrire tous les événemens de sa vie, plutôt pour tenir ses affaires en ordre & les mettre en état de subir l'examen des autres, que dans la vûe de bâtir sa réputation sur ce qui lui étoit arrivé. Je citerai deux fragmens de ses Ouvrages, pour montrer que c'étoit sa maxime constante, & qu'il cherchoit plutôt à se signaler parce qu'il devoit entreprendre, que par ce qu'il avoit déja fait. Dans les tablettes qu'il portoit sur lui, la même année qu'il gagna la Bataille de *Pharsale*, on trouva ces remarques détachées qui devoient servir de régle à sa conduite. On juge d'ailleurs, par les circonstances ausquelles il y fait allusion, qu'il les écrivit le soir même après cette glorieuse victoire. Quoi qu'il en soit, voici de quelle maniere il s'exprime.

» Mon rôle ne vient que de commencer, & ma gloire doit être soutenue » par l'usage que je ferai de cette victoire; autrement ma perte sera plus » grande que celle de *Pompée*. Notre réputation doit croître ou diminuer, sui- » vant que nous soutiendrons notre différente fortune. Tous mes enne- » mis personnels, devenus mes prisonniers, auront leur grace. Je veux ou- » blier cette journée, afin d'en obtenir une pareille. *Trebutius* a honte de » me voir : j'irai donc à sa tente, & me reconcilierai avec lui en secret. Il » faut que j'accorde à tous les gens d'honneur, qui prendront mon parti, » les mêmes termes que je leur offris avant la bataille; & qu'ils soient re- » devables de cette grace à leurs amis, qui sont depuis long-tems dans mes » intérêts. Le pouvoir s'affoiblit lorsqu'on l'exerce dans toute son étendue, » au lieu qu'il s'accroît par la modération. *Galbinius* est plein d'orgueil, & » ce revers de fortune le rendra servile; qu'il attende. Je ferai venir *Ster-* » *tinius*, qui a de la modestie; & sa vertu mérite bien que je tâche de le » gagner. Je me suis calmé l'esprit par mes réflexions, & je me trouve en » état de me réjouir demain avec l'Armée. Un Général est populaire quand » il s'expose en simple soldat durant la bataille; mais il l'est bien plus enco- » re, lorsqu'il se réjouit en simple soldat après la victoire.

Ce qu'il y a de bon à imiter dans cet exemple pour tous ceux qui aspi- rent à l'honneur & à la vertu, est, que ce Héros prenoit un soin tout extraor- dinaire de sa réputtation, lorsqu'un esprit du commun l'auroit crue en sûre- té, & qu'il se seroit abandonné à la joie & au triomphe. Mais, quoique ce soit un grand exemple de sa modération, je suis plus touché de ses réfléxions, lorsque, la veille même de sa mort, il entra dans son cabinet, & qu'il eut un peu d'inquiétude sur les mauvais présages réitérés que le songe de *Cal- phurnie* lui annonçoit. Voici, mot pour mot, la traduction de ce fragment, qui servira de clôture à mon *Discours*.

» Je me soumets à tout événement. S'il faut que je meure demain, ce » doit être demain ma tâche : ce ne sera pas alors, parce que je le souhaite; » & je ne l'éviterai pas non plus, parce que j'y ai de la répugnance. C'est » aux Dieux à fixer l'heure de ma mort; mais la maniere de la recevoir est » en ma puissance. Si les songes de *Calphurnie* viennent des fumées de quel- » que indigestion, je verrai le jour d'après-demain. Si les Dieux les ont en- » voyés, ce n'est pas afin que je cherche à me garantir de la mort, mais » afin que j'aille à sa rencontre. Je suis comblé de jours & de gloire; qu'est- » ce que *César* n'a pas fait avec autant d'honneur que les anciens Héros? » *César* n'est pas mort encore, mais il est prêt à mourir.

T.



XXXVIII. DISCOURS.

Non poſſidentem multa vocaveris
Rectè beatum ; rectiùs occupat
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus ſapienter uti,
Duramque callet pauperiem pati,
Pejuſque letho flagitium timet.

Hor. L. IV. Ode IX. 45-50.

Les grands biens ne rendent pas l'homme heureux. Ce beau nom n'eſt dû qu'à celui qui fait uſage de ſa ſageſſe pour prendre en bonne part tout ce que les Dieux lui envoyent, qui ſait ſouffrir patiemment les incommodités de la pauvreté, qui redoute le crime plus que la mort.

Exemple d'une grande *conſtance* dans l'adverſité, qui fut dignement récompenſée.



J'Ai eu plus d'une fois occaſion de parler de ce beau ſentiment de *Seneque* le Philoſophe, qui nous dit (*a*) qu'une perſonne vertueuſe, qui lutte contre la mauvaiſe fortune, & s'éleve au deſſus d'elle, eſt un objet digne de l'attention des Dieux, & qu'ils regardent avec plaiſir. J'entretiendrai aujourd'hui mes Lecteurs d'une grande adverſité, ſoutenue avec courage dans une vie privée.

Un de nos riches Citoyens, qui avoit vécu d'une maniere honnête & en bonne réputation, fut réduit à un fort bas état, par une ſuite de malheurs qui dérangerent entiérement ſon commerce. Il y a une certaine modeſtie qui accompagne toujours la pauvreté, qu'on ne s'eſt pas attirée par ſa faute. C'eſt ce qui l'obligea de ſe mettre ſur un pié conforme à la ſituation où il ſe trouvoit, plutôt que d'avoir recours à ſes amis pour ſoutenir l'éclat d'un bien dont il n'avoit pas la réalité. Sa femme, qui avoit du bon ſens & de la vertu, ſe conduiſit dans cette occaſion de la maniere du monde la plus décente, & jamais elle ne parut ſi aimable à ſes yeux qu'alors. Bien loin de lui reprocher la perte de ſa dot, qui n'étoit pas médiocre, & quoiqu'elle eût refuſé pluſieurs bons partis en ſa faveur, elle redoubla toutes les marques de ſa tendreſſe à ſon égard, pendant qu'il gémiſſoit lui-même en ſa préſence, & qu'il lui témoignoit ſa déſolation d'avoir ruiné la meilleure de toutes les femmes. Lorſqu'il ſe rendoit au logis à une heure à laquelle il n'y étoit pas attendu, & qu'il l'auroit ſurpriſe couverte de larmes, elle ne manquoit jamais de les eſſuyer au plutôt & de le recevoir d'un air gai & content. Pour diminuer leur dépenſe, leur fille aînée (que j'appellerai *Amabile*) fut envoyée à la campagne chez un honnête Fermier, qui avoit épouſé une de leurs ſervan-

(*a*) Voyez Tome I. pag. 475.

tes. Avant son départ, cette jeune Demoiselle, qui s'étoit apperçue du mauvais état où les affaires de sa maison se trouvoient alors, & qui en craignoit la ruine, engagea une de ses amies du voisin age à lui écrire, de tems en tems, ce qu'elle en sauroit. *Amabile* étoit dans la fleur de son âge & de sa beauté, lorsque le Seigneur du Fief, qui alloit souvent chez ce Fermier dans ses parties de chasse, devint passionnément amoureux d'elle. C'étoit un homme qui ne manquoit pas de génerosité, mais qui, par une mauvaise éducation, avoit conçu de l'antipathie pour le mariage. De sorte qu'il forma le dessein d'attaquer la vertu d'*Amabile*, quoiqu'il ne jugeât pas à propos de le découvrir d'abord. L'innocente créature, qui ne se défioit pas de lui, trouvoit sa personne agréable, & se flatta même, dès qu'elle vit augmenter sa passion, qu'elle pourroit bientôt rétablir la fortune délabrée de sa famille, par un mariage si avantageux. Un jour qu'il lui rendit visite, il la trouva toute éplorée à l'occasion d'une Lettre qu'elle venoit de recevoir de son amie, qui lui marquoit qu'on avoit saisi tous les effets de son pere, par ordre de la Justice. L'Amant n'eut pas plutôt découvert, quoiqu'avec quelque peine, la cause de sa douleur, qu'il lui fit une proposition bien hardie. On ne sauroit exprimer la honte qu'elle ressentit, lorsqu'elle s'apperçut de ses vûes mal-honnêtes. Frustrée de toutes ses espérances, & sans avoir la force de parler, au milieu du trouble qui l'environnoit, elle courut dans sa chambre, où elle s'enferma. Là-dessus il envoya un Exprès à son pere avec la Lettre suivante.

MONSIEUR,

» A l'ouïe de votre malheur, j'ai offert à votre fille une pension viagere » de quatre cens livres sterlin par an, si elle veut demeurer avec moi, & de » fournir la somme qui vous manque pour vous tirer d'embarras. Je vous » dirai franchement que mon dessein n'est pas de l'épouser : mais si vous » êtes sage, vous l'engagerez, par l'autorité que vous avez sur elle, à ne » faire pas trop la délicate, & à profiter de l'occasion qu'elle a de vous ré» tablir avec toute votre famille, & de se rendre elle-méme heureuse. Je » suis, *&c.*

Cette Lettre tomba entre les mains de la mere d'*Amabile*, qui l'ouvrit & la lut avec autant de surprise que de chagrin. Elle ne trouva pas à propos de s'expliquer là-dessus au porteur, qu'elle pria de revenir le lendemain matin, & à qui elle remit une Lettre pour sa fille, conçûe en ces termes :

Ma très-chere Enfant,

» Votre pere & moi venons de recevoir une Lettre d'un Gentilhomme qui » prétend être amoureux de vous. Il insulte à nos malheurs par la proposi» tion qu'il nous fait, & qui ne manqueroit pas de nous plonger, si elle étoit » acceptée, dans un plus cruel état que celui où nous sommes réduits. Com» ment est-ce que le barbare a pu s'imaginer que le plus tendre de tous les

» peres & la plus tendre de toutes les meres seroient capables d'abandonner » à la honte & à l'infamie la meilleure de toutes les filles, pour subvenir à » leurs besoins? C'est un indigne & cruel artifice de nous proposer une telle dé- » marche, lorsqu'il croit que la nécessité peut nous réduire à tout; mais » nous ne voulons pas manger notre pain aux dépens de l'honneur: ainsi » nous vous chargeons de n'avoir aucun égard à notre état, & d'éviter le » piege qu'on tend à votre vertu. Ne soyez pas trop sensible à notre dis- » grace: les affaires ne sont pas si délabrées qu'on pourroit vous l'avoir dit. » Tout ira bien, s'il plaît à Dieu: & j'aurai occasion de vous écrire de bon- » nes nouvelles.

» J'en étois ici lorsqu'une personne est venue frapper à notre porte, » & m'a fait quitter la plume en sursaut. Je ne sai par quel mouvement » secret je vous disois que nos affaires prendroient un meilleur tour; » mais elle nous a payé une vieille dette sur laquelle nous ne comptions » plus. Oh! ma chere enfant, je vous dirai tout. J'ai été quelques jours » sans avoir presque un sou, réduite à donner à votre pauvre pere tout l'ar- » gent que j'avois pu ramasser. Vous pleurerez sans doute lorsque vous saurez » l'endroit où il est, mais soyez persuadée qu'il sera bientôt en liberté. Cette » cruelle & indigne Lettre de votre Amant lui auroit donné le coup de mort, » si je n'avois eu soin de la dérober à ses yeux. Je n'ai d'autre compagnie que » celle de ma petite *Fanchon*, qui observe mes regards à mesure que j'écris, » & qui demande à chaudes larmes sa bonne sœur. Elle s'est mise dans » l'esprit que vous êtes malade, parce qu'elle a découvert que je suis en pei- » ne pour vous. Mais ne croyez pas que je renouvelle ici mes chagrins pour » vous affliger; non, ce n'est pas-là mon but: j'ai seulement en vûe de vous » exhorter à ne les rendre pas insupportables, par une lâche complaisance » mille fois pire que tout le reste. Soutenons courageusement une épreuve, » que nous ne nous sommes pas attirée nous-mêmes; & souvenez-vous » qu'il y a un Etre invisible qui peut nous en délivrer par une meilleure » voie, que par le sacrifice de votre honneur. Dieu veuille garantir ma che- » re enfant de la tentation. Je suis, *&c.*

Quoique l'Exprès du Gentilhomme eût promis de donner cette Lettre à la jeune Demoiselle, il la remit à son Maître, dans la pensée qu'il se feroit un plaisir de la rendre lui-même. Le Maître, impatient de savoir quel étoit le succès de sa proposition, la décacheta & la lut en secret. Il ne fut pas moins touché d'y voir un portrait si naïf de la vertu affligée, que surpris de trouver qu'on y rejettoit ses offres. Cependant, résolu de ne pas supprimer la Lettre, il la recacheta avec beaucoup de soin, & la porta à sa Maîtresse, qui ne voulut jamais le voir, quelques instances qu'il en fit, jusqu'à ce qu'elle sût qu'il avoit une Lettre de sa mere à lui donner. Il ne s'en dé saisit qu'à condition qu'elle ne sortiroit pas de la chambre pour la lire. Elle y donna les mains, & alors il fixa les yeux sur elle pour observer tous ses mouvemens. L'émotion, qu'elle eut à cette lecture, imprima une nouvelle douceur à sa beauté; & lorsqu'elle fondit en larmes, il ne put retenir les siennes, ni s'empêcher de lui dire qu'il avoit lû cette même Lettre, & qu'il étoit

étoit prêt à réparer sa faute, qui la lui avoit attirée. Mes Lecteurs ne seront pas fâchés de voir ici la seconde Lettre qu'il écrivit à la mere d'*Amabile*.

MADAME,

» Je suis confus, & je ne me pardonnerai jamais moi-même, si je » n'obtiens votre pardon de ce que je vous ai écrit en dernier lieu. Il n'y avoit » rien de plus éloigné de ma pensée que d'ajoûter affliction à l'affligé; & si » vous m'aviez connu, je ne serois jamais tombé dans une faute, que je » tâcherai de réparer, si Dieu me donne vie, en prenant la qualité de votre » fils. Vous ne sauriez être malheureuse pendant qu'*Amabile* est votre fille; » & vous ne la serez pas non plus à coup sûr, s'il est du moins en mon » pouvoir de le prévenir. Je suis, *&c.*

Il envoya cette Lettre par l'Intendant de sa maison, & bientôt après il se rendit lui-même en Ville, pour achever ce qu'il avoit résolu. Par sa générosité & le secours effectif qu'il donna, le pere de sa Maîtresse fut en état de rétablir ses affaires délabrées. En un mot, il épousa *Amabile*, & il eut ainsi la double satisfaction de remettre sur pié une honnête famille pleine de bonnes qualités, & de se rendre lui-même heureux par cette alliance.

XXXIX. DISCOURS.

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.

PERS. *Sat.* I. 27.

Votre science n'est rien, si l'on ne sait que vous en avez.



J'Ai souvent trouvé bien étrange cette maxime bizarre, qu'on a soutenue quelquefois dans les Ecoles, & qui est exprimée dans un ancien vers *Latin*, qui nous dit, que (*b*) *la science d'un homme n'est rien, s'il la communique à un autre*. Il n'y a pas de plaisir plus sensible pour un bon naturel, que celui de pouvoir satisfaire ou éclairer l'esprit des autres. Je pourrois ajoûter que cet exercice est naturellement suivi de sa récompense, puisqu'il est presque impossible qu'il n'en revienne quelque avantage à celui qui le pratique. La lecture des Livres, & les occurrences de la vie nous fournissent tous les jours de la matiere à penser & à réfléchir. Il nous est aussi très-naturel de souhaiter que nos pensées soient revêtues de mots, sans lesquels il nous est difficile d'en avoir nous-mêmes une idée claire & distincte : lorsqu'on les voit ainsi exprimées, il n'y a rien qui

La *science* doit être communicative & s'exprimer d'une maniere intelligible à tout le monde.

(*b*) Si sciat hoc alter, scire tuum nihil est.

découvre mieux si elles sont justes ou fausses, que l'effet qu'elles produisent sur l'esprit des autres.

Je me flatte que, dans le cours de mes Spéculations, j'ai traité divers sujets, & avancé plusieurs maximes touchant la vie civile, que le gros de mes Lecteurs ignoroit, & que ceux qui en avoient quelque idée, regardoient comme autant de secrets qu'ils destinoient à leur usage, & qu'ils ne vouloient jamais communiquer au Public.

Ce qui me confirme dans cette pensée, est que j'ai reçu diverses Lettres de mes Correspondans, qui me reprochent d'avoir abandonné la science à la discrétion du vulgaire, & d'en avoir fait, comme l'un d'eux s'énonce, une prostituée publique. Un autre m'accuse d'avoir exposé les secrets de la prudence & les ressorts de la politique aux yeux de tout le monde.

La bassesse d'esprit qu'on voit dans ces Lettres, est d'autant moins surprenante, qu'elle a paru dans tous les siécles: nous avons encore une Epitre qu'*Aléxandre le Grand* écrivit à son Précepteur *Aristote*, sur ce que ce Philosophe avoit publié quelques-uns de ses Ouvrages: *Aléxandre* s'y plaint de ce qu'il avoit fait connoître à tout le monde ce qu'il lui avoit enseigné en particulier; & il conclud, *Qu'il aimeroit mieux surpasser le reste des hommes en savoir, qu'en puissance.*

Louise de Padilla, Comtesse d'*Aranda*, qui avoit beaucoup de savoir, fut aussi choquée de ce que le fameux *Gracian* avoit publié son Traité du *Discreto*, sous ombre qu'il y développoit aux yeux du vulgaire ces maximes qui devoient être réservées pour la connoissance des grands.

Plusieurs trouvent qu'il y a tant de solidité dans ces objections, que, pour justifier les Auteurs que je viens de nommer, ils prétendent qu'ils ont affecté un style obscur, afin que leurs Ouvrages ne pussent être entendus que d'un petit nombre de personnes.

Perse, le Poëte satyrique, affectoit d'être obscur par un autre motif, dont, avec tout cela, M. *Cowley* étoit si choqué, qu'il en écrivit à un de ses amis en ces termes: » Vous me dites que vous ne sauriez décider si *Perse* est un bon ou un mauvais Poëte, parce que vous ne l'entendez pas: c'est » à cause de cela même que je soutiens qu'il n'est pas bon Poëte.

Quoi qu'il en soit, cet Art d'écrire d'une maniere intelligible a été poussé fort loin, & suivi par quantité de nos Auteurs modernes. Après avoir observé le panchant universel que les hommes ont à pénétrer un secret, & la réputation que plusieurs ont acquise à la faveur des termes obscurs & des phrases embrouillées, dont ils ont enveloppé leurs idées, ils ont résolu, pour se rendre eux-mêmes plus abstrus, d'écrire sans avoir aucune idée. Cet Art, de la maniere dont il est pratiqué aujourd'hui par une infinité de célébres Auteurs, consiste à jetter au hazard un certain nombre de mots qui forment diverses périodes, & à laisser au Lecteur curieux le soin d'en démêler le véritable sens.

Les *Egyptiens*, qui employoient des Hiéroglyphes pour exprimer diverses choses, représentoient un homme, qui bornoit sa science & ses découvertes en lui-même, par la figure d'une lanterne sourde fermée de tous côtés, qui,

bien qu'éclairée au-dedans, ne donnoit pas la moindre lumiere à ceux qui l'environnoient. Pour moi, dispoſé à communiquer de tems en tems au Public tout ce qui pourra venir à ma connoiſſance, & qui me paroîtra digne de ſon *eſtime*, *j'aimerois* mieux qu'on me comparât à une lampe qui ſe conſume & qui brûle pour l'avantage de tous les paſſans.

Je finirai ce *Diſcours* par l'hiſtoire du tombeau où *La Roſe-Croix* étoit inhumé. Il n'y a perſonne qui ne ſache que ce Chimiſte avoit fondé la Secte des *Freres de la Roſe-Croix*, & que ſes diſciples prétendent toujours à de nouvelles découvertes, qu'ils ne doivent jamais communiquer au reſte du genre humain.

» Une certaine perſonne, qui eut occaſion de creuſer un peu profondé» ment à l'endroit où ce Philoſophe étoit inhumé, y trouva une petite porte » bordée d'une muraille à droite & à gauche. Sa curioſité naturelle & l'eſ» pérance de quelque tréſor caché l'obligerent bientôt à enfoncer la porte. » Surpris tout d'un coup par un éclat de lumiere, il découvrit une très-belle » voûte, au fond de laquelle il y avoit la figure d'un homme armé, aſſis au» près d'une table, où il s'appuyoit la tête ſur le bras gauche. Il tenoit un » tronçon de la main droite, & il y avoit une lampe ardente devant lui. Dès » que notre curieux eut mis le pié dans la voûte, la ſtatue ſe leva & ſe tint » debout; lorſqu'il eut fait un autre pas, elle leva la main qui tenoit le » tronçon; & lorſqu'il en vint au troiſiéme, elle frappa un terrible coup, » qui briſa la lampe en mille morceaux: de ſorte que le curieux fut laiſſé dans » les ténébres.

» A l'ouïe de cette avanture, le peuple de la campagne ſe rendit au tom» beau avec des lanternes ou des torches allumées, & l'on découvrit que la » ſtatue, faite de bronze, n'étoit autre choſe qu'une piéce d'horlogerie; que » le pavé de la voûte étoit formé de planches mobiles, & qu'il y avoit au» deſſous divers reſſorts, qui, dès qu'on marchoit ſur le pavé, produi» ſoient naturellement tous les effets qui s'en étoient d'abord enſuivis.

» *La Roſe-Croix*, à ce que rapportent ſes diſciples, avoit mis cette inven» tion en uſage, pour faire voir au monde qu'il avoit retrouvé le ſecret » des lampes inextinguibles des anciens, & pour empêcher qu'un autre n'en » profitât.

X.



XL. DISCOURS.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem ; non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitiâ, moriture *Delli.*

HOR. L. II. Ode III. 1.

Condamné à mourir un jour, souvenez-vous, mon cher Dellius, *de conserver dans l'adversité une parfaite égalité d'ame, & de modérer les excessives joies que cause la prospérité.*

Eloge de la *bonne humeur* en qualité de vertu morale.



J'AI toujours préféré la bonne humeur à la joie. Je regarde celle-ci comme un acte, & l'autre comme une habitude de l'esprit. La joie est courte & passagere, au lieu que la bonne humeur est fixe & durable. Les personnes sujettes à la plus profonde mélancolie tombent souvent dans les plus grands transports de joie ; mais si la bonne humeur ne donne guére à l'esprit une joie éclatante, elle empêche qu'il ne s'abatte sous le poids du chagrin. La joie ressemble au feu d'un éclair, qui s'échappe au travers de nuages sombres, & qui brille pour un moment ; la bonne humeur entretient dans l'esprit une espéce de lumiere, qui approche de la clarté du jour, & qui lui donne une sérénité ferme & constante.

Ceux qui ont des principes d'une morale austére, pensent que la joie est trop folâtre & déréglée pour un état d'épreuve, & qu'elle marque une certaine présomption du cœur, qui est incompatible avec une vie exposée à tout moment aux plus grands dangers. Les Ecrivains de cette trempe ont observé qu'on ne vit jamais rire notre Sauveur, qui étoit le grand Modéle de la perfection.

La bonne humeur n'est point sujette à de pareils reproches ; elle est d'un naturel calme & sérieux ; elle ne met pas l'esprit dans une situation peu conforme à l'état de la vie humaine, & elle est sur-tout remarquable dans les caracteres des plus grands Philosophes du Paganisme, aussi-bien qu'entre ceux des Chrétiens qui ont passé à juste titre pour de saints Personnages.

Si nous envisageons la bonne humeur sous trois différentes vûes, par rapport à nous-mêmes, à ceux avec qui nous conversons, & à l'Auteur de notre existence, elle ne peut que se faire estimer à tous ces égards. Celui qui posséde cette excellente disposition de l'esprit, n'est pas seulement tranquille en lui-même, il est aussi le maître absolu de toutes les puissances & de toutes les facultés de son ame : son imagination n'est jamais troublée, ni son jugement prévenu : il est toujours égal & uniforme, soit qu'il se trouve en compagnie, ou tout seul. Il reçoit de bon cœur tous les biens que la nature lui présente ; il goûte tous les plaisirs qui l'environnent, & il ne sent pas tout le poids des maux qui lui arrivent par accident.

Si nous considérons cet homme par rapport à ceux qu'il fréquente, sa bonne humeur lui attire leur amitié & leur bienveillance. Affable & obligeant qu'il est envers tout le monde, il excite les mêmes dispositions dans tous ceux qui l'approchent. Il en est de sa présence comme de celle du Soleil, qui vient à briller tout d'un coup ; elle inspire un secret plaisir à tous ceux qui en jouissent, sans même qu'ils y prennent garde, ou qu'ils en devinent la cause. Le cœur s'épanouit alors de son propre mouvement, & ne peut qu'avoir de l'estime & de l'amitié pour celui dont il reçoit de si bénignes influences.

Lorsque je réfléchis sur cet heureux état de l'esprit au troisiéme égard, je ne puis l'envisager que comme une reconnoissance habituelle envers l'Auteur suprême de la nature. C'est chanter ses louanges d'une maniere implicite, & lui rendre de très-humbles actions de graces pour tous les effets de sa Providence. C'est une sorte d'acquiescement à l'état où il nous a mis, & une secrette approbation de sa volonté dans la conduite qu'il observe à l'égard du genre humain.

Il n'y a, selon moi, que deux choses qui nous puissent priver de cette bonne humeur. L'une est le sentiment du crime, ou les remords de la conscience. Un homme qui méne une vie déréglée & impénitente ne sauroit jamais obtenir ce calme & cette égalité d'ame, qui en est, pour ainsi dire, l'embonpoint, & l'effet naturel de la vertu & de l'innocence. La bonne humeur dans un tel homme mérite un nom plus rude qu'aucun de ceux que notre langue puisse fournir, & surpasse de beaucoup ce qu'on appelle d'ordinaire sottise ou folie.

L'Athéisme, qui nie l'existence d'un Etre suprême, & par conséquent une vie à venir, sous quelques noms qu'il se cache, peut aussi fort bien dépouiller un homme de cette gayeté de l'esprit. Il y a quelque chose de si affreux & de si opposé à la nature humaine dans l'espérance de l'anéantissement, que je m'étonne, avec une infinité d'illustres Ecrivains, qu'il y ait un seul homme capable de survivre à une pareille attente. Pour moi, je trouve qu'il est si facile de se convaincre de l'existence d'un Dieu, que c'est presque la seule vérité qu'on ne puisse pas révoquer en doute ; puisqu'elle s'offre dans tous les objets qui nous environnent ; dans tous les événemens, & dans toutes nos pensées. Si nous examinons les caracteres de cette engeance d'incrédules, nous les voyons pétris d'orgueil, de rage & de chicane. Il ne faut pas non plus s'étonner que des hommes, toujours inquiets en eux-mêmes, soient disposés à inquiéter les autres ; & comment ne seroient-ils pas dans un trouble continuel, lorsqu'ils sont à toute heure en danger de perdre leur existence & de tomber dans le néant ?

Ainsi le vicieux & l'athée n'ont aucun droit à la bonne humeur, & leur conduite seroit fort déraisonnable, s'ils y prétendoient. Il est impossible qu'un homme soit de bonne humeur, & qu'il goûte le plaisir de son existence, s'il craint les tourmens ou l'anéantissement, d'être misérable ou de n'être point du tout.

Après avoir dit que ces deux principes détruisent la gayeté par eux-mêmes, & qu'il n'est rien d'ailleurs de plus conforme à la raison, je n'en vois aucun

autre qui puiſſe bannir cet heureux tempérament de l'eſprit d'un honnête homme. La douleur & les maladies, la honte & les injures, la pauvreté & la vieilleſſe, qui plus eſt, la mort même, ne méritent pas le nom de maux, eu égard à leur courte durée, & à l'avantage que nous en pouvons recueillir. Un cœur bon & honnête peut les ſoutenir avec courage, avec indolence, & même avec gayeté. Il ne s'allarme pas à la vûe d'une tempête, qui le doit conduire ſûrement à un heureux port.

Un homme, qui employe tous ſes efforts pour vivre ſuivant les lumieres de la droite raiſon & les principes de la vertu, a deux ſources continuelles de gayeté, lorſqu'il fait attention à ſa propre nature, & à celle de l'Etre infini duquel il dépend. S'il rentre en lui-même, il ne peut que ſe réjouir à la vûe de cette exiſtence, qu'il vient de recevoir, & qui ſera toujours nouvelle au bout d'une infinité de ſiécles. Combien de félicitations intimes ne s'adreſſe pas un eſprit qui vient à réfléchir ſur ſon entrée dans l'éternité, lorſqu'il examine les facultés qu'il a reçûes, avec le progrès conſidérable qu'elles ont fait en peu d'années, même depuis le moment de ſon exiſtence, qui ſe perfectionneront à l'infini, & qui par conſéquent augmenteront ſon bonheur? Le ſentiment d'une pareille exiſtence répand une joye continuelle dans l'ame d'un honnête homme, & fait qu'il ſe trouve à tout moment plus heureux qu'il ne peut ſe l'imaginer.

La ſeconde ſource de la gayeté vient de ce que l'eſprit contemple cet Etre infini, dans la dépendance duquel nous ſommes, & en qui nous voyons tout ce qu'il y a de grand, de glorieux, ou d'aimable, quoique ce ne ſoit encore qu'une foible lueur de ſes perfections infinies. Nous nous trouvons ſans ceſſe ſoutenus par ſa bonté, environnés de ſon amour & de ſa miſéricorde. En un mot, nous relevons d'un Etre, dont le pouvoir le met en état de nous rendre heureux par une infinité de moyens; dont la bonté & la fidélité l'engagent à nous accorder cette grace, ſi nous la demandons avec zéle; & dont l'immutabilité nous eſt un ſûr garant que nous jouirons de ce bonheur dans toute l'éternité.

Ces conſidérations, ou d'autres pareilles, que chacun devroit nourrir dans ſon ſein, banniront de nos eſprits cette langueur ſecrette, cet ennui accablant, où tombent la plûpart des hommes qui vivent ſans réfléchir, quoiqu'ils n'ayent aucun ſujet légitime de ſe plaindre; elles diſſiperont tous ces chagrins que nous pouvons ſentir à l'arrivée de quelque mal imprévû; elles écarteront tous ces petits accès de joie & de folie où l'on ſe plonge d'ordinaire, quoiqu'ils ſoient plus propres à ruiner qu'à ſoutenir la vertu: en un mot, elles produiront en nous cette humeur douce & enjouée, qui peut ſeule nous rendre agréables à nous-mêmes, à ceux avec qui nous converſons, & à l'Auteur de notre exiſtence, qui nous a créés pour lui plaire & pour obéir à ſa volonté.

I.



XLI. DISCOURS.

Criminibus debent hortos —— ——

J u v. Sat. I. 75.

Ces jardins sont les fruits des plus grands crimes.



Assis l'autre jour dans ma chambre, où je méditois sur un sujet qui pût servir au *Discours* qu'il me falloit publier, j'entendis frapper deux ou trois coups irréguliers à la porte de mon hôtesse, &, un moment après, un homme enjoué, qui demandoit à haute voix, si le Philosophe étoit au logis. L'enfant, qui ouvrit la porte, lui répondit fort innocemment, qu'il n'y logeoit pas. Là-dessus je me rappellai que c'étoit la voix de mon bon ami le Chevalier *de Coverley*, & que je lui avois promis d'aller faire un tour à (c) *Spring-Garden* avec lui, s'il faisoit beau tems. Je ne fus pas plutôt sorti de ma chambre qu'il me cria, du bas de l'escalier, pour me sommer de tenir ma parole ; mais il ajoûta que, si j'étois occupé à écrire quelque *Spéculation*, il resteroit en bas jusqu'à ce que j'eusse achevé. A mon arrivée auprès de lui, je le trouvai environné de tous les enfans de la maison ; & mon hôtesse même, qui est une insigne causeuse, discouroit avec lui à perte de vûe, charmée d'ailleurs de ce qu'il passoit la main sur la tête de son petit garçon, & de ce qu'il l'exhortoit à être sage & à bien apprendre sa leçon.

Nouveaux traits qui caractérisent le Chevalier *de Coverley*.

Nous ne fûmes pas plutôt à (d) l'escalier du *Temple*, qu'une troupe de Bateliers nous vint offrir leurs services. Le Chevalier les parcourut tous des yeux, & sur ce qu'il en découvrit un qui avoit une jambe de bois, il lui ordonna de nous passer de l'autre côté de la riviere. *Vous devez savoir*, ajoûta-t-il en s'adressant à moi, *que je ne me sers jamais d'aucun Batelier, qui n'ait perdu un bras ou une jambe. J'aime mieux que le batteau n'aille pas si vîte, & employer un honnête homme qui a été blessé au service de la Reine. Si j'étois Seigneur Séculier ou Ecclésiastique, & que j'eusse une (e) Berge pour me divertir, je n'admettrois aucun Rameur à ma livrée qui n'eût une jambe de bois.*

Après que mon vieux ami se fut assis dans le batteau, avec son cocher ; qui est un fort bon homme, & qui sert toujours de lest en pareille occasion,

(c) C'est-à-dire, *Jardin du Printems*, parce qu'on commence à y aller dans cette saison de l'Année. C'est un lieu de plaisance & de débauche, situé de l'autre côté de la riviere dans le voisinage de *Lambeth*.

(d) C'est un des endroits de la Ville, où il y a quantité de petits bateaux, qui vont & viennent sur la *Tamise*.

(e) Ou *Barge*, espéce de batteau à plusieurs rames, fort propre, couvert en partie & vitré.

nous voguâmes vers (*f*) *Fox-Hall*. Ensuite il engagea le Batelier à nous entretenir de la perte de sa jambe droite, qu'il nous dit avoir laissée à *La Hogue*; &, sur le détail qu'il nous donna de cette glorieuse journée, M. *de Coverley*, dans la joie de son cœur, fit diverses réflexions sur le triomphe de la Nation *Britannique*. Il soutint, par exemple, qu'un *Anglois* pouvoit battre trois *François*; que nous n'aurions jamais rien à craindre du Papisme, si l'on avoit soin de tenir notre flotte en bon état; que la *Tamise* étoit la plus belle riviere qu'il y eût en *Europe*; que le Pont de *Londres* étoit un plus beau chef-d'œuvre qu'aucune des sept merveilles du monde. Il avança plusieurs traits de la même nature, fondés sur les honnêtes préjugés qui naissent dans l'esprit de tout *Anglois* de la vieille roche.

Au bout d'une petite pause, le Chevalier, qui avoit tourné deux ou trois fois la tête pour bien examiner cette grande Métropole, me dit de prendre garde à la quantité d'Eglises dont la Ville étoit ornée, & qu'on n'en voyoit presque aucune en-deçà de *Temple-Bar*. *Triste spectacle*, ajoûta-t-il, *& qui sent bien le Paganisme! Il n'y a point de Religion de ce côté-là. Il est vrai que les cinquante Eglises qu'on doit bâtir, en rendront la perspective infiniment plus agréable; mais tout ouvrage qui regarde l'Eglise, ne se fait qu'à pas compté, & avec une extrême lenteur.*

Je ne me souviens pas d'avoir dit jusques ici qu'un des traits qui forment son caractere, est de saluer tous ceux qu'il rencontre en chemin, & de leur souhaiter le bon jour ou le bon soir. Il en use de cette maniere par un principe d'humanité, quoique d'ailleurs cette méthode l'ait rendu si populaire auprès de tous ses voisins à la campagne, qu'elle a bien contribué, à ce que l'on croit, à le faire nommer une ou deux fois Député de la Province au Parlement. Il ne sauroit s'abstenir de cet acte de bienveillance, même ici en Ville, lorsqu'il rencontre quelqu'un dans sa promenade du matin ou du soir. Il lui échappa sur la riviere, à l'occasion de divers batteaux qui passerent auprès du nôtre; mais, lorsqu'il eut souhaité le bon soir à deux ou trois jeunes gaillards, un peu avant que d'arriver à l'autre bord, il fut bien étonné d'entendre que l'un d'eux, au lieu de lui rendre la même civilité, nous demanda qui étoit ce vieux pénard & ce fin matois que nous avions dans le batteau, s'il n'avoit pas honte à son âge d'aller courir le guilledou? & telles autres questions conformes au langage qui se pratique sur la *Tamise*. Le Chevalier parut d'abord un peu choqué de ce procédé; mais revenu bientôt à lui-même, il dit d'un ton & d'un air de Sénateur: *Que s'il étoit Juge dans* Middlesex, *il feroit connoître à ces brutaux & à leurs semblables, que les sujets de Sa Majesté doivent être aussi peu injuriés sur l'eau que sur terre.*

Lorsque nous fûmes arrivés à *Spring-Garden*, qui est fort agréable dans cette saison de l'année, frappé de la bonne odeur des allées & des berceaux, de la mélodie harmonieuse des petits oiseaux qui chantoient sur les arbres,

(*f*) Autre Cabaret, situé, de même que *Spring-Garden*, de l'autre côté de la riviére, où l'on va se divertir au Printems & en Eté.

&

& de cette foule de gens de loisir qui se promenoient à leur ombre, je ne pus le regarder que comme une espéce de Paradis *Mahométan.* Le Chevalier me dit que cette vûe le faisoit souvenir d'un bosquet proche de sa maison à la campagne, que son Chapelain avoit accoutumé de nommer la Voliere des Rossignols. *Vous devez savoir,* ajoûta-t-il, *qu'il n'y a rien qui plaise tant à un Amoureux que la voix du Rossignol. Ah, M. le* Spectateur, *que j'ai passé de nuits à me promener tout seul au clair de la Lune, & à m'entretenir de ma cruelle Veuve, au doux chant de cet aimable oiseau !* Là-dessus il lui échappa un profond soupir, & il alloit tomber dans un accès de rêverie, lorsqu'une Demoiselle masquée vint, par derriere, lui donner un petit coup sur l'épaule, & lui demanda s'il vouloit aller boire avec elle une bouteille d'hydromel ? Surpris de cette familiarité peu attendue, & chagrin de ce qu'on venoit interrompre ses pensées sur la Veuve, le Chevalier lui répondit, qu'*elle étoit une impudente,* & qu'elle n'avoit qu'à se retirer.

A la fin de notre promenade, nous bûmes un verre de bierre douce de (g) *Burton,* & nous mangeâmes une tranche de bœuf fumé. Ensuite le Chevalier appella un des valets de la maison, & lui ordonna de porter nos restes au *Batelier* qui n'avoit qu'une jambe. Je m'apperçus que cet estafier le regardoit de travers à l'ouïe de ce message, & qu'il alloit dire quelque sottise ; ce qui m'obligea de réitérer les ordres du Chevalier d'un ton ferme & positif.

A notre sortie du jardin, mon ami crut que sa qualité d'un des Juges à la campagne, en l'absence desquels on ne peut rien décider de grande importance, l'autorisoit à critiquer la débauche qui régne dans ce lieu ; de sorte qu'il dit à l'hôtesse, qui étoit assise dans son réduit, qu'il viendroit plus souvent à son jardin, s'il y avoit plus de rossignols & moins de coureuses.

I.

(g) Ville fameuse pour cette sorte de Biére, où l'on ne met point de houblon.



XLII. DISCOURS.

O mihi *Thescâ* pectora juncta fide !
OVID. Trist. L. I. 304.

O mes chers Amis, qui m'étoient aussi fideles que Thésée *le pouvoit être à* Pirithoüs. *!*

Essai sur l'amitié.



E *Discours* n'est qu'un elégere ébauche du portrait de l'amitié, où je n'observerai aucun ordre dans mes réflexions, pour ne pas répéter ce que l'on a dit tant de fois sur un sujet si rebattu.

L'amitié est *une forte inclination entre deux personnes, qui les engage à travailler à leur bien mutuel.* Quoique les plus célébres Ecrivains de morale ayent parlé au long des plaisirs & des avantages de l'amitié, & qu'on la regarde comme ce qui fait le bonheur de la vie humaine, on ne la voit guére pratiquer dans ce monde.

Chacun est disposé à donner une longue liste des vertus & des bonnes qualités qu'il exige dans un ami ; mais il y en a peu qui tâchent de les acquérir eux-mémes.

La bienveillance & l'estime sont les premiers principes de l'amitié, qui est toujours imparfaite lorsque l'une ou l'autre des deux y manque.

Si d'un côté on a de la honte d'aimer une personne qu'on ne sauroit estimer ; de l'autre, quelque convaincu que l'on soit de ses beaux talens, on ne peut jamais la chérir avec ardeur, sans avoir de la bienveillance pour elle.

L'amitié bannit l'envie, de quelque maniere qu'elle se déguise. Tout homme qui peut douter une seule fois s'il se réjouiroit de voir son ami plus heureux que lui-même, doit être persuadé que cette vertu lui est inconnue.

Il y a quelque chose de si grand & de si noble dans l'amitié, que, dans ces Poëmes héroïques faits à l'honneur de quelque particulier, les Auteurs ont cru qu'ils devoient représenter leur Héros sous l'idée de bon ami, aussi-bien que de fidéle Amant. *Achille* à son *Patrocle*, & *Enée* son *Achate*. Dans le premier de ces deux exemples nous pouvons remarquer, pour la réputation du sujet que je traite, que la *Gréce* fut presque ruinée par l'amour de ce Héros, mais qu'elle fut sauvée par son amitié.

L'humeur & le génie d'*Achate* nous insinue une observation que l'on peut faire sur les liaisons intimes des grands Hommes, qui choisissent plutôt leurs amis pour les qualités du cœur que pour celle de l'esprit, & qui préférent la sincérité, jointe à une humeur douce, aisée & complaisante, à tous ces beaux talens qui font le plus de bruit dans le monde. Je ne sache pas qu'*Achate*, qui est dépeint comme le principal favori d'*Enée*, donne jamais son avis, ni qu'il frappe un seul coup, dans toute l'*Eneide*.

L'amitié qui fait le moins de bruit est souvent la plus utile ; & c'est pour cela même que je préférerois un ami prudent à un ami zéle.

Atticus, un des plus honnêtes Citoyens de l'ancienne *Rome*, est un exemple fort remarquable de ce que je viens de dire. Cet illustre personnage, au milieu des guerres civiles qui déchiroient sa patrie, & lorsque le but des uns & des autres tendoit également à la subversion de la liberté publique, se ménagea si bien l'estime & l'amitié des deux Compétiteurs, qu'il trouva le moyen de servir ses amis de l'un & de l'autre parti. Pendant même qu'il envoyoit de l'argent au jeune *Marius*, dont le pere étoit déclaré l'ennemi de la République, il étoit un des principaux favoris de *Sylla*, & se trouvoit tous les jours auprès de sa personne.

Durant la guerre qu'il y eut entre *Cesar* & *Pompée*, il se conduisit toujours de même. Apres la mort de *Cesar*, il envoya de l'argent à *Brutus* dans ses besoins; & il rendit mille bons offices à la femme & aux amis d'*Antoine*, lorsque ce parti sembloit ruiné. Enfin, dans cette guerre sanglante qu'il y eut entre *Antoine* & *Auguste*, il conserva toujours l'amitié de l'un & de l'autre; en sorte que le premier, à ce que nous dit *Cornelius Nepos*, lorsqu'il étoit dans quelque endroit de l'Empire éloigné de *Rome*, lui écrivoit ponctuellement ce qu'il faisoit, ce qu'il lisoit, & où il avoit dessein d'aller: & que l'autre lui rendoit un compte exact de toutes ses affaires.

On s'imagine d'ordinaire que ce qui produit une bienveillance mutuelle, entre deux personnes, est une conformité d'inclinations à tous égards; mais cette conformité est si peu requise, qu'on voit bien des personnes de différente humeur s'aimer avec tendresse. On se plaît souvent à trouver dans un ami les bonnes qualités qui nous manquent; parce qu'étant, aux yeux du monde, un autre nous-mêmes, nous croyons avoir droit de nous les attribuer en quelque maniere.

Il n'y a rien de plus difficile que d'avertir à propos un ami de ses défauts & de ses égaremens. Pour en venir à bout, il faut se conduire en sorte qu'il s'apperçoive que nous avons plutôt en vûe son avantage que notre intérêt particulier. Ainsi les reproches qu'on lui fait doivent être rares, & toujours bien fondés à la rigueur.

Sans cette précaution, la grande envie qu'il a de plaire peut se changer en désespoir d'y réussir, puisqu'il se voit accusé de certains défauts dont il ne se trouve pas coupable. Un esprit, qui est humanisé & attendri par l'amitié, ne peut soutenir de fréquens reproches; il faut qu'il succombe sous leur poids, ou qu'il diminue beaucoup de l'estime & de l'amitié qu'il avoit pour la personne qui les lui adresse.

Le véritable devoir de l'amitié est d'inspirer de l'ardeur & du courage: un esprit ainsi animé se surpasse lui-même; au lieu qu'il languit & qu'il devient presque immobile, s'il manque tout à la fois d'un tel secours.

La négligence d'un ami est en quelque maniere moins excusable que celle d'un parent; puisque nos devoirs à l'égard du premier résultent de notre choix; au lieu que ceux qui regardent l'autre viennent de la nature, & ne dépendent pas de nous.

Si l'on ne doit pas rompre avec un ami, malgré tous ses défauts, de peur qu'on ne blâme notre choix; à plus forte raison ne doit-on jamais aban-

donner un ami ſage & vertueux, afin qu'on ne puiſſe pas nous reprosher d'avoir perdu un tréſor ineſtimable, dont nous avions la jouiſſance.

X.

XLIII. DISCOURS.

Cum triſtibus ſevere, cum remiſſis jucundè, cum ſenibus graviter, cum juventute comiter vivere.

CIC.

Il étoit morne avec les perſonnes triſtes, gai avec les enjoués, ſérieux avec les vieillards, & agréable avec la jeuneſſe.

Le caractére d'un homme qui eſt agréable en compagnie, & ſon oppoſé.

E paſſage *Latin* que je viens de citer, fait partie d'un caractere très-vicieux; mais je n'en ai rapporté que ce qui s'accorde avec les régles de la juſtice & de l'honneur. *Ciceron* y dépeint *Catilina*, & il ajoûte à ces traits, qu'*il étoit hardi avec les méchans, & laſcif avec les débauchés.* Je ne m'arrêterai point à ces deux derniers traits, puiſque je n'ai en vûe que cette complaiſance honnête qui rend un homme de bonne compagnie, & non pas celle d'un homme d'intrigue & à projets ambitieux. Cette ſoupleſſe d'eſprit, qui s'accommode à l'humeur de tous les autres, ne peut être agréable, à moins qu'elle ne ſoit naturelle; ſi on l'affecte pour ſe diſtinguer, c'eſt la proſtitution la plus inutile & la plus indécente que l'on puiſſe jamais concevoir. Jouer un rôle qui n'eſt pas naturel, dans la ſeule vûe de s'attirer les éloges de ceux qui n'ont aucun diſcernement, c'eſt de tous les deſſeins que l'on puiſſe former, le plus digne de mépris. Pour devenir la joie des autres, ou ne pas interrompre leur plaiſir, il faut ſe plaire avec eux de bonne foi. Auſſi n'y a-t-il rien de plus triſte que de voir bien des gens, qui devroient être ſeuls, chercher la compagnie. Les perſonnes qui réfléchiſſent le moins, ſont celles qui panchent le plus de ce côté-là; quoiqu'elles fiſſent beaucoup mieux de reſter au logis, & de s'ennuyer toutes ſeules, que de fatiguer les autres pour ſe mettre de bonne humeur. Ce n'eſt pas qu'on ne doive décharger ſon cœur à un ami, lorſqu'on ſe trouve dans quelque embarras, ou une grande affliction; mais je veux dire ſeulement qu'on doit être diſpoſé à prendre le tour d'eſprit de la compagnie où l'on va, ou s'en bannir tout-à-fait. C'eſt ſans doute un heureux tempérament, que de pouvoir vivre avec toute ſorte d'humeurs; puiſque cela marque un eſprit diſpoſé à recevoir tout ce qui plaît aux autres, & qui n'eſt pas entêté de ſes propres idées.

De-là vient que je ſuis charmé du caractere de mon ami *Acaſto.* Vous le trouvez dans la compagnie & à la table des ſages, des impertinens, des perſonnes graves, des badins & des beaux eſprits; quoiqu'il n'ait rien en lui-

même qui le puiſſe rendre agréable en particulier à aucun de tous ces génies : mais il a un bon ſens naturel, le cœur bon, & il eſt diſcret, en ſorte que chacun peut faire valoir ſon talent avec lui, & que, ſans contribuer preſque à la converſation, il n'a jamais été dans un endroit, où il ne ſoit le bien venu une ſeconde fois. On peut dire même qu'un homme qui a de l'eſprit & du ſavoir, au lieu de plaire, deviendroit incommode à la plûpart des autres, s'il ne poſſédoit ces bonnes qualités d'*Acaſto*. Les gens d'eſprit ſe flattent d'être agréables par cela même qu'ils ſont tels ; & c'eſt ainſi qu'ils deviennent la plus ſotte compagnie du monde : ils ſe moquent des abſens, ou raillent les préſens d'une maniere fort deſobligeante ; & ils ne prennent pas garde que, ſi vous pincez ou chatouillez un homme juſqu'à ce qu'il perde la tramontane, ou ſi vous l'attaquez lui ſeul, & le diſtinguez ainſi de tous les autres, vous l'offenſez également.

Le plus ſûr moyen de ſe rendre agréable aux perſonnes avec qui l'on ſe trouve, eſt de marquer ſe plaire en leur compagnie, & prendre plutôt part à leur entretien, que leur en fournir ſoi-même. Un homme de cette trempe n'eſt pas à la vérité ce qu'on appelle d'ordinaire un homme agréable en compagnie, mais il eſt tel dans le fond ; & il a, dans tout ce qu'il dit ou qu'il fait, quelque choſe d'aimable, qui lui gagne plutôt les cœurs, que ne le feroient les ſaillies d'eſprit les plus vives, ou les badinages les mieux tournés. La foibleſſe de l'âge, dans un homme de ce caractere, a je ne ſai quelle ſimplicité naïve, qui doit lui attirer du reſpect, quand même il ne ſeroit pas d'ailleurs fort vénérable. La préſomption des jeunes gens, qui naît de la vivacité & non pas de l'*inſolence*, mérite auſſi d'être excuſée. L'homme que la nature a formé pour être agréable en compagnie, rend à chacun ce qui lui eſt dû, il exténue leurs défauts, & fait louer leurs bonnes qualités ; il paroît recevoir la loi des autres, & non pas la leur donner.

Que doit-on donc penſer de ces hommes, qui, ſans avoir aucun égard à ce qui ſe dit dans la compagnie où ils arrivent, prennent un air de meſſager, & racontent au long ce qu'ils viennent de voir ou d'entendre, comme s'ils avoient été envoyés exprès pour s'en informer ? Ceux qui ſe voyent, pour s'entretenir enſemble de bonne amitié, trouvent inſupportable qu'un nouveau venu ; qui tombe des nues, leur rompe la tête de ſes avantures, & leur ferme à tous la bouche. Si cet homme vient de la *Bourſe*, il vous apprendra, bongré malgré que vous en ayez, ſur quel pié ſont les fonds publics ; &, quoique vous traitiez d'un ſujet beaucoup plus grave, un jeune godelureau, de l'autre côté de la Ville, viendra s'aſſeoir auprès de vous, pour vous dire qu'une telle Demoiſelle eſt d'une beauté charmante, parce qu'il vient juſtement de la voir.

Ciceron nous dit, dans un de ſes Livres *de l'Orateur*, *(h)* » qu'on peut enſeigner toutes choſes, à la réſerve du caractere facétieux, que la nature donne, & qui n'a beſoin d'aucun art ». Il en eſt de même du caracte-

(*h*) *Facetiæ quæ, etiamſi alia omnia tradi arte poſſunt, naturæ ſunt propria certè, atque nullam artem deſiderant.* Lib. II. de Orat. c. 14.

re dont je parle ; on peut acquérir toutes les bienséances de la vie civile ; mais ce je ne sai quoi qui plait à tout le monde , qui est toujours de saison , & qui paroît dans les moindres actions , est un talent de la nature. Il en est des préceptes que l'on donneroit là-dessus comme des régles sur la Poësie , qui peuvent bien , à ce qu'on dit , prévenir les mauvais Poëtes , mais qui ne sauroient jamais en faire un bon.

T.

XLIV. DISCOURS.

Quid purè tranquillet ——— ——— ———
HOR. L. I. Epist. XVIII. 102.

Appliquez-vous à connoître ce qui donne à l'Ame une satisfaction pure.

De la *bonne humeur* , qui vient du tempérament.

DAns (*i*) un de mes derniers *Discours* , j'ai parlé de la bonne humeur en tant qu'elle est une vertu morale , & j'ai aussi allégué des motifs proportionnés à sa nature , pour nous engager à la cultiver. Je vais la considérer sur le pié de qualité physique , & nous y animer par des motifs naturels , qui ne tiennent ni de la vertu ni du vice.

La bonne humeur est en premier lieu ce qui contribue le plus à la santé. Les chagrins & les murmures secrets portent des coups imperceptibles à ces fibres délicats qui composent les parties vitales , & usent peu à peu la machine , pour ne rien dire de ces violentes fermentations qu'ils excitent dans le sang , ni de ces mouvemens irréguliers & interrompus qu'ils causent dans les esprits animaux. De tous les vieillards ausquels j'ai pris garde , & du nombre de ceux qui ne sentent presque point les infirmités d'un âge avancé , je n'en ai guére vû qui n'eût du moins une certaine indolence de tempérament , si ce n'est pas même une gayeté & une bonne humeur tout extraordinaire. Il n'y a nul doute que la santé & la gayeté ne se produisent l'une l'autre , avec cette différence , qu'on ne voit guére une santé vigoureuse qui ne soit accompagnée de quelque dose de bonne humeur , au lieu qu'on voit souvent celle-ci sans l'autre.

La gayeté a le même heureux effet sur l'esprit que sur le corps : elle bannit tous les chagrins & les soucis rongeans , elle calme les passions & tranquillise l'ame. Après avoir déja touché ce dernier point j'observerai ici que le monde où nous vivons , est rempli d'une infinité d'objets propres à exciter & à nourrir dans nos esprits cet heureux tempérament.

Si l'on considére le monde par rapport à l'utilité qui nous en revient , on croiroit qu'il a été fait pour notre usage ; mais , si l'on réfléchit sur sa beauté naturelle & son harmonie , on seroit tenté de conclure qu'il a été fait pour notre plaisir. Le Soleil , qui est , pour ainsi dire , l'ame de cet Univers , &

(*i*) C'est le XL.

qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie, a une grande influence sur nous; il égaye & réjouit le cœur de l'homme.

Ce nombre infini de créatures vivantes, qui sont faites pour nous entretenir la vie ou nous servir à divers usages, remplissent en même tems les bois de leur musique, nous fournissent du gibier pour la chasse, ou excitent des idées agréables dans nos esprits par la beauté qui les environne. Les ruisseaux, les lacs & les fleuves nous rafraîchissent l'imagination, de même que le terroir à travers lequel ils passent.

Il y a des Ecrivains fort distingués, qui ont regardé comme un effet de la Providence, le soin qu'elle a eu de tapisser la terre de verd plutôt que de toute autre couleur, parce que le verd est un si juste mélange du clair & du sombre, qu'il réjouit & fortifie la vûe, au lieu de l'affoiblir ou de l'incommoder. De-là vient que plusieurs Peintres ont un tapis verd pendu tout auprès de l'endroit où ils travaillent, pour y jetter les yeux de tems en tems, & les délasser de la fatigue que leur cause la vivacité des couleurs. (*k*) Un celebre Philosophe moderne en raisonne de cette maniere : » Toutes les couleurs, » *dit-il*, les plus éclatantes émoussent & dissipent les esprits animaux employés » à la vûe; mais celles qui sont plus obscures ne leur donnent pas assez d'exer- » cice : au lieu que les rayons qui produisent en nous l'idée du verd tombent » sur l'œil dans une si juste proportion, qu'ils donnent aux esprits animaux » tout le jeu qui leur est nécessaire, & que par l'équilibre où ils les retiennent » dans leur choc, ils excitent en nous une sensation fort agréable ». Que la cause en soit tout ce qu'il vous plaira, on ne sauroit douter de l'effet; & c'est pour cela même que les Poëtes donnent le titre de *gai* à cette couleur.

Pour envisager de plus près cette double fin qu'on observe dans les ouvrages de la nature, c'est-à-dire, leur utilité & leur agrément, nous voyons que les plus importantes parties, dans le cercle des végétaux, sont aussi les plus belles. Je veux parler des semences qui servent à perpétuer les plantes, & qui sont toujours logées dans les fleurs ou dans leurs boutons. Il semble que la nature cache son principal dessein, & qu'elle est industrieuse à répandre sur la terre un air gai & riant, pendant qu'elle travaille en secret à son grand ouvrage, & qu'elle est attentive à sa propre conservation. Il en est à peu près de même à l'égard du Laboureur & de celui qui cultive la terre; ils s'occupent à la rendre une espéce de jardin ou de paysage, & à donner un air riant à toute la campagne qui les environne, quoiqu'ils n'ayent autre chose en vûe que la moisson, & le fruit qui en doit revenir.

On peut remarquer d'ailleurs que la Providence, pour entretenir cette gayeté dans nos esprits, a eu soin de les former d'une telle maniere, qu'ils sentent du plaisir à la vûe de certains objets, qui paroissent être de peu d'usage, comme sont les rochers, les deserts, & autres parties semblables de

(*k*) C'est sans doute M. le Chev. *Newton* dans son *Optique*, dont M. *Le Clerc* a donné un Extrait : Voyez sa *Biblioth. Choisie* Tom. IX. p. 245. Cet Ouvrage de M. *Newton* a eté depuis traduit en *Latin* par M. *Clarke*, fameux Theologien & Philosophe *Anglois*; & P. *Humbert* en a imprimé ici une Traduction *Françoise* par M. Coste.

la nature. Ceux qui savent raisonner en Philosophes peuvent étendre cette idée plus loin, & observer que si la matiere nous paroissoit avec les qualités essentielles dont elle est revêtue, elle ne fourniroit qu'un assez triste spectacle. En effet, si la Providence lui a donné le pouvoir de produire sur nous certains effets par le moyen des couleurs, des sons, des odeurs, du chaud & du froid, c'est afin que l'esprit de l'homme, pendant qu'il séjourne ici-bas, puisse être égayé & diverti par ces agréables sensations. En un mot, tout l'Univers est une espéce de théatre plein d'objets qui nous donnent du plaisir ou de l'admiration, ou qui nous amusent.

Chacun pensera bien de lui-même à la vicissitude du jour & de la nuit, au changement des saisons, & à toutes ces différentes scénes qui varient la face de la nature, & qui remplissent l'esprit d'une suite continuelles d'images aussi belles qu'agréables.

Je ne mettrai pas ici en ligne de compte tous les plaisirs qui nous viennent de l'art, de l'amitié, de la lecture, ou de la conversation, ni tous les autres divertissemens casuels de la vie; parce que je ne voudrois animer à la gayeté que par des motifs qui s'offrent d'eux-mêmes à toutes sortes de personnes, & qui suffisent pour nous démontrer que la Providence n'a pas eu dessein que ce monde fût rempli de murmures & d'inquiétudes, ou que le cœur de l'homme fut plongé dans la tristesse & dans la mélancolie.

J'insiste d'autant plus sur cette bonne humeur, que nos Compatriotes, à ce que l'on observe, en manquent plus qu'aucune autre Nation. La mélancolie est une espéce de démon qui hante notre Isle, & qui nous afflige d'ordinaire par un vent d'Est. Un *François*, célébre Ecrivain de Romans, pour s'opposer à ceux qui les commencent par la saison fleurie de l'année, entame un des siens de cette maniere: *Dans le triste mois de* Novembre, *lorsque les* Anglois *se pendent & se noyent, un Amant au désespoir alla se promener à la campagne*, &c.

Chacun devroit se munir contre les malignes influences de son climat ou de son tempérament. Il faudroit pour cela s'accoutumer à ces réfléxions qui peuvent donner la sérénité de l'esprit, & le mettre en état de soutenir avec courage les petits maux & les revers de fortune qui sont communs à tous les hommes, & qui, par le bon usage que l'on en pourroit faire, produiroient une joie abondante & une satisfaction continuelle.

Quoique je veuille engager ici mes Lecteurs à regarder le monde dans son plus beau jour, je ne desavoue pas qu'il n'y ait bien des maux qui naissent au milieu de tous les plaisirs qu'il nous offre; mais si on les prenoit du bon côté, ils ne rempliroient pas l'esprit d'amertume, & ne détruiroient pas cette bonne humeur de tempérament que je viens de recommander. En effet, M. *Locke*, dans son *Essai sur l'Entendement Humain*, allégue à juste titre une raison morale, pour rendre compte de ce mélange de bien & de mal, de plaisir & de peine, que les créatures excitent en nous. Voici de quelle maniere il s'exprime là-dessus: (*l*) *Outre cela*, dit-il, *nous pouvons trouver une*

(*l*) Voyez la Traduction de M. *Coste*, p.124. §. 5. Impr. à *Amsterdam* chez *H. Schelte*.

autre

autre raison pourquoi Dieu a attaché différens dégrés de plaisir & de peine, à toutes les choses qui nous environnent & qui agissent sur nous, & pourquoi il les a joints ensemble dans la possession de la plûpart des choses qui frappent notre esprit & nos sens. C'est afin que convaincus, par notre expérience, que tous les plaisirs qui nous viennent des créatures sont mêlés de quelque amertume, & qu'ils ne peuvent nous donner qu'une satisfaction imparfaite & éloignée d'une entiere felicité, nous soyons portés à chercher notre bonheur dans la jouissance de celui (*m*) en qui il y a un rassasiement de joie, & à la droite duquel il y a des plaisirs qui ne tariront jamais.

L.

XLV. DISCOURS.

—— —— meliora pii docuêre parentes.

Mon pere & ma mere, qui avoient de la piété, m'ont enseigné de meilleures choses.



IL n'y a rien qui ait plus étonné les Savans d'*Angleterre*, que le prix excessif où l'on poussa en dernier lieu, dans une vente publique, un petit Livre intitulé, (*n*) *La destruction de la Bête triomphante.* Il y fut vendu trente livres sterlin. L'Auteur, nommé *Jordanus Brunus*, ou *Bruni*, athée de profession, l'a écrit pour tourner la Religion en ridicule; & chacun étoit disposé à conclure, de ce haut prix, qu'il doit y avoir des argumens fort redoutables.

Réflexions sur l'*Athéisme*, les *Athées* & la maniére de les punir.

J'en ai lû moi-même un exemplaire, qui m'étoit tombé entre les mains, avec ce préjugé; mais il y a si peu à craindre de cette lecture, que je me hazarderai à rendre ici un fidéle compte de tout le plan que l'Auteur a suivi dans cette merveilleuse piéce.

Il suppose d'abord que *Jupiter*, résolu d'en venir à une réforme entre les constellations, les assembla toutes un jour; qu'il se plaignit à elles de ce que le culte des Dieux étoit fort négligé, & qu'il trouva cela d'autant plus rude qu'il avoit donné les noms des Divinités du Paganisme à plusieurs de ces corps célestes, & fait ainsi du Ciel, en quelque maniere, un Livre de la Théologie Payenne. *Momus* lui dit là-dessus, qu'on ne doit pas s'en étonner, puisqu'il y a tant de contes scandaleux à l'égard de ces Divinités; d'où l'Auteur prend occasion de critiquer toutes les autres Religions, & conclud, que *Jupiter*, après avoir bien examiné toutes choses, bannit les Divinités du Ciel, & imposa aux Etoiles les noms des vertus morales.

(*m*) Ps. XVI. 11.

(*n*) En Italien *Spaccio della Bestia triomphante.*

Cette courte Fable, où l'on ne voit aucune ombre de raisonnement, & où il n'y a que très-peu d'esprit, ne roule que sur l'impiété d'un bout à l'autre; & c'est pour cela même qu'elle est devenue l'idole de ces foibles génies, qui voudroient se distinguer par la singularité de leurs opinions.

Il y a deux faits qu'on a souvent allégué contre les athées, & dont ils n'ont pu se tirer jusques ici. L'un est, que les hommes les plus sages & les plus habiles de tous les siécles ont été contre eux, & qu'ils ont toujours suivi le culte public reçu dans leur pays, lorsqu'il n'y avoit rien d'opposé à l'honneur de l'Etre infini, ou de préjudiciable aux intérêts du genre humain.

Les *Platons* & les *Cicerons* entre les Anciens, les *Bacons*, les *Boyles* & les *Lockes* entre nos Compatriotes modernes, nous fournissent tous de beaux exemples de ce que je viens d'avancer; pour ne rien dire des célébres Théologiens, puisque nos antagonistes les recusent, sous prétexte qu'ils ont trop d'interêt dans la cause dont il s'agit, pour être admis à y servir de témoins.

L'autre fait que l'on a poussé contre eux, & qui paroît d'un plus grand poids, n'est pas la seule opinion des plus sages, mais le consentement universel de tous les hommes, qui ne peuvent avoir reçu cette importante vérité que par l'un ou l'autre de ces trois moyens; soit par l'idée d'un Dieu que la nature ait gravée dans leur esprit; ou par le raisonnement, qui a dû être facile & à la portée des moindres génies; ou enfin par une tradition descendue jusques à nous de puis le premier homme.

Les athées sont également confondus, à laquelle de ces trois causes que l'on attribue l'idée que nous avons d'un Dieu. Aussi, pour se tirer de cet embarras, ont-ils prétendu à la fin avoir découvert un peuple entier de ces habiles Philosophes, qui n'admettent aucune Divinité, je veux dire la Nation polie des *Hottentots*.

Je craindrois de choquer mes Lecteurs, si je m'avisois de les entretenir ici des coutumes & des mœurs de ces barbares, qui sont à peine un dégré au-dessus des bêtes brutes, & qui n'ont entre eux qu'un misérable jargon, qu'ils n'entendent presque pas eux-mêmes.

On ne sauroit croire avec tout cela jusqu'où va le triomphe des athées, lorsqu'ils s'applaudissent de ces bons amis & fidéles alliés. Si nous nous vantons d'un *Socrate*, ou d'un *Seneque*, ils leur peuvent d'abord opposer les illustres *Hottentots*.

Quoiqu'on soit fondé, en quelque maniere, à révoquer en doute la créance de ce peuple, je ne vois pas qu'il en pût revenir aucun mal à la Religion, si l'on abandonnoit aux athées cette noble partie du genre humain.

Il me semble qu'il n'y a rien qui découvre mieux la foiblesse de leur cause, que de les voir réduits à se joindre avec une société d'hommes, qui, de leur propre aveu, ont presque éteint les lumieres de la raison, & qui ne se distinguent des bêtes que par leur figure humaine.

Il est vrai qu'outre ces pauvres malheureux, il y a eu, de tems en tems, chez differentes Nations, un petit nombre de cerveaux foibles, qui ont nié l'existence d'une Divinité. Mais *Vanini*, le plus célébre de tous leurs cham-

piens, déclara devant ses Juges qu'il la croyoit : après avoir même levé une paille de terre, il soutint qu'elle suffisoit pour l'en convaincre ; & il allégua diverses preuves pour montrer qu'il étoit impossible que la nature seule pût créer aucune chose.

Je lisois l'autre jour une relation sur le chapitre de *Casimir Liszynski*, Gentilhomme *Polonois*, qui fut convaincu d'athéisme & exécuté pour ce crime. La maniere dont on le punit a quelque chose de bien singulier. Aussitôt qu'on eut brûlé son corps, les cendres en furent mises dans un canon, & tirées en l'air vers la *Tartarie*.

Je suis fort disposé à croire, que si un pareil châtiment s'introduisoit dans la *Grande-Bretagne*, il y a tant de bon sens naturel parmi nous, que, soit qu'on mît un athée tout entier dans une piece d'artillerie, ou qu'on le pulvérisât comme on fait en *Pologne*, nous aurions très-peu de charges.

Avec tout cela, pendant que cette munition dureroit, je voudrois proposer qu'au lieu de braquer nos canons vers la *Tartarie*, nous en eussions toujours deux ou trois pointés vers le *Cap de Bonne Espérance*, afin d'envoyer nos incrédules dans le pays des *Hottentots*.

Selon moi, une sentence de mort prononcée judiciairement, fait trop d'honneur à un athée, quoique l'usage de le tirer en l'air, comme on le pratique dans cette espéce de martyre, ait quelque chose d'assez proportionné à la nature de son crime.

D'un autre côté, il faut avouer qu'il y a une grande objection contre une pareille méthode. Le zéle pour la Religion est si plein d'ardeur, qu'il ne sait presque jamais où il doit se borner ; c'est pour cela même qu'après avoir déchargé nos athées, je craindrois qu'on n'en vînt à charger nos sectaires, & qu'eu égard à la vicissitude des choses humaines, nous ne fussions un jour exposés à sortir de la bouche d'une demie coulevrine.

Si quelqu'un de mes Lecteurs croit que j'ai traité ces Messieurs d'un air trop badin & trop méprisant, qu'il me soit permis de lui dire que selon mes idées, ont fait trop d'honneur à ces incrédules de vouloir raisonner avec eux sur un point qui choque le sens commun de tous les hommes ; que c'est leur donner du relief dans le monde, & insinuer qu'il y a quelque probabilité dans leur systême, quoiqu'il n'y ait rien de plus absurde.

Pour ce qui est des personnes qui admettent un culte religieux, & que je crois être dans l'erreur, je voudrois en user à leur égard avec une grande circonspection, & tâcher de les ramener de leur égarement avec tout le calme & toute la douceur possible ; mais pour ces infidéles, qui ne cherchent qu'à détruire toute sorte de Religions, qu'à dépouiller les hommes de ce qu'ils avouent eux-mêmes être d'un excellent usage dans toutes les grandes sociétés, sans rien substituer à la place, je crois que le meilleur est de les battre de leurs propres armes ; c'est-à-dire, de les traiter avec mépris & de les tourner en ridicule.

X.

XLVI. DISCOURS.

Non pudendo, sed non faciendo id quod non decet, impudentiæ nomen effugere debemus.

Cic.

Si nous ne voulons pas qu'on nous taxe d'être impudens, il ne faut pas se borner à rougir de ce qui est contre les régles de la bienséance, mais il faut l'éviter.

Sur les *Dames* coquettes & les médisantes.



J'Ai reçu quantité de Lettres de plusieurs Dames, qui sont fort affligées de ce qu'on les décrie mal-à-propos; elles se plaignent de quelques esprits malins, qui ne pensent qu'à noircir la réputation des autres, & qui donnent un mauvais tour aux actions les plus innocentes ou les plus indifférentes de leur nature. Elles ont même le malheur de se justifier d'une maniere à insinuer que le soupçon est assez légitime. Il est vrai qu'il y a certaines personnes oisives qui passent des heures entieres à gloser en compagnie sur les défauts des autres, & qu'elles n'ont aucune autorité pour cela; mais puisqu'il leur plaît d'en agir ainsi, celles qui font quelque cas de leur réputation devroient éviter les apparences qui peuvent y nuire. Le mal est que nos jeunes Filles, aussi-bien que nos Demoiselles d'un âge moyen, & celles qui ne respirent que la joie, quoique peu éloignées de la vieillesse sans former là-dessus aucune ligue positive, conviennent tacitement d'une méthode abrégée pour sauver leur réputation, & ménent à bon compte une vie qui, tout au plus, n'est pas vicieuse. Lorsqu'une de ces jeunes babillardes d'un esprit malin, qui n'est pas de leurs petites cabales, a dit quelque chose au desavantage de l'une d'entre elles, leur méthode est de la faire passer pour une des plus envenimées & des plus dangereuses langues qu'il y ait au monde. C'est ainsi qu'elles mettent à couvert leur réputation, plutôt que leur modestie; & qu'elles sont moins sensibles au crime, qu'aux reproches qu'on leur en fait.

Orbicilla est la plus obligeante créature qu'il y ait en Ville, & qui rougit à tout bout de champ: elle n'a pas perdu tout sentiment de pudeur, mais elle a perdu son innocence. Si elle avoit plus de hardiesse, & qu'elle ne fît rien qui pût colorer ses joues, ne seroit-elle pas plus modeste sans cette rougeur ambigue, qui est la livrée du crime & de la vertu? La modestie consiste à n'avoir aucun crime à se reprocher, & non pas à rougir de celui qu'on a commis. Lorsqu'un homme veut régler ses actions sur un autre principe que sur la pureté du cœur, il est au pouvoir des méchantes langues de l'obliger à suivre de mauvais exemples pour se garantir de la censure. D'un autre côté, il ne faut que s'acquitter exactement de son devoir, si l'on veut imposer silence à la calomnie, ou la rendre inutile. *Spencer*, dans sa Piéce intitulée (o) *La Reine des Fees*, donne un bon conseil aux jeunes Dames qui se

(o) Voyez le *Journal Litteraire de la Haye*, Tom. IX. pag. 188.

plaignent de ce qu'on attaque leur réputation. Voici de quelle maniere il s'exprime : le meilleur avis que je puisse vous donner, est d'éviter l'occasion du mal ; les effets cesseront dès que la cause sera ôtée. Fuyez les plaisirs criminels, domptez vos passions, soyez sincéres : & vous fermerez bientôt la bouche à la médisance.

Au lieu de cette vigilance à l'égard des paroles & des actions, qu'un de nos anciens Poëtes, du tems de la Reine *Elizabeth*, recommande au beau sexe, on veut aujourd'hui qu'une jeune Dame puisse dire & faire tout ce qui lui plaît, sans discontinuer d'être *la plus jolie & la plus agréable femme du monde.* Si un pere, ou un frere, veut défendre l'honneur équivoque d'une fille ou d'une sœur, il est aussi peu en danger que s'il étoit à l'abri de la plus grande innocence. Plusieurs de ces affligées, qui sont en butte aux traits des méchantes langues, font elles-mêmes si peu de mal, qu'elles dorment tous les jours de la vie jusques à midi ; qu'elles ne se mêlent d'autre chose que de leurs personnes jusques à deux heures ; qu'elles prennent ensuite leur repas jusques à quatre ; qu'elles vont à la Comédie, & passent la nuit à jouer. Faut-il après cela que le monde soit assez malin pour tirer des conséquences énormes de quelques coups d'œil fort innocens en eux-mêmes, de quelques mots dits à l'oreille, ou de quelques fines railleries un peu libres avec des Gentilshommes polis, parce que ces beautés ne sont pas aussi rigides que des *Vestales ?* J'avoue que la vertu ne consiste pas en des airs gênés & de sottes grimaces ; mais il y a une certaine bienséance, dans le regard & les manieres des Dames, fondée sur la vertu & la modestie, qu'on peut mieux sentir que décrire. Une jeune Dame, qui en est ornée, a droit à l'estime & à l'amitié des autres, & n'est point sujette aux traits de la médisance ; ou, si elle en souffre d'abord, elle n'a qu'à persévérer dans son innocence ; qui en dissipe bientôt la malignité. Pour le dire franchement, il y a de si prodigieux essains de coquettes dans cette grande Ville, que, si elles n'étoient pas retenues par quelques méchantes langues de leur propre sexe, il n'y auroit jamais aucune paix entre elles, & qu'il nous seroit impossible de les y engager nous-mêmes.

En qualité de *Spectateur* qui observe qu'une partie du sexe féminin sert à contrebalancer les fausses démarches de l'autre, quelque idée que j'aye des rapporteuses & des médisantes, je ne voudrois non plus les supprimer tout-à-fait, qu'un Général d'Armée ne voudroit bannir les espions. Ses ennemis ne manqueroient pas de le surprendre, s'ils venoient à savoir qu'il ne reçoit aucun avis de leurs mouvemens. Je me trouve si éloigné de cette pensée, que je souffre volontiers qu'il y ait une ou deux médisantes dans chaque quartier de la Ville, qu'elles vivent en bonne intelligence avec les coquettes, qu'elles jouent le même rôle, & qu'elles se conforment à toutes leurs manieres libres, mais innocentes, pourvû qu'elles ayent soin de m'avertir de ce qui se passe dans leurs sociétés respectives.

A l'égard de ce qu'on appelle être vertueux dans le monde, c'est si peu de chose, & il est si facile d'en obtenir le nom, qu'il ne faut pas une heure de réfléxion tous les mois pour en venir à bout. Il y a du plaisir d'enten-

dre de jolies Dames parler de la vertu & du vice qui régnent dans leur sexe. *Celle-ci*, dit l'une, *est la plus lâche & la plus indolente créature qu'il y ait au monde, mais il faut avouer qu'elle est d'une vertu rigide. Celle-là*, dit une autre, *est la plus chagrine & la plus bizarre petite salope, qu'on ait jamais vûe, quoique d'une vertu sans tache.* Enfin la troisiéme *n'a pas la moindre charité pour aucune de ses amies; elle est d'une vertu exemplaire.* Si, parmi le gros des hommes, on donne le titre d'homme d'honneur à celui qui n'est pas un poltron; de même, entre la cohue du beau sexe, on appelle une femme vertueuse celle qui n'est pas entiérement plongée dans le désordre.

T.

XLVII. DISCOURS.

——— ——— non tu prece poscis emaci,
Quæ nisi seductis nequeas committere Divis.
At bona pars procerum tacitâ libabit acerrâ.
Haud cuivis promptum est, murmurque humilesque susurros
Tollere de Templis, & aperto vivere voto.
Mens bona, fama, fides, hæc clarè, & ut audiat hospes:
Illa sibi introrsum, & sub lingua immurmurat: O si
Ebullit patrui præclarum funus! & ô si
Sub rastro crepet argenti mihi seria, dextro
Hercule; pupillumve utinam, quem proximus hæres
Impello expungam! ——— ——— ———

PERS. Sat. II. 3-15.

*Vous ne prétendez pas achetter, si j'ose parler ainsi, par des somptueux sacrifices, certaines graces qu'on ne demande aux Dieux qu'après avoir tâché de les corrompre. La plûpart de nos grands Seigneurs ne vous ressemblent pas; ils viennent présenter de l'encens aux Dieux; mais leurs vœux & leurs priéres se font sans que personne sache ce qu'ils disent; ils ont leurs raisons pour cela. Hélas! il n'est pas facile de bannir des Temples ces sortes de priéres, qui se font à voix basse & à petit bruit. Voici ce qu'ils demandent tout haut, & que tout le monde entend: Grands Dieux, donnez-nous de l'esprit, du crédit, de la réputation. Et que demandent-ils tout bas & en marmotant entre leurs dents? Ah, dit l'un, si mon Oncle mouroit subitement! que je plaindrois peu la dépense d'un superbe Convoi! Ah, dit l'autre, si je pouvois, par la faveur d'*Hercule*, trouver un trésor en labourant ma terre! Si je pouvois,* dit celui-ci, *supplanter ce Pupille, substituer dans ce Testament, mon nom à la place du sien!*

ORSQU'*Homere* introduit *Phoenix* sur la scéne, pour engager *Achille* à bannir son ressentiment, & à se rendre aux instances de ses Compatriotes, il le fait parler d'une maniere conforme à son caractere, & il lui prête un discours plein de ces fables & de ces allégories que les vieillards se plaisent à raconter, & qui sont d'ailleurs fort instructives. » (p) Les Dieux, *dit Phoenix à son Elève*, ne laissent-ils » pas fléchir, eux à qui appartiennent proprement la vertu, la force & la » gloire? Tous les jours les hommes, après les avoir offensés par des trans- » gressions criminelles, parviennent enfin à les appaiser par des vœux, » par des présens, par des sacrifices, par des libations & par des priéres; car » vous devez savoir, mon fils, que les *Priéres* sont filles de *Jupiter;* elles » sont boiteuses, ridées, toujours les yeux baissés, toujours rampantes, & » toujours humiliées; elles marchent toujours après l'*Injure;* car l'*Injure* al- » tiére, pleine de confiance en ses propres forces, & d'un pié léger, les de- » vance toujours, & parcourt la terre pour offenser les hommes, & les hum- » bles *Priéres* la suivent pour guérir les maux qu'elle a faits. Celui qui les » respecte & qui les écoute, en reçoit de grands secours; elles l'écoutent à leur tour dans ses besoins, & portent ses vœux aux piés du trône du grand » *Jupiter;* mais celui qui les refuse & qui les rejette, éprouve à son tour » leur redoutable courroux; elles prient leur pere d'ordonner à l'*Injure* de pu- » nir ce cœur barbare & intraitable, & de venger le refus qu'elles en ont » reçu ». Cette noble allégorie n'a pas besoin d'explication; car, soit que la Déesse *Até*, qui est le mot de l'original, signifie l'*Injure*, comme Madame *Dacier* l'a traduit; ou le *crime* en général, comme d'autres l'entendent; ou la *Justice divine*. comme je le croirois plutôt; il est facile d'en pénetrer le sens.

Allégories des Payens sur la *Priere.*

Je vais insérer ici une autre Fable Payenne, qui regarde les Priéres, & qui est d'un tour plus divertissant. Si l'on en jugeoit par quelques endroits qu'il y a, on croiroit que *Lucien* en est l'Auteur, ou du moins qu'un autre a tâché d'imiter son style; mais comme les recherches de cette nature sont plus curieuses qu'utiles, je donnerai cette Fable sans m'embarrasser de son Auteur.

» Lorsque *Jupiter* eut introduit, pour la seconde fois, le Philosophe *Menip-* » *pe* dans le Ciel, il voulut fournir de la matiere à ses Spéculations, & leva » une trape qui étoit placée tout auprès de son marchepié. Il sortit d'abord » de cet endroit un si grand bruit & tant de cris, que le Philosophe en fut » étonné. Sur ce qu'il demande ce que c'étoit, *Jupiter* lui dit que c'étoient » les priéres que les hommes lui adressoient. Au milieu de cette confusion » de voix, que la seule oreille de *Jupiter* pouvoit distinguer, *Menippe* enten- » dit répéter, en différens tons & langages, les mots *richesses*, *honneurs* & » *une longue vie*. Lorsque le premier charivari de ces voix, qui montoient

(p) Voyez l'*Iliade* traduite par Mad. *Dacier*, Tome II. L. IX. pag. 114. &c. de l'Edition d'*Amsterdam* en 1712.

„ en foule, eut passé, on les entendit d'une maniere plus distincte. La premiere, qui venoit d'*Athénes*, fut remarquable par sa grande singularité : „ elle demandoit à *Jupiter* qu'il voulût bien augmenter la sagesse & la barbe de son très-humble suppliant. *Menippe* connut, au ton de la voix, que „ c'étoit la priére de son ami *Licandre* le Philosophe. Celle-ci fut suivie de la „ requête d'un autre qui venoit charger un vaisseau, & qui promettoit à *Jupiter*, que s'il avoit soin de le remener heureusement au Port avec de grandes richesses, il lui offriroit une coupe d'argent. *Jupiter* n'en fit pas le moindre cas; mais il inclina son oreille avec plus d'attention qu'à l'ordinaire, „ pour entendre une voix qui se plaignit de la cruauté d'une veuve *Ephésienne*, & qui le pria de vouloir exciter la compassion dans son cœur. „ Celui-ci, dit *Jupiter*, est un fort galant homme, j'ai reçu beaucoup d'encens de sa part, je ne veux pas avoir la cruauté d'exaucer sa priére. Il fut „ alors interrompu par une volée entiere de vœux qu'on lui adressoit pour „ la santé d'un tyran, & que ses sujets faisoient en sa présence. *Menippe*, „ qui remarqua l'ardeur & le zéle dont ces vœux étoient accompagnés, fut „ bien surpris d'entendre de petits murmures qui venoient de la même assemblée, qui se plaignoient à *Jupiter* de ce qu'il laissoit vivre un pareil tyran, „ & qui lui demandoient s'il n'avoit point de foudres pour l'écraser ? *Jupiter* fut si choqué de l'hypocrisie de ces marauts, qu'il admit les premiers „ vœux, & qu'il n'eut aucun égard pour les autres. A la vûe d'un gros nuage, qui montoit vers le haut de la trape, le Philosophe lui demanda ce „ que c'étoit. Ceci, dit *Jupiter*, est la fumée d'une hécatombe qu'un Général vient de m'offrir ; il me sollicite beaucoup pour que je l'aide à tailler „ en piéces une Armée de cent mille hommes qui est rangée en bataille contre la sienne. Qu'est-ce que ce misérable impudent croit que je trouve en „ lui, pour s'être mis dans l'esprit que j'immolerai à sa gloire la vie de tant „ de mortels qui le valent bien lui-même ? Mais prêtez l'oreille, ajoûta-t-il, „ il y a une voix que je n'ai jamais entendue que lorsqu'une personne se „ trouve en danger. Oh ! c'est un maraut qui a fait naufrage dans la Mer „ d'*Ionie*. Il n'y a que trois jours que je le sauvai sur une planche, sur ce „ qu'il me promit de changer de train : le perfide qu'il est ne vaut pas quatre „ deniers, & avec tout cela il a l'impudence de m'offrir un Temple, si je „ veux l'empêcher de couler à fond. —— Qui est-ce donc que je vois là-bas, continua-t-il ? Oh ! c'est un jeune gaillard, qui me supplie de retirer „ son pere des calamités de la vie humaine, pour jouir lui-même d'un bien „ considérable. Mais qu'il ne s'y attende pas ; malgré lui & ses dents, le bon „ homme vivra plusieurs années pour le faire enrager. Là-dessus on entendit la douce voix d'une Dame pieuse, qui demandoit à *Jupiter* la grace „ de paroître aimable & charmante aux yeux de son Empereur. Dans le tems „ que le Philosophe ruminoit sur cette demande extraordinaire, un petit vent „ s'éleva du fond de la trape, qu'il prit d'abord pour un zéphir, mais qu'il „ s'apperçut bientôt n'être qu'une brize de soupirs. Ils avoient une odeur forte d'encens & de fleurs, & ils furent suivis de plaintes les plus tragiques „ sur des blessures & des tourmens, des feux & des flammes, la cruauté, la rage,

» rage, le désespoir & la mort. *Menippe* s'imagina que tous ces cris lamentables venoient de quelque exécution générale, ou de quelques malheureux qui souffroient la torture; mais *Jupiter* lui dit qu'ils venoient de l'Isle de *Paphos*, & qu'il recevoit tous les jours de pareilles plaintes de cette engeance de visionnaires, qu'on appelle des Amans. Je suis si distrait, continua-t-il, par la génération présente de l'un & de l'autre sexe, & il est si difficile, pour ne pas dire impossible, de leur plaire, soit que j'accorde ou que je refuse leurs demandes, qu'à l'avenir j'ordonnerai à un vent d'Ouest de les intercepter dans leur passage, & de les répandre à tout hazard sur toute la surface de la terre. J'entendis en dernier lieu la requête d'un vieillard qui a près de cent ans; il me demandoit encore une année de vie, & promettoit qu'alors il mourroit content. C'est le plus impertinent corps qu'il y ait au monde; il m'a fait la même priére plus de vingt années de suite. Lorsqu'il n'avoit que cinquante ans, il souhaita de pouvoir vivre jusqu'à ce que son fils fût établi; j'y donnai les mains. Alors il demanda la même grace pour sa fille, & ensuite qu'il pût voir l'éducation d'un petit-fils: il a obtenu tout cela, & il voudroit à présent achever une maison qu'il a commencée à bâtir. En un mot, c'est un vieux penard, qui n'est pas raisonnable, & qui ne manque jamais de prétextes; je ne veux plus entendre parler de lui. Là-dessus *Jupiter* en colere ferma la trape tout-d'un-coup, & résolut de ne donner plus audience le reste de la journée.

Malgré la singularité de cette fable à certains égards, ou le ridicule, si l'on veut, la morale en est très-bonne, & mérite bien notre attention. C'est la même qui a été inculquée par *Socrate* & par *Platon*, pour ne rien dire de *Juvenal* & de *Perse*, qui ont fait là-dessus la plus belle de toutes leurs Satyres. On y découvre la vanité des souhaits de l'esprit humain, qui sont une espéce de priéres naturelles; de même que le ridicule de plusieurs actes secrets de la dévotion que les hommes offrent à la Divinité. Entre les différentes raisons qu'on allégue pour avoir une liturgie fixe dans le service public, j'ai toujours cru qu'une des meilleures étoit, qu'on retint par-là dans de justes bornes la folie & l'extravagance de nos désirs, & qu'on les empêche de s'évaporer en demandes absurdes & impertinentes.

L.



XLVIII. DISCOURS.

Per ambages, Deorumque ministeria, præcipitandus est liber Spiritus.

PETR. Satyric. Cap. 118.

(q) Un homme qui parle avec trop de franchise mérite d'être précipité par le ministére des Dieux.

M. le SPECTATEUR,

Métamorphose de *Fidelio* en miroir.

» JE me trouvai en dernier lieu à boire du thé avec de jeunes Dames, qui entretinrent la compagnie d'une Coquette du voisinage, qu'on avoit surprise à faire toutes ses petites minauderies & à se composer devant son miroir. Pour rompre les chiens, » & détourner un discours, qui commençoit à devenir malin de spirituel » qu'il étoit d'abord, la Maîtresse du logis en prit occasion de souhaiter qu'il » y eût, entre les hommes, d'aussi fidéles conseillers, pour diriger les » Dames à orner leur esprit, que le sont les miroirs pour les aider à parer » leur corps. Elle ajoûta, que si un ami sincére venoit, par quelque prodige, » à être métamorphosé en miroir, elle n'auroit pas honte de le consulter » souvent. Cette pensée grotesque opéra si bien toute la soirée sur mon » imagination, que la nuit suivante je fis un rêve qui n'est pas moins étrange, & dont voici le détail.

» Il me sembla que, debout devant mon miroir, j'y apperçus la figure » d'un jeune homme, qui avoit l'air franc & ouvert, & qui d'un ton de » voix aigu me parla en ces termes.

» Le miroir, que vous voyez, étoit autrefois un homme, c'est-à-dire, » moi-même, l'infortuné *Fidelio*. J'avois deux freres, dont la difformité du » corps étoit réparée par la beauté de leur esprit. Mais, avec tout cela, chacun d'eux, comme il est assez ordinaire, avoit un travers d'esprit qui » répondoit à la bizarre fabrique de son corps. L'aîné, dont le ventre s'enfonçoit en dedans d'une maniere monstrueuse, étoit un grand poltron, » & quoique son humeur colérique lui fît prendre feu tout-d'un-coup, elle » servoit à lui grossir les objets, qui venoient à le choquer au-delà de leur

---

(q) Cette traduction a plus de rapport au sujet du *Discours*, qu'au sens de l'Original, qui est tout autre, & qui regarde l'Enthousiasme Poëtique. On peut voir ce passage dans *Pétrone* pag. 146. Edit. *Paris.* cum Notis *Bourdelotii* &c. in-12. Août 1677. ou dans le II. Tome, pag. 120. du *Pétrone* Latin & François, suivant le MS. trouvé à *Belgrade* en 1688. nouvelle Edition in-8. 1709.

» naturel. Le second, dont la poitrine s'élevoit en bosse, prenoit au contrai-
» re à tâche de diminuer tout, & l'on peut dire qu'il étoit, à tous égards,
» l'antipode de son frere. Ces étranges disparités plaisoient une ou deux fois
» à la compagnie où ils se trouvoient; mais l'on s'en dégoûtoit à la fin,
» de sorte qu'on les retira de la Cour, & qu'ils furent envoyés à l'Univer-
» sité pour y étudier les Mathématiques.

» Il est inutile de vous dire que j'étois bien fait de ma personne, & que
» j'avois la réputation d'être un Gentilhomme poli & de briller en com-
» pagnie. J'étois le confident & le mignon de toutes les belles; & si les vieil-
» les ou les laides parloient mal de moi, tout le monde sait qu'elles étoient
» animées d'un esprit de vengeance, au désespoir de ce que je ne voulois pas
» les flatter. Quoi qu'il en soit, ni les unes, ni les autres n'alloient jamais au
» bal ou aux assemblées, qu'après avoir consulté mon goût. *Flavie* coloroit
» ses cheveux en ma présence; *Celie* me montroit ses dents; *Panthée* enfloit
» sa gorge, & *Cleanthe* faisoit briller son diamant à mes yeux; j'ai vû le
» pié de *Cloé*; & j'ai attaché, avec beaucoup d'adresse, les jarretieres de
» *Rhodope*.

» C'est une maxime générale, que les personnes qui s'aiment trop elles-
» mêmes n'ont guéres d'affection pour les autres: j'ai remarqué, avec tout
» cela, que plus les Dames étoient prévenues en leur faveur, plus elles
» avoient de tendresse pour moi. Cela parut dans mes amours avec *Phi-*
» *lautie*, qui m'étoit si dévouée, que l'on disoit fort plaisamment, que si
» j'avois été assez petit, elle m'auroit toujours porté pendu à sa ceinture. Mon
» plus dangereux rival fut un certain sot enjoué, qui, par une longue habi-
» tude avec elle & ses dons naturels, lui étoit devenu semblable à tous
» égards. Elle n'auroit pas manqué de me bannir, si elle ne s'étoit apperçûe
» qu'il me demandoit souvent mon avis sur des matieres de la derniere consé-
» quence; & ce fut cela même qui me rendit plus cher à ses yeux.

» Quoique je fusse toujours caressé des Dames, les hommes avoient si bon-
» ne opinion de ma vertu, qu'ils ne me porterent jamais envie. Un Amant,
» jaloux de *Philautie*, crut un jour l'avoir surprise dans un entretien amou-
» reux; & malgré la distance où il étoit, qui l'empêchoit d'entendre, il se
» figura mille chiméres à la vûe de ses airs & de ses gestes. Il est vrai que,
» retirée dans sa chambre, tantôt elle reculoit quelques pas en arriere avec
» un air serein & attentif, & qu'il lui échappoit ensuite un petit souris in-
» nocent: Tantôt elle prenoit un air dédaigneux, quoique plein de majesté;
» elle fermoit à demi les yeux d'une maniere languissante; elle se couvroit
» le visage d'une main, après avoir rougi: tantôt elle lâchoit un soupir, &
» l'on auroit dit qu'elle étoit prête à rendre l'ame. Frappé de ces attitu-
» des, l'Amant furibond parut; mais dans quelle surprise ne tomba-t-il pas
» de n'y voir que l'innocent *Fidelio* tout seul avec le dos appuyé contre la
» muraille, & placé entre deux croisées!

» Je ne finirois pas, si je m'amusois à vous parler de toutes mes avantu-
» res. Souffrez donc que j'en vienne au plutôt à celle où je reçus le coup de
» mort, & où *Philautie* trouva son bonheur.

» Elle eut malheureusement la petite vérole, & l'on me defendit d'une » maniere bien expresse de la voir, dans la crainte que ma vûe n'augmentât » son mal, & que je ne l'attrapasse moi-même du premier coup d'œil. Aussi » tôt qu'on lui eut permis de rester levée dans sa chambre, elle en sortit » un jour en cachette, pour se rendre à l'appartement voisin, où elle me » trouva tout seul. D'abord elle courut vers moi, avec des transports de » joie, sans craindre le moins du monde aucun rebut de ma part. Mais hé- » las! de quelle fureur ne la vis-je pas animée, lorsqu'elle entendit que j'étois » effrayé à la vûe d'un spectacle si dégoûtant? Bouffie de rage, elle se recu- » la, pour voir si j'aurois l'insolence de le répéter de nouveau. Je n'y man- » quai point, & je lui dis même de plus, que sa passion mal ordonnée aug- » mentoit sa laideur. Incapable de se retenir, & au désespoir, elle saisit une » aiguille de tête, & me l'enfonça dans le cœur de toute sa force. Il n'y eut » pas moyen de survivre à ce trait, mais je gardai ma sincérité jusques au » bout; j'exprimai toujours mes véritables sentimens, quoiqu'avec des pa- » roles entrecoupées; &, par des grimaces pleines de reproches, j'annon- » çai jusques à mon dernier soupir la difformité de ma meurtriere.

» *Cupidon*, qui suit toujours les belles, & qui eut pitié du sort d'un aussi » fidéle serviteur que moi, obtint de la *Destinée*, que mon corps seroit incor- » ruptible, & qu'il retiendroit les qualités de mon esprit. Je perdis aussitot » la figure humaine, je devins poli & brillant, & jusques à ce jour je fus le » premier favori des Dames.

T.

XLIX. DISCOURS.

Nescio quâ præter solitum dulcedine læti.

VIRG. Georg. I. 412.

Je ne sai, par quelle douce température de l'air, ils sont plus gais qu'à l'ordinaire.

Sur la *Gayeté* que le *Printems* nous donne, & le bon usage que l'on en peut faire.



OCCUPÉ l'autre jour à examiner diverses Lettres que l'on m'a écri- tes, je tombai par hazard sur la suivante, que je reçus de *Danne- marc* il y a environ deux années, & qui me venoit d'un ami fort spirituel. La voici mot pour mot.

De *Copenhague* le 1. de *Mai* 1710.

MON CHER MONSIEUR,

» Le Printems s'est déja manifesté chez vous dans les prairies & les bois; » tout y rit & invite à la promenade ou à la solitude, & à former des plaintes

» sur le moindre sujet : les amoureux commencent à gémir, & leurs blessures se renouvellent. De mon côté, quoiqu'éloigné de ces doux climats, je » ne suis pas sans mes chagrins. Peut-être vous moquerez-vous de moi, & » que vous me prendrez pour un franc visionnaire, lorsque je vous aurai dit » la cause de mon inquiétude ; avec tout cela je ne saurois m'empêcher de me » croire malheureux au pié de la lettre, lorsque je me vois dans une région » bien différente de l'ancien Paradis. Toutes les saisons de l'année y sont » desagréables, & la campagne y est destituée de tous les plaisirs champêtres. Il y a deux ans que je n'ai pas entendu le chant d'un oisillon, où le » murmure d'un ruisseau, ni senti le souffle d'un zéphir, & que ma vûe n'a » pas été régalée d'un seul pré émaillé de fleurs. Chaque vent forme ici un » orage, & tout amas d'eau y devient une mer. Lorsque vous réfléchirez un » peu là-dessus, je me flatte que vous ne trouverez pas mes plaintes frivoles, ni indignes d'un homme capable d'avoir des pensées sérieuses ; puisque » l'amour des bois, des champs & des fleurs, des rivieres & des fontaines, » semble être né dans le cœur de l'homme, avant même que le beau sexe fût » au monde. Je suis, *&c.*

Si, par un acte de ma volonté, je pouvois me transporter d'un pays à l'autre, je voudrois passer l'Hyver en *Espagne*, le Printems en *Italie*, l'Eté en *Angleterre*, & l'Automne en *France*. De toutes les saisons, il n'y en a point qui, pour la beauté & l'agrément, le puisse disputer au Printems. Il a le même éclat entre les saisons de l'année, que le matin à l'égard des différentes parties du jour, ou la jeunesse entre les périodes de la vie. L'Eté est plus agréable en *Angleterre* que dans aucun autre pays de l'*Europe*, pour cela seul qu'on y voit un plus grand mêlange du Printems. La douceur de notre climat, & les fréquentes pluyes, ou les rosées, qui servent à y rafraîchir l'air, donnent une face riante à nos campagnes, & y entretiennent une verdure continuelle dans les mois les plus chauds de l'année.

A l'arrivée du Printems, lorsque toute la nature commence à reprendre ses forces, le même plaisir animal qui fait chanter les oiseaux, & qui réjouit toute l'engeance des bêtes brutes, s'éleve d'une maniere très-sensible dans le cœur de l'homme. Je ne sache pas qu'il y ait aucun Poëte, qui ait si bien observé que *Milton* ces secrets épanchemens de joie qui saisissent l'esprit de celui qui contemple les agréables scénes de la nature ; il y revient deux ou trois fois dans son *Paradis perdu*, & il en donne une très-belle description, sous le nom de *Plaisir printanier*, dans cet endroit où il dit que le diable lui-même y est presque sensible.

Divers Auteurs ont écrit sur la vanité de toutes les choses du monde, & fait voir l'incapacité où elles sont de nous procurer aucun plaisir réel ou solide. Ces discours peuvent être fort utiles aux sensuels & aux voluptueux ; mais les Spéculations qui nous montrent les créatures par leur bel endroit, & qui nous étalent tous les plaisirs innocens que l'on goûte à l'occasion de plusieurs objets qui nous environnent, ne sont pas moins avantageuses aux personnes d'une humeur sombre & mélancolique. C'est pour cela même que j'ai recom-

mandé la gayeté de l'esprit dans deux de mes derniers *Discours*, & que je la voudrois inculquer ici de nouveau, non seulement par la considération de nous-mêmes, & de cet Etre infini duquel nous dépendons, ou par l'inspection générale de cet Univers où il nous a placés ; mais par ces réflexions sur la (*r*) saison de l'année où nous sommes. La création est un festin continuel pour l'esprit d'un homme de bien ; tout ce qu'il voit le réjouit & l'égaye ; la Providence a répandu tant d'agrémens sur la nature, qu'il est impossible à un esprit que le plaisir sensuel & grossier n'a pas abruti, de les envisager sans qu'il en reçoive une secrette joie. Le Psalmiste, dans plusieurs de ses divins Cantiques, a célébré ces belles & charmantes scénes qui réjouissent le cœur de l'homme, & y font naître ce *Plaisir printanier*, que *Milton* a si bien décrit.

La connoissance de la Physique reléve le goût qu'on trouve à contempler les Ouvrages de la nature, & sert non seulement à le rendre agréable à l'imagination, mais aussi à l'entendement. Elle ne s'arrête pas au murmure des ruisseaux, ni à la mélodie des oiseaux, ni à l'ombre des bois & des forêts, ni à l'émail des prairies ; mais elle y observe les différentes vûes de la Providence, & les traits miraculeux de la Sagesse divine qui y brillent de toutes parts. Elle augmente les plaisirs de la vûe, & excite dans l'ame une si juste & si noble admiration, qu'elle n'est pas fort éloignée de la piété.

Il n'est pas au pouvoir de toute sorte de génies d'offrir cette espéce de culte au grand Auteur de la nature, & de s'abandonner à ces méditations rafinées de l'esprit humain, qui ne peuvent sans doute qu'être fort agréables à ses yeux. Ainsi, pour conclure ce petit essai sur la gayeté que cette saison de l'année inspire naturellement, je recommanderai un exercice qui est à la portée de tout le monde.

Je voudrois donc que mes Lecteurs moralisassent un peu là-dessus, & qu'ils fissent, de ce plaisir naturel de l'ame, une vertu Chrétienne. Lorsque nous nous trouvons animés de cet agréable instinct, ou de cette satisfaction secrette qui naît à la vûe des beautés répandues dans l'Univers, examinons à qui nous sommes redevables de tous les plaisirs de nos sens, & qui est celui (*s*) qui n'a pas plutôt *ouvert sa main*, que *ses créatures sont rassasiées de ses biens*. (*t*) Un Apôtre nous enseigne à tirer avantage de la situation où nos esprits se trouvent, & à pratiquer quelque exercice religieux conforme à cet état, lorsqu'il exhorte ceux qui souffrent à prier Dieu, & ceux qui ont l'esprit content à chanter des Pseaumes ou des Cantiques. La gayeté qui nous est inspirée à la vûe des Ouvrages de la nature, ne peut que nous disposer à la gratitude. L'esprit qui est rempli de cette joie secrette, a fait un grand pas vers les louanges & les actions de graces qu'il doit à son Créateur : un sentiment de reconnoissance pour l'Etre suprême qui la produit, la sanctifie dans l'ame, & lui donne son juste prix. Cette disposition d'esprit, forme

(*r*) A la fin du Mois de *Mai*.
(*s*) Pseaume CIV. 28.
(*t*) Saint Jacques V. 13.

en habitude, consacre tout ce qui s'offre à nos yeux, soit un champ ou un bois; elle tourne une promenade ordinaire en un sacrifice du matin ou du soir, &, de ces rayons passagers de joie qui brillent dans l'ame & la rafraîchissent en ces occasions, elle en fera un état permanent, un bonheur inaltérable & continuel.

L.

L. DISCOURS.

Benè colligitur hæc Pueris, & Mulierculis, & Servis, & Servorum simillimis Liberis esse grata. Gravi verò homini, & ea quæ fiunt judicio certo ponderanti probari posse nullo modo.

Cic.

On a sujet de conclurre que ces choses peuvent être agréables à de petits Garçons, à des Femmelettes, à des Esclaves où à des Personnes libres qui leur ressemblent; mais un Homme grave, qui juge sainement de tout, ne sauroit jamais les approuver.



J'AI réfléchi quelquefois, en mon particulier, sur les niaiseries & les bagatelles qui donnent du crédit aux hommes, non seulement dans les choses indifferentes & communes de la vie, mais aussi dans les affaires de la plus grande importance. Vous voyez, lorsqu'il s'agit de l'élection des Membres qui doivent être députés au Parlement, jusqu'où le soin de saluer des colines entieres de vieilles femmes, de boire avec de gros paysans, & de se mettre à niveau de la lie du peuple dans les choses même où il rampe le plus, je veux dire ses divertissemens; vous voyez, dis-je, jusqu'où le soin de tout cela peut amener un homme qui aspire à être élû. Si l'on veut se prostituer & s'accommoder à l'humeur dominante du vulgaire, c'est peut-être le plus sûr moyen qu'il y ait pour s'élever dans le monde & y paroître avec éclat. Il ne faut qu'étudier le panchant de ceux que l'on fréquente, & les prendre par leur foible, pour en obtenir tout ce que l'on souhaite: on n'a besoin ni de beaux talens, ni d'une grande vertu, pour plaire même aux personnes les plus distinguées, & qui ont le plus d'esprit. L'orgueil, déguisé d'une maniere ou d'autre, & qui échappe souvent à celui qu'il anime, est le ressort le plus ordinaire qui fait agir les hommes. Vous n'avez qu'à découvrir l'endroit par lequel un homme croit surpasser les autres, lui prodiguer vos éloges à cette occasion, & n'entrer jamais en concurrence avec lui sur cet article, vous en ferez tout ce qui vous plaira. (*u*) Il en prit mal à un Sécretaire d'Etat en *Espagne*, à ce que j'ai lû quelque part, de n'avoir pas suivi cette maxime. Il servoit un Prince, qui se

Pour obtenir les bonnes graces des hommes, il n'y a qu'à les prendre par leur foible.

(*u*) Je ne sai si l'Auteur s'est bien ressouvenu de ce qu'il avoit lû, ou non; mais il y a un autre Fait qui approche beaucoup de celui qu'il rapporte ici. Je veux dire

piquoit d'entendre à fond le *Latin*, & qui écrivoit souvent des Lettres en cette Langue. Un jour ce Monarque lui en fit voir une qu'il venoit d'écrire à un Prince etranger ; &, sous ombre de lui demander son avis, il recherchoit ses éloges. Ce fidele Conseiller ne se borna pas seulement à critiquer certaines expressions trop fortes qui emportoient plus que son Maître ne croyoit, mais il y corrigea d'ailleurs quelques phrases peu *Latines*. Vous pouvez bien vous imaginer que les autres Dépêches ne les occuperent pas beaucoup le reste de la soirée. Quoi qu'il en soit, M. le Sécretaire, de retour chez lui, appella son fils aîné, l'entretint de ce qui venoit de se passer, & lui déclara que sa famille devoit se préparer à sortir au plutôt du Royaume ; *car*, dit-il, *le Roi sait que j'entens le* Latin *mieux que lui.*

Cette lourde bévûe, dans un Ministre d'Etat, doit servir de leçon à tous ceux qui cherchent à faire fortune. D'ailleurs on doit bien prendre garde à l'humeur & au génie de ceux à qui l'on fait sa cour ; du moins il n'y a nul doute qu'un homme de bon sens, qui est élevé au-dessus des autres, ne soit indigné de voir tous ces vils esclaves qui l'environnent, prêts à lui applaudir de la mine & du geste, d'abord qu'il ouvre la bouche, & qu'il ne se moque d'eux dans le fond de son ame. C'est une assez plaisante comédie de voir un Supérieur ne parler qu'à bâtons rompus, & mettre ainsi à la torture le visage de ses humbles admirateurs, qui ne savent où ils en sont, ni ce qu'ils doivent approuver par un petit souris. Tous ces airs respectueux ne sont de mise qu'à la Cour ; mais dans tout autre endroit, si l'on veut plaire à certaines personnes & obtenir leurs bonnes graces, il ne faut pas se borner au simple extérieur. Si vous demeurez à la campagne, & que vous ayez envie d'être chef de parti, un bon estomac, une voix haute & un enjoûment rustique vous méneront fort loin, pourvû que vous sachiez bien boire, & boire tout ce que l'on vous offre.

Après avoir insinué que la plûpart des hommes se laissent conduire par une sotte vanité qui les domine, j'en donnerai ici un exemple. Il s'agit d'un vieillard, qui vivoit il y a environ quarante ans ; il étoit d'une humeur si bizarre & si quinteuse, que personne n'osoit l'aborder ; mais il se rendoit à un certain petit Caffé, où il défioit tout le monde au trictrac & à toutes tables. Le moyen de lui plaire étoit de le recevoir à ses heures de loisir, & de lui donner occasion de triompher à l'un ou à l'autre de ces jeux ; car en qualité d'homme élevé dans les emplois, il se piquoit d'être propre aux affaires & au divertissement. C'est ainsi que l'on fait sa cour ; mais il y a une autre méthode plus efficace, que les gens polis nomment *faire une honnêteté*, & que le vulgaire appelle *corrompre par des présens*. Selon mes idées, je trouve qu'un *Billet doux* tiré sur la Banque est, en ce cas, plus galant que les espéces

qu'un Seigneur *Espagnol*, après avoir joué long-tems aux Echecs avec *Philippe II.* & gagné toutes les parties, s'apperçut au sortir du Jeu, que le Roi avoit un profond chagrin. C'est pourquoi, dès qu'il fut de retour à sa maison, il appella ses Enfans, & leur dit : *Mes Enfans, nous n'avons plus rien à prétendre à la Cour ; il n'y fera jamais bon pour nous ; car le Roi est offensé de ne m'avoir pû gagner aux Echecs.* Voyez *l'Homme de Cour* de Gracian, Max. VII. Note 2,

sonnantes. Il est vrai qu'il y a des bourrus qui ne veulent accepter ni billets ni espéces : tout ce que je puis dire à leur égard, en qualité d'homme qui s'est melé autrefois de Chimie, est qu'une partie de la matiere, pour devenir fluide, demande un certain ingrédient, qu'une autre partie en demande un autre, & qu'il n'y en a point qui ne puisse être dissoute par ceci ou par cela. Ainsi la vertu, qui est trop rigide pour céder au papier ou à l'or, se fondra tout doucement infusée dans une liqueur. Nos insulaires de la *Barbade*, qui ne sont pas des niais, n'ont aucun procès à poursuivre dans la *Grande-Bretagne*, qu'ils n'y mélent de l'eau de citron, qu'ils distribuent avec adresse entre les favoris de nos personnes en crédit. Des vins exquis envoyés à propos l'emportent tous les jours dans des affaires épineuses & de conséquence, où dix mille fois la valeur seroit rejettée avec indignation.

Mais, pour ne pas venir à un plus long détail des moyens qui servent à gagner les hommes, & qui font voir que la vertu la plus austére est corruptible, soit qu'on les attaque par des présens, ou par les passions qui les dominent; cherchons quelque expédient pour tourner celles-ci du côté de l'honneur & de la franchise. Lorsqu'un homme est persuadé que la moindre brèche faite à sa candeur lui porte coup & ruine en quelque maniere son existence, l'amour propre devient une vertu. C'est par-là que le bien & le mal seront les seuls objets qu'il approuvera ou qu'il condamnera; & celui qui fait tort à un autre lui paroîtra aussi criminel, que s'il en étoit insulté lui-méme. Je ne vois que cet expédient pour se rendre équitable. En un mot, tout homme qui suit les lumieres de la raison & de sa conscience, peut bien s'engager dans l'erreur par l'artifice des autres, mais il ne tombera jamais dans le crime.

T.

LI. DISCOURS.

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.

OVID. Rem. Amor. v. 10.

Mon amour, autrefois furieux, obéit à présent aux loix de la raison.

Nouvelles réflexions sur le *Printems*, l'Avis que l'Auteur a donné là-dessus aux Dames.



TENEZ-*vous sur vos gardes aux Ides du mois de Mars*, dit autrefois un Augure *Romain* à *Jule-César*. *Tenez-vous sur vos gardes au mois de Mai*, dit le *Spectateur Anglois* aux belles de son pays. L'avis du premier fut malheureusement négligé, & la confiance de *César* lui couta la vie. Je me flatte que mes aimables Compatriotes ont eu plus d'égard à l'exhortation que je leur ai adressée; du moins je n'ai entendu parler jusques-ici que d'un petit nombre de chûtes survenues entre elles dans le mois dernier.

Avec tout cela, je ne veux rien décider ſur cet article, juſqu'à ce qu'il y ait neuf mois bien écoulés, parce que mon bon ami le Chevalier *de Coverley*, à ce qu'il m'a dit ſouvent lui-même, a toujours plus affaire au bout de ce terme, en qualité de Juge de Paix, avec la jeuneſſe débauchée de ſa campagne, qu'en toute autre ſaiſon de l'année.

Je ne dois pas oublier ici une Lettre qui me fut écrite, il y a près de quinze jours, par une Dame, qui ne pouvoit plus ſe contenir, à ce qu'il ſemble, & qui prétend que le mois de *Mai* étoit alors expiré, parce qu'elle ſuit toujours le nouveau ſtyle dans ſon calcul.

D'un autre côté, diverſes Lettres, que des Amans fruſtrés de leur attente m'ont écrites en colere, me perſuadent que mon avis a été fort utile au beau ſexe, qui *averti* par-là, comme dit le vieux proverbe, s'eſt auſſi bien *muni*.

Un de ces Meſſieurs me dit qu'il voudroit m'avoir donné cent piſtoles, & que je n'euſſe pas écrit un tel *Diſcours*, puiſque ſa Maîtreſſe, qui lui avoit promis de s'expliquer au commencement de *Mai*, l'avoit renvoyé au mois de *Juin*, après la lecture de ce *Diſcours*.

Thirſis m'avertit que *Sylvie* ne voulut pas ſe promener avec lui dans les prés, ſous ombre que le *Spectateur* le lui avoit défendu.

Un autre de mes Correſpondans, qui ſe ſigne *Math. Maigret*, ſe plaint de ce qu'accoutumé à déjeûner chez ſa Maîtreſſe avec du chocolat, il n'y a bû depuis le premier de *Mai* que du thé verd, qui l'affame plutôt qu'il ne le nourrit.

Puiſque je donnai mon avis aux Dames, dès que nous fûmes entrés dans cette ſaiſon de l'année, qui eſt un vrai tems de criſe pour elles, il eſt juſte qu'à la fin de cette même ſaiſon, je les félicite d'en être heureuſement ſorties, & que je leur en ſouhaite joie de tout mon cœur.

Elles peuvent à préſent réfléchir ſur les dangers qui les menaçoient, & dont elles ont eu le bonheur d'échapper, avec autant de ſatisfaction qu'en avoient autrefois leurs biſayeules, après avoir ſoutenu l'épreuve du feu, & marché nuds piés ſur des ſocs ardens. Les influences du Printems ont déja perdu beaucoup de leur force; le Roſſignol ne fait plus retentir nos bois de ſes chanſons amoureuſes, les fleurs ſont déja tombées des arbres, & l'herbe émaillée des prés a été renverſée par le Faucheur.

Je vais donc permettre aux belles de retourner à la lecture de leurs Romans & à boire du chocolat, pourvû qu'elles en uſent avec modération, juſques à la mi-*Juin* lorſque le Soleil aura fait quelque progrès dans le ſigne du *Cancer*. Il n'y a rien de plus dangereux qu'une trop grande ſécurité. Les *Troyens*, qui s'étoient bien tenus ſur leurs gardes tout le tems que les *Grecs* camperent devant leur Ville, ne crurent pas plutôt le ſiége levé & qu'il n'y avoit plus rien à craindre, qu'ils ſe négligerent; mais dès la nuit ſuivante ils ſe virent brûler dans leurs lits. J'obſerverai d'ailleurs, que ſi quelques climats jouiſſent d'un Printems continuel, on voit certaines femmes qui ſe reſſentent toute leur vie des influences du mois de *Mai*. Ce ſont une eſpèce de *Valétudinaires* à l'égard de la chaſteté, auſquelles je voudrois preſcrire un régime qui durât juſques à la fin de leurs jours. Je ne ſaurois croire que

celles-ci soient tout-à-fait hors de danger qu'après avoir regardé notre sexe, du moins cinq années de suite, à travers une paire de lunettes. M. *Honeycomb* m'a dit souvent qu'il est beaucoup plus aisé d'enlever une femme de cet ordre, après qu'elle a passé son année climactérique, qu'une jeune fille au-dessous de vingt-cinq ans; & qu'un débauché de sa connoissance, qui avoit travaillé en vain à gagner les bonnes graces d'un tendron de quinze ans, avoit fait enfin sa fortune par l'enlévement de sa grand-merè.

Mais puisque ce *Discours* n'est pas destiné à celles du beau sexe qu'on peut nommer *toujours vertes*, je m'adresserai à celles qui sont disposées à écouter les principes de la raison & de la vertu, & qui peuvent aujourd'hui me donner audience de sans froid. S'il y en a quelques-unes qui ayent perdu leur innocence, elles doivent se considérer comme étant dans le déplorable état où (*x*) *Chamont* trouve que sa sœur est tombée, lorsqu'il dit: Elle étoit à nos yeux comme une rose nouvelle : mais cet éclat qui nous charmoit, s'est évanoui depuis qu'un destructeur cruel la ceuillie.

Au contraire, celles qui ont observé les précautions que je leur ai données, & qui ont suivi les régles de la modestie, fleuriront à présent comme une rose au mois de *Juin*, environnées de nouveaux charmes, & de cette innocente pudeur qui éclate sur le visage. Avec tout cela, je les prie de vouloir penser à la honte qu'auroit un Général, qui, après avoir fait une heureuse campagne, se laisseroit surprendre dans ses quartiers d'hyver: il ne seroit pas moins deshonorable à une Dame de perdre, dans tout autre mois de l'année, ce qu'elle a eu soin de conserver dans le mois de *Mai*.

Il n'y a point de charme dans le beau sexe, qui puisse tenir la place de la vertu. Sans l'innocence, la beauté devient desagreable, & la qualité est digne de méptis; la bonne éducation dégénere en libertinage, & la vivacité de l'esprit se tourne en impudence. On observe que les Peintres & les Statuaires nous représentent toutes les vertus sous la figure de femmes; mais s'il y en a quelqu'une qui ait un droit plus immédiat à cette représentation, c'est à coup sûr la modestie. Je laisse aux Théologiens à munir les Dames contre le vice opposé, en ce qu'elles peuvent être vaincues par les tentations: pour moi, il me suffit de leur avoir donné mes avis là-dessus, en ce que l'instinct peut les entraîner.

X.

(*x*) C'est un des Personnages d'une Tragédie de M. *Otway*, intitulée, l'*Orpheline*, ou *Le Mariage infortuné*.



LII. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— dolor ipſe diſertum
Fecerat, ——— ——— ——— ——— ———

Ovid. Metam. L. XIII. 228.

La douleur, dont j'étois accablé, me rendoit éloquent.

Sur la *compaſſion*, & l'éloquence naturelle à la douleur.



OMME les *Stoïciens* banniſſent toutes les paſſions en général, ils ne veulent pas que leur Sage prenne aucune part aux afflictions des autres. (*y*) *Si vous voyez*, dit Epictete, *votre Ami dans le trouble, vous pouvez en paroître affligé, & lui témoigner même que vous y êtes ſenſible; mais gardez-vous bien d'en avoir une véritable douleur.* Les plus rigides de cette ſecte n'en vouloient pas même venir juſques à ce dehors affecté; & ſi l'on parloit à l'un d'eux de quelque calamité ſurvenue au plus cher de ſes amis, il répondoit d'abord, *Qu'eſt-ce que cela m'importe?* Si l'on aggravoit les circonſtances de ſon malheur, en faiſant voir qu'elles étoient terribles & en grand nombre, il répondoit de nouveau, *Tout cela peut être vrai; mais qu'eſt-ce que cela me fait?*

Pour moi, je crois que la compaſſion n'aide pas ſeulement à rafiner & à polir la nature humaine, mais qu'il y a quelque choſe de plus doux & de plus agréable que tout ce qu'on peut trouver dans ce bonheur plein d'indolence, ou cette inſenſibilité pour le genre humain, en quoi les *Stoïciens* faiſoient conſiſter la ſageſſe. La pitié n'eſt autre choſe que l'amour, la plus agréable de toutes les paſſions, adoucie par quelque mélange de chagrin: c'eſt une eſpece de ſouci tendre, ou une généreuſe ſympathie, qui unit tous les hommes enſemble, & les confond dans le même ſort.

Ceux qui ont donné des régles ſur l'Art Oratoire & la Poëtique, conſeillent à celui qui écrit, ſoit en Proſe ou en Vers, d'exciter en lui-même le dégré de douleur qu'il veut inſpirer aux autres. De-là vient qu'il n'y a perſonne qui ſoit auſſi en état d'émouvoir à la pitié que ceux qui racontent leurs propres ſouffrances. La douleur a une éloquence toute particuliere, & fournit des traits plus pathétiques que la plus belle imagination n'en ſauroit inventer. La nature dicte en cette occaſion mille ſentimens paſſionnés, où l'art ne peut jamais atteindre.

De-là vient auſſi que les courtes Harangues ou les belles Sentences, qu'on trouve ſouvent dans les Hiſtoriens, font plus d'impreſſion ſur l'eſprit des Lecteurs, que les endroits les plus étudiés d'une Tragédie bien écrite. D'un côté le récit d'un fait, ou d'une grande vérité, met, pour ainſi dire, devant nos yeux la perſonne intéreſſée; au lieu que de l'autre la fiction l'éloigne

(*y*) C'eſt la ſubſtance de la Sect. 23. de ſa Philoſophie.

davantage de notre vûe. Je ne sache pas avoir jamais lû une Histoire, ancienne ou moderne, plus touchante qu'une Lettre d'*Anne de Boulen*, épouse d'*Henri VIII*, & mere de la Reine *Elizabeth*. (z) On la trouve écrite de sa propre main dans la Bibliothéque du Chevalier *Cotton*.

(a) *Shakespear* lui-meme n'auroit pu lui prêter un style si conforme à son état & à son caractere. On y voit les plaintes d'une Amante méprisée, les ressentimens d'une Epouse maltraitée, & les chagrins d'une Reine en prison. Il est presque inutile d'avertir mes Lecteurs que cette Princesse étoit alors poursuivie en Justice pour avoir souillé la couche du Roi, & qu'elle fut ensuite décapitée en public à cette occasion, quoique plusieurs ayent cru qu'on lui fit plutôt son procès, à cause que le Roi étoit devenu amoureux de *Jeanne Seymour*, que pour aucun crime qu'elle eût commis. Voici de quelle maniere elle s'exprimoit dans cette Lettre :

SIRE,

» Le déplaisir de Votre Grandeur & mon emprisonnement me paroissent » des choses si étranges, que je ne sai point du tout ni ce que je dois écrire » ni sur quoi je dois m'excuser. Vous m'avez envoyé dire, par un hom- » me que vous savez être mon ennemi déclaré depuis long-tems, que, pour » obtenir votre faveur, je dois reconnoître une certaine vérité. Il n'eut pas » plutôt fait son message, que je m'apperçus de votre dessein ; mais si, com- » me vous le dites, l'aveu d'une vérité peut me procurer ma délivrance, » j'obéirai à vos ordres de tout mon cœur, & avec une entiere soumission.

» Que Votre Grandeur ne s'imagine pas que votre pauvre femme puisse » jamais être amenée à reconnoître une faute, dont la seule pensée ne lui est » pas venue dans l'esprit. Pour vous dire la vérité, jamais Prince n'a eu une » femme plus fidéle à l'égard de tous ses devoirs, & dans toute sorte d'affec- » tion sincere, que celle que vous avez trouvée en la personne d'*Anne de Bou- » len*, qui auroit pu se contenter de ce nom & de son état, s'il avoit plû à » Dieu & à Votre Grandeur de l'y laisser. Mais, au milieu de mon éléva- » tion & de la Royauté où vous m'avez admise, je ne me suis jamais oubliée » jusques à ce point, que je n'aye toujours appréhendé quelque revers pa- » reil à celui qui m'arrive aujourd'hui. Comme elle n'avoit pas un fonde- » ment plus solide que la fantaisie de Votre Grandeur, je croyois bien que » la moindre altération seroit capable de vous tourner vers quelque autre » objet. Vous m'avez élevée, d'un bas étage, à la Royauté, & à devenir vo- » tre compagne, fort au-delà de mon mérite, ou de mes desirs. Si donc vous » m'avez crue digne de cet honneur, ne souffrez pas, bon Prince, qu'aucune » fantaisie volage, ou qu'aucun mauvais conseil de mes ennemis, me prive » de votre faveur Royale ; ne souffrez pas, bon Prince, qu'une tache si noire, » & si indigne que celle d'avoir été infidéle à Votre Grandeur, ternisse la

(z) *Otho* C. 10.
(a) Voyez le *Journal Litteraire*, impr. à la *Haye*, Tom. IX. pag. [illegible]

» réputation de votre très-obéissante femme, & de la jeune Princesse votre
» fille. Ordonnez, bon Roi, que l'on instruise mon procès; mais que l'on y
» observe les Loix de la Justice, & ne permettez pas que mes ennemis
» jurés soient mes accusateurs & mes juges : ordonnez même qu'on me le
» fasse en public, puisque ma fidélité ne craint pas d'être exposée à la honte :
» alors vous verrez mon innocence justifiée, vos soupçons levés, votre esprit
» satisfait, & la calomnie réduite au silence; ou mon crime paroîtra aux
» yeux de tout le monde. Ainsi, quoi qu'il plaise à Dieu ou à vous d'ordon-
» ner de moi, Votre Grandeur peut se garantir de la censure publique, &
» mon crime étant une fois prouvé en Justice, vous êtes en pleine liberté,
» devant Dieu & devant les Hommes, non seulement de me punir comme
» une épouse infidéle; mais de suivre votre inclination, que vous avez déja
» fixée sur cette personne, pour l'amour de la quelle je me vois réduite dans
» cet état, & que j'aurois pu vous nommer il y a long-tems, puisque Votre
» Grandeur n'ignore pas jusqu'où alloient mes soupçons à cet égard.

» Mais si vous avez résolu de me perdre, & que ma mort, fondée sur une
» infame calomnie, vous doive mettre en possession du bonheur que vous
» souhaitez, je prie Dieu qu'il veuille vous pardonner ce grand crime, aussi-
» bien qu'à mes ennemis, qui en sont les instrumens; & qu'assis, au dernier
» jour, sur son trône, devant lequel vous & moi comparoîtrons bientôt,
» & où je ne doute pas, quoi que le monde puisse croire de moi, que mon
» innocence ne soit ouvertement reconnue, je le prie, dis-je, qu'alors il ne
» vous fasse pas rendre un compte rigoureux du traitement cruel & indigne
» que vous m'aurez fait.

» La derniere, & la seule chose que je vous demanderai, est que je porte
» moi seule tout le poids de votre indignation, & que ces pauvres & inno-
» cens Gentilshommes, qui, à ce que j'ai ouï dire, sont retenus à cause de
» moi dans une étroite prison n'en reçoivent aucun mal. Si jamais j'ai
» trouvé grace auprès de vous; si jamais le nom d'*Anne de Boulen* a été
» agréable à vos oreilles, souffrez que j'obtienne ma demande, & je
» ne vous inquiéterai plus sur quoi que ce soit; mais j'adresserai toujours
» mes ardentes priéres à la Trinité, afin qu'il lui plaise vous maintenir en sa
» bonne garde, & qu'elle vous dirige dans toutes vos actions. De ma triste
» prison à la *Tour*, le 6 de *Mai*.

Votre très-fidèle & très-obéissante femme,

L.

ANNE DE BOULEN.



LIII. DISCOURS.

Ut nemo in sese tentat descendere! nemo!

PERS. Sat. IV. 23.

Ah! qu'il est vrai que personne ne tâche de s'examiner, & de se connoitre! Non, personne!



'HYPOCRISIE, au quartier de la Ville où se trouve la Cour, est bien différente de celle qu'on voit dans la Cité. L'Hypocrite à la mode tâche de paroître plus déréglé qu'il n'est, & l'Hypocrite citoyen voudroit passer pour avoir plus de vertu qu'il n'en a. Le premier semble craindre tout ce qui a quelque apparence de Religion, & souhaiteroit qu'on le crût engagé dans plusieurs intrigues amoureuses & criminelles, dont il n'est pas coupable. Le dernier se revêt d'un extérieur dévot, & cache une infinité de vices sous les belles apparences de la vertu.

Différentes sortes d'*hypocrisie* & les moyens de s'en garantir, ou d'arriver à la connoissance de soi-même.

Mais il y a une autre sorte d'hypocrisie, qui différe de ces deux-là, & qui doit servir de sujet à ce *Discours:* je veux dire cette hypocrisie, qui engage un homme non seulement à en imposer aux autres, mais aussi à se tromper lui-même; cette hypocrisie, qui le rend la dupe de son propre cœur, qui le persuade qu'il a plus de vertu qu'il n'en a dans le fond, qui l'empêche de faire attention à ses vices, ou qui l'oblige à les prendre pour des vertus. C'est de cette fatale hypocrisie & de cet aveuglement de soi-même, dont le Psalmiste parle, lorsqu'il dit, (*b*) *Qui est celui qui connoît* ses *fautes commises par erreur? Purge-moi de* mes fautes *cachées*.

Si les impies de profession méritent que les Ecrivains de Morale employent tous leurs efforts pour les ramener du vice & de l'égarement, quel soin & quelle compassion ne doivent pas attendre de leur part ceux qui marchent dans les sentiers de la mort, & qui s'imaginent être dans le chemin de la vertu? C'est pour cela même que je tâcherai de poser ici quelques régles, qui puissent aider à découvrir ces vices qui se tiennent cachés sous les enveloppes & les replis du cœur, & de montrer les moyens par lesquels on peut atteindre à une véritable connoissance de soi-même. Ceux que l'on prescrit d'ordinaire sont de nous examiner sur les préceptes & les maximes de l'Evangile, qui doivent servir à régler toutes nos démarches, & de comparer notre vie à celle de JESUS-CHRIST, le modéle de la perfection, aussi-bien que le Guide & le Maître de ceux qui reçoivent sa doctrine. Quoiqu'on ne sauroit trop insister sur ces deux articles, il y a tant d'habiles Ecrivains qui les ont touché, que je ne m'y arrêterai pas davantage.

Ainsi je vai proposer les moyens suivans à ceux qui ont envie de connoître leurs défauts secrets, & de ne s'estimer que ce qu'ils valent.

(*b*) Pseaume XIX. 13.

I. Je les exhorte à bien réfléchir en premier lieu su le caractére qu'ils soutiennent auprès de leurs ennemis. Il arrive souvent que nos amis nous flattent, & qu'ils nous deguisent tout, de même que l'amour-propre. Ou bien ils ne voyent pas nos defauts, ou ils nous les cachent, ou ils les exténuent à nos yeux d'une telle maniére, que nous les croyons trop legers pour y prendre garde & y remédier. Nos ennemis au contraire épient toutes nos démarches, ils decouvrent jusques aux moindres imperfections qui se trouvent en nous; & quoique leur malice les engage quelquefois à les aggraver, elle est presque toujours fondée sur quelque chose de réel. Un ami grossit les vertus, & un ennemi exagere les vices. Un homme sage & prudent doit faire attention à ce qu'ils disent tous deux, pour s'animer à la pratique des unes, & s'éloigner des autres. *Plutarque* a écrit un Essai sur les bons offices qu'on peut recevoir de ses ennemis, & il nous dit qu'un de ces avantages consiste en ce que leurs reproches nous montrent par le côté le plus laid, & qu'ils nous découvrent plusieurs defauts, que nous n'aurions jamais pu observer, sans le secours de ces malins Censeurs.

II. En deuxiéme lieu, pour arriver à la connoissance de nous-mêmes, il faut examiner jusqu'à quel point nous méritons les éloges qu'on nous donne; si les actions qui nous les attirent, partent d'un bon principe, & si nous possédons les vertus pour lesquelles on nous applaudit. Cet examen est d'une absolue necessité, puisque nous sommes fort disposés à nous estimer ou à nous condamner suivant l'opinion des autres, & à sacrifier le témoignage de notre cœur au jugement du Public.

III. En troisiéme lieu, afin de ne pas nous égarer sur un article de si grande importance, nous ne devons pas avoir une trop haute idée de certaines vertus que nous possédons, & qui sont un peu suspectes: puisqu'il y a une infinité de personnes, aussi sages & aussi éclairées que nous, qui en ont une toute autre idée. Nous devrions toujours agir avec beaucoup de retenue en certain cas, où il n'est pas impossible que nous errions. Un zèle ardent, la bigoterie & la persécution en faveur d'un parti ou d'une opinion, quelque louables que les croyent certains esprits foibles de tous les partis, exposent le genre-humain à un nombre infini de calamités, & sont des principes très-criminels en eux-mêmes: avec tout cela, combien de personnes d'une pieté exemplaire n'y a-t-il pas qui nourissent ces monstres dans leur sein, & qui les prennent pour des vertus? J'avoue de bonne foi que je n'ai jamais vû aucun parti si juste & si raisonnable qu'un homme pût le suivre dans toute l'ardeur de son zéle, & conserver en même tems son innocence.

IV. Nous devrions aussi nous défier de ces actions qui viennent du tempérament, de nos passions favorites, d'une éducation particuliére, ou de tout ce qui s'accorde avec nos intérêts mondains. A l'égard de tous ces cas & de leurs semblables, le jugement d'un homme est facile à pervertir, & il se trouve embarrassé d'un poids qui l'entraîne. Ce sont les avenues secrettes de l'esprit, à travers lesquelles un million d'erreurs & de préjugés se glissent, sans qu'on y prenne garde, ou qu'on les observe. Un homme sage tiendra pour suspectes ces démarches qui lui sont dictées par tout autre principe

cipe

cipe que celui de la raison, & il craindra toujours quelque mal caché dans tout dessein qui est d'une nature équivoque, lorsqu'il se trouve conforme à son tempérament, à son âge, ou a sa maniere de vivre, & qu'il favorise sa passion ou son intérêt.

Il n'y a rien qui nous soit plus important que de sonder ainsi nos pensées, & de fouiller dans tous les replis de nos cœurs, si nous voulons affermir nos ames & les orner d'une vertu solide, capable de nous être de quelque usage au dernier jour, lorsqu'elle devra soutenir l'épreuve d'une sagesse & d'une justice infinie.

Pour en venir à la conclusion de cet Essai, j'observerai que les deux sortes d'hypocrisie, dont j'ai parlé d'abord, c'est-à-dire celle qui nous engage à tromper les autres, & celle qui nous réduit à nous en imposer à nous-mêmes, sont touchées d'une maniere très-belle & fort vive dans le Pseaume CXXXIX. La vanité de la premiere y est étalée par des réflexions sur la toute-science & la toute-présence de Dieu, que l'Auteur y célebre en des termes aussi poëtiques & aussi nobles que j'en aye jamais vu dans aucune piéce, sacrée ou profane. L'autre sorte d'hypocrisie y est insinuée dans les deux derniers versets, où le Psalmiste adresse cette demande emphathique à celui qui sonde les cœurs & les reins : *O Dieu, sonde-moi, & cherche le fond de mon cœur : éprouve-moi, & examine mes pensées. Regarde*, s'il y *a quelque malice en moi, & veuille me conduire dans le chemin éternel.*

L.

LIV. DISCOURS.

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator. ——— ——— ——

HOR. A. P. 180.

Ce qui ne frappe que les oreilles fait moins d'impression sur les esprits que ce qui frappe les yeux, & qui laisse au Spectateur le plaisir d'apprendre par lui-même.


SI je publiois tous les avertissemens, sur divers sujets, qui me viennent de différentes personnes, aussi distinguées par leur qualité que par les circonstances où elles se trouvent, leur seule publication, sans les accompagner d'aucune remarque, suffiroit pour exciter toutes les passions dont l'esprit humain est capable. Les deux ou trois Lettres suivantes serviront de preuve à cet égard. Il semble que les personnes de qui je les ai reçues, hors d'état de pouvoir recourir à l'au-

torité des Loix, les ont plutôt écrites pour se décharger le cœur, que dans l'espérance d'obtenir justice ou quelque consolation.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une jeune femme dont l'honneur est attaqué par sa mere & un ami de son époux.

» Je suis une jeune femme, avec quelque beauté & de la naissance; » mariée à un Gentilhomme qui m'adore; mais j'ai le malheur d'être l'objet de la passion criminelle d'un Seigneur intime ami de mon époux. » Cette grande familiarité lui donne un accès libre auprès de moi, & de » fréquentes occasions de m'entretenir en particulier. Mon cœur est dans » une agonie extrême, & la honte me couvre le visage, lorsque je me vois » réduite à vous annoncer que ma mere, la plus intéressée de toutes les » femmes & gagnée par ce faux ami, me sollicite en sa faveur. Mon honnête & crédule époux me gronde souvent de ce que je marque de l'impatience à la vûe de son ami, & je ne suis jamais seule avec ma mere, » qu'elle ne m'étourdisse de contes sur les femmes les plus distinguées de la » Ville, dont telle & telle sont aussi coupables que je pourrois l'être moi-» même en suivant son avis. Elle rit de ma surprise, & cherche à m'insinuer, » que malgré sa réputation de femme vertueuse, je ne suis pas la fille de » son mari. Il seroit bien à souhaiter que la publication de cette Lettre me » délivrât de la cruelle importunité de ma mere, & de la perfide galanterie de l'ami de mon époux. J'aime sincérement la vertu, & je suis résolue à conserver mon innocence. Pour prévenir les suites funestes d'une » pareille découverte, & empêcher que mon mari ne ressente l'affront que » son ami lui fait, ou que ma mere ne soit exposée à l'infamie, je ne vois » pas d'autre moyen que celui d'abandonner le pays. Les personnes intéressées verront bientôt que ces circonstances les regardent; & quoiqu'elles » ne soient plus sensibles aux principes de l'honneur, je me flatte que la » lecture de cette Lettre pourra leur causer de la honte & les ramener ainsi à » leur devoir. Je vous prie donc, mon cher Monsieur, si vous avez quelque compassion pour la vertu offensée, de vouloir insérer ces lignes dans » quelqu'une de vos Feuilles volantes, & vous obligerez infiniment, *&c.*

SYLVIE.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'un époux amoureux d'une autre femme jusqu'à la fureur.

» J'ai en partage une femme de mérite; mais je suis devenu amoureux » d'une Demoiselle de sa connoissance, qui doit se marier avec un Gentil-» homme qui n'est pas indigne de la posséder. J'ai le Bien de cette De-» moiselle en dépôt, ce qui fait que mon consentement est requis en quel-» que maniere dans cette occasion; mais je suis au desespoir lorsque je » pense au bonheur de cet honnête homme, & j'en ai une si grande envie, » que, contre toute sorte de raisons & d'équité, il n'y a point de mauvais » tour dont je ne m'avise pour retarder les nôces. Ce n'est pas que j'aye la

» moindre espérance ; *Emilie*, c'est ainsi que j'appellerai cette Demoiselle, est » d'une vertu rigide ; & son Amant est celui de tous les hommes que je » choisirois plutôt pour mon ami : cependant la jalousie, quoique si mal » placée, me ronge & me dévore ; tourmenté & sensible comme un dé- » mon, je maudis ce que je ne saurois qu'approuver. Au moins si cet aveu » de ma disposition diabolique étoit la marque de mon repentir ! mais à » l'heure qu'il est j'aimerois mieux voir la ruine de ces deux excellentes » personnes, que leur union. Je vous prie, M. le *Spectateur*, de me donner » un *Discours* sur cette cruelle envie qui me tourmente, quoiqu'elle soit si » mal fondée, & de vouloir mettre tout en œuvre pour exorciser une foule » de gens qui en sont presque aussi possédés que votre serviteur

CANNIBALE.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une Demoiselle outrée de ce que son Amant cherchoit à la corrompre, & non pas à l'épouser.

» Je n'ai pas d'autre voie que celle-ci pour rendre mes actions de graces à » un homme, & marquer mon ressentiment à un autre. Voici la situation » où je me trouve. Il y a cinq ans passés qu'un Gentilhomme, qui a plus de » bien que je n'en devrois attendre, sur le pié où les choses en sont à l'égard » de notre sexe, me fait la cour. Vous savez que deux personnes peuvent » vivre d'une certaine maniere ensemble, que tous leurs amis & leurs pro- » ches comptent que ce sera un mariage, & que tout le monde les croit » faites l'une pour l'autre. Depuis quelque tems on nous a regardés, lui & » moi, de cet œil, & il y a plus de trois années que je l'aime avec beaucoup » de tendresse. Persuadée qu'il est très-soigneux de sa fortune, j'avois tou- » jours cru qu'il vivoit d'une grande œconomie pour remplacer ce qui pou- » voit manquer à la mienne, & se dédommager ainsi de ce qu'une autre » auroit pu lui procurer. Mais je m'apperçus, il y a quelque mois, qu'il » changeoit de conduite à mon égard, qu'il tâchoit de me trouver seule, » & qu'il s'énonçoit en des termes plus passionnés qu'à l'ordinaire, sous pré- » texte qu'il n'étoit plus le maître de sa passion, qu'il ne pouvoit plus résis- » ter à mes charmes, & autres belles choses de cette nature. Malgré la » longue fréquentation qu'il y a eu entre nous, je n'ai pu jamais obtenir sur » moi de lui dire alors qu'il ne dépendoit que de lui de me posséder. Mais » l'autre soir il eut la franchise & l'impudence de s'expliquer, & de me décla- » rer tout net qu'il ne vouloit de moi que pour sa Maîtresse. Je répondis à » sa déclaration comme elle le méritoit ; sur quoi il m'offrit le double de » ce qu'il venoit de me présenter, pour m'engager à me rendre. Sans avoir » même aucun égard à la colere qui m'animoit, il me dit qu'il étoit » fâché d'avoir si mal profité de ces heureux momens, où nous nous étions » trouvés seuls ensemble, éloignés de tout le monde. *Il est vrai*, ajoûta- » t-il, *que nous le sommes à présent*. Là-dessus je m'enfuis chez une Dame de » mes voisines, & quoique son mari fût dans la chambre, je me jettai sur » un lit de repos, où je versai d'abord un torrent de larmes. Aussi-tôt mon

» amie le pria de se retirer ; mais il ne voulut pas y consentir par un principe d'humanité. *Il y a*, dit-il, *quelque chose de si extraordinaire dans son état, » que je veux prendre part à son affliction ; &, que ce soit tout ce qui vous plaîra, » elle est assez de vos amies pour être persuadée qu'elle peut exiger de moi tous » les services dont je suis capable.* Il s'assit alors auprès de moi, & il m'entretint d'une maniere si fraternelle, que je lui découvris tout le sujet de » ma douleur. Il parut si outré du procédé indigne de mon Amant, il eut » tant d'égard à ma foiblesse, & il m'allégua de si bonnes raisons pour me » détacher de l'amitié que j'avois conçue pour ce perfide qui ne pensoit qu'à » me corrompre, que je me flatte de le bannir entiérement de mon esprit. » Cet honnête homme & son épouse sont aujourd'hui mon unique consolation, & je ne suis pas plus gênée avec eux que si j'étois seule. Ainsi j'espére qu'en peu de tems, le mépris & la haine succéderont aux restes de » tendresse que je pourrois avoir pour un infame & un vilain. Je suis, &c.

T.

DORINDE.

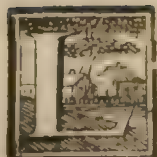
LV. DISCOURS.

Qui mores hominum multorum vidit. ——

HOR. A. P. v. 142.

Qui s'instruisit des mœurs de plusieurs Peuples.

Raisonnemens des *Politiques* dans les Caffés publics, à l'occation de la fausse nouvelle qui avoit couru sur la mort de *Louis XIV*.



LORSQUE j'examine tous les Quartiers & les différentes Paroisses de cette grande Ville, je la regarde comme un assemblage de différentes Nations distinguées les unes des autres par leurs coutumes, leurs manieres & leurs intérêts. On ne voit pas tant de difference à tous ces égards entre les Cours de deux pays, qu'il y en a ici entre la Cour & la Ville. En un mot, les habitans de *S. James*, quoiqu'ils vivent sous les mêmes loix, & qu'ils parlent la même langue, sont un peuple distinct de ceux qui demeurent à *Cheapside ;* & ceux-ci à leur tour ne différent pas moins, dans leurs idées & leur conversation, de ceux du *Temple* d'un côté & de ceux de *Smithfield* de l'autre, que s'ils étoient à plusieurs dégrés de longitude les uns des autres, & qu'ils vécussent sous différens climats.

De-là vient que, lorsqu'il y a quelque affaire importante sur le tapis, je me plaîs à entendre les réflexions qui se font là-dessus dans les divers quartiers de *Londres* & de *Westminster*, & à courir de tous côtés une journée entiére, pour savoir les différentes idées que mes ingénieux Compatriotes en ont. Ainsi je connois de visage nos plus célébres politiques dans l'étendue de l'une

& l'autre Ville ; & informé d'ailleurs que tout Caffé a son Ministre d'Etat en particulier, qui est la bouche & l'interpréte de la rue où il demeure, je m'assieds toujours auprès de lui, pour savoir ce qu'il pense de la situation des affaires. Durant le dernier circuit que j'ai fait dans ce dessein, (c) il y a environ trois mois, le bruit courut que le Roi de *France* étoit mort. Persuadé que cet événement changeroit toute la face des affaires en *Europe*, & qu'il produiroit quantité de belles Spéculations dans nos Caffés publics, j'étois bien aise d'apprendre ce que nos plus grands politiques en croyoient.

Pour commencer aussi près de la source qu'il m'étoit possible, j'allai d'abord au Caffé de *S. James*, où je trouvai la premiere chambre, qui donne sur la rue, pleine d'un essain de politiques. Les raisonnemens qui se faisoient vers la porte étoient bien peu de chose ; mais ils se rafinoient à mesure qu'on approchoit de l'autre bout, & ils s'élevoient à un si haut dégré de perfection dans la seconde chambre, où il y avoit un petit cercle de Spéculatifs, assis à la portée des vapeurs qui s'exhaloient de la caffetiere, qu'on y disposa de toute la Monarchie d'*Espagne*, & qu'on y expédia toute la race des *Bourbons*, en moins d'un quart-d'heure.

Je me rendis ensuite au Caffé de *Giles*, où je vis une troupe de *François* qui raisonnoient sur la vie & sur la mort de leur grand Monarque. Ceux qui avoient embrassé le parti des *Wihgs* disoient positivement qu'il étoit mort depuis environ huit jours, & là-dessus ils prétendoient que leurs freres condamnés aux galéres en sortiroient bientôt, & qu'eux-mêmes seroient aussi rétablis ; mais sur ce qu'ils n'étoient pas d'accord, je résolus de poursuivre ma tournée.

A mon arrivée au Caffé de *Jeannette Man*, j'apperçus un jeune éveillé, qui, voyant entrer un de ses amis en même tems que moi, retroussa son chapeau, & l'aborda en ces termes : *Eh bien, mon ami, le vieux pécheur est enfin mort. Alerte, camarade. C'est à présent, ou jamais, qu'il faut aller tout droit aux portes de* Paris. Il lâcha plusieurs autres réflexions de la même solidité ; ce qui m'obligea de me retirer au plus vîte.

Entre *Charing-Crosſ* & *Covent-Garden* je ne trouvai que peu de variation dans les raisonnemens politiques. Lorsque j'arrivai au Caffé de *Guillaume*, le discours y avoit déja passé de la mort de *Louis XIV.* à celle de Messieurs *Boileau*, *Racine*, *Corneille*, & de plusieurs autres Poëtes fameux, qu'on regrettoit à cette occasion, parce qu'ils auroient pu enrichir le public de belles Elégies sur la mort d'un si grand Prince, le protecteur & le *Mécéne* des Savans.

Dans un Caffé tout auprès du *Temple*, je vis deux jeunes Messieurs qui disputoient avec beaucoup de feu sur la succession à la Monarchie d'*Espagne*. Ils sembloient être gagés tous deux, l'un pour servir d'Avocat au Duc d'*Anjou*, & l'autre à *Sa Majesté Impériale*. Ils vouloient décider du Droit à ce Royaume par les Loix Parlementaires du nôtre ; mais incapable de les sui-

(c) Entre le mois de *Mars* & d'*Avril* 1712,

vre dans tous ces labyrinthes, je me rendis à un Caffé proche de l'Eglise de S. *Paul*, où un Savant raisonnoit à perte de vûe, & entretenoit la compagnie du déplorable état de la *France* sous la minorité du Roi défunt.

De-là je tournai à la droite pour enfiler la *rue des Poissonniers*, & j'entrai dans un Caffé, où le grand Politique du quartier n'eut pas plutôt fumé sa pipe & ruminé un peu sur la nouvelle qui couroit, qu'il s'énonça en ces termes : *Si le Roi de* France, dit-il, *est mort, nous allons avoir quantité de Maquereaux ; parce que ses Capres, qui désolent notre Pêche depuis une dixaine d'années, ne la troubleront plus.* Ensuite il examina quelle influence la mort de ce grand Monarque auroit sur nos Sardines ; il en discourut si juste, & il égaya si bien la matiere, qu'il remplit de joie tous ses Auditeurs.

Peu sensible moi-même à ces réflexions, je partis de la main, & j'allai donner dans un Caffé borgne, situé au bout d'une ruelle, où je trouvai un *Non-Jureur* aux prises avec un Passementier *Non-Conformiste*, le protecteur & l'appui d'un Conventicule du voisinage. L'un soutenoit que le feu Roi de *France* pouvoit être mis en paralléle avec *Auguste*, & l'autre qu'il avoit plutôt ressemblé à *Néron*. La dispute s'échauffa beaucoup : mais sur ce que je m'apperçus qu'ils tournoient souvent les yeux vers moi, dans la crainte qu'ils n'en appellassent à ma décision, je payai la valeur d'une tasse de caffé, & je pris ma route vers *Cheapside*.

Alors il me falut examiner plusieurs Enseignes, avant que d'en trouver une qui répondît à mon but. Enfin j'entrai dans un Caffé, ou la premiere personne que je vis témoignoit une grande sensibilité pour la mort du Roi de *France ;* mais sa douleur ne venoit pas tant de la la perte de ce Monarque, comme il s'en expliqua lui-même, que de la vente de ses Actions à la Banque, depuis environ trois jours. Là-dessus un Chapelier, qui étoit l'oracle de ce Caffé, & qui n'y étoit jamais sans avoir un cercle d'admirateurs, en prit bon nombre d'entre eux à témoin qu'il leur avoit déclaré, il y avoit plus d'une semaine, que le Roi de *France* étoit mort. Il ajoûta qu'eu égard aux derniers avis qui étoient venus de ce Royaume, il étoit impossible que la nouvelle ne fût vraie. Dans le tems qu'il raisonnoit de cette maniére, & qu'il parloit d'un ton de maître à ses auditeurs, il entra un Monsieur, qui venoit du Caffé de (*d*) *Garraway*, & qui nous dit que la Poste de *France* étoit arrivée. Il assûra même qu'il y avoit plusieurs Lettres qui marquoient que le jour de leur départ, le Roi se portoit si bien, qu'il étoit allé ce matin à la chasse. Dès que M. le Chapelier eut entendu cette nouvelle, il escamota son chapeau qui étoit pendu à une cheville, & il se retira tout confus à sa boutique. Pour moi, je finis-là mes courses de cette journée, ravi d'avoir observé les différentes opinions qu'il y avoit sur un si grand événement, & combien chacun est porté à envisager tout ce qui arrive par rapport à son état & à son intérêt particulier.

L.

(*d*) C'est un Caffé où se rendent les Actionistes, & qui n'est pas loin du Bureau de la Poste.

LVI. DISCOURS.

——— ——— ——— Non omnia possumus omnes.

VIRG. Ecl. VIII. 63.

Nous ne sommes pas tous capables des mêmes choses.



A nature ne fait rien envain ; le Créateur de l'Univers a destiné chaque Etre à un certain usage, & il a si bien déterminé la sphére de leur activité, ou la route qu'ils doivent suivre, que, s'ils viennent à s'en détourner le moins du monde, ils se rendent incapables de répondre au but de leur création. Dans l'économie civile, qui regarde les sociétés, il en est à peu près de même que dans la naturelle ; l'une & l'autre forment une espéce de chaîne, où le desordre se met, dès qu'un seul chaînon y manque. Il est aussi clair que la plûpart du ridicule qu'on voit entre les hommes, vient surtout de ce qu'ils affectent des caractéres ausquels ils ne sont pas propres, & que la nature ne leur avoit pas destinés.

L'Affectation d'un caractére opposé au naturel ne réussit jamais, & ne sert qu'à rendre les hommes ridicules.

Chaque homme a une ou plusieurs qualités, qui le peuvent rendre utile à lui-même & aux autres : la nature ne manque jamais de les indiquer ; &, pendant que l'enfant est sous sa direction, elle a soin de le conduire dans ses premieres démarches ; elle s'offre même ensuite de le guider jusques à la fin de sa course. S'il l'accepte, il ne sauroit presque s'égarer : la nature est toujours exacte à s'acquitter de ses engagemens ; comme elle ne promet jamais ce qu'elle n'est pas en état de tenir, aussi ne manque-t-elle jamais d'exécuter ce qu'elle promet. Le malheur est que les hommes dédaignent ce en quoi ils pourroient se rendre habiles, & qu'ils affectent des choses pour lesquelles ils ne sont pas nés ; ils se croyent déja les maîtres de ce à quoi leur génie les dispose, & ils tournent toute leur ambition à exceller dans ce qui n'est pas à leur portée : ils deviennent les ennemis de leurs talens, à peu près comme les avares le sont de leur repos ; ils ne goûtent aucun plaisir dans la jouissance de ce qu'ils ont, par la sotte envie de vouloir obtenir ce qu'ils n'ont pas, & qu'ils n'obtiendront peut-être jamais.

Cléanthe a du bon sens, la mémoire heureuse, & un esprit, qui joint à la vigueur de son corps, le rend capable de la plus grande application : en un mot, il n'y a pas une seule profession honnête où il n'eût pu réussir, & paroître même avec quelque éclat. Mais il ne veut pas s'y borner ; il est follement entêté du caractere d'un Gentilhomme poli ; toutes ses pensées tournent de ce côté-là, au lieu de s'appliquer à l'Anatomie, de fréquenter les Cours de Justice, ou d'étudier les Peres. *Cléanthe* lit des Comédies, il danse, il s'ajuste & il perd son tems à des visites inutiles ; au lieu d'être un fameux Avocat, un habile Ministre, ou un bon Médecin. *Cléanthe* est un vrai fat, & il sera l'objet

du mépris de tous ceux qui le connoissent pour avoir mal appliqué ses talens. C'est à cette affectation que le monde est redevable de toute la race des fats qu'on y voit : la nature, dans toutes ses différentes scénes, n'a jamais donné un tel rôle à jouer ; elle a quelquefois produit un innocent ; mais un fat est de la fabrique des hommes qui employent leurs talens d'une tout autre maniere qu'elle ne l'exige. Aussi ne manque-t-elle pas de s'en ressentir, & de se venger tôt ou-tard de ceux qui la croisent. On n'a guéres plus de succès à la contrequarrer sur cet article, que dans la production des végétaux ; avec le secours de l'art & une bonne couche, l'on peut en extorquer une plante, ou une salade précoce ; mais quelle fadeur & quelle insipidité n'y trouve-t-on pas ? C'est l'embléme de *Valerien* & de sa Poësie : *Valerien* a du savoir, il pense juste, il parle correctement, il est civil & poli ; en un mot, on le croyoit un genie universel ; & cela étoit si vrai, qu'il n'y avoit qu'une seule chose à laquelle il ne fût pas propre, il n'avoit point de talent pour la Poësie : malgré tout cela, il veut être Poëte ; il fait des Vers, & il met son esprit à la torture pour convaincre la Ville qu'il n'est pas un génie aussi extraordinaire qu'on l'avoit d'abord cru.

Si les hommes se bornoient à greffer sur la nature, & à vouloir aider ses opérations, quel succès n'en devroit-on pas attendre ? *Ciceron* ne seroit pas le seul Orateur, ni *Virgile* le seul Poëte, ni *César* le seul Général d'armée. Bâtir sur la nature, c'est poser le fondement sur une roche ; tout s'y place, pour ainsi dire, de soi-même, & l'ouvrage n'est pas plutôt commencé, qu'il est à moitié fait. Le génie de *Ciceron* le portoit à l'Eloquence, & celui de *Virgile* à cultiver les Muses ; ils obéirent l'un & l'autre à leur instinct, & ils en furent dignement récompensés. Si *Virgile* eût suivi le Barreau, sa vertu franche & modeste n'y auroit pas trop brillé ; & si l'Orateur *Romain* se fût adonné à la Poësie, son talent pour la Déclamation ne lui auroit presque de rien servi. La nature laissée à elle-même nous montre le meilleur chemin ; elle ne veut pas qu'on la force, ni qu'on la contraigne ; & si nous négligeons de la suivre, nous en souffrons toujours les premiers.

Par-tout où la nature a dessein de produire quelque chose, elle ne manque jamais d'en fournir les semences, qui ne sont pas moins nécessaires à la production des qualités morales ou intellectuelles, qu'à la formation des plantes ; & je ne sai comment il arrive qu'un homme qui veut versifier en dépit de la nature n'est pas trouvé aussi ridicule, que le seroit un Jardinier qui prétendroit avoir des jonquilles ou des tulipes sans le secours de leurs oignons.

Puisqu'il n'y a point de bonne ou de mauvaise qualité qui ne regarde les deux sexes, il n'y a nul doute que les Dames ne souffrent, pour le moins autant que les hommes, d'une affectation de cet ordre. On n'en sauroit mieux voir le ridicule que dans les deux caractéres opposés de *Célie* & de *Rusticane* : la premiere est environnée de charmes & d'un naturel fort doux ; mais elle n'a point d'esprit, & sa voix est très-desagréable : l'autre est laide & incivile, mais elle a de l'esprit & du bon sens. Si *Célie* vouloit garder le silence, ses spectateurs l'adoreroient ; si *Rusticane* vouloit parler, ses auditeurs l'admireroient : mais *Célie* est une causeuse infatigable, & *Rusticane* se donne des airs mor-

nes

nes & languissans : de sorte qu'on a de la peine à croire que l'une soit belle & que l'autre ait de l'esprit. Chacune d'elles néglige ses bonnes qualités & affecte celles de l'autre ; *Célie* voudroit qu'on la crut spirituelle, & *Rusticane* voudroit passer pour une beauté.

Le pis est, que par cette affectation, les hommes perdent non seulement une bonne qualité, mais qu'ils en contractent une mauvaise ; non seulement ils deviennent incapables de ce à quoi ils étoient propres, mais ils se destinent à ce pourquoi ils n'ont aucun talent : de sorte qu'au lieu de se distinguer par un endroit, ils se rendent fort ridicules par un autre. Il en est de même à l'égard des Dames : Si *Negrille* n'eût pas cherché à donner de l'éclat à son teint, elle seroit encore prônée sous le nom de *la beauté olivâtre* ; mais elle a voulu y mêler du blanc & du rouge, & on la distingue aujourd'hui par *la Dame qui sait bien peindre.* En un mot, si l'on pouvoit engager le monde à pratiquer cet avis, *suivez la Nature*, que l'Oracle de *Delphes* prononça lorsque *Cicéron* lui demandoit à quoi il devoit se destiner, nous verrions presque tous les hommes aussi habiles dans leur vocation que cet illustre *Romain* l'étoit dans la sienne ; les femmes banniroient bientôt l'impertinence & l'affectation, & l'on ne verroit plus entre nous des fats ni des caractéres empruntés. Pour moi, je n'ai jamais pu regarder cette opposition à la nature que comme la plus haute de toutes les folies, & un des crimes les plus atroces, puisqu'elle combat les ordres de la Providence, & qu'elle imite, pour m'exprimer avec *Cicéron*, la révolte des Géans qui faisoient la guerre au Ciel.

Z.

LVII. DISCOURS.

——— ——— ——— abest facundis gratia dictis.

OVID. Metam. L. XIII. 127.

Leurs Discours sont éloquens, mais ils les prononcent sans aucune grace.



A plûpart des Ecrivains étrangers qui ont donné le caractére de la Nation *Angloise*, quelques défauts qu'ils lui attribuent, conviennent en général que les *Anglois* sont modestes. Peut-être aussi que leur modestie est la cause que nos Orateurs ont moins d'action & qu'ils gesticulent moins que ceux des autres pays. Nos Prédicateurs sont presque immobiles sur la Chaire, & ils ne veulent pas remuer un seul doigt pour donner quelque grace aux meilleurs Sermons qu'il y ait au monde. On voit les mêmes Statues parlantes au Barreau, & dans tous les Lieux publics où la dispute est admise. Nous prononçons nos discours tout d'une venue, sans ces éclats de la voix, ces mouvemens du corps, & ces nobles gêstes de la

Sur l'*action* des Orateurs *Anglois.*

main, qu'on a tant loués dans les anciens Orateurs de la *Gréce* & de *Rome*. Nous pouvons parler de la vie & de la mort de sang-froid, & conserver notre calme dans un discours qui roule sur ce que nous avons de plus cher au monde. Quoique notre zèle nous excite à employer les plus belles figures de la Rhétorique, il est incapable de remuer aucun de nos membres. J'ai souvent ouï dire à ceux qui ont vû l'*Italie*, qu'un *Anglois* qui n'a pas voyagé ne sauroit admirer toutes les beautés des Piéces *Italiennes*, parce que diverses attitudes qu'on y voit représentées sont particuliéres à cette Nation. Celui qui n'a pas vû un *Italien* en Chaire, ne découvrira jamais la noblesse du geste que *Raphaël* donne à *S. Paul* dans un Tableau, où il représente au milieu d'une assemblée de Philosophes Payens à *Athènes*, ausquels il annonce l'Evangile, avec les deux bras levés en haut, & qu'il semble foudroyer par les traits de son éloquence.

Il est certain qu'un Orateur public ne sauroit trop étudier les gestes & les tons de voix propres aux sujets qu'il manie. Les uns & les autres sont une espéce de Commentaire sur tout ce qu'il dit, & ils font plus d'impression sur le gros de ses Auditeurs que les argumens les plus solides. Ils les tiennent éveillés; ils fixent leur attention, & leur insinuent que l'Orateur lui-même est pénétré des vérités qu'il leur annonce avec tant de zèle. L'impétuosité du geste & de la voix émeut les ignorans, & les remplit d'une sainte horreur, ou de ce qui en approche. Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des femmes gémir & trembler à la vûe d'un Ministre qui éclate & qui s'agite beaucoup, quoiqu'elles ne puissent pas l'entendre. D'un autre côté, il n'arrive que trop souvent que les Auditeurs s'endorment à l'ouïe de nos Sermons les plus solides & les plus travaillés; au lieu qu'ils seroient embrasés & ravis, pour ainsi dire, en extase par les contorsions & les hurlemens d'un Enthousiaste.

Si le galimatias, accompagné de ces agitations du corps & de ces éclats de la voix, a une si grande influence sur l'esprit des hommes, que ne devroit-on pas attendre de ces admirables Sermons qui sont publiés en notre langue, s'ils étoient prononcés avec une ferveur convenable, & tous les agrémens de la voix & du geste.

L'Histoire nous dit que l'Orateur *Romain* s'altéra beaucoup la santé par l'action & la véhémence avec laquelle il déclamoit. (*e*) L'Orateur *Grec* étoit si fameux à cet égard, qu'un de ses Antagonistes, qu'il avoit fait chasser d'*Athènes*, à la lecture de cette oraison qui avoit obtenu son bannissement, & à la vûe de l'admiration qu'elle causoit à ses amis, ne put s'empêcher de leur dire que s'ils étoient si émus à l'ouïe de cette simple lecture, ils auroient été bien plus allarmés, s'ils l'avoient entendu tonner lui-même, & joindre l'action au torrent de son éloquence.

Si l'on compare un Orateur *Anglois* avec ces deux grands hommes, quelle triste figure ne fait-il pas au Barreau, lorsqu'on l'y voit, d'un air grave & insipide, passer la main sur les côtés d'une longue perruque, qui lui va jusqu'à

(*e*) *Demosthene.*

la ceinture? Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus ridicule que les gestes d'un Orateur *Anglois*. Quelques-uns embarrassés de leurs mains, les fourent dans leurs poches aussi avant qu'ils peuvent; d'autres regardent avec beaucoup d'attention un morceau de papier sur lequel il n'y a pas un seul mot écrit. Vous voyez plus d'un habile Rhétoricien tenir son chapeau à la main, le tourner de tous côtés, le retrousser de différentes maniéres, en examiner tantôt la coëffe & tantôt le bouton, pendant qu'il récite sa Harangue. Un sourd croiroit, à le voir, qu'il marchande un castor, quoiqu'il raisonne peut-être sur les intérets les plus essentiels de la Nation *Britannique*. Il me souvient que dans ma jeunesse, lorsque je fréquentois la Salle de *Westminster*, il y avoit un fameux Avocat qui ne plaidoit jamais sans avoir un bout de ficelle à la main, qu'il dévidoit autour du pouce, ou de quelque autre de ses doigts, tout le tems que son Plaidoyer duroit: les Goguenards disoient à cette occasion que c'étoit le fil de son Discours, parce qu'il ne pouvoit lâcher un mot, si ce morceau de ficelle venoit à lui manquer. Une de ses Parties, plus badine que sensée, s'avisa un jour de lui escamoter sa ficelle au milieu de son Plaidoyer; mais il auroit mieux fait de n'y pas toucher, puisque ce badinage lui fit perdre sa Cause.

Je me suis toujours reconnu pour un vrai Taciturne; ainsi l'on peut bien me soupçonner de n'être pas fort propre à donner des régles sur l'Art Oratoire: malgré tout cela, je me flatte qu'on tombera d'accord avec moi, que nous devrions bannir absolument tous les gestes, ce qui me paroît plus conforme au génie de notre Nation, ou n'employer du moins que ceux qui sont agréables & naturels.

O.

LVIII. DISCOURS.

Decet affectus animi neque se nimium erigere, nec subjacere serviliter.

CIC. de Finibus, *&c.*

Il ne faut pas donner trop de liberté aux passions, ni les tenir trop dans l'esclavage.

M. le SPECTATEUR,

» J'AI toujours fort aimé vos Spéculations, tant à cause de la variété des Sujets, que pour la maniére dont vous les traitez. J'ai toujours cru que la Nature humaine étoit l'objet le plus utile que la Raison humaine pût envisager, & que l'Esprit humain ne sauroit mieux s'occuper qu'à se rendre cette contemplation agréable. Peut-être deviendrions-nous plus habiles, si nous cultivions quelque autre partie de la Philosophie: mais celle-ci se propose le même but, & nous rend avec tout cela meilleurs. De-là vient que l'Oracle nomma *Socrate* le plus sage de tous les hommes, parce qu'il choisit habilement la Nature humaine pour

L'étude de la *Nature humaine* & de ses *passions* est préférable à toute autre.

» l'objet de ses réflexions ; étude, qu'on doit préférer d'autant plutôt à toutes » les autres, qu'il nous importe plus de savoir ce qui est juste ou injuste, que » de fixer la distance des Planétes, & de supputer le tems qu'elles employent » à faire leurs révolutions.

» Un bon effet, que cette recherche produira d'abord, est que nous ne » serons plus surpris de certaines actions, dont la plûpart des hommes ne » peuvent rendre compte. Puisqu'il n'y a rien dans le monde qui n'ait une » cause, si nous observons de près la Nature & le train des passions, nous » développerons chaque action qui en résulte, & nous la suivrons d'un bout » à l'autre. Les démarches de *Catilina* ou de *Tibere* n'auront plus rien qui nous » surprenne, lorsque nous saurons que l'un étoit animé d'une cruelle jalousie, » & l'autre d'une furieuse ambition. Du moins il est aussi naturel aux hom- » mes d'agir suivant leurs passions, qu'à la chaleur d'accompagner le feu, ou » qu'à tout autre effet de naître de sa cause. La raison doit servir à régler nos » passions, mais elles seront toujours les principes de nos actions.

» La grande variété qui paroît dans les actions les plus bizarres & les plus » étranges des hommes, est une preuve manifeste qu'elles ne viennent pas im- » médiatement de la raison ; puisque des eaux si troubles & si bourbeuses ne » sauroient découler d'une source si pure. Il faut de toute nécessité qu'elles » viennent des passions, qui sont à l'égard de l'esprit ce que les vents sont pour » un gros vaisseau ; ils peuvent seuls le faire voguer, & devenir aussi la cause » de sa perte ; si leur souffle est doux & favorable, ils le conduisent heureuse- » ment au port ; mais s'il est orageux & contraire, ils le renversent & le cou- » lent à fond. Tout de même les passions peuvent être utiles ou dangereuses » à l'esprit. Il faut donc que la raison lui serve de Pilote, qui ne manquera ja- » mais de le bien gouverner, pourvû qu'elle n'abuse pas de ses lumiéres. Les » passions lui doivent être assujetties, & leur violence ne sera jamais reçue » comme une excuse légitime, lorsqu'on s'y laisse entraîner ; tout homme » qui souffre qu'elles prennent le dessus, renonce à la liberté de son ame.

» Il semble que la Nature ait formé de tous les êtres une espéce de chaîne, » & que l'homme, placé entre les Anges & les bêtes brutes, en soit le chaînon » du milieu : il tient ainsi de la chair & de l'esprit ; ce qui l'expose à une guerre » continuelle avec ses passions ; & suivant qu'il se tourne vers sa partie » angélique ou animale, il est réputé bon ou méchant, sage ou vicieux ; si » la charité, la compassion & le bon naturel prévalent en lui, ces qualités » l'approchent de la nature des Anges ; si la haine, la cruauté & l'envie le do- » minent, ces défauts le réduisent au rang des bêtes brutes. De-là vient que » certains Philosophes de l'Antiquité, s'imaginoient que les hommes, après » leur mort, seroient transformés en Anges ou en bêtes, selon qu'ils au- » roient imité les uns ou les autres durant cette vie. Quel plaisir n'y auroit- » il pas alors à considérer les différentes métamorphoses qui arriveroient aux » tyrans, aux avares, aux orgueilleux & aux esprits malins ?

» En conséquence de cette origine, toutes les passions se trouvent dans » tous les hommes ; mais elles n'éclatent pas également en tous ; le tem- » pérament, l'éducation, la coutume, la raison, & les autres causes de cette

» nature en peuvent augmenter ou diminuer la force, quoique les semences » en restent toujours, & qu'elles soient toujours en état de produire leurs » fruits, pour peu qu'on les encourage. J'ai ouï dire d'un très-honnête hom- » me, qui avoit de la piété, qu'ayant été nourri avec du lait de chévre, il » étoit fort modeste en public par le soin qu'il prenoit de veiller sur ses actions; » mais qu'en particulier il employoit souvent une heure à gambader & à » faire des cabrioles. Je ne doute pas même, que si l'on pouvoit examiner » en secret les Philosophes les plus rigides, on ne les vît exposés à la tyran- » nie, de ces passions qu'ils cachent, avec tant d'art, aux yeux du Public. » *Machiavel* observe que chaque Etat doit être toujours en garde contre ses » voisins, afin qu'il ne soit jamais pris au dépourvû dans un cas extraordi- » naire : de même la raison doit toujours se tenir en garde contre les passions, » & ne souffrir jamais qu'elles ayent aucun dessein qui puisse tourner à son » préjudice ; quoique d'un autre côté elle doive être fort soigneuse de ne pas » les affoiblir jusqu'à les rendre inutiles, & à se dépouiller ainsi de leurs se- » cours.

» L'Entendement est d'une si grande lenteur quand il faut agir, qu'il a » besoin d'être mis en mouvement par le doux souffle des passions, qui le » peuvent empêcher de se corrompre ; du moins elles sont aussi nécessaires au » bon état de l'ame, que la circulation des esprits animaux le peut être à la » santé du corps ; elles lui donnent de la force & de la vigueur ; & sans elles, » il lui seroit impossible de s'acquitter de ses fonctions : elles naissent & meu- » rent avec nous ; dans les uns, elles sont douces, modestes & retenues ; dans » les autres, elles sont violentes, farouches & déréglées ; mais il est toujours » au pouvoir de la raison de les gouverner.

» On peut remaquer en général qu'il y a une proportion assez exacte entre » la force de la raison & celle des passions : les grands génies ont d'ordinaire » les passions violentes, au-lieu que les petits esprits les ont foibles ; & il est » bien juste que la fougue des coursiers ne surmonte pas la force du conduc- » teur. Les jeunes gens, dont les passions ne sont pas un peu vives, ne donnent » pas grande espérance de leur avancement ; le feu de la jeunesse s'éteint à la » longue, & c'est un défaut, si même c'en est un, qui diminue tous les jours; » ainsi à moins qu'un homme n'ait du feu dans sa jeunesse, à peine lui reste- » t-il quelque chaleur dans un âge avancé. Il faut donc bien prendre garde » à ne pas anéantir les passions, lorsqu'on cherche à les régler ; puisqu'elles » sont la lumiére de l'ame, & qu'un homme qui n'en a point du tout, ou qui » s'y laisse entraîner, est toujours également aveugle. La trop rude sévérité » qu'on exerce dans la plûpart de nos Ecoles a ce malheureux effet, qu'elle » gâte le ressort de l'esprit, & qu'elle ruine à coup sûr plus de bons génies, » qu'elle n'en peut mettre en état de se pousser. C'est sans doute une lourde » bévûe de s'imaginer qu'on doit éteindre les passions & les retenir dans l'es- » clavage ; tout au contraire, on doit non seulement supporter quelquefois » de petites irrégularités, *mais aussi les cultiver, puisqu'elles sont presque tou-* » jours accompagnées des plus beaux talens. Tous les grands génies ont quel- » ques défauts mêlés avec leurs vertus, & ressemblent au Buisson ardent que » *Moïse* vit, où la flâme laissoit les épines.

„ Puis donc que les passions sont les principes des actions humaines, nous „ devons les ménager d'une telle maniére qu'elles conservent leur vigueur, „ & qu'elles soient avec tout cela fort soumises ; nous devons plutôt les gouverner comme des sujets libres que comme des esclaves, de peur qu'au-„ lieu de les rendre obeissantes, elles ne deviennent incapables d'exécuter les „ grands desseins ausquels Dieu les a destinés. J'avoue meme de bonne foi, „ que je n'ai pû jamais avoir aucune estime pour cette Secte de Philosophes „ qui vouloient que leur Sage tendît à une indifférence absolue, & qu'il n'eût „ aucune passion ; du moins il me semble que c'est une chose contradictoire de „ vouloir qu'un homme se dépouille de l'humanité, pour acquérir le calme de „ l'esprit, & qu'il déracine jusques aux principes de ses actions, parce qu'ils „ peuvent produire de mauvais effets. Je suis, &c.

Z. T. B.

LIX. DISCOURS.

——— Museo contingens cuncta lepore.

LUCR. L. I. 933.

Je manie tout ce que je traite avec la délicatesse des Muses.

De la délicatesse du *goût*, & des moyens de l'acquérir, ou plutôt de la cultiver.



GRACIAN recommande en divers endroits *la délicatesse du goût*, comme la plus haute perfection d'un homme accompli. D'ailleurs, il est si ordinaire à ceux qui se piquent d'être polis d'en parler en conversation, que je tâcherai d'en donner ici quelque idée, & de poser certaines régles qui nous serviront à connoître si nous la possédons, & à trouver les moyens de l'acquérir.

La plûpart des Langues employent cette Métaphore pour exprimer cette faculté de l'ame, qui sert à découvrir les défauts les plus cachés & les beautés les plus délicates dans les ouvrages d'esprit. Nous pouvons bien être sûrs que cette Métaphore ne seroit pas si générale, s'il n'y avoit une grande conformité entre le goût intellectuel, qui doit faire le sujet de ce *Discours*, & celui qui nous donne une sensation de toutes les différentes saveurs qui affectent le palais. On voit aussi qu'il y a les mêmes degrés de finesse dans l'un que dans l'autre.

J'ai connu une personne qui avoit le palais si délicat, qu'après avoir éprouvé dix sortes de Thé, il pouvoit distinguer celle qu'on lui offroit, sans qu'il en vît la couleur : bien plus, si on lui en faisoit boire de deux sortes mêlées ensemble dans une égale proportion, il les discernoit toutes deux : il a même poussé l'experience si loin, qu'après avoir bû d'un mélange de trois sortes, il les a d'abord reconnues. C'est ainsi qu'un homme, qui a le goût fin & délicat pour les ouvrages d'esprit, ne découvre pas seulement en gé-

néral les beautés & les imperfections d'un Auteur, mais ses différentes maniéres de penser & de s'exprimer, qui le distinguent de tous les autres Ecrivains, avec toutes celles qui ne sont pas de son cru, & les sources où il les a puisées.

Il me semble donc qu'on pourroit définir ce goût par *la faculté de l'ame, qui discerne les beautés d'un Auteur avec plaisir, & ses imperfections avec quelque espéce de chagrin.* Celui qui veut examiner s'il le posséde, n'a qu'à lire les Ouvrages les plus célébres des Anciens, qui ont soutenu l'épreuve de tant de siécles & de tant de Nations, ou ceux des Modernes, que les plus polis de nos Contemporains estiment. Si, au lieu de goûter un plaisir extraordinaire à la lecture de ces Ecrits, il se trouve glacé & n'a que de l'indifférence pour les passages les plus admirés de ces Auteurs, il en doit conclure, non pas que ces beautés leur sont attribuées mal-à-propos, ce qui n'arrive que trop à ceux qui manquent de goût; mais qu'il est privé lui-même de la faculté requise pour les découvrir.

En deuxiéme lieu, il devroit bien observer s'il goûte les perfections qui sont particuliéres à l'Auteur qu'il lit, ou ses qualités spécifiques, s'il m'est permis de les nommer ainsi. Par exemple, s'il est charmé de la narration de *Tite Live*, de la pénétration de *Saluste*, lorsqu'il développe les principes qui font agir les personnes qu'il caractérise, ou de l'exactitude de *Tacite* à déployer ces motifs extérieurs de la sûreté & de l'intérêt, qui font naître cette longue enchaînure d'événemens qu'il rapporte.

Il doit aussi prendre garde à la différente maniére dont il est touché de la même pensée, lorsqu'il la trouve dans un Auteur fameux, ou dans un Ecrivain d'un médiocre génie. Car il n'y a pas moins de différence à la contempler revêtue du langage de *Cicéron*, ou de celui d'un Auteur vulgaire, qu'à voir un objet à la clarté d'un flambeau, ou à la lumiére du Soleil.

Il est très-difficile de donner des régles pour acquérir cette délicatesse du goût dont je parle. Il faut qu'elle naisse en quelque maniére avec nous; & il arrive souvent que ceux qui possédent d'autres qualités en perfection, n'ont pas la moindre teinture de celle-ci. Un des plus célébres Mathématiciens du siécle m'a dit, que le plus grand plaisir qu'il eût, en lisant *Virgile*, consistoit à examiner sur la Carte le voyage d'*Enée*; & je ne doute pas qu'il n'y ait bien de nos Compilateurs d'Histoire moderne qui n'admireroient presque autre chose, dans ce divin Auteur, que les simples faits.

Mais quoique cette faculté doive être naturelle en quelque sorte, il y a plusieurs moyens de la cultiver & de l'étendre, sans lesquels elle seroit fort incertaine, & de peu d'usage à celui qui la posséde. Le plus efficace de tous, est de lire souvent les Auteurs les plus polis. Un homme qui a quelque goût y découvre tous les jours de nouvelles beautés, & reçoit une plus vive impression des coups de maître qu'il y trouve: c'est par-là qu'il contracte insensiblement leur maniere de penser & de s'exprimer.

La conversation avec les gens polis & spirituels est un autre moyen de

cultiver notre bon goût. Il est impossible qu'un homme, quelques beaux talens qu'il ait, envisage chaque objet dans toute son étendue, & dans la diversité des jours qu'il peut recevoir. Outre les observations générales qu'on peut faire sur un Auteur, chacun y remarque certaines choses conformes à ses idées & la maniere de penser : ainsi la conversation nous fournit de nouvelles vûes, & nous fait jouir des lumieres & des réflexions des autres comme si elles nous appartenoient. De-là vient qu'on a toujours observé que les beaux esprits, qui ont excellé dans le même genre, ne sont pas venus les uns aprés les autres, mais tous à la fois, pour ainsi dire, & en corps. C'est ce que l'on vit à *Rome* sous le régne d'*Auguste*, & dans la *Gréce* vers le tems de *Socrate*. Je n'en trouve pas du moins de meilleure raison, & je ne saurois m'imaginer que *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *Boileau*, *La Fontaine*, *La Bruiere*, le P. *Le Bossu*, ou les *Daciers*, eussent écrit aussi bien qu'ils ont fait, s'ils n'avoient été Amis & Contemporains.

Il est d'ailleurs nécessaire pour un homme qui veut se perfectionner le goût dans l'art de bien écrire, qu'il soit fort versé dans les Ouvrages des meilleurs Critiques, anciens & modernes. Je souhaiterois même qu'il y eût de ces Auteurs qui, en nous donnant les Régles de l'Art, sur lesquelles un homme d'un goût assez médiocre peut discourir, voulussent pénétrer jusques à l'ame & à l'essence des Ouvrages d'esprit, & nous indiquer les différentes sources du plaisir que l'on goûte à la lecture d'un Ouvrage exquis. De même, quoiqu'il soit d'une absolue nécessité, dans l'Art Poëtique, d'expliquer & d'entendre à fond les unités du tems, du lieu & de l'action, avec d'autres points de cette nature ; il y a quelque chose de plus essentiel à cet Art, quelque chose qui frappe l'imagination, qui donne des sentimens nobles à l'Esprit du Lecteur, & dont peu de Critiques ont parlé à la réserve de *Longin*.

Le goût qui régne aujourd'hui en *Angleterre* est pour l'Epigramme, les Pointes d'Esprit, & les Imaginations forcées, incapables de rendre l'Esprit de ceux qui les lisent plus solide ou plus étendu, & que les plus célébres Auteurs, entre les anciens & les modernes, ont évitées avec soin. J'ai tâché, dans plusieurs de mes *Discours*, de bannir de notre Isle ce mauvais goût, qui s'y est enraciné, & qu'on peut nommer *Gothique*. (*f*) J'ai entretenu la Ville une semaine entiere sur l'Esprit de bon & de mauvais aloi ; j'ai parcouru les différentes espéces du dernier qui ont eu la vogue dans le monde, & j'ai fait voir en même-tems en quoi consiste la nature de l'esprit solide & de bon aloi. Je donnai ensuite un exemple pour montrer que ce qui frappe l'Esprit du Lecteur est la simplicité naturelle de la pensée, & je le tirai de ces Piéces vulgaires, qui n'ont presque autre chose que cela seul qui les rende recommandables. J'ai d'ailleurs examiné (*g*) un des Ouvrages du plus grand Poëte que notre Nation, ou peut-être qu'aucune autre ait jamais

---

(*f*) Voyez le I. Tome depuis le XLV. *Discours* jusqu'au L. inclusivement.

(*g*) C'est le *Paradis perdu* de *Milton*. Voyez ce que j'en ai dit dans la Préface du III. Tome, pag. 1. & 2.

en, & j'ai ſpécifié les beautés mâles & judicieuſes qui relévent le prix de ce divin Poëme. J'entamerai au premier jour un Eſſai ſur *les plaiſirs de l'Imagination*, &, quoique je n'en doive parler qu'en gros, peut-être que mes Lecteurs y verront ce qui fait la beauté de certains endroits qu'on trouve dans les meilleurs Ecrivains, tant en Proſe qu'en Vers. Comme l'entrepriſe eſt nouvelle, je me flatte que le Public la regardera de bon œil, & même avec quelque ſupport.

O.

LX. DISCOURS.

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita ſolo : juvat integros accedere fontes
Atque haurire : ——— ——— ——— ——— —

LUCR. L. I. 925.

Je parcours les Lieux inacceſſibles, où habitent les Muſes, & où aucun homme n'avoit pénétré juſques-ici : je me plais à voir les eaux pures de leurs Fontaines, & à puiſer moi-même à la ſource.



LA vûe eſt le plus parfait & le plus agréable de tous nos ſens. Il nous procure infiniment plus d'idées, il converſe avec ſes objets à une plus grande diſtance, & il agit plus long-tems que les autres, ſans que cette action le rebute ou le fatigue. Il eſt vrai que le toucher peut nous donner une idée de l'étendue, de la figure, & toutes les autres idées qui nous viennent par les yeux, ſi vous en exceptez celle des couleurs ; mais il eſt auſſi fort borné, dans ſes opérations, au nombre, à la groſſeur & à la diſtance de ſes objets. La vûe ſemble être deſtinée à remédier à tous ces défauts, & peut être conſidérée comme une eſpéce de toucher plus délicat & plus étendu, qui ſe répand ſur une infinité de corps, embraſſe les plus vaſtes figures, & qui atteint à quelques-unes des parties les plus éloignées de l'Univers.

En quoi conſiſtent les *Plaiſirs* innocens de l'Imagination, & quels ſont les motifs qui nous doivent porter à leur recherche.

C'eſt la vûe qui fournit des idées à l'Imagination, ou à la fantaiſie ; comme je l'appellerai indifféremment ; de ſorte que, par les plaiſirs de l'Imagination, j'entens ceux qui viennent des objets viſibles, ſoit qu'ils nous frappent actuellement les yeux, ou que nous en rappellions les idées par des Tableaux, des Statues, des Deſcriptions, ou toute autre choſe de cette nature. Il eſt vrai que nous ne ſaurions avoir aucune image dans la fantaiſie, qui n'y ſoit entrée d'abord par la vûe ; mais dès que ces images y ſont une fois admiſes, nous avons le pouvoir de les retenir, de les changer, & de leur donner toutes les variétés de la Peinture & de la Perſpective qui ſont les plus agréables à l'Imagination : c'eſt auſſi par le moyen de cette

faculté qu'un homme plongé dans une basse-fosse peut s'entretenir des Scénes les plus magnifiques, & de Paysages plus beaux qu'aucun qui se puisse trouver dans toute l'enceinte de la nature.

Il y a peu de mots dans l'*Anglois*, qui ayent un sens plus vague & plus indéterminé que ceux de *Fantaisie* & d'*Imagination*. C'est pour cela même, que résolu de m'en servir j'ai cru qu'il étoit à propos d'en fixer l'idée, afin que mes Lecteurs puissent bien concevoir quel est le sujet que j'y traite. Je les prie donc de se souvenir, que par les plaisirs de l'Imagination, j'entens ceux qui naissent originairement de la vûe, & que je distingue en deux sortes; c'est-à-dire en *primitifs*, ou ceux qui viennent des objets immédiats que nous avons devant les yeux; & en *dérivés*, ou ceux qui naissent des idées de ces objets visibles, quoiqu'ils soient absens, mais que nous rappellons dans notre mémoire, ou sur lesquels nous en forgeons de nouveaux.

Les plaisirs de l'Imagination pris dans toute leur étendue ne sont pas si grossiers que ceux des sens, ni si raffinés que ceux de l'entendement. Il n'y a nul doute que les derniers ne soient préférables, parce qu'ils sont fondés sur quelque nouvelle connoissance arrivée à l'esprit; mais il faut avouer d'ailleurs que ceux de l'Imagination sont aussi vifs & aussi ravissans que les autres. Une belle Perspective réjouit l'ame autant qu'une Démonstration; & une Description dans *Homere* a charmé plus de Lecteurs qu'un Chapitre d'*Aristote*. Les plaisirs de l'Imagination ont même cet avantage sur ceux de l'entendement, qu'ils se trouvent plutôt, & qu'ils sont plus faciles à obtenir. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & la scéne paroît. Les couleurs se peignent dans l'Imagination, sans que l'esprit de celui qui regarde y fasse presque aucune attention. Nous sommes frappés tout d'un coup de la symétrie & de la beauté d'un objet, sans que nous sachions de quelle maniere cela s'exécute, ou que nous en pénétrions les causes.

Un homme poli & bien élevé reçoit une infinité de plaisirs, que le vulgaire ne sauroit goûter. Il peut s'entretenir avec un Tableau, & se faire, d'une Statue, une agréable compagne. Une Description le charme, & il est souvent plus satisfait de voir les champs & les prés, que ne l'est peut-être celui qui les posséde. Il acquiert par-là une espece de propriété dans tout ce qu'il voit, & il oblige les déserts, les rochers & les endroits les plus incultes de la nature à fournir à ses plaisirs : de sorte qu'il voit le monde, pour ainsi dire, dans un autre jour, & qu'il y découvre une infinité de charmes, qui se cachent à la plûpart des hommes.

Il est vrai qu'il y en a bien peu qui sachent être *oisifs & innocens*, ou qui ayent du goût pour les plaisirs qui ne sont pas criminels; ils ne prennent aucun divertissement, qu'il n'en coûte cher à quelque vertu, & le premier pas qu'ils font, au sortir de leurs affaires, les plonge dans le vice ou dans la folie. On devroit donc travailler à donner toute l'étendue possible à ses plaisirs innocens, pour s'y pouvoir renfermer en sûreté, & y trouver une satisfaction dont un honnête homme ne rougiroit pas. Les plaisirs de l'Imagination sont de cet ordre; ils ne demandent pas une si grande contention que nos affaires plus sérieuses, & ne souffrent pas d'ail-

leurs que l'esprit tombe dans cette négligence & ce relâchement, qui accompagnent nos plaisirs grossiers, ou plus sensuels; mais ils tiennent les facultés en exercice, & les empêchent de s'abandonner à la paresse ou à l'oisiveté, sans qu'elles en reçoivent aucun embarras ou la moindre fatigue.

Je pourrois ajoûter ici, que les plaisirs de l'Imagination contribuent plus à la santé, que ceux de l'entendement, qu'on n'obtient que par une longue méditation & par des efforts redoublés du cerveau. Les agréables Scénes, que l'Univers, la Peinture, ou la Poësie nous fournissent, ont une douce influence sur le corps, aussi bien que sur l'esprit; elles ne servent pas seulement à épurer l'Imagination, mais à bannir le chagrin & la mélancolie, & à donner aux esprits animaux un mouvement régulier & salutaire. C'est pour cela même que le Chevalier *François Bacon*, dans l'Essai qu'il a publié sur la Santé, n'a pas trouvé mauvais de prescrire, à ceux qui veulent écouter ses avis, la lecture d'un Poëme ou la vûe d'une Perspective, de les dissuader de toute recherche épineuse & subtile, & de les exhorter à suivre des études qui remplissent l'esprit de grands & de beaux objets, tels qu'il s'en trouve dans l'Histoire, les Fables & les Ouvrages de la Nature.

Ce *Discours* préliminaire m'a servi à fixer l'idée des plaisirs de l'Imagination, que j'ai résolu d'approfondir, & à étaler quelques motifs qui doivent engager mes Lecteurs à les poursuivre. J'examinerai dans le Discours suivant les différentes sources d'où ils découlent.

O.

LXI. DISCOURS.

——— Divisum sic breve fiet Opus.

MART. L. IV. Ep. 83.

L'Ouvrage ainsi partagé en deviendra plus court.



J'EXAMINERAI d'abord ces plaisirs de l'Imagination, qui naissent de la vûe actuelle des objets extérieurs; & il me semble que les premiers doivent leur origine à ce que l'on apperçoit de *grand*, d'*extraordinaire* ou de *beau* dans les autres. Il est vrai qu'il peut y avoir quelque chose de si terrible ou de si choquant, que l'horreur ou l'aversion qu'on a pour un objet l'emporte sur le plaisir qui résulte de sa *grandeur*, de sa *nouveauté* ou de sa *beauté;* mais dans cette aversion même il y aura toujours un mêlange de plaisir proportionné à ces qualités, selon que l'une ou l'autre y domine le plus.

Dans tous les objets qui nous environnent, il y a quelque chose de *grand*, de *beau*, ou d'*extraordinaire*, qui plaît à l'Imagination.

Par la *grandeur*, je ne veux pas dire la masse d'un objet simple, mais l'étendue de tout ce que l'on voit presque en même-tems, & qu'on peut

envisager comme une espece de tout. Tel est l'aspect d'une campagne ouverte, d'un vaste désert inculte, d'un amas confus de montagnes entassées les unes sur les autres, de rochers & de précipices affreux, ou d'une prodigieuse étendue d'eau, dont ce qui nous frappe n'est ni la nouveauté de l'objet, mais cette rude & grossiére magnificence qui paroît dans ces étonnans ouvrages de la nature. Notre Imagination aime à être engloutie par un objet, ou à s'accrocher à ce qu'elle ne sauroit enfermer dans ses bornes. Nous sentons une agréable surprise à la vûe de ces objets immenses, qui plongent l'ame dans une espece de tranquillité, ou d'extase. L'esprit de l'homme hait naturellement tout ce qui semble le gêner, & il croit être enclavé dans une sorte de prison, lorsque la vûe est confinée dans un petit cercle, & qu'elle est bornée de tous côtés par des murs ou des montagnes. Mais il est mis en quelque maniere en liberté à la vûe d'un vaste horizon, où l'œil se proméne à son aise, & se perd au milieu de la variété des objets qui l'environnent de toutes parts. Ces aspects qui n'admettent point de bornes sont aussi agréables à l'Imagination, que les réflexions sur l'éternité ou l'infini le peuvent être à l'entendement. Mais si le beau ou l'extraordinaire accompagne cette grandeur, comme dans une mer agitée, dans un ciel orné d'étoiles & de météores, ou dans un vaste paysage, où l'on voit des riviéres, des bois, des rochers & des prairies, le plaisir augmente, à proportion des causes qui le font naître.

Tout ce qui est *nouveau* ou *extraordinaire* excite un plaisir dans l'Imagination, parce qu'il remplit l'ame d'une agréable surprise, qu'il satisfait sa curiosité, & qu'il l'enrichit d'une idée qu'elle n'avoit pas. Nous sommes si accoutumés à certains objets, & les mêmes scénes reviennent si souvent, qu'elles nous fatiguent, & que tout ce qui est *nouveau* ou *extraordinaire* contribue un peu à diversifier la vie, & à réjouir nos esprits tout le tems que la nouveauté dure: c'est ce qui nous fournit une espece de rafraîchissement, & qui diminue le dégoût que nous trouvons dans tout ce qui sert tous les jours à nous entretenir. C'est ce qui donne des charmes à un monstre, & de-là vient que les imperfections même de la nature nous plaisent. De-là vient aussi qu'on recherche la variété, qui offre à tout moment quelque chose de nouveau à l'esprit, & qui ne permet pas que son attention s'épuise à contempler toujours le même objet. C'est ce qui donne du relief à la grandeur ou à la beauté, & qui fait que l'une ou l'autre plaît davantage à l'esprit. Les bois, les champs & les prairies sont agréables à voir dans toutes les Saisons de l'année, mais beaucoup plus à l'arrivée du Printems, lorsque tout y paroît frais & nouveau, avec son premier lustre, & lorsque l'œil n'y est pas encore trop accoutumé. C'est pour cela même qu'il n'y a rien qui égaye davantage une perspective que les riviéres, les jets-d'eau, ou les cascades, où la scéne change à tout moment, & offre sans cesse à la vûe quelque nouvel objet. Nous sommes bientôt las de regarder les montagnes & les vallées, où tout est immobile & demeure fixe dans la même situation; mais l'esprit est animé à la vûe de ces objets qui se meuvent toujours, & qui échappent insensiblement aux yeux du spectateur.

Mais il n'y a rien qui aille si droit à l'ame que la *Beauté*, qui répand d'abord un plaisir secret dans l'Imagination, & qui achéve de perfectionner tout ce qui est grand ou extraordinaire. Dès qu'on la découvre, l'esprit en ressent de la joie, & toutes ses facultés y prennent part. Il se peut bien qu'il n'y a pas plus de beauté ou de laideur réelle dans une portion de matiere que dans une autre, parce que nous aurions pu être faits en sorte que tout ce qui nous déplaît aujourd'hui nous auroit paru agréable : mais l'expérience nous enseigne qu'il y a diverses modifications de la matiere, que l'esprit trouve tout d'un coup, sans y avoir même réfléchi, belles ou difformes. Ainsi nous voyons que les différentes espéces des Créatures sensibles ont des idées différentes de la beauté, & que chacune d'elles est plus touchée des beautés qui servent à l'ornement de son espéce. Il n'y en a point en qui cela soit plus remarquable que dans les oiseaux de la même grosseur & du même plumage, où nous voyons souvent que le mâle se détermine dans ses amours par une seule tache ou la simple couleur d'une plume, & qu'il ne trouve jamais aucun charme que dans le plumage des femelles de son espece. Voici de quelle maniere un Poëte moderne a exprimé cet Instinct en Vers *Latins* :

Scit thalamo servare fidem, sanctasque veretur
Connubii leges : non illum in pectore candor
Sollicitat niveus ; neque pravum accendit amorem
Splendida lanugo, vel honesta in vertice crista,
Purpureusve nitor pennarum ; ast agmina latè
Fœminea explorat cautus, maculasque requirit
Cognatas, paribusque interlita corpora guttis.
Ni faceret, pictis sylvam circum undique monstris
Confusam aspiceres vulgo, partusque biformes,
Et genus ambiguum, & Veneris monumenta nefandæ.
Hinc Merula in nigro se oblectat nigra marito ;
Hinc socium lasciva petit Philomela canorum,
Agnoscitque pares sonitus ; hinc Noctua tetram
Canitiem alarum, & glaucos miratur ocellos.
Nempe sibi semper constat, crescitque quotannis.
Lucida progenies, castos confessa parentes ;
Dum virides inter saltus lucosque sonoros
Vere novo exultat, plumasque decora Juventus
Explicat ad solem, patriisque coloribus ardet.

C'est-à-dire, *Le mâle est fidéle à sa Couche, & observe religieusement les saintes Loix du Mariage. Cette blancheur de neige qu'il voit à la gorge d'une femelle d'une autre espéce ne le tente point ; le duvet éclatant, la hupe magnifique, ou le beau plumage d'une autre ne l'embrase point d'un amour illicite ; mais il a la précaution d'examiner les troupes des femelles qui l'environnent*

de toutes parts, jusqu'à ce qu'il y trouve les taches, dont il est marqueté lui-même, disposées dans la même symétrie. Sans une pareille conduite, nous verrions les forêts pleines de monstres hideux, des animaux d'une double espéce, une engeance incertaine, & de bizarres monumens d'un amour vague & déréglé. De-là vient que la Merlesse, qui est noire, ne se plaît qu'avec un Merle noir; que la femelle amoureuse du Rossignol cherche un mâle de la même espéce qu'elle reconnoît aux accens mélodieux de sa voix; & que la Chouette admire la couleur cendrée & obscure des aîles, aussi-bien que les yeux verdâtres du Hibou. C'est ainsi que les Oiseaux sont toujours fidéles à l'Amour conjugal, & qu'ils font tous les ans des petits, qui reconnoissent & imitent la chasteté de ceux qui leur ont donné la vie. C'est ainsi que leurs petits s'égayent dans les bois à l'arrivé du Printems, qu'ils y font resonner leur voix harmonieuse, qu'ils y étalent leur beau plumage aux rayons du soleil, & qu'ils ne brûlent d'amour que pour les femelles de la même espéce.

Il y a une autre sorte de *Beauté*, dans les Ouvrages de l'Art & de la Nature, qui ne produit pas sur l'Imagination le même feu & la même ardeur que la beauté qu'on voit dans notre espéce; mais qui avec tout cela y excite un plaisir secret & un panchant pour les endroits ou les objets où nous la découvrons. Cette beauté consiste dans la gayeté ou la variété des couleurs, dans la symétrie & la proportion des parties, dans l'arrangement & la proportion des corps, ou dans un juste mélange & le concours de toutes ces choses ensemble. Entre ces différentes beautés, l'œil se plaît davantage à celle qui résulte des couleurs. Il n'y a point de spectacle dans la nature qui soit plus beau ou plus agréable, que celui qui paroît dans le Ciel & au coucher du Soleil, & qui est composé de ces différentes nuances de lumiére qu'on voit sur les Nuées. C'est pour cela même que les Poëtes, qui s'adressent toujours à l'Imagination, empruntent plus leurs éphithétes des couleurs que de tout autre lieu commun.

Puisque l'Imagination se plaît dans tout ce qui est grand, extraordinaire, ou beau, & que son plaisir augmente à mesure qu'elle trouve plus de ces perfections dans le même objet, elle est aussi capable de recevoir un surcroît de plaisir par le secours d'un autre sens. C'est ainsi qu'un son continué, tel que la musique des oiseaux, ou que la chûte d'une cascade, excite à tout moment l'esprit du spectateur, & le rend plus attentif à considérer les différentes beautés du lieu où il se trouve. C'est ainsi que les bonnes odeurs ou les parfums relévent les plaisirs de l'Imagination, & rendent même les couleurs & la verdure d'un paysage plus agréables; car les idées de la vûe & de l'odorat s'entr'aident les unes les autres, & donnent bien plus de satisfaction unies ensemble, que séparées; de même que les différentes couleurs d'un Tableau se donnent mutuellement du relief, & reçoivent un surcroît de beauté par l'avantage de leur situation.

O.



LXII. DISCOURS.

——— Causa latet, vis est notissima.

OVID. Metam. L. IV. 287.

La cause en est cachée, mais l'effet en est très-connu.



Nous venons de voir que tout ce qui est *grand, extraordinaire* ou *beau,* donne du plaisir à l'Imagination ; mais il faut avouer qu'il nous est impossible d'assigner la véritable cause de ce plaisir, parce que nous ne connoissons ni la nature d'une idée, ni la substance de l'ame. Si l'une & l'autre nous étoient connues, cela pourroit nous aider à découvrir la conformité ou l'opposition qu'elles ont ensemble. Mais puisque cette lumiere nous manque, tout ce que nous pouvons faire dans les recherches de cette nature, c'est de réfléchir sur les opérations de l'ame qui sont les plus agréables, & de ranger sous certains chefs généraux, ce qui plaît ou déplaît à l'esprit, sans être en état de remonter jusques aux causes efficientes qui produisent le plaisir ou le dégoût.

Quelles sont les causes finales du plaisir que l'Imagination reçoit de tous les objets qui nous environnent.

Pour les causes finales, il y en a tant qui appartiennent au même effet, qu'il nous est plus aisé de les découvrir ; & quoiqu'elles ne soient pas aussi satisfaisantes que les autres, elles nous sont d'ordinaire plus utiles, en ce qu'elles nous donnent plus d'occasion d'admirer la bonté & la sagesse du Créateur de l'Univers.

Une des causes finales du plaisir que nous trouvons dans tout ce qui est *grand*, peut être celle-ci. Le souverain Monarque du Monde a formé l'Esprit de l'Homme d'une telle maniere, qu'il n'y a que lui seul, & la contemplation de son Etre, qui puisse faire son véritable bonheur. Afin donc que nos ames eussent du goût pour cette contemplation, il les a faites en sorte qu'elles se plaisent naturellement à réfléchir sur ce qui est grand & sans bornes. Notre admiration, qui est un sentiment fort agréable de l'esprit, ne manque jamais d'être excitée lorsqu'il vient à considérer un objet qui occupe beaucoup de place dans l'Imagination ; & ne peut ainsi que se changer en une profonde vénération lorsque nous contemplons la Nature Divine, qui n'est bornée ni par le tems ni par le lieu, & que la plus vaste capacité de tous les Etres créés ne sauroit bien concevoir.

Dieu a joint un plaisir secret à l'idée de tout ce qui est *nouveau* ou *extraordinaire,* pour nous engager à étendre nos connoissances, & nous animer à la recherche des merveilles de la Création ; car chaque nouvelle idée est suivie de tant de plaisir, qu'il nous dédommage bien de la peine que nous avons eue pour y arriver, & qu'il nous sert de motif à pousser plus loin nos découvertes.

D'ailleurs il a rendu agréable aux Créatures animées tout ce qu'il y a

de *beau* dans chacune de leurs espéces, afin qu'elles fussent portées à se multiplier & à remplir le monde d'habitans. Aussi est-ce une chose digne de remarque, que, par-tout où la nature est forcée à produire un monstre, qui resulte d'un mélange opposé à son train ordinaire, la race est incapable de se perpetuer & de fonder un nouvel ordre de Créatures; de sorte que, si tous les animaux n'étoient amorcés chacun par la beauté de son espéce, la multiplication finiroit, & la Terre seroit dépeuplée.

Enfin il nous a rendu agréable tout ce qu'il y a de beau dans les autres objets, ou plutôt il les fait paroître beaux, afin que toute la Création en soit plus gaie & plus divertissante. Il a donné le pouvoir à presque tout ce qui nous environne, d'exciter une idée agréable dans l'esprit: en sorte qu'il nous est impossible de regarder ses Ouvrages avec froideur ou indifférence, & de voir tant de beautés sans un plaisir secret. Les objets ne plairoient guére à l'œil, si nous appercevions la véritable figure de leurs moindres parties & leurs mouvemens. Quelle raison pourroit-on alléguer de toutes ces idées qu'ils excitent en nous, si différentes de tout ce qui se trouve en eux-mêmes, comme sont la lumiere & les couleurs, si Dieu ne les avoit destinés à servir d'ornement à l'Univers, & à les rendre plus agréables à l'Imagination? Nous voyons par-tout des scénes & des apparences qui nous plaisent; nous découvrons des beautés imaginaires dans le Ciel & sur la Terre, & il y en a quelques traits répandus sur toute la Création; mais quel spectacle affreux & grossier ne donneroit pas la nature, si toutes ses couleurs venoient à disparoître, & que les différens mélanges de la lumiere & de l'ombre s'évanouissoient? En un mot, nos ames s'égarent & se perdent aujourd'hui dans une agréable illusion, & nous avons à peu près le sort d'un Héros de Roman, qui voit des Châteaux, des Bois & des Prairies d'une beauté ravissante; mais à la fin de quelque enchantement secret, toute cette belle décoration s'éclipse, & l'infortuné Chevalier se trouve dans une plaine stérile, ou dans un désert solitaire. Il n'est pas hors de la vraisemblance que l'ame, après être sortie du corps, se verra en quelque sorte dans le même état, eu égard aux idées qui lui pourront venir de la matiere, quoique celles des couleurs soient si agréables à l'Imagination, qu'elle pourroit bien n'en être pas privée, ou les recevoir à l'occasion de quelque autre cause, de même qu'elles y sont excitées aujourd'hui par les différentes impressions de la matiere subtile sur l'organe de la vûe.

Il est aisé de voir que je suppose ici mes Lecteurs instruits d'une découverte moderne, & reconnue pour vraie de tous les Physiciens: je veux dire, que la lumiere & les couleurs, telles que l'Imagination les conçoit, ne sont que des idées de l'esprit, & non pas des qualités inhérentes ou qui existent dans la matiere. C'est une vérité que plusieurs Philosophes modernes ont prouvée invinciblement, & une des plus belles Spéculations de la Physique; mais s'il prenoit envie à quelqu'un de mes Lecteurs de la voir expliquée au long, qu'il me permette de le renvoyer à M. *Locke*, ou au Chapitre VIII. du Livre II. de son *Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain*.

O.

LXIII. DISCOURS.

LXIII. DISCOURS.

——————— alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amicè.

HOR. A. P. v. 410.

Ils ont tous deux besoin du secours l'un de l'autre, & doivent toujours être étroitement unis.



SI nous comparons les ouvrages de la *Nature* avec ceux de l'*Art*, en ce qu'ils servent à divertir l'imagination, nous trouverons que les derniers sont fort au-dessous des autres à cet égard; du moins, quoiqu'ils puissent paroître quelquefois aussi beaux ou aussi surprenans, ils ne sauroient jamais rien avoir de cette vaste étendue ou de cette immensité, qui fournit un si agréable entretien à l'esprit du Spectateur. L'un peut être aussi poli & aussi délicat que l'autre, mais il ne sera jamais ni si auguste ni si magnifique dans le dessein. Il y a quelque chose de plus hardi, & qui sent plus la main de Maître dans les traits grossiers & négligés de la Nature, que dans les coups de pinceau les plus délicats & les embellissemens de l'Art. Les beautés du Jardin ou du Palais le plus superbe se trouvent renfermées dans un petit cercle : l'imagination les a bientôt parcourues, & demande quelque chose de plus pour se satisfaire ; mais dans les vastes champs de la Nature, l'œil se promene de tous côtés à son aise, & se repaît d'une infinie variété d'images, sans être borné à un certain nombre. C'est pour cela que les Poëtes ont toujours aimé la vie champêtre, où la Nature paroît dans sa plus grande perfection, & offre à leur esprit les plus agréables scénes. *Horace* le témoigne lui-même, lorsqu'il dit, *les Poëtes ne se plaisent point à la Ville, ils aiment la solitude des forêts :*

Comparaison entre les ouvrages de la *Nature* & ceux de l'*Art*, & la beauté qui résulte de leur mélange.

(g) Scriptorum chorus omnis amat Nemus, & fugit Urbes.

D'un autre côté *Virgile* a décrit les plaisirs de la campagne en ces termes : *C'est-là*, dit-il, *où l'on goûte un repos assuré, où l'on méne une vie innocente, & où l'on jouit d'une infinité de biens. C'est-là où l'on voit à loisir de vastes campagnes, de profondes cavernes, des lacs & des fontaines d'eau vive. C'est-là où l'on trouve mille endroits agréables par la fraîcheur, où l'on se plaît à entendre les mugissemens des bœufs, & où l'on s'abandonne à un doux sommeil à l'ombre des arbres.*

(h) At secura quies, & nescia fallere vita,
Dives opum variarum ; at latis otia fundis,
Speluncæ vivique Lacus ; at frigida Tempe,
Mugitusque Boum, mollesque sub arbore somni.

(g) *Lib. II. Epist. II. 77.* (h) *Georg.* Lib. II. 466.

Mais quoique les scénes, que la nature nous offre, soient en général plus divertissantes qu'aucune représentation de l'art, avec tout cela, plus les ouvrages de l'une ressemblent à ceux de l'autre, plus nous les trouvons agréables; parce qu'alors notre plaisir nait d'un double principe; c'est-à-dire, de la beauté même des objets qui frappent l'œil, & de leur ressemblance avec d'autres: nous nous plaisons à comparer leurs beautés réciproques, de même qu'à les envisager séparément; & nous pouvons les représenter à nos esprits, ou en qualité de copies, ou en qualité d'originaux. De-là vient qu'on prend plaisir à voir une perspective bien disposée, où il y a un mélange de champs & de prairies, de bois & de riviéres; ou ces paysages casuels d'arbres, de nuées & de Villes, qu'on trouve quelquefois dans les veines du marbre; ou cette merveilleuse ciselure qui paroît dans quelques grottes & rochers; en un mot, tout ce qui a une certaine régularité qui semble être l'effet du dessein, dans ce que nous appellons les ouvrages du hasard.

Si les productions de la nature sont plus estimées à mesure qu'elles ont plus de ressemblance avec celles de l'art, on peut compter aussi que ce qui est artificiel augmente de prix, à mesure qu'il ressemble davantage au naturel; parce qu'outre cette conformité, qui est toujours agréable, le modéle en est plus parfait. Le plus joli paysage que j'aye vû de ma vie étoit tracé sur les murailles d'une chambre obscure, opposée d'un côté à une riviére navigable, & de l'autre à un parc. C'est d'ailleurs une expérience fort commune en Optique. Vous auriez pu remarquer ici le mouvement des vagues exprimées par des couleurs assez naturelles, avec la figure d'un vaisseau qui entroit par un bout, & faisoit voile au travers de toute la piéce. De l'autre côté, l'on voyoit les ombres vertes des arbres, dont les branches étoient secouées par le vent, & des troupeaux de dains en mignature qui couroient çà & là. J'avoue que la nouveauté de ce spectacle peut être une des causes qui le rendent agréable à l'imagination; mais il n'y a nul doute que la principale cause ne vienne de ce qu'il approche fort du naturel, & de ce que non seulement, à l'exemple des autres tableaux, il représente la figure & la couleur des objets, mais aussi leur mouvement.

Nous avons observé déja, qu'il y a dans la nature quelque chose de plus grand & de plus auguste que tout ce qui se voit dans les curiosités de l'art. Ainsi toutes les fois que nous la voyons imitée en quelque maniere, cela nous donne un plaisir plus noble & plus relevé que celui que nous pouvons recevoir des ouvrages de l'art les plus fins & les plus exacts. De-là vient que nos jardins en *Angleterre* ne plaisent pas tant à l'imagination que ceux de *France* & d'*Italie*, où l'on voit une vaste étendue de terrein cultivé, & d'autre qui ne l'est pas; un agréable mélange de bois & de cascades, qui représentent partout une simplicité artificielle, beaucoup plus charmante que la propreté des nôtres. Il est vrai que le public & les particuliers en pourroient souffrir, si, dans plusieurs endroits d'un pays aussi peuplé que le nôtre & qu'on peut cultiver d'une maniere fort avantageuse, on retranchoit une grande partie de nos prés & de nos champs labourables pour la convertir en jardins. Mais pourquoi ne feroit-on pas d'un Domaine entier une espéce de jardin par de

fréquentes plantations, qui tourneroient auſſi bien au profit qu'au divertiſſement du proprietaire? Un marais couvert de ſaules, ou une montagne remplie de chénes, ſont un objet non ſeulement plus agréable à la vûe, mais plus utile que ſi on les abandonnoit à leur ſtérilité naturelle. Les champs couronnés d'épis forment une jolie perſpective; de ſorte que, ſi les allées qu'on voit entre-deux étoient un peu cultivées, ſi l'émail naturel des prairies étoit aidé par quelques petites additions de l'art, & ſi les haies étoient ornées des arbres & des fleurs qui ſeroient propres au terroir, un homme pourroit faire un joli payſage de ſon Domaine.

Les Auteurs qui ont écrit de la *Chine* nous diſent que les *Chinois* ſe moquent de notre maniere de planter en *Europe*, où les arbres ſont placés à la ligne & à la régle; parce, diſent-ils, que tout homme peut ranger des arbres à la ligne, en échiquier, ou en toute autre figure uniforme. C'eſt pour cela même qu'ils cherchent à ſe diſtinguer dans les ouvrages de cette nature, & à cacher l'art qu'ils y employent. Ils ont un mot dans leur Langue, qui exprime la beauté particuliere d'un plantage qui frappe d'abord l'imagination, ſans qu'on puiſſe découvrir ce qui produit un ſi agréable effet. Mais nos Jardiniers *Anglois*, au lieu d'imiter la nature, aiment à s'en éloigner le plus qu'il leur eſt poſſible. Nos arbres s'élévent en cones, en globes, ou en pyramides. Nous voyons la marque des ciſeaux ſur chaque plante & le moindre buiſſon. Je ne ſai ſi c'eſt un goût ſingulier; mais j'aimerois mieux voir un arbre avec tout le ſuperflu & toute l'étendue de ſes branches, que lorſqu'il eſt taillé en une figure mathématique; & il me ſemble qu'un verger, dont les arbres ſont en fleur, paroît infiniment plus agréable, que tous les petits labyrinthes du parterre le plus exact. Mais comme nos célébres Architectes de jardins négocient en plantes, & que leurs boutiques en ſont pleines, il ne faut pas s'étonner qu'ils penſent à leur profit, & qu'ils arrachent nos plus beaux arbres fruitiers, pour mettre à leur place des houx, des myrtes, & autres plantes toujours vertes & portatives.

LXIV. DISCOURS.

Adde tot egregias Urbes, operumque laborem.

VIRG. Georg. L. II. 155.

Ajoutez à cela tant de Villes magnifiques, & d'autres ouvrages faits par l'induſtrie des hommes.



APRÈS avoir montré comment l'imagination eſt affectée par les ouvrages de la nature & par ceux de l'art, & comment les uns & les autres ſe prêtent un ſecours mutuel pour former les ſcénes & les perſpectives les plus agréables, je haſarderai ici quelques réflexions ſur cet art en particulier, qui a un rapport plus immédiat qu'aucun autre avec l'imagination, & qui y excite ces plaiſirs primitifs dont j'ai entretenu mes

De ce qui plait à l'imagination dans les ouvrages d'*Architecture.*

Lecteurs. Cet Art est l'Architecture, que j'envisagerai dans le même jour, où mes *Discours* précédens l'ont placée, sans toucher aux régles & aux maximes que les habiles Maitres en donnent, & qu'ils ont expliquées au long dans une infinité de Traités.

La *grandeur*, dans les ouvrages d'Architecture, peut se rapporter à la masse & au corps de l'Edifice, ou à la *maniere* dont il est bâti. A l'égard de la premiere, les anciens, sur-tout ceux des Pays Orientaux, l'emportoient de beaucoup sur les modernes.

Pour ne rien dire de la Tour de *Babel*, dont les fondemens, si nous en croyons un Auteur fort ancien, ressembloient à une vaste montagne, que pouvoit-on voir de plus superbe que les murailles de *Babylone*, que ses jardins élevés sur des voûtes, & que son Temple dédié à *Jupiter Belus*, qui s'élevoit à la hauteur d'un mille, où il y avoit huit différens étages, chacun haut d'un (*i*) stade, & au sommet l'Observatoire *Babylonien*? Que dirons-nous de cet immense rocher, qu'on avoit taillé en sorte qu'il représentoit la Reine *Sémiramis*, & de ces moindres rochers qui l'environnoient, ausquels on avoit donné la figure des Rois devenus ses Tributaires? Que dirons-nous de ce prodigieux bassin, ou de ce réservoir artificiel, qui contient l'*Euphrate* entier, jusqu'à ce qu'on lui eut creusé un nouveau canal, & de tous les fossés à travers lesquels on le fit couler? Je sai bien qu'il y a des personnes qui traitent de fables quelques-unes de ces merveilles de l'art; mais je ne vois aucun fondement pour un tel soupçon, à moins qu'il ne vienne de ce que nous n'avons plus aujourd'hui de pareils ouvrages. Il est certain qu'alors, & dans ces climats du monde, on avoit plus de commodités pour bâtir, qu'il n'y en a jamais eu depuis. La terre étoit extrêmement fertile, on ne se nourrissoit presque alors que de fruits ou de laitages; ce qui ne demandoit qu'un petit nombre de mains, eu égard à celles qu'il faut pour l'Agriculture. Il y avoit peu de métiers capables d'occuper le gros des hommes destinés au travail, & beaucoup moins d'arts & de sciences pour entretenir les Spéculatifs: d'ailleurs, ce qui est plus que tout le reste, les Princes étoient absolus; de sorte qu'un Roi qui alloit à la Guerre se pouvoit mettre à la tête d'un Peuple entier: c'est ainsi que la Reine *Sémiramis* se mit en campagne avec trois millions d'hommes, & que, malgré tout cela, elle fut accablée par le nombre supérieur de ses ennemis. Il ne faut donc pas s'étonner, qu'en tems de paix, lorsqu'elle entreprit de bâtir, elle put exécuter de si grands desseins avec une multitude si prodigieuse d'ouvriers. Ajoutez à cela que, dans son climat, les gelées & les hyvers, qui détournent les hommes la moitié de l'année dans les Pays Septentrionaux, y causoient peu d'interruption. Je pourrois mettre au rang des avantages de ce climat ce que les Historiens nous disent, que la terre y produisoit une espéce de bitume, ou de mortier naturel, qui est sans doute le même que celui dont l'Ecriture Sainte nous parle, (*k*) & qui servit à la Tour de *Babel*.

(*i*) Mesure des anciens, qui contenoit 125. pas géométriques.
(*k*) Gen. XI. 3.

On voit encore en *Egypte* leurs Pyramides, qui répondent aux Descriptions que les anciens en ont faites ; & je ne doute pas qu'un voyageur exact ne pût découvrir quelques traces du Labyrinthe qui occupoit une Province entiere, & qui renfermoit une centaine de Temples.

La muraille de la *Chine* est un de ces superbes ouvrages des Orientaux, qui figure dans la Mappe-Monde, & dont la description paroîtroit fabuleuse, si la muraille même ne subsistoit aujourd'hui.

Nous sommes obligés à la dévotion, des bâtimens les plus magnifiques qui ont orné les différens Pays de la terre. C'est elle qui a porté les hommes à élever des Temples & des Lieux destinés à servir au culte public, non-seulement afin que la noblesse de la structure engageât la Divinité à y résider, mais aussi afin que ces superbes ouvrages de l'art excitassent de vastes idées dans l'esprit de ses adorateurs, & qu'ils les rendissent propres à converser avec la Divinité du lieu. En effet tout ce qui est majestueux imprime du respect & de la crainte, & sympathise avec la grandeur naturelle de l'ame.

Pour venir à la *grandeur de la maniere* dans les ouvrages d'Architecture, elle a tant de force sur l'imagination, qu'un petit bâtiment, où elle paroît, donnera de plus nobles idées à l'esprit qu'un autre vingt fois plus étendu à l'égard de sa masse, où cette maniere est commune ou négligée. C'est ainsi peut-être qu'on auroit été plus surpris de l'air majestueux qui paroissoit dans une Statue d'*Alexandre* faite par la main de *Lysippe*, quoiqu'elle ne fut pas plus grande que le naturel, qu'on ne l'auroit été à la vûe du mont *Athos*, si, comme Dinocrate le proposoit, on l'eût taillé pour représenter ce Conquérant, avec une Riviere sur l'une de ses mains, & une Ville sur l'autre.

Ceux qui ont été à *Rome* & y ont vu le *Panthéon*, n'ont qu'à réfléchir sur l'état où leur esprit s'est trouvé la premiere fois qu'ils y sont entrés, & ils se souviendront qu'il a été frappé de quelque chose de grand & de majestueux ; au lieu que la vûe d'une Eglise *Gothique* ne les touche presque pas en comparaison, quoiqu'elle soit cinq ou six fois plus grande que l'autre : ce qui ne peut venir que de la grandeur de la maniere observée dans l'une, & de la médiocrité ou de la petitesse de cette maniere qu'il y a dans l'autre.

M. *Errard*, dans son *paralléle de l'Architecture antique avec la moderne*, a remarqué là-dessus une chose qui m'a fait beaucoup de plaisir, & que je vais rapporter dans les propres termes de l'art, dont il s'est servi lui-même. (*l*) *Je vais remarquer sur ce propos*, dit-il, *une chose à mon avis assez curieuse, touchant le principe de la différence des manieres ; & d'où vient qu'en une pareille quantité de superficie, l'une semble grande & magnifique, & l'autre paroît petite & mesquine : la raison en est fort belle & n'est pas commune. Je dis donc que, pour introduire dans l'Architecture cette grandeur de maniere dont nous parlons, il faut faire que la division des principaux membres des Ordres ait peu de parties, & qu'elles soient toutes grandes & de grand relief, afin que l'œil n'y voyant rien de petit, l'imagination en soit fortement touchée. Dans une corniche, par*

(*l*) Page 11. & 12. Edition de *Paris* in-fol. 1702.

exemple, si la doucine du couronnement, le larmier, les modillons ou les denticules viennent à faire une belle montre avec de grandes saillies, & qu'on n'y remarque point cette confusion ordinaire de petits cavets, de quarts de ronds, d'astragales, & je ne sçai quelles autres particules entre-mêlées, qui n'ont aucun bon effet dans les grands ouvrages, & qui occupent du lieu inutilement & aux dépens des principaux membres; il est très-certain que la maniere en paroîtra fiere & grande: & tout au contraire elle deviendra petite & chetive par la quantité de ces menus ornemens, qui partagent l'angle de la vûe en tant de rayons & si pressés, que tout lui semble confus.

Entre toutes les figures qui paroissent dans les ouvrages d'Architecture, il n'y en a point qui ayent un plus grand air que la concave & la convexe; & nous voyons dans toute l'Architecture ancienne & moderne, aussi-bien dans les quartiers reculés de la *Chine* que dans les Pays plus voisins du nôtre, que les colomnes rondes & les voûtes font une grande partie de ces bâtimens qui servent à la pompe & à la magnificence. Quelle raison en peut-on alléguer, si ce n'est que ces figures présentent plus du corps du bâtiment à la vûe, que toutes les autres? Il est vrai qu'il y a certains corps, dont l'œil peut recevoir les deux tiers de la surface; mais comme la vûe doit alors se partager en plusieurs angles, elle n'en reçoit pas une idée uniforme, mais différentes idées de la même sorte. Regardez la surface extérieure d'un Dôme, votre œil n'en admet que la moitié; regardez l'intérieure, & d'un coup d'œil vous en avez tout le profil; toute la concavité y entre à la fois, & l'œil est le centre où toutes les lignes de la circonférence se réunissent. Lorsqu'on regarde un Pilastre, on ne voit souvent que la quatriéme partie de sa surface; & lorsqu'on jette les yeux sur un concave quarré, il faut qu'on les tourne de tous les côtés, avant que d'en pouvoir embrasser toute la surface intérieure. C'est pour cela même que l'imagination est infiniment plus touchée à la vûe de la Lumiere, ou du Ciel, qui paroît au travers d'une voûte, que lorsqu'on les voit au travers d'un quarré, ou de toute autre figure. Celle de l'Arc-en-Ciel ne contribue pas moins à sa magnificence, que les couleurs qui relévent sa beauté, ainsi que le fils de *Sirach* l'a décrit d'une maniere fort poëtique: (*m*) *Contemplez*, dit-il, *l'Arc-en-Ciel, & louez celui qui l'a fait; il est d'une grande beauté par son eclat: il environne le Ciel d'un cercle glorieux; les mains du Très-Haut l'ont tendu.*

Après avoir parlé de cette grandeur qui frappe l'esprit dans l'Architecture, je pourrois montrer le plaisir qui revient à l'imagination de ce qui paroît extraordinaire & beau dans cet art; mais puisque chacun a naturellement plus de goût pour ces deux qualités dans tous les bâtimens qui s'offrent à sa vûe, que pour celle dont j'ai traité jusques-ici, je n'embarrasserai mes Lecteurs d'aucune réflexion là-dessus. Il me suffira de remarquer, pour mon but, qu'il n'y a rien dans tout cet art qui plaise à l'imagination, que ce qui est grand, extraordinaire, ou beau.

O.

(*m*) *Ecclesiastique*, XLIII. 13, 14.

LXV. DISCOURS.

Quatenus hoc simile est oculis, quod mente videmus.

LUCR. Lib. IV. 754.

Ce que nous voyons par les idées de l'esprit est semblable à ce qui paroît aux yeux.



'AI d'abord distingué les plaisirs de l'imagination en ceux qui naissent des objets que nous voyons actuellement, & en ceux qui nous viennent des objets que nous avons vûs autrefois, & que l'esprit se rappelle, soit par la vertu qu'il a d'opérer cet effet, ou à l'occasion de quelque chose hors de nous, comme sont les Statuës ou les Descriptions. Après avoir examiné les premiers, ou les *primitifs*, il est tems de venir aux autres, ou aux *dérivés*; ainsi que je les ai nommés, pour les distinguer. Lorsque je dis que les idées qui nous viennent dans l'esprit à l'occasion, par exemple, d'une Description, ou de quelqu'autre objet extérieur, sont les mêmes que nous y avions eues autrefois; cela ne veut pas dire que nous ayons actuellement vu l'endroit où une chose est arrivée, l'action, ou la personne, qui est gravée ou décrite. Il suffit que nous ayons vu en général des Lieux, des Personnes ou des Actions, qui ressemblent à ce que nous voyons représenté, ou qui du moins y ont quelque rapport éloigné; puisqu'il est au pouvoir de l'imagination, lorsqu'elle est une fois munie d'idées particulieres, de les étendre, de les composer, & de les diversifier, comme il lui plaît.

Des plaisirs que l'imagination reçoit de la *Sculpture*, de la *Peinture*, des *Descriptions* & de la *Musique*.

Entre les différens arts qui servent à représenter les objets, il n'y en a point qui le fasse d'une maniere si naturelle & si ressemblante que la *Sculpture*. Pour en donner un exemple familier; qu'un homme né aveugle prenne une Statue, qu'il en parcoure, avec les doigts, tous les membres, tous les enfoncemens & les reliefs, tous les coups du ciseau, il est certain qu'il concevra d'abord qu'on peut représenter ainsi la figure d'un homme & d'une bête; mais s'il venoit à passer la main sur un *Tableau*, où tout est égal & uni, il ne pourroit jamais s'imaginer qu'on pût représenter sur du canevas les différentes parties de nos corps. La *Description* est bien plus éloignée que la Peinture, des choses qu'elle représente; du moins celle-ci a quelque ressemblance avec son original, au lieu que des lettres & des syllabes n'y ont aucun rapport. Les couleurs parlent toute sorte de Langues, mais chaque Langue n'est entendue que par une certaine Nation. De-là vient sans doute que l'Ecriture, quoique les nécessités des hommes les obligent bientôt à chercher une Langue pour se communiquer leurs pensées, a été inventée plus tard que la Peinture. En effet, on nous dit que dans l'*Amérique*, lorsque les *Espagnols* y arrivérent, on envoyoit des Exprès à l'Empereur du *Mexique* sur une toile peinte, & que les nouvelles du Pays y étoient marquées par les traits du pinceau; ce qui étoit un moyen plus naturel de les exprimer que celui de l'Ecriture, quoiqu'en

même-tems beaucoup plus imparfait, en ce qu'il est impossible de tracer les petites connexions du discours, ou de donner la figure d'une conjonction ou d'un adverbe. Mais il seroit bien plus étrange de représenter des objets visibles par des sons ausquels on n'attache aucune idée, & de faire en *Musique* quelque chose de semblable à une Description. Avec tout cela il est certain qu'on peut exciter des idées confuses de cette nature par une composition artificielle de notes; & nous voyons que les grands Maîtres de l'Art peuvent quelquefois engager leurs Auditeurs dans le feu & le tumulte d'une bataille, remplir leur esprit de scénes tragiques & de frayeurs mortelles, ou leur inspirer d'agréables rêves, qui ne leur offrent que des bocages & des champs élisées.

Dans tous ces exemples, le plaisir del'imagination, que j'appelle *dérivé*, vient de cet acte de l'esprit, qui compare les idées que les objets originaux excitent en nous, avec celles que nous recevons de la Statue, du Tableau, de la Description, ou du Son qui les représente. Il nous est impossible d'alléguer la cause physique & immédiate qui fait que cette opération de l'esprit est accompagnée de tant de plaisir; mais il est certain que cet unique principe nous fournit une grande variété de divertissemens: il ne se borne pas à nous donner du goût pour la Sculpture, la Peinture & la Description; il fait aussi que nous nous plaisons à voir toutes les souplesses & les grimaces des Mimes. C'est le même principe qui nous rend agréables les différentes sortes d'esprit de bon aloi, qui consiste dans le rapport éloigné que diverses idées ontensemble, (*n*) comme je l'ai remarqué depuis long-tems. Je pourrois ajoûter encore, que c'est cela même qui excite la petite satisfaction que nous trouvons quelquefois dans les différentes sortes d'esprit de mauvais aloi, soit qu'il consiste dans la ressemblance de quelques lettres, comme dans les échos & les rimes de notre méchante Poésie; ou dans celle de mots entiers, comme dans les équivoques & les quolibets. Il semble d'ailleurs que la *cause finale* du plaisir attaché à cette opération de l'esprit, soit de nous animer à la recherche de la vérité; puisque, pour distinguer une chose d'une autre, & faire un discernement exact entre nos idées, il faut les comparer les unes avec les autres, & observer le rapport ou l'opposition qu'il y a entre les différens ouvrages de la nature.

Mais je me bornerai ici aux seuls plaisirs de l'imagination, qui viennent des idées que les *mots* excitent dans l'esprit, parce que la plûpart des remarques qui conviennent aux Descriptions se peuvent appliquer aussi à la Peinture & à la Sculpture.

Lorsque les mots sont bien choisis, ils ont tant de force, qu'une Description nous donne souvent des idées plus vives que la vûe même des choses. On trouve qu'une scéne est représentée à l'imagination avec des couleurs plus fortes & plus au naturel, par le secours des mots, que par l'inspection actuelle de la scéne qu'ils décrivent. Il semble qu'en ce cas le Poëte enchérit sur la nature; il est vrai qu'il imite son plan, ou son paysage; mais il en donne des

(*n*) Voyez Tome I. page 317, & 318.

traits plus marqués, il en reléve la beauté, & il anime si bien toute la piéce, que les images qui viennent des objets mémes paroissent foibles, lorsqu'on les compare avec celles qui viennent des expressions. La cause en est peut-être de ce qu'à la vûe de quelque objet, il ne s'en peint dans l'imagination que ce qui entre par les yeux; au lieu que, dans sa Description, le Poëte nous en donne une vûe aussi distincte qu'il lui plaît, & qu'il nous en découvre diverses parties, ausquelles nous n'avions pas d'abord pris garde, ou qui nous étoient cachées lorsque nous l'avons examiné. Toutes les fois que nous voyons un objet, il ne s'en forme peut-être dans l'esprit qu'une idée composée de deux ou trois autres; mais lorsque le Poëte nous le dépeint, il peut nous en donner une idée plus composée, ou n'exciter en nous que les idées les plus propres à frapper l'imagination.

Il ne sera peut-être pas inutile d'examiner ici, d'où vient que plusieurs Lecteurs qui entendent tous la même Langue, & le sens des mots qu'ils lisent, ont avec tout cela différentes idées de la même Description. L'un est charmé d'un passage, que l'autre lit avec froideur; ou bien l'un trouve un portrait fort naturel, ou l'autre ne voit aucune ressemblance. Un goût si opposé ne peut venir que de ce que l'imagination de l'un est plus juste que celle de l'autre, ou de ce qu'ils attachent différentes idées aux mêmes mots. Pour avoir le bon goût, & former un jugement exact d'une Description, il faut être doué d'une imagination heureuse, & avoir si bien pesé la force & l'énergie des termes d'une Langue, que l'on puisse distinguer ceux qui sont les plus expressifs, & quel nouveau dégré de force ou de beauté ils peuvent recevoir en les associant avec d'autres. L'imagination doit être vive pour retenir l'empreinte des images qu'elle reçoit des objets extérieurs; & il faut du discernement pour connoître les termes qui sont les plus propres à les exprimer & à leur donner le plus de relief. Un homme qui manque à l'un ou à l'autre de ces égards, quoiqu'il puisse recevoir les idées générales d'une Description, ne sauroit jamais en découvrir toutes les beautés particuliéres. C'est ainsi qu'une Personne qui a la vûe foible peut bien se former une idée confuse d'un excellent Tableau, qu'elle a devant les yeux; mais elle n'en observera pas les differens traits, & n'y discernera ni la beauté du coloris, ni la délicatesse du pinceau.

O.



LXVI. DISCOURS.

Quem tu, Melpomene, semel
Nascentem placido lumine videris,
Illum non labor Isthmius
Clarabit pugilem, &c.
Sed quæ Tibur aquæ fertile perfluunt
Et spissæ nemorum comæ,
Fingent Æolio carmine nobilem.

HOR. L. IV. Ode III. 1.

Melpoméne, *un mortel assez heureux pour attirer vos regards au moment de sa naissance, n'ira pas se signaler dans les combats du Ceste &c. mais attiré par la fraicheur des sombres bocages de* Tivoli, *& par le doux murmure des eaux qui en arrosent les vergers, il s'élévera à la sublimite de la Poesie Lyrique.*

De la liaison qu'il y a entre plusieurs idées. Moyens de perfectionner l'imagination. Anciens Poëtes qui ont excellé a cet égard.



OUS pouvons observer qu'une seule circonstance de ce que nous avons vu autrefois excite souvent une scéne divertissante, & réveille une infinité d'idées qui paroissoient endormies dans l'imagination; une telle odeur particuliére, ou une telle couleur, peut tout-d'un-coup offrir à l'esprit ces champs ou ces jardins où nous l'avions d'abord trouvée, & nous remettre devant les yeux toute la variété des images qui l'accompagnoient alors. Notre imagination en est si frappée, qu'elle nous conduit à l'improviste dans des villes, des théatres, des plaines ou des prairies. On peut remarquer d'ailleurs, que si elle vient à se rappeller les scénes qu'elle a eues autrefois, celles qui lui avoient été agréables le deviennent encore davantage, & que la mémoire augmente le plaisir qu'elle avoit reçu à la vûe de l'original. Un *Cartésien* expliqueroit ces deux phénoménes de la maniére suivante.

» Lorsque nous avons contemplé un paysage ou un jardin, il nous est entré dans l'esprit un amas d'idées, qui ont formé sur le cerveau différentes traces voisines les unes des autres. Lors donc qu'une de ces idées vient à s'élever dans l'imagination, les esprits animaux ne courent pas seulement vers la trace qui lui appartient, mais aussi vers la plûpart de celles qui l'environnent. Celles-ci poussent à leur tour de nouveaux esprits de tous côtés, jusqu'à ce qu'enfin tout cet amas d'idées est excité, & que tout le paysage ou le jardin fleurit dans l'imagination. Mais parce que le plaisir que nous avons reçu à la vûe de ces objets surpassoit de beaucoup quelque désagrément que nous y trouvions d'un autre côté, de-là vient que les traces du premier étoient plus larges & plus profondes; au lieu que celles de l'autre étoient si petites & si légéres, qu'elles se sont bientôt refermées, qu'elles sont devenues incapables de recevoir les esprits animaux, & par conséquent de nous rappeller aucune idee fâcheuse.

Il ſeroit inutile de rechercher, ſi le pouvoir qu'on a de ſe former une idée vive des objets vient de ce que l'ame de l'un eſt plus parfaite que celle d'un autre, ou de ce qu'il a le cerveau d'une contexture plus delicate. Mais il eſt ſûr qu'un habile Ecrivain doit poſſéder ce talent naturel dans toute ſa force & ſa vigueur; enſorte qu'il ſoit en état de recevoir de vives impreſſions de la part des objets, de les garder long-tems, & de les ranger, dans le beſoin, d'une telle maniére, qu'elles puiſſent frapper l'imagination du Lecteur. Un Poëte doit prendre autant de ſoin de ſe former l'imagination, qu'un Philoſophe de cultiver ſon eſprit. Il doit acquérir un juſte goût des ouvrages de la nature, & ſe familiariſer avec les différentes ſcénes de la vie champêtre.

Lorſqu'il eſt bien muni de toutes ces images de la campagne, s'il ne veut pas ſe borner aux ſimples paſtorales, & aux genres les plus bas de la Poëſie, il doit s'inſtruire de la pompe & de la magnificence des Cours. Il doit connoître à fond tout ce qu'il y a de noble & d'exquis dans les productions de l'Art, ſoit dans la Peinture ou la Sculpture, dans les ſuperbes Edifices qui conſervent leur premier éclat, ou dans les ruines de ceux qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui.

De tels avantages aident à ouvrir l'eſprit, donnent de l'étendue à l'imagination, & ne peuvent qu'avoir une grande influence ſur toute ſorte d'Ecrits, du moins ſi l'Auteur en ſait faire un bon uſage. Entre les Poëtes des Langues ſavantes qui excellent dans ce talent, peut-être que les plus parfaits, dans leurs différens genres, ſont *Homere*, *Virgile* & *Ovide*. Le premier frappe l'imagination de ce qu'il y a de grand, le ſecond de ce qu'il y a de beau, & le dernier de ce qui eſt extraordinaire. Lorſqu'on s'attache à la lecture de l'*Iliade*, il ſemble qu'on voyage à travers un pays inhabité, où l'imagination apperçoit mille déſerts affreux, de vaſtes marais incultes, des forêts énormes, des rochers & des précipices horribles. Tout au contraire, l'*Enéide* reſſemble à un jardin bien ordonné, où l'on ne ſauroit trouver aucun endroit ſans quelque ornement, ni jetter les yeux ſur aucun morceau de terre, qui ne produiſe quelque belle plante ou quelque fleur. Mais lorſque nous venons aux *Métamorphoſes*, nous marchons dans un pays enchanté, & nous y ſommes environnés de ſcénes magiques.

Homére eſt dans ſon élément, lorſqu'il décrit une bataille & une mêlée, & qu'il caractériſe un Dieu ou un Héros. *Virgile* ne ſe trouve jamais ſi bien que dans ſes Champs *Eliſées*, ou lorſqu'il copie une agréable peinture. Les Epithétes d'*Homére* marquent en général ce qui eſt grand, & celles de *Virgile* ce qui plaît. Il n'y a rien de plus auguſte que le perſonnage de *Jupiter* dans le premier Livre de l'*Iliade*, ni de plus charmant que celui de *Venus* dans le premier de l'*Enéide*. Voici un ſeul trait d'*Homére* à l'égard de ce Roi des Dieux: (*o*) *En même tems*, dit-il, *il fit un ſigne de ſes noirs ſourcils; les ſacrés cheveux furent agités ſur la tête immortelle de Dieu, & il ébranla tout l'Olympe.* Le *Grec* eſt encore plus expreſſif:

(*o*) Voyez la Traduction de Madame *Dacier*, p. 48. de l'Edition imprimée a *Amſterdam* en 1712.

(*p*) Ἦ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων.
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώσαντο ἄνακτος
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο, μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.

Virgile s'est exprimé de cette maniére : *Lorsqu'elle eut achevé de parler, & qu'elle s'en retournoit, on vit éclater la blancheur de son cou ; ses cheveux exhaloient une divine odeur d'Ambrosie, les plis de sa robe lui tombérent sur les pieds, & il parut à sa démarche que c'étoit une véritable Déesse.* L'Original l'emporte de beaucoup sur une si foible Traduction :

(*q*) Dixit, & avertens rosea cervice refulsit :
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem.
Spiravere : pedes vestis defluxit ad imos :
Et vera incessu patuit Dea. —— ——

Presque tous les personnages d'*Homére* ont quelque chose de divin & de terrible. A peine *Virgile* en a-t-il admis dans son Poëme, un seul qui ne soit beau, & il a pris un soin tout particulier de rendre tel son Héros. *Venus*, dit-il, *lui avoit imprimé les traits éclatans d'une belle jeunesse, & répandu dans ses yeux de la grace & de la gaieté.*

—— —— —— (*r*) lumenque juventæ
Purpureum, & lætos oculis adflarat honores.

En un mot, le Poëte *Grec* remplit les Lecteurs d'idées sublimes, & je crois qu'il a formé l'imagination de tous les bons Poëtes qui sont venus après lui. Je n'en donnerai pour exemple qu'*Horace*, qui prend d'abord feu dès qu'il lui vient dans l'esprit quelque passage de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, & qui s'éléve toujours au-dessus de lui-même, lorsqu'il cherche à imiter *Homére*. *Virgile* a rassemblé, dans son *Enéide*, toutes les agréables scénes que son sujet pouvoit admettre ; & il a donné, dans ses *Géorgiques*, un recueil de paysages les plus charmans que l'on puisse former de bois & de prairies, de troupeaux, de bétail & d'essains d'abeilles.

Ovide nous a fait voir, dans ses *Métamorphoses*, comment l'imagination peut être affectée par ce qui est extraordinaire. Il décrit un miracle dans chacune de ses Fables, & à la fin il expose toujours à nos yeux quelque nouvelle créature. Son Art consiste sur-tout à insérer sa description à propos, avant que la premiére forme soit tout-à-fait anéantie, & que la nouvelle soit achevée ;

(*p*) 528. 530.
(*q*) 406. 409.
(*r*) *Ibid.* v. 594.

desorte qu'il nous entretient par-tout de quelque chose que nous n'avions jamais vu, & qu'un monstre succéde à l'autre jusques à la fin des *Métamorphoses*.

S'il me falloit nommer un Poëte qui réunit tous ces talens, & qui a l'art d'opérer sur l'imagination, je dirois d'abord que c'est *Milton :* Et si son *Paradis perdu* n'approche pas à cet égard de la beauté de l'*Enéide* & de l'*Iliade*, cela vient plutôt du défaut de sa langue, que de son manque de génie. Un Poëme si divin écrit en *Anglois* ressemble à un superbe Palais bâti de brique, où l'on peut voir une aussi belle Architecture que dans un Palais de marbre, quoique les matériaux en soient plus grossiers. Mais, pour n'en rien dire que par rapport à notre sujet, que peut-on concevoir de plus grand que le combat des Anges, que la Majesté du Messie, que la taille & la conduite du démon & de ses collégues ? Que peut-on se représenter de plus beau que le (*f*) *Pandæmonium*, le Paradis, le Ciel, les Anges, *Adam* & *Eve ?* Qu'y a-t-il de plus extraordinaire que la création du monde, les différentes métamorphoses des Anges apostats, & les avantures qui arrivent à leur chef, pendant qu'il cherche le Paradis ? Aucun autre sujet ne pouvoit fournir à un Poëte des scénes si propres à frapper l'imagination, ni aucun autre Poëte ne pouvoit les dépeindre avec des couleurs plus vives & plus fortes.

O.

LXVII. DISCOURS.

——— ——— ferat & rubus asper amomum.

VIRG. Eclog. III. 89.

Puissiez-vous cueillir l'Amome odoriférant des ronces couvertes d'épines.



Es plaisirs *dérivés* de l'imagination sont plus étendus & plus généraux que les *primitifs ;* car non seulement ce qui est grand, extraordinaire ou beau, mais tout ce qui est désagréable à voir, nous plaît lorsqu'il est décrit d'une maniére exacte. Le principe de ce plaisir n'est autre chose que l'action de l'esprit, qui compare les idées que les mots y font naître, avec celles qui lui viennent de la présence même des objets ; & nous avons déja vu pour quelle raison cet acte de l'esprit est accompagné de tant de plaisir. De-là vient que la Description d'un fumier, faite en termes propres & significatifs, plaît à l'imagination, ou plutôt à l'entendement ; puisque ce n'est pas la chose même décrite qui nous plaît, mais l'exactitude & la propriété des mots qui servent à la dépeindre.

Sur les *Descriptions* qui plaisent à l'imagination.

(*f*) Mot formé du *Grec*, & qui désigne le lieu où le Poëte suppose que *tous les démons* étoient assemblés.

Mais si la Description de ce qui est petit, commun ou difforme, est agréable à l'imagination, la Description de ce qui est grand, extraordinaire ou beau, l'est infiniment davantage; parce qu'alors ce n'est pas la seule comparaison de la peinture avec l'original qui nous plaît, mais que nous sommes aussi ravis de l'original même. Je crois que la plûpart de mes Lecteurs sont plus charmés de la Description que *Milton* fait du Paradis, que de celle qu'il donne de l'Enfer: peut-être qu'elles sont toutes deux également parfaites dans leur genre; mais dans l'une le feu & le souphre ne plaisent pas tant à l'imagination, que les parterres de fleurs & les bocages odoriférans dans l'autre.

Il y a une circonstance qui reléve une Description plus que tout le reste, je veux dire lorsqu'elle nous représente des objets capables d'exciter une secrette émotion dans notre esprit, & de mettre en jeu nos passions. Alors nous sommes animés & instruits tout à la fois; desorte que le plaisir devient plus universel, & que nous pouvons y être sensibles à divers égards. C'est ainsi que, dans la Peinture, on se plaît à regarder un visage qui ressemble bien à l'Original; mais le plaisir augmente, si le visage représenté est beau; & il redouble encore, si la beauté en est acompagnée d'un air triste & mélancolique. Les deux passions dominantes, que les ouvrages les plus sérieux de la Poësie tâchent d'exciter en nous, sont la terreur & la pitié. Ce qu'il y a de singulier en ceci est que les mêmes passions, qui nous sont très-désagréables en tout autre tems, viennent à nous plaire lorsque de belles & vives Descriptions les élévent dans nos cœurs. Il n'est pas surprenant que nous trouvions du plaisir à certains endroits capables d'exciter en nous l'espérance, la joie, l'admiration, l'amour, ou de telles autres passions, parce qu'elles sont toujours accompagnées d'un plaisir secret. Mais d'où vient que nous nous plaisons à être épouvantés ou affligés par une Description, lorsque nous sentons une si grande inquiétude, dans la crainte & la douleur qui nous viennent de quelque autre cause?

Si nous considérons bien la nature de ce plaisir, nous trouverons qu'il ne naît pas tant de la Description de ce qui est terrible, que de la réflexion que nous faisons sur nous-mêmes en la lisant. Lorsque nous envisageons des objets si hideux, nous sommes ravis de nous voir à l'abri de tout le danger qu'il y auroit à craindre de leur part. Si d'un côté ils nous paroissent terribles, nous savons de l'autre qu'ils sont hors d'état de nous nuire: desorte que plus leur aspect est effrayant, plus nous goûtons de plaisir à n'avoir rien à craindre de leurs insultes. En un mot, nous regardons les terreurs qu'une Description nous imprime, avec la même curiosité & le même plaisir que nous trouvons à contempler un monstre mort. C'est ainsi que *Virgile* décrit la vûe de *Cacus*, qu'*Hercule* venoit de tuer. *Son énorme cadavre,* dit-il, *est traîné par les pieds. Les Spectateurs ne peuvent se lasser de regarder ses yeux qui étoient si terribles, son visage affreux, son corps velu comme celui d'une bête, & sa gueule éteinte, qui ne vomit plus ni flamme ni fumée.*

——— (t) pedibusque informe cadaver

(t) *Æneid.* Lib. VIII. 264.

Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
Terribiles oculos, vultum, villosaque setis
Pectora semiferi, atque extinctos faucibus ignes.

C'est pour cela même que nous nous plaisons à réfléchir sur les dangers passés, ou à regarder un précipice de loin, qui nous rempliroit d'une toute autre espéce d'horreur, si nous le voyions sous nos pieds.

Ainsi lorsque nous lisons quelque Histoire où il s'agit de tourmens, de blessures, de morts, & de pareils désastres, le plaisir que nous y trouvons ne vient pas tant de la douleur qu'un si triste récit nous cause, que d'une secrette comparaison que nous faisons entre nous-mêmes & la personne qui souffre. De telles représentations nous enseignent à nous former une juste idée de notre état, & à nous estimer bienheureux d'être exemts de pareilles calamités. Avec tout cela, c'est une sorte de plaisir que nous sommes incapables de recevoir, lorsque nous voyons une personne actuellement sous la torture; parce que l'objet frappe alors nos sens de trop près, & qu'il nous cause une telle émotion, qu'il ne nous donne pas le loisir de réfléchir sur nous-mêmes. Notre esprit est si occupé des souffrances du patient, qu'il ne sauroit penser à notre propre bonheur. Tout au contraire nous envisageons les malheurs, dont nous lisons le récit dans les Historiens ou les Poëtes, comme déja passés, ou comme feints; desorte que la réfléxion sur nous-mêmes s'éléve insensiblement, & surmonte la douleur que nous causent les souffrances des affligés.

Mais parce que l'esprit de l'homme demande quelque chose de plus parfait dans la matiére qu'il n'y trouve, & qu'il ne peut jamais trouver dans la nature aucun objet qui réponde bien aux plus hautes idées qu'il a de l'agrément; ou, pour me servir d'autres termes, parce que l'imagination peut se représenter à elle-même des choses plus grandes, plus extraordinaires & plus belles qu'aucunes que l'œil ait jamais vûes, & qu'elle apperçoit toujours quelque défaut dans tout ce qu'il a vu; c'est à cause de cela même qu'un Poëte doit donner l'essor à son imagination dans les idées qu'elle se forme; je veux dire qu'il doit corriger & perfectionner la nature lorsqu'il décrit une réalité, & qu'il doit accumuler de plus grandes beautés qu'il ne s'en trouve ensemble dans la nature, lorsqu'il décrit une fiction.

Il n'est pas obligé de suivre la nature dans les progressions lentes qui la font passer d'une saison à l'autre, ni d'observer sa conduite dans la production successive des plantes & des fleurs. Il peut renfermer dans sa Description toutes les beautés du Printems & de l'Automne, & engager l'année entiere à contribuer quelque chose pour la rendre plus agréable. Ses rosiers, ses chévrefeuilles, & ses jasmins peuvent fleurir tous ensemble, & ses couches peuvent être ornées en même tems de lis, de violettes & d'amaranthes. Son terroir n'est pas borné à un certain ordre particulier de plantes; mais il est propre à nourrir ou des chênes ou des myrtes, & il favorise le produit de tous les climats. Les oranges y peuvent croître dans les bois; on y peut trouver de la myrrhe sur toutes les hayes, & s'il lui plaît d'y avoir un bocage d'aromates,

il lui est permis d'engager le Soleil à l'y exciter par sa chaleur. Si tout cela n'est pas capable de fournir une agréable scéne, il peut élever plusieurs nouvelles especes de fleurs, enrichies d'odeurs plus exquises & de couleurs plus vives, qu'aucune de celles qui croissent dans les jardins de la nature. Les concerts de ses oiseaux peuvent être aussi pleins & harmonieux, & ses forêts peuvent être aussi épaisses & aussi sombres qu'il lui plaît. Il ne lui en coute pas davantage pour une perspective d'une longue étendue, que pour une fort bornée; & il peut aussi aisément faire tomber ses cascades d'un précipice d'un demi mille, que de la hauteur de trente pieds. Il a les vents à ses ordres, & il peut tourner le cours des riviéres dans tous les Méandres qui peuvent être les plus agréables à l'imagination des Lecteurs. En un mot, il a toute l'économie de la nature entre ses mains, & il peut lui donner les charmes qu'il lui plaît, pourvu qu'il ne la réforme pas trop, & que pour vouloir exceller il ne s'engage pas dans des absurdités.

O.

LXVIII. DISCOURS.

——— ——— ——— mentis gratissimus error.

Hor. L. II. Epist. II. 140.

Mon erreur me faisoit goûter les plaisirs les plus doux.

De la *Composition enchantée*, & du plaisir qui en revient à l'imagination.



IL y a une sorte de Composition, où le Poëte perd la nature tout à fait de vûe, & où il entretient ses Lecteurs des caractéres & des actions de certaines personnes, dont la plûpart n'ont d'autre existence que celle qu'il veut bien leur donner. Telles sont les Fées, les Sorciers, les Magiciens, les Démons, & les Esprits séparés de leurs corps. C'est ce que M. *Dryden* appelle *la Composition enchantée*, qui est sans contredit la plus difficile de toutes celles qui dépendent de l'imagination du Poëte, parce qu'il n'a point de modéle à suivre, & qu'il doit tirer tout de son propre fonds.

Cette sorte de Composition demande un tour d'esprit fort singulier, & il est impossible qu'un Poëte y réussisse, s'il n'a une imagination naturellement féconde & superstitieuse. D'ailleurs, il doit être bien versé dans les Légendes & les Fables, les Romans surannés & les Contes de nourrices & de vieilles, pour s'accommoder avec nos préjugés, & entretenir ces idées que nous avons reçûes dans notre enfance. A moins de cela, il court risque de faire parler ses Fées comme des Individus de notre espéce, & non pas comme des Etres d'une autre nature, qui conversent avec de tout autres objets, & qui pensent d'une maniere différente de celle du genre humain. De-là vient qu'*Horace* a dit: *Je ne saurois souffrir que des Satyres, tirés de leurs forêts, viennent nous débiter*

débiter des Vers tendres & galans d'un stile aussi poli que pourroient faire nos jeunes gens nés au milieu de Rome, *& élevés pour le* Barreau, *ni qu'ils salissent nos oreilles par des injures grossiéres & par des termes licencieux & infâmes.*

(u) Sylvis deducti caveant, me judice, Fauni,
Ne, velut innati triviis, ac penè forenses,
Aut nimiùm teneris juventur versibus umquam,
Aut immunda crepent, ignominiosaque dicta.

Je ne dis pas, avec (x) M. *Bays* dans la *répétition*, que les esprits ne doivent pas être confinés à parler sensément; mais il est certain que leur bon sens doit être un peu déguisé, afin qu'il paroisse plus singulier, & propre au caractére & à l'état de celui qui parle.

Ces Descriptions excitent, dans l'esprit du Lecteur, une espéce d'horreur agréable, & amusent son imagination par la singularité & la nouveauté des personnes qu'on y voit représentées. Elles rappellent à notre mémoire les Contes qu'on nous a faits dans notre enfance, & servent d'appui à ces terreurs secrettes ausquelles l'esprit de l'homme est naturellement sujet. Nous nous plaisons à voir la diversité des habits & des mœurs dans les Pays étrangers; mais la surprise ne doit-elle pas être plus agréable, lorsqu'on nous conduit, pour ainsi dire, dans un nouveau monde, & que nous y voyons des personnes & des manieres toutes différentes de celles de notre espéce? Il y a des hommes d'un cerveau froid, ou d'un esprit philosophique, qui objectent contre cette sorte de Poësie, qu'il n'y a pas assez de probabilité pour toucher l'imagination. Mais on peut leur répondre, que nous sommes assurés, en général, qu'il y a dans le monde une infinité d'êtres intellectuels, & divers ordres d'esprits, sujets à d'autres Loix que celles qui ont été données aux hommes, & qui vivent sous différentes économies: ainsi, lorsqu'on nous en représente quelques-uns au naturel, nous ne saurions concevoir que la chose est tout-à-fait impossible. Que dis-je? Il y a des personnes prévenues de certaines erreurs, qui les disposent à croire ces illusions; du moins nous en avons tous entendu faire de si plaisans contes, que nous ne nous soucions pas d'en pénétrer le mensonge, & que nous nous prêtons volontiers à une si agréable imposture.

Les anciens Poëtes Chrétiens n'ont pas beaucoup écrit dans ce goût-là, & il faut avouer que presque toute la substance de cette Composition doit son origine aux ténébres superstitieuses des siécles postérieurs, lorsque les fraudes pieuses étoient employées pour amuser les hommes, les effrayer, & les rendre par-là sensibles à leur devoir. Nos Ancêtres regardoient la nature avec plus de respect & d'horreur, avant que les Sciences & la Philosophie eussent éclairé le monde, & ils aimoient à s'intimider par la crainte des Sortiléges, des Pro-

(u) Hor. A. P. v. 244.

(x) C'est le nom qui est donné à M. *Dryden* dans cette Piéce satyrique. Voyez la note qui est dans le I. Tome, p. 26.

diges, des Charmes & des Enchantemens. Il n'y avoit pas un seul Village en *Angleterre* qui n'eût un Esprit folet, tous les Cimetiéres étoient remplis d'ames des Trépassés, chaque Commune de quelque étendue avoit un cercle de Fées qui lui appartenoit, & l'on trouvoit à peine un seul Berger qui n'eût vu quelque phantôme.

Entre tous les Poëtes de cet ordre, nos *Anglois* sont de beaucoup les meilleurs, par tout ce que j'ai vu du moins jusques-ici; soit que nous ayons plus de contes de cette nature, ou que le génie de notre pays soit plus propre à cette sorte de Composition. En effet, les *Anglois* sont naturellement fantasques & visionnaires, d'une humeur sombre & mélancolique, & par-là très-disposés à se former quantités d'idées extravagantes, & de chiméres ausquelles les autres ne sont pas si sujets.

Entre les *Anglois*, (*y*) *Shakespear* l'emporte infiniment sur tous les autres. Cette noble extravagance de l'esprit, qu'il possédoit au suprême dégré, le rendoit capable de toucher ce foible superstitieux de l'imagination de ses Lecteurs, & de réussir en certains endroits, où il n'étoit soutenu que par la seule force de son propre génie. Il y a quelque chose de si bizarre, & avec tout cela de si grave, dans les discours de ses Phantômes, de ses Fées, de ses Sorciers & de ses autres Personnages chimériques, qu'on ne sauroit s'empêcher de les croire naturels, quoique nous n'ayons aucune régle fixe pour en bien juger; & qu'on est contraint d'avouer, que s'il y a de tels êtres au monde, il est fort probable qu'ils parleroient & agiroient de la maniere dont il les a représentés.

Il y a une autre espéce d'Etres imaginaires, que nous trouvons quelquefois chez les Poëtes, lorsqu'ils représentent les passions, les appétits, les vertus ou les vices sous une figure visible, & qu'ils en font des Personnes ou des Acteurs. Tels sont, par exemple, la Faim & l'Envie dans *Ovide*, la Renommée dans *Virgile*, le Péché & la Mort dans *Milton*. Nous voyons un monde entier de ces Personnages faits à plaisir dans (*z*) *Spencer*, qui avoit un talent merveilleux à cet égard. C'est ainsi que les Poëtes s'adressent à l'imagination par divers endroits, & qu'ils n'ont pas seulement toute la nature à leurs ordres, mais qu'ils forment de nouveaux mondes, qu'ils donnent la vie à des Etres inconnus, & qu'ils personnalisent tout, jusques aux facultés de l'ame.

Dans les deux *Discours* qui vont suivre, j'examinerai en général quelle est la nature des autres Ecrits capables de plaire à l'imagination, & c'est par-là que je mettrai fin à mon essai.

O.

(*y*) Voyez le caractére de cet Auteur dans le *Journal Littéraire* de la *Haye*, Tome IX. page 202, *&c.*

(*z*) Voyez ce qui en est dit dans le *Journal Littéraire* de la *Haye*, Tome IX. page 188.



LIXX. DISCOURS.

Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

HOR. A. P. v. 100.

Il faut que le Poëte sache tourner à son gré l'esprit de l'Auditeur.

Auteurs, dont les Ecrits plaisent à l'imagination.

OMME les Poëtes & les Ecrivains de Fables empruntent les divers matériaux dont ils se servent, des objets extérieurs, & qu'ils les joignent ensemble à leur fantaisie ; il y en a d'autres qui sont obligés de suivre la nature de plus près, & d'en tirer des scènes entieres. Tels sont les Historiens, les Physiciens, les Voyageurs, les Géographes, &, en un mot, tous ceux qui décrivent des objets visibles qui ont une existence réelle.

Le plus agréable talent d'un Historien est de pouvoir ranger ses Armées en bataille & les mettre aux prises, en termes de l'Art ; d'exposer à nos yeux les divisions, les cabales & les jalousies des Grands, & de nous conduire pas à pas dans les différentes actions & tous les événemens de son Histoire. Nous aimons à voir le sujet se développer peu à peu, nous tenir l'esprit dans une agréable incertitude, animer nos espérances, & nous donner le tems d'embrasser un des partis intéressés dans son récit. J'avoue que tout cela marque plutôt l'adresse que la bonne foi de l'Historien : mais je n'en parle ici qu'en ce qu'il a des qualités qui le mettent en état de plaire à l'imagination. Peut-être qu'à cet égard *Tite Live* a surpassé tous ceux qui l'ont précédé, ou qui l'ont suivi. Il décrit tout ce qu'il manie avec des couleurs si vives, que toute son Histoire ressemble à une belle Peinture, & il releve si bien les circonstances qu'il faut dans chaque événement, que ses Lecteurs en deviennent une espéce de témoins oculaires, & qu'ils sentent toutes les passions qui répondent aux différentes parties de son récit.

Mais, entre les Ecrivains de cette classe, il n'y en a point qui contribuent davantage à plaire & à donner de l'étendue à l'imagination, que les Auteurs de la nouvelle Philosophie ; soit que nous ayons égard à leurs théories de la Terre ou du Ciel ; aux Découvertes qu'ils ont faites par le moyen des Lunettes & des Microscopes, ou à toute autre de leurs Spéculations sur la nature. Ce n'est pas un petit plaisir pour nous de trouver que chaque feuille verte est broutée par des millions d'animaux qui échappent à notre vûe, lors même qu'ils sont parvenus à leur entiere grosseur. Il y a quelque chose de fort engageant pour l'imagination, aussi-bien que pour la raison, dans les Traités des Métaux, des Minéraux, des Plantes & des Météores. Lorsque nous contemplons toute la Terre, & les différentes Planétes qui roulent dans son voisinage, nous sommes remplis d'admiration de voir tant de mondes suspendus les uns au-dessus des autres, & tourner sur leurs Axes, avec tant de

pompe & de régularité. Si nous venons ensuite à réfléchir sur ces vastes Campagnes d'*Ether*, qui s'étendent depuis *Saturne* jusques aux Etoiles fixes, & qui parcourent des espaces presque infinis, notre imagination se trouve engloutie de cet objet immense, & redouble ses efforts pour le concevoir. Mais si nous nous élevons encore plus haut, & que nous envisagions les Etoiles fixes, comme autant de vastes Océans de lumiére, dont chacune est accompagnée de ses Satellites, ou de ses Planétes; si nous poussons plus loin, & que nous découvrions toujours de nouveaux Firmamens & d'autres Luminaires, engagés plus avant dans ces abîmes impénétrables de l'*Ether*, où nos meilleurs Telescopes ne sauroient atteindre, nous nous perdons dans ce labyrinthe de Soleils & de Mondes, & nous sommes confondus par l'immensité & la magnificence de la nature.

Il n'y a rien de plus agréable à l'imagination que de s'étendre elle-même, & de remarquer les différentes proportions qu'il y a entre ses divers objets, lorsqu'elle compare le corps de l'homme à toute la masse de la terre, celle-ci au cercle qu'elle décrit autour du Soleil, ce cercle à la sphére des Etoiles fixes, cette sphére à la circonférence de tout l'univers, & cette circonférence à l'espace infini qui l'environne de toutes parts; ou bien lorsqu'elle descend du corps humain à un animal cent fois plus petit qu'une Mite, qu'elle en épluche tous les membres, les différens ressorts qui les font remuer, les esprits animaux qui mettent ces ressorts en mouvement, & la petitesse inconcevable de toutes ces parties, avant qu'elles soient arrivées à leur perfection. Mais si, après tout cela, nous prenons la moindre particule de ces esprits animaux, & que nous venions à penser qu'elle est capable de servir de matiére à un monde qui renfermera, dans ses bornes étroites, un Ciel & une Terre, des Etoiles & des Planétes, & toutes les différentes espéces de créatures vivantes, qui auront la même analogie entre elles qu'elles ont les unes avec les autres dans cet univers; cette Spéculation devient si fine & si déliée, qu'elle paroît tout-à-fait ridicule à ceux qui n'ont pas tourné leurs pensées de ce côté-là, quoiqu'elle soit de la derniere évidence & qu'on la puisse démontrer. Que dis-je? dans la plus petite particule de ce petit monde, nous pourrions découvrir un fonds inépuisable de matiére, qui serviroit à former un autre univers.

J'ai insisté d'autant plus sur ce sujet, qu'il peut nous faire voir, à ce que je crois, les justes bornes, aussi-bien que le défaut de notre imagination; qu'elle est confinée à un très-petit espace, & arrêtée dans ses opérations, d'abord qu'elle tâche d'embrasser tout ce qui est d'une grandeur, ou d'une petitesse excessive. Qu'un homme essaye de concevoir la différente grosseur de deux animaux, l'un vingt fois, & l'autre cent fois plus petit qu'une Mite; ou de comparer, dans son esprit, une longueur de mille diamétres de la terre, avec une autre d'un million de ces diamétres; & il verra bientôt qu'il n'a pas une idée exacte de ces proportions, pour les ajuster à une petitesse ou à une grandeur si extraordinaire. Il est vrai que l'entendement nous ouvre un espace infini de tous côtés; mais l'imagination, après quelques foibles efforts, se trouve engloutie dans le vuide immense qui l'environne: notre rai-

ſon peut ſuivre une particule de matiére à travers une infinité de diviſions; mais l'imagination la perd bien-tôt de vûe, & ſent en elle-même une eſpéce de vuide, qu'il faudroit remplir d'une matiére plus ſenſible. Nous ne ſaurions étendre ni reſſerrer cette faculté d'une maniére proportionnée aux dimenſions de ces deux extrêmes : l'objet eſt trop vaſte pour notre capacité, lorſque nous voulons concevoir la circonférence du monde ; mais il nous échappe & ſe réduit à rien, lorſque nous voulons nous former l'idée d'un Atome.

Peut-être que ce défaut de l'imagination n'eſt dans l'ame, que parce qu'elle eſt unie au corps & qu'elle agit avec lui. Peut-être qu'il n'y a pas de place dans le cerveau pour une ſi grande variété d'impreſſions, ou que les eſprits animaux ſont incapables de les y tracer comme il faudroit, pour y exciter des idées ſi vaſtes & ſi déliées. Quoi qu'il en ſoit, nous pouvons bien ſuppoſer qu'il y a des êtres d'une nature plus excellente qui nous ſurpaſſent de beaucoup à cet égard ; de même qu'il eſt fort probable que l'ame ſera infiniment plus parfaite à tous égards dans la vie à venir ; enſorte que l'imagination ſera peut-être en état d'aller de pair avec l'entendement, & de ſe former des idées diſtinctes de toutes les différentes modifications & quantités de l'eſpace.

O.

LXX. DISCOURS.

Ignotis errare locis, ignota videre
Flumina gaudebat ; ſtudio minuente laborem.
OVID. Metam. L. IV. 294.

Il ſe plaiſoit à parcourir mille endroits & à voir des Fleuves qui lui étaient inconnus, & il avoit une ſi grande paſſion pour cela qu'elle ſervoit à diminuer ſa fatigue.



CEs Auteurs, dont les Ecrits roulent en particulier ſur les objets matériels, ne ſont pas les ſeuls qui plaiſent à l'imagination ; les habiles Ecrivains de Morale, de Critique, & d'autres Spéculations détachées de la matiére, qui, ſans traiter directement des parties viſibles de la nature, en tirent ſouvent leurs comparaiſons, leurs Métaphores & leurs Allégories, lui procurent de même beaucoup de plaiſir. A la faveur de ces Alluſions, une vérité qui eſt dans l'entendement, eſt réfléchie, pour ainſi dire, par l'imagination; elles nous diſpoſent à voir dans une idée quelque ſorte de couleur & de figure, & à découvrir un tiſſu de penſées tracé ſur la matiére. C'eſt ici que deux facultés de l'eſprit s'exercent avec un plaiſir incroyable, lorſque l'imagination copie d'après l'entendement, & qu'elle tranſporte des idées du monde intellectuel dans le monde matériel.

Des *Alluſions* les plus agréables à l'imagination, qui n'eſt pas moins ſenſible à la douleur qu'au plaiſir.

L'habileté d'un Ecrivain paroît dans le choix de ſes Alluſions, qui doivent

être agréables & tirées presque toujours des *grands* ou des *beaux* Ouvrages de l'art ou de la nature ; car, quoique tout ce qui est nouveau ou extraordinaire plaise à l'imagination, puisque le but principal d'une Allusion est d'illustrer & d'éclaircir les passages d'un Auteur, elle devroit toujours être empruntée de ce qui est plus connu que les passages mêmes qu'elle sert à expliquer.

Les Allegories bien choisies sont autant de traits de lumiére dans un Discours, qui donnent de l'éclat & de la beauté à tout ce qui les environne. Une belle Metaphore placée à propos darde aussi une sorte de rayons dans tout son voisinage, & répand quelque lustre sur un paragraphe entier. Ces différentes sortes d'Allusions ne sont qu'une espéce de similitude ; mais, afin qu'elles plaisent à l'imagination, il faut que la ressemblance soit fort exacte, ou fort agréable, comme nous aimons à voir un portrait où la ressemblance est juste, où l'air & les attitudes ont quelque chose de gracieux. Il y a de célébres Ecrivains qui manquent beaucoup à cet égard, & des Savans du premier ordre qui tirent leurs comparaisons & leurs Allusions des sciences qui leur sont les plus familieres ; ensorte qu'on peut voir toute l'étendue de leur érudition dans un Traité sur le moindre sujet. J'ai lu moi-même un Discours sur l'Amour, qu'il étoit impossible d'entendre à moins qu'on ne fut très-habile Chimiste ; & j'ai entendu bien des Sermons qui ne devoient jamais être prononcés que devant une assemblée de *Cartésiens*. Tout au contraire, les gens occupés des affaires du monde ont recours à des exemples trop bas & trop familiers. Ils engagent un Lecteur à voir jouer aux échecs ou à la paume ; ils le conduisent de boutique en boutique, & l'entretiennent d'un stile particulier à chaque métier ou à chaque profession. Il est certain qu'on peut trouver une infinité d'Allusions fort agréables dans l'une & l'autre de ces deux sources ; mais on puise d'ordinaire les plus divertissantes dans les Ouvrages de la nature, qui sont à la portée de tous les esprits, & plus agréables que tout ce qu'on voit dans les Arts & les Sciences.

Le talent d'affecter ainsi l'imagination est ce qui donne du relief au bon sens même, & qui rend les Ouvrages d'un homme plus agréables que ceux d'un autre. Il sert de lustre à tous les Ecrits en général, mais il est l'ame & le tout de la Poësie. Il a soutenu, durant bien des siécles, divers Poëmes, où il brille au plus haut dégré, & qui n'ont que cela seul qui les recommande au goût du Public ; mais toute piéce, où il manque, paroît séche & insipide, quoiqu'on y voie d'ailleurs toutes les autres beautés. Il a, pour ainsi dire, l'art de créer ; il donne une espéce d'existence, & il met devant les yeux du Lecteur divers objets qu'on ne trouve pas dans le monde. Il ajoute à la nature, & imprime une plus grande variété à tous ses Ouvrages. En un mot, il peut embellir & orner les plus illustres scénes de l'univers, ou remplir l'esprit des plus beaux spectacles qu'on puisse voir.

Nous avons découvert à présent les différentes sources d'où d'écoulent les plaisirs de l'imagination ; & peut-être qu'il ne seroit pas bien difficile de ranger, sous certains chefs généraux, les objets contraires, qui lui causent de l'aversion, & de la terreur ; puisqu'elle n'y est pas moins sensible qu'au plaisir. Lorsque le cerveau est blessé par quelque accident, ou que l'esprit est fa-

tigué par des rêves ou la maladie, l'imagination est pleine de tristes idées, & d'un million de monstres affreux qu'elle se forme & qui l'epouvantent. C'est ainsi que *Virgile* nous dit, que *Penthée hors du sens croyoit voir des armées de Furies qui le poursuivoient, le Soleil double, & deux Villes* de Thèbes; *qu'Oreste, fils d'Agamemnon, célebre dans les Tragédies, prit la fuite dès qu'il eut tué sa mere; qu'il crut la voir courir après lui armée de Flambeaux & de Serpens, & que les Furies vengeresses le poursuivoient par-tout, jusques dans les Temples.*

(*) Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus,
Et Solem geminum, & duplices se ostendere Thebas:
Aut Agamemnonius Scenis agitatus Orestes,
Armatam facibus matrem, & serpentibus atris,
Cùm fugit, ultricesque sedent in limine Diræ.

Il n'y a point d'objet plus mortifiant dans la nature que celui d'un homme dont l'imagination est troublée, & qui a l'esprit en désordre. *Babylone*, avec toutes ses ruines, ne forme pas un si triste spectacle. Mais, pour en détourner la vûe, je remarquerai ici, par voie de conclusion, que cette faculté donne un avantage infini sur nos ames à un être tout-puissant, & qu'elle nous rend capables de recevoir un haut dégré de bonheur ou de misére.

Nous avons déja vu l'influence qu'un homme à sur l'imagination d'un autre, & avec quelle facilité il y peut introduire diverses idées; quel ne sera donc pas le pouvoir de celui qui connoît toutes les maniéres d'affecter l'imagination, qui peut la remplir des idées qu'il veut, & accompagner ces idées de tel dégré de terreur ou de plaisir qu'il juge à propos? Il peut exciter des images dans l'esprit sans le secours des paroles, & nous mettre différentes scénes devant les yeux sans l'entremise d'aucun objet extérieur. Il peut charmer l'imagination par des idées si belles & si ravissantes, qu'il nous est impossible aujourd'hui de les concevoir; ou l'obséder par des spectres si hideux, qu'ils nous feroient souhaiter l'anéantissement, & regarder l'existence comme une malédiction. En un mot, avec cette seule faculté, il peut ravir ou affliger l'ame jusqu'à un tel point, que cela seroit capable de constituer le Paradis ou l'Enfer de tout Etre fini.

O.

(*) *Æneid.* L. IV. 469.



LXXI. DISCOURS.

Hæc scripsi non otii abundantia, sed amoris erga te.

Cic. Epist. ad Fam. Lib. VII. Ep. 1.

Ce n'est point le trop de loisir qui m'a engagé à vous écrire, mais la seule amitié que j'ai pour vous.

De la bonne & de la mauvaise *Raillerie.*



E ne sache rien qui trouble tant la conversation, que la fausse idée que certaines gens ont de la Raillerie. Il n'y a nul doute que le but principal qu'on doit avoir dans la société, ne soit de gagner la bienveillance de ceux avec qui l'on converse. Le moyen d'y parvenir est de leur montrer que vous êtes bien disposé à leur égard : que peut-il donc y avoir de plus absurde, que de vous ériger en homme qui savez piquer & mordre vivement, ainsi que l'on s'exprime d'ordinaire, vos meilleurs amis ? Celui qui n'a pour toute bonne qualité que du courage, n'est pas trop en état de faire une agréable figure dans le monde, parce qu'il ne sauroit exercer le talent qui le met au-dessus des autres, sans s'attirer un ennemi. L'homme d'un esprit satyrique est dans la même situation. Lâcher quelques mots qui percent le cœur de celui à qui vous parlez, ou qui le font rougir, est une espéce de meurtre; & il me semble que c'est une injure impardonnable de témoigner à un homme que vous ne vous souciez pas de lui plaire ou de lui déplaire. Mais ne voulez-vous donc pas, me direz-vous peut-être, souffrir qu'on vous raille ? Vous me pardonnerez, j'y consens; mais je veux, s'il vous plaît, que ce soit une Raillerie. Pour moi, qui ai le malheur de n'aimer pas à m'entretenir avec plus d'une personne à la fois, ce n'est pas un badinage que de me réduire à la nécessité de m'expliquer en présence d'une grande compagnie, & de m'exposer à la honte & à la risée, à moins que je ne m'acquitte d'un devoir dont mon humeur taciturne me rend incapable.

(*) *Calliste* a beaucoup d'esprit & un jugement solide, qui en est la principale marque. Il raille mieux qu'aucun homme que je connoisse, parce qu'il vous tourne en ridicule par un endroit que vous n'êtes pas fâché de lui accorder, & qu'il vous blâme d'un excès dans une qualité qui est digne de louange en elle-même. Il connoît la sagesse de votre but, & il ne doit pas craindre de vous chagriner lorsqu'il vous dit que vous le poussez un peu trop loin. Les personnes liberales peuvent souffrir qu'on les taxe d'être prodigues & les courageux d'être des téméraires, sans en marquer aucun ressentiment à celui qui les relève. Ce qui caractérise un habile Ecrivain, fait l'éloge d'un agréable Railleur. Le premier donne occasion à ses Lecteurs de s'estimer davantage; & l'autre divertit ses amis, plutôt qu'il ne se divertit lui-même, pendant qu'il

(*) C'est un mot *Grec*, qui signifie *très-bon.*

est

eſt avec eux. *Calliſte* joue ce rôle d'une maniére inimitable. Il ſouffla l'autre jour à l'oreille d'un ami, en ſorte qu'il put être entendu par un jeune Officier qui donnoit des ſymptômes de vouloir inſulter la compagnie, que ce Gentilhomme avoit la mine d'un Général. Là-deſſus le jeune homme prit un air ſérieux, & des maniéres conformes à l'idée qu'il croyoit avoir donné de lui. Il faut avouer d'ailleurs que *Calliſte* engage quelquefois un ſot à étaler ſon prétendu mérite, & à paroître ſi content de ſa chere perſonne, qu'il en devient très-ridicule : mais, en ce cas, le dernier ſeul eſt coupable, puiſqu'il s'expoſe à la riſée des autres de ſon bon gré. Afin donc que la Raillerie ſoit plaiſante, il faut que celui qui en eſt l'objet ne s'en apperçoive preſque pas, ou qu'il n'en ait pas moins bonne opinion de lui-même.

(*a*) *Oxuſte*, d'un caractére tout oppoſé, eſt généralement plus admiré que *Calliſte*, quoiqu'à tort. Il ne ſauroit avoir aucun égard ni à la modeſtie, ni à la foibleſſe de la perſonne qu'il raille; mais s'il a quelque ſupériorité ſur celui qu'il attaque, il le pouſſe à bout ſans miſéricorde. Il ſe plaît à déconcerter ſon meilleur ami, pendant qu'il éclate lui-même de rire & qu'il s'applaudit. Sa Raillerie met toujours la diviſion dans la ſociété où il ſe trouve, au lieu que celle de *Calliſte* en réunit tous les membres, & qu'elle fait non ſeulement que chacun d'eux eſt plus content de ſa perſonne, mais auſſi de toutes les autres qui forment l'Aſſemblée.

Pour railler d'une maniére agréable, il faut que la bienveillance regne dans tout ce que vous dites, & que vous ſouteniez toujours le caractére d'ami. *Oxuſte* devroit être banni de la ſociété civile, parce qu'il fonde ſa joie ſur la douleur qu'il cauſe à ſon prochain. Il n'y a que l'envie, qui n'eſt que trop générale contre les perſonnes d'un mérite diſtingué, qui le puiſſe rendre ſupportable ; mais ceux qui le fréquentent peuvent compter de lui voir toujours immoler quelqu'un à ſon humeur ſatyrique, & il ne doit ſa réputation d'homme d'eſprit qu'à l'indigne talent qu'il s'attribue de plaire à la malice des autres.

Felix a l'eſprit fait de maniére à ſe concilier l'amitié de tout le monde, lors même qu'il l'employe à blâmer. Il a le ſecret de prévenir la honte de la perſonne qu'il raille, & d'inſinuer qu'il eſt lui-même ſujet au foible qu'il lui reproche. Il ſe conduit à cet égard avec tant d'adreſſe, qu'on diroit qu'il s'attaque plutôt lui-même, qu'il n'en veut à ſon ami.

Il eſt monſtrueux de voir avec quelle licence effrénée on ſe choque les uns les autres. On croiroit quelquefois qu'on ſe diſpute à qui ſe rendra le plus déſagréable. Il y a des gens qui mettent en œuvre, en préſence même de perſonnes d'un rang ou d'un mérite diſtingué, des alluſions malignes à des fautes paſſées, qu'un homme voudroit oublier, & dont tout le monde devroit avoir perdu le ſouvenir. Ils ne pouſſent pas leurs bottes avec l'adreſſe d'un Maître d'armes, mais ils coupent & taillent avec la groſſiéreté d'un Boucher. Il me ſemble qu'il eſt indigne d'un homme civil & poli de ſe divertir aux dépens de

---

(*a*) Mot tiré du Grec, qui ſignifie *aigre*, *piquant*, *aigu*.

qui que ce soit. Ceux qui ont le véritable goût de la conversation aiment à se communiquer leurs bonnes qualités, & non pas à tirer avantage de leurs défauts, ou à les tourner en ridicule. *Magni* passeroit pour avoir de l'esprit, quand il n'y auroit pas un sot dans le monde : il n'a pas besoin d'ornemens pour relever son mérite, & le plaisir qu'il goûte à observer les perfections des autres, engage tous ses amis à excuser ses fautes par un principe de gratitude.

Après avoir donné ces différens caractéres d'hommes qui réussissent ou qui échouent dans la Raillerie, il ne sera pas inutile de dire un mot sur la plus agréable de toutes, qui consiste, selon moi, à critiquer directement le vice, à le traiter avec mépris, & à épargner le vicieux ou le criminel. La *Doris* de (*b*) M. *Congreve* est un chef-d'œuvre en ce genre. C'est le portrait d'une femme débauchée, mais dont l'impudence nous est dépeinte par une Raillerie des plus fines, comme une simple générosité. Voici la traduction :

Son humeur (qui pourroit bien être un effet de l'art) la fait paroître tantôt d'une extrême fierté, & tantôt d'une douceur sans égale : & tel qu'elle a reçu la nuit entre ses bras, est traité le lendemain comme un inconnu qu'elle n'a vu de sa vie. Elle joue si bien ce rôle que le pauvre amant tombe des nues, & n'ose pas en croire ses propres yeux. Ceux qui ne savent ce que c'est que générosité, traitent cette conduite d'inconstance & de lasciveté. Mais il n'appartient qu'aux personnes du premier mérite d'oublier facilement les faveurs qu'elles accordent.

T.

LXXII. DISCOURS.

Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.

Hor. L. I. Epist. XI. 30.

Vous seriez heureux, même à Ulubre, *si votre esprit étoit dans une assiette égale & tranquille.*

Sur la bonne Humeur, qu'on doit avoir à la Campagne, aussi-bien qu'en Ville.

» UN homme qui peut choisir sa compagnie, seroit sans doute » fort blâmable, s'il ne mettoit en usage toutes les lumieres de son » esprit, pour se joindre à des personnes dont l'humeur sympathise » le mieux avec la sienne ; mais lorsqu'il n'a pas fait ce choix, ou » qu'il s'y est trompé, & qu'il est obligé de voir la même société, il est certai- » nement de son intérêt de s'y rendre le plus commode qu'il est possible.

» Je sai bien que je répete ce qui a été dit un million de fois ; mais il n'y a » personne qui ait aucun droit de s'en scandaliser, à moins qu'il ne l'ait tou- » jours mis en pratique. Sans un plus long préambule, puisque c'est (*c*) la sai-

---

(*b*) Poëte *Anglois* encore en vie, qui a fait plusieurs Piéces Dragmatiques fort estimées.
(*c*) Dans le mois de *Juin*.

» son de l'année où une infinité de gens de tous les Ordres abandonnent cette » Ville accablée sous le poids des affaires & des plaisirs, pour se retirer à la » Campagne, il me semble qu'il n'est pas mal à propos de les avertir qu'ils » se munissent d'autant de bonne Humeur qu'il leur sera possible. En effet, » quoique la vie de la Campagne nous soit décrite comme la plus agréable de » toutes, & qu'elle puisse bien mériter ce titre; avec tout cela il est certain » qu'elle n'a de l'agrément que pour ceux qui savent profiter de leur loisir & » de la retraite.

» Pour ceux qui ne sauroient vivre sans l'embarras continuel des affaires, ou » sans avoir compagnie, qu'ils se souviennent qu'à la Campagne il n'y a ni » Bourse, ni Comédies, ni Caffés publics, ni plusieurs de ces autres amu- » semens qui les désennuyent ici de la fatigue qu'ils trouvent à voir tous les » jours les mêmes choses dans leurs familles; mais que la plus grande partie » de leur tems y doit être employée dans leur domestique: & qu'il est ainsi de » leur intérêt d'examiner l'agrément qu'ils y auront, avant que d'abandon- » ner cette chere Ville.

» Je me souviens M. le *Spectateur*, que l'année derniére, (*d*) nous reçûmes de » très-bons avis de votre plume, lorsque vous étiez à la maison de campagne » de M. le Chevalier de *Coverly*; ce que je rappelle d'autant plutôt, qu'il est » presque impossible de ne pas mener une vie agréable dans une famille, dont » le maître est tel que vous avez dépeint votre ami, & qu'on ne sauroit à cause » de cela même, je veux dire de ses vertus domestiques, trop recommander à » l'imitation des autres. Que cette affabilité, & cette bienveillance qu'il a » pour ses voisins, & pour tous ses domestiques, sans en excepter le moin- » dre, sont aimables! Avec tout cela, qu'elles sont peu imitées! Au contrai- » re, nous entendons presque par-tout des reproches, du bruit, des invectives » & des criailleries. J'ai allégué cet exemple, parce que l'Humeur & la dis- » position du chef est ce qui a le plus d'influence sur tous les membres d'une » famille.

» L'union & la concorde entre les parens & les amis font le plus grand plai- » sir de la vie. Quoique ce soit une vérité indubitable, si l'on en vouloit ju- » ger par ce qui se passe dans le monde, on croiroit presque tout le contraire, » puisque les hommes sont industrieux à se tourmenter eux-mêmes. Qu'est-ce » qui les engageroit, si cela n'étoit pas, à former & à nourrir des jalousies les » uns contre les autres sur la moindre bagatelle? On le voit tous les jours, & » il y a des gens qui se plaisent, à ce qu'il paroît, à être incommodes & har- » gneux, & (*e*) *qui sont alertes*, pour m'exprimer avec *Cicéron*, *lorsqu'il s'a- » git de disputer*. De-là vient qu'il y a très-peu de familles, où il n'y ait des » querelles & des animosités, quoique l'intérêt du engager tous leurs mem- » bres à les bannir, parce qu'aucun d'eux ne sauroit, si je me trompe, donner » du chagrin à un autre, sans en avoir lui-même sa part. —— Mais je suis

(*d*) Voyez dans le I. Tome, le *LXXXIV. Discours*, jusques au *XCVIII.* inclusivement, & sur-tout le *LXXXV.*

(*e*) Mira sunt alacritate ad disputandum.

» allé plus loin que je ne croyois, & j'avois presque oublié mon but capital, » qui étoit de vous dire simplement, que nous, qui sommes accoutumés à » passer la plûpart du tems en ville, avons de la peine à faire un long séjour » à la Campagne; que nous devenons incommodes à nous-mêmes & les uns » aux autres, lorsque notre conversation est si bornée; ensorte que ce seroit » un miracle, si à la S. *Michel* nous n'en venions pas à une guerre ouverte, à » nous chicaner les uns les autres, & à nous traiter en face de la même ma- » niére que nous traitons les absens. Après cet aveu, je vous prierai de nous » donner de tems en tems quelques leçons sur la bonne humeur qu'on doit » avoir dans le domestique, & je me flatte qu'elles nous seront de quelque » usage, puisque nous avons tous beaucoup d'estime pour votre personne & » pour vos salutaires conseils.

» Souffrez d'ailleurs que je vous entretienne du réglement qu'une troupe de » mes amis a fait, pour prévenir tous les désordres dont je viens de vous parler. » Ils ont l'usage de la maison de campagne d'un Seigneur absent, où ils sont » allés au nombre de dix ou douze, tous bien intentionnés les uns pour les » autres, quoiqu'ils différent à l'égard de l'humeur & des talens, naturels ou » acquis; mais ils se flattent que cette diversité ne servira qu'à varier le plaisir. » D'un autre côté, persuadés qu'entre plusieurs amis qui demeurent ensem- » ble, soit qu'ils manquent de nouveaux objets, ou qu'il y en ait quelque » autre cause, il s'éléve toujours un certain dégoût, qui peut se changer en » mécontentement ou en mauvaise humeur, ils ont destiné une aîle de la mai- » son à une espéce d'Infirmerie. Si l'un d'eux vient à prononcer quelques » mots choquans, ou à faire une action qui marque de l'aigreur ou de l'a- » version pour la compagnie, il est d'abord séquestré dans une chambre de » cette aîle, jusqu'à ce qu'il présente aux autres un placet en termes soumis, » & qu'il leur paroisse, à la pluralité des voix, en état de les rejoindre. Vous » saurez d'ailleurs que toutes les insinuations malignes & les postures inquiétes » suffisent pour attirer ce bannissement; parler en colére aux domestiques, » obliger un homme à répéter ce qu'il a dit, & marquer de l'inattention ou » du chagrin, sont aussi des actes criminels qui n'admettent point d'excuse. » Mais lorsqu'un homme se voit attaqué d'un accès de mauvaise humeur, & » qu'il se bannit de lui-même, à son retour de l'Infirmerie il est reçu à bras » ouverts, & tous les autres lui témoignent beaucoup d'estime. Ils se flattent » que, par l'usage de ces bons ordres, s'ils ne peuvent pas se guérir tout-à- » fait, ils empêcheront du moins que la mauvaise humeur d'un seul ne trou- » ble toute la Société. Il y a divers autres réglemens qui vont à maintenir le » repos & la tranquillité parmi eux: j'aurai soin de vous en communiquer » les effets dans la suite, avec tout ce qui leur arrivera, s'il me paroît utile » au Public. Je suis, &c.

T. R. O.



LXXIII. DISCOURS.

——— Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames ! ——————————

VIRG. Æneïd. III. 56.

A quels funestes excès l'avidité du bien n'engage-t'elle pas les hommes !



UN de mes amis, qui est d'une conversation fort agréable, me prit l'autre jour dans son carrosse pour aller dîner avec lui à la campagne. Il m'entretint sur la route, du soin que les peres & les meres doivent prendre pour bien élever leurs enfans, & de la tendresse, pleine de reconnoissance, que les enfans doivent à ceux qui les ont mis au monde. Il ajoûta que, si ces devoirs étoient religieusement observés de part & d'autre, les vertus & les bonnes qualités se perpétueroient dans une famille de génération en génération. Mais il est de si bonne humeur, qu'il la mêle toujours avec ce qu'il dit de plus solide, & qu'il me fit le Discours suivant.

Histoire de *Valentin* fameux Chimiste *Allemand*, & du secret qu'il avoit trouvé pour redonner la vie aux morts.

» Je ne sai pas en quel siécle, ni sous quel Empereur, il arriva que ce défaut » d'amitié réciproque & de bonne intelligence entre le Pere & le Fils devint » funeste à la famille des *Valentins* en *Allemagne*. *Basile Valentin*, qui étoit » parvenu au plus haut dégré de perfection dans l'art Hermétique, initia » son fils *Alexandrin* dans les mêmes mystéres : mais, comme vous savez » qu'il n'y a que les gens laborieux, chastes, craignant Dieu & dont le » cœur est pur, qui soient en état d'y pénétrer, *Basile* ne lui découvrit pas, » à cause de sa jeunesse, & des égaremens où elle n'est que trop encline, les » plus grands Secrets qu'il possédoit, convaincu que l'opération manqueroit » entre les mains d'un jeune homme aussi débauché que l'étoit *Alexandrin*. » Assuré d'ailleurs, par quelques symptômes arrivés à son esprit & à son » corps, que sa dissolution approchoit, il fit venir son fils dans sa chambre, » où il étoit couché sur un lit de repos. Après en avoir fait sortir tous ses do- » mestiques, & recommandé à son fils, qui s'assit vis-à-vis de lui, de pren- » dre bien garde que personne ne les entendit, il lui révéla le plus im- » portant de ses admirables Secrets, avec toutes les cérémonies & le langage d'un » Adepte. *Mon fils*, lui dit-il, *votre pere a employé de longues veilles, des soins » & des travaux continuels, non seulement pour laisser de grandes richesses à » sa Postérité, mais aussi pour n'en avoir aucune. Que cela ne vous surprenne point, » mon fils ; je ne veux pas dire que vous me serez enlevé ; mais que je ne vous » abandonnerai jamais, & qu'ainsi l'on ne sauroit m'attribuer une Postérité. Voi- » ci, mon cher* Alexandrin, *l'effet de ce qui a été produit dans l'espace de neuf » mois : nous ne devons pas nous opposer à la nature, mais l'aider & la suivre ; » le Fétus est aussi long-tems à se former dans le sein de sa mere, que j'en ai mis » à préparer ces remédes qui servent à la révivification. Voyez cette petite phiole*

„ *où il y a un Elixir, & un petit pot de fayence rempli d'un onguent. Ils sont l'un* „ *& l'autre d'une telle vertu, qu'ils peuvent rétablir les ressorts de la vie lors-* „ *qu'ils ne viennent que de se démonter, donner de nouvelles forces, ranimer les* „ *esprits, &, en un mot, rendre tous les organes & les sens du corps humain capa-* „ *bles d'une aussi longue durée, que celle dont il a joui depuis sa naissance jusques* „ *au jour de l'application de ces remédes. Mais, mon cher fils, il faut avoir soin* „ *de les appliquer dix heures après qu'on a rendu le dernier soupir, pendant qu'il* „ *reste à l'argile quelque chaleur de la vie qui l'animoit, & qu'elle est en état de se* „ *renouveller. Je trouve ma pauvre machine fort délabrée par mes travaux conti-* „ *nuels & mes longues méditations; aussi tôt donc que je serai mort, ne manquez* „ *pas, je vous en supplie, de m'oindre avec cet onguent; & lorsque mes lévres com-* „ *menceront à se remuer, versez-moi dans la bouche cet inestimable Elixir, sans* „ *lequel la vertu de l'onguent seroit inutile. Par ce moyen vous me donnerez la* „ *vie que vous tenez de moi, & dès ce jour-là nous n'aurons point d'autorité l'un* „ *sur l'autre, à l'occasion de ce bon office mutuel; mais nous vivrons en freres, &* „ *nous préparerons de nouveaux remédes pour servir au bout d'un autre période,* „ *qui demandera l'usage des mêmes restaurans.* Peu de jours après que *Basile* eut „ donné ces admirables drogues à son fils *Alexandrin*, il mourut. Le fils, péné- „ tré d'une vive douleur d'avoir perdu un si excellent pere, négligea tout, & „ ne pensa plus au remède, jusqu'à ce que le terme prescrit pour son applica- „ tion fut écoulé. En qualité néanmoins d'homme d'esprit & qui aimoit le „ plaisir, il se consola bientôt; il crut que son pere devoit être rassasié d'une „ vie longue, uniforme & réguliére; mais que pour lui, misérable pécheur, il „ avoit besoin d'une nouvelle vie, pour se repentir de la précédente, qu'il avoit „ passée dans la débauche, résolu d'y continuer jusqnes au bout, & de mener „ une vie sainte & religieuse, lorsqu'il viendroit à la recouvrer par le moyen „ de ces merveilleux Spécifiques.

„ On a remarqué, depuis long-tems, que Dieu punit d'ordinaire l'amour „ propre des hommes qui veulent trop faire pour leur Postérité, & qu'il leur „ donne des enfans d'un caractére tout opposé au leur; ensorte qu'ils trans- „ mettent uniquement leurs noms à ceux qui donnent tous les jours des preuves „ de la vanité du travail & de l'ambition de leurs Ancêtres.

„ C'est ce qui arriva dans la famille de *Basile*: à l'occasion de ses grandes „ richesses, *Alexandrin* fit une dépense excessive en bonne chére, en meubles „ & en équipages, & il continua de même jusqu'à ce qu'il sentit approcher son „ dernier moment. Si Dieu punit *Basile* en lui donnant un fils si éloigné de son „ caractére, *Alexandrin* eut le malheur d'en avoir un de même trempe que lui. „ Il est d'ailleurs si naturel aux méchans d'être soupçonneux, qu'*Alexandrin* se „ défioit beaucoup de son fils *René*; outre qu'il n'ignoroit pas ses inclinations „ vicieuses.

„ Persuadé qu'il étoit de la prudence de ne confier à qui que ce soit au mon- „ de le véritable secret de sa phiole & de son pot de fayence, *Alexandrin* s'i- „ magina de réussir & de ne pouvoir manquer son coup, fondé plutôt sur l'a- „ varice que sur la bonté de son bienfaicteur.

„ Plein de cette idée, il appella son fils *René* à côté de son lit, & lui parla,

» de la maniére la plus touchante & la plus pathétique, en ces termes : *Quel-*
» *que débauché que vous ayez été, mon fils, & que je l'aye été moi-même avant*
» *vous, nous avons eu bonne part à la grande réputation & aux heureux effets de*
» *la profonde connoissance que votre Aieul, le fameux* Basile, *s'étoit acquise. Son*
» *symbole est très-connu dans le monde Philosophique, & je n'oublierai jamais son*
» *air vénérable, lorsqu'il m'initia aux profonds mystéres de la Table smaragdine*
» d'Hermès. *C'est*, me dit-il, *l'unique, la vraie, & il n'y a pas la moindre fraude ;*
» *ce qui est inférieur ressemble à ce qui est supérieur ; c'est par-là que s'acquierent*
» *& se font tous les miracles d'un certain grand œuvre. Le Pere est le Soleil, la*
» *Mere est la Lune, le Vent est dans le sein, la Terre en est la nourrice & la mere*
» *de toute perfection. Tout ceci doit être reçu avec modestie & prudence.* On ob-
» serve que, dans tout le jargon des Chimistes, il y a une sorte de piété fan-
» tastique & bourrue, qui est assez ordinaire à ceux qui aiment beaucoup
» l'argent ; c'est-à-dire, qu'ils sont eux-mêmes les dupes de cette régularité de
» mœurs qu'ils affectent pour des vûes mondaines ou intéressées, & qui a
» quelque rapport avec la sainteté qu'ils devroient avoir pour être heureux
» dans le siécle à venir. Quoi qu'il en soit, *René* surpris d'entendre causer son
» pere en habile Adepte, & d'un air si dévot, redoubla son attention. Ce fut
» alors qu'*Alexandrin* continua de cette maniére : *Mon fils*, lui dit-il, *cet Eli-*
» *xir & cet Onguent vous peuvent rendre l'homme le plus riche de toute l'*Allema-
» gne. *Je m'en vais finir mes jours ; mais je ne retournerai pas dans la poussiére,*
» *de laquelle nous sommes tous sortis.* Il reprit ensuite un air gai, & ajoûta
» que, si une heure après sa mort, il oignoit tout son corps avec cet On-
» guent, & s'il lui versoit dans le gosier cet Elixir, qu'il avoit eu de *Basile*,
» son cadavre seroit converti en Or pur. Je ne m'engagerai pas à vous étaler
» ici toutes les marques d'une tendresse mutuelle qu'ils se donnerent à cette
» occasion ; mais si le pere eut soin de lui recommander, avec toute l'ardeur
» possible, qu'il exécutât ses ordres, le fils lui promit solemnellement qu'il ne
» couperoit jamais un seul petit morceau de son corps qu'à la derniere extré-
» mité, & à moins que ce ne fut pour établir ses freres & ses sœurs.

» Bien-tôt après *Alexandrin* mourut, & son légitime héritier, dans les
» transports de sa joie, ne put s'empêcher de mesurer la longueur & la lar-
» geur de son cher pere, & d'en supputer la juste valeur avant que de procé-
» der à l'opération. Dès qu'il eut fait le calcul des richesses mmenses qui lui
» en reviendroient, il se mit à l'ouvrage ; mais, ô merveille étonnante ! à
» peine eut-il oint tout le corps, & commencé à verser la liqueur, que le
» corps donna des signes de vie, & que *René* saisi de frayeur laissa tomber sa
» phiole.

T.



LXXIV. DISCOURS.

Quantùm à rerum turpitudine abes, tantùm te à verborum libertate sejungas.
CIC.

Plus vous êtes éloigné du vice, plus vous devez être retenu dans vos paroles.

Portrait de la *Médisance* & de Madame *Bleumanteau.*



'EST une marque certaine d'un mauvais cœur, d'avoir du panchant à la Médisance. Elle ne sauroit plaire à ceux qui ont le cœur bon & honnête: aussi vient-elle toujours de ce qu'on néglige ce qui est digne de notre estime, & qu'on a du chagrin de le voir dans un autre. Si cela n'étoit pas, pourquoi est-ce que la vertu & la beauté irriteroient un Médisant à un tel point, qu'il ne peut jamais souffrir qu'on en parle, sans lancer quelques traits qui vont à les noircir, ou à les exténuer? L'autre jour une Dame qui étoit en visite, attaquée fort rudement par une autre, dont le caractére n'est pas en trop bonne odeur, soutint ses injures avec beaucoup de calme, & lui répondit en ces termes: *Ma bonne Dame, épargnez-moi, s'il vous plaît; je ne suis pas de votre force; je ne dis mal de personne, & je ne suis pas accoutumée à m'en entendre dire.* Les petits esprits croyent que la renommée consiste dans le nombre de voix qu'ils ont pour eux dans la foule, au lieu qu'elle est inséparable des actions vertueuses. Elle suit le mérite aussi naturellement que l'ombre suit le corps. Il est vrai que, si vous êtes environné d'une foule de gens, cette ombre ne se voit pas; mais lorsqu'ils s'éloignent de vous, elle paroît de nouveau. Les paresseux, les fainéans & les gens sottement vains, sont ceux qui aiment le plus ces petits Contes qui se font par la Ville au désavantage du tiers & du quart. D'ailleurs, il y a une infinité de personnes trop indolentes pour sortir de leurs maisons, & d'un trop mauvais naturel pour ouvrir la bouche en compagnie, si le plaisir de médire ne les animoit. Je vis l'autre jour une Dame qui me divertit bien. Occupée à lire une lettre, qu'elle venoit de recevoir, & où il y avoit ces mots: *Après tous les airs qu'elle se donnoit, on a fait quelques Contes au Monsieur, qui l'ont porté à rompre le Mariage;* elle s'arrêta ici tout court, & ordonna qu'on mit les chevaux à son carrosse. Qu'une jeune Demoiselle de mérite eut manqué un bon établissement, c'étoit une nouvelle de trop grande conséquence, pour souffrir qu'une autre eut le plaisir malin de l'annoncer la premiere à sa rivale ou à ses envieuses. L'aversion à recevoir des rapports avantageux n'est pas moins inséparable d'un Médisant, que la promptitude à divulguer les mauvais. Mais peut-on rien voir de plus indigne & de plus bas, que de se plaire à ce qui devroit causer de la douleur? Un naturel de cette trempe a toujours été fort odieux aux ames nobles & bien nées. Le soldat *Persan*, qui s'amusoit à injurier *Alexandre le Grand*, fut repris avec justice par son Officier, qui lui dit: *Mon ami, vous êtes payé pour combattre* Alexandre, *& non pas pour vous moquer de lui.*

Cicéron,

Ciceron, dans un de ses Plaidoyers, où il reléve ceux qui calomnioient sa Partie, dit fort joliment & avec beaucoup de raison : *Entre ceux qui ont aidé à répandre ces faux bruits, il y en a plusieurs qui ont embrassé les intérêts de la Partie adverse ; il y en a plusieurs qui sont les ennemis déclarés de celui que je défends ; il y en a plusieurs qui ont un panchant naturel à la calomnie, & qui ne peuvent souffrir qu'on dise aucun bien de personne : car il n'y a rien de plus léger que la Médisance, rien qu'on hazarde plutôt, rien qui se répande plus universellement. Si quelqu'un de ces bruits desavantageux est fondé, je ne souhaite pas que vous en détourniez la vûe, ni que vous l'exténuyiez : mais si l'on avance quelque chose de cette nature, sans que personne puisse dire de qui il la tient, ou si celui qui l'atteste l'a reçûe d'un autre, dont il ait oublié le nom, & qu'il ait cru si peu digne de foi, qu'il n'a pas jugé à propos de s'en souvenir, je ne doute pas que tous ces témoignages ne vous paroissent trop frivoles pour les recevoir au préjudice de l'honneur & de l'innocence de votre Compatriote.* Lorsqu'un mauvais bruit est suivi à la trace, il se perd souvent au milieu de cette espéce de gens que l'Orateur vient de nous dépeindre. Ne faut-il donc pas avoir une bassesse lâche & indigne, pour se mettre en peine de ce qui se dit parmi des personnes de ce caractére ?

Il y a, dans la Province de *Warwick*, une Ville assez considérable, qui étoit célébre autrefois par les animosités & les divisions qui régnoient entre ses Habitans : mais les principales Familles ont renoncé à toute la Médisance, l'envie, la malice & à tous les faux rapports qui les déchiroient, & vivent aujourd'hui en si bonne intelligence, qu'elles ne pensent qu'à se divertir, à l'occasion d'une vieille Dame chagrine, qu'on appelle Madame *de Bleumanteau*. Depuis bien des années, cette héroïne a surpassé tout ce qu'il y a de plus habiles Causeuses, soit pour l'invention, la facilité de s'exprimer, ou la malice noire. Elle est d'un tempéramment robuste & vigoureux, quoique la vûe commence à lui manquer, & qu'elle soit impotente de ses pieds. A cause de cela même, plus attentive d'un côté, & obligée de l'autre à garder la maison, sa chambre est de venue le réceptacle de tout ce qui se passe dans la Ville, bon ou mauvais ; avec cette différence, que sa mémoire est plus fidéle à retenir le dernier. Elle a d'ailleurs le défaut de la plûpart des vieilles gens, c'est-à-dire, qu'elle se souvient mieux de ce qu'elle avoit appris dans sa jeunesse, que de ce qui est arrivé depuis quelques années. Ajoutez à ceci que non seulement elle n'aime personne, mais qu'elle hait tout le monde. *Pasquin* ne sert pas la moitié si bien à éventer la malice des particuliers à *Rome*, que cette vieille Dame contribue ici à la faire échouer. Elle ne connoit pas un seul auteur de tout ce qui lui est dit, quoiqu'elle puisse le répéter mot pour mot, & mettre ainsi en jeu toute la Ville, sans choquer ses Habitans. Elle est d'une humeur si inquiéte & si bourrue qu'elle gronde tous ceux qui l'environnent, & que saisie quelquefois d'une boutade, elle veut changer tout-d'un-coup de logis. Pour la satisfaire, on la proméne autour de la maison où elle demeure, & les personnes, chez qui elle doit aller, d'intelligence avec les autres, se trouvent prêtes à la recevoir dans sa même chambre. En certains tems réglés, l'Hôtesse, chez qui elle se croit alors, est mandée pour venir se quereller avec

elle, suivant son ancienne coutume : lorsqu'on veut pousser la raillerie jusques au bout, on l'anime à un tel point, qu'elle est résolue d'aller vivre sur l'heure dans une Famille où elle n'a jamais été, & de leur dire tous les rapports que les autres en font. C'est ainsi qu'elle a demeuré dans toutes les maisons de la Ville, sans presque sortir de sa chambre, & que tous les Contes que chacun lui fait, pour la tromper à cet égard, la rendent un bureau d'adresse général, & la Nouvelliste bannale de toutes les Médisances dont une femme peut noircir la réputation d'une autre. Mais c'est par-là que les Contes en l'air s'évanouissent, & qu'on étouffe aussi quelquefois des vérités : lorsqu'on veut décréditer un bruit, on n'a qu'à dire : *Oh ! cela se trouve dans les Mémoires de Madame Bleumanteau.*

Quiconque reçoit des impressions désavantageuses d'un autre sans examen, ne mérite pas plus de créance que cette bonne Dame, qui ne peut juger de ce qu'on lui dit que par les oreilles, dont elle est souvent la dupe. Ajoûtez à ceci que d'autres personnes médisantes suspendent l'usage des facultés qu'elle a perdues, plutôt que de les employer à rendre justice à leur prochain ; & je me crois obligé d'avertir le beau sexe, que, dans toutes les maisons de la ville, il y a une Dame *Bleumanteau* volontaire.

T.

LXXV. DISCOURS.

Occupet extremum scabies. ——— ———.

HOR. A. P. v. 417.

Malheur à ceux qui demeurent dans les derniers rangs.

L'Auteur se propose de donner plus d'étendue à son plan.



IL est impertinent & déraisonnable de vouloir toujours entretenir la compagnie, & de ne souffrir pas que chacun y parle à son tour. Peut-être qu'on m'accusera moi-même de ce défaut, sous ombre que j'entretiens tous les jours la ville, & que je ne donne pas occasion à tant d'habiles Ecrivains, qui s'en acquiteroient mieux que moi, d'instruire le Public. En effet, j'entendis l'autre jour un homme qui se plaignoit de mes Spéculations à peu près en ces termes : » Pourquoi ne roulent-elles jamais » que sur les Sciences & la Morale ? Pourquoi n'y voit-on que des traits d'esprit, de l'enjouement, & autres choses, qui ne peuvent servir qu'aux gens » de Lettres & d'une éducation polie ? Je voudrois du moins qu'on y parlât de » tout ce qui peut-être utile ou nécessaire à tous les membres de la Société, & » que les Arts méchaniques y eussent leur place aussi bien que les Arts libéraux. Des maximes sur le négoce, l'économie, ou l'épargne serviroient à » un plus grand nombre de personnes, que des Discours sur ce qui a été dit » ou fait par un tel Philosophe, un tel Héros, un tel Général, ou un tel Poëte.

Je n'eus pas plutôt entendu raisonner cet homme sur mes petits exercices, que je pris une minutte de sa critique, & que je résolus d'abord de donner plus d'étendue à mon dessein. Pour en venir à bout, j'avertirai ici toute sorte de gens, de tout ordre & de tout sexe, que s'ils veulent bien m'envoyer quelques *Discours*, avec leurs noms & celui des lieux où ils demeurent, afin que je puisse être sûr de l'authenticité de ces Ecrits, je ne manquerai pas de les insérer dans mes Feuilles volantes. Il sera de plus grande conséquence pour un jeune apprenti de savoir par quels moyens & quelle industrie un tel est devenu (*i*) *Shérif* de *Londres*, que de voir un homme de sa profession représenté dans une enseigne avec un cœur de lion à chaque main. Il est vrai que les exploits romanesques & incroyables frappent tout le monde, & qu'on néglige le chemin battu qui conduit à l'abondance & à la prospérité dans les affaires ordinaires de la vie. Un jeune homme pourroit-il mieux employer son tems aujourd'hui, qu'à étudier l'histoire de nos fonds publics, & à découvrir par quels secrets ressorts ils montent & baissent tout d'un coup du soir au lendemain? Pour devenir riche, qui est l'article essentiel de la vie, pourroit-il avoir un meilleur guide, qu'un traité de quelque habile maître en cet art, logé dans l'*Allée de la Bourse?* Il n'y auroit sans doute rien de plus utile, que d'être bien instruit à espérer ou à craindre avec raison; à se défier lorsque les autres chantent victoire, & à pouvoir acheter gaiement lorsque les autres s'empressent à vendre. J'invite donc tous ceux qui sont en état de donner quelque information avantageuse au public, à venir occuper tour à tour ma Feuille volante: ils y seront les très-bien venus, depuis le celébre & dernier inventeur des longitudes, jusques à l'humble appréteur des cuirs propres à passer les rasoirs. Si donner les moyens de conduire les vaisseaux à bon port; si venir au secours de ceux qui se trouvent battus de la tempête, sans connoître le parage où ils sont; si leur indiquer les rochers qu'ils doivent éviter, & la côte où il doivent se rendre dans un péril extrême; si tout cela, dis-je, est un service des plus signalés, & une invention qui mérite une Statue, il faut avouer en même-tems que celui qui a trouvé le moyen d'affiler, ou d'adoucir l'instrument qui sert à polir notre visage, à le rendre moins hideux, & à donner ainsi bon air à toute la personne, est digne de quelque espéce de bonne réception: si les choses de la derniére conséquence sont fort applaudies, celles qui n'importent pas beaucoup, puisqu'elles importent toujours un peu, ne doivent pas être méprisées. Afin donc qu'aucun mérite ne demeure enseveli, & qu'aucun art ne soit négligé, je le répete de nouveau, j'appelle tous les Artistes, aussi-bien que les Philosophes, à mon assistance, pour servir le Public. Il seroit d'une grande utilité, si nous avions une histoire exacte du succès qu'ont eu toutes les bonnes boutiques qui se trouvent dans l'enceinte de la ville, & un plan des terres qu'un Fermier, ou qu'un Jardinier a acquises par le soin continuel qu'il a pris d'une allée de trente pieds. Si l'on y joignoit l'histoire de ceux qui paroissent aujourd'hui en bel équipage, & qui doivent leur éclat à l'économie &

(*i*) Il y en a deux à *Londres*. C'est un Magistrat, qu'on crée tous les ans, & dont les fonctions répondent à peu près a celles du Prévôt de l'Isle en *France*.

à l'habileté de leurs ancêtres dans le commerce, de telles relations exciteroient les autres à la poursuite des mêmes biens, & les détourneroient du luxe & de la débauche.

Pour diversifier ces avis salutaires, on n'y doit pas oublier la conduite des femmes : celle dont les vertus domestiques font que tout le monde respecte son mari, doit recevoir les éloges qu'elle mérite ; & celle qui a dissipé tout le fruit des travaux du sien, doit être regardée avec indignation. Lorsqu'on en seroit venu de cette maniére à la vie domestique, pour exciter les hommes à veiller au point essentiel & à ne le perdre jamais de vûe, il ne seroit pas mal à propos de leur faire envisager une catastrophe, le plus triste & le plus déplorable de tous les états, je veux dire une banqueroute, qui change, en un clin d'œil, l'abondance, le crédit, la gaieté & de belles espérances, en pauvreté, en défiance, en chagrin & en misére, & qui réduit un homme qui pouvoit, le jour précédent, fournir aux nécessités des autres, à se voir abandonné le lendemain par le meilleur de ses amis. Quelle justice n'y auroit-il pas à blâmer le prodigue & le négligent, qui s'est attiré cette disgrace, & à plaindre le bon ménager & l'industrieux? Un Ecrit dressé par un Marchand pourroit donner à cette Isle une juste idée du mérite & de l'importance de son caractére : on verroit bien par-là qu'un soldat qui monte à la bréche ne hazarde pas davantage pour l'honneur de sa patrie, qu'un négociant pour y attirer des richesses. Dans l'un & l'autre de ces deux cas, les avanturiers y trouvent leur profit ; mais je n'en connois point, où tous les autres membres de la société ayent quelque part au fruit qui peut venir de la réussite.

Ceux qui lisent l'histoire, se plaignent de ce que la description des batailles y est presque inintelligible. Ce défaut vient sans doute de l'ignorance des Historiens, qui ne savent pas de quelle maniére on doit ranger une armée, faire les évolutions, se battre en retraite, ou venir à la charge, & qui n'entendent point l'art militaire. Mais il est à craindre que mes nouveaux Correspondans ne tombent dans un autre excès, & qu'ils n'employent trop de termes de l'art qui leur sont familiers, & que la plûpart des Lecteurs ignorent : ainsi je les prie de vouloir bien s'en abstenir, & d'user d'un langage connu de tout le monde. Je me promets d'ailleurs une abondante moisson de ce nouveau plan, & d'enrichir le public d'une infinité de nouvelles découvertes dans les choses les plus ordinaires de la vie. Ce sera le moyen de se former une vive image de l'enchaînure & de la dépendance mutuelle où sont tous les membres de la société, de bannir mille préjugés ridicules, de donner de l'étendue à l'esprit de ceux qui se bornent à leur unique situation, & de produire, en un mot, de nouvelles scénes, plus instructives & plus agréables que tout ce qui a paru jusques-ici ; supposé du moins que les experts dans les arts, les professions & les métiers y veuillent employer tout leur génie.

T.



LXXVI. DISCOURS.

——— ——— Populumque falsis
Dedocet uti Vocibus. ——— ——— ———

HOR. L. II. Ode II. 20.

C'est la vertu qui doit apprendre au peuple à réformer son langage.

Caractéres de diverses personnes qui méritent d'être logées dans l'Infirmerie, dont il est parlé dans le X. Discours.

» APRÉS vous avoir rendu compte d'une troupe de bons amis, » qui étoient allés à la campagne, il est juste de vous dire que j'en » ai eu des nouvelles. On m'écrit que l'établissement de l'Infirmerie » pour ceux qui seroient de mauvaise humeur, y avoit produit un » très-bon effet. Il y a quatre ou cinq personnes qui ont eu la prudence de » s'y retirer d'elles-mêmes, & qui ont envoyé leurs Mémoires à la compagnie » pour l'en avertir, & lui en marquer leurs raisons. Les voici les uns & les « autres, tels que je les ai reçus.

» Le I. de ces Mémoires est de Mademoiselle *Jeanne de Fourbin*, qui n'est » point mariée. Elle y représente, en toute humilité, ce qui suit:

» Que convaincue de son manque de mérite, & de la vanité qu'elle a de » vouloir être admirée de tout le monde, elle s'étoit rendue, de son propre » mouvement, à l'Infirmerie.

» Qu'elle sent bien qu'une personne vaine est la plus insupportable créature » qu'il y puisse avoir dans une société de gens polis & bien élevés.

» Qu'avant qu'elle paroisse de nouveau en public, elle voudroit bien être » assurée qu'on ne lui feroit pas plus la cour qu'à toute autre de la Compa- » gnie, quoiqu'on pût lui trouver quelque beauté.

» Qu'une personne qui entreprenoit d'en louer une autre, lui sembloit se » donner par-là une espéce de supériorité.

» Qu'enfin elle s'étoit mise dans l'Infirmerie, pour éviter un certain Gen- » tilhomme qui s'étoit déclaré son admirateur.

» Qu'ainsi elle supplioit très-humblement la Compagnie de vouloir décla- » rer que tout éloge hors de saison seroit tenu pour une injure, & puni avec » la même rigueur que la médisance; puisque celle-ci ne faisoit que taxer les » gens d'être vicieux, au lieu que l'autre les rendoit tels.

Malgré la délicatesse & la bonne foi qui paroissent dans ce Mémoire, on m'écrit que les allégations en furent trouvées sans fondement; que la prétendue aversion de cette Demoiselle pour les éloges, fut regardée comme une véritable ruse, afin de se les mieux attirer; & que c'est à cause de cela même qu'on ne répondit pas à son Mémoire, qui a resté sur la table.

» Le II. est de Madame *Lydie de S. Leger*, qui représente à tous les Mem- » bres de la compagnie:

» Qu'elle est une Femme de qualité, mariée à un simple Gentilhomme,

» Qu'elle ne se trouve ni bien ni mal.

» Que son mari est un vrai paysan.

» Qu'elle ne sauroit voir compagnie.

» Qu'elle souhaite une place dans l'Infirmerie, pendant son séjour à la campagne.

» Qu'il plaise aux vénérables Membres de se divertir & badiner avec leurs » égaux.

» Que M. *de S. Leger* peut rester avec eux, s'il le trouve bon.

Il fut aussi-tôt conclu que la Dame *Lydie* étoit encore à *Londres*.

» Le III. est de M. *Thomas Subtil*, Ecuyer & Membre de la Société des Avo- » cats du (*k*) *Temple intérieur*. Il y représente fort humblement :

» Qu'il est trop adonné à l'argumentation.

» Qu'il parle fort haut en compagnie.

» Qu'il a un panchant insurmontable à croire que tout doit être sujet à la » dispute.

» Qu'il resta le dernier dans la salle de *Westminster*, lorsque le toit en fut » ébranlé, parce qu'il y avoit des gens qui soutenoient qu'il alloit s'abbattre.

» Qu'il lui est impossible de convenir jamais de quoi que ce soit.

» Qu'il s'est logé dans l'Infirmerie pour s'oublier lui-même.

» Qu'aussi-tôt qu'il en sera venu à bout, il se rendra auprès des Membres » de la société.

On jugea là-dessus que son indisposition le devoit séquestrer de la compagnie.

» Le IV. Mémoire est de M. *François Jolly*, qui avoue de bonne foi :

» Qu'il s'est mis dans l'Infirmerie, parce qu'il se trouve sujet à une certaine » joie rustique, qui le rend incapable de la conversation des gens polis & bien » élevés.

» Qu'il a dessein de se préparer, par l'abstinence & une bonne diéte, à de- » venir un de leurs Membres.

» Qu'il entre souvent dans une Assemblée comme un Messager qui vient » d'arriver, & qui porte de grandes nouvelles.

» Qu'il a pris un appartement avec une antichambre natée, pour s'y exer- » cer à marcher & à se mouvoir sans que personne l'entende.

» Qu'il fait la révérence, parle, boit, mange, & se sert à table devant un » miroir, pour s'accoutumer à prendre un air modeste & retenu.

» Qu'il a tant de feu & de vivacité, qu'il devient incommode aux person- » nes d'un tempéramment calme & tranquille.

» Qu'il tâche d'oublier l'interjection *Fi*, *Fi*.

» Qu'il met tout en œuvre pour n'avoir plus besoin de sa canne.

» Qu'il n'en sera pas plutôt sevré, qu'il ira voir la compagnie, *&c*.

» Le V. Mémoire est de M. *Jean Purgon*, Ecuyer, qui s'y énonce en ces » termes :

» Qu'il s'est retiré dans l'Infirmerie, quoiqu'il soit en parfaite santé : mais

(*k*) Voyez, dans le I. Tome, la premiere note qui est au bas de la page 5.

» que, par un long usage & le manque d'entretien, il avoit pris l'habitude de » se plaindre toujours, & de dire qu'il est malade.

» Qu'il n'a besoin d'autre chose au monde, que d'avoir de quoi parler; & » que cet unique défaut lui a causé cette malheureuse indisposition.

» Que, de son propre aveu, il n'est bon qu'à rester dans l'Infirmerie, & » que c'est pour cela même qu'il n'avoit pas attendu qu'on l'y condamnât.

» Qu'il n'y a rien de plus impertinent qu'une plainte de cette nature en bonne » compagnie, puisqu'on est obligé de le plaindre, soit qu'on le croye malade » ou non; & que le plaintif ne peut faire qu'une triste figure, soit qu'on le » plaigne ou qu'on se moque de lui.

» Qu'il vous plaise enfin lui donner du tems pour savoir comment il se » porte, & il tâchera de se disposer bientôt à vous aller joindre, *&c.*

» On excusa d'abord ce Valétudinaire. D'un autre côté, les Associés réso- » lus non-seulement de jouir en paix de cette agréable saison de l'année, » mais aussi de se former des habitudes qui leur puissent être utiles dans la » suite, se rendent quelquefois incapables d'observer leurs Régles, pour se » donner de l'exercice, & n'avoir parmi eux ni bourru, ni homme vain, ni » impertinent, ni fat qui vienne troubler leur bonheur. Les grandes cala- » mités sont si rares, qu'elles n'interrompent guére la bonne compagnie; » mais l'indulgence qu'on a pour certaines fantaisies musquées, nous en- » léve la moitié de notre tems, & nous cause des maux réels.

» Entre les divers réglemens de cette Société, on y a pris un soin tout ex- » traordinaire pour en bannir les familiarités desagréables. Il est défendu à » toute personne de paroître en deshabillé dans les Chambres communes, » & de se glisser tout d'un coup dans l'appartement d'un autre, sans l'en » avoir fait avertir. Jusques-ici tout le monde en a si bien usé, qu'en dix jours » de tems on n'a condamné qu'un seul homme à l'Infirmerie, & cela pour » avoir jetté ses cartes en jouant au *Whisk*. Il s'appelle *Geofroi de Bouillon*, » & il a présenté une Requête fort soumise conçue en ces termes:

» Quoique le suppliant ait juré, frappé des pieds, & jetté ses cartes, il a » tout le respect imaginable pour les Dames & pour toute la Compagnie.

» Il la prie très-humblement de vouloir considérer que dans le jeu il y a » divers motifs qui peuvent irriter l'homme le plus flegmatique.

» Que le désir du gain & celui de la victoire sont tous deux croisés par la » perte.

» Que toutes les Sociétés du monde ont de l'indulgence dans ce cas pour » l'infirmité humaine.

» Il demande ainsi, en toute humilité, qu'il lui soit permis de rejoindre la » Compagnie, dans l'espérance qu'à l'avenir il soutiendra mieux la bonne & » la mauvaise fortune; ou que du moins s'il gagne, il n'aura que de la » gayeté, & s'il perd, qu'il n'ira pas au-delà du sérieux.

T.

LXXVII. DISCOURS.

Quære peregrinum, vicinia rauca reclamat.

Hor. L. I. Epist. XVII. 62.

A d'autres, à d'autres, diront les voisins ; nous te connoissons.

Monsieur,

Lettre sur les Mendians qui méritent la charité, & ceux qui en sont indignes.



» N qualité de Spectateur, ou d'Inspecteur général, vous avez » droit de censurer tout ce qui n'a pas bonne grace, ou qui cho- » que la vûe ; & il me semble qu'entre les objets de cet ordre, il » n'y en a point de si dégoutant que l'abord scandaleux d'une infi- » nite de Pauvres dans tous les quartiers de cette puissante Ville. De si tristes » objets ne peuvent que toucher de compassion celui qui les voit, le remplir » de funestes idées, altérer sa bonne humeur, & diminuer le plaisir qu'il au- » roit à observer la magnificence de cette Métropole. Qui peut voir, sans quel- » que chagrin, un Matelot réduit à manquer du nécessaire, quoi qu'il ait » pourvu lui-même à notre luxe ? Qui peut voir un brave Soldat, qui s'est » courageusement opposé à l'ennemi, se traîner dans les rues, & y mendier » son pain ? Si l'on vouloit supputer les différentes sortes de misére qui s'of- » frent tous les jours à nos yeux, & le nombre infini de pauvres qui vous » demandent la charité, ou seuls ou en compagnie, on ne sauroit presque en » venir à bout. On trouve des spectacles de cette nature à chaque pas que l'on » fait, & il me paroît bien étrange, qu'au milieu de tous les cris effroyables » qui raisonnent dans cette Ville, votre Contrôleur général n'ait pas pris garde » aux plus choquans, je veux dire aux lamentations des nécessiteux & des » affligés. Peut-être que sensible aux régles de la bienséance & de la politesse, » il a mieux aimé étouffer son ressentiment, qu'accuser ses Compatriotes d'in- » humanité, quoiqu'on ne doive jamais sacrifier la charité à l'envie de se ren- » dre populaire ; & s'il a fait le sourd aux plaintes de ces misérables, vous ne » devez pas négliger leurs personnes. Il est vrai qu'il y a souvent des imposteurs » parmi eux, qui font les boiteux & les aveugles ; mais les passans, qui ont l'u- » sage de la vûe & de tous leurs membres, peuvent-ils mieux les employer qu'à » découvrir la fourbe ? Je ne sai point d'ailleurs lequel des deux est le plus » criminel, ou celui qui se dit aveugle pour exciter la compassion, ou celui » qui voit la misére d'un autre sans en avoir pitié. Pour remédier à tout cela, » je souhaiterois, M. le *Spectateur*, que vous nous donnassiez un *Discours* sur » les Mendians, afin que nous pussions faire l'aumône à ceux qui la méritent, » & nous délivrer des piéges que les autres nous tendent. Il y a quelques jours » que, debout plus matin qu'à l'ordinaire, je vis de ma fenêtre un Men- » diant qui se dit aveugle, occupé à raccommoder ses bas avec une aiguille » & du fil, une heure avant que le monde fut dans les rues : ma surprise aug-

» menta,

» menta, lorsque j'en vis un autre, qui fait l'estropié, & dont les jambes, une » heure après, étoient si enflées, qu'il avoit de la peine à se soutenir, marcher d'un pas fort dégagé & lui apporter une chopine de biére. Je ne parlerai pas des tremblemens & des contorsions qu'ils se donnent pour s'attirer » l'aumône ; mais il est certain que les Sergens ou les Magistrats devroient » avoir l'œil sur eux. D'un autre côté, l'on diroit qu'ils choisissent les postes » où ils peuvent le mieux exercer leurs talens : il y a une vieille femme qui » ne commence jamais sa ronde qu'à neuf heures du soir ; alors vous l'entendez crier, d'un ton lamentable, qu'elle n'a point de gîte, qu'on la mise à la » rue, parce qu'elle n'avoit pas de quoi payer, & c'est toujours la même chanson d'un bout de l'année à l'autre. Vous devriez ainsi employer un Officier à » examiner les griefs de chaque Mendiant qui se fixe à un certain poste, qui » fait toujours la même plainte, & qui réussit, parce que son auditoire change » à tout moment. S'il faut que nous soyons trompés, que ce soit du moins » avec plus d'adresse & de subtilité. Vous y aviserez, s'il vous plaît, & je m'en » remets de bon cœur à tout ce que votre vigilance universelle en ordonnera. » Je suis, *&c.*

MONSIEUR,

Lettre sur le même sujet.

» Dimanche dernier je fus ravi d'entendre prononcer au Ministre de notre » Paroisse un Sermon pathétique en faveur des pauvres enfans qu'on y entretient, & je fus encore plus ému à l'ouïe d'un Hymne, que ceux-ci chantérent » d'une voix qui sembloit animer tout le monde à la charité. J'ai eu le bonheur » de contribuer à cette fondation, & je ne crois pas avoir jamais employé » mon argent d'une maniére plus satisfaisante pour moi, ni plus utile au public. La joie qui m'en revient, & la bienveillance que j'ai pour tous les individus de mon espéce, me font souhaiter avec ardeur que ces œuvres pies » soient encouragées, que ceux qui en donnent aujourd'hui l'exemple y trouvent le plus charmant de tous les plaisirs, & que la postérité en recueille un » jour le fruit. Mais pendant que nous élevons cet agréable édifice, ne souffrons pas que les vieilles masures paroissent, & qu'elles en gâtent la symétrie : je veux dire qu'attachés à cultiver ces jeunes plantes, ces pauvres innocens, nous ne devons pas négliger les vieillards & les infirmes, qui n'ont aucune ressource. Les pauvres, véritables ou prétendus, qui fourmillent dans » nos rues, nous devroient couvrir de honte, & ne peuvent que ternir l'éclat » de toutes nos autres charités. Laisser un pauvre & honnête homme sans lui » donner le moindre secours, & un coquin impuni, c'est la plus grande infamie qui puisse tomber sur une société de Chrétiens. Je me flatte d'ailleurs » que tout ce qui a quelque rapport à la vie humaine est digne de votre attention, & que vous nous donnerez, à votre loisir, une histoire exacte de l'abondance & de la disette, aussi-bien que de tous les dégrés par lesquels on » arrive à l'une ou à l'autre ; le tout à l'usage des villes de *Londres* & de » *Westminster*. Je suis, *&c.*

T. D.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les grandes libertés que certaines personnes mariées se donnent en compagnie.

» Je vous prie de vouloir relever une fort grande indécence, qui est très-» commune, & à laquelle je ne crois pas que vous ayez touché jusques ici. Il » s'agit de certaines Libertés mal-honnêtes que des gens mariés & d'une mau-» vaise éducation se donnent en compagnie; ou de la tendresse hors de saison » que les maris & les femmes se témoignent. Ils parlent & agissent, comme » si la modestie n'étoit que pour les filles & les garçons, & cela, s'il vous plaît, » en présence des uns & des autres. Je me trouvai une fois dans un endroit, » où il y avoit bien des jeunes Demoiselles, & où cette Liberté fut poussée » si loin, que, d'un naturel fort timide, je perdis toute contenance. *Lucine*, qui » étoit enceinte, ne parla que de la difficulté qu'il y avoit à calculer juste, & » à savoir le jour précis de l'accouchement; elle nous dit qu'elle connoissoit » des femmes qui en pouvoient marquer l'heure: ensuite elle se mit à turlupi-» ner une jeune créature sans expérience, qui s'étoit mécomptée d'un mois. » A l'arrivée de son mari, elle s'avisa de lui faire diverses questions un peu » gaillardes, qu'il ne voulut pas décider: *Bon, bon,* dit-elle alors, *je l'obli-» gerai bien à me les résoudre cette nuit.* —— Mais de peur qu'on ne m'accuse » de tomber moi-même dans le défaut que je reproche aux autres, je m'arrête » ici tout court, & je prierai de nouveau M. le *Spectateur* d'y chercher au plu-» tôt quelque reméde; car le mariage est à mes yeux une chose sacrée, & l'on » ne doit parler de ses mystéres qu'avec respect. Je suis, &c.

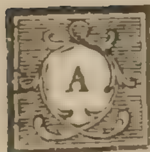
T. T. LE SINCERE.

LXXVIII. DISCOURS.

Quid dulcius hominum generi à Naturâ datum est quàm sui cuique liberi?

CIC.

Qu'est-ce que les hommes ont de plus cher au monde que leurs propres enfans?



APRÈS avoir réfléchi en dernier lieu sur tous les malheurs ausquels la vie des Hommes est sujette, & avoir comparé ceux de la vieillesse avec ceux de l'enfance, je trouve que les calamités des enfans viennent presque toujours de la négligence ou de la mauvaise conduite de leurs peres ou de leurs proches & que celles des vieillards tirent leur source de la vie qu'ils ont menée. J'ai ici l'histoire d'un jeune garçon & d'une jeune fille depuis leur enfance jusqu'à leur mariage, & je ne saurois donner à mes Lecteurs un portrait plus naïf d'un tems mal employé, ou du dégoût qui accompagne une mauvaise éducation, que celui qu'on voit dans les deux Lettres authentiques que j'ai reçues de leur part. D'un autre côté, je renvoie les peres

& les meres qui élévent mal leurs enfans, à la Sentence qui est à la tête de ce *Discours*, & cela doit suffire pour les ramener à leur devoir.

M. le SPECTATEUR,

„ J'entre dans ma vingt-uniéme année, & je ne sache pas avoir eu de ma „ vie un jour agréable, depuis que j'ai commencé à raisonner, jusqu'à celui „ de mon mariage, qui est le tems auquel les autres hommes perdent leur li- „ berté, à ce qu'on dit. Je suis fils d'un Gentilhomme qui a de grands biens, & „ qui, pour me garantir des vices de la jeunesse, résolut de ne me laisser voir „ aucun objet qui put me donner le moindre plaisir. A l'âge de dix ans, je fus „ envoyé à une Ecole *Latine*, dont le Maître avoit des ordres formels, qu'on „ renouvelloit à chaque poste, de me traiter sévérement, & de n'avoir aucun „ égard aux richesses, dont je devois être l'héritier. A quinze ans, on me con- „ duisit à l'Université, où je vécus, graces à la bonne politique de mon pere, „ dans le plus triste état du monde & dans une misére affreuse; jusqu'à ce qu'on „ me crut digne du mariage, & qu'on me rappella pour m'unir avec la Dame „ qui vous écrit la Lettre suivante. Dès notre premiére entrevûe, nous conclû- „ mes tous deux que nous ne pouvions pas être plus mal ensemble, que nous „ l'étions séparés; desorte que nous entrâmes dans les sacrés liens, pour „ nous mettre en liberté. Mon pere dit à présent que je suis un homme, & que „ je puis lui parler tout comme un autre. Je suis, *&c.*

Lettre d'un jeune Gentilhomme élevé trop sévérement.

RICHARD L'AFFRANCHI.

M. le SPECTATEUR,

„ Je devins grande & volage auprès de ma mere, qui est une veuve de bon- „ ne humeur, & qui ne se mettoit pas en peine de me façonner pour le monde, „ ni de me produire en compagnie. Mais il y a environ deux ans & demi qu'un „ de mes Oncles, qui est mon Tuteur, m'envoya dans une Ecole, où l'on élé- „ ve de jeunes Demoiselles, avec ordre à la Maîtresse qu'on ne me croisât en „ rien, sous prétexte qu'on ne m'avoit déja que trop chagrinée. Il n'y avoit „ guére plus d'un mois que j'y étois en pension, lorsque je vis du gruau d'a- „ voine sur le dressoir de la cuisine; j'en mis deux ou trois grains dans la bou- „ che, que je trouvai à mon goût; là-dessus j'en volai une poignée, je me re- „ tirai dans ma chambre, où je le machai; &, durant deux mois de suite, je „ ne manquai jamais de prendre la dîme sur chaque sou de ce gruau qui en- „ troit dans la maison. Une autre fois que je badinois avec une pipe entre les „ dents, le bout vint à se casser, & les morceaux, que j'en rejettai d'abord, „ laissérent une âpreté si agréable sur ma langue, que je ne pus me retenir „ d'en mâcher tout le reste. Ainsi j'abandonnai le gruau d'avoine, & je me „ fixai aux pipes trois mois de suite; dans cet espace de tems, j'en consumai 37, „ jusques à l'embouchure, quoiqu'elles fussent sales. Un bon Vieillard, pere „ de la Maîtresse, à qui elles étoient, ne s'en fut pas plutôt apperçu, qu'il „ enferma les blanches, ce qui me reduisit à renoncer aux pipes, & à lécher

Lettre d'une jeune Dame élevée avec trop de complaisance.

» de la craie. Dégoûtée bientôt de celle-ci, je m'avisai de ronger toute la cire » rouge, dont les billets de notre dernier bal étoient cachetés; &, trois se» maines après, toute la cire noire qui étoit sur les billets d'enterrement qu'on » avoit envoyés à notre bon-homme. Deux mois ensuite, je vécus de pierres » de foudre, dont les unes sont longues, les autres rondes & bleuâtres, que je » trouvai dans le gravier de notre jardin. Elles me paroissoient d'un goût exquis; » mais lorsqu'elles vinrent à me manquer, j'accrochai les dents & les griffes, » presque une année entiére, à la muraille du jardin, dont je décroutai & dé» vorai un demi-pied en profondeur vers la cour de la maison voisine. Il me » sembloit alors que j'étois la plus heureuse créature du monde, & je ne doute » pas, à vous dire le vrai, que je ne l'eusse percée d'un bout à l'autre, si je l'a» vois eue dans ma chambre; mais je devins si lente à me remuer & d'une si » grande paresse, qu'il me fallut chercher de quoi me satisfaire plus près de » mon gîte. Pleine d'une envie déméfurée pour les charbons, je croquois tout » ce qui m'en tomboit sous la main, & j'en avois déja consumé plus qu'il n'en » auroit fallu, à coup sûr, pour dresser mon repas de nôces, lorsque mon » Oncle arriva pour me ramener au logis. Il étoit en bas dans la salle, avec » la Maîtresse, lorsqu'on me fit descendre. Accoutumée à l'appeller mon pere, » je me jettai d'abord à ses pieds, pour recevoir sa bénédiction; mais le bon » Gentilhomme, surpris de me voir, au lieu de me la donner, tourna les yeux » vers la Maîtresse, & lui demanda si c'étoit bien-là sa fille, en me montrant » avec le doigt. *Celle-ci*, ajoûte-t-il, *est l'image de la mort. Ma fille avoit de » l'embonpoint, la couleur fraîche & vermeille, & crevoit de santé: mais celle-ci » paroît demi-morte de faim; c'est un véritable squélette.* La Maîtresse, qui est » certainement une bonne & brave femme, assura mon Oncle que je n'avois » manqué de rien; & lui dit aussi que je m'étois toujours amusée à gruger quel» que vilenie, & que les pâles-couleurs m'avoient réduite dans l'état où il me » voyoit; mais qu'il lui avoit ordonné lui-même de ne me point contrequar» rer en quoi que ce fut. Tout cela ne servit qu'à irriter mon Oncle, sans lui » dessiller les yeux sur mon chapitre; desorte qu'il paya d'abord ma pension, » & me prit avec lui.

» Peu de tems après mon arrivée à la maison maternelle, je vis un Diman» che à l'Eglise (je ne l'oublierai de ma vie) un jeune Gentilhomme du voisi» nage, qui me plut beaucoup; il me revenoit mieux qu'aucun autre que j'eusse » encore vû, & je souhaitai dès-lors de lui être aussi agréable. Dès le len» demain, son pere l'amena chez nous pour nous rendre visite: on nous laissa » même tout seuls, avec des instructions, de part & d'autre, de nous aimer; » nous obéîmes tous deux de si bon cœur, qu'au bout de trois semaines nous » fûmes mariés ensemble. Je ne tardai pas à recouvrer ma santé, avec la fraî» cheur de mon teint, & je me trouve à présent heureuse tout le long du jour. » Ainsi je vous prie, M. le *Spectateur*, de vouloir inventer quelque nom qui » caractérise bien ces Demoiselles à fantaisies musquées, soit qu'on les distin» gue en *mangeuses de vilenies*, en *mâcheuses de gruau d'avoine*, en *croqueuses » de pipes*, en *lécheuses de craie*, en *rongeuses de cire*, en *avaleuses de charbon*, » en *décrouteuses de murailles*, ou en *racleuses de gravier*. Ayez la bonté, mon

» cher Monsieur, de mettre tout en œuvre pour décourager & tourner en ridi-
» cule cette démangeaison inconcevable, qui a tant d'empire sur les jeunes
» filles, & de les avertir qu'elles pourroient bien ne pas trouver si-tôt une
» aussi bonne fortune que celle de votre, *&c.*

SABINE VERDUN,

à présent SABINE L'AFFRANCHI.

LXXIX. DISCOURS.

——— ——— Inter (*l*) *strepit* Anser Olores.

VIRG. Ecl. IX. 36.

L'Oie se mêle de barboter entre les Cygnes.

M. le SPECTATEUR,

» POUR répondre à l'invitation que vous avez faite, dans un de vos derniers *Discours*, à tous ceux qui voudroient vous écrire sur quelque sujet digne de la curiosité du Public, je vous envoie ce petit essai contre les Préjugés qui régnent dans le monde.

Lettre sur les Préjugés où tombent les différens Partis.

» L'homme est un animal sociable & qui aime la gloire : ainsi, d'abord qu'il y en a quelques-uns qui forment un corps entre eux, ils cherchent à élever leur réputation sur les ruines de celle des autres. Les bons politiques se bornent à conduire les ressorts en cachette, & à se réjouir en secret du progrès qu'ils font : l'éclat & le triomphe sont pour les esprits badins & superficiels : les Oies sauvérent par hazard le *Capitole*. De-là vient que les marques & les devises qui servent à distinguer les Partis, doivent leur origine aux petits Maîtres & aux Belles de cette isle. Les différens retroussis des chapeaux se sont défiés long-tems les uns les autres ; les mouches diversement placées sur les visages ont été sur le point de se livrer bataille ; les fonds publics ont haussé ou baissé avec les coëffures de nos Dames ; & l'on attendoit la paix ou la guerre, suivant que la coeffe blanche ou la rouge prévaloit. Ce sont les porte-étendards de nos armées ennemies, les nains & les écuyers qui portent les devises des Géans ou des Chevaliers, & qui ne sont pas nés pour se battre eux-mêmes, mais pour disposer toutes choses au combat.

» On ne peut que s'étonner de voir qu'elle est la force des Préjugés sur une infinité d'esprit médiocres & d'une imagination vive, qui croyent que tous ceux d'un autre Parti sont des voleurs, & des brigands. Les Etrangers se plaignent qu'il n'y a pas de Nation au monde plus enflée d'orgueil que les *Anglois*. Peut-être que les autres en ont aussi leur part ; mais, qu'il en soit tout ce que

(*l*) Il y a dans *Virgile strepere*, que l'Auteur *Anglois* a changé en *strepit*.

» l'on voudra, un tel reproche, qui tombe sur un peuple entier, ou sur les dif-
» férentes sociétés d'hommes unis ensemble, est le défaut contre lequel j'écris.
» On doit avouer, à notre honte, que nos gens du commun, & la plûpart de
» ceux qui n'ont pas voyagé, méprisent injustement la Langue, la façon des
» habits, les coutumes, la taille même & l'esprit des autres Nations. Quel-
» ques-uns, qui ne manquent pas d'ailleurs de bon sens, s'étonnent qu'un
» grand génie puisse venir d'*Irlande;* & ils vous prendront pour un fou, si vous
» leur soutenez qu'en *Laponie* on a écrit de belles Odes.

» Cet esprit de jalousie qui régnoit autrefois entre nos deux Universités est
» absolument éteint, & nos Colléges n'y sont presque plus sensibles. Le désir de
» la gloire domine toujours dans les Paroisses & les Ecoles : ces petites Répu-
» bliques ne manquent pas de renouveller leurs animosités naturelles, d'abord
» que la saison de jouer au balon, & de faire battre les coqs, arrive. Mon Fer-
» mier à la campagne est très-persuadé, qu'il n'y a pas un seul honnête-hom-
» me dans la Paroisse opposée à la sienne.

» J'ai toujours haï les satyres contre les femmes & les hommes en général :
» un Etranger qui se moque de la religion des Médecins, m'est suspect : ma
» bile s'échauffe lorsque je vois un sot & un fripon turlupiner les Maires & les
» Echevins ; & je n'ai jamais été plus aise que de voir donner la bastonnade
» à un Avocat du *Temple*, qui drapoit souvent les Ministres.

» Les nécessités des hommes demandent la diversité des emplois, & qui-
» conque excelle dans le sien mérite des éloges. Tous les hommes ne sont pas
» élevés de la même maniére, & ne possédent pas les mêmes talens. Ceux qui
» en manquent sont dignes de compassion, & on droit à notre assistance. Il
» est impossible qu'ils soient tous instruits dans le même lieu ; mais partout il
» s'éléve, en divers tems, des personnes qui font honneur à leur Société, &
» qui peuvent exciter l'envie des petits esprits, mais qui sont admirées & ché-
» ries des ames nobles & généreuses.

» C'est sans doute un grand bonheur d'être élevé dans des Sociétés où ils y
» a des Professeurs illustres & habiles. Leurs instructions & leurs exemples
» sont d'un avantage tout extraordinaire. Cela sert à inspirer tant de respect
» pour ceux qui gouvernent ces Communautés, & à s'intéresser si bien à
» l'honneur du Lieu, que les jeunes Membres, animés d'une honnête ému-
» lation, ne pensent qu'à des entreprises dignes de leur recherche. Mais
» remplir le cerveau de la jeunesse du prétendu mérite de leur Société, aux
» dépens & à l'exclusion de toutes les autres, c'est lui faire un tort irrépara-
» ble. De-là vient que leurs efforts sont presque toujours languissans, & qu'ils
» se rendent incommodes par leur babil ; persuadés que, pour acquérir de
» l'estime, il leur suffit d'être les éléves de quelque illustre corps. Pour moi,
» je croirois la méthode plus sûre & plus généreuse, si on leur mettoit devant
» les yeux l'exemple de personnes qui ont brillé avec eclat dans des Sociétés
» moins renommées ; ce qui formeroit un reproche tacite contre l'indolence
» de ceux qui s'endorment & se reposent sur le mérite de leurs Confréres :
» c'est ainsi que les bons esprits se donneroient de l'étendue ; au lieu que, par
» l'imitation servile d'un seul, ou peut-être de deux hommes admirés dans

» leur Société, ils ne peuvent acquérir qu'une réputation empruntée & de la » ſeconde main. Ces nouveaux hommes copiés, pour ainſi dire, d'après d'au- » tres, de même que les Copiſtes des Auteurs & des Peintres, tombent dans » des affectations d'un tour un peu ſingulier, qui n'étoit peut-être pas déſagréa- » ble dans l'Original, mais qui ſied fort mal à l'eſprit borné de l'Imitateur.

» Si l'on corrigeoit ainſi de bonne heure le ſot orgueil de la jeuneſſe, à » meſure qu'elle avanceroit en âge, elle apprendroit peu à peu à ne pas criti- » quer les autres en l'air, mais à ſe remplir le cœur de bienveillance & d'hu- » manité pour tout le monde : ce qui leur rendroit la vie plus douce à eux- » mêmes, & les feroit aimer des autres.

» De pareilles réflexions m'ont ſi bien délivré de toute ſorte de Préjugés, » que je pourrois voir le Pape & les Cardinaux, ſans m'en trémouſſer beau- » coup, quoique bon Proteſtant ; & que je me flatte de trouver bonne compa- » gnie à *Paris*, quoique d'un naturel fort ſérieux. Je ſuis, *&c.*

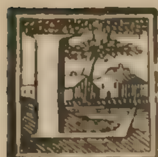
T.

LXXX. DISCOURS.

Perlege Mæonio cantatas carmine Ranas,
Et frontem nugis ſolvere diſce meis.

MART. L. XIV. Epigr. 185.

*Liſez le combat des Grenouilles, qu'*Homére *a ſi joliment décrit en Vers héroïques ; parcourez auſſi mes petits badinages, & apprenez à vous dérider le front.*



LE Monde moral, entant que compoſé d'Hommes & de Femmes, eſt d'une nature mixte, & rempli de diverſes coutumes, façons & cérémonies, que l'on n'y trouveroit pas, s'il n'y avoit qu'un Sexe. Si notre eſpéce manquoit de femelles, on peut dire que les Hommes ſeroient de tout autres Créatures qu'ils ne ſont aujourd'hui. La peine qu'ils ſe donnent pour obtenir les bonnes graces de l'autre Sexe, polit & rafine ces maniéres bruſques & impérieuſes qui leur ſont naturelles, & les engage ſouvent à ſe régler, non pas ſur les modéles qui leur paroiſſent les plus exacts, mais ſur ceux qu'ils croyent être les plus agréables au Sexe féminin. En un mot, l'Homme ne ſeroit pas ſeulement une Créature malheureuſe, mais groſſiére & imparfaite, s'il ne converſoit qu'avec d'autres Hommes.

Des avantages mutuels que les *Hommes* & les *Femmes* retirent de leur ſociété. Des *Amazones*, & d'un Peuple d'Hommes qui étoient leurs voiſins.

D'un autre côté, les Femmes jouent toute ſorte de perſonnages, pour ſe rendre aimables aux Hommes ; c'eſt un deſſein qui leur roule toujours dans l'eſprit, ſoit qu'elles parlent, ſe meuvent, ou nous ſourient ; tous les traits de leurs viſages, & tous leurs ajuſtemens ſont remplis de charmes pour nous, & de piéges qu'elles nous tendent. Il n'y auroit pas de telles créatures dans le monde que des prudes ou des coquettes, s'il n'y avoit pas une telle créature que

l'Homme. En un mot, ce ſont les Hommes qui donnent des charmes aux Femmes, qui produiſent l'agrément de leurs viſages, la bonne grace de leur démarche, la douceur de leur voix, & la délicateſſe de leur teint.

Il n'y a nul doute que ces égards mutuels entre les deux Sexes ne tendent à les perfectionner l'un & l'autre. On peut remarquer auſſi que les Hommes qui vivent dans le monde comme s'il n'y avoit point de Femmes, deviennent groſſiers & brutaux; tout de même que les Femmes qui ont de l'indifférence ou de l'averſion pour les Hommes, ſont preſque toujours d'un naturel aigre & bourru, des ſalopes & des médiſantes.

Je me ſuis engagé dans cette enchaînure de penſées à l'occaſion d'un petit Manuſcrit qui m'eſt tombé en dernier lieu entre les mains, & que je communiquerai à mes Lecteurs, ainſi que je leur ai fait part de quelques autres Piéces curieuſes du même ordre, ſans les embarraſſer d'aucune recherche à l'égard de ſon Auteur. On y trouve une Relation abrégée de deux Pays, dont les limites ſe touchoient. (*m*) L'un étoit une République d'*Amazones*, ou de Femmes qui vivoient ſans Hommes; & l'autre une République d'Hommes, ſans aucune Femme avec eux. Les unes & les autres, à ce qu'il paroît, avoient accoutumé de ſe rendre ſur leurs frontieres dans une certaine ſaiſon de l'année: alors ceux d'entre les Hommes qui n'avoient pas fait encore leurs choix, s'aſſocioient avec certaines Femmes, qu'ils étoient obligés, dans la ſuite de ces Rendez-vous annuels, de regarder comme leurs épouſes. Si les enfans qui naiſſoient de cette alliance étoient des garçons, on les envoyoit à leurs peres; & ſi c'étoient des filles, elles reſtoient avec leurs meres. Deſorte qu'à la faveur de ce carnaval, qui ſe renouvelloit tous les ans, & qui duroit environ une ſemaine, ces deux Etats ſe repeuploient & acquéroient de nouveaux ſujets.

Si l'un de ces deux Etats, engagés dans une Ligue perpétuelle, offenſive & défenſive, venoit à être attaqué par une Puiſſance étrangere, les deux Sexes ne manquoient jamais de lui tomber ſur le dos, & de la mettre bientôt à la raiſon. Ce qui pourroit cauſer quelque étonnement, eſt qu'un ſi merveilleux accord entre les Femmes & les Maris fut inviolable durant pluſieurs ſiécles; mais la ſurpriſe diminuera, ſi l'on conſidére qu'ils ne vivoient enſemble qu'environ huit jours toutes les années.

(*n*) Pour ce qui eſt de la République des Hommes, il y avoit diverſes coutumes fort remarquables. Ils ne ſe raſoient jamais la barbe, & ne ſe rognoient les ongles qu'une fois par an, lors ſans doute qu'ils alloient à leur rendez-vous ſur les frontiéres. Mon Auteur parle auſſi d'un Miniſtre d'Etat, qui fut condamné à une amende, parce qu'il changeoit trop ſouvent de linge; & d'un fa-

(*m*) Voyez ce qui en eſt dit, page 183. d'une *Relation de la grande Riviére des* Amazones, qui ſe trouve à la fin du *Voyage autour du Monde du Capit.* Rogers, impr. *à Amſterdam*, chez la Veuve de *Paul Marret*, en 1716.

(*n*) Il ſemble que l'Auteur *Anglois* veut dépeindre, ſous cette enveloppe, le ſort qu'eurent le Comte de *Godolphin*, & S. A. le Duc de *Marlborough*, quelques années avant la mort de la Reine *Anne*; auſſi-bien que la conduite de ſes nouveaux Miniſtres, lorſqu'on les eut engagés, à tout prix, à faire la Paix avec la *France*.

meux

meux Général, qui convaincu, sur la déposition de plusieurs personnes dignes de foi, de se laver le visage tous les matins, fut taxé de mollesse, & privé de son emploi. S'il y avoit quelqu'un des Membres de la Société qui eut la voix douce, le teint beau, ou des maniéres aisées, il en étoit banni & envoyé dans la République des Femmes, qui le traitoient en esclave, l'habilloient à leur mode, & l'occupoient à filer. Ils n'avoient aucun titre d'honneur qui ne marquât la force ou la taille du corps, ou quelque autre don de cette nature; ils disoient ainsi, un tel *le gigantesque*, un tel *le nerveux*, un tel *le rechigné*. Ils ne parloient jamais des affaires d'Etat dans leurs Assemblées, qu'à coups de pieds & de poings; ensorte qu'ils se retiroient souvent du Conseil avec les jambes meurtries, les yeux pochés, & le nés ensanglanté. Ils ne pouvoient rien dire de plus injurieux à un Homme, que de l'accuser d'avoir les dents blanches, la peau fine & la main douce. L'Homme le plus illustre dont il soit parlé dans toute leur Histoire, levoit un poids de 500 livres, & avoit la plus belle moustache qu'on eut jamais vûe. Ces talens le rendirent si cher au peuple, que si la mort ne l'eut enlevé fort à propos, il étoit à craindre qu'il ne devînt le Maître & le Tyran de la République. Après avoir donné ce petit abrégé de ce qui regarde cette nation d'Hommes, j'examinerai ce que mon Historien dit de celle des Femmes; & s'il y a quelque chose qui soit digne de la curiosité du Public, je ne manquerai pas de lui en faire part.

C.

LXXXI. DISCOURS.

Quales Threiciæ cùm flumina Thermodoontis
Pulsant, & pictis bellantur Amazones armis,
Seu circum Hippolyten, seu cum se Martia curru
Penthesilea refert, magnoque ululante tumultu
Fœminea exsultant lunatis agmina peltis.

VIRG. Æneïd. XI. 659.

C'est ainsi que les Amazones *frappent des pieds sur les bords du* Thermodoon *Fleuve de la* Thrace, *& qu'elles se battent avec leurs armes peintes de diverses couleurs. C'est ainsi qu'elles se rendent en foule, avec de grands cris, & leurs boucliers faits en croissant, autour de leur Reine* Hippolyte, *ou de la belliqueuse* Phenthésilée, *lorsque montée sur son Char, elle poursuit les ennemis.*



APRÉS avoir examiné le Manuscrit dont j'ai parlé dans mon dernier *Discours*, & vu ce qu'il y a sur la République des Femmes, j'y ai trouvé diverses particularités qui méritent bien l'attention de mes Lecteurs.

Autres particularités à l'égard des *Amazones*, & du peuple d'Hommes, qui étoient leurs voisins.

(o) Les filles de qualité, depuis l'âge de six ans jusques à douze, y étoient

(o) Il n'y a nul doute que ce Discours ne soit une espéce d'Allégorie, mais je n'oserois

mises dans des Ecoles, où elles apprenoient à se battre à coups de poing & de tricot, avec plusieurs autres exercices de la même nature; en sorte qu'il n'y avoit rien de plus ordinaire que de voir une jeune fille retourner le soir chez elle avec la tête fracassée, ou deux ou trois dents de moins. On leur apprenoit ensuite à monter à Cheval, à tirer de l'Arc, à darder un Javelot, ou à fronder, & l'on en formoit diverses Compagnies pour les perfectionner dans les exercices militaires. Aucune Fille ne pouvoit être mariée, qu'elle n'eût tué son Homme. Les Dames de qualité, au lieu de badiner avec de petits chiens, jouoient avec des lionceaux, & lorsqu'elles faisoient quelque partie de plaisir, au lieu de se divertir au jeu de l'hombre ou au piquet, elles s'exerçoient, tout un après-midi, à la lutte, ou à qui jetteroit plus loin une barre avec le pied. On n'a jamais vu monter la rougeur au visage, ni entendu pousser le moindre soupir à qui que ce soit dans la République. Les Femmes ne s'habilloient jamais que pour se rendre terribles; c'est à cause de cela même qu'après une bataille, elles se peignoient quelquefois les joues avec le sang de leurs ennemis. De-là vient aussi que le visage le plus balafré passoit pour le plus beau. Si elles trouvoient de la dentelle, des joyaux, des rubans, ou autres parurres d'or ou d'argent, parmi le butin qu'elles faisoient, le harnois de leurs chevaux en étoit enrichi, sans qu'il leur vînt dans l'esprit de s'en ajuster elles-mêmes. On accordoit certains droits & priviléges à toute mere qui avoit trois filles. Le Sénat étoit composé de vieilles Femmes, &, par les Loix du Pays, il étoit défendu d'y en admettre aucune, à moins qu'elle ne fut plus en âge d'avoir des enfans. Elles prétendoient que leur République avoit subsisté quatre mille ans; mais cela n'est point du tout probable, si l'on ne suppose qu'elles mesuroient le tems par des années lunaires; ce qui pourroit bien être vrai.

Il y eut, dans cette République de Femmes, une grande révolution, causée par un Roi du voisinage, qui, après leur avoir fait la guerre plusieurs années de suite, avec différens succès, les battit enfin à plate couture dans une sanglante Bataille. On attribue leur défaite à diverses causes: les uns prétendent que Madame la Secrétaire d'Etat, sujette aux vapeurs de rate, dont elle venoit de ressentir les effets, commit quelques lourdes bévûes dans les ordres qu'elle avoit expédiés vers ce tems-là. D'autres disent que la Gouvernante en chef étoit alors enceinte, & que ce fut ce qui l'empêcha de veiller aux affaires

---

décider quel en est le but. Il semble qu'on pourroit l'appliquer aux *Torys* & aux *Whigs*, qui se croisérent toujours sous le Roi *Guillaume*; aux tristes effets de leur désunion, pendant la guerre qu'on eut alors avec la *France*, & aux suites heureuses de l'union de ces deux Partis, du moins de ceux qui étoient modérés de l'un & de l'autre côté, sous la Reine *Anne*. Peut-être aussi que l'Auteur a en vûe l'union des *Anglois* avec les *Hollandois*, ou celle des Royaumes d'*Angleterre* & d'*Ecosse* en un seul, ou quelque autre chose de cette nature; mais, dans ces trois cas, la conclusion est plutôt une espéce de prédiction de ce qu'on avoit sujet d'attendre, que le récit d'un événement déja passé. Peut-être même que l'Auteur n'en veut ici qu'aux Dames *Angloises*, qui marquoient trop de zele pour les *Whigs* ou les *Torys*. D'ailleurs, peu de gens ignorent qu'on ne doit jamais trop presser les termes d'une Allégorie, & qu'il suffit que les choses y quadrent en gros.

publiques, & d'en avoir tout le soin que l'exigence du cas le requéroit; mais je ne saurois y ajoûter foi, puisque cela ne s'accorde pas avec une des maximes fondamentales de leur état, dont j'ai parlé à la fin de l'article précédent. Mon Auteur allégue une raison beaucoup plus probable de ce désastre; il soutient que Madame la Générale mit un enfant au monde, ou que du moins elle eut une fausse couche, la veille même du combat. Quoi qu'il en soit, cette insigne déroute les obligea d'appeller à leur secours les Hommes de la Nation voisine, leurs bons amis & alliés; mais, malgré tous leurs efforts réunis, la guerre dura plusieurs années, avant qu'on pût l'amener à une heureuse fin.

Les campagnes, que les deux Sexes firent ensemble, les familiarisérent si bien l'un avec l'autre, qu'à la fin de la guerre ils n'eurent pas envie de se désunir. Lorsqu'ils l'entreprirent de concert, chacun d'eux avoit son camp à part; mais dans la suite devenus plus familiers, ils dressérent leurs tentes pêle-mêle, sans aucune distinction.

Depuis cet heureux moment les deux Sexes se polirent de jour en jour. Les Hommes invitoient les Femmes ou les Filles dans leurs quartiers, & ils ornoient leurs tentes de fleurs & de branches d'arbres, pour les recevoir. S'ils en trouvoient une plus à leur gré qu'une autre, ils gravoient son nom sur la table, ou ils traçoient sa figure avec de la craie sur une muraille, ou ils parloient d'elle en des termes pleins d'une espéce d'enthousiasme, qu'ils convertirent peu à peu en Vers & en Sonnets. Ce fut ainsi la premier ecbauche de l'Architecture, de la Peinture & de la Poësie au milieu de ce peuple grossier. Lorsque les deux Sexes avoient remporté quelque avantage sur l'ennemi, pour en marquer leur joie, ils gambadoient ensemble, & faisoient un grand cliquetis de leurs épées & de leurs boucliers; ce qui, au bout de quelques années, produisit des jolies chansons & des danses réguliéres.

Les Femmes accoutumées dans ces occasions à folâtrer avec les Hommes, se plaignirent de l'épaisseur exorbitante de leurs barbes, & de la furieuse longueur de leurs ongles; desorte qu'animés par cet avis, ils eurent soin de se délivrer de toutes ces superfluités, & de se rendre aussi agréables qu'ils purent à leurs bonnes amies & alliées.

Si les deux Sexes avoient fait quelque butin sur l'ennemi, les Hommes donnoient aux Femmes qu'ils admiroient le plus tout ce qu'il y avoit de beau ou de riche; & ils ornoient souvent le cou, la tête ou les bras de leurs Maîtresses de tout ce qui leur paroissoit joli ou galant. Les Femmes, convaincues que les Hommes se plaisoient à les regarder lorsqu'elles étoient embellies de tous ces colifichets, mirent tout en œuvre pour inventer de nouvelles modes, & briller les unes au-dessus des autres dans les Conseils de guerre & dans toutes les Assemblées publiques. D'un autre côté, les Hommes n'eurent pas plutôt observé que les Femmes recherchoient la parure avec ardeur, qu'ils travaillérent à s'ajuster eux-mêmes, & à gagner leurs bonnes graces autant qu'il leur fut possible. En un mot, après quelques années de conversation entre les deux Sexes, les Femmes se hasardérent à sourire, & les Hommes à lorgner; les Femmes sentirent de la tendresse, & les Hommes de la vivacité.

Lorsqu'ils furent polis insensiblement l'un & l'autre, à la fin de la guerre,

qui se termina par la ruine total de leur ennemi, les Colonels d'une Armée épousérent les Colonelles de l'autre, les Capitaines en usérent de même, & tous les Soldats suivirent l'exemple de leurs Officiers. Ainsi les deux Républiques ne formérent qu'un seul corps, & devinrent l'Etat le plus florissant & le mieux policé qu'il y eut dans toute cette partie du monde habitable.

C.

LXXXII. DISCOURS.

Nec duo sunt, sed forma duplex, nec fœmina dici,
Nec puer ut possint, neutrumque, & utrumque videntur.
OVID. Metam. L. IV. 378.

Ils ne sont plus deux corps, quoiqu'il y ait une double figure; on ne sauroit les appeller ni hommes ni femmes, quoiqu'ils paroissent l'un & l'autre.

Des *Abus*, que l'Auteur critique dans ses Discours, & sur les *Dames* qui vont à cheval équippées en hommes.



LA plûpart de mes *Discours* roulent sur des sujets, qui ne varient jamais, & qui sont d'une nature fixe & immuable: tels sont mes Discours les plus sérieux, qui traitent de quelque point de Morale. Mais il y en a d'autres, que j'écris par occasion, & qui doivent leur origine a la folie, à l'extravagance & aux caprices de notre siécle. Je suis même disposé à croire qu'on m'a établi pour veiller sur les mœurs & la conduite de mes Compatriotes ou de mes Contemporains, & pour bannir toutes les Modes absurdes, les coutumes ridicules, & les affetteries du Langage qui paroissent durant le cours de mes Spéculations. (*p*) Dès que la juppe vint à s'enfler, j'observai tous ses changemens. (*q*) Les mouches qui devoient servir à distinguer les Partis de nos Dames, ne furent pas plutôt sur le point de passer en revûe, que je les découvris. On ne manqua pas de m'avertir de la coeffe colorée, dès la premiere fois qu'elle parut dans une assemblée publique. Je pourrois citer divers autres sujets casuels, qui ont fait la matiére de plusieurs de mes *Discours*. J'ai même si bien remédié à tous les abus qu'ils combattent, qu'il est à craindre que la postérité n'en aura pas une idée assez distincte, pour trouver du goût à ces Spéculations, quelque vogue qu'elles ayent aujourd'hui: on s'imaginera peut-être que les Modes & les Coutumes que j'y fronde, sont des chiméres de mon cerveau, & que leurs Bisayeules ou Tris-ayeules ne pouvoient jamais avoir les fantaisies que je leur attribue. Lors donc que je pense au sort qu'auront un jour tous les volumes de mes Spéculations, je les regarde comme autant de piéces de vieille argenterie, qu'on évaluera au poids, mais dont la façon sera perdue.

(*p*) Voyez le Tome I. page 276, 278.
(*q*) Voyez le Tome I. Disc. LXIV.

Entre toutes les extravagances du Sexe féminin que j'ai relevées, il y en a une qui a tenu bon jusques-ici ; je veux dire celle de certaines Dames qui s'ornent d'un chapeau & d'un plumet, d'un sur-tout & d'une perruque, ou qui du moins nouent leurs cheveux avec un ruban, ou les mettent dans une bourse, à l'exemple de nos Cavaliers du bel air. Au lieu que j'ai parlé, dans mon dernier *Discours*, de l'union des deux Sexes en une République, je traiterai dans celui-ci du mélange des deux Sexes en une seule personne. J'ai déja marqué plus d'une fois mon aversion pour cette coutume si éloignée de la modestie ; mais en dépit de tout ce que j'ai pu dire là-dessus, j'apprens que nos grands chemins fourmillent de ces Cavaliéres.

Lorsque j'étois à la campagne de M. le Chevalier de *Coverly*, il y a environ une année, je me souviens qu'une Dame de cet ordre parut dans la plaine, qui est à quelque distance de cette maison. Je me promenois alors avec mon vieux ami, qui, surpris de voir ses Fermiers courir, de tous côtés, demanda à l'un d'eux, qui passa près de nous, ce que c'étoit ? A quoi le Paysan répondit : *C'est une Dame avec tout le respect qui vous est dû, montée à Cheval en juste-au-corps, & qui a un chapeau sur la tête.* De retour au logis, où tous les Domestiques se divertissoient à l'ouïe d'un si étrange spectacle, nous apprîmes qu'un autre de ses Fermiers avoit rencontré Madame la Cavaliére sur le grand chemin, & qu'interrogé par elle, *si c'étoit la maison de Coverly*, le bon homme, qui ne vit d'abord que la partie masculine de son ajustement, lui avoit répondu, *Oui, Monsieur ;* mais qu'à la seconde question, *si M. le Chevalier de Coverly étoit marié*, il apperçut la juppe, & qu'alors il avoit repliqué, *non, Madame*.

Si une de ces Hermaphrodites avoit paru du tems de *Juvenal*, avec quelle indignation cet habile Poëte satyrique ne l'auroit-il pas reprimandée ? Il nous l'auroit dépeinte, avec son habit de Cavalier, comme un plus grand monstre que le Centaure. Il auroit demandé qu'on immolât des victimes, & qu'on répandit des eaux lustrales, pour expier l'apparition d'un tel prodige. Il auroit évoqué les mânes de *Porcie* ou de *Lucréce*, pour voir la métamorphose survenue aux Dames *Romaines*.

Pour moi, j'aime qu'on traite le Sexe avec plus de retenue, & j'ai toujours employé les voyes les plus douces pour le corriger des petites extravagances où il tombe quelquefois par mégarde ; quoi qu'il me paroisse absolument nécessaire de maintenir ce qui distingue les deux Sexes, & de relever la moindre usurpation que l'un fait sur l'autre. Ainsi je me flatte qu'on ne se plaindra plus d'un tel excès. J'avoue d'ailleurs que mes Disciples femelles, qui lisent mes Leçons journaliéres, en ont bien peu profité, si elles sont capables de suivre une mode qui les rend une espéce d'amphibies. Je ne me servirois pas de ces termes, si je n'avois rencontré en dernier lieu, dans *Hide-Park*, une de ces Dames à cheval, qui m'envisagea d'un air fort mâle, & qui retroussa d'abord son chapeau.

D'un autre côté, j'ai une maxime pour juger de la conduite des Dames. Lorsque je les vois se singulariser dans quelque partie de leur ajustement, j'en conclus qu'elles ont quelque mauvais dessein ; & je ne doute pas que ce-

lui de nos Cavaliéres ne soit de frapper les hommes avec plus de succès. Mais; pour leur donner de justes idées à cet égard, je voudrois qu'elles examinassent, s'il n'y a pas grande apparence que nous serons plus touchés de leur figure naturelle, que d'une figure empruntée & que nous pouvons contempler tous les jours dans nos miroirs : ou bien, qu'elles réfléchissent, s'il leur plaît, sur leurs propres cœurs, & qu'elles se demandent ce qu'elles sentiroient pour un homme qu'elles rencontreroient à cheval, avec des culottes & des bottines, une commode sur la tête & un peignoir sur le dos.

J'ai observé déja que nous avons pris cette belle coutume des *François*, qui ont infecté toutes les Nations de l'*Europe* de leurs airs badins. Mais je n'entends pas que ce reproche tombe sur tous les Individus en particulier, puisque j'ai trouvé moi-même à redire plus d'une fois à cet usage qui attaque un Peuple, ou une Société en gros : cruauté, qu'un de nos Auteurs fort spirituel compare à celle de *Caligula*, qui souhaitoit que le Peuple *Romain* n'eût qu'une tête, pour la pouvoir abbattre d'un seul coup. J'avancerai d'ailleurs que la vivacité & la hardiesse sont si naturelles aux *François*, que les mêmes airs qui nous choquent leur paroissent galans. Si la vivacité fait leur caractére distinctif, la modestie fait le nôtre : & lorsque celle-ci se trouve unie à la beauté, qui a rendu nos Dames célébres par tout le monde, elles forment l'objet le plus aimable que l'on puisse jamais voir.

C.

LXXXIII. DISCOURS.

——— ——— ——— & verso pollice vulgi
Quemlibet occidunt populariter. ——— ———

Juv. *Sat.* III. 36.

Ils font périr sur l'aréne le premier Gladiateur, au moindre signal que le Peuple leur en fait.

Relation d'un combat entre deux *Gladiateurs.*



PLEIN d'une curiosité insatiable, je ne pus m'empêcher d'aller Mercredi dernier dans un endroit fort renommé pour la bravoure qu'y témoignent nos *Anglois* du plus bas étage & de la lie du Peuple ; je veux dire au (*r*) lieu où l'on fait battre des Ours, des Chiens & des Taureaux. Suivant un billet imprimé, qu'on me donna dans la rue, il devoit y avoir ce jour-là, à deux heures précises, un combat entre deux célébres Gladiateurs, ou Maîtres d'Escrime. Le défi me plût beaucoup ; il étoit conçu en ces termes :

Moi Jaques *Miller, Sergent, de retour depuis peu des Frontiéres de* Portugal, *& Maître de la noble Science qui apprend à manier les armes, ayant oui dire, dans*

(*r*) On l'appelle en Anglois, *Bear-Garden*, c'est-à-dire, *le Jardin aux Ours.*

la plûpart des endroits où j'ai été, que Thimothée Buck *de* Londres, *Maître de la même Science, s'y est acquis une grande réputation, je l'invite à me venir trouver & à me combattre, avec les unes ou les autres de ces armes, à son choix, soit avec le sabre, l'épée & le poignard, l'épée & le boucher, le simple coutelas recourbé, le coutelas à deux tranchans, ou avec le bâton à deux bouts.*

Si la généreuse ardeur de *Jaques Miller* de l'emporter sur l'adresse & la réputation de *Thimothée Buck* avoit quelque chose qui tient de la bravoure des Héros de nos vieux Romans, *Thimothée Buck* lui repliquoit, dans le même chifon de papier gris, avec une égale intrépidité : il marquoit même un peu d'indignation de se voir défié, & il sembloit ne donner les mains à se battre avec *Jaques Miller*, que sur le bruit qui couroit que celui-ci s'étoit battu avec *Parks* de *Coventry*. Quoi qu'il en soit, voici de quelle maniere il acceptoit le défi de son Antagoniste :

Moi Thimothée Buck *de* Clare-Market, (*s*) *Maître de la noble Science qui apprend à manier les armes, informé que ce brave aggresseur s'est battu avec M.* Parks de Coventry, *ne manquerai pas, Dieu aidant, de l'aller joindre au tems & à l'endroit marqués ci-dessus. Je ne demande qu'un Théatre libre, & point de faveur.* Vive la *Reine.*

Je ne rappellerai pas ici les spectacles de cette nature qui étoient en usage parmi les *Grecs* & les *Romains ;* mais il me semble que cette coutume nous est venue des Chevaliers errans ; de ceux qui étoient si amoureux d'une femme, qu'ils haïssoient tout le reste de l'Univers ; de ceux qui vouloient se battre avec vous, soit que vous fussiez ou que vous ne fussiez pas de leur avis ; de ceux, en un mot, qui envoyoient un cartel à leurs Contemporains, parce qu'ils admiroient ou qu'ils dédaignoient leurs Maîtresses. Je ne puis donc que déplorer notre malheur, de voir qu'on a retenu ce qu'il y avoit de cruel dans cette ancienne bravoure, & qu'on a laissé l'amour à quartier. Cela devroit nous couvrir de honte, & si nos deux Gladiateurs m'avoient consulté sur leur défi, il me semble que je l'aurois dressé d'une toute autre maniere. La jeune & jolie *Elizabet Preston*, fille de l'hôte du *jardin aux Ours*, qui me régala d'un verre d'eau, m'en fit venir la pensée dans l'esprit. Supposé donc qu'elle eut été l'*Amarillis* de l'aggresseur, son défi auroit eu bien meilleure grace, s'il l'avoit conçu en ces termes : *Moi* Jaques Miller, *Sergent, qui ai voyagé en divers Pays d'outre-mer, & qui depuis peu suis revenu des Frontiéres de* Portugal, *pour l'amour d'*Elizabet Preston, *que je soutiens devant tous les Hommes du monde n'avoir pas son égale en beauté.* A l'égard de la réponse, on auroit pu l'exprimer ainsi : *Moi* Thimothée Buck, *qui ai demeuré dans l'enceinte de la* Grande-Bretagne, *pour l'amour de* Suson le Page, *nie qu'*Elizabet Preston *soit aussi jolie qu'elle.* Que Suson le Page *daigne seulement juger des coups, & je ne demande aucun quartier de* Jaques Miller.

(*s*) C'est-à-dire *Marché de Clare*, Boucherie dans la Ville de *Westminster*, qui donne son nom à un quartier, ou a une Paroisse.

Cela donneroit un tout autre tour au combat ; & une place distinguée pour les Dames, dont la beauté seroit le sujet de la dispute qu'on décideroit à la pointe de l'épée, animeroit les combattans d'un plus noble motif que ne peut-être celui de l'argent qu'ils attendent des Spectateurs : quoique je ne voudrois pas qu'on oubliât le dernier ; mais je voudrois que chacun en jettât à la belle, dont il approuveroit l'amant.

Malgré le défaut de quelques réglemens de cette nature, tout s'y passa avec beaucoup d'ordre. *Jaques Miller* vint le premier sur le Théatre, devancé par deux tambours estropiés, pour faire voir sans doute que la vûe de tels objets étoit incapable de l'intimider. Il fut suivi d'un homme dont je ne pus apprendre le nom, mais qui avoit un air réfrogné, & qui paroissoit chagrin de n'être pas un des Acteurs. On auroit dit que ce fier à bras vouloit morguer toute l'assemblée : il fit le tour du Théatre, & se balançoit en marchant, avec le jarret tendu & le cou roide, pour insinuer, je m'imagine, le dessein qui lui rouloit dans l'esprit, & qu'il étouffa jusqu'à ce qu'il eut vu l'issue de ce combat. D'ailleurs *Miller* avoit un ruban bleu autour de son bras droit; ce qui pourroit bien être un reste de l'ancienne coutume qu'on avoit de porter dans ces occasions les couleurs de sa Maîtresse. J'ajoûterai que c'est un homme de six pieds huit pouces de haut, d'un air gracieux, mais hardi, bien taillé & dispos de tous ses membres, & qui se meut avec une facilité, qu'il doit avoir acquise par une longue habitude à faire l'exercice militaire.

Dans les tems que les Spectateurs s'attendoient à voir bien-tôt commencer le combat, & que le monde venoit en foule, plusieurs personnes d'un esprit inquiet & turbulent, qui se croyoient mal placées, par un effet plutôt du hasard que suivant leur mérite, voulurent passer de la cour, ou du parterre, où elles étoient, aux galeries. Cette contestation, qui en fit monter & descendre tour à tour un bon nombre, dura l'espace de dix minutes, jusqu'à ce que *Thimothée Buck* parut, & que toute l'assemblée se calma, pour fixer la vûe sur les deux champions. Alors chacun se prévint en faveur de l'un ou de l'autre, sans pouvoir l'éviter. *Il me semble*, me dit un Gentilhomme qui étoit assis auprès de moi, *que je me hasarderois à être le second de* Miller, *& que j'aimerois mieux avoir* Buck *pour le mien. Miller* avoit un air audacieux, qui prévenoit ; *Buck* un air calme, qui décidoit en sa faveur. Celui-ci, vêtu d'une maniere fort simple, ne se donna presque aucun mouvement jusqu'à ce qu'il en fallut découdre ; alors il mit bas son juste-au-corps, & il parut avec la chemise & un ruban rouge autour du bras droit.

On ne sauroit exprimer le sérieux qui s'empara en un instant de tous les esprits ; l'Assemblée du monde la plus tumultueuse devint aussi tranquille & aussi attentive, que si chacun eut risqué sa vie dès le premier coup qui se frapperoit. Les deux Gladiateurs s'avancerent de part & d'autre jusques au milieu du Théatre, où ils se touchérent la main en signe qu'ils bannissoient toute rancune ; & retournérent ensuite, de fort bonne grace, à l'endroit d'où ils étoient partis : ils firent aussi-tôt volte face, & se rapprochérent de nouveau, pour en venir au combat. *Miller*, d'un air plein de résolution, ne sembloit attentif qu'à porter quelque rude coup à son ennemi ; au lieu que *Buck*, d'un

air

air calme & circonſpect, ne ſembloit chercher qu'à ſe défendre. Il eſt impoſſible de marquer la promptitude & l'adreſſe avec leſquelles l'un & l'autre évitoient les coups qu'ils ſe portoient ; mais l'ardeur de *Miller* l'expoſa enfin à recevoir un grand coup de ſabre ſur le front. Le ſang lui couvrit d'abord les yeux, & l'on entendit des cris de joie, qui ne purent qu'augmenter ſa honte & ſa douleur. Malgré tout cela, les voix ſe trouverent partagées ſur leur différente maniere de ſe battre ; pendant qu'une pauvre Nymphe, placée dans une des galeries, & qui ſans doute prenoit quelque part à l'infortune de *Miller*, verſoit un torrent de larmes. La plaie de celui-ci ne fut pas plutôt bandée, qu'il revint à la charge avec un peu de fureur & d'animoſité, qui le mit encore plus hors d'état de veiller à ſa défenſe. Mais où eſt l'homme courageux, qu'une bleſſure puiſſe calmer & rendre plus circonſpect ? Cette nouvelle attaque, plus chaude & plus vigoureuſe que la premiere, ſe termina par un coup déciſif, que *Miller* reçut à la jambe gauche. Durant ce deuxiéme aſſaut, la Nymphe, dont j'ai parlé, fut toujours voilée ; & je ne pus que réfléchir ſur la triſte ſituation où elle ſe trouvoit, à l'ouïe du cliquetis des ſabres, & dans la crainte que chaque coup ne ravit la vie ou la victoire à ſon Amant. Du reſte, la bleſſure fut expoſée aux yeux de tout le monde, & couſue ſur le Théatre. Alors le réfrogné ſecond de *Miller* dit à haute voix, que, de ce jour en quinze, il défioit M. *Buck* avec les mêmes armes, & ſe déclara pour le Maître du fameux *Gorman* ; mais *Buck* s'attribua cet honneur à lui-même, & accepta ſon défi.

Il y a quelque choſe de fort étrange & qu'on ne ſauroit expliquer, dans le naturel des Hommes qui prennent à ces Spectacles un plaiſir mêlé d'amertume. Eſt-ce la cruauté qui le donne ? ou faut il l'attribuer à la compaſſion ? Quoique la diſpute roula ſur l'adreſſe & la bravoure, *Buck* ne fut pas ſi applaudi qu'on auroit dû l'attendre ; ce qui me parut aſſez remarquable. Seroit-ce que, par un principe d'amour propre, & malgré tout le courage dont on ſe croit animé d'ordinaire, chacun s'imaginoit pouvoir être ſujet à l'infortune de *Miller*, ſans oſer prétendre aux qualités de *Buck* ?

Ciceron parle de cette coutume avec moins d'horreur qu'elle ne mérite, quoiqu'il condamne les abus qui s'y étoient gliſſés de ſon tems ; il ſemble même l'approuver, lorſqu'on y obſervoit les régles de ſon inſtitution, & que les ſeuls criminels ſe battoient en préſence du peuple. (*u*) *Quelques-uns*, dit-il, *trouvent le ſpectacle des Gladiateurs cruel & inhumain ; & peut être ont-ils raiſon, de la maniere dont il ſe pratique aujourd'hui : mais lorſqu'on n'admettoit à ce combat que des criminels, quoiqu'on pût donner quantité de bonnes leçons dans une Ecole pour munir l'eſprit des Auditeurs contre le ſentiment de la douleur & la crainte de la mort, on ne pouvoit jamais en offrir une meilleure ni plus efficace que celle-ci aux yeux des Spectateurs.*

T.

(*u*) Crudele Gladiatorum ſpectaculum & inhumanum nonnullis videri ſolet ; & haud ſcio an non ita ſit, ut nunc fit : cum verò ſontes ferro depugnabant, auribus fortaſſe multa, oculis quidem nulla, poterat eſſe fortior contra dolorem & mortem diſciplina.

LXXXIV. DISCOURS.

—— —— Animum rege: qui, nisi paret,
Imperat. —— —— —— —— ——

HOR. L. I. Epist. II. 62.

La colere est ou votre esclave ou votre tyran.

Portrait de *l'Homme* colere, du chagrin & du hargneux.



'EST une expression assez commune de dire, qu'un tel Homme est d'un fort bon naturel, quoiqu'il soit fort passionné. J'avoue que l'expression est bien radoucie pour un Homme de cette trempe, qui, selon mes idées, mérite moins d'indulgence qu'aucun autre. Il est vrai que sa colére passe vîte, c'est-à-dire, qu'il expédie bientôt le mal qu'il fait; ce qui ne me paroît pas un éloge fort grand. J'ai connu un de ces Hommes emportés & d'un bon naturel, qui dans une compagnie mélée, disoit à sa femme, ou à ses enfans, des choses que le plus cruel de ses ennemis n'auroit osé dire, ni même penser. Il est certain que la sensibilité est inséparable d'un esprit vif; mais d'où vient que cet esprit doué d'une si grande activité ne réunit pas toutes ses forces pour réprimer sa colere? Un des plus grands Génies qu'il y ait en *Europe*, & des plus sujets naturellement à s'emporter, s'est si bien vaincu à cet égard, qu'on le cite aujourd'hui comme un exemple de retenue & de modération. S'occuper à dompter ce monstre, je veux dire un esprit colérique, c'est le plus noble de tous les exercices. Lorsqu'on y a fait quelque progrès, on a un souverain mépris pour ceux qui négligent cette étude. Chacun devroit s'y appliquer, s'il aime le repos & la douceur de la vie. Celui qui prend feu, à la moindre étincelle qui le touche, se rend la vie incommode à lui-même, & à tous ceux qui l'environnent.

Hourague se conduit de la maniere du monde la plus ridicule & la plus impertinente; il passe la vie à choquer ses amis & à leur en demander pardon. S'il arrive que son valet retourne dans la chambre sans apporter ce qu'il lui avoit dit, *ce gros butor*, s'écrie-t'il! —— *Messieurs, je vous demande pardon, mais aujourd'hui les domestiques*: On a mis sur la table des assiettes qui ne lui plaisent pas, il les jette au milieu de la chambre; sa femme, qui le voit, est en peine pour lui; il le remarque dans ses yeux, & il répond à ce qu'elle pense: *Que Diable*, ajoûte-t-il, *veut dire tout cela? Pourquoi n'avez-vous pas soin de donner les ordres qu'il faut?* Les Conviés se rangent autour de la table, sans avoir presque aucun appétit, malgré les bons mets dont elle est couverte, de peur qu'il ne lui échappe à tout moment quelque nouvelle incartade. En un mot, ceux qui rendent visite à *Hourague*, ou qui vont manger avec lui, doivent s'attendre à voir exhaler sa colére, démonter sa famille, & mettre leur patience à l'épreuve.

N'est-ce pas quelque chose qui tient du prodige, que la honte & la con-

fusion que cet Homme voit sur le visage de tous ses amis, ne soit pas capable de le faire un peu rentrer en lui-même, & de le ramener de son égarement ? N'est-ce pas abandonner la raison de la maniere du monde la plus indigne ? Tout le bon naturel qu'on lui attribue, se réduit à celui d'un gros mâtin, qui est tranquille pendant qu'on ne l'agace pas. Un de ces furieux assemblera dans un moment une foule de traits satyriques, & d'allusions directes à des circonstances cachées, qui peuvent semer la discorde dans toutes les familles qu'il connoît ; & avec tout cela, un quart-d'heure après c'est le meilleur Homme du monde. Si vous voulez voir la rage dépeinte au naturel, sans aucune étincelle de raison, vous n'avez qu'à parcourir ce qu'un de nos Poëtes écervelés fait dire à un Héros furibond, je veux dire *Nath. Lée* à son *Alexandre.* Le voici mot pour mot : *Loin d'ici, fuyez un tourbillon prêt à vous emporter comme un atome de poussiere. Quelle fureur me saisit & m'entraîne ! La discorde & la rage logent dans mon sein. Elles le déchirent, mais malheur à celui qui osera s'exposer à la tempête, qui gronde. Jouët des Ondes, elles le porteront jusqu'au Firmament.*

Il n'y a point d'Homme passionné dans la Ville, qui n'employe la moitié du jour à discourir d'une maniere aussi ridicule, & qui ne s'échappe en menaces qu'il n'est guére plus en état d'exécuter.

Celui qui tient le second rang après l'Homme colere, & qui n'est pas moins désagréable en compagnie, est celui qu'on appelle chagrin & bourru. Il peut avoir quelque raison pour être de mauvaise humeur, ou il haït naturellement toute sorte de plaisir : c'est à cause de cela qu'il reçoit d'un air dédaigneux tout ce qui se dit, ou qui se fait en sa présence, qu'il le condamne d'abord, & qu'il ne veut pas que les autres soient plus heureux que lui-même. On devroit mêler de l'absinthe dans tout ce qu'un tel Homme boit ou mange en bonne compagnie. Ce qu'il y a de singulier, est que cette humeur chagrine passe quelquefois pour une délicatesse de goût, difficile à contenter ; mais il n'y a que ceux qui portent la livrée d'un tel Homme, ou qui mangent son pain, qui soient obligés de souffrir ses brusqueries. Entre les personnes de bon sens & qui savent vivre, tout doit céder aux lumieres de la raison, & aux régles de la bienséance.

Le troisiéme caractére de cette espéce est celui du hargneux, qui se plaît à l'ironie, & qui se découvre sur-tout lorsqu'il parle à ses inférieurs ou à ses domestiques. *Cela vous sied bien*, dit-il à l'un, *vous êtes un fort joli garçon ; tu as la tête la mieux timbrée du monde ;* & autres expressions de cette nature. Qui ne croiroit que ces différens esprits travailleroient à se corriger au plutôt, convaincus qu'ils ont besoin d'une grande tolérance & d'être souvent pardonnés ? J'en étois ici lorsque j'entendis quelque bruit chez un Libraire *François* de mon voisinage, où il y eut la plus plaisante Scéne qu'on ait jamais vûe, & qui quadre à merveille avec mon sujet. Un de nos Savans du premier ordre, d'un air grave & empesé, qui, malgré tous ses beaux talens, a la conception fort dure lorsqu'on en veut à sa bourse, y étoit aux prises avec le Libraire. Le flegme de l'un qui avoit tort, & l'agitation de l'autre, qui avoit le droit de son côté, formoient le contraste

le plus singulier du monde. Après que le Savant eut feuilleté plusieurs plusieurs Volumes, le Libraire lui dit, *Monsieur, vous n'ignorez pas que je vous ai prêté depuis long-tems un Volume de Sermons* François, *& que vous ne me l'avez pas rendu jusques-ici.* » Cela est vrai, *répliqua l'Homme de Lettres,* » Je l'ai même cherché bien des fois, sans l'avoir pu trouver ; il faut que » je l'aye prêté à quelqu'un, qui n'a pas eu soin de me le rendre ; mais il » y a tant d'années, que je ne sai plus à qui je l'ai donné.

Le Libraire. *Vous n'avez donc, Monsieur, qu'à prendre l'autre Volume, ou je l'envoyerai chez vous, & vous aurez la bonté de me les payer tous deux.*

Le Savant. » Quoi ! Mon ami, croyez-vous que ce Livre ne sera pas aussi » imparfait dans ma Bibliothéque, qu'il le peut-être dans votre Bouti- » que ?

Le Libraire. *Sans doute, Monsieur, je le crois ; mais c'est vous qui avez perdu le premier Volume, & il faut que vous me payiez l'un & l'autre.*

Le Savant. » Vous êtes encore jeune, mon ami ; votre Livre est perdu, » & cela vous doit apprendre à soutenir de plus grandes pertes, qui pour- » roient bien vous arriver quelque jour.

Le Libraire. *Monsieur, je les suporterai, quand il le faudra ; mais ce n'est pas-là dequoi il s'agit à présent : je vous ai donné mon Livre, & c'est vous qui devez me le payer.*

Le Savant. » Vous vous échauffez, mon ami : je vous dis que votre Livre » est perdu ; & si cette bagatelle est capable de vous mettre hors des gonds, » je prévois qu'il vous arrivera des malheurs qui vous feront enrager, puis- » que la vie la plus heureuse est toujours accompagnée de quelque re- » vers.

Le Libraire. *Il ne s'agit ici, Monsieur, ni de revers ni de patience ; vous avez mon Livre, & vous êtes mon débiteur.*

Le Savant. » Je vous dis Monsieur que je n'ai pas votre Livre, mais » la colére vous aveugle à un tel point que vous ne faites aucune attention » à ce que l'on vous dit. Apprenez à soutenir les disgraces de cette vie sans » murmure & sans chagrin ; vous êtes d'un esprit impatient ; il est de mon » devoir de vous en avertir, & de vous dire que l'impatience expose toujours » à quelque calamité.

Le Libraire. *A-t'on jamais rien vu de pareil ?*

Le Savant. » Oui, Monsieur, il est arrivé bien des choses de cette nature. » Votre perte ne vaut pas la peine d'être mise en ligne de compte ; mais vous » êtes d'un esprit violent & emporté, incapable de souffrir la moindre dis- » grace : ne trouvez donc pas mauvais que je vous exhorte à la patience ; » quoique le Livre soit perdu, cela ne vous oblige pas à vous perdre vous- » même.

T.



LXXXV. DISCOURS.

Hi narrata ferunt aliis: mensuraque ficti
Crescit, & auditis aliquid novus adjicit auctor.

Ovid. Metam. L. XII. 57.

Ceux-ci rapportent à d'autres ce qu'ils ont entendu dire : c'est ainsi que la fiction augmente, & que celui qui la répéte y ajoûte quelque chose du sien.

Des Espions, des Délateurs & de ceux qui ont la curiosité de savoir ce qui se dit sur leur chapitre.

*Vide* feint que le Palais de la *Renommée* étoit situé au centre de l'Univers, & qu'il y avoit quantité de fenêtres & d'avenues, qui lui donnoient le moyen de voir tout ce qui se passoit dans le Ciel, sur la Terre & sur la Mer. La structure en étoit si admirable, qu'il s'y formoit un écho de chaque mot qui se prononçoit dans la vaste étendue de l'Univers : ensorte que ce Palais étoit le rendez-vous général de tous les discours & de tous les murmures, & qu'il étoit toujours rempli d'un bruit confus de sons prêts à expirer, ou de voix mourantes, à cause de la distance infinie qu'il y avoit de cet endroit aux lieux d'où ils venoient.

Il me semble que les Cours des Princes sont à l'égard des Etats qu'ils gouvernent, ce qu'est le Palais de la Renommé, tel qu'*Ovide* nous le décrit, à l'égard de l'Univers. Un Ministre actif & vigilant voit tout ce qui se passe dans un Royaume entier. A peine y a-t-il un murmure ou une plainte, qui ne parvienne à ses oreilles. Il a des Nouvellistes à gages dans tous les coins du pays, qui l'avertissent de tout ce qui se dit en public & en particulier. Le plus sage de tous les Rois fait allusion à ces Espions invisibles & secrets, que les Princes & les Républiques entretiennent de tous côtés, aussi bien qu'à ces Délateurs volontaires, qui rompent toujours les oreilles des Ministres d'Etat, & qui font leur cour aux dépens de leur prochain. *Salomon*, dis-je, les a en vûe, lorsqu'il nous donne cet avis digne de sa prudence : (*x*) *Ne dites point de mal du Roi, non pas même en votre pensée ; n'en dites pas non plus du riche dans la chambre où vous couchez ; car les oiseaux de l'air en porteroient la voix, & ce qui vole en porteroit les nouvelles.*

Puisqu'il est d'une absolue nécessité que nos Gouverneurs voyent & entendent par les yeux & les oreilles des autres, ils devroient avoir un soin tout particulier de n'ajoûter pas foi légérement aux rapports, & d'être fort équitables, ou même débonnaires envers ceux dont on épluche les discours & les actions. Un homme qui embrasse un métier aussi infâme que celui de Délateur ne mérite pas trop de créance. Il ne sauroit avoir des principes d'honneur & de vertu capables de le retenir dans de justes bornes, lorsqu'il accuse en secret des personnes qui ne sont pas en état de se défendre. Il est

(*x*) *Ecclésiaste*, X. 20.

ſouvent plus attentif à donner des nouvelles qui plaiſent, qu'à dire la vérité. On n'auroit pas beſoin de lui, s'il n'entendoit & ne voyoit des choſes dignes d'être découvertes ; deſorte qu'il envenime chaque mot & la moindre circonſtance, qu'il aggrave le mal, qu'il déguiſe le bien, & qu'il donne un mauvais tour à ce qui eſt indifférent de ſa nature. Il ne faut pas même douter que ces malheureux, ces ames vénales & de boue, ne ſe laiſſent quelquefois entraîner à leurs paſſions, qu'ils n'ayent quelque animoſité contre la perſonne qu'ils obſervent, & qu'ils ne cherchent à s'en venger. Un Auteur *Italien* nous décrit une plaiſante ſcéne qu'il y eut entre un Eſpion & un Cardinal qui l'employoit. Il dépeint celui-ci occupé à écrire tout ce que l'autre lui diſoit. L'Eſpion entame à voix baſſe, *un tel, l'Avocat, a ſoufflé à l'oreille d'un de ſes amis, quoiqu'aſſez haut pour me le faire entendre, que votre Eminence eſt un inſigne poltron ;* & après lui avoir donné le tems de coucher ces mots par écrit, il ajoûte qu'un autre l'avoit appellé en public *un mercenaire & un mal-honnête homme.* Le Cardinal lui replique, *fort-bien,* & lui ordonne de continuer. L'Eſpion lui fait divers autres rapports de la même nature, juſqu'à ce qu'enfin la patience échappe au Cardinal, qui ſe léve tout en colére, le traite de maraut & d'impudent, & le met à coups de pieds hors de ſa chambre.

On obſerve que les grands hommes ont non ſeulement mépriſé les faux bruits qu'on a répandus contre eux ; mais qu'ils n'ont jamais eu la ſotte curioſité de les vouloir approfondir, ni la triſte conſolation de s'en venger. Les Hiſtoires d'*Alexandre* & de *Céſar* ſont pleines de pareils exemples. *Denys,* le Tyran de *Sicile,* avoit un donjon d'une Architecture merveilleuſe, & il y en a même encore aujourd'hui quelques reſtes, à ce que l'on m'a dit. On l'appelloit l'*Oreille* de *Denys,* & il étoit bâti avec divers petits contours ou labyrinthes en forme d'une véritable oreille. Quoiqu'on y parla à voix baſſe, il étoit conſtruit d'une telle maniere, qu'il raſſembloit la voix dans une eſpéce d'entonnoir qu'il y avoit au ſommet. Le Tyran y faiſoit mettre tous les Criminels d'Etat, & ceux qu'il ſoupçonnoit d'avoir quelque mauvais deſſein contre ſa perſonne. Il avoit lui-même un appartement au haut, où il appliquoit l'oreille à l'entonnoir, & c'eſt ainſi qu'il entendoit tout ce qui ſe diſoit au bas du donjon. Il me ſemble qu'on peut avancer à coup ſûr qu'un *Alexandre,* ou qu'un *Céſar* auroit mieux aimé périr mille fois par une trahiſon, que d'employer de tels moyens pour la découvrir.

Un homme qui eſt fort curieux de ſavoir tout le mal qui ſe dit de lui, ne paſſe pas trop agréablement ſa vie. Toutes les fléches qu'on lui décoche le bleſſent, & le moindre de ſes ennemis peut troubler ſon repos. Bien plus, il ſouffre de ce qu'on a divulgué contre lui, lors même que tous les autres l'ont oublié. C'eſt à cauſe de cela que je ne pourrois jamais endurer un de ces amis officieux, qui voudroit m'entretenir de tous les malins rapports, & de toutes les critiques en l'air qu'on débiteroit contre moi. Les hommes parlent ſi légérement, & leurs idées varient d'une telle maniere, qu'on ne doit pas trop compter ſur ce qu'ils diſent, ni ſur ce qu'ils penſent. Les éloges & les cenſures partent ſouvent de la même bouche à l'égard de la mê-

me personne, & dans la même occasion. Un ennemi généreux louera quelquefois, & le plus cher de tous les amis ne pourra quelquefois s'abstenir de blâmer. Celui qui n'est ni l'un ni l'autre donne son avis à tort & à travers, il approuve ou il condamne, suivant l'humeur dont il se trouve.

Je finirai ce petit *Discours* par quelques traits du caractére d'un grand génie, qui étoit industrieux à se tourmenter par une curiosité mal entendue, & que Mylord *Clarendon* nous a dépeint ainsi au naturel, dans le premier Livre de son Histoire.

» Il n'avoit pas, *dit-il*, ces égards, ce respect, ni cette soumission pour » la Reine, qu'on auroit pu attendre de sa prudence & de sa politesse; il » croisoit souvent ses désirs & ses prétentions avec une brusquerie qui ne » lui étoit pas naturelle. D'ailleurs il étoit d'une inquiétude impertinente, » pour savoir ce que Sa Majesté disoit de lui en particulier, & de qu'elle ma- » niere elle en témoignoit son ressentiment. Lorsqu'à la faveur de quelques- » unes de ses créatures, qui avoient des vûes intéressées dans ces rapports offi- » cieux, il apprenoit que la Reine s'étoit servie à son égard de certaines » expressions choquantes; il en avoit une si vive douleur, qu'il s'en plaignoit » quelquefois au Roi en des termes assez forts; qu'il déploroit ensuite son » malheur auprès de la Reine de la maniere du monde la plus humiliée; que » par-là il s'exposoit souvent lui-même, qu'il rendoit sa condition pire qu'el- » le n'étoit d'abord, & que ces éclaircissemens se terminoient presque tou- » jours par la découverte de ceux qui lui avoient donné ces avis les plus se- » crets.

C.

LXXXVI. DISCOURS.

Vivere si rectè nescis, discede peritis.

Hor. L. II. Epist II. 214.

Ne saurois-tu allier les plaisirs de la vie avec les bienséances? Céde la place à d'autres, qui savent le faire.



J'AI déja rendu compte à mes Lecteurs d'une troupe de bons vivans, qui passent cet Eté à la campagne dans une grande maison, où il y a un appartement fort commode pour chacun d'eux, & outre cela une vaste Infirmerie capable de loger tous ceux qui sont en quelque maniere indisposés, ou de mauvaise humeur. Le Secrétaire de cette bande joyeuse vient de m'écrire, par ordre de tous les associés, une Lettre, où il me détaille tout ce qui s'y est passé durant la semaine derniere, & que je vais communiquer au Public.

Nouveaux *Caractéres* de quelques uns des Membres de la Société, dont il est parle dans les *Discours* *LXXII*, [illegible]

M. le SPECTATEUR,

» Nous sommes charmés de voir que vous approuvez l'établissement que » nous avons fait ici pour ramener la politesse & les agrémens de la con- » versation, résolus de travailler, durant notre séjour à la campagne, à » nous si bien perfectionner à cet égard, que nous puissions, l'hyver pro- » chain, servir de modéles à toute la Ville. Mais afin que notre établisse- » ment ne soit pas moins avantageux au Public qu'à nous-mêmes, nous » vous communiquerons une semaine de nos Procédures, & nous vous » demandons en même-tems la grace de nous vouloir honorer de vos bons » avis, si vous y trouvez quelque défaut. Car vous devez savoir, Monsieur, » qu'il a été proposé dans notre Bureau de vous choisir pour notre Visiteur, » & qu'un de nos Membres, qui s'avisa la semaine derniere de critiquer vo- » tre *Discours* du jour, sans qu'il en put alléguer aucune raison valable, fut » condamné sur le champ à l'Infirmerie.

» Le *Lundi*, toute l'Assemblée fut de belle humeur, sur ce qu'on avoit re- » çu le matin bonne provision d'excellent vin de *France*; mais, vers le mi- » lieu du dîner, il arriva par malheur, qu'un de la troupe s'emporta d'une « maniere fort rude contre son Valet, parce qu'il avoit mis trop d'eau » dans son vin. Là-dessus le Président du jour, qui est aussi l'Orateur de » la Compagnie, après l'avoir convaincu de l'indécence de sa colere, & de » l'insulte faite à tous les Membres de la Société, ordonna qu'on le tirât de sa » place, & qu'on l'envoyât à l'Infirmerie. Il n'y en eut, ce jour-là, qu'un » autre de relégué; & c'est un homme qui passe pour un des plus beaux » esprits & des plus lourds qu'il y ait en Ville. Vous me direz sans doute que » c'est un étrange caractere; je l'avoue, mais il n'en est pas moins vérita- » ble, toujours en opposition avec lui-même, tantôt d'une gayeté, & tantôt » d'une pesanteur excessive. Nous le prîmes avec nous pour nous divertir, » & il s'en acquitta si bien sur la route, qu'il dépensa plus d'esprit à turlu- » piner notre Cocher, qu'il ne lui en falloit pendant tout notre séjour à la » Campagne, s'il avoit su le ménager. Il ne disoit mot depuis deux ou trois » jours; &, dans l'espérance qu'il reviendroit de cette humeur sombre, on » eut tant d'égard pour lui, qu'un des plus enjoués de tous nos Membres fut » envoyé à l'Infirmerie, pour lui avoir dit à table qu'il n'étoit pas gai. Mais » lorsque M. le Président s'apperçut que cet accès de stupidité duroit trop » long-tems, & que cela marquoit du mépris pour l'Assemblée, il lui or- » donna de se retirer dans le Lieu destiné à de pareils malades. Il n'y fut pas » plutôt, que son esprit & sa gayeté lui revinrent avec tant de violence, qu'il » ébranla toute l'Infirmerie par les éclats de sa joie, & que les Valétudinai- » res en sentirent un si bon effet, que le lendemain il les amena tous au dîner » public.

» A peine étions-nous assis à table, le *Mardi*, qu'un de la troupe se plai- » gnit d'un grand mal de tête. Là-dessus un autre lui demanda, d'une ma- » niere insolente, ce qu'il y venoit donc faire? d'une parole à l'autre ils al- » loient s'échauffer, lorsque le Président, pour maintenir la paix, ordonna

» qu'on

» qu'on les mît en ſequeſtre. Enſuite il y en eut un qui nous dit que nous au-
» rions bientôt de la pluie, à cauſe d'une douleur qu'il ſentoit à l'épaule : de-
» ſorte que M. le Préſident le condamna à ſe retirer au plus vîte à l'Infirme-
» rie, pour y ſervir de Thermométre.

» Le *Mercredi*, un de nos Confréres changea deux ou trois fois de cou-
» leur à la lecture d'une Lettre qu'il reçut, écrite d'une main de femme,
» & il demanda la permiſſion de ſe loger à l'Infirmerie. Le Préſident y con-
» ſentit, pourvu qu'on ne lui donnât ni plume, ni encre, ni papier, juſ-
» qu'à ce qu'il eut dormi là-deſſus. Un autre, qui étoit aſſis à dîner au bas
» bout de la table, parut un peu chagrin, en ce qu'il trouva quelque défaut
» à tous les mêts qu'on ſervit, & qu'il ne voulut jamais rire, quelque occa-
» ſion qu'il y en eut : deſorte que M. le Préſident lui dit qu'il n'étoit pas ſans
» doute à ſon aiſe, & qu'il ſeroit beaucoup mieux à l'Infirmerie, où il lui or-
» donna de ſe rendre. Après le dîner, un fort honnête homme de la troupe
» laiſſa échapper une pointe, ou un petit jeu de mots ; ſur quoi ſon voiſin
» cria d'abord, *à l'Infirmerie* ; ſous prétexte que ce badinage lui faiſoit mal au
» cœur, & qu'il avoit la même antipathie pour les jeux de mots, que certai-
» nes gens ont pour un chat. Cet incident cauſa une longue diſpute. On con-
» clut enfin que le Critique ſeroit envoyé au lieu qu'il deſtinoit à ſon camara-
» de, & que celui-ci ſeroit abſous.

» Le *Jeudi*, nos régles ne furent violées que par un ſeul homme, dont la
» voix eſt auſſi forte qu'il a l'entendement foible. Il ſe mit par malheur à
» diſputer avec un de nos Confréres de très-bon ſens, mais d'une grande mo-
» deſtie. Le Brailleur échauffé repliquoit à toutes les réponſes de ſon Antago-
» niſte d'un ton plus haut qu'à l'ordinaire, & il ne faiſoit qu'élever ſa voix au
» lieu de renforcer ſes preuves. Pouſſé l'épée dans les reins, & réduit à l'ab-
» ſurde, il n'en devint que plus bruyant, & ne ſavoit plus où il en étoit ; lorſ-
» que, pour faire plus d'impreſſion ſur l'eſprit de ſes Auditeurs, il conclut
» par un grand coup de poing ſur la table. Le Préſident ordonna là-deſſus
» qu'on le renfermât, & qu'on ne le nourrit que de Gruau d'avoine, juſqu'à
» ce qu'il eut tout le flegme requis pour la converſation.

» Le *Vendredi*, il ne ſe paſſa rien digne de remarque, à cela près qu'on lut
» diverſes Requêtes de nos Priſonniers, qui ſupplioient d'être mis en liberté,
» & qui répondoient, les uns pour les autres, de leur bonne conduite à l'a-
» venir.

» Le *Samedi*, nous reçûmes les excuſes de pluſieurs de nos Confréres, qui
» ne ſe trouvoient pas d'une humeur ſociable, & qui s'étoient bannis volon-
» tairement eux-mêmes. Il eſt vrai que l'Infirmerie n'avoit jamais été ſi pleine
» que ce jour, & que je ne pus en deviner la cauſe, juſqu'à ce qu'à ma ſortie
» de la Maiſon, je pris garde que le vent étoit à l'Eſt. La retraite de la plûpart
» de mes Amis m'a donné le loiſir de vous écrire cette Lettre, que je ne dois
» pas finir ſans vous aſſurer que tous les Membres de notre Corps, tant les
» Priſonniers, que ceux qui jouiſſent de la liberté, ſont bien vos très-humbles
» ſerviteurs, quoiqu'il n'y en ait aucun qui le ſoit davantage que *&c.*

C.

LXXXVII. DISCOURS.

Si fractus illabatur Orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Hor. L. III. Ode III. 7.

Le Monde entier s'écroûleroit, qu'il en seroit frappé, mais non pas ému.

De la *Confiance* qu'on doit avoir en *Dieu*.



'Homme, considéré en lui-même, est une fort chétive & misérable Créature. Il est sujet à tout moment aux plus grandes calamités, & aux plus tristes revers. Mille dangers l'environnent de toutes parts, & un nombre infini d'accidens, qu'il ne sauroit prévoir ni prévenir, peuvent le rendre malheureux.

Ce qui nous console, au milieu de tant de maux & de périls, est d'être sous la protection de celui qui les dirige tous, qui connoît nos besoins, & qui est toujours prêt à donner son assistance à ceux qui la lui demandent.

L'hommage naturel, qu'une telle Créature doit à cet Etre d'une sagesse & d'une bonté infinie, est d'avoir une entiére Confiance en lui, & attendre de sa part, non seulement les biens & les commodités de la vie, mais aussi la délivrance de tous les dangers & de tous les embarras ausquels nous pouvons être exposés.

Celui qui vit dans cette ferme attente, n'a pas les mêmes idées tristes & mélancoliques de la nature humaine, que celui qui se considére sans aucun rapport à l'Etre suprême. Lorsqu'il tourne les yeux sur sa foiblesse & ses imperfections, il se console par l'idée qu'il a de ces divins attributs, qui veillent à sa conservation & à sa prospérité. S'il manque de prévoyance, il s'en trouve bien dédommagé par la toute science de son Créateur. S'il manque de force, il se voit à l'ombre du Tout-puissant. En un mot, celui qui s'appuye sur le souverain Maître de l'Univers, devient sage, puissant & heureux, par la sagesse, le pouvoir & le bonheur de cet Etre infini. Il recueille quelque avantage de tous les attributs de la Divinité, & il perd son insuffisance dans la plénitude de celui qui posséde toutes sortes de perfections.

Pour nous rendre la vie plus douce, il nous est ordonné de nous confier en celui qui peut nous aider & nous protéger de cette maniere; & la bonté divine à bien voulu que cette Confiance fut un de nos devoirs, quoique nous eussions été malheureux, s'il nous l'eût défendue.

Entre les divers motifs qui peuvent nous engager à la pratique de ce devoir; je ne m'arrêterai qu'aux suivans.

Le premier & le plus fort naît de la promesse que Dieu nous a faite de ne manquer jamais à ceux qui mettront leur Confiance en lui.

Mais, sans avoir égard à la bénédiction surnaturelle qui accompagne la pratique de ce devoir, nous pouvons observer qu'il tend de lui-même à sa

récompense ; ou, pour me servir d'autres termes, qu'il nous aide à nous délivrer de la plûpart des maux, ou à les supporter avec courage. Celui qui est assuré de trouver du secours au besoin, & qui agit sous les yeux de son Ami, ou de son Protecteur, se surpasse souvent lui-même, & fait des actions étonnantes, ausquelles tout autre, qui n'est pas animé de ce principe, ne sauroit jamais atteindre. Je pourrois citer des exemples tirés de l'Histoire, & montrer que des Généraux, persuadés qu'ils étoient sous la protection de quelque Puissance invisible, ont non seulement engagé leurs Soldats à se battre comme des lions, mais qu'ils ont fait eux-mêmes des choses qu'ils n'auroient jamais tentées sans cette croyance. Je pourrois faire voir de même qu'une telle Confiance en l'appui du souverain Arbitre de l'Univers produit naturellement la patience, l'espérance, la bonne humeur, & toutes les autres dispositions de l'esprit capables de diminuer le poids de ces calamités, dont il nous est impossible de nous affranchir.

La pratique de cette vertu est d'une grande efficace pour nous consoler au milieu de la pauvreté, & des embarras de la vie, mais sur-tout à l'heure de la mort. Quand l'ame est prête à sortir de ce monde, à entrer dans un nouvel état, à voir des scénes & des objets d'une toute autre nature; de quelles craintes, de qu'elles frayeurs, de quels saisissemens n'est-elle pas environnée ? Qu'est-ce qui peut la soutenir dans cette agonie, qu'une entiére Confiance en son Créateur, qui l'a conduite au travers de cette vallée de larmes, & qui sera son guide dans toute l'étendue de l'Eternité ?

On ne peut rien voir de plus beau que la description que *David* nous a laissée de cette ferme Confiance en Dieu, dans le Pseaûme XXIII, qui est une espéce de sainte *Pastorale*, pleine de ces Allusions si ordinaires dans ces sortes de Piéces. D'ailleurs la Poësie en est exquise, & j'en donnerai ici une traduction, qui a paru depuis quelques années.

(x) Mon Dieu me paît; sur lui je me repose,
Je ne saurois manquer d'aucune chose;
Il m'a choisi les meilleurs pâturages;
Il me conduit aux paisibles rivages;
Soutient ma vie, & sûrement me méne
Par des sentiers, où je marche sans peine.

Je descendrois dans les lieux les plus sombres
Sans m'étonner sous leurs mortelles ombres.
Je sens par-tout ta divine présence,
Et ta houlette est ma sûre défense.
J'ai par tes soins, même aux yeux de l'Envie,
Avec les biens, les douceurs de la vie.

(x) Voyez un *Essai d'une nouvelle Traduction des Pseaumes, en Vers, par M.* Terond, *publié à Amsterdam, en* 1715.

Ta main, Seigneur, comme en un jour de Fête,
Remplit ma coupe & parfume ma tête ;
Et cependant, quoique pour moi tu fasses,
J'attens encor le comble de tes graces :
J'ai tout, mon Dieu, si, dans ta Maison sainte,
Je puis passer tous mes jours en ta crainte.

C.

LXXXVIII. DISCOURS.

Scribimus Indocti Doctique. ——— ———

Hor. L. II. Epist. I. 117.

Tout le monde se mêle d'écrire, Savans & Ignorans.

Nouveau Plan de l'Auteur.



E ne sai si je me suis expliqué d'une maniere assez claire, (*y*) lorsque j'ai prié toutes sortes de gens de m'aider dans cet Ouvrage, & de me fournir de la matiére pour mes *Spéculations ;* mais, outre diverses Lettres & quelques bonnes ouvertures que j'ai reçues de mes Correspondans, on m'a envoyé quantité de Piéces curieuses & d'un goût exquis, afin que je les publiasse telles qu'elles sont d'un bout à l'autre, dans la même forme que celle de mes petits *Discours*, & sans y changer la moindre chose, comme l'on s'en appercevra bientôt lorsqu'elles verront le jour. En qualité de principal Auteur de ces Feuilles volantes, je croyois avoir droit de m'approprier les Ecrits de cette nature qu'on m'adresseroit, c'est-à-dire de les tourner à ma mode, d'en retrancher ce qui ne m'accommoderoit pas, & d'y ajoûter ce qui feroit à mon but, avec lequel il étoit presque impossible qu'ils pussent quadrer, puisqu'on voit à peine deux hommes qui ayent les mêmes idées, & qu'ainsi diverses plumes produiroient autant de *Spéculations* différentes à tous égards. J'avoue d'ailleurs que mon foible pour la gloire va si loin, que, si je m'y étois abandonné, peut-être aurois-je souhaité qu'il n'y eut pas d'autre Ecrivain de cet ordre que moi seul. Je ne nie pas même qu'à la premiere lecture de ces Piéces, dont on m'a fait part, je n'aye senti quelques sourdes atteintes de jalousie contre les personnes qui les ont écrites. Mais lorsque je suis venu à les relire dans une toute autre vûe, plutôt pour me divertir que pour les adopter, puisqu'après les avoir tournées à mon usage le mieux qu'il m'étoit possible, je les croyois hors d'état de me choquer jamais en qualité de *Spéculations*, la plus douce & la plus généreuse de toutes les passions s'est élevée dans mon cœur ; j'ai eu pitie de ceux qui m'ont envoyé ces

(*y*) Voyez le LXXV. *Discours.*

jolies Piéces, & je me suis trouvé sensible au chagrin mortel qu'ils ont eu de les voir négligées, quoiqu'ils s'attendissent à les voir rendues publiques, & qu'ils se flattassent sans doute d'avoir part aux applaudissemens du public ; ce qui cause un si grand plaisir, qu'il n'y a que ceux qui l'ont goûté qui s'en puissent former quelque idée. A les envisager de ce côté-là, j'ai trouvé de bonne foi que je ne leur avois pas rendu justice. En effet, il y a quelque chose de si naturel & de si beau dans quelques-unes de ces Piéces, que j'en appellerai au jugement de tout le monde, afin qu'on décide s'il étoit possible d'y altérer un seul mot sans leur faire tort, & si elles pouvoient jamais paroître avec plus d'avantage que dans leur beauté naturelle. C'est pour cela même que je ne croirois pas seulement leur faire tort, mais aussi priver le public d'une grande satisfaction, si je tardois plus longtems à les publier.

Après qu'on aura vû quelques-unes de ces *Spéculations*, je ne doute pas que leur succès n'égale, ou peut-être même ne surpasse celui qu'ont eu les meilleures des miennes. Du moins un Auteur devroit prendre toutes sortes de voies pour affoiblir la bonne opinion qu'il a de ses Ouvrages. D'un autre côté, je me flatte que ces nouveaux *Discours* m'en attireront plusieurs autres de la même espéce, & je n'en serois pas fâché, quand il ne me resteroit que peu de jours pour paroître moi-même en public. Plus sensible au bien général qu'à mon intérêt particulier, j'ai résolu de publier toute *Spéculation* qui en vaudra la peine, sans y faire aucun changement ; ou s'il y en a quelqu'un, je le désavoue ici devant tout le monde ; & si les Auteurs jugent à propos d'y mettre leurs noms, je ne manquerai pas de les y laisser.

Il me semble que, pour réussir dans ce généreux dessein, le meilleur sera de donner des sujets de toutes les espéces, & d'inviter toutes sortes de personnes à travailler là-dessus, soit les gens de Lettres, les citoyens, les courtisans, les Gentilshommes de la ville ou de la campagne, les petits-maîtres, les débauchés, les satyriques ; les coquettes, les bonnes ménagéres ; ceux qui se piquent d'avoir de l'esprit, soit mâles ou femelles, soit qu'on les distingue en beaux, bons, ou petits esprits, soit qu'ils l'ayent goguenard, sec, naturel, acquis, juste ou déréglé ; ceux qui sont d'une humeur sévére, ou commode, les impertinens, les agréables, les pensifs, les laborieux, ou les fainéans ; ceux qui ont l'air serain ou couvert de nuages, les enjoués ou les mélancoliques, les opiniâtres ou les dociles, ceux qui sont d'un tempérament froid, modéré, ou sanguin ; les ambitieux ou les modestes, les fiers ou les humbles, les ames élevées ou rampantes ; ceux qui sont d'un naturel bon ou mauvais ; qui prennent à cœur le bien du public, ou qui n'ont en vûe que leur intérêt particulier ; les contens ou les affligés, les heureux ou les malheureux, les grands ou les petits, les riches ou les pauvres, soit que ceux-ci manquent d'argent, ou qu'ils en souhaitent au-delà de ce qu'ils en ont ; les sains ou les malades, les mariés ou les jeunes hommes ; ceux qui sont d'une taille avantageuse, médiocre ou petite, gras ou maigres, de quelque métier, profession, état, vacation, pays, faction, parti, secte, qualité, âge ou condition qu'ils puissent être, qui ont fait leur étude ou leur amusement de réfléchir quelquefois en leur vie, & qui auront quelque chose qui mérite d'être communiqué au pu-

blie sur les sujets qu'on leur donnera, chacun selon son humeur, ses talens, sa capacité, son génie, & les circonstances où il se trouve : je les exhorte tous à redoubler leurs efforts, & à m'envoyer ce qu'ils savent de particulier, ou qui peut être de quelque usage à la Société civile, afin qu'ils goûtent le plaisir inexprimable qu'il y a de voir ses Ecrits approuvés de tout le monde.

Je n'insisterai pas sur les grands avantages qui peuvent revenir au Public de ces nouveaux *Discours*, lorsque les différentes pensées & observations de toutes sortes de personnes, suivant leur âge, qualité, sexe, éducation, profession, humeur, génie, &c. seront mises par elles-mêmes dans tout leur jour, & dans le même état où elles souhaiteroient qu'elles parussent aux yeux de tout l'Univers.

Le sujet proposé pour l'exercice des avanturiers, qui veulent se hazarder à écrire des Spéculations, *est* l'argent, *sur lequel je les prie de m'envoyer ce qu'ils pensent dix jours après la datte de celle-ci.*

T.

LXXXIX. DISCOURS.

Parturient montes; nascetur ridiculus mus.

HOR. A. P. v. 139.

La Montagne en travail enfante une Souris.

Contre les *Charlatans* de profession.



JE perds toute espérance de réformer le monde par mes *Discours*; lorsque je vois que, d'une génération à l'autre, il s'éléve toujours des imposteurs & des dupes, aussi naturellement que les bêtes de proie, & celles qui leur servent de pâture, se succédent les unes aux autres. On croiroit qu'il n'y a presque pas un seul homme assez ignorant, pour ne pas savoir que tous les Charlatans ordinaires, qui se vantent de leurs prouesses & de leur grande capacité dans de petits billets imprimés sur du papier brun, & qu'on distribue dans les rues à tous les passans, sont des fourbes & des meurtriers : avec tout cela, telle est la crédulité du vulgaire, & l'imprudence de ces Docteurs, que leur trafic va toujours, & qu'ils promettent à nouveaux frais d'exécuter ce qu'on n'a jamais vû. Ce qui aggrave la sottise de ceux qui en veulent être les dupes, est que, depuis le tems que nos vieillards les plus âgés peuvent se rappeller, on a toujours fait les mêmes promesses avec aussi peu de succès ; & que, malgré tout cela, on ne les discontinue point. Comme je passois hier au soir dans une de nos rues, un estafier sans nez me donna un billet, qui nous annonce l'arrivée d'un de ces Docteurs, muni d'un reméde infaillible contre le mal vénérien, & qui guérit de toutes sortes de maux. Voici les propres termes de ce billet :

Dans la ruelle qu'on nomme Russel-Court, *vis-à-vis de l'Enseigne du* Boulet de Canon, *aux* Armes du Chirurgien, *dans la rue nommée* Drury-Lane, *loge un Chirurgien nouvellement arrivé de ses voyages, après avoir exercé la Chirurgie & la Médecine, par Mer & par Terre, depuis vingt-quatre années. Il guérit avec la bénédiction de Dieu, la* Jaunisse, *les* Pâles couleurs, *le* Scorbut, *l'*Hydropisie, *les* Indigestions, *les* Maladies contractées par de longs voyages sur Mer, ou dans les Armées, *celles qui arrivent aux Femmes après une* fausse couche, *ou un* Accouchement ordinaire, *&c. comme quelques personnes, qui n'avoient pas eu l'usage de quelques-uns de leurs membres l'espace de trente années, peuvent le témoigner; en un mot, il guérit toutes les Maladies qui surviennent aux hommes, aux femmes, ou aux enfans.*

Si l'on pouvoit regarder avec indolence le ravage que les imposteurs & les ignorans font dans l'espéce humaine, il y auroit de quoi se divertir à commenter les magnifiques promesses de cet illustre voyageur. Il y a quelque charme secret pour le vulgaire dans ceux qui viennent de loin. Les Ignorans de qualité, dont le nombre est assez considérable, sont fort prévenus à cet égard; & il n'y a personne qui n'en puisse alléguer divers exemples, sans que je leur en fasse aucun détail. Les Ignorans du plus bas ordre, qui ne sauroient prodiguer leur argent, de même que ceux du plus haut étage, à ces habiles Docteurs qui ont parcouru les Pays éloignés, ne sont pas moins complaisans que les autres, puisque la même admiration les induit à risquer leur vie.

Le Docteur est nouvellement arrivé de ses voyages; il a exercé la Médecine & la Chirurgie par Mer & par Terre. Donc il *guérit les Pâles couleurs, les Maladies ausquelles on est exposé dans les voyages de long cours ou dans les Armées, & celles qui surviennent aux Femmes en couche.* Il a pratiqué par Mer & par Terre! —— Je ne lui disputerai pas son habileté à guérir les Maladies qu'il attribue aux voyages de long cours, & aux Armées; mais pour ce qui est des Pâles couleurs & des accidens qui surviennent aux Femmes en couche, j'ose croire qu'il auroit pu les traiter aussi-bien, quand il ne seroit pas sorti de notre Isle. Il est vrai que, pour en imposer aux hommes, il n'y a qu'à frapper leur imagination, entretenir la surprise, ne s'ouvrir pas trop avec eux, & avoir toujours quelque chose en réserve, qui leur insinue que vous en savez plus que les autres. Je connois un Barbier, qui ne manque pas d'esprit: on voit dans sa boutique un méchant violon, la peau d'un monstre marin farcie de paille, & un *Hygrométre*, ou *Notiométre*, au-dessus de la fenêtre, qui consiste en une corde retorse, dont l'un des bouts, qui paroît, passe sur une poulie, avec ces mots écrits de l'un & de l'autre côté, & à differentes distances, *Tems pluvieux, sec, humide, &c.* Pour marquer le tems qu'il fait, selon que la corde hausse ou baisse. Nous autres Savans ne voyons rien là qui nous surprenne: mais l'autre jour un honnête homme du commun, qu'on y rasoit par hasard, lorsque j'y étois, fixa les yeux sur cette merveilleuse machine tout le tems que le Barbier l'eut entre les mains. Après qu'on lui eut raclé le visage & la tête, il examina le monstre marin, ensuite le violon, & il revenoit toujours à la corde retorse, pendant qu'il fouilloit dans sa poche, & qu'il

ſembloit compter des (z) Fardins ; mais il parut changer d'avis à cet égard ; puiſqu'il donna une belle piéce de ſix ſous. L'affaire eſt, comme je l'ai dit, d'entretenir l'admiration ; & ſi mon ami le Barbier n'avoit eu dans ſa boutique qu'un ſimple ſquélette & un violon de poche, il n'auroit pas été payé ſi graſſement.

Pour revenir à notre fameux Docteur, il ajoute à ſes prouesſes le témoignage de quelques perſonnes qu'il dit avoir guéries, quoique *percluſes de leurs membres depuis trente années*. Lorſqu'on me donna ſon billet dans la rue, un eſtafier qui paſſoit en même tems, homme ſans doute d'une grande pénétration, en reçut un autre, qu'il lut juſqu'à cet endroit, & il s'en alla très-convaincu de l'habileté du Chirurgien. On voit au reſte quantité de ces prodiges, de ces illuſtres Opérateurs, qui ont eu quelque accident extraordinaire à leur naiſſance, ou auſquels il eſt arrivé quelque déſaſtre fort remarquable dans le cours de la vie. Quoique cela, ou toute autre choſe de cette nature, n'ait aucun rapport avec la capacité dont ils ſe vantent, & dont le public auroit beſoin, ce malheur, ou ce défaut ne laiſſe pas de perſuader qu'ils ont le talent qu'ils s'attribuent. Il y a un de ces Docteurs logé dans la ruelle de la Souris, ou *Mouſe-Alley*, proche de *Wapping*, qui ſe vante de guérir les cataractes, fondé ſur ce qu'il a perdu un œil au ſervice de l'Empereur, comme ſon billet le marque. Là-deſſus les patiens vont en foule chez lui ; il leur montre les Rôles du Commiſſaire général, qui certifie qu'il a été dans les Troupes de Sa Majeſté Impériale ; & il leur créve les yeux avec beaucoup de ſuccès. Qui croiroit qu'un homme eſt habile à guérir les enfans d'une deſcente de boyau, par cela ſeul que ſon pere & ſon grand-pere ont été ſujets à ce mal, comme il le publie dans un billet imprimé ? Cependant *Charles* Ingolſton, logé dans la rue de *Barbacan*, tout auprès de l'Enſeigne de la *Harpe*, a gagné du bien à la faveur d'une telle déclaration. La plûpart des hommes adoptent la premiere idée qui les frappe ſans penſer plus loin, & ils accordent *gratis* tout ce qui en réſulte. Ils ſuppoſent d'abord qu'il y a quelque choſe d'extraordinaire en vous, & ils vous en croyent ſur votre parole pour tout le reſte. Ne doutez pas que je ne compte moi-même là-deſſus lorſque je mets une Sentence *Latine* ou *Grecque*, à la tête de mes *Diſcours*, ſoit qu'elle y vienne à propos, ou non ; & je ne ſaurois vous exprimer le plaiſir que j'eus d'entendre un de mes Lecteurs, qui, à la vûe du XX. s'écria tout ébaubi : *Encore du* Latin ? *Quel Savantas doit être cet Homme !* Enfin, après avoir un peu badiné ſur notre fameux Chirurgien, revenu d'outre-mer, je dois lui rendre juſtice ſur un article, qui paroît lui tenir au cœur, & avertir ici le Public qu'il promet de bonne foi, à tous ceux qui ne voudront pas le regarder comme un Oracle, *de ſe trouver dans ſa chambre depuis les huit heures du matin juſques à midi ; & l'après-midi, depuis deux juſques à ſix, pour ſaigner tous ceux qui en auront beſoin pour la ſomme de trois ſous.*

T.

(z) Un *Fardin*, ou *Farthing*, eſt une petite Monnoie de cuivre ou d'étaim, qui vaut un liard, ou la quatriéme partie d'un ſou.

XC. DISCOURS.

XC. DISCOURS.

Φημὶ πολυχρονίην μελέτην ἔμμεναι, φίλε, καὶ δὴ
Ταύτην ἀνθρώποισι τελευτῶσαν φύσιν εἶναι.

Ex Fragm. Eveni.

Je vous exhorte, mon Ami, à persévérer long-tems dans le même exercice, quelque pénible que vous le trouviez d'abord ; puisque l'habitude une fois contractée vous le rendra aussi facile que s'il vous étoit naturel.

IL n'y a point de proverbe qui renferme plus de bon sens, que celui que nous entendons tous les jours de la bouche du vulgaire, lorsqu'il nous dit que *la Coutume est une seconde Nature.* En effet, elle peut changer absolument un homme, le former, pour ainsi dire, de nouveau, & lui donner de toutes autres inclinations que celles qui sont nées avec lui. Le Docteur Plot rapporte, dans son Histoire de *Staffordshire*, qu'un Idiot qui demeuroit assez pres d'une horloge, s'étoit si bien accoutumé à imiter le son de la cloche, & à compter les heures toutes les fois qu'elles sonnoient, qu'il continua cet exercice, sans y manquer jamais, tout le tems que l'horloge fut démontée par quelque accident. Je ne voudrois pas répondre de la vérité du fait ; mais il est certain que la Coutume agit réellement sur le corps, & qu'elle a une très-grande influence sur l'esprit.

D[illegible] de la C[illegible] [illegible] l'égar[illegible] la vertu & du vice.

J'examinerai, dans ce *Discours*, un effet très-singulier de la Coutume sur la nature humaine, & qui bien observé peut être d'un grand usage pour régler notre vie. Ce merveilleux effet, dont je veux parler, est qu'elle nous rend tout agréable. Un homme adonné au jeu, quoiqu'il n'y trouvât d'abord guère de plaisir, en contracte à la longue une si forte habitude, qu'il n'est plus en état de s'en passer, & qu'il semble être né pour cette unique fin. L'amour de la retraite ou d'une vie occupée aux affaires du monde croît insensiblement, à mesure qu'on s'attache à l'une ou à l'autre, jusqu'à ce qu'on devient incapable de goûter celle des deux qu'on a négligée. Un homme peut fumer, boire, ou prendre du tabac en poudre avec exces, jusqu'à ce qu'il lui est impossible de s'en abstenir ; pour ne rien dire du plaisir qu'on trouve à une certaine étude, à un art, ou à une science, à proportion du soin qu'on y donne, & du tems qu'on y employe. De cette maniere ce qui étoit d'abord une fatigue se tourne en divertissement, & nos occupations servent à nous amuser. L'esprit se plaît à toutes les démarches ausquelles il s'est accoutumé, & il ne s'éloigne qu'avec répugnance des sentiers qu'il a battus.

C'est ainsi que non seulement les actions qui nous étoient indifférentes, mais celles même pour lesquelles nous avions de l'aversion, deviennent agréables par la Coutume. Le Chevalier *François Bacon* observe, dans sa Philosophie naturelle, que cela même, dont le goût avoit été le plus choqué, est

ce qui lui plaît le plus dans la suite. Il en donne des exemples à l'égard du vin; du caffé, & d'autres liqueurs, que le palais n'approuve guéres du premier coup, mais dont il est avide lorsqu'il y est une fois accoutumé. On peut dire la même chose de l'esprit; lorsqu'il s'est habitué à quelque exercice, il perd non seulement l'aversion qu'il en avoit d'abord conçue, mais il vient à l'aimer & à le chérir. J'ai oüi dire à un des plus grands génies du siécle, qui s'étoit appliqué à toute sorte de belle Littérature, qu'engagé à examiner quantité de vieilles paperasses & d'anciens Registres, malgré le dégoût que lui causa d'abord une recherche si stérile & si pénible, il y avoit pris enfin un plaisir incroyable, & qu'il le préféroit à la lecture de *Virgile* ou de *Cicéron*. D'ailleurs, on doit remarquer que je ne parle pas ici de la Coutume en ce qu'elle rend les choses aisées, mais plutôt agréables; & quoique d'autres ayent fait souvent les mêmes réflexions, peut-être qu'ils n'en ont pas tiré les usages dont je vais entretenir le Public dans la suite de ce *Discours*.

Si nous examinons avec soin cette propriété de la nature humaine, elle peut nous fournir une très-bonne Morale. Je voudrois, en premier lieu, qu'aucun homme ne se décourageât à la vûe du genre de vie auquel il est réduit; soit par le choix des autres, ou par l'état où il se trouve lui-même. Peut-être qu'il lui sera d'abord fort désagreable; mais l'usage & l'application le lui rendront moins pénible, & qui plus est, doux & satisfaisant.

En deuxiéme lieu, je souhaiterois que chacun voulut suivre ce merveilleux précepte que *Pythagore* avoit donné à ses Disciples, & que ce Philosophe avoit tiré de l'observation sur laquelle j'ai raisonné jusques-ici. (*a*) *Choisissez*, leur disoit-il, *le meilleur genre de vie, puisque la Coutume vous le rendra le plus agréable de tous*. Ceux à qui les circonstances permettent de choisir le train de vie qu'ils veulent, sont inexcusables s'ils n'embrassent pas celui que la raison leur dicte être le plus digne de louange. La voix de celle-ci doit être préférée à celle d'un panchant qui nous anime quelquefois; puisque, par la régle marquée ci-dessus, le panchant peut s'accommoder enfin avec la raison, quoique la raison ne puisse jamais adopter un panchant qu'elle désapprouve.

En troisiéme lieu, cette observation peut engager l'homme du monde le plus sensuel & le plus indévot à ne craindre pas les difficultés qui l'empêchent d'ordinaire d'embrasser une vie sainte & Chrétienne. *Les Dieux*, nous dit Hésiode, *ont placé le travail au-devant de la vertu; le chemin qui nous y conduit est scabreux & difficile dès l'entrée, mais il devient plus uni & plus doux à mesure qu'on y avance*. Tout homme, résolu d'y marcher d'un pas ferme & constant, trouvera bientôt que (*b*) *ses voies sont pleines de charmes, & que tous ses sentiers tendent à la paix & au bonheur.*

Ajoutez à ceci que la pratique des vertus Chrétiennes est non seulement accompagnée de ce plaisir, qui est une suite naturelle des actions ausquelles nous sommes habitués; mais outre cela de ces joies ravissantes de l'ame, qui

---

(*a*) *Optimum vitæ genus eligito, nam consuetudo faciet jucundissimum.*

(*b*) Proverbe III, 17.

naissent du sentiment intérieur qu'elle a d'un tel plaisir, de la satisfaction qu'elle trouve à se conduire par les lumiéres de la raison, & de l'espérance d'une immortalité bienheureuse.

En quatriéme lieu, cette observation sur la nature de l'esprit humain doit nous apprendre, lorsque nous avons une fois embrassé une vie réglée, à ne pas trop nous relâcher à l'égard des plaisirs & des exercices les plus innocens; puisque l'esprit peut se dégoûter peu à peu des actions vertueuses & changer le plaisir qu'il trouvoit à s'acquitter de son devoir, pour des plaisirs d'un ordre inférieur, presque toujours inutiles, & souvent même criminels.

Le dernier usage que je tirerai de cette propriété remarquable dans la nature humaine, qui se plaît aux actions qu'elle a long-tems pratiquées, est de faire voir qu'il est d'une absolue nécessité pour nous d'acquerir les habitudes de la vertu dans cette vie, si nous voulons goûter les plaisirs de celle qui est à venir. L'état du bonheur, que nous appellons la gloire du Ciel, ne sauroit toucher les esprits qui ne sont pas qualifiés de cette maniere; il faut que, dès ce monde, nous acquérions du goût pour la vérité & pour la vertu, si nous prétendons trouver du plaisir à la connoissance & à la perfection, qui doivent nous rendre heureux dans l'autre. Les semences de ces joies spirituelles & de ces divins transports, qui doivent s'élever dans l'ame pour toute l'éternité, y doivent être enracinées durant l'état d'épreuve, où nous sommes ici bas. En un mot, le Ciel ne doit pas être uniquement envisagé comme la récompense, mais aussi comme l'effet naturel d'une vie sainte & religieuse.

D'un autre côté, les méchans, qui par une longue pratique ont formé dans leurs corps les habitudes de la concupiscence & de la sensualité, de la malice & d'un esprit vindicatif, & qui haïssent tout ce qui est bon, juste ou louable, sont naturellement disposés pour les remords, les chagrins & la misére. Leur bourreau s'est déja saisi de leur ame; ils ne sauroient être heureux dépouillés du corps, à moins qu'on ne suppose que Dieu veuille, en quelque maniere, les créer de nouveau, & rétablir leurs facultés par un miracle. Il est vrai que, durant cette vie, ils peuvent goûter un plaisir malin à produire ces actions ausquelles ils sont habitués; mais lorsqu'ils ne verront plus ces objets qui les charment aujourd'hui, ils deviendront leurs propres exécuteurs, & ils aimeront ces habitudes pénibles, que l'Ecriture nomme (c) *le Ver qui ne meurt point*. Cette idée du Ciel & de l'Enfer est si conforme aux lumiéres de la nature, que les plus illustres des Payens l'ont découverte. Plusieurs de nos célébres Théologiens du dernier siécle l'ont bien fait valoir, entre autres, l'Archevêque *Tillotson* & le Docteur *Sherlock*; mais il n'y en a point qui ait bâti là-dessus de si belles Spéculations que le Docteur *Scott*, dans le premier Livre de sa *Vie Chretienne*, qui est le plus beau & le plus raisonnable systême de Théologie qui soit écrit dans notre Langue, ou dans aucune autre. Cet excellent Auteur y a fait voir, de quelle maniere chaque vertu en particulier, for-

(c) *Saint Marc*, IX. 44.

mée en habitude, produit naturellement le Ciel, ou un état de bonheur, pour celui qui la possede; & tout au contraire, que chaque vice deviendra, par une suite naturelle, l'Enfer de celui qui en est l'esclave.

XCI. DISCOURS.

Fœdius hoc aliquid quandoque audebis.

Juv. Sat. II. 82.

Vous passerez insensiblement à d'autres désordres plus grands.

Divers caractéres de gens qui manquent aux Rendez-vous qu'ils donnent.



ON doit éviter, avec beaucoup de soin, les premiers pas qui tendent vers le mal; puisqu'on s'y engage insensiblement dès qu'on a rompu une fois la glace. Il y a une certaine mauvaise foi à laquelle on s'accoutume, & pour laquelle on devroit avoir plus d'aversion qu'on n'en témoigne d'ordinaire: c'est lorsqu'on néglige de tenir sa parole en des occasions indifférentes & de peu de conséquence, telles que sont des Parties de plaisir, & des Rendez-vous entre des personnes du même goût, qui se recherchent les unes les autres. On peut attribuer cette légéreté à bien des causes. *Lambin* ne se rend jamais à l'heure qu'il a fixée lui-même pour aller diner chez un de ses amis; mais, quelque peu de mérite qu'il ait d'ailleurs, il affecte cette inexactitude par un principe de vanité. Il n'ignore pas qu'il feroit une assez triste figure en Compagnie, s'il n'y causoit, dès son entrée, ce petit embarras; & c'est aussi pour cela qu'il a soin d'arriver précisément lorsqu'on vient de se mettre à table. Il s'assied après avoir dérangé tout le monde, & il demande en grace qu'on bannisse la cérémonie; il se qualifie ensuite du plus ridicule corps de l'univers, en ce qu'il a manqué de parole à plusieurs de ses amis qui l'avoient retenu pour ce jour-là. Il a même la sottise de nommer dix endroits, où l'on fait meilleure chére que dans la maison où il se trouve, & qu'il a tous négligés en votre faveur. La derniere fois que le hasard me fit diner avec lui, il ne parla que de l'embonpoint qu'il auroit acquis, s'il eut accepté toutes les invitations qu'il avoit reçûes. Mais on me blâmeroit à mon tour, si j'insistois plus long-tems sur le Caractére d'un Sot, qui fait plaisir à tous ceux qu'il néglige, & avec lequel on n'observe les régles de la civilité, que par les égards dûs à sa naissance ou à sa fortune.

Il y a d'autres personnes, que tout le monde seroit bien aise de voir, & qui tombent dans ce défaut. Il est inconcevable qu'un homme puisse être en repos, lorsqu'il sait qu'une troupe de ses amis qui le chérissent l'attend avec impatience, & qu'ils ne veulent ni manger, ni entamer la conversation, jusqu'à ce qu'il soit arrivé. Un de ces prometteurs vous avertira quelquefois si tard, qu'il ne peut se trouver au Rendez-vous, que toute la Compagnie a du chagrin de l'avoir attendu, & d'avoir négligé ses affaires pour l'amour de lui. Il perd aussi l'estime de ceux qui le connoissent, & l'on ne compte plus

ſur ſa parole ; deſorte qu'il vient ſouvent au milieu d'un repas, où il eſt mépriſé de tous les Convives, & maudit de tous les domeſtiques, dont il retarde le dîner, après avoir fait prolonger celui de leur Maître. Eſt-il poſſible que ces Meſſieurs n'ayent jamais obſervé que le tems que des amis paſſent à s'attendre les uns les autres à l'heure du repas, eſt le plus incommode & le plus ennuyeux de toute la journée ? S'ils réfléchiſſoient un peu, ils ſentiroient d'abord la groſſiéreté qu'il y a d'interrompre ainſi les agrémens de la vie & de la ſociété. La récidive en ce cas fait breche en quelque maniere à la bonté du cœur, de même que l'habitude qu'on a contractée de jurer devient une eſpéce de parjure, par le peu d'attention qu'on fait à ce que c'eſt qu'un ſerment. *Phocion*, à l'ouie d'un Orateur, qui berçoit le peuple par de magnifiques promeſſes remplies de vent, dit : *Il me ſemble que je fixe les yeux ſur un Cyprès, qui a toute la pompe & la beauté poſſible à l'égard de ſes branches, de ſes feuilles & de ſa hauteur ; mais hélas ! il ne porte aucun fruit.*

Quoiqu'on ne doive rien attendre de ces prometteurs, leur hardieſſe eſt ſi grande, qu'après vous avoir manqué cent fois de parole, ils vous font toujours de nouvelles promeſſes. J'ai déja cenſuré le frivole menteur, le glorieux, le chimérique, & je les ai traités comme des perſonnes, dont le but eſt de s'attirer des éloges par vanité, ſans aucun mauvais deſſein ; mais les étourdis prometteurs n'en échapperont pas à ſi bon marché. Si un homme prenoit la réſolution de ne payer que des ſommes au-deſſus de cent piſtoles, & qu'il contractât pluſieurs dettes de cinq & de dix, peut-on s'imaginer qu'il conſerveroit long-tems ſon crédit ? Celui qui donne des Rendez-vous, auſquels il ne ſe met pas en peine de ſe trouver, eſt à peu près dans le même cas.

Je ſuis d'autant plus irrité contre ce défaut, que j'ai eu le malheur d'y être moi-même fort ſujet. Le Chevalier *Freeport*, & tous mes autres amis, qui ſont ſcrupuleux à tenir leur parole dans les moindres choſes, par un principe de vertu, me l'ont ſouvent reproché. Je m'en fais honte à moi-même, ſur-tout pour avoir manqué l'occaſion de voir une des plus agréables compagnies de Dames & de Meſſieurs qu'il y ait jamais eu, lorſque tout *Spectateur* que je ſuis, & admirateur du beau Sexe qui a du mérite, j'eus la ſottiſe d'oublier le jour du Rendez-vous, & de n'y paroître que le lendemain. Je ſouhaiterois que tout négligent, qui eſt coupable de ce crime, fut expoſé à une auſſi grande perte que celle qui m'eſt arrivée à cet égard ; puiſque tous les Membres qui formoient cette illuſtre Aſſemblée, ne ſe reverront plus ſelon toutes les apparences ; du moins ils ſont diſperſés en divers endroits du monde, & je reſte ici avec le chagrin d'avoir mérité qu'ils me taxent par-tout d'être un vrai lanternier.

Ce qui peut ſervir quelquefois d'excuſe à ce défaut, eſt lorſque les perſonnes d'une converſation agréable n'oſent pas refuſer ceux qui les recherchent, de peur qu'on ne les traite de vains & de précieux ; mais ils trouveront que la crainte de ce reproche les engagera inſenſiblement à certaines démarches puériles, & à promettre à tous ceux qui les voudront, ſans pouvoir leur tenir parole. C'eſt ce qui entraîne ces bons humains à payer d'une ing[illegible]

apparente la bienveillance qu'on leur témoigne. Les premiers pas qui font bréche à la candeur vont beaucoup plus loin qu'on ne se l'imagine. Celui qui n'est pas scrupuleux à manquer de parole en de petites choses, ne sentira jamais de si cruels remords pour de grandes fautes, que celui qui regarde avec horreur tout ce qui va le moins du monde contre la justice & la vérité. Si l'on veut conserver sa candeur, on ne doit jamais s'habituer à ce que l'on désapprouve soi-même.

Je me souviens d'un manque de bonne foi assez ordinaire, quoique ce ne soit pas à l'égard des Rendez-vous, qui exposa un homme à un traitement bien difficile à digérer. Il y a vingt-cinq ans que Messieurs *Guillaume* de *Couvreur*, & *Jacques Desinau* occupoient une même chambre dans le *Temple intérieur*, qui est un de nos Colléges en Droit. Un soir qu'ils étoient ensemble à la Comédie, ils épiérent une jeune Demoiselle dans une des Loges, qui leur plut beaucoup, & qui les toucha plus qu'ils ne croyoient d'abord. *Desinau*, qui avoit le talent d'écrire des billets doux, employa cette voie en secret pour réussir auprès de la Belle; pendant que son ami suivit la route ordinaire, & qu'il voulut gagner la Maîtresse par sa Femme de Chambre, & par la vertu des présens. La jeune Dame les amusa tous deux; elle recevoit *de Couvreur* le mieux du monde, & répondoit avec soin aux Lettres de M. *Desinau*, à qui elle donnoit même des Rendez-vous en des lieux tiers. Le premier vint à soupçonner ce commerce Epistolaire, & il s'apperçut que son ami ouvroit toutes les Lettres qui leur étoient adressées, pour bâtir là-dessus ses Rendez-vous. Après bien des inquiétudes & des soucis cuisans, il résolut de rompre ce manége d'une maniere qui ne pût jamais l'exposer à un éclaircissement dangereux. Pour cet effet, il écrivit une Lettre d'un caractére déguisé, & il l'adressa à M. *de Couvreur* logé dans le *Temple*. M. *Desinau* ne manqua pas de l'ouvrir à son ordinaire; mais il fut bien surpris de voir son nom à la tête, & d'y lire ce qui suit.

M. Desinau,

» Vous n'avez eu jusques-ici qu'une satisfaction très-légére, & vous n'y » êtes arrivé que par un crime fort odieux. Il vous en coute un ami fidéle, » pour obtenir une Maîtresse inconstante. Je suis charmé que cet expédient » me soit venu dans l'esprit pour vous ouvrir mon cœur, & vous dire que » vous êtes un malhonnête homme, sans que vous puissiez vous choquer de » l'affront, à moins que vous ne le méritiez. Je sai, Monsieur, que, tout » criminel que vous êtes, vous avez encore assez d'honneur pour vous venger de celui qui oseroit vous le dire en public. C'est à cause de cela même » qu'après avoir reçu tant de bottes secrettes de votre part, je me venge » ainsi de vous en toute sûreté. Je vous donne le titre de malhonnête hom- » me, & il faut que vous le supportiez, ou que vous reconnoissiez votre in- » justice; je triomphe de ce que vous ne pouvez m'atteindre, & je ne crois » pas qu'il soit deshonorable d'attaquer ainsi à couvert celui qui s'est tenu en » embuscade pour me blesser.

» Que peut-on dire de plus fort, pour vous convaincre que vous vous étes » rendu coupable du plus indigne procédé qu'il y ait au monde, si ce n'est » qu'il vous expose à ce mauvais traitement, & qu'il est impossible que vous » ne sentiez vous-même la justice d'un tel reproche de la part de votre ami » offensé ?

RODOLPHE DE COUVREUR.

T.

XCII. DISCOURS.

—— —— tibi scriptus, Matrona, Libellus.
MART. Lib. III. Epig. LXVIII.

C'est à vous, Madame, que mon petit Livre s'adresse.



Le Caractére de la jeune *Philopatre.*

OCCUPÉ à réfléchir sur mes travaux pour le Public, j'ai observé qu'une partie du beau Sexe, dont je me suis déclaré l'Ami & le (*d*) Tuteur, y est quelquefois traitée un peu sévérement, c'est-à-dire, que j'ai dépeint quelques Dames d'un mauvais Caractére, sans avoir presque donné jusques-ici aucun éloge direct de celles qui sont bonnes. Là-dessus il m'est venu dans l'esprit plusieurs Dames de ma connoissance, dont les Caractéres mériteroient d'être transmis à la postérité par des Ecrits d'une plus longue durée que les miens. Mais je ne crois pas que cette raison me doive empêcher de les placer dans mon Journal pour tout le tems qu'il subsistera. J'en choisirai quelques-uns, soit de jeunes filles, de femmes mariées, ou de veuves, qui peuvent servir de modéles à tout le Sexe. Celle qui ménera la bande de ce petit nombre d'illustres Héroïnes, sera l'aimable (*e*) *Philopatre.*

Avant que de toucher à son Caractére en particulier, il est bon d'avertir qu'elle est l'unique enfant d'un pere décrépit, dont la vie est attachée à la sienne. Cet honnête homme lui a toujours marqué, dès le berceau, toute la tendresse possible, & il a vu croître ses bonnes qualités avec la prévention d'un pere, qui la crut bientôt au-dessus de tous les autres enfans de son âge, quoiqu'il n'ait jamais cru qu'elle eut atteint au plus haut dégré de perfection, dont elle est capable. Une si grande tendresse a fort contribué à son bonheur; puisqu'elle lit, danse, joue de l'Epinette & du Luth avec la derniére exactitude, & qu'elle employe tous ces talens à divertir le bon vieillard, lorsqu'il est assis dans son fauteuil, & que la goute lui donne quelque relache. *Phi-*

(*d*) L'Auteur fait sans doute allusion à un autre Ouvrage, qu'on lui attribue, & qui a paru sous le titre du *Tuteur*, ou du *Curateur*, en Anglois *the Guardian.*

(*e*) Mot Grec, qui veut dire, *celle qui aime son pere.*

lopatre est dans sa vingt-troisiéme année ; mais les poursuites d'une infinité d'amans, la vigueur de son âge, la sensibilité qu'elle a pour tout ce qui est noble, généreux & poli, avec un bien considérable, n'ont pu la détacher jusques-ici des soins qu'elle prend de son bonhomme de Pere. Il est certain qu'il n'y a pas d'affection si pure, ni si angélique que celle d'un pere pour une fille, soit qu'il l'envisage par rapport, ou sans aucun égard au Sexe dont elle est. Le desir se mêle dans l'amitié que nous avons pour nos femmes, & l'ambition entre dans celle que nous avons pour nos fils ; mais, dans celle que nous avons pour nos filles, il y a quelque chose qu'on ne sauroit exprimer. La vie de cette jeune Demoiselle est renfermée dans son domestique ; elle est d'ailleurs si prompte à s'acquitter de tous les devoirs d'une bonne amie & d'une fidéle compagne, que son pere la trouve par-tout, & qu'elle est toujours présente à son esprit. D'un autre côté, son sexe est si exposé naturellement au danger, soit à l'égard de la fortune ou de l'innocence, que c'est peut-être un nouveau motif de la tendresse paternelle. Il n'y a que des peres qui puissent avoir une juste idée de ces plaisirs & de cette sensation ; mais la grande familiarité que j'ai avec celui de *Philopatre*, fait qu'il m'est échappé quelques-uns des termes dont il se sert, lorsqu'il parle de la tendresse qu'il a pour sa fille.

Il est vrai que cette jeune Demoiselle, toute accomplie qu'elle est, avec toute sa beauté, son esprit & sa bonne mine, emploie tout son tems à choyer son pere. Quel plaisir n'ai-je pas eu quelquefois de la voir à genoux pour aider ce bon vieillard à mettre ses pantoufles ? Les services qu'elle lui rend font toute sa joie, son unique occupation & sa gloire. Lorsqu'une amie de sa défunte mere la pria un jour de vouloir permettre que son fils la recherchât en mariage, elle répondit qu'elle lui étoit fort redevable d'une offre si avantageuse ; mais que, durant la vie de son pere, elle ne souffriroit jamais que son cœur eut aucune attache qui put la détourner du soin qu'elle prenoit de lui rendre le reste de ses jours aussi doux & aussi heureux qu'il étoit possible dans l'état où il se trouvoit. Là-dessus cette Dame s'avisa de lui rappeller, avec un petit souris, la fleur de l'âge qui s'envole ; à quoi *Philopatre*, de cet air franc qui accompagne toujours la vertu, repliqua en ces termes : *J'avoue, Madame, qu'on peut trouver beaucoup de plaisir dans la société d'un honnête homme, que l'on aime tendrement : mais convaincue que mes soins adoucissent les peines d'un homme de bien, dont la vie semble dépendre de mon assiduité auprès de lui, je goûte une si grande satisfaction à m'acquitter de ce devoir, que je la préfere à tout ce que les passions les plus légitimes ont de plus vif & de plus agreable. Je ne sai pas d'ailleurs si la femme d'aucun homme auroit la liberté, ni si moi-même, devenue telle, serois disposée (ce que je craindrois encore plus) à être aussi officieuse que je la suis aujourd'hui auprès de mon pere.* Cet heureux vieillard a sa déclaration qu'elle ne se mariera jamais pendant sa vie, & le plaisir de voir que cet engagement ne lui cause pas la moindre inquiétude. Si l'on vouloit peindre la tendresse filiale dans toute sa beauté, on ne sauroit s'en former une idée plus vive qu'à examiner *Philopatre* occupée à servir son pere aux heures de son lever, de ses repas & de son coucher.

Lorsque

Lorsque la plûpart des jeunes Dames s'amusent à consulter leurs miroirs, & à s'orner pour aller au Bal, à des Assemblées, ou à la Comédie; qu'une Demoiselle qui pourroit être une des principales dans tous ces endroits, soit à l'égard de sa personne, de l'esprit, du bien, ou de la conversation, méprise tous ces divertissemens, pour adoucir les mauvais quarts-d'heure d'un pere décrépit; c'est une résignation véritablement héroïque. *Philopatre* s'acquitte du devoir d'une Garde avec toute la bonne grace d'une Fiancée; & quoique le bon-homme soit quelquefois trop mal pour recevoir la Compagnie, elle est toujours mise d'une maniére si décente, qu'elle est en état de s'y produire.

Disposée à lui sacrifier sa jeunesse, elle ne compte pour rien le sacrifice de ses ajustemens, le soin qu'elle prend de se mettre proprement lui répond de la sincérité de son attachement, & il n'y a personne qui affecte moins qu'elle de se trop négliger. Ce qui augmente la satisfaction du bon vieillard, est de voir que *Philopatre*, dont le mérite & le bien ne peuvent que lui attirer des Lettres amoureuses, l'entretient du récit de ses Conquêtes & joue des airs gais sur le clavecin, pour lui insinuer qu'elle renonce, en sa faveur, à tous ses Amans, quoiqu'on la croiroit alors uniquement formée pour la galanterie.

Ceux qui se regardent comme les modéles de la bonne éducation & de la politesse, seront étonnés d'apprendre que ce bon vieillard, toutes les fois que ses maux lui donnent quelque relâche & qu'il peut soufrir la compagnie, a chez lui des assemblées réguliéres de gens du mérite le plus distingué; que la conversation n'y roule jamais sur les défauts des absens; qu'on y voit régner une bienveillance mutuelle entre les hommes & les femmes sans aucune passion; & que l'on y traite les sujets les plus relevés de la Morale avec la même facilité qu'on y raisonne de toute autre chose: ce qui n'est dû qu'au génie de *Philopatre*, aussi industrieuse à calmer les douleurs de son Pere & à lui rendre la vie aisée, que capable de faire honneur à son Nom.

T.



XCIII. DISCOURS.

——— ——— donec jam sævus apertam
In rabiem verti cœpit jocus, & per honestas
Ire domos impune minax. ——— ———

Hor. L. II. Epist. I. 148.

Ensuite la satyre prenant la place de la raillerie, ce ne fut plus un jeu; ce fut une espéce de fureur, qui s'attaqua à tout le monde, sans épargner même les plus honnêtes familles.

Contre les *Libelles* & les Ecrits satyriques.



IL n'y a rien de plus scandaleux pour un Gouvernement, ni de plus détestable aux yeux de tous les gens d'honneur, que la publication des Libelles & des Satyres; mais il faut avouer en même-tems qu'il n'y a rien de plus difficile à dompter qu'un esprit satyrique. Un Ecrivain colére, qui ne sauroit paroître en public, décharge naturellement sa bile dans des Satyres & des Libelles. Une vieille Femme qui aimoit la joie, à ce que la Fable nous dit, chagrine de voir ses rides dans un grand miroir, où elle se regardoit, le jetta sur le pavé & le cassa en mille piéces; mais occupée à contempler tous ces morceaux avec un plaisir malin, elle ne put s'empêcher de s'apostropher en ces termes: *Qu'est-ce que j'ai gagné par ce coup de ma vengeance? Il n'a servi qu'à multiplier ma laideur, & à me la représenter un million de fois pour une.*

On a proposé d'obliger toute personne qui voudroit publier un Livre, ou une Feuille volante, à s'en reconnoître l'Auteur sous serment, & à insérer son nom & le lieu de sa demeure dans un Registre public.

J'avoue que cette méthode auroit prévenu la publication de tous les Ecrits scandaleux, qui paroissent d'ordinaire sous des noms empruntés, ou sans aucun nom. Mais il est à craindre qu'elle n'eut aussi formé un obstacle au progrès des Sciences, & qu'elle n'eut arraché le bon grain avec l'ivraye. Pour ne rien dire de quelques-uns des plus excellens Livres de piété que nous ayons, écrits par des Auteurs anonymes, qui ont mis toute leur gloire à se tenir cachés, il y a peu d'Ouvrages d'esprit qui paroissent d'abord sous le nom de l'Auteur. On est presque toujours bien-aise de sonder le goût du Public avant que de les reconnoître pour siens; & je crois qu'il y a très-peu de gens capables d'écrire qui voulussent prendre la plume, s'ils ne pouvoient le faire qu'à ces conditions. Pour ce qui regarde les Feuilles volantes que je donne au Public, je déclare tout net que, semblables aux faveurs des Fées, elles ne dureront qu'aussi long-tems que l'Auteur en sera inconnu.

Ce qui augmente la difficulté qu'on trouve à réprimer ces Dispensateurs de la médisance & de la calomnie est, que tous les Partis en sont également coupables, & que le moindre infâme barbouilleur de papier est sou-

tenu par de grands noms, dont il avancé les intérêts par des voies si lâches & si indignes. Je n'ai point entendu parler jusques ici d'aucune sorte de Ministres d'Etat, qui ayent infligé un châtiment exemplaire à un Auteur qui a soûtenu leur Cause par le mensonge & la calomnie, & qui a traité, de la maniére du monde la plus cruelle, la réputation de ceux qu'on regardoit comme leurs Rivaux & leurs Antagonistes. Si ceux qui gouvernent vouloient imprimer une marque éternelle de leur déplaisir à un de ces infâmes Ecrivains, qui leur fait sa cour aux dépens de la réputation d'un Compétiteur, nous verrions bientôt disparoître cette vermine, qui est la honte du Gouvernement & l'opprobre de la nature humaine. Un tel procédé feroit briller un Ministre d'Etat dans l'Histoire, & donneroit de l'horreur à tout le genre humain pour ceux qui le traiteroient indignement, & qui employeroient contre lui les mêmes armes dont il n'auroit pas voulu qu'on usât contre ses ennemis.

Je ne saurois croire qu'il y ait des personnes assez injustes pour s'imaginer que, dans ce que je viens de dire, j'ai eu en vûe un certain parti ou une certaine faction. Tout homme qui a les sentimens d'un Chrétien ou d'un homme d'honneur, ne peut être que fort choqué de cette indigne & abominable pratique, qui est aujourd'hui si commune parmi nous, qu'elle est devenue une espéce de crime national, & qu'elle nous distingue de tous les Peuples qui nous environnent. Je ne puis regarder les plus beaux traits de Satyre lancés contre des Particuliers, & soutenus de quelque apparence de vérité, que comme des marques d'un esprit malin, & fort criminels en eux-mêmes. Tout ce qui note quelqu'un d'infamie, de même que les autres châtimens, est sous la direction du Magistrat, & non pas à la discrétion d'aucune personne privée. De-là vient que *(f) Cicéron* nous dit que, dans les Loix des douze Tables, qui n'étoient point du tout rigoureuses, un Ecrit satyrique, ou un Libelle, qui attaquoit la réputation d'un autre, étoit puni de mort. Mais nous sommes bien éloignés d'en venir à cette rigueur, quoique nos Satyres ne soient pleines que d'obscénités & du langage des Halles. Toute raillerie choquante passe pour spirituelle, & celui qui sait mieux diversifier ses injures est plus habile que son Antagoniste. Ainsi l'honneur de nos familles est ruiné; les plus grands emplois & les titres les plus honorables sont avilis aux yeux du Peuple; les vertus & les qualités les plus éminentes sont exposées au mépris des vicieux & des ignorans. Si un étranger, qui ne sait rien de nos factions, ou un *Anglois*, qui viendra sur la scéne lorsque nos animosités seront ensevelies dans l'oubli, si un tel homme, dis-je, vouloit se former une idée des plus grands génies de tous les Partis qui vivent aujourd'hui dans la *Grande Bretagne*, sur les caractéres qu'en donnent les uns ou les autres de ces abominables Ecrits qui se publient ici tous les jours, pour quelle nation de monstres ne nous prendroit-il pas?

Mais puisqu'un si cruel usage tend à la ruine entiére de toute sorte de bonne foi & d'humanité au milieu de nous, il mérite que ceux qui aiment leur Pa-

(f) Voyez ses Fragmens.

trie, ou qui ont à cœur les intérêts de leur Religion, le regardent avec le dernier mépris, & qu'ils s'y opposent de toutes leurs forces. Je souhaiterois donc que ceux qui se mêlent de publier ces pernicieux Ecrits, ou qui se plaisent à les lire, voulussent réfléchir sur les conséquences qui en résultent. J'ai déja parlé des premiers dans quelques-uns de mes *Discours*, & je n'ai pas fait difficulté de les ranger avec les meurtriers & les assassins. Tout homme d'honneur n'a pas moins d'estime pour une bonne réputation que pour la vie même ; & je ne doute pas que ceux qui attaquent l'une en secret, ne privassent de l'autre, s'ils pouvoient en venir à bout aussi impunément.

A l'égard de ceux qui prennent plaisir à lire & à disperser d'infâmes Libelles, je trouve que leur crime n'est pas fort éloigné de celui des Auteurs eux-mêmes. Par une Loi des Empereurs *Valentinien* & *Valens*, non seulement tout homme qui avoit écrit un Libelle, mais celui qui venoit à le trouver par hasard, sans le déchirer ou le brûler, méritoit la mort. D'ailleurs, afin qu'on ne me croye pas d'une opinion singuliére là-dessus, je vais citer un long passage de Monsieur *Bayle*, homme d'esprit & d'érudition, qui n'avoit pas moins de bon goût, qu'il étoit libre de préjugés.

(*g*) » Je ne saurois comprendre, *dit-il*, qu'une personne qui répand » un Libelle, ait moins d'envie de nuire que celui qui le compose. Mais que » dirons-nous du plaisir qu'on prend à la lecture d'un Libelle diffamatoire ? » N'est il pas bien criminel devant Dieu ? Il faut distinguer. Ou ce plaisir n'est » autre chose qu'un sentiment agréable qui nous saisit, quand nous tombons » sur quelque pensée ingénieuse & bien exprimée ; ou c'est une joie que nous » fondons sur le deshonneur de la personne que l'on diffâme. Je n'ai rien à » dire sur le premier cas ; car peut-être trouveroit-on ma Morale trop éloi- » gnée du *Rigorisme*, si j'assurois qu'on n'est point le maître de ces sentimens » agréables, non plus que de ceux que nous avons lorsque du miel ou du » sucre touchent notre langue. Mais au second cas, tout le monde m'avouera » que le plaisir est un grand péché. Le plaisir au premier cas ne dure guére ; » il prévient notre raison, notre réflexion, & il fait tout aussi-tôt place à la » douleur de voir qu'on attente à l'honneur de son prochain. S'il ne cesse » pas promptement, c'est une marque que l'audace du Satyrique ne nous » déplaît pas, & que nous sommes bien aises qu'il diffâme son Ennemi par » toutes sortes de Contes ; & alors on encourt de droit les peines dont le » Faiseur du Libelle s'est rendu digne. Un Auteur moderne me tombe ici » sous la main : voici ses paroles : *Saint* Grégoire, *excommuniant les Auteurs* » *qui avoient deshonoré le Diacre* Castorius, *n'excepte pas ceux qui lisoient cet* » *Ouvrage ; parce que, si les médisances,* disoit-il, *ont toujours fait les délices des* » *oreilles, & le bonheur du Peuple qui n'a point d'autres avantages sur les honnê-* » *tes gens, celui qui prend son plaisir à les lire, n'est-il pas aussi coupable que* » *celui qui a mis sa gloire à les composer ?* C'est une maxime sûre, que ceux qui

(*g*) Voyez le dernier Article de sa *Dissertation sur les Libelles diffamatoires*, qui se trouve à la fin de son *Dictionnaire Historique & Critique*.

» approuvent une action la feroient agréablement s'ils la pouvoient faire, » c'est-à-dire, si quelque raison d'amour propre ne les empêchoit de s'y » engager. *Il n'y a point de différence*, disoit *Cicéron*, (*h*) *entre conseiller un* » *crime, & l'approuver quand il est fait.* Le Droit Romain a confirmé cette » maxime; il a soumis à la même peine les Approbateurs du mal & les Au- » teurs. On peut donc dire que ceux qui se plaisent à la lecture des Li- » belles diffamatoires, jusques à donner leur Approbation & à ceux qui les » composent & à ceux qui les débitent, sont aussi coupables que s'ils les » avoient composés; car s'ils n'en composent pas de semblables, c'est ou » parce qu'ils n'ont pas le talent d'écrire, ou parce qu'ils ne veulent rien » risquer.

C.

XCIV. DISCOURS.

Est natura Hominum novitatis avida.

PLIN. Hist. Nat. L. XII. Cap. 1.

Les hommes sont naturellement avides de la nouveauté.

Sur les Nouvellistes & les Politiques des Caffés.



Mes Compatriotes n'ont aucun panchant qui excite plus mon admiration que leur soif ardente pour les Nouvelles. Il y a cinq ou six hommes d'esprit qui vivent fort à leur aise du revenu qu'ils tirent de la curiosité du Public. Ils reçoivent tous les mêmes avis du dehors, & souvent énoncés dans les mêmes termes; mais la maniére dont ils les assaisonnent est si différente; qu'il n'y a pas un seul Citoyen, zélé pour les intérêts de l'Etat, qui puisse abandonner tranquillement le Caffé, s'il n'a parcouru chacune de leurs Feuilles volantes. Ces différens aprêts de Nouvelles sont si agréables au goût de mes Compatriotes, qu'ils ne les avalent pas seulement avec plaisir lorsqu'elles sont toutes chaudes, mais lorsqu'elles viennent à leur être servies toutes froides par ces profonds Politiques, qui honorent le Public de leurs Remarques sur chaque article qui nous est envoyé des Pays étrangers. Le Texte nous est donné par une classe d'Ecrivains, & le Commentaire par une autre.

Mais quoique la même chose nous soit racontée dans toutes ces Feuilles-volantes, & si l'occasion le requiert, dans plusieurs articles de la même Gazette; quoi qu'au défaut des Lettres qui nous viennent des pays Etrangers, on nous répéte la même Nouvelle de *Paris*, de *Bruxelles*, de la *Haie*, & de toutes les grandes Villes de l'*Europe*; malgré le nombre infini de Notes, d'Explications, de Réflexions & de diverses Leçons qu'on y ajoûte, le tems nous paroît long & ennuyeux jusques à l'arrivée d'une autre male. Nous attendons avec impatience un détail plus exact, quelle sera la premiere démar-

---

(*h*) *Philip.* II.

che des Cours intéressées, ou quelles seront les suites de celle qu'on a déja faite. Un vent d'Ouest tient toute la Ville en suspens & met la conversation à bout.

Cette grande curiosité doit son origine à nos derniéres guerres, & si elle étoit bien dirigée, elle pourroit être fort utile à celui qui en est animé. D'où vient qu'un homme, qui prend plaisir à la lecture de tout ce qu'il y a de nouveau, ne s'appliqueroit pas à celle de l'Histoire, des Voyages, & de tels autres Livres, où il trouveroit sans cesse dequoi repaître sa curiosité, avec plus de satisfaction & d'avantage qu'il n'en peut recueillir de toutes les Gazettes journaliéres? Un honnête artisan, qui languit tout un Eté après une Bataille, & qui se voit peut-être à la fin éloigné de son compte, en peut voir ici une demi douzaine dans un jour. Il peut lire tout ce qui s'est passé dans une campagne, en moins de tems qu'il n'en met à parcourir les Nouvelles d'une seule Poste. Les Batailles, les Conquêtes & les Révolutions s'y trouvent entassées les unes sur les autres. La curiosité du Lecteur y est excitée & satisfaite à tout moment; ses passions y sont mises en jeu, & il voit presque d'un coup d'œil le succès ou le revers du Parti auquel il s'intéresse, sans rouler dans l'incertitude, & sans dépendre de la Mer & des Vents. En un mot, l'esprit n'aspire pas ici en vain après la connoissance, & il n'est pas tourmenté de cette cruelle soif, qui est le partage de nos fameux Nouvellistes, & de nos grands Politiques des Caffés.

Tous les événemens rapportés dans l'Histoire, & qu'un homme ignoroit, sont des Nouvelles pour lui; & je ne vois pas pour quelle raison un Chapellier de *Chéapside* s'intéresseroit plus aujourd'hui aux démêlés des Cantons Suisses, qu'il ne s'intéressoit autrefois à ceux de la Ligue. Du moins, je crois que tout le monde m'avouera, qu'il importe plus à un *Anglois* de savoir l'Histoire de ses Ancêtres, que celles de ses Contemporains, qui vivent sur les bords du *Danube*, ou du *Borysthène*. A l'égard de ceux qui ne sont pas de cet avis, je les renvoie à la Lettre suivante d'un homme à projets, qui auroit envie de tirer quelque avantage de cette merveilleuse curiosité qu'il voit dans ses Compatriotes.

M. le SPECTATEUR,

» Vous avez remarqué sans doute que ceux qui fréquentent les Caffés, » & qui se plaisent à lire les Nouvelles, aiment à apprendre toute sorte de » faits, de quelque nature qu'ils soient, pourvû qu'ils n'en ayent jamais en- » tendu parler. Une victoire, ou une défaite, leur est également agréable. » Que le Pape ferme, ou qu'il ouvre la bouche d'un Cardinal, ils y trou- » vent leur compte également. Ils sont charmés d'apprendre que la Cour » de *France* est allée à *Marli*, & qu'elle est retournée à *Versailles*. Ils lisent » les Avertissemens qu'on met au bas des Gazettes, avec la même curiosité » que les principaux articles; & ils ne goûtent pas moins de plaisir à être » informés qu'un cheval pie, qui paissoit dans le voisinage d'*Islington*, s'est » égaré, que d'apprendre qu'il y a eu une rude escarmouche entre deux

» corps de Cavalerie. En un mot, ils chérissent tout ce qui s'appelle Nouvelles, quel qu'en puisse être le sujet ou, pour mieux dire, ils ont un appétit dévorant, mais sans aucun goût. Puis donc, Monsieur, que la grande source des Nouvelles, qui vient de la guerre, est sur le point de tarir, & que nos Curieux ont contracté une soif si ardente pour tout ce qui leur paroît nouveau, j'ai examiné leur cas & le mien, & j'ai formé un projet qui peut tourner à notre avantage commun. Je voudrois publier tous les jours une Feuille volante, où j'insérerois tout ce qui se passe de plus considérable dans chaque petite Ville, Bourg, Village, ou Hameau, qui sont à dix milles à la ronde, ou dans l'étendue du *Penny-Post*. Je borne là mes correspondances pour deux raisons; l'une est que le Port des Lettres ne coûtera que peu de chose; & l'autre que je pourrai les recevoir tous les jours. Ainsi mes Lecteurs auront des Nouvelles toutes fraîches, & quantité d'illustres Citoyens, qui ne peuvent aujourd'hui dormir à leur aise, faute de savoir comment va le monde, pourront à l'avenir se coucher tranquilement, puisque ma Feuille paroîtra tous les soirs à neuf heures précises. J'ai fait déja de bonnes liaisons dans tous ces endroits, & j'en ai reçu des Nouvelles bien sûres.

» Par mes derniers avis de *Knight's-Bridge*, le 3. de ce mois, on y avoit arrêté un Cheval, qui passoit dans les prairies d'autrui, & qui n'étoit pas relâché, lorsque les Lettres en sont parties.

» Nous apprenons de *Pankridge*, qu'on y avoit célébré une douzaine de Mariages dans la principale Eglise du lieu; mais on nous renvoie aux Lettres suivantes pour nous dire les noms des personnes intéressées.

» On écrit de *Brompton*, que la veuve *Nielle* avoit reçue plusieurs visites de *Jean Serein;* ce qui fournit matiére à bien des Spéculations dans ces quartiers-là.

» Par une Barque de Pêcheur, qui a touché en dernier lieu à *Hammersmith*, on y a reçu des avis de *Putney*, qu'un certain homme très-connu dans cet endroit-là risque de n'être pas choisi pour un des anciens de l'Eglise; mais, comme cette Nouvelle est venue par eau, nous devons en attendre la confirmation avant que d'y ajoûter foi.

» Les Lettres de *Paddington*, ne disent presque rien, si ce n'est que *Guillaume Siflar*, le châtreur de Cochons, y avoit passé le 5. de ce mois.

» On écrit de *Fulham* que tout y continue sur le même pied. Au départ des Lettres, le bruit couroit qu'on venoit de percer un baril d'excellente Bierre à *Parson's Green;* mais cette Nouvelle demande confirmation.

» Voilà, Monsieur, un échantillon des Nouvelles dont j'ai dessein d'entretenir la Ville, & je ne doute pas que mises dans l'ordre, qu'on observe dans les Gazettes, elles ne soient fort agréables à ces Lecteurs zélés pour l'intérêt du Public, qui prennent plus à cœur les affaires des autres que celles qui les regardent eux-mêmes. Je compte qu'une Feuille volante ainsi tournée, qui nous instruira de ce qui se passe chez nous, ou aux environs de cette Métropole, nous sera plus utile que celle qui ne contient que des avis de *Zug* ou de *Bender*, & qu'elle nous dedommagera de

» cette rareté de Nouvelles, que nous avons sujet de craindre en tems de » Paix. Si mon projet a le bonheur de vous plaire, je vous en communiquerai » bientôt un ou deux autres, & cependant je suis avec tout le respect qui » vous est dû, &c.

C.

XCV. DISCOURS.

Non usitatâ, nec tenui ferar
Pennâ, biformis per liquidum æthera
Vates; neque in terris morabor
Longiùs, invidiáque major
Urbes relinquam. ——— ———

HOR. L. II. Ode XX. 1.

Mécène, la qualité de Poëte m'assure l'immortalité, je sens que mon ame commence à se dégager de ce corps pésant, pour passer dans celui d'un oiseau léger. Bientôt je me verrai au-dessus de l'envie, & je quitterai tout commerce avec les humains. Bientôt détaché de la Terre je m'éléverai dans les airs d'un vol rapide & peu commun.

De la Reconnoissance envers les Hommes & envers la Divinité.



IL n'y a rien qui plaise davantage au cœur de l'Homme que l'exercice de la gratitude. Il y trouve une si grande satisfaction, qu'elle peut lui servir de récompense. La pratique de ce devoir n'est ni difficile ni pénible, comme celle de la plûpart des autres vertus; mais elle est suivie de tant de plaisir, qu'une ame noble & génereuse s'y abandonneroit volontiers, quand même il ne lui seroit pas imposé, ni soutenu d'aucune récompense pour l'avenir.

Si les Hommes se doivent de la Reconnoissance les uns aux autres, combien plus n'en doivent-ils pas à leur Créateur? Non seulement cet Etre suprême nous honore de ses bienfaits; mais il est la source de tous ceux que nous recevons de nos semblables. Tous les avantages dont nous jouissons, de quelque maniére qu'ils nous viennent, tirent leur origine de celui qui est (i) l'Auteur *de tout don parfait, le Pere des lumiéres & des miséricordes, & le Dieu de toute consolation.*

Si la Reconnoissance a tant de charmes pour celui qui l'exerce envers les autres; elle produit des effets encore plus sensibles, lorsqu'elle a pour objet le souverain Monarque de l'Univers, cet Etre bien-faisant, qui nous a donné tout ce que nous possédons, & qui doit remplir un jour toutes nos espérances.

La plûpart des Ouvrages des anciens Poëtes du Paganisme étoient des Hymnes qui s'adressoient directement à leurs Divinités, ou qui tendoient,

(i) S. JACQUES I. 17. & 2. Cor. I. 3.

d'une

d'une maniére indirecte, à célébrer leurs attributs & leurs perfections. Ceux qui connoissent les Ouvrages des Poëtes *Grecs* & *Latins* qui sont venus jusqu'à nous, trouveront cette remarque si bien fondée, s'ils l'examinent de près, que je ne m'étendrai pas là-dessus. Il y a dequoi s'étonner que nos Poëtes Chrétiens n'ayent pas tourné leur esprit de ce côté là, puis sur-tout que l'idée que nous avons de l'Etre suprême est non seulement beaucoup plus vaste & plus noble que celle que pouvoit s'en former un Payen; mais qu'elle est aussi remplie de tout ce qui peut élever l'imagination, & fournir les pensées les plus sublimes.

Plutarque nous parle d'un Payen qui chantoit une Hymne à l'honneur de *Diane*, & qui fondoit son éloge sur ce qu'elle se plaisoit aux victimes humaines, & à divers autres actes de cruauté ou de vengeance; sur quoi un Poëte, qui se trouva présent à la cérémonie, & qui avoit, selon toutes les apparences, des idées plus justes de la Nature Divine, lui dit, d'un ton railleur, que, pour le récompenser de son Hymne, il souhaiteroit, de toute son ame, qu'il eut une fille semblable à la Déesse, qu'il venoit de célébrer. En effet, il étoit impossible de louer aucune de ces fausses Divinités, suivant les idées du Paganisme, sans y mêler des impertinences & des contradictions.

Les *Juifs*, qui, avant le Christianisme, étoient le seul Peuple qui connut le vrai Dieu, ont montré aux Chrétiens de quelle maniére ils devroient employer le divin talent dont je parle ici. Les grands génies que cette Nation a produits, sans les regarder comme des Auteurs inspirés, nous ont transmis quantité d'Hymnes & de saintes Odes, qui pour la beauté de la Poësie, surpassent celles qui nous viennent des anciens *Grecs* & *Romains*, autant que pour le sujet auquel ils les ont consacrées. C'est ce qu'il seroit facile de prouver, s'il étoit nécessaire.

J'ai déja communiqué au Public quelques Piéces de cette nature, qui ont été si favorablement reçues, que j'en vais donner ici une autre dans le même goût.

(*k*) Excitez-vous, livrez-vous, ô mon ame,
Aux saints transports d'un zéle plein de flâme:
Bénissez Dieu qui comble vos souhaits;
Vantez son nom & sa gloire immortelle,
Et conservez un souvenir fidéle
De son amour & de tous ses bienfaits.

(*k*) Voyez *Essai d'une nouvelle Traduction des Pseaumes, en Vers; avec quelques Cantiques par M. Terond*, à Amsterdam, 1715. J'ai mieux aimé insérer ici cette belle Traduction du Pseaume 103, qui a beaucoup de rapport avec l'Hymne *Angloise* de mon Auteur, que de me hasarder à traduire moi-même celle-ci, dans la crainte qu'elle ne perdit trop de sa force & de sa beauté originale en passant par mes mains. Au reste *M. Fr. Terond*, que je viens de citer, & qui étoit né à *Valeraugue*, dans les *Cevenes*, au mois de *Mai* 1639. est mort à la *Haye* le 19. d'*Avril* 1720.

Reconnoiſſez que Dieu, par ſa clémence,
M'a pardonné juſqu'à la moindre offence;
Qu'il a guéri mes maux & mes langueurs;
Que, de la tombe en rachetant ma vie,
Il me la rend de ſa grace ſuivie,
Et de ſes biens dont je ſens les douceurs.

Il me remet dans ma ſanté premiére,
Et je reprens une vigueur entiére;
L'Aigle n'a rien de plus vif, de plus fort,
Tout ſe reſſent de ſon ſecours propice:
L'humble opprimé, que défend ſa juſtice,
Eſt à couvert de ceux qui lui font tort.

De ſes deſſeins Dieu s'ouvrit à *Moyſe*,
Et la Loi ſainte en ſes mains fut remiſe;
Tout Iſraël l'entendit publier.
Le Seigneur eſt doux, pitoyable & tendre,
Riche en tous biens, aimant à les répandre,
Promt au pardon, & lent à châtier.

Si pour dompter nos cœurs trop inflexibles
Sa main ſur nous porte des coups terribles,
De ſon couroux le terme eſt limité:
Et ſa pitié ne permet pas qu'il dure,
Ni que jamais ſa vengeance meſure
Ses châtimens à notre iniquité.

Qui ſe repent voit ſa faute impunie:
Dieu laiſſe agir ſa clémence infinie,
Qui de la Terre atteint juſques au Cieux.
Auſſi par elle, autant loin que l'aurore
L'eſt du couchant, autant plus encore
Tous nos forfaits s'éloignent de nos yeux.

Le Seigneur ſent tout ce que ſent un Pere,
Son cœur s'émeut en voyant la miſére
De qui l'implore & révére ſon nom.
Foibles, abjets, il ſait ce que nous ſommes,
Et ſe ſouvient qu'il a formé les Hommes
D'un vil amas de poudre & de limon.

De leurs beaux jours l'apparence ſuperbe
Paſſe bientôt; ils reſſemblent à l'herbe
Que la faux coupe & qui perd ſa couleur:

D'un vif éclat brille une fleur nouvelle,
Un vent malin vient de passer sur elle,
La fleur n'est plus; l'Homme est tel que la fleur.

Mais du grand Dieu la bonté secourable,
Lorsque tout passe, a jamais est durable,
Et s'étendra sur ceux qui le craindront;
Sur leurs enfans qui de son alliance,
Et de ses Loix cherchent l'intelligence,
Et sur tous ceux qui les observeront.

Le Tout-puissant, Monarque sage & juste;
A dans le Ciel placé son trône auguste;
De-là, par tout son Sceptre étend ses droits.
Tous les Humains, les Potentats eux-mêmes;
Sont gouvernés par ses ordres suprêmes;
Tout reconnoît son Empire & ses Loix.

O vous, douez d'une vertu si grande,
Prêts d'obéir à tout ce qu'il commande,
Prompts à porter par tout ses volontés;
Heureux Esprits, saintes Légions d'Anges,
Joignez vos chants, redoublez vos louanges,
Bénissez Dieu sans cesse & l'exaltez!

Vous de ses mains vaste & pompeux Ouvrage;
Dont on entend en tous lieux le langage,
O Terre, ô Cieux, célébrez son saint Nom,
D'un doux accord qui jamais ne finisse.
Que tout en vous, ô mon ame, bénisse
Un Dieu si grand, si glorieux, si bon!

C. F. T.



XCVI. DISCOURS.

——— Ego, apis Matinæ
More modòque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus, uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.

Hor. L. IV. Ode II. 27.

Pour moi, dont le génie n'a rien d'élevé, semblable à l'Abeille, qui picore le suc des fleurs les plus exquises, je compose dans les bois & le long des ruisseaux de Tivoli *des vers qui me coutent beaucoup.*

Lettre allégorique sur l'Education, l'Etude des Langues, la Poësie & les Ecrits de différentes Nations.



Es Lettres suivantes contiennent des réflexions qui paroîtront de quelque conséquence pour les Savans, & pour ce qui regarde la vie domestique. Il y a dans la premiere une allégorie si bien poussée, qu'elle ne peut être que fort agréable à ceux qui ont du goût pour ce qui est spirituel & joliment tourné.

M. le Spectateur,

» L'autre jour que je me promenois dans un beau jardin, & que j'y observois l'infinie variété de progrès dans les plantes & dans les fleurs, au-delà de celui où elles auroient pu arriver sans la culture, je vins naturellement à réfléchir sur les avantages de l'Education, & sur la maniére dont on s'y prend aujourd'hui. Combien de bonnes qualités de l'esprit, me disois-je à moi-même, ne voit-on pas se perdre, faute d'un pareil soin & d'une égale adresse à les cultiver? Combien de vertus ne voit-on pas étouffées, par la multitude des herbes sauvages qu'on laisse croître avec elles? Quels beaux talens ne voit-on pas tous les jours de venir inutiles, pour être placés dans un mauvais terroir? Qu'il est même rare que les semences de vertu produisent le bon fruit que l'on en pourroit attendre, parce qu'on néglige de cultiver, d'émonder & de manier adroitement nos tendres inclinations & les principaux ressorts qui nous font agir! Enfin ces Spéculations qui naissoient d'elles-mêmes m'entraînerent à conclure qu'il y a une sorte de principe végétable dans l'esprit de tous les hommes lorsqu'ils viennent au monde. Dans les enfans qui tettent, les semences demeurent ensevelies & cachées, juqu'à ce qu'au bout de quelque tems elles poussent des *feuilles* intellectuelles, qui sont les *mots*; dans une autre saison les *fleurs* commencent à paroître avec toute la diversité des couleurs les plus vives, & tous les traits enjoués d'une imagination brillante; le fruit, qui se forme ensuite, est d'abord verd, âcre, désagréable au goût, & ne sauroit être

» cueilli, jusqu'à ce que meuri par le soin & la vigilance, il se découvre » dans toutes les belles productions de la Philosophie, des Mathématiques, » & d'un raisonnement exact : lorsque ces fruits sont parvenus à une juste » maturité, & qu'ils sont d'une bonne sorte, ils fournissent à l'esprit la » nourriture la plus solide. Je réfléchis de nouveau sur les feuilles intellec- » tuelles, dont j'ai dit un mot, & je trouvai qu'il y avoit presque autant de » variété entre elles, qu'il en paroît dans le cercle des végétaux. J'y apperçus » aisément les feuilles souples & brillantes, de l'*Italien* ; la légéreté & le » mouvement perpétuel de celles du tremble *François* ; les arbres toujours » verds des *Grecs* & des *Latins*, le mirthe *Espagnol*, le chêne *Anglois*, le » chardon d'*Ecosse*, le lotier (*l*) d'*Irlande*, les feuilles épineuses du houx » *Allemand* & *Hollandois*, l'ortie *Polonoise* & *Russienne*, outre une infinité de » Plantes Etrangéres venues d'*Asie*, d'*Afrique* & d'*Amérique*. Je vis plu- » sieurs arbres stériles, qui n'avoient que des feuilles ; sans aucune espérance » de porter jamais ni fleurs ni fruit : les feuilles de quelques-uns étoient aro- » matiques & d'une forme réguliére, au lieu que celles des autres étoient de » mauvaise odeur, & de forme irréguliére. Je m'étonnai de voir une troupe » de vieux Botanistes bizarres, qui passoient toute leur vie à contempler » quelques feuilles séches qui viennent d'*Egypte*, du Pays des *Cophtes* d'*Ar-* » *menie*, ou de la *Chine*, pendant que d'autres s'occupoient à recueillir, » dans des herbiers à plusieurs gros volumes, toutes les feuilles de quelque » arbre particulier. Les fleurs divertissoient de la maniére du monde la plus » agréable par la merveilleuse variété de leurs figures, des couleurs, & » des odeurs, quoique la plûpart séchassent bientôt, & qu'elles ne durassent » tout au plus qu'une année. Quelques Fleuristes de profession en font leur » étude continuelle, & méprisent tous les fruits ; on voit aussi de tems en » tems un petit nombre de bourrus qui employent toute leur vie à cultiver » une seule tulippe ou un œillet carné : mais le plus joli de tous les amuse- » mens est de bien choisir ces fleurs, de les mêler ensemble, & d'en faire » des bouquets pour les présenter aux Dames. On observe que l'odeur des » fleurs d'*Italie*, de même que celle de ses autres parfums, est trop forte » & qu'elle offense le cerveau ; que l'odeur de celles de *France*, quoique » chamarrées de diverses couleurs vives & éblouissantes, est foible & passa- » gére ; que les fleurs d'*Allemagne* & du *Nord* n'ont que peu ou point d'odeur, » ou qu'elle est quelquefois désagréable. Les Anciens avoient le secret de » perpétuer la beauté, & la couleur de quelques unes de leurs plus belles » fleurs, qui ont conservé leur éclat jusques à ce jour, & que peu de Mo- » dernes ont l'art d'imiter. Ces fleurs semées à propos font un charmant » effet, & peuvent servir d'ornement à un festin ; mais lorsqu'on les aime » trop & qu'on les prodigue, c'est une espéce de maladie. Il est rare de trou- » ver une plante aussi vigoureuse que l'oranger, & qui donne tout à la fois

---

(*l*) C'est le Trefle sauvage jaune, que les *Irlandois* appellent *Shambrogue*, & dont ils mettent un brin sur leurs chapeaux le jour de la Fête de *S. Patrice*, qui est le Patron de l'Isle.

» des feuilles d'un beau verd éclatant, des fleurs d'une odeur agréable & » un fruit délicieux. Je suis, *&c.*

Mon cher SPECTATEUR,

Lettre sur une Femme grondeuse.

» Vous nous avez donné en dernier lieu un excellent (*m*) *Discours* sur » la force de la coutume, & sur le merveilleux effet qu'elle a de nous ren- » dre tout agréable. Je ne saurois nier que je n'aye reçu pour plus de deux » sols d'instruction par la lecture de ce Discours, & qu'il ne soit bien de » mon goût en général; mais, sans compliment, j'ai de bonne foi quel- » que chagrin de voir que je ne puis croire avec vous que la coutume a la » vertu de nous rendre tout agréable. En un mot, j'ai l'honneur d'être associé » à une jeune Dame, qui est, en bon *François*, une des plus célébres Gron- » deuses qu'il y ait pour son âge. Deux mois après que nous fûmes ensemble, » elle s'en donna librement au cœur joye avec moi & avec mes domesti- » ques; & quoique je sois accoutumé à ce charivari depuis trois années, je » ne sai si c'est ma faute, mais je n'en suis pas plus à mon aise que je l'étois » dès les premiers jours. J'ai raisonné là-dessus avec ses Parens, qui me di- » sent tous que sa Mere & sa grand'Mere étoient l'une & l'autre de cette » humeur : desorte que je ne dois pas attendre qu'elle en revienne; puisque » c'est un mal de famille, & qu'il roule dans le sang. Ayez la bonté de me » donner un petit mot d'avis sur mon état : je ne vous demande pas que » vous me le rendiez agréable; ce seroit trop exiger de vous : mais seu- » lement que vous me fournissiez les moyens de le supporter avec indiffé- » rence. Je suis, *&c.*

» *P. S.* Pour rendre justice à cette pauvre enfant, je dois vous avertir » que notre Mariage n'a pas été de son choix, non plus que du mien; qu'à » cause de cela même j'évite de lui donner aucun sujet de plainte, & que » nous vivons mieux ensemble que ne font d'ordinaire ceux qui se haïssoient » avant que de s'épouser. D'ailleurs, afin de ne manquer pas de respect en- » vers ceux qui nous ont donné le jour, ma chere Moitié maudit mon Pere & » ma Mere, & je maudis les siens, pour avoir fait notre Mariage.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les fausses Comparaisons de ceux qui parlent en public.

» Souvenez-vous, s'il vous plaît, de faire imprimer ce billet en *Italique*, » afin que tout le monde y prenne mieux garde. Je n'ai autre chose en vûe que » d'avertir tous ceux qui parlent en public, soit au Barreau, dans les Chai- » res de nos Eglises, ou dans toute autre assemblée, que leurs Comparaisons » ne sont pas toujours fort exactes. Il se commet de si grands abus à cet égard, » que j'ai résolu de vous exposer à l'avenir tous ceux qui viendront à ma » connoissance : Qu'on se le tienne pour dit. Dimanche dernier, un Prédica-

(*m*) C'est le XC. de ce Volume.

» teur, que je ne nommerai pas, & qui voulut censurer ses Auditeurs, parce » qu'ils étoient debout pendant qu'il lisoit les Priéres, les apostropha en ces » termes : *On croiroit, à vous voir, que semblables à l'Elephant vous n'avez* » *point de genoux*. Or j'ai vû moi-même, à la Foire de S. *Barthelemy*, un Ele- » phant qui se mit à genoux pour recevoir sur son dos le spirituel M. *Rago-* » *tin*. Je suis, &c.

T.

XCVII. DISCOURS.

Atqui vultus erat multa & præclara minantis.

Hor. L. II. Sat. III. 9.

Cependant, à votre air on s'attendoit à voir éclore mille belles choses.



LA Lettre suivante, dont je régalerai aujourd'hui le Public, vient de la même Plume qui m'a écrit celle que j'ai inséré dans le XCIV.* *Discours* de ce Volume, & où l'Auteur propose de publier une Gazette qui renfermera toutes les Nouvelles du voisinage de cette grande Ville, & tout ce qui se passe dans l'étendue de notre *Penny-Post*.

Monsieur,

» L'acueil favorable que vous avez fait à ma derniére Lettre, où j'ai bro- » ché mon nouveau projet d'une Gazette, m'encourage à vous en commu- » niquer deux ou trois autres de la même espéce. Il faut du moins que vous » sachiez, Monsieur, qu'on vous regarde comme le (*n*) *Lowndes* du mon- » de Savant, & qu'on ne croit pas qu'aucun projet d'acte pour les Subsi- » des puisse être admis, ni qu'il soit raisonnable jusqu'à ce que vous l'avez » approuvé, quoique l'argent qui en doit revenir se léve sur nos propres » fonds, & qu'il soit destiné au service du Public.

Projet d'une *Gazette*, qui contiendra tous les bruits sourds qui courent par la Ville, & qui se disent à l'oreille de tout le monde.

» J'ai pensé plus d'une fois qu'une *Gazette remplie de bruits sourds*, écrite » tous les jours de Poste, & envoyée par tout le Royaume, de même que » le Manuscrit de M. *Dyer*, de M. *Dawkes*, ou de tout autre Historien épis- » tolaire, pourroit être aussi bien reçue du Public, qu'avantageuse à l'Auteur. » Par les bruits sourds, j'entens ces Nouvelles qui se débitent comme des » secrets, & qui procurent une double satisfaction à celui qui les reçoit, en ce

(*n*) C'est un des plus habiles Arithméticiens qu'il y ait en *Angleterre*, & qui, depuis le regne de *Charles II.* jusques à présent, a presque toujours été Sécretaire de la Trésorerie. Il est aussi Membre de la Chambre des Communes, où il est consulté comme un oracle sur la plûpart des Bills qui regardent les Taxes & chargé du soin de les dresser lui-même. C'est à cette occasion qu'on l'a vû souvent nommé dans les Gazettes.

» qu'elles regardent la vie cachée des particuliers, & qu'elles sont toujours » mêlées de quelque trait scandaleux. Ces deux ingrédiens recommandent » un article, d'une façon toute extraordinaire, aux oreilles des personnes » curieuses. La maladie des Grands qui occupent les premiéres Charges du » Royaume, les visites rendues ou reçues, entre chien & loup, par des » Ministres d'Etat, les amours & les mariages clandestins, les galanteries » secrettes, les pertes qui se font au jeu, les brigues pour les emplois publics, » avec leur bon ou leur mauvais succès, sont les matériaux sur lesquels je veux » travailler. J'ai deux personnes en main, dont chacune représente celles » de son espéce, qui me doivent fournir tous les bruits sourds, que j'ai » résolu de communiquer à mes Correspondans. L'une est M. *Pierre Walsiger*, descendu de l'ancienne famille des *Walsigers*; & l'autre la vieille » Madame *Brouïne*, qui a une tribu si nombreuse de filles dans nos deux » grandes Villes de *Londres* & de *Westminster*.

» M. *Walsiger* a un petit parloir dans la plûpart de nos Caffés. Si vous êtes » seul avec lui dans une grande chambre, il vous méne à l'un des coins, » & vous parle à l'oreille. Je l'ai vû s'asseoir avec sept ou huit personnes, » qui lui étoient absolument inconnues, & après avoir regardé de tous cô- » tés, s'il n'y avoit personne qui l'entendit, leur communiquer à voix basse, » & sous le sceau du secret la mort d'un certain Seigneur à la campagne, » qui étoit peut-être dans ce moment à la chasse du Renard. Si, lorsque vous » entrez dans un Caffé, vous y voyez un cercle de têtes qui se panchent » vers le milieu de la table, & fort près les unes des autres, il y a dix » à parier contre un que mon ami *Walsiger* est du nombre. Il lui est arrivé » une fois d'avoir publié le bruit du jour à huit heures du matin au Caffé de » *Garraway*, à midi à celui de *Guillaume*, & avant deux heures à celui » de *Smyrne*. Lorsqu'il a lâché un secret de cette maniére, j'ai eu le plai- » sir de voir bien des gens le répéter de la seconde main à l'oreille les uns des » autres, & s'en dire eux-mêmes les Auteurs; car, afin que vous le sa- » chiez, Monsieur, ce qui anime le plus à divulguer ces bruits sourds à » l'oreille est l'envie que chacun a de vouloir paroître dans le secret, & pas- » ser pour un homme qui voit plus de personnes de considération qu'on ne » s'imagine.

» Après vous avoir donné le caractére de M. *Walsiger*, il est juste d'en ve- » nir à la vieille Madame *Brouïne*, cette vertueuse femme, qui doit me com- » muniquer tout ce qui se passe de particulier à la toilette, avec tous les se- » crets & toute la politique du beau sexe. Vous saurez donc que le petit mur- » mure de cette Dame est d'une influence si maligne, qu'il brûle comme un » vent d'Est, & qu'il ternit toute réputation sur laquelle il souffle. Elle a un » talent fort singulier à faire des mariages clandestins, & l'hyver dernier elle » maria plus de cinq Dames de qualité avec leurs valets de pied. Son souffle » peut rendre enceinte une jeune Demoiselle qui ne respire que la vertu, & » infecter un jeune homme très-sain de maux qu'on n'oseroit nommer. Elle » peut changer une visite innocente en une intrigue criminelle, & un sa- » lut fait de loin en un rendez-vous. Elle peut appauvrir le riche, & dégra-

» der

» der le noble. En un mot, elle peut vous insinuer que tels hommes sont des » fripons ou des sots, jaloux ou de mauvaise humeur, ou, si l'occasion le re» quiert, vous apprendre les fautes de leurs bisayeules, & attaquer la mémoi» re d'honnêtes cochers qui ont été dans leurs tombeaux depuis plus de cent » ans. Avec de tels secours, je ne doute pas que je ne puisse fournir une très» jolie Gazette. Si vous approuvez mon dessein, je commencerai à divulguer » mes bruits sourds dès la premiere Poste, & je me flatte que tous mes cha» lands m'en sauront bon gré, puisque chaque article sera un mot dit à l'o» reille, & qu'il leur confiera un secret.

» Mais ce n'est pas le seul projet qui me roule dans la tête, j'en ai un autre » qui regarde la publication d'une Brochure, & que je soumets à votre ju» gement. Vous savez, Monsieur, qu'il y a divers Auteurs en *France*, en *Al-* » *lemagne*, & en *Hollande*, aussi-bien que dans notre pays, qui publient, » tous les mois, ce qu'ils appellent une *Histoire des Ouvrages des Savans*, où » ils nous donnent un extrait des Livres qui paroissent en plusieurs endroits de » l'*Europe*. Pour moi, j'aurois dessein de publier tous les mois, une *Histoire* » *des Ouvrages des Ignorans*. Diverses productions modernes de mes Compa» triotes, dont plusieurs font très-belle figure dans la République des hom» mes sans Lettres, m'encouragent à cette entreprise. Peut-être que je pas» serai en revûe, dans cette Brochure, une infinité de Piéces qui ont paru » dans les Journaux étrangers, & qui ne devoient pas être admises dans » des Ouvrages ornés d'un si beau titre. Je pourrai de même y exami» ner certaines Piéces qui paroissent, de tems en tems, sous les noms de ces » Messieurs qui se complimentent les uns les autres, dans les Assemblées » publiques, & qui se donnent le titre de *Savans*. Nos Auteurs qui écrivent » en faveur de quelque parti me fourniront aussi une grande variété de su» jets, pour ne rien dire des Editeurs, des Commentateurs, & de tels autres, » qui n'ont souvent aucun discernement. Je ne m'étendrai pas davantage sur » cet article : mais si vous croyez que j'en puisse venir à bout, je m'y appli» querai avec tout le soin & toute l'ardeur que mérite un Ouvrage si utile. Je » suis, *&c.*

C.



XCVIII. DISCOURS.

Αἰδὼς οὐκ ἀγαθὴ ———

Hes. Opera & Dies. v. 315.

Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.

Hor. L. I. Epist. XVI. 24.

Combien de Fous en cachant leur mal par une mauvaise honte mettent obstacle à leur guérison.



JE ne pus m'empêcher de sourire à l'ouie d'un conte qu'on me fit hier sur le chapitre d'un jeune homme fort modeste, qui, prié à dîner chez un de ses amis, & peu accoutumé à boire, n'eut pas le courage de refuser aucune des santés qu'on lui portoit; mais qui enflamé tout d'un coup par le vin, choqua tout le monde, & jetta une bouteille à la tête du Gentilhomme qui le régaloit. C'est ce qui m'a donné occasion de réfléchir sur les mauvais effets d'une modestie vicieuse, & de me rappeller un mot de *Brutus*, qui se trouve dans *Plutarque*, je veux dire que *toute personne qui n'a pas appris à refuser certaines choses a été bien mal élevée*. On peut dire que cette fausse modestie a produit autant de vices parmi les deux sexes que l'impudence la plus outrée, & qu'elle est d'autant plus déraisonnable, qu'elle cherche plutôt à satisfaire les autres qu'à se donner quelque plaisir, & qu'elle est accompagnée d'un certain remords dans l'acte même, au lieu que les autres habitudes vicieuses ne le font sentir qu'après coup.

Il n'y a rien de plus aimable que la vraie modestie, ni de plus digne de mépris que la fausse. L'une garde la vertu, & l'autre la trahit. La vraie modestie a honte de faire quoi que ce soit qui répugne aux principes de la droite raison: la fausse modestie a honte de tout ce qui est opposé à l'humeur de la compagnie. La premiere évite tout ce qui est criminel, & la seconde tout ce qui n'est pas à la mode. Celle-ci n'est qu'un instinct général & indéterminé; celle-là n'est que le même instinct limité & borné par les régles de la prudence & de la religion.

Nous pouvons conclure que cette modestie est fausse & vicieuse, qui engage un homme à faire quoi que ce soit de mauvais ou d'indiscret, ou qui le détourne d'une démarche toute opposée. Combien d'hommes ne voit-on pas, qui, dans les affaires de la vie civile, prêtent des sommes au-delà de leurs forces, cautionnent pour des gens qu'ils n'aiment guéres, donnent des Lettres de recommandation à d'autres qu'ils ne connoissent point, procurent des emplois à ceux pour qui ils n'ont aucune estime, vivent d'une maniere qu'ils désaprouvent eux-mêmes, & tout cela, s'il vous plaît, parce qu'ils n'osent pas résister aux sollicitations, aux importunités ou à l'exemple?

Cette fausse modestie ne nous engage pas seulement à des actions indiscretes, mais souvent à de très-criminelles. Lorsqu'on accusa *Xenophane* de timidité, parce qu'il ne vouloit pas jouer son bien aux dez; *J'avoue*, dit-il, *que je suis fort timide, car je n'ose pas faire une mauvaise action.* Au contraire, le faux modeste se prête à tout, & il ne craint que de se singulariser dans la compagnie où il se trouve. Il s'abandonne au torrent; il dit & fait tout ce que l'on veut, quelque déraisonnable qu'il puisse être, pourvû que cela soit en vogue dans le parti qui domine. Que plusieurs n'ayent pas honte de parler ou d'agir d'une maniere indigne, & que celui qui se trouve avec eux ait honte de se gouverner par les principes de la raison & de la vertu, c'est la disposition la plus ridicule, quoique très-commune, dont la nature humaine soit capable.

J'ai insinué d'ailleurs que la fausse modestie empêche de faire ce qui est bon, & conforme aux loix de l'honneur & de la bienséance. Mes Lecteurs en ont vû sans doute divers exemples, qu'ils peuvent se rappeller ici. Pour moi, je ne m'arrêterai qu'à une seule réflexion, que je fais avec quelque peine; je veux dire que nos *Anglois* ont une espéce de honte qui leur est particuliére dans tout ce qui se nomme religion. Un homme bien élevé n'ose découvrir ses véritables sentimens là-dessus, & il est souvent obligé de paroître plus libertin qu'il n'est, s'il veut s'entretenir avec les gens du bel air & à la mode. Notre modestie excessive nous fait rougir de tous les exercices de piété & de dévotion. Ce foible prévaut de jour en jour; ensorte que, dans plusieurs familles bien nées, le maître du logis est si modeste, qu'il n'ose pas bénir les viandes à sa table, ni en rendre graces à Dieu; quoique cela soit en usage parmi toutes les Nations qui nous environnent, & que les Payens eux-mêmes l'ayent pratiqué. Nos Gentilshommes *Anglois*, qui voyagent dans les pays Catholiques Romains, sont fort surpris de voir que les personnes du plus haut rang se mettent à genoux dans leurs Eglises, & qu'elles ont leurs dévotions en particulier, hors des heures destinées au service public. Dans ces pays-là, un Officier, ou un homme d'esprit & qui aime le plaisir, craindroit de passer non seulement pour impie, mais pour mal élevé, s'il se couchoit, ou se mettoit à table, sans avoir fait sa priere. On observe le même extérieur de religion parmi tous les Réformés des pays Etrangers, & il se mêle si bien dans toute leur conduite, qu'un *Anglois* est tenté de les taxer d'hypocrisie & d'affectation.

Le peu de ce dehors religieux, qu'on remarque chez nous, peut venir à certains égards de cette modestie qui nous est naturelle; mais on doit en attribuer la principale cause à cette foule de *Sectaires*, dont la nation fut inondée au tems de la grande révolte sous *Charles I.* Ils porterent l'hypocrisie si loin, qu'ils avoient converti toute notre Langue en un véritable jargon d'enthousiasme, & qu'après le rétablissement de *Charles II.* on crut ne pouvoir jamais trop s'éloigner de la conduite & de la pratique de ces gens-là, qui s'étoient servis du manteau de la Religion, pour exécuter leurs desseins pernicieux. C'est ce qui nous fit donner dans l'extrémité opposée; la moindre apparence de dévotion fut traitée de *Puritanisme*, & les beaux

esprits ou les libertins, qui eurent la vogue sous ce regne, la tournérent si bien en ridicule, avec tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'elle n'a presque osé paroître depuis ce tems-là. Nous sommes ainsi tombez peu à peu dans cette fausse modestie qui a presque banni du milieu de nous toute apparence de Christianisme dans les démarches ordinaires de la vie civile, & qui nous distingue de tous nos voisins.

Quoi qu'on ne puisse jamais trop détester l'hypocrisie, il me semble qu'on doit la préférer à l'impieté ouverte. Elles sont toutes deux également dangereuses pour celui qui s'y abandonne; mais à l'égard des autres, l'hypocrisie n'est pas si pernicieuse que l'irréligion démasquée. Le juste milieu qu'on doit prendre est d'être vertueux de bonne foi, & de laisser voir au monde que nous le sommes. Je ne sache pas qu'il y ait dans l'Ecriture sainte une menace plus terrible, que celle qui est dénoncée contre ces faux modestes, qui ont honte de se déclarer devant les hommes sur un point de si grande importance.

C.

XCIX. DISCOURS.

—— Quidquid dignum sapiente,
bonòque est.

HOR. L. I. Epist. IV. 5.

Tout ce qui peut nous rendre plus sages & plus vertueux.

De la Foi & de la Morale.



LA Religion peut-être considérée sous deux chefs généraux, dont l'un comprend ce que nous devons croire, & l'autre ce que nous devons pratiquer. Par les choses que nous devons croire, j'entens tout ce qui nous est révélé dans la Sainte Ecriture, & que les seules lumiéres de la raison ne pouvoient nous découvrir; par les choses que nous devons pratiquer, je veux dire tous ces devoirs que la raison, ou la Religion naturelle nous prescrivent. Je donnerai le nom de *Foi* aux premieres, & celui de *Morale* aux autres.

Si nous examinons les personnes les plus accoutumées à réfléchir, nous trouverons qu'il y en a plusieurs qui élévent tant la nécessité de la Foi, qu'ils en négligent la Morale; & qu'il y en a plusieurs autres qui se forment une si haute idée de la Morale, qu'ils ne rendent pas à la Foi l'obéissance qui lui est dûe. L'homme parfait, ou qui tend à la perfection ne devroit négliger ni l'une ni l'autre. C'est ce qui paroîtra de la derniére évidence, si l'on pése bien les avantages qui nous en reviennent, & qui feront le sujet de ce *Discours.*

Quoique les devoirs du Chrétien se réduisent en général à la Morale &

à la Foi, & que chacune ait ses prérogatives en particulier, la premiere l'emporte sur l'autre à divers égards.

1. Parce que presque toute la Morale, suivant l'idée que je viens d'en établir, est d'une nature fixe & immuable, & qu'elle durera dans toute l'éternité, lorsque la Foi ne subsistera plus & qu'elle sera changée en conviction :

2. Parce qu'on peut-être en état de faire plus de bien, & de se rendre plus utile au monde, par la Morale sans la Foi, que par la Foi sans la Morale :

3. Parce que la Morale donne une plus grande perfection à la nature humaine, en ce qu'elle tranquillise l'esprit, qu'elle calme les passions, & qu'elle avance le bonheur de chacun en particulier :

4. Parce que la régle pour la Morale est beaucoup plus certaine que celle de la Foi, puisque toutes les Nations civilisées du monde s'accordent avec les points essentiels de la Morale, autant qu'elles différent sur ceux de la Foi :

5. Parce que l'incrédulité n'est pas d'une nature si maligne que le vice, ou, pour envisager la même raison sous une autre vûe, parce qu'on convient en général qu'un incrédule vertueux peut être sauvé, sur-tout dans le cas d'une ignorance invincible, & qu'il n'y a point de salut pour un Croyant vicieux :

6. Parce que la Foi semble tirer sa principale, si ce n'est pas même toute sa vertu, de l'influence qu'elle a sur la Morale. Nous en serons bientôt convaincus, si nous examinons en quoi consiste l'excellence de la Foi, ou de notre créance à la Religion révélée.

1. Il me semble donc qu'elle consiste en premier lieu à expliquer divers points de Morale, & à les porter à un plus haut dégré de perfection :

2. A nous fournir de nouveaux & de plus puissans motifs pour nous encourager à la pratique de la Morale :

3. A nous donner des idées plus justes de l'Etre suprême & à nous le rendre plus aimable ; à nous inspirer plus de tendresse pour les autres, & à nous procurer une connoissance plus exacte de nous-mêmes, soit par rapport à la grandeur ou à la bassesse de notre nature :

4. A nous montrer la noirceur & la difformité du vice, qui, dans le systême Chrétien, est si énorme, que plusieurs de nos Théologiens nous représentent celui qui posséde toutes les perfections, & qui en est le souverain Juge, comme un Etre qui hait autant le péché, qu'il aime la personne sacrée qui en a fait l'expiation.

5. La Foi est la méthode ordinaire qui nous est prescrite pour rendre la Morale efficace & capable de nous obtenir le salut.

Je n'ai touché ces divers Articles qu'en termes généraux : mais tout Homme accoutumé aux Discours de cette nature peut aisément les étendre plus loin, & en tirer des conséquences qui peuvent lui être utiles dans la conduite de sa vie. Il y en a une qui est si palpable, qu'elle ne sauroit lui échapper ; je veux dire que son plan de Morale ne peut être exact, s'il n'est appuyé sur celui de la Foi chrétienne.

D'ailleurs je poserai trois ou quatre maximes qui me paroissent naître de ce que je viens d'avancer :

I. Que nous devons bien prendre garde à n'établir pour un article de Foi rien de tout ce qui ne sert pas à la confirmation ou au progrès de la Morale.

II. Qu'aucun article de Foi ne peut être légitime & authentique, s'il affoiblit ou renverse les devoirs de la Religion, ou ce que j'ai appellé jusques-ici la Morale.

III. Que le partisan le plus zélé de la Morale, ou de la Religion naturelle, ne sauroit craindre aucun danger de sa profession du Christianisme, tel qu'il est enseigné dans sa pureté par notre Eglise Anglicane.

IV. Que dans tous les articles douteux, il faudroit examiner, avant que de les admettre, toutes les conséquences fâcheuses qui en peuvent résulter, supposé qu'ils soient erronés.

Par exemple, sur la dispute qu'il y a, si l'Eglise est en droit de persécuter les Hérétiques, il est certain que la persécution remplit ceux qui la souffrent de haine, d'animosité & du ressentiment le plus vif; outre qu'on les engage à professer ce qu'ils ne croient pas, qu'on les prive des plaisirs & des avantages de la société civile, qu'on les dépouille de leurs biens, qu'on ternit leur réputation, qu'on ruine leurs familles, qu'on leur rend la vie amére, & qu'on les fait expirer au milieu des supplices les plus cruels. A la vûe de ces terribles conséquences, avant que d'agir sur le principe, d'où elles naissent, ou de le recevoir pour un article de ma Religion, je voudrois qu'on m'en donnât d'aussi bonnes preuves que celles qu'on peut fournir d'une vérité mathématique.

Dans ce cas l'injure faite à notre prochain est évidente; mais le principe qui nous y anime, est douteux & sujet à la dispute. L'une est une violation manifeste des plus légitimes devoirs de la Morale, au lieu qu'il est très-incertain si le zéle qu'un homme témoigne pour ce qu'il croit, la vraie Foi le justifiera. Si notre Religion produit la charité aussi bien que le zéle, je me flatte qu'elle n'en donnera jamais de si cruels exemples. Pour conclusion, je dirai avec un excellent Auteur, que *nous avons assez de zéle pour nous haïr, mais que nous n'en avons pas assez pour nous aimer les uns les autres.*

C.



C. DISCOURS.

Decipimur ſpecie recti. —— ——

Hor. A. P. v. 25.

Nous nous laiſſons tromper par une apparence de bien.



Os défauts & nos égaremens nous ſont ſi peu connus, que nous les prenons pour des marques de notre mérite. C'eſt ce qui nous tranquilliſe au milieu de leurs ſiniſtres effets, qui nous anime à les produire, à les augmenter, & à nous en eſtimer davantage. De-là vient qu'une infinité de chiméres inconcevables, de divertiſſemens ridicules & d'actions extravagantes nous fourniſſent mille plaiſirs, & nous expoſent aux yeux des autres ſous un point de vûe, dont nous croyons être en droit de nous glorifier. Il eſt certain qu'il y a quelque choſe de ſi amuſant pour l'heure dans cet état de vanité & de ſatisfaction mal fondée, que les plus ſages ont choiſi un monde chimérique pour décrire ſes charmes, & qu'ils l'ont nommé *le Paradis des fous.*

Rêve ſur les Illuſions que les Hommes ſe font.

Peut-être que ce dernier trait paroîtra une fauſſe penſée à quelques-uns, & qu'il pourroit ſouffrir un autre tour que celui que j'ai en vûe ; mais je ne tâcherai pas ici de les ramener là-deſſus, puiſqu'il m'eſt arrivé en dernier lieu de tomber moi-même dans une viſion.

Il me ſembla donc que je fus tranſporté ſur une montagne verdoyante, fleurie, & où l'on pouvoit monter aiſément. L'*Erreur* aux yeux louches, & l'*Opinion* vulgaire à pluſieurs têtes, qui ſe mêloient de ſortilége, & qui ſe faiſoient aimer par leurs enchantemens, demeuroient au haut de cette montagne, qui me parut fort large. Une infinité de perſonnes venoient les aborder par deux ſentiers différens. Quelques-uns, qui avoient l'air le plus hautain & le plus déciſif, alloient tout droit à l'*Erreur*, ſans attendre aucun guide ; d'autres, qui étoient d'un naturel plus doux, s'adreſſoient d'abord à l'*Opinion* vulgaire, qui, après les avoir étourdis de leurs éloges, les envoyoit à l'*Erreur.*

Lorſque nous fûmes arrivés au ſommet de la montagne, où l'*Opinion* habitoit, nous y vîmes pluſieurs Hommes qu'elle entretenoit, & qui s'y étoient rendus avant nous. Sa voix étoit agréable ; elle répandoit une odeur agréable à meſure qu'elle parloit ; & il ſembloit qu'elle eût une langue pour chacun d'eux en particulier : auſſi-tôt ils s'imaginoient qu'elle faiſoit leur éloge, & qu'elle leur promettoit un Paradis, pour ſervir de récompenſe à leur mérite. C'eſt ce qui nous obligea de la ſuivre, juſqu'à ce qu'elle nous introduiſit dans ce bienheureux ſéjour. Nous remarquâmes d'ailleurs en chemin que tout le monde s'attribuoit de beaux talens, qu'ils ſe louoient eux-mêmes, ou les uns les autres, à cette occaſion, & qu'ils blâmoient ceux qui n'en étoient pas ornés, ou qui ne les poſſédoient pas à un ſi haut dégré qu'eux.

Enfin, nous approchâmes d'un berceau formé par des arbres, dont les branches entrelacées les unes avec les autres faisoient un treillage épais. L'*Erreur* assise à l'entrée dans un endroit que l'art avoit un peu obscurci, étoit vêtu d'une robe blanchâtre pour se déguiser & mieux ressembler à la *Vérité*. Comme celle-ci est toûjours environnée d'une lumiére, qui éclate aux yeux de ses adorateurs, & qui leur sert à découvrir les beautés de la nature; de même l'autre s'étoit munie d'une baguette magique, pour l'imiter en quelque chose, & plaire par des illusions. Après avoir levé sa baguette, & murmuré quelques mots entre les dents, elle voulut nous régaler d'une apparition glorieuse, nous tournâmes d'abord les yeux vers l'endroit du Ciel qu'elle nous indiquoit, & nous y vîmes un objet bleuâtre & délié qui s'éclaircit peu à peu, de même que les brouillards se dissipent en Eté sur le haut des montagnes lorsque le Soleil avance dans sa carriére, jusqu'à ce que le Palais de la *Vanité* parut à notre vûe.

Cet édifice élevé sur des nuages ondés, qui lui servoient de fondement, n'étoit soutenu que par la Magie. Le chemin à travers lequel nous y montâmes étoit aussi varié que l'Arc-en-Ciel, & le zéphir qui soufloit autour de nous charmoit les sens. Les murailles de ce Palais n'étoient dorées qu'en apparence; sa voûte formée en rond ressembloit à une de ces vessies qui s'élévent sur l'eau, & ses colomnes du plus bas rang, minces & légéres, étoient du bel Ordre *Corinthien*.

Arrivés à la porte, qui n'étoit point gardée, & fondés sur leur prétendu mérite, nos voyageurs y entrerent, sans vouloir attendre que personne les conduisît. Nous trouvâmes dans la salle divers Phantômes, qui, après avoir roulé d'un côté & d'autre, se joignirent à ceux de la troupe, dont ils adoptoient les sentimens. Là parurent l'*Honneur* en décadence, qui n'avoit rien à produire de tous les exploits de ses ancêtres qu'un vieux Ecusson; l'*Ostentation*, qui n'ouvroit la bouche que pour se donner des éloges, & la *Galanterie*, qui marchoit sur le bout des pieds. Au fond de la salle, sous un magnifique dais, enrichi de tout ce qu'il y a de plus gai & de plus éclatant, il y avoit un thrône, sur lequel étoit assise la *Vanité*, ornée de plume de Paon, & que ses adorateurs regardoient comme une autre *Venus*. Le petit garçon, qui étoit auprès d'elle pour lui servir de *Cupidon*, & qui obligeoit tout le monde à se prosterner devant elle, se nommoit l'*Entêtement*. Il tournoit les yeux à diverses reprises vers lui-même, sans se mettre en peine des objets qui l'environnoient, & il empruntoit ses armes de ceux-là même qu'il vouloit vaincre. La fléche qu'il tiroit contre le soldat étoit garnie du plumet de celui-ci; le dard qu'il lançoit contre l'Homme d'esprit étoit aîlé avec les plumes, dont ce dernier écrivoit; & la pointe de celui qu'il décochoit contre les riches, prévenus de leur mérite, étoit d'or ou d'argent; qu'il enlevoit de leurs trésors. Il enlaçoit les politiques dans des filets tissus de leurs propres ruses; il amolissoit le cœur des belles avec le feu qu'il prenoit de leurs yeux, & il enflamoit l'ambition des Orateurs avec les traits & les éclairs qui sortoient de leur bouche. Au pied du Thrône, on voyoit trois fausses *Graces*: la *Flatterie* avec une coquille de fard à la main, l'*Affecta-*

tion

tion avec un miroir, & la *Mode*, qui changeoit sans cesse la tournure de ses habits. Celles-ci ne cherchoient qu'à maintenir les Conquêtes de l'*Entêtement*, & chacune en particulier y employoit son artifice. La *Flatterie* donnoit de nouvelles couleurs à tout ; l'*Affectation* de nouveaux airs & des apparences, qui n'étoient pas communes, à ce qu'elle disoit, & la *Mode* ne se bornoit pas à cacher quelques défauts naturels, mais elle ajoutoit au dehors quelques beautés étrangéres.

Occupé à réfléchir sur ce qui paroissoit à mes yeux, j'entendis dans la foule une voix qui plaignoit le triste état des Hommes, ainsi balotés par le souffle de l'*Opinion*, déçus par l'*Erreur*, animés par l'*Entêtement*, & abandonnés à toutes les supercheries de la *Vanité*, jusqu'à ce que la *Honte* & la *Pauvreté* les assaillent. Ce bruit ne fut pas plutôt répandu, qu'il y eut un désordre général ; enfin je vis sortir un vénérable Vieillard d'un air grave & résolu, qu'on vouloit punir pour avoir formé ces plaintes. Il me parut disposé à ouvrir la bouche pour se défendre ; mais je ne remarquai personne qui eut envie de lui donner audience. La *Vanité* lui sourit d'un air dédaigneux ; l'*Entêtement* le regarda d'un œil plein de colére ; la *Flatterie*, qui le reconnut pour la *Franchise*, se couvrit le visage d'un masque & lui tourna le dos ; l'*Affection* secoua son éventail, lui fit la moue, & le traita d'*Envieux* ou de *Calomniateur*, & la *Mode* prétendit que c'étoit du moins un *Incivil*. Ainsi joué & méprisé de tous, il fut banni de l'assemblée pour avoir mal parlé de gens de mérite qui figurent dans le monde, & l'on résolut d'une commune voix d'en user toûjours de même à son égard par tout où on le trouveroit.

J'avois bien senti d'abord la vérité de ses premieres plaintes, mais j'étois en doute sur l'accomplissement de ses derniers mots, lorsqu'il se fit tout d'un coup un grand bruit au dehors, & que nous vîmes la porte assiégée d'une foule de harpies. La *rage* & la *défiance* entrerent aussi-tôt, suivies du *trouble*, de la *honte*, de l'*infamie*, du *mépris* & de la *pauvreté*. La *Vanité* disparut, avec son *Cupidon* & ses *graces* ; tous ses sujets prirent la fuite pour se cacher dans des trous & des petits coins ; mais, à ce que me dit un des assistans qui étoit auprès de moi, il y en eut plusieurs qui furent condamnés à demeurer en prison ou dans des caves, à vivre seuls ou avec peu de monde ; c'est-à-dire à professer les Arts méchaniques les plus vils emplois de la vie civile. » Mais ceux-ci, *ajoûta-t-il d'un air dédaigneux*, » sont de » ces Hommes qui voudroient habiter ce Palais, quoi que leur mérite & leurs » richesses ne répondent ni à l'éclat du lieu, ni à la dépense qu'on y doit » faire. Nous avons déja vû plus d'une fois des scénes pareilles à celles qui » vient d'arriver ; attendez que le tumulte soit passé, & vous ne manquerez » pas de revoir bien-tôt la même magnificence «. De crainte que cet Homme, qui me parut incorrigible, ne s'arrêtat ici, jusqu'à ce qu'on le saisit, je le remerciai de son avis & je gagnai la porte, où quelques-uns, effrayés par l'exemple des autres, s'étoient déja rendus, quoi qu'ils eussent d'abord méprisé les plaintes de la *Franchise* : Mais dès qu'ils eurent touché le seuil de la porte, ils furent bien surpris de voir que l'Illusion de l'*Erreur* étoit dissi-

pée, & que tout l'édifice étoit suspendu en l'air sans aucun fondement solide. Nous apperçûmes tout d'un coup qu'il n'y avoit qu'un saut très-dangereux qui put nous tirer de-là, & je condamnai mille fois ma curiosité mal entendue qui m'exposoit à un tel péril. D'ailleurs, à mesure que la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes diminuoit, il me sembla que le Palais s'abaissoit avec nous, qu'après s'être bornés au juste dégré d'*Estime* qui leur étoit dû, cet endroit de l'édifice, où nous étions, toucha la terre, & qu'il disparut à notre sortie. Je ne sai point au reste, si ceux que nous y laissâmes s'apperçurent de notre descente; mais je ne le croyois point alors. Quoi qu'il en soit, mon Rêve finit ici, & il m'a donné occasion de réfléchir toute ma vie sur les funestes effets qui naissent de l'*Erreur* & de la *Vanité*.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les *Civilités* malséantes, qui se pratiquent dans les Eglises.

» Je vous écris cette Lettre, pour vous prier de vouloir attaquer de nouveau un abus insigne, qui est sur tout à la mode entre les personnes les » plus polies & les mieux élevées; je veux dire les Cérémonies, les Révérences, les Chucheteries, les Souris, les Coups d'œil & de tête, avec les autres tours familiers de se saluer les uns les autres, qui se pratiquent dans nos » Eglises, qui nous enlévent un tems qu'on pourroit mieux employer, & » qui paroissent tout-à-fait incompatibles avec notre devoir & le but qu'on » doit se proposer dans nos Assemblées religieuses. J'avoue que ces salutations » peuvent être de la bienséance à la Comédie; mais cela même est une preuve qu'elles ne quadrent pas dans les lieux destinés au culte de la Divinité. » J'ai observé moi-même plus d'une fois, dans les Pays Catholiques-*Romains*, » que les personnes de la premiere qualité, les plus proches parens & les » amis les plus intimes, passent, dans leurs Eglises, les uns près des autres, » sans donner presque aucun signe qu'ils se connoissent, attentifs qu'ils sont, » ou qu'ils doivent être, à quelque chose de plus sérieux, & qui doit occuper uniquement leur esprit. J'ai oui dire que les *Mahométans* ont aussi un » respect fort louable pour leurs Mosquées, & je ne doute pas que l'exemple des uns ou des autres à cet égard ne soit digne de notre imitation.

» Je ne saurois m'empêcher d'admirer ici la mémoire prodigieuse de ces » dévots ou dévotes, qui, au retour de l'Eglise, peuvent rendre un compte exact de la parure de deux ou trois cens personnes. Je ne conçois » pas même, eu égard à l'infinie variété des habits, comment il est possible » que les deux heures, qu'on employe d'ordinaire au Service public, suffisent pour s'inculquer tout cela dans la tête, outre le soin qu'ils ont les uns » & les autres de s'acquitter en même tems du devoir qu'éxige le lieu, & » de pousser sans doute de vives éjaculations vers le Ciel. Il y a un endroit du Nouveau Testament, où il est dit que (*) *la femme doit se couvrir la tête d'un voile, à cause des Anges;* c'est-à-dire, selon quelques In-

(*) 1. *Corinthe* XI. 10.

» terprêtes, *à cause des jeunes hommes.* Si cette explication est bien fondée, » le passage ne quadre pas mal ici.

» Lorsque vous vous trouverez d'humeur à écrire sur un pareil sujet, » n'oubliez pas, je vous en conjure, celui que je viens de toucher. Je suis, » &c.

T.

CI. DISCOURS.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

Hor. L. I. Sat. V. 44.

Il n'y a rien, à mon sens, de comparable à un ami qui est de belle humeur.



Caractére de ce qu'on appelle un Homme agréable en Compagnie.

CElui qui est d'une humeur agréable en Compagnie a tant de pouvoir sur tous ceux qu'il divertit, qu'ils ne prennent pas garde à ses défauts, & qu'une certaine indolence, qui est inséparable de toutes ses actions, lui réussit beaucoup mieux, que la diligence & l'assiduité des autres qui n'ont pas le même talent qu'il posséde. *Dacinthe* manque de paroles en toutes sortes d'occasions, légéres ou importantes; & lorsqu'on l'a bien drapé sur cet indigne défaut, on conclut à la fin, *Après tout, c'est un Homme charmant. Dacinthe* est un mari bourru & incommode; mais cela n'empêche pas que les femmes qui le blâment là-dessus ne terminent leur critique en ces mots, *après tout, c'est un Homme fort agréable. Dacinthe* n'est rien moins qu'exact sur le chapitre de l'honneur, de la civilité, ou de la complaisance; mais tout cela ne mérite aucune attention; *car c'est un Homme fort divertissant.* Lorsque cette qualité est accompagnée de sentimens nobles & vertueux, il n'y a rien qui plaise davantage; mais lorsqu'elle est seule & qu'elle ne sert qu'à couvrir une foule de mauvaises qualités, il n'y a personne que l'on doive éviter avec plus de soin que votre homme de belle humeur. Cet Homme agréable noircira votre réputation par un trait satyrique, il vous tournera en ridicule, il débauchera votre femme ou votre fille, & malgré tout cela, il est le bien venu par tout où il paroît. Il lui est assez ordinaire de ne penser qu'à sa propre satisfaction, sans avoir aucun égard à l'état ou à l'intérêt des autres, & de l'acheter même à leurs dépens, quelques chagrins qu'il leur en coûte. Ceux qui ne l'examinent pas ainsi de près risquent de se laisser entraîner à ses douces insinuations. L'Auteur de la Lettre suivante porte la chose si loin, qu'il croit que les Libertés & les Privileges de l'*Angleterre* ont été à la merci d'un de nos Monarques par cela seul qu'il étoit de cette humeur agréable.

M. le SPECTATEUR,

Caractére de *Charles II.*

» Il n'y a point de foible où les hommes tombent si naturellement que » dans l'orgueil, ni aucune passion qui soit si variée : elle paroît sous toutes » sortes de formes. N'est-ce pas même une question, si elle fait plus de bien » que de mal au monde, & s'il n'y a pas un orgueil qu'on peut appeller » vertueux & louable ?

» Cette passion toute seule, mal dirigée, nous expose aux traits de la flat- » terie ; & celui qui veut bien se donner la peine de favoriser agréablement » notre inclination, ne manque jamais de s'insinuer dans notre esprit, sur » tout s'il est notre supérieur.

» On pourroit en fournir divers exemples, tirés de la conduite d'un de nos » Monarques, & en donner un recueil intitulé : *Les bons Mots de Charles II.* » Ce Prince, d'un naturel à se familiariser & d'un accès facile, aimoit beau- » coup à voir & à être vû. Un si heureux tempérament, qui flattoit au su- » prême dégré la vanité de son peuple, lui rendit un meilleur service auprès » de ses fidéles Sujets, que toutes ses autres vertus, quoi qu'il en eut plu- » sieurs ; & il n'y a nul doute que, s'il eut voulu abuser de son pouvoir » à cet égard, il n'eut pu obtenir d'eux tout ce qu'il auroit souhaité, quand » même la chose auroit tourné à leur préjudice. Mais tout le monde sait » que ce bon Prince, qui aimoit à pousser & à souffrir une raillerie, ne fit » aucun mauvais usage de son ascendant ; qu'il préferoit le plaisir à l'am- » bition, & qu'il se piquoit de primer dans le combat des coqs, les cour- » ses des chevaux, les bals & les comédies. Il étoit si gai dans ces occa- » sions, qu'il inspiroit la joie à tous ceux qui le voyoient. Il dîna plus d'une » fois avec ses bons Citoyens de la Ville de *Londres* le jour que leur nouveau » Maire est installé dans sa Charge, & il étoit de ce repas l'année que le » Chevalier *Robert Viner* fut élevé à cet emploi. Fidéle Sujet de Sa Majesté, » qu'il aimoit tendrement, si vous voulez bien me passer ce terme, le Che- » valier, ravi de l'honneur que son Prince lui faisoit, & qui plus est échauf- » fé, par les santés réitérées qu'il bûvoit à la Famille Royale, devint si bon » ami du Roi, qu'il poussa la familiarité un peu au-delà des régles de la » bienséance. Le Roi, qui savoit très-bien se démêler de toute sorte d'em- » barras, après avoir insinué quelque chose de son dessein à la compagnie, » s'évada tout doucement, pour éviter le cérémonial, & aller joindre son » carosse qui l'attendoit dans la cour de (*o*) l'Hôtel de Ville. Mais le Maire » ne s'en fut pas plutôt apperçu, qu'il courut après lui, le saisit par la main, » lâcha un serment & lui dit à haute voix, *Sire, vous resterez avec nous* » *pour vuider une autre bouteille.* Le Monarque enjoué le regarda par-dessus » l'épaule, avec un petit souris ; car je le vis alors, & il me semble que » je le vois encore. Il ajoûta d'un air gracieux, ce vers de l'ancienne chan- son,

(*o*) En Anglois, *Guild-Hall.*

Tout Homme saoul est aussi grand qu'un Roi,

» & retourna d'abord à la salle du festin, pour complaire à son hôte.

» Je vous ai rapporté ce trait, M. le *Spectateur*, parce que j'en fus moi-» même le témoin, comme je vous l'ai déja dit, & vous ne devez pas le ré-» voquer en doute, quoi qu'un tel exemple soit assez rare. Mais vous » allez voir par la suite, qu'un motif plus fort m'a engagé dans ce récit. Ce » même Lord Maire érigea la Statue Equestre de son Monarque de belle » humeur à (*p*) *Stocks-Market*, & rendit de très-grands services à la Cou-» ronne. Ce fut aussi à l'enjouement de ce bon Prince que ses fidéles Sujets » dûrent la résolution qu'il prit de fermer l'échiquier, & de saisir le bien » qu'ils y avoient. Tout le monde sait qu'il donna diverses preuves de la » bonté de son naturel, & un très-habile Ecrivain, qui a publié son ca-» ractére, a dit de lui fort joliment, *Qu'il n'avoit pas été Roi un quart-» d'heure pendant son Regne.* Il admettoit en sa présence des idiots & des » fous, & j'ai vû des gens qui se vantoient de s'être battus à coup de poing, » ou avec le sabre, ou d'avoir pris du poison devant lui. En un mot, il étoit » de si bonne humeur, qu'il n'y avoit pas une seule ame qui osât se plaindre » sous son Gouvernement. De-là vient qu'il dissipoit, avec la plus grande fa-» cilité du monde, tous les soupçons qu'on pouvoit se former contre lui, & » que le Peuple, qui le voyoit d'une humeur si agréable, ne craignoit rien de » terrible de sa part. En conséquence de la priére que vous avez faite en der-» nier lieu à vos correspondans, je vous ai donné ces traits historiques de la » vie de Charles II, & je suis, &c.

T.

(*p*) C'est un Marché près de la Bourse.



CII. DISCOURS.

Omnia quæ sensu volvuntur vota diurno
Pectore sopito reddit amica quies.
Venator defessa toto cùm membra reponit,
Mens tamen ad silvas & sua lustra redit.
Judicibus lites, aurigis somnia currus,
Vanáque nocturnis meta cavetur equis.
Me quoque Musarum studium sub nocte silenti
Artibus assuetis sollicitare solet.

CLAUD. Præf. L. III. *de raptu* PROSERP.

Tous les désirs qui occupent l'esprit durant la veille, se retracent dans le cerveau pendant le sommeil. Lorsqu'un chasseur étendu dans son lit se repose de la fatigue du jour, son esprit retourne dans les bois & court après le gibier. Les Juges ne pensent la nuit qu'à des Procès, & ceux qui s'exercent à la course ne voyent que des chariots & des chevaux & ne songent qu'à cotter l'obelisque, afin de remporter le prix. L'amour que j'ai aussi pour les Muses ne me donne point de relâche, & me sollicite la nuit à composer des vers.

Rêve sur une *Balance* qui servoit à découvrir le véritable poids de toutes choses, ou la juste valeur de tout ce que les Hommes estiment.



JE m'amusois en dernier lieu à comparer cet endroit d'*Homére*, où il nous représente *Jupiter*, la Balance à la main, pesant les destinées d'*Hector* & d'*Achille*, avec celui de *Virgile*, où le même Dieu est introduit occupé à peser les destins de *Turnus* & d'*Enée*. Je remarquai, à cette occasion, que la même maniere de penser & de s'exprimer regnoit dans tous les pays orientaux, comme on peut le voir dans ces beaux passages de la sainte Ecriture, où il est dit, (*q*) que le grand Roi de *Babylone* avoit été *pesé à la balance*, le jour avant sa mort, & *trouvé léger*; (*r*) que Dieu *pése les montagnes au crochet & les côteaux à la balance*; (*s*) *qu'il met le poids aux vents*; qu'*il balance les nuées* & les tient en équilibre; (*t*) *qu'il pése les esprits*, ou les actions des Hommes, & toutes leurs calamités dans une Balance. J'ai observé ailleurs que *Milton* avoit en vûe ces exemples, ou quelques autres du même tour, dans cette belle description, où il représente l'Archange & l'esprit malin prêts à se livrer bataille, lorsque la balance parut au Ciel, & que les suites de ce combat y étant pesées, ils furent obligés de se retirer.

Plusieurs de ces amusantes idées s'emparerent si bien de mon esprit, avant que de m'endormir, que leur mélange avec les autres excita dans mon ima-

(*q*) DAN. v. 27.
(*r*) ESA. XL. 12.
(*s*) JOB. XXVIII. 25. & XXXVII. 16.
(*t*) *Prov.* XVI. 2.

gination un rêve fort singulier. Il me sembla que, rentré dans mon cabinet, j'étois assis sur mon fauteuil, où je m'étois abandonné à cette agréable spéculation, & que ma lampe brûloit devant moi, comme à l'ordinaire. Occupé ici à méditer sur divers sujets de Morale, & à examiner la nature de plusieurs vices & vertus, qui servent de matiére aux *Discours* que je donne tous les jours au Public, je crus voir des balances d'or suspendues par une chaîne de même métal au-dessus de la table où je m'appuyois, lorsque tout d'un coup il y eut des poids jettés par monceaux de l'un & de l'autre côté. Après un sérieux examen de ces poids, je trouvai qu'ils marquoient la juste valeur de tout ce que les hommes estiment. Pour en faire un essai, je mis le poids de la Sagesse dans un bassin, & celui des Richesses dans l'autre; mais celles-ci parurent d'une si grande légereté, que le bassin, où étoit leur poids, s'éleva tout d'un coup & alla toucher le fléau.

Avant que de passer outre, je dois avertir mes Lecteurs que ces poids ne faisoient pas sentir leur pesanteur naturelle, jusqu'à ce qu'ils fussent mis dans les balances d'or, & qu'il m'étoit impossible de connoître lesquels étoient pesans ou légers, pendant que je les tenois à la main. Je l'éprouvai diverses fois; par exemple, après avoir mis, dans un des bassins, le poids de l'Eternité, j'eus beau placer dans l'autre ceux du Tems, de la Prospérité, de l'Affliction, de l'Abondance, de la Pauvreté, de l'Intérêt, du Succès, avec plusieurs autres, qui paroissoient fort pesans à la main, ils furent incapables de remuer le bassin opposé; & ils n'auroient jamais pû en venir à bout, quand même on y auroit joint le poids du Soleil, des Etoiles & de la Terre.

Je n'eus pas plutôt vuidé les bassins, que je mis dans l'un les poids d'une infinité de titres d'Honneurs, de Pompes, de Triomphes, avec plusieurs autres de la même nature. Je vis ensuite auprès de moi un petit poids brillant, que je mis par hazard dans l'autre bassin; mais je fus bien surpris de voir qu'il contrepesoit tous les autres, & que la balance étoit dans un exact équilibre. Je voulus examiner le nom gravé sur ce petit poids, & je trouvai que c'étoit la Vanité. Il y en avoit divers autres, qui me parurent d'une égale pesanteur, & qui servoient de contrepoids l'un à l'autre. J'en fis l'épreuve à l'égard de quelques-uns; par exemple, entre l'Avarice & la Pauvreté, les Richesses & le Contentement, *&c.*

J'apperçus outre cela divers poids de la même figure qui sembloient correspondre l'un à l'autre; mais qui, placés dans les deux bassins, devinrent tout d'un coup très-différens. Tels étoient ceux de la Religion & de l'Hypocrisie, de la Pédanterie & du Savoir, de l'Esprit & de la Vivacité, de la Superstition & de la Piété, de la Gravité & de la Sagesse, avec plusieurs autres.

A la vûe d'un poids sur lequel il y avoit des lettres gravées de part & d'autre, curieux de savoir ce que c'étoit, j'y lûs d'un côté ces mots: *Suivant le style des hommes*, & au-dessous, *Calamités*. On voyoit de l'autre côté ces paroles: *Dans le langage des Dieux*, & au-dessous, *Bénédictions*. Je trouvai même que la valeur intrinseque de ce poids alloit beaucoup plus loin que je n'aurois cru, & qu'il l'emportoit sur ceux de la Santé, des Richesses, de la bonne Fortune, & de plusieurs autres, qui paroissoient plus pesans à la main que celui-là.

Il y a un proverbe en *Ecosse* qui dit qu'*une once de naturel vaut une livre d'Acquis*, & dont la vérité me parut bien sensible, lorsque je vis la différence qu'il y avoit entre le poids des Talens naturels & celui du Savoir que l'on acquiert par l'étude. L'observation que je fis sur ces deux poids m'ouvrit un vaste champ pour de nouvelles découvertes ; car quoique le poids des Talens naturels pesât beaucoup plus que celui du Savoir, il pesa cent fois plus qu'à l'ordinaire, dès qu'ils furent mis tous deux ensemble dans le même bassin. J'observai la même chose à l'égard de la Foi & de la pratique des Vertus morales ; car quoique le dernier poids l'emportât sur l'autre séparément, il acquit mille fois plus de pesanteur par sa jonction avec le premier, qu'il n'en avoit tout seul. Cet étrange Phénomène parut en d'autres cas, tels qu'entre l'Esprit & le Jugement, la Philosophie & la Religion, la Justice & l'Humanité, la solidité des Pensées & la clarté du style, & une infinité d'autres couples, qu'il seroit trop long de rapporter ici.

Comme dans un rêve, on méle presque toujours le grave ou le sérieux avec le badin ou le ridicule, il me sembla que je fis plusieurs autres expériences d'un ordre plus enjoué. Par exemple, je trouvai qu'un Octavo *Anglois* pesoit fort souvent plus qu'un Folio *François* ; & qu'un ancien Auteur, *Grec* ou *Latin*, l'emportoit sur une Bibliothéque entiére de Modernes. Je mis ensuite un de mes *Discours* qu'il y avoit sur la table, dans un des bassins, & une piéce de deux sols dans l'autre. Mes Lecteurs ne me demanderont pas quelle fut l'issue de cette expérience, s'ils veulent bien se rappeller la premiere que j'ai rapporté ci-dessus. Ce n'est pas tout, je mis les deux Sexes dans la balance, mais puisqu'il est de mon intérêt de les ménager l'un & l'autre, on me pardonnera bien si je n'en dis pas le résultat. D'ailleurs l'occasion étoit si belle que je ne pus m'empêcher de mettre dans l'un des bassins, les principes d'un *Tory*, & dans l'autre ceux d'un *Whig* ; mais en qualité d'homme qui a toujours observé une exacte neutralité dans cet ouvrage, on me dispensera de révéler ce qui m'en parut, quoiqu'après avoir examiné l'un des poids, j'y trouvai le mot (*u*) *Tekel* gravé dessus en lettres capitales.

Je fis plusieurs autres expériences de la même nature ; & quoiqu'il ne me reste pas assez de place pour les insérer dans ce *Discours*, peut-être y aura-t-il quelque occasion de le publier une autre fois. J'ajouterai seulement ici qu'à mon réveil j'eus du chagrin de voir mes balances d'or évanouies ; mais je résolus d'en tirer cette leçon pour l'avenir ; c'est-à-dire, qu'au lieu de mépriser ou d'estimer aucune chose sur ce qui en paroît au dehors, de régler mon estime & l'envie de les posséder sur leur valeur intrinseque.

C.

(*u*) Ou *Thekel*. Voyez Dan. V. 27.

CIII. DISCOURS.

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti; caret invidendâ
Sobrius aulâ.

Hor. L. II. Ode X. 5.

Qui sait mépriser la médiocrité plus précieuse que l'Or, content d'une vie sobre & commode, qui le met à couvert du mépris & de l'envie, ne veut pour logement ni une maison pauvre & malpropre, ni un vaste & magnifique Palais.



JE goûte un plaisir incroyable à trouver dans un ancien Auteur Grec ou *Latin*, quelque passage qui n'a pas été observé, ou que je n'ai vû cité aucune part. Telle est cette belle Sentence de *Theognis*, qui dit que *les Richesses font disparoître le vice*, & que *la Pauvreté obscurcit la Vertu*, ou pour la traduire mot à mot, qu'*entre les hommes, il y en a quelques-uns dont les vices sont couverts par les Richesses, & d'autres dont les Vertus sont cachées par la Pauvreté.* Il n'y a personne qui ne se puisse rappeller divers exemples de gens riches, qui ont divers défauts, qu'on ne releve pas, ou plutôt qu'on ne voit point du tout, par cela même qu'ils sont riches. D'un autre côté, je ne crois pas qu'on puisse trouver une description plus naturelle d'un pauvre homme, dont le mérite est englouti par la Pauvreté, que dans cet endroit de l'*Ecclésiaste*, où il est dit: (*v*) *Il y avoit une petite Ville, avec peu d'habitans, contre laquelle est venu un grand Roi, qui l'a environnée, & qui a bâti de grands Forts contre elle: mais il s'y est trouvé un pauvre homme sage qui l'a délivrée par sa prudence, & nul ne s'est souvenu de ce pauvre homme-là. Alors j'ai dit, la prudence vaut mieux que la force; & cependant la prudence de ce pauvre homme a été négligée, & l'on n'entend point parler de ses faits.*

Sur les effets de la *Pauvreté* & des *Richesses.*

Un milieu entre les deux extrémités semble être la situation la plus avantageuse pour acquérir la sagesse. La Pauvreté occupe trop nos pensées à la recherche de ce qui peut soulager nos besoins, & les Richesses les employent trop à jouir du superflu; de sorte que, pour me servir des paroles de *Cowley* dans une autre occasion, *il est difficile qu'un homme ne détourne jamais les yeux de la vérité, lorsqu'il est toujours engagé dans une bataille ou dans un triomphe.*

Si nous regardons la Pauvreté & les Richesses comme capables de produire des vertus & des vices dans l'esprit de l'homme, on peut remarquer qu'il y en a des unes & des autres qui naissent de la Pauvreté, mais qui différent des vertus & des vices qui doivent leur origine aux Richesses. L'hu-

(*v*) Chap. IX. 14, 15, 16.

milité & la patience, l'industrie & la tempérance sont très-souvent les bonnes qualités d'un Pauvre. L'humanité & le naturel bienfaisant, la magnanimité & l'honneur sont aussi souvent le partage du Riche. D'ailleurs, la Pauvreté est presque toujours accompagnée d'envie, de fraude, d'une complaisance aveugle & rampante, de murmures, de soucis & d'inquiétudes. Les Richesses exposent un homme à l'orgueil & à la débauche, à une sotte vanité & à un grand attachement aux plaisirs du monde. Ainsi un état mitoyen, comme je l'ai deja insinué, est le parti le plus sûr & le plus avantageux pour s'éclairer l'esprit & se former à la vertu. C'est là-dessus qu'*Agur* fondoit sa priére, qui est si pleine de sagesse, qu'elle nous a été conservée dans la Sainte Ecriture. (*x*) *Je t'ai demandé deux choses*, disoit-il à Dieu, *ne me les refuse pas durant ma vie. Eloigne de moi la vanité & le mensonge : ne me donne ni Pauvreté ni Richesses ; nourris-moi du pain de mon ordinaire ; de peur que je ne te renie dans l'abondance, & que je ne dise, Qui* est *l'Eternel ? de peur aussi que devenu pauvre, je ne dérobe, & que je ne prenne* en vain *le Nom de mon Dieu.*

Aristophane, dans une de ses Comédies, a mis en œuvre une charmante Allégorie, que je vais rapporter ici en abrégé. Quoiqu'elle ne semble renfermer d'abord qu'une satyre contre les gens riches, il y a quelques endroits où l'on trouve une espéce de comparaison entre la Pauvreté & les Richesses, qui approche de celle que nous venons de voir.

» *Chremyle*, qui étoit un vieillard, honnête homme & fort pauvre, eut » envie de laisser de grands biens à son fils. Il consulta là-dessus l'Oracle » d'*Apollon*, qui lui répondit de suivre le premier homme qu'il trouveroit » à la sortie du Temple. Le personnage qu'il rencontra étoit aveugle & pa- » roissoit un vieillard sordide; mais, après l'avoir suivi de lieu en lieu, il » trouva enfin que c'étoit *Plutus*, le Dieu des Richesses, qui venoit du logis » d'un Avare. *Plutus* lui dit qu'étant petit garçon il avoit souvent déclaré » tout haut, que devenu majeur il ne distribueroit les Richesses qu'aux hon- » nêtes gens, que là-dessus *Jupiter*, qui craignit les fâcheuses conséquences » de cette résolution, le priva de la vûe, & le laissa courir par le monde » dans l'état où il le voyoit. *Chremyle* obtint avec assez de peine qu'il allât » chez lui, où il trouva une vieille femme couverte de haillons, qui avoit » été sa fidéle compagne depuis bien des années, & qui se nommoit la *Pau- » vreté*. Sur ce que cette bonne vieille refusa de se retirer aussi vîte qu'il au- » roit voulu, il la menaça de la chasser, non seulement de la Cabane, » mais aussi de toute la *Gréce*. La *Pauvreté* plaide alors sa cause avec beaucoup » de vigueur, & représente à son ancien Hôte, que, si elle est forcée à sortir » du pays tous les Métiers, les Arts & les Sciences seront bannis avec elle ; » & que, si tout le monde étoit riche, il n'y auroit plus la pompe, les orne- » mens & les commodités de la vie qui faisoient souhaiter les Richesses. » Elle parle ensuite de tous les avantages qu'elle procure à ses Adorateurs, soit » à l'égard de la santé ou de l'activité, en ce qu'elle prévient la goute, l'hy-

(*x*) Prov. XXX. 7, 8, 9.

» dropisie, la pesanteur & l'intempérance. Mais, quelque bonne raison qu'elle » alléguât pour soutenir ses droits, elle se vit enfin réduite à décamper. *Chremyle* pensa d'abord aux moyens de redonner la vûe à *Plutus*, & le conduisit pour cet effet dans le Temple d'*Esculape*, qui étoit célébre pour des » miracles de cette nature. Le succès répondit à son attente; *Plutus* recouvra la vûe, & il ne manqua pas d'en faire aussi tôt un bon usage; il enrichit tous ceux qui se distinguoient par leur piété envers les Dieux, & par leur » justice envers les hommes; & tout au contraire il dépouilla de ses biens les » impies & les mal-honnêtes gens. Cela produit plusieurs incidens agréables, » jusqu'à ce qu'enfin, dans le dernier Acte, *Mercure* vient faire de grandes » plaintes, de la part des Dieux, sur ce qu'ils n'avoient point reçu d'offrandes » ni de victimes, depuis que les gens de bien étoient devenus riches. Un Prêtre de Jupiter confirme la même chose, & ajoute que, depuis cette innovation, il est réduit à la derniére mendicité, & qu'il ne sauroit plus vivre » de sa charge. *Chremyle*, qui dès le commencement de la Piéce avoit paru » dévoué au service des Dieux, propose à la fin une démarche, qui fut » adoptée de tous ceux qui étoient devenus riches aussi-bien que lui, c'est-à-dire que *Plutus* seroit porté en grande cérémonie dans le Temple, & qu'on » l'installeroit à la place de *Jupiter*.

Cette Allégorie enseignoit deux choses aux *Athéniens*; l'une, que la Providence ne mérite pas d'être blâmée dans la distribution des biens temporels; & l'autre, que les Richesses tendent à corrompre les bonnes mœurs de ceux qui les possédent.

C.



Dois

CIV. DISCOURS.

Inter cuncta leges & percontabere doctos,
Qua ratione queas traducere leniter ævum :
Ne te semper inops agitet, vexetque cupido ;
Ne pavor, & rerum mediocriter utilium spes.
HOR. L. I. Epist. XVIII. 96.

Sur toutes choses instruisez-vous par la lecture & par la conversation des Savans, de quelle maniére vous pourrez passer doucememt vos jours, sans vous laisser ni enflammer par des desirs toujours insatiables, ni troubler par la crainte ou par l'espérance de choses, qui ne sont que médiocrement utiles.

Des moyens qui peuvent contribuer à nourrir la Foi dans le cœur des hommes.



PRE'S avoir tâché, dans (*y*) un de mes derníers *Discours*, de faire voir l'excellence de la Foi, je vais considérer ici les moyens capables de la fortifier & de l'enraciner dans nos cœurs. Ceux qui se plaisent à la lecture des Livres de Controverse, écrits de l'un & de l'autre côté de la Question sur des Articles de Foi, n'arrivent presque jamais à une habitude fixe & immuable de cette vertu. Ils sont convaincus un jour des importantes vérités qu'elle nous enseigne, & ils admettent le lendemain quelque idée qui les ébranle, ou qui les renverse. Le doute qu'on avoit dissipé revient à la charge suivi de nouvelles difficultés, parce que l'esprit agité par les flots de la dispute, oublie les raisons qui l'avoient d'abord calmé, & qu'il se tourmente à la vûe de quelque ancienne objection, qui paroît sous une autre forme, ou qu'un autre Adversaire lui propose. Comme il n'y a rien de plus louable que la recherche de la vérité, il n'y a rien aussi de plus déraisonnable que de passer toute notre vie, sans nous déterminer sur des Articles qui nous sont de la derniere importance. Il faut avouer qu'il y a bien des choses qui ne demandent pas notre décision; mais dans les cas qui doivent servir à la conduite de notre vie, c'est la plus haute de toutes les absurdités, de balancer & de n'embrasser pas le sentiment qui paroît le plus sûr & le plus probable.

La premiere régle donc que je poserai est celle-ci, que pleinement convaincus de la vérité de quelque Article, soit par la lecture, la méditation ou les discours des autres, nous ne devons plus le révoquer en doute à l'avenir. Peut-être oublierons-nous les argumens qui nous ont persuadés; mais nous devons toujours nous souvenir de la force qu'ils ont eu sur nous, & garder notre conviction précédente. Il n'y a rien là qui ne se pratique dans les Arts ou les Sciences ordinaires; & il n'est pas même possible d'en user autrement, eu égard à la foiblesse & aux bornes étroites de nos facultés intellectuelles.

(*y*) C'est l XCIX. de ce Volume.

Ce fut ainsi que *Latimer*, un de ces glorieux Martyrs qui établirent la Réformation en *Angleterre*, en usa dans la célébre Conférence qu'il y eut, entre quelques-uns des plus habiles Protestans & Catholiques Romains, sous la Reine *Marie*. Persuadé que l'âge avoit affoibli son esprit, & qu'il lui étoit impossible de se rappeller toutes les raisons qui l'avoient convaincu de la vérité, ce vénérable Vieillard laissa à ses Confreres, qui jouissoient de toute la vigueur de leurs talens naturels & acquis, le soin de disputer avec leurs Antagonistes, & de les confondre par l'évidence de leurs raisonnemens. Pour lui, il se borna à répéter les Articles, qu'il croyoit de tout son cœur, & dans la profession desquels il étoit résolu de mourir. C'est ainsi que les Mathématiciens argumentent sur une vérité qu'ils ont déja démontrée, quoique la démonstration ait échappé à leur mémoire. Cette régle est d'une absolue nécessité pour les esprits foibles, & même à certains égards pour les plus habiles.

En deuxiéme lieu, je conseille à ceux-ci de fixer dans leur mémoire, & d'avoir toujours prêts aux besoins, les argumens qui leur paroissent les plus forts, pour soutenir les articles de leur créance, & que toutes les difficultés & les chicanes des Incrédules ne sauroient jamais ébranler.

En troisiéme lieu, il n'y a rien qui fortifie mieux la Foi que la pratique de la vertu. Elles se produisent naturellement l'une l'autre. Un homme est bientôt convaincu de la vérité de la Religion, lorsqu'il trouve qu'il n'est pas opposé à son intérêt de la croire véritable. Le plaisir qu'il en reçoit dès cette vie, & le bonheur qu'il en attend pour l'avenir, ne peuvent que le disposer d'une maniére très-puissante à y ajoûter foi, puisque tout le monde avoue que *nous sommes bien aises de croire ce que nous souhaitons.* Il est certain qu'un homme de bon sens, qui examine la Religion avec impartialité, ne peut que l'embrasser d'abord; mais il est aussi certain que la Foi se nourrit dans nos cœurs, & qu'elle y acquiert plus de force par la pratique des bonnes œuvres, que par la simple spéculation des dogmes.

Il y a une quatriéme voie qui est encore plus efficace qu'aucune des précédentes, je veux dire l'habitude qu'on se forme d'adorer l'Etre suprême, soit par des actes réitérés de l'esprit, ou des éjaculations mentales, ou par le culte extérieur qu'on lui rend. L'homme pieux ne croit pas seulement qu'il y a une Divinité, mais il la touche en quelque maniére. Il en a des sensations actuelles; son expérience concourt avec sa raison; il la voit de plus en plus dans le commerce familier qu'il entretient avec elle, & peu s'en faut que dès cette vie sa Foi ne soit changée en pleine conviction.

La derniere méthode que je prescrirai pour animer la Foi dans nos cœurs, est la fréquente retraite, accompagnée d'une méditation religieuse. Lorsqu'on pense à quelque chose dans les ténébres de la nuit, quelque forte impression que l'esprit en reçoive, elle risque de s'évanouir, d'abord que le jour paroît autour de nous. L'éclat de la lumiére & le bruit du monde, qui frappent à toute heure nos sens, & qui nous empêchent d'être attentifs, effacent peu à peu de l'esprit ces idées qui s'y étoient gravées, avec tant de force, durant le silence & l'obscurité de la nuit. Un homme trouve la même différence à son égard dans une foule & dans une solitude; l'esprit est ébloui

au milieu de cette variété d'objets qu'il apperçoit dans une grande Ville ; il ne sauroit méditer sur ce qui l'intéresse le plus. Les soins ou les plaisirs de la vie se mêlent avec toutes nos pensées , & une infinité de mauvais exemples servent en quelque maniére à justifier nos désordres. Dans la retraite , tout nous dispose à être sérieux. Les ouvrages des hommes nous occupent dans les Cours & dans les Villes , & ceux de Dieu nous entretiennent à la Campagne. Les uns sont du ressort de l'Art , & les autres de celui de la Nature. La foi & la pieté naissent d'elles-mêmes dans l'esprit de tout homme raisonnable , qui voit les traces du Pouvoir & de la Sagesse de Dieu dans tous les objets qui l'environnent. L'Etre suprême a donné les meilleures preuves qu'il y ait de son existence , dans la formation du Ciel & de la Terre ; & tout homme de bon sens qui est éloigné du bruit & du tracas des affaires du monde , ne peut que les appercevoir. *Aristote* dit que , si un homme , qui auroit vécu sous terre , & qui n'y auroit vû que des ouvrages de l'Art , ou de pur Méchanisme , venoit ensuite à paroître au grand jour , & contempler toutes les glorieuses merveilles du Ciel & de la Terre , il ne manqueroit pas de prononcer d'abord que c'est l'ouvrage de cet Etre parfait que nous appellons Dieu. Le Psalmiste ravi en admiration , à la vûe de cette magnificence , s'est exprimé d'une maniére très-sublime & très-poëtique en ces termes : (z) *Les Cieux racontent la gloire de Dieu , & le Firmament publie les Ouvrages de ses mains. Un jour annonce cette vérité à un* autre *jour ; & une nuit en donne la connoissance à une* autre *nuit. Il n'y a point de langue ni de* différent *langage , par qui leur voix ne soit entendue. Leur bruit s'est répandu dans toute la terre , & leurs paroles* se sont fait entendre *jusques aux extrémités du monde.* Voici de quelle maniére (a) M. *Rousseau* a paraphrasé ce Pseaume dans ses *Odes sacrées.*

Les Cieux instruisent la Terre
A révérer leur Auteur ;
Tout ce que leur globe enserre,
Célébre un Dieu Créateur.
Quel plus sublime Cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes Corps ?
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle , tout nous instruit,
Le Jour au Jour la révele ,
La Nuit l'annonce à la Nuit.

(z) Pseaume XIX. 1--4. dans la Version ordinaire des Réformés , & XVIII. dans celle de M. *de Sacy* , que l'on a suivie.

(a) Voyez le Tome I. pag. 5. de ses Œuvres imprimées à *Rotterdam* en 1716.

Ce grand & ſuperbe ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſtérieux ;
Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la Nature
Qui ſe fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ſes mains
Ce Soleil, qui dans ſa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumiére,
Cet Aſtre ouvre ſa carriére
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'Aube matinale
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'Univers à ſa préſence
Semble ſortir du néant.
Il prend ſa courſe, & s'avance
Comme un ſuperbe Géant.
Bientôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du Monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et, par ſa chaleur puiſſante,
La Nature languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

O que tes œuvres ſont belles !
Grand Dieu, quels ſont tes bienfaits !
Que ceux qui te ſont fideles
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte inſpire la joye :
Elle aſſure notre voie :
Elle nous rend triomphans ;
Elle éclaire la jeuneſſe,
Et fait briller la ſageſſe
Dans les plus foibles enfans.

Soutien ma foi chancelante ;
Dieu puiſſant, inſpire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta Loi

Loi ſainte, Loi déſirable,
Ta richeſſe eſt préférable
A la richeſſe de l'or ;
Et ta douceur eſt pareille
Au miel dont la jeune Abeille
Compoſe ſon cher tréſor.

Mais ſans tes clartés ſacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foibleſſes égarées
Dans les replis de ſon cœur ?
Prête-moi tes feux propices.
Vien m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Vien conſumer, par ta flâme,
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triſte eſclavage
Tu viens dégager mes ſens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours ſeront innocens.
J'irai puiſer ſur ta trace
Dans les ſources de la Grace.
Et de ſes eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Eſt le Dieu qui m'a ſauvé.



CV. DISCOURS.

CV. DISCOURS.

Et vera incessu patuit Dea. ——————

VIRG. Æneid. l. 409.

Sa démarche la fit reconnoître pour une véritable Déesse.

Des avantages que l'on peut tirer de la *Danse* bien réglée.



ORSQU'*Enée*, le Héros de *Virgile*, est égaré dans les bois, & qu'il ne connoît point du tout la terre où il vient d'aborder, une Dame vêtue en habit de chasse, l'acoste, & lui demande, s'il a vû passer par-là une jeune femme, mise à peu près comme elle ? Soit qu'elle poursuivit du gibier, ou qu'elle s'occupât à quelqu'autre exercice dans le bois, à l'exemple des Chasseuses, le Héros lui répond, avec tout le respect dû à l'éclat de sa beauté, qu'il n'a point vû la personne qu'elle cherche, mais qu'il la reconnoît pour une Déesse, & il la prie de vouloir servir de guide à un Etranger. Dès qu'elle parut, son air manifesta qu'elle étoit quelque chose au dessus de la Nature humaine; mais, quoiqu'elle fut d'une extraction divine, le Poëte ne la fait connoître pour la Déesse de la Beauté, qu'après qu'elle a marché quelques pas. En effet, c'est alors que tous les charmes d'une personne agréable se déploient dans toute leur étendue, que chaque membre & chaque trait se distingue d'une façon toute particuliére. De-là vient que je suis grand admirateur de la belle Danse. Comme l'Art imite la Nature, on peut dire que la Danse l'imite à l'égard de sa plus haute perfection, & lorsqu'elle est la plus charmante. Le but de la Danse tend à relever la beauté; & c'est aussi pour cela que toutes les contorsions & les postures grotesques causent plutôt de la peine qu'elles ne donnent du plaisir; mais tout ce qui est excellent en soi-même est toujours exposé à la contrefaction & à l'imposture. Si l'on voit, dans la Poësie, des esprits lourds & laborieux qui s'occupent à fabriquer des Anagrammes & des Acrostiches; on trouve aussi de prétendus Danseurs, qui s'imaginent en savoir plus que tout le monde, parce qu'ils font des sauts extraordinaires. Ceux-ci mériteroient à peu-près la même récompense que celui qui avoit acquis l'art de jetter à travers le trou d'une aiguille un grain de blé, & qui en reçut un plein boisseau, afin qu'il eût de quoi s'exercer. La maniére dont on danse sur nos Théatres est très-fautive à cet égard, & je ne conçois pas qu'on se flatte de plaire aux Spectateurs par des postures, qui les gêneroient eux-mêmes, s'ils les faisoient. M. *Prince* leur pourroit donner de meilleures leçons là-dessus, s'il étoit encouragé. Dans toutes les Danses qu'il invente, il a toujours égard au caractére de ceux qui les pratiquent. Il ne cherche pas à plaire par des tours inouis, mais par des mouvemens conformes au génie de ceux qu'il représente. Il donne à des Paysans & à des malôtrus des graces qui s'accordent avec leur grossiéreté, ou qu'ils prendroient eux-mêmes

pour des graces : en effet, j'ai vû de ses Danses qui pourroient insinuer des idées goguenardes, à des Poëtes comiques. Elles ont plû au goût de certaines gens, qui sont incapables de connoître d'où vient leur excellence, par cela même qu'elles suivent la nature; au lieu que les contorsions leur déplaisent, sans qu'ils en puissent deviner la cause, par cela même qu'elles répugnent à la nature.

Lorsqu'on réfléchit sur l'avantage inexprimable qu'il y a d'atteindre à quelque perfection dans cet Art, on ne peut que s'étonner de voir jusques à quel point on le néglige. La Lettre suivante a quelque chose de fort naturel là-dessus, & c'est pour cela que je la donne ici au Public.

M. le SPECTATEUR,

» Je suis veuf, & je n'ai qu'une fille, qui, dès ses premieres années, » avoit beaucoup de panchant à folâtrer. Pour toute éducation, je ne pûs lui » donner d'abord qu'une espéce de Gouvernante qui eut soin de veiller sur ses » démarches, & de l'accompagner par tout. Obligé d'ailleurs à être souvent » dehors pour mes affaires, j'appris de mes voisins que notre servante ad- » mettoit en mon absence les jeunes valets du voisinage à se divertir dans » la maison, pendant que ma fille s'amusoit à badiner & à courir dans la » rue. Je la surpris même une fois, lorsqu'elle avoit onze ans, occupée » à jouer à la fossette avec de jeunes garçons. Cela me fit résoudre à la mettre » en pension dans une bonne Ecole, & à lui associer une jeune Demoiselle » fort sensée, dont je payai la pension sur le même pied, pour lui servir de » fidéle compagne. Je ne m'informai d'elle que de tems en tems, & il me » suffisoit d'apprendre qu'elle se portoit bien, & qu'elle étoit à l'abri des pé- » rils ausquels la jeunesse est d'ordinaire exposée. Mais après bien des » instances, je fus engagé en dernier lieu à me trouver à un de leurs bals. » Je ne saurois vous exprimer le trouble de mon cœur, lorsque je vis ma fille » qui avoit atteint sa quinziéme année, sortir de sa place pour danser : je n'a- » vois senti de ma vie une inquiétude pareille à la mienne ; & je ne crois » pas qu'elle eut pu aller plus loin, si j'eusse risqué de perdre tout ce que » j'ai au monde. Cependant ma fille s'avança de l'air le plus agréable & le » plus modeste que j'eusse jamais vû, & après avoir jetté sur moi un regard » respectueux, comme si elle me craignoit plus que tout le reste de l'Assem- » blée, je lui fis un signe de la tête, qui parut la rassurer. Alors ma folâ- » tre d'autrefois, devenue aujourd'hui une des plus gracieuses personnes du » beau Sexe, prit un air de majesté qui inspiroit le respect le plus soumis : » lorsqu'elle se tourna vers moi, & qu'elle me vit ravi en extase ; il lui » échappa le plus joli sourire du monde, & j'observai, dans tous ses mouve- » mens, qu'elle étoit charmée de voir son pere satisfait. Vous pouvez vous » représenter, M. le *Spectateur*, mieux que je ne saurois vous le dire, tous » les différens aspects d'une jeune Demoiselle qui danse, & qui étale tou- » tes ses beautés, dans la vûe sur tout de plaire à celui qui l'a mise au mon- » de. Non, je ne crois pas que l'Amant de ma fille puisse jamais sentir la moi-

» tié du plaisir que je goûtai ce jour-là. Il ne me seroit jamais venu dans l'esprit qu'un Art, qui m'avoit toujours paru ridicule & méprisable en lui-même, eut pu élever ceux qui l'exercent à une si grande perfection. Il n'y a point de méthode, à coup sûr, qui approche de celle-ci, pour donner à de jeunes filles un sentiment de ce qu'elles valent & de leur dignité ; & je suis persuadé qu'il ne sçauroit y en avoir aucune si abrégée pour communiquer cette valeur aux autres. Pour ces Danseuses, qui sont d'une gayeté insipide, ou d'une hardiesse folatre, cela vient plutôt de leur mauvais naturel, que du défaut de l'Art. J'avoue que ma fille a gagné mon estime par la maniére dont elle danse, & que j'ai autant de considération pour elle, que j'en ai eu pour sa mere, de qui elle a hérité ces bonnes qualités qui brilloient sur son visage lorsqu'elle dansoit. Il est certain, quoique je le dise moi-même, que, dans un quart d'heure, elle fit paroître les principes d'une Vierge modeste, d'une tendre épouse, d'une généreuse amie, d'une bonne mere, & d'une maîtresse indulgente. Aussi n'oublierai-je rien pour lui procurer un époux qui soit digne d'elle. Vous m'avez ramené de mes préjugés, & j'admire avec vous un Art, sur lequel j'avois cru que vous badiniez, (*b*) lorsque vous en recommandiez la pratique. Je dois même donner un bal Jeudi prochain pour ma fille, & s'il vous plaît de venir au logis, vous la verrez danser, ou vous danserez vous-même avec elle, si vous voulez bien lui faire cet honneur. Je suis, *&c.*

(*c*) PHILOTECNE.

Il y a déja quelque tems que j'ai parlé d'un Traité que M. *Weaver* a écrit là-dessus, & qui doit être publié au premier jour, à ce que j'ai ouï dire. Ma thèse y est mise dans toute son évidence ; & je suis convaincu, après en avoir fait la lecture, que, si cet Art étoit assujetti à certaines régles, ce seroit une voie méchanique d'inspirer tout doucement une bonne éducation, & de graver même la vertu dans quelques esprits, qui ne la recevroient pas si bien par aucune autre méthode.

Je défie tout homme qui verroit danser *Mariamne*, quelque panchant qu'il eut à la sensualité, d'avoir aucune pensée criminelle à son égard, & de n'être pas au contraire plein d'estime & de respect pour elle. Je fus la semaine derniére dans le cabinet d'une Dame, où je vis une grande poupée qu'elle coëffe de cent maniéres différentes, pour montrer ce que la variété des ornemens est capable de produire sur le même visage. La Danse produit un effet, qui n'est pas moins admirable, en la personne de *Mariamne*.

Cloé est fort jolie, mais elle n'est guére moins sotte. Elle a l'oreille très-bonne, & la taille bien prise; mais cette innocente sourit si mal à propos, & cherche à plaire avec une affectation si ridicule, qu'on voit la niaise de-

(*b*) Voyez Tome I. *Disc. CLXXXIV.*
(*c*) Nom tiré du *Grec*, pour dire *un pere qui aime ses enfans.*

puis la tête jusqu'aux pieds lorsqu'elle danse. Car il faut que vous sachiez que, tout commun que cet Art paroît, jamais homme n'a été bon danseur, qu'il n'ait eu du bon sens. Si cette maxime est vraie, je laisse à mes Lecteurs à juger quelle idée ils doivent avoir de ces impertinens qui voltigent, qui cabriolent, qui gambadent, qui pirouettent, qui font le saut de la carpe & mille autres sauts périlleux, ou tours de souplesse, que divers animaux peuvent mieux faire qu'un homme, au lieu d'apprendre en perfection ce que la figure humaine seule est capable d'exécuter.

On trouvera peut-être assez étrange qu'un Philosophe tel que moi, qui ne semble estimer que la vertu, recommande, avec tant de soin, ce que les gens les plus sensés traitent de bagatelle, mais, avec la permission de ces Messieurs, je crois qu'ils n'ont pas bien examiné la chose, & que c'est pour cela même qu'ils la blâment. Je dois ajoûter d'ailleurs, pour ma justification, que je tâche d'amener au service de l'honneur & de la vertu tout ce qu'il y a dans la nature capable de nous procurer quelque plaisir innocent. Peut-être ne seroit-il pas difficile de prouver que le vice tend par lui-même à détruire le plaisir, & que la vertu nous y conduit par elle-même. Si l'on se bornoit aux seuls plaisirs réguliers dans la jouissance des biens de ce monde, cette vérité n'auroit pas besoin de preuves; tous les hommes la sentiroient, & chacun trouveroit qu'il y a une liaison intime entre tout ce qui est véritablement beau & digne de louange, depuis le sentiment le plus élevé de l'ame, jusques au geste le plus indifférent du corps.

T.



CVI. DISCOURS.

At quodcumque meæ poterunt audere Camœnæ,
Seu tibi par poterunt, seu, quod spes abnuit, ultra;
Sive minus; certèque canent minus; omne vovemus
Hoc tibi, nec tanto careat mihi carmine charta.

TIBUL. L. IV. Carm. I. 24.

Je vous consacre tout ce que ma Muse pourra m'inspirer de grand & de sublime, soit que mes vers égalent votre mérite, ou le surpassent, ce que je n'ai pas lieu d'espérer, ou enfin n'en approchent pas, ce qui arrivera sûrement, je vous le consacre, afin de ne pas perdre un si beau sujet.

Portrait de *Manilius*, qui est d'une humeur bienfaisante & généreuse.



L'AMOUR des louanges est une passion profondément enracinée dans le cœur de toutes les personnes extraordinaires, & ceux qui en sont le plus touchés, semblent avoir une plus grande portion de cette particule de la Divinité, qui nous distingue de toutes les créatures d'un ordre inférieur. Dieu lui-même se plaît à recevoir nos louanges & nos actions de graces, parce qu'alors nous adorons ses divins attributs, & que nous nous acquittons d'une bonne partie de notre devoir, pendant que de l'autre côté nous déplorons nos vices & nos égaremens. C'est une remarque très-juste, que l'on ne méprise les éloges que lorsqu'on cesse de les mériter. Nous avons encore deux Panégyriques, l'un de *Ciceron* & l'autre de *Pline*, en faveur des plus illustres de tous les Empereurs de l'ancienne *Rome*, qui ne pouvoient goûter qu'un plaisir extrême à l'ouïe de ce que les personnes les plus désintéressées ne peuvent lire aujourd'hui, après tant de siécles, qu'avec la plus grande admiration. *César* ne cherchoit qu'à se faire approuver de tout le monde, puisqu'il comptoit avoir assez vêcu lorsqu'il eut acquis assez de gloire. D'autres ont sacrifié leur vie pour obtenir une réputation qui ne devoit commencer qu'après leur mort. Mais le plus haut dégré de bonheur où l'on puisse aspirer ici bas, est non seulement d'acquérir une estime universelle par son mérite & des qualités supérieures, mais aussi d'en jouir pendant sa vie. Si le nombre des vicieux l'emporte de beaucoup sur celui des honnêtes gens, je me flatte qu'il en est de même que des peines ordonnées par les Loix civiles, qui en menacent les infracteurs, plutôt pour détourner les hommes du crime, que pour châtier les criminels. D'ailleurs, cela peut venir de ce que les bons exemples sont rares, ou de la perversité de notre nature, qui nous engage plutôt à suivre le mal que le bien, le vice que la vertu. Quoiqu'il en soit, il n'est pas moins juste qu'il est agréable, quand ce ne seroit que pour varier un peu, de représenter quelquefois la nature humaine par son bel endroit ou ce qu'elle a de brillant, aussi-bien que par son mauvais côté, ou ce qu'elle a de sombre & d'odieux. Peut-être que l'estime de ce qui est digne de nos éloges produira plus d'effet sur

nous, que l'aversion de ce qui est blâmable ; puisque l'une nous dirige d'abord à ce que nous devons faire, au lieu que l'autre nous indique seulement ce que nous devons éviter.

Je ne saurois offrir à notre imitation un exemple qui soit plus de mon goût que celui de *Manilius*. Je tâcherai de lui rendre la justice qui lui est dûe ; mais les bornes, que je me suis prescrites, ne me permettent pas de le suivre dans tous les differens états de son illustre vie. Après avoir donc laissé à part les maniéres adroites, polies, franches & insinuantes qu'il mit en usage pour s'élever aux Emplois, dont il a été honoré, & qui servent aujourd'hui de relief à l'aise & à l'abondance dont il jouit, je ne le considérerai que dans sa vie privée. C'est de là qu'il regarde avec plaisir les vagues à travers lesquelles il est arrivé à cet heureux port, où il s'occupe à la pratique de toutes les vertus, que la grande connoissance qu'il a des hommes, lui a fait voir leur être les plus utiles. C'est ainsi qu'il n'est pas moins glorieux dans l'un que dans l'autre état, en particulier qu'il l'étoit en public ; quoiqu'il soit plus difficile de briller dans la retraite, que dans l'embarras & l'agitation des affaires. Ceux qui se trouvent engagés dans celles-ci, de même que certains corps agités avec violence, acquierent un nouvel éclat, que la rapidité du mouvement leur donne, & qu'ils perdent souvent lorsqu'ils tombent dans le repos ; mais s'il continue ensuite, c'est une preuve de leur valeur intrinseque, & que, pour briller, ils n'ont pas besoin d'aucune aide extérieure.

La libéralité de *Manilius* va si loin, qu'elle passeroit presque dans un autre pour une grande profusion ; vous diriez même qu'il en adopte l'excès, & qu'il ressemble à une riviere, qui plus elle se déborde, plus elle rend la campagne fertile : mais il goûte trop de plaisir à faire du bien, pour se mettre hors d'état de continuer. C'est aussi pour cela qu'il observe chez lui une sage économie, la source abondante de tous ces ruisseaux qu'il distribue au long & au large. Il regarde avec mépris ceux qui attendent la mort, pour exercer leur générosité, il est charmé de voir lui-même ce qu'il donne, & d'être l'exécuteur de sa bienveillance ; pendant que ceux qu'il console, qu'il protége & qu'il aide, prient pour sa longue vie, & pour la continuation de leur bonheur. Ses services embrassent toutes sortes de conditions ; il connoît les voies les plus propres pour s'élever au niveau des personnes du plus haut rang ; & son bon naturel l'oblige de se familiariser avec celles du rang le plus bas, & de pourvoir à leurs besoins. On peut dire de lui ce que *Pindare* exhorte sa Muse à publier de *Theron*. *Jurez que Theron a fait serment qu'aucun de ceux qui l'approchent ne seroit pauvre. Jurez que personne n'a jamais eu tant de grace ni d'art à distribuer libéralement les dons de la fortune.*

Jamais *Atticus* ne réussit mieux à gagner l'estime & l'amitié de tout le monde, & n'observa un plus exact équilibre entre deux Partis opposés. Quoiqu'il n'embrasse ni l'un ni l'autre avec ardeur, il est non seulement admiré, mais, ce qui est beaucoup plus rare, il est aimé & caressé de tous les deux ; & je n'ai vû personne jusqu'ici, de quelque âge ou de quelque sexe qu'il puisse être, qui n'ait été d'abord frappé du mérite de *Manilius*. Il y en a plusieurs

qui ſont approuvés de quelques-uns en particulier, pendant que tout le reſte du genre humain les regarde avec froideur & avec indifference; mais il eſt le ſeul qui ait le bonheur d'être toujours content, & de plaire aux autres, de ſe faire admirer par-tout où il ſe trouve, & qu'on regrete là où il n'eſt pas. Il en eſt de ſon mérite comme des Tableaux de *Raphael*, qu'on ne peut voir ſans admiration, ou du moins qu'on n'oſeroit déſaprouver, ſi l'on veut qu'on nous attribue quelque goût pour la Peinture. L'envie & la malice ne trouvent pas leur intérêt à le noircir. Il eſt auſſi difficile à un ennemi de le calomnier, qu'à un ami d'en faire un trop grand éloge. Vouloir attaquer ſa réputation, c'eſt chercher ſûrement à perdre la ſienne; & le ſeul moyen qu'il y ait, pour lui faire tort, eſt de lui refuſer les louanges qu'il mérite.

Il eſt indigne de lui de s'amuſer à éblouir les yeux par la magnificence de ſes habits; ſa parure eſt honnête, ſimple, ſans affectation & l'emblême de ſon eſprit; il ſait que l'or & la broderie ne peuvent rien ajouter à l'idée qu'on a de ſon mérite, & qu'il donne du luſtre à l'habit le plus ſimple, pendant que le plus riche ne ſauroit lui en donner aucun. Il eſt toujours le principal perſonnage dans toutes les Compagnies où il ſe trouve. Il s'attire d'abord les yeux de tout le monde, comme ſi la lumiére qui tombe ſur lui formoit plus d'éclat, que celle qui environne tous les autres.

Ceci me rappelle une avanture du fameux *Buſſy d'Amboiſe*, qui, dans un jour de cérémonie à la Cour, où tout le monde voulut paroître avec la derniere magnificence, ne mit lui-même qu'un habit tout ſimple, & orna ſes Valets de la plus riche Livrée qu'il put trouver, dans l'eſpérance que cela même & ſa bonne conduite le diſtingueroient à ſon avantage de tous les autres Seigneurs de la Cour. En effet le ſuccès répondit à ſon attente; il s'attira les yeux de tout le monde, & les autres ſembloient être des gens de ſa ſuite, pendant qu'il avoit ſeul l'air d'un homme de qualité & de diſtinction.

Dans quelque état ou dans quelque occaſion que *Manilius* paroiſſe, à l'exemple d'*Ariſtippe*, il eſt toujours le même, aiſé, content & d'une humeur égale; mais il y a une choſe en quoi il ne reſſemble point à *Ariſtippe*, qui eſt, que ſes déſirs ambitieux ſont ſi bien réprimés, qu'il ſe borne à jouir tranquillement de ce qu'il poſſéde. Tout lui fournit une occaſion ſi juſte & ſi naturelle de dire mille choſes obligeantes, qu'on ne ſauroit croire qu'il ait fait pour cela le moindre effort.

On diroit qu'un bon génie l'inſpire, & n'inſpire que lui, tant ſes penſées ſont naïves, & à la portée de tout le monde. Il n'y a rien qui approche du plaiſir qu'on goûte à l'entendre parler, ſi ce n'eſt la ſatisfaction qu'on reſſent à avoir l'air civil & attentif avec lequel il prête l'oreille aux diſcours des autres. Ses regards ſont un éloge tacite de ce qui eſt bon & ſolide, ou un déſaveu de ce qui eſt mauvais ou impertinent. Il ſait paroître libre & familier ſans riſquer de ſe rendre incommode, & avoir de la prudence ſans qu'on puiſſe le taxer de fineſſe ou de ruſe. Le ſérieux de ſa converſation eſt toujours égayé par quelque trait d'eſprit ou de bonne humeur, & ſon enjouement eſt mêlé de quelque choſe d'inſtructif, auſſi-bien que

d'agréable. Vous êtes donc sûr avec lui de n'être pas gai aux dépens de la raison, ni sérieux au préjudice de la bonne humeur; mais, par un heureux mélange de son temperament, l'une & l'autre vont toujours ensemble, ou se succédent tour à tour. En un mot, toutes ses démarches sont également éloignées de la contrainte & de la négligence, & il vous inspire du respect lors même qu'il vous gagne le cœur.

Il est si doux & si affable, qu'on ne peut le croire sujet à ces violentes passions, qui ne manquent presque jamais d'éclater au dehors par-tout où elles se trouvent: mais son tempérament tient un juste milieu entre l'indolence & l'excessive sensibilité. Il est civil & retenu, lorsque ses affaires lui permettent de suivre son inclination; mais on le voit toujours ferme & vigoureux, lorsqu'il s'agit de servir son Prince, sa Patrie, ou ses Amis.

Z.

CVII. DISCOURS.

Detrahere aliquid alteri, & hominem hominis incommodo suum augere commodum, magis est contrà naturam, quàm mors, quàm paupertas, quam dolor, quàm cæteraque possunt aut corpori accidere, aut rebus externis.

Cic. L. III. de Offic. c. 5.

Ravir le bien de quelqu'un, & se mettre plus à son aise par l'incommodité d'un autre, est plus opposé à la nature que la mort, que la pauvreté, que la douleur, & que tous les autres accidens qui peuvent survenir au corps, ou à ce qui est hors de nous.

Des bonnes & des mauvaises *Qualités* de ceux qui sont dans les *Emplois* publics.


JE suis persuadé qu'il y a peu d'hommes d'un esprit généreux, qui se missent en peine de s'élever à de grands Emplois, s'ils ne cherchoient plutôt l'occasion de rendre service à leurs amis & aux personnes de mérite, que de se procurer à eux-mêmes des honneurs & des richesses. Les plus beaux revenus d'un Emploi pour un honnête homme, sont les moyens qu'il lui fournit de faire du bien.

Les Officiers subalternes, ou les principaux Commis de ceux qui possédent les premieres Charges de l'Etat, en qualité d'instrumens par lesquels les derniers agissent, ont plus souvent occasion d'exercer la bienveillance & la générosité, que leurs Maîtres eux-mêmes. Puisqu'on les avertit de la moindre petite affaire qui est du ressort de leur Supérieur, s'ils ont quelque principe de vertu, la pauvreté de celui qui s'adresse à eux, leur doit tenir lieu de recommandation, & la justice de sa cause doit suffire pour les engager à le servir. Un homme de cette trempe, qui est dans les affaires, devient le bonheur du public: il protége la veuve & l'orphelin; il assiste celui qui n'a point d'amis, & il donne conseil à l'ignorant: il ne rejette pas les prétentions de celui qui n'a pas l'art de les bien exposer; & il ne refuse pas de rendre un

bon

bon office à un homme, parce qu'il n'a pas les moyens de lui payer son droit. En un mot, quoique, dans toutes ses procédures, il observe les régles de la justice & de l'équité, il trouve mille occasions pour exercer toute sorte d'actes de générosité & de compassion.

Celui qui est d'une humeur aigre & farouche, ou qui a quelque passion qui le rend incommode à tous ceux qui l'approchent, est incapable d'un emploi de cette nature. Un air brusque & rébarbatif déconcerte les personnes timides, ou celles qui ont de la modestie. L'Orgueilleux décourage ceux qui sont de basse extraction, & qui auroient le plus besoin de son assistance. L'Impatient ne veut pas se donner le loisir d'écouter celui qui l'instruit de son affaire. Un Subalterne, avec une ou plusieurs de ces mauvaises qualités, est regardé quelquefois comme une personne très-propre pour éloigner les importuns de son Maître; mais c'est une espéce de mérite qui ne peut jamais expier l'injustice qui en résulte souvent.

Il y a deux autres qualités vicieuses, qui rendent un homme incapable d'un tel emploi. La premiere est une expédition lente & tardive, qui l'engage à commettre un nombre infini de cruautés sans dessein. Un homme qui sert le Public, doit suivre à toute rigueur la maxime qu'on établit pour la conduite ordinaire de la vie, c'est-à-dire, qu'il ne doit jamais renvoyer au lendemain ce qu'il peut faire aujourd'hui. S'il remet d'un jour à l'autre ce que son devoir l'oblige d'exécuter au plutôt, il est injuste tout le tems qu'il y apporte quelque délai. La promptitude à rendre un bon office est très-souvent aussi avantageuse à celui qui le sollicite que le bon office lui-même. En un mot, si un homme comparoit les inconvéniens qu'un autre souffre par ses longueurs, avec les frivoles motifs qui l'animent, & les avantages qu'il en peut recueillir, il ne tomberoit jamais dans un défaut qui cause d'ordinaire un préjudice irréparable à celui qui se repose sur lui, & auquel il pourroit aisément remédier à peu de frais.

L'autre qualité vicieuse dans un homme d'affaires est d'être intéressé. Tel est celui qui, sous quelque prétexte que ce puisse être, reçoit au-delà de ce qui lui est dû, & des émolumens attachés à sa Charge. On a beau donner à ce surplus le titre de gratification, de marque de reconnoissance, d'honnêteté faite pour être expédié plutôt, ce ne sont que des termes spécieux sous lesquels la corruption se cache. Un honnête homme regardera toujours cette pratique comme injuste; & il sera plus satisfait d'une médiocre fortune acquise avec honneur, que d'un grand bien, où l'extorsion & la rapine auront eu quelque part. Si tous nos Officiers s'acquittoient de leurs Emplois avec cette probité rigoureuse, on ne verroit pas, dans tous les siécles, des gens accumuler des trésors immenses, quoique leur habileté n'aille pas quelquefois au-delà de celle d'un simple Artisan. Je suis persuadé que cette corruption vient sur-tout de ce qu'on met dans les Charges les premiers qui s'offrent eux-mêmes, ou ceux qui passent pour être subtils & rusés; au lieu qu'on ne devroit les destiner qu'à ceux qui ont été bien élevés, & qui se sont appliqués à l'étude & à la vertu.

On a observé, depuis long-tems, que les gens de Lettres qui s'adonnent

aux affaires, s'en acquittent avec plus d'honneur que les gens du monde. La principale raison qu'on en peut alléguer est, si je ne me trompe, qu'un homme qui a employé sa jeunesse à la lecture, s'est accoutumé à voir que la vertu est louée, & que le vice est flétri. Tout au contraire, un homme qui a passé sa vie dans le Monde, y a vû souvent triompher le vice & décourager la vertu. L'extorsion, la rapine & l'injustice, qui sont couvertes d'infamie dans les Livres, donnent souvent du relief dans le monde; au lieu que différentes qualités que les Auteurs célébrent, comme la générosité, la candeur & le bon naturel, appauvrissent & ruinent un homme: ceci ne peut qu'avoir un effet proportionné sur les hommes, dont les penchans & les principes sont également bons & vicieux.

Il y auroit du moins cet avantage à employer dans les affaires des gens de Lettres & habiles, que la prospérité leur siéroit beaucoup mieux qu'à d'autres, & que nous ne verrions pas tant de personnes indignes s'élever si-tôt à des fortunes énormes.

C.

CVIII. DISCOURS.

Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus labor est ineptiarum.

MART. L. II. Epig. LXXXVI.

Il est indigne de s'occuper à des bagatelles épineuses, & de se fatiguer beaucoup pour expliquer des niaiseries.

Remarques sur une *Chanson*, pour se moquer de la pédanterie & du mauvais goût de quelques *Commentateurs.*



DEPUIS quelques années, j'ai eu le chagrin de me voir fort éloigné de mon compte, lorsqu'après avoir examiné la nouvelle édition d'un Auteur classique, j'ai trouvé plus de la moitié du Volume rempli de différentes leçons. Au lieu d'une savante Note que j'attendois sur un passage douteux d'un Poëte *Latin*, j'y ai simplement appris que dans tels ou tels anciens Manuscrits, à la place d'un *&* on lisoit *un ac*, ou quelqu'autre découverte de la même importance. Lorsqu'une diverse leçon nous donne un nouveau sens, ou qu'elle est plus élégante, l'Editeur fait très-bien de la noter; mais lorsqu'il se borne à nous entretenir de la différente maniére dont un mot est ortographié, & qu'il ramasse les bévûes de vingt ou trente Copistes, cela ne sert qu'à faire perdre le tems aux Lecteurs habiles, & qu'à causer de l'embarras aux ignorans. Je me suis représenté bien des fois la rage où seroit un ancien Auteur *Latin*, s'il voyoit toutes les absurdités, à l'égard du sens & de la construction Grammaticale, qu'on lui attribue par l'une ou l'autre de ces diverses leçons. Dans l'une il parle galimathias; dans l'autre il employe un mot qui n'a jamais été en usage. En effet, il n'y a presque pas un solécisme où le meilleur Ecrivain ne soit tombé, s'il nous est

permis de suivre quelqu'un des Manuscrits que le laborieux Editeur a jugé à propos de consulter pour l'exécution de son dessein.

Je ne doute pas que les Dames & les Messieurs du bel air ne soient fort curieux d'apprendre ce que signifie tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Pour leur en donner une idée, je tâcherai d'imiter le style de plusieurs Savans, qui font belle figure dans la République des Lettres. Nous supposerons d'abord que la Chanson qui suit est une ancienne Ode, dont je publie une nouvelle édition, avec les variétés qui se trouvent dans les précédentes, & dans les anciens Manuscrits. Ceux qui n'auront pas du goût pour les diverses leçons, seront peut-être bien aises de voir la Chanson même, qui n'avoit jamais été imprimée, & qu'on peut nommer à juste titre le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*. La voici mot à mot :

Autrefois mon Amour, inconstant & rébelle,
Ne pût jamais se fixer dans mon cœur;
Mais, en courant toujours de Belle en Belle
De tous leurs traits je sentois la rigueur.

Je fus d'abord épris d'un beau Corsage;
Ensuite un œil fripon me friponna:
Enfin *Cloris* m'ayant rendu plus sage,
A sa vertu mon cœur se cramponna.

Mais aujourd'hui je languis, je soupire
Pour l'Enchanteresse *Beauvoir*;
A tous momens je me plains & j'expire,
Sans espérance de l'avoir.

Car l'inconstante & la perfide,
M'ayant montré tous ses attraits,
Les varie chacun, & par-là m'intimide,
Avec plus de cent mille traits.

DIFFÉRENTES LEÇONS.

STANCE I. Vers 1. *& rébelle*,] Dans un Manuscrit de la Bibliothéque du Chevalier *Cotton*, la Particule conjonctive *&* se trouve écrite en deux lettres séparées ainsi *et ;* mais dans presque tous les autres Manuscrits, elles sont jointes ensemble. C'est aussi pour cela que nous l'avons observé de même dans cette nouvelle édition.

Vers 2.-- *se fixer*--] Quoiqu'*Alde*, *Scaliger* & quelques autres ayent lû *se ficher*, il y a toutes les apparences du monde que c'est une bévûe de Copiste, puisque tous les Manuscrits qui me sont tombés entre les mains, ont *se fixer*, qui est plus naturel en cet endroit, & qui répond mieux au style de toute la Piéce.

Vers 4.-- *la rigueur.*] Le Manuscrit du *Vatican* lit *la vigueur;* mais c'est encore ici une méprise du Copiste, qui a confondu une lettre avec une autre, à cause de la ressemblance de leur figure; ce qui arrive très-souvent.

STANCE II. Vers 2.— *un œil*—] *Scioppius, Saumaise*, & plusieurs autres Critiques célébres, lisent *un air;* mais j'ai suivi la Leçon ordinaire, qui est fondée sur la plûpart des Manuscrits.

Vers 3.— *Cloris*--] Quelques Manuscrits ont *Philis;* mais la cacophonie ou le mauvais son de la même syllabe qui choque l'oreille, est une preuve convaincante qu'on doit retenir *Cloris.*

STANCE III. Vers 1.-- *je soupire*] Le Manuscrit d'*Allemagne* lit, *je me pâme;* mais la rime ne permet pas qu'on adopte cette Leçon.

Vers 2. *Pour l'Enchanteresse Beauvoir:*] Il y a divers Manuscrits qui ont *la Chanteuse de* Beauvoir; & le célébre *Mathanasius* les a suivis; mais n'en déplaise à ce Maître-Fat, les plus anciens & les meilleurs lisent de même que nous.

Vers 3. *A tous momens*--] Quelques-uns lisent, *A tout moment*, & j'aurois de la peine à déterminer lequel vaut le mieux; puisque chacune de ces Leçons est appuyée sur de grandes autorités.

Vers 4.-- *de l'avoir.*] *Les Etiennes*, pere & fils, ont lû, *de la voir;* mais quoique plusieurs Savans ayent embrassé leur opinion, je ne saurois l'adopter. Il me semble du moins qu'un Amant passionné souhaite quelque chose de plus que la vûe de sa Maîtresse; & le dernier couplet insinue qu'il n'en étoit pas privé. Du reste, de quelque maniere qu'on lise, le son des mots est le même quand on les prononce; & c'est peut-être de là qu'est née la différence qu'on voit dans les Manuscrits.

STANCE IV. Vers 2. *M'ayant montré tous ses attraits :*] Il y a ici deux grandes variétés; les uns lisent, *M'ayant fait voir, &c.* & les autres, *M'ayant décoché tous ses traits.* La premiere Leçon m'est suspecte, à cause de la rime qu'il y a entre cet hémistiche & le dernier vers de la III. Stance; défaut dont l'Auteur me paroît incapable, eu égard à l'exactitude qui régne dans toute la Piéce. Pour la seconde Leçon je n'oserois l'adopter; parce que la *variété* qui est ensuite attribuée à ces *traits*, ne leur quadre pas trop bien, dès qu'ils sont décochés; & que d'ailleurs le même mot se trouve dans tous les Manuscrits, à la fin du quatriéme vers; ce qui est contre les régles de la bonne Poësie. La Leçon que j'ai admise n'est guére plus de mon goût, parce que *montré* joint avec *attraits*, dans le même vers, forme un son rude qui choque l'oreille. Ainsi je laisse à chacun la liberté de prendre celle des trois qui l'accommodera le mieux, si tant est qu'il n'y en ait pas une quatriéme, inconnue jusqu'ici à nos plus habiles Critiques.

Vers 4. *Avec plus de cent mille traits.*] La moitié des anciens Manuscrits ont *dix mille.* D'où je conjecture que ce nombre étoit d'abord écrit en chiffres, & que les Copistes y ont ajouté ou retranché un zéro par inadvertence. Je laisse aux Savans à déterminer lequel des deux est le plus probable, quoique le plus grand nombre me paroisse plus conforme au génie d'un Amant, à qui l'hyperbole ne coûte rien. C.

CIX. DISCOURS.

Ἐν ἐλπίσιν χρὴ τοὺς σοφοὺς ἔχειν βίον.

EURIP. in *Ione*, & ap. STOB. Serm. CIX.

Il faut que les Sages vivent dans l'espérance d'un meilleur sort.



LE tems présent ne fournit guére assez d'occupation à l'esprit humain. Les objets qui causent de la peine ou du plaisir, qui excitent l'amour ou l'admiration, ne sont pas si fréquens dans la vie qu'ils puissent tenir l'ame dans une action continuelle, & donner un exercice immédiat à ses facultés. Pour remédier à ce défaut, en sorte que l'esprit ne manque jamais d'occupation, & qu'il ait toujours de quoi penser, il est revêtu de certaines facultés, qui peuvent rappeller le passé, & même anticiper sur l'avenir.

Des effets de l'*Espérance* en général & en particulier de celle qui est fondée sur la piété.

Cette merveilleuse faculté, qu'on nomme la mémoire, regarde toujours en arriere, lorsqu'il n'y a point d'objet qui nous occupe l'esprit. Elle est comme un de ces endroits, où plusieurs animaux laissent une partie de leurs vivres, & d'où ils les font remonter dans la gueule, pour les ruminer, lorsqu'ils manquent de nouvelle pâture.

Si la mémoire sert à remplir le vuide où l'esprit se trouve, & lui fournit des idées du passé, afin qu'il ait toujours de quoi s'entretenir, nous avons d'autres facultés qui le remuent, & qui l'occupent de l'avenir, je veux dire l'Espérance & la crainte.

Par le moyen de ces deux passions nous nous transportons dans l'avenir, & nous pensons actuellement à des choses qui sont enfoncées dans les profondeurs impénétrables du tems le plus reculé. Nous souffrons le mal, & nous jouissons du bien, avant qu'ils existent; nous pouvons faire avancer le cours du Soleil & des Etoiles, ou les perdre de vûe en nous promenant dans les espaces immenses de l'Eternité, lorsque le Ciel & la Terre ne seront plus.

Qui peut s'imaginer, pour le dire en passant, que l'existence d'une créature, dont les pensées vont au-delà du tems, soit renfermée dans des bornes si étroites? Mais je ne raisonnerai dans ce *Discours* que sur l'Espérance.

Les plaisirs que nous goûtons dans ce monde sont en si petit nombre & si passagers, que l'homme seroit le plus misérable de toutes les créatures, s'il n'étoit doué de cette passion, qui lui donne quelque avant-goût d'un bonheur qui peut lui arriver un jour. *Nous devriens espérer tout ce qui est bon*, dit l'ancien Poëte *Linus*, *parce qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre & que les Dieux ne soient en état de nous accorder.* L'Espérance anime toute notre vie, & tient l'esprit éveillé au milieu de sa plus grande indolence. Elle produit la sérénité & la bonne humeur. C'est une espece de chaleur vitale, qui recrée & réjouit l'ame, sans qu'elle y fasse attention. Elle adoucit la peine & rend le travail agréable.

Outre tous ces avantages qui naissent de l'Espérance, il y en a un autre qui n'est pas des moindres, je veux dire la vertu qu'elle a de nous empêcher de faire trop de cas du bonheur présent. La réponse de *César* est connue de tout le monde. Lorsqu'il eut distribué tout son bien à ses amis, un d'eux lui demanda ce qu'il s'étoit réservé pour lui-même ; à quoi ce grand homme répondit, en un seul mot, l'*Espérance*. Sa magnanimité naturelle l'empêchoit d'estimer ce qu'il possédoit actuellement, & tournoit toutes ses pensées sur quelque chose de plus considérable qu'il avoit en vûe. Je ne doute pas que mes Lecteurs ne tirent de cet exemple, une leçon de Morale, & qu'ils ne s'en fassent l'application à eux-mêmes sans mon secours.

L'ancienne Fable de la Boëte de *Pandore*, que plusieurs Savans croyent avoir été formée sur la tradition de la chute du premier homme, fait voir que les Payens regardoient cette vie comme un triste & malheureux état sans l'Espérance. Ils nous disent donc, suivant leur Théologie, que *Pandore* offrit une grande Boëte à notre premier Pere, qui ne l'eut pas plutôt ouverte, qu'il en sortit toutes les calamités & les maladies, ausquelles les hommes sont sujets depuis ce tems-là ; mais que l'Espérance s'attacha si bien au couvercle qu'elle y fut de nouveau renfermée.

J'ajouterai ici deux remarques. L'une est qu'il n'y a point de vie si heureuse que celle qui est pleine d'Espérance, sur-tout lorsque cette Espérance est bien fondée, & qu'elle regarde un objet d'une nature sublime, capable de rendre heureuse la personne qui en jouit. Cette proposition doit être de la derniere évidence pour ceux qui considérent à quoi se bornent les plaisirs temporels de l'homme du monde le plus heureux, & qu'ils ne sauroient jamais lui donner une satisfaction pleine & entiere.

Ma seconde remarque est qu'une vie sainte & religieuse est celle qui abonde le plus en une Espérance bien fondée, qui roule sur des objets capables de nous rendre parfaitement heureux. Cette Espérance, dans un homme qui a de la Pieté, est beaucoup plus ferme, & plus sûre que celle d'aucun bien temporel, en ce qu'elle est soutenue non seulement par la raison, mais aussi par la foi. Elle a toujours les yeux fixés sur cet état, qui emporte, dans son idée, le bonheur le plus entier & le plus exquis.

J'ai déja dit que l'Espérance en général adoucit les amertumes de la vie, & qu'elle rend notre condition présente supportable, si ce n'est pas même agréable ; mais l'Espérance religieuse a bien d'autres avantages. Elle soutient non seulement l'esprit au milieu des souffrances, mais elle fait qu'il en a de la joie, en ce qu'elles peuvent servir à le conduire au but où il tend.

L'Espérance religieuse a d'ailleurs cet avantage au-dessus de toutes les autres qu'elle peut ranimer, pour ainsi dire, un homme qui est entre les bras de la mort, le remplir de joie & de consolation, & quelquefois même l'élever jusqu'à l'extase & au ravissement. Il triomphe dans son agonie, pendant que son ame s'envole avec joie vers le grand objet qu'elle a toujours eu en vûe, & qu'elle abandonne son corps dans l'attente d'une résurrection glorieuse, qui les réunira tous deux ensemble.

Je conclurai cet essai par les termes emphatiques du Psalmiste, animé d'une vive espérance, soit à l'égard de lui-même, ou de celui qu'il représentoit, au milieu des périls & des adversités qui l'environnoient. (*d*) *J'ai toujours eu, dit-il, l'Eternel devant moi; parce qu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé. A cause de cela, mon cœur s'est réjoui, ma langue a témoigné ma joie, & ma chair reposera en espérance. Car tu ne laisseras point mon ame dans le sépulchre, & tu ne permettras pas que ton Saint éprouve la corruption. Tu me feras connoître le chemin de la vie : en ta présence il y a un rassasiement de joie, & à ta droite des plaisirs qui dureront toujours.*

C.

CX. DISCOURS.

——— ea sola voluptas,
Solamenque mali. ———

VIRG. Æneid. III. 661.

C'est-là le seul plaisir qui lui reste, & qui soulage son mal.

Sur la Charité que les riches attaqués de certains maux devroient faire aux pauvres, qui se trouvent dans les mêmes calamités.



IL y a quelque tems que je reçus un projet accompagné d'une Préface, où l'Auteur raisonne à perte de vûe sur le nombre infini d'objets de Charité qu'on voit dans une Nation, & où il avertit les Riches, qui sont affligés de quelque maladie, d'avoir égard aux Pauvres qui souffrent le même mal, & de borner leur tendresse à ceux-là, puisqu'il leur est impossible de secourir tous ceux qui en ont besoin. Il avoit été guéri lui-même d'un cruel mal aux yeux, par l'opération que lui fit le Chevalier *Guillaume Réad*; & comme c'est une personne de qualité qui a du bien, pour témoigner à Dieu sa reconnoissance d'une si grande faveur, il résolut d'entretenir trois pauvres Aveugles pendant toute leur vie. Ce malheur est si triste, & d'un autre côté si peu ordinaire, qu'il semble qu'une fondation pour l'entretien de tous les Pauvres qui en sont affligés pourroit être aisément établie, avec le secours d'un petit nombre de gens charitables joints aux Riches qui se trouvent dans le même cas. Quoi qu'il en soit, le projet de l'Auteur doit sa naissance à un très-bon motif, & si nous nous partagions tous en différentes classes, dont chacune s'appliquât à quelque acte de générosité en particulier, ce seroit le vrai moyen de fortifier les nœuds de la société civile & d'encourager la vertu. Puisque la recherche des mêmes plaisirs est le fondement ordinaire du commerce & de la familiarité que les hommes ont entre eux;

(*d*) Pseaum. XVI. 8-11.

il me semble que les mémes disgraces devroient produire à-peu-près le même effet Si tous les Riches que la goute estropie, pour avoir vêcu dans l'aise, l'abondance & la luxure, vouloient secourir ce petit nombre de Pauvres qui en sont attaqués sans que la débauche y ait aucune part, ou ceux qu'une vie laborieuse, qu'un malheureux coup, qu'une chûte, ou que les autres accidens de la vieillesse ou de la maladie ont rendus impotens; si, dis-je, de tels gouteux vouloient fournir aux besoins de ceux qui se trouvent réduits au méme état, le sentiment d'une pareille conduite seroit le meilleur julep, le cordial le plus efficace & le reméde le plus anodin qu'ils pussent prendre, pour calmer les vives douleurs qu'ils essuyent dans les attaques d'un mal si cruel. On peut dire la même chose de tous les autres maux, soit qu'ils regardent le corps ou l'esprit. La Charité ainsi partagée ne manqueroit pas d'attirer les bénédictions du Ciel sur tout un peuple; & si l'amour du monde ne rendoit les hommes insensibles à l'union qu'il doit y avoir entre eux, ils ne trouveroient pas injuste qu'un Pauvre accablé de maux & de miséres tirât sur un Echevin malade ou toute autre personne Riche, un billet conçû à peu près en ces termes.

M. RICHARD,

» Vous avez la goute & la pierre, avec soixante mille livres sterling » de capital, J'ai la pierre & la goute, mais pas un sol en poche: Je » prierai Dieu pour vous, s'il vous plaît de donner au porteur la somme » de vingt Chelings, & vous obligerez infiniment, &c.

LAZARE ESPERENDIEU.

Mes Lecteurs appercevront bien d'eux-mêmes la justice d'une pareille correspondance, qu'ils peuvent varier à l'infini, sans que j'entre dans ce détail. Mais ils ne trouveront pas mauvais que je leur communique la Lettre suivante, qu'un homme d'érudition, revenu à ses études, après en avoir été détourné quelque tems, me paroît avoir écrite. La Cure, dont il bénit Dieu, mérite les plus beaux éloges qu'ils puisse donner à l'Opérateur.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les plaisirs & les avantages de la Vûe.

» Occupé en dernier lieu à réfléchir sur vos admirables *Discours*, où » vous traitez des (e) *Plaisirs innocens de l'imagination*, j'examinai auquel » de tous nos sens nous devons la plus grande partie & les plus importans de ces plaisirs, & je conclus bien-tôt que c'étoit à la Vûe. En » effet, c'est la Reine de tous les sens, & la mere de tous les Arts & » de toutes les Sciences, qui ont banni la grossiereté de nos mœurs, & » qui donnent à l'esprit cette délicatesse, opposée au mauvais goût du

(e) Voyez pages 170 & 196 de ce Volume.

grand

» grand & du petit vulgaire. La vûe est l'obligeante bienfaictrice, qui » nous donne les sensations les plus agréables que nous recevions de tou- » tes les différentes & merveilleuses productions de la nature. C'est à la » Vûe que nous devons les surprenantes découvertes de la hauteur, de la » grandeur & du mouvement des planétes ; aussi-bien que de leurs diffé- » rentes révolutions autour du soleil, le centre commun de la lumiere, de » la chaleur & du mouvement qu'elles ont. La Vûe s'étend même jus- » qu'aux Etoiles fixes, & nous fournit de bonnes preuves que chacune » d'elles est un soleil qui se meut sur son axe, dans le centre de son tour- » billon, & qui sert aux mêmes usages que le nôtre, à l'égard des pla- » nétes qui en dépendent. La Vûe ne se borne pas ici dans ses recherches ; » elle perce, à travers l'immense étendue des Cieux, jusqu'à la *Voie Lac- » tée*, où elle distingue une infinité de nouveaux mondes, dont chacun a » son soleil, avec le juste nombre de ses planétes. Lorsqu'elle est hors d'état » d'aller plus loin, elle s'en remet à l'imagination, qui pousse les découver- » tes jusqu'à ce qu'elle ait rempli tout ce vaste univers d'une infinité de » pareils systêmes.

» La vûe instruit le ciseau du Sculpteur & du Statuaire à animer, pour » ainsi dire, le bois & la pierre : elle guide aussi le pinceau du Peintre, afin » qu'il donne en quelque sorte du relief & du mouvement aux figures qu'il » trace sur le canevas. Si d'un côté la Musique doit son origine à une autre » cause, puisque *Jubal* en découvrit les premiers rudimens à l'ouïe de la ca- » dence que les coups de son marteau faisoient sur l'enclume ; on peut di- » re de l'autre que la vûe n'a pas seulement réduit ces sons grossiers dans » un ordre artificiel & harmonieux, mais qu'elle communique cette har- » monie aux endroits les plus reculés du monde sans le secours du son. » C'est à la vûe que nous devons toutes les découvertes de la Philosophie, » aussi-bien que les divines images de la Poësie, qui transportent ceux qui » lisent *Homére*, *Milton* & *Virgile*.

» Après que la vûe a donné de la politesse au monde, elle nous four- » nit les plaisirs les plus agréables & de plus longue durée. Que l'amour, » que l'amitié, que la tendresse paternelle & filiale, que les devoirs du » mari & de la femme annoncent la joie que la vûe procure lorsqu'on » vient à se retrouver après une longue absence. On ne tariroit pas, si » l'on vouloit spécifier en détail tous les plaisirs & les avantages de la vûe, » celui qui la posséde les trouve, les sent, & en jouit à chaque mo- » ment qu'il en fait usage.

» Puisque nos plus grands plaisirs & la plûpart de nos connoissances vien- » nent de la vûe, on ne doit pas s'étonner que la Providence ait pris un » soin tout particulier du siége où elle réside, c'est-à-dire de l'œil, qui » semble fait avec plus d'art que les organes des autres sens. Ce petit glo- » be d'une fabrique merveilleuse est composé de muscles, de membranes » & d'humeurs. Ses mouvemens sont dirigés, d'une maniere admirable, par » les muscles, ses humeurs sont transparentes pour donner passage aux » rayons de lumiere, & d'une figure propre à leur causer une réfraction

» réguliére; pendant que la surface interne de la tunique, nommée *Scle-* » *rotes*, est noire pour empêcher que ces rayons ne se confondent par la » réfléxion. Il y a de quoi s'étonner lorsqu'on pense à la diversité des ob- » jets que l'œil est capable de recevoir tout à la fois, ou dans un ins- » tant, & à l'exactitude avec laquelle il peut juger d'abord de leur situation, » de leur figure & de leur couleur. Il veille contre les dangers qui nous en- » vironnent, il guide nos pas, & il admet tous les objets visibles, dont la » beauté & la variété servent à nous instruire aussi-bien qu'à nous divertir.

» Eu égard à tous ces plaisirs & à tous ces avantages que la Vûe nous procu- » re, il n'y a nul doute que la perte n'en soit accablante. *Milton*, qui le savoit » par expérience, nous en donne une idée fort vive dans le troisiéme Livre » de son *Paradis perdu*, & dans sa Tragédie intitulée *Samson Agonistés*.

» Puis donc que la jouissance de la Vûe est un si grand bien, & que sa » perte est un malheur si déplorable, quel cas ne doit-on pas faire de l'ha- » bileté de cet Opérateur qui peut redonner l'une & remédier à l'autre? Par » ma fréquente lecture des avertissemens, qui se trouvent dans nos Ga- » zettes & dans les autres Feuilles volantes qui se publient ici toutes les se- » maines, & qu'on peut regarder presque toujours comme ce qu'il y a de » plus essentiel, j'ai eu la joie de voir que le fameux Docteur *Grant*, Oculiste » extraordinaire de Sa Majesté la Reine *Anne*, a redonné la Vûe à plu- » sieurs centaines de mes Compatriotes en moins de quatre années de tems. » Quelques-uns même, qui étoient nés aveugles, comme *Jones* de *Newing-* » *ton*, l'ont acquise par son moyen. J'ai été guéri moi-même d'une foi- » blesse dans les yeux qui approchoit de l'aveuglement, & je suis disposé à » croire tout ce que l'on peut dire de l'habileté de cet Opérateur, qui n'est » pas moins adroit que charitable à l'égard de ceux qui ne sont pas en » état de le payer. Mais les bornes prescrites à une Lettre m'empêchent d'en » venir au détail de ses Cures; ce que j'en ai dit, suffira pour encourager » ceux qui peuvent avoir besoin de son secours, & qui peuvent se flatter d'ê- » tre guéris, pendant qu'un si habile Oculiste que le Docteur *Grant* est encore » en vie. Je suis, *&c.*

T. PHILANTHROPE.



CXI. DISCOURS.

Quid ? si quis vultu torvo ferus, & pede nudo,
Exiguæque togæ simulet textore Catonem ?
Virtutem ne repræsentet moresque Catonis ?
HOR. L. I. Epist. XIX. 12.

Eh quoi ? Si quelqu'un s'avisoit d'imiter l'air sauvage de Caton, *s'il paroissoit comme lui en public avec un regard farouche, des pieds nuds, une robe simple & courte, auroit-il pour cela le merite & la vertu de* Caton *?*

M. le SPECTATEUR,

Caracteres de certains hommes, qui se vantent de leurs défauts, ou qui n'osent pas avouer leurs bonnes qualités.

» DEPUIS que je me trouve à la campagne, j'emploie presque » tout mon tems à la lecture, ou à méditer sur ce que j'ai lû. » Votre feuille volante, que j'y reçois tous les jours, fait une si » grande impression sur mon esprit, que mes pensées roulent & se » confondent avec les vôtres. Il y a un sujet que vous n'avez pas touché jusques-ici, & qui mériteroit bien d'éxercer votre plume, je veux dire la » satisfaction que certaines personnes trouvent à se vanter de leurs propres » défauts. Un Auteur célébre s'imagine que ce foible est l'opposé de l'envie, quoique, selon mes idées, il pourroit en venir. Il n'y a rien de si » commun que d'entendre des Hommes de ce caractére parler d'eux-mêmes, relever leur mérite par ce qui le diminue, se louer de ce qui » devroit faire leur honte, & se reconnoître coupables de quelques petites inadvertences, afin qu'on leur attribue un génie supérieur & des » talens tout extraordinaires. Ils se piquent mal à propos de ne savoir point » danser, ni faire des armes, ni monter à cheval : ils témoignent un injuste mépris pour les voyages & les langues modernes, dont ils avouent » ne s'être jamais embarrassés la tête. Cet éloge satyrique, qu'ils font d'eux-mêmes, mérite bien sans doute quelques-unes de vos réflexions.

» Un de ces beaux esprits de ma connoissance croit devoir oublier l'heure » ou le jour d'un rendez-vous, & quelquefois même que vous lui ayez parlé. Cependant, lorsque vous les voyez, ils s'excusent & se flattent que vous » leur pardonnerez, puisqu'ils ont la plus malheureuse mémoire du monde. L'autre jour, l'un d'eux se leva de sa chaise en sursaut & dit, avec » quelque confusion, *Oh, oh, à présent que j'y pense, je dois aller trouver mon Procureur, M.* Chicanneau, *pour quelque affaire ; mais si c'est aujourd'hui ou demain, ma foi, c'est ce que je ne sai pas*, malgré tout cela, il le » savoit si bien, qu'il se rendit chez lui à l'heure précise. Le bon est que » ces oublieurs sont d'autant plus coupables, qu'ils ont souvent la mémoire fort heureuse, & qu'ils le découvrent eux-mêmes par inadvertence. » J'en connois deux ou trois qui possédent sur le bout du doigt la plûpart » de nos Tragédies modernes.

» Il y a peu de tems qu'invité à dîner chez un de mes amis, je priai » un des conviés, qui passe pour un des meilleurs Ecuyers tranchans qu'il » y ait, de vouloir me servir d'un plat de rôti qui étoit à sa portée; mais, » comme si cela dérogeoit à ses autres bonnes qualités, il en eut quelque » honte, & me protesta que de sa vie il n'avoit sû découper; quoi qu'on » le puisse convaincre qu'il désosse, qu'il éventre, qu'il dépouille & qu'il dé- » coupe avec une dextérité merveilleuse. Ce n'est pas que je prétende qu'un » Homme, qui a de la naissance, du bien & de l'éducation, aspire aux » qualités d'un simple artisan, ni qu'il tâche d'exceller dans les petites opéra- » tions manuelles; non, je n'ai pas un tel but; mais je voudrois qu'on ne se » fit point une honte de ce qui est louable en soi-même. Vous voyez des » gens qui poussent ce mauvais caractére si loin, qu'ils fondent leur pré- » tention au bel esprit sur la négligence & la malpropreté de leurs habits.

» Je ne saurois m'empêcher de relever ici un foible tout différent de ceux- » là, quoi qu'il vienne de la même source, je veux dire celui de certains Hom- » mes assez médiocres, qui prétendent se mettre en paralléle avec les plus » grands génies, par la jouissance de quelques petits avantages que les der- » niers n'ont pas. Du reste, j'ai vû un jeune Homme, qui a du bon sens, » se féliciter de ce qu'il ignoroit le *Grec*, l'*Hébreu* & les autres Langues Orien- » tales; & soutenir même que leur connoissance fait plus de tort que d'hon- » neur, quoi que, dans le fond, il ait du chagrin de ne pas les posséder. » A la rencontre de tous ces beaux Messieurs, qui blâment ce qu'ils n'enten- » dent pas, je les menace de vous en porter mes plaintes, persuadé que » vous ne souffrirez pas qu'on méprise impunément ce que l'on ignore. » Je suis, &c.

S. P.

CXII. DISCOURS.

— quæ res in se neque consilium neque modum
Habet ullum, eam consilio regere non potes.

TER. Eunuch. Act. I. Sc. I. 12.

Il ne faut pas s'imaginer qu'une chose qui n'a en soi ni raison ni mesure, puisse être conduite ni par mesure, ni par raison.

Sur les personnes amoureuses qui demandent conseil, sans avoir aucune envie de le suivre.



ON a observé depuis long-tems que les Ministres d'Etat, qui cherchent plutôt les bonnes graces de leur Prince que ses véritables intérêts, s'accommodent à son humeur & à ses passions dans tous les conseils qu'ils lui donnent. Celui à qui une Personne amoureuse demande conseil doit suivre la même politique, à moins qu'il ne veuille perdre son amitié. Il y en a divers exemples fort singuliers. *Hipparque* étoit sur le point de se marier avec une femme débauchée; mais résolu

de ne rien faire sans l'avis de son ami *Philandre*, il le consulta là-dessus. *Philandre* lui dit librement sa pensée, & lui dépeignit sa maîtresse avec de si vives couleurs, que le lendemain matin il en reçut un cartel, & qu'avant midi il en fut percé d'un coup d'épée à travers le corps. *Célie* se conduisit avec plus de prudence en pareil cas; elle sollicita *Léonille* à lui dire franchement ce qu'elle pensoit d'un jeune homme qui la recherchoit en mariage. Cette bonne amie, pour lui rendre service, lui dit, sans rien déguiser, qu'elle le regardoit comme le plus indigne..... Là-dessus *Celie*, qui s'apperçut du mauvais caractére qu'elle en alloit donner, l'interrompit, & la pria de garder le silence, puisqu'il y avoit plus de quinze jours qu'ils étoient mariés en secret. Il est certain qu'une fille ne demande guéres de tels avis qu'après avoir acheté ses habits de nôces. Lorsqu'elle a fait son choix, elle envoie à ses amies, pour la seule formalité, la permission de choisir pour elle; à peu-près de même que nos Rois permettent aux Doyen & au Chapitre d'une Cathédrale de procéder à la nomination d'un Evéque.

Si l'on examine les ressorts cachés & les motifs qui portent les gens, dans ces occasions, à demander un avis, qu'ils n'ont pas envie de suivre, on trouvera, si je ne me trompe, qu'un des principaux vient de ce qu'ils sont incapables de garder un secret qui leur donne tant de plaisir. Une jeune fille languit de dire à sa confidente qu'elle espére de se marier bientôt, &, pour s'entretenir du joli Monsieur qui occupe toutes ses pensées, lui demande, d'un air fort grave, ce qu'elle voudroit lui conseiller dans une affaire si délicate. Pourquoi croyez-vous, si cela n'étoit, que *Melisse*, qui n'avoit pas mille livres sterling de capital au monde, couroit dans tous les quartiers de la Ville pour demander à ses amies, si elles lui conseilloient d'épouser M. de *Villeneuve* qui lui faisoit l'amour avec un revenu de cinq mille livres sterling par an. Ce qu'il y a d'admirable, en cette occasion, est d'entendre la jeune Demoiselle proposer ses doutes, & de voir l'embarras où elle est pour les surmonter.

Je ne dois pas oublier ici une pratique assez ordinaire parmi les plus vains individus de notre sexe, qui demandent souvent conseil à un ami, à l'égard d'une riche héritiére qu'ils ont en vûe, quoi qu'il n'y ait aucune apparence qu'ils l'obtiennent jamais. Il n'y a pas long-tems que mon ami M. *Honeycomb*, qui approche de soixante ans, me prit à quartier, & qu'il me demanda, d'un air le plus grave du monde, si je lui conseillois d'épouser Mademoiselle *de Solignac*, qui pour le dire en passant, est une des plus riches héritiéres qu'il y ait en Ville. A l'ouïe de cette question, je le regardai fixement entre les deux yeux; mais il se mit d'abord à me rendre un compte exact de tous les joyaux & de tout le bien de la Demoiselle, & il ajouta qu'il ne vouloit point se déterminer dans une affaire de cette conséquence sans avoir mon approbation. Sur ce qu'il attendoit ma réponse, je lui dis que, s'il pouvoit obtenir le consentement de la Demoiselle, il auroit toujours le mien. C'est peut-être le dixiéme mariage, sur lequel M. *Honeycomb* a consulté ses amis, sans qu'il en ait jamais ouvert la bouche à la personne intéressée.

Je me suis engagé dans cette matiére à l'occasion de la Lettre suivante, que j'ai reçue d'une jeune Demoiselle, qui paroît ne manquer pas de talens, & qui, s'il en faut juger par ce qu'elle m'écrit, est prête à demander conseil. Mais, pour ne perdre pas l'honneur de ses bonnes graces, ni la haute opinion qu'elle a de ma prudence, je me bornerai à publier ici sa Lettre, sans y faire aucune réponse.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une jeune Demoiselle, qui donne le caractère de son Amant M. Belair.

» Voici, en peu de mots, de quoi il s'agit. M. *Belair* est le Gentilhomme » le mieux fait & le mieux tourné qu'il y ait dans toute la Ville. Il est fort » grand, quoi qu'il ne le soit pas trop. Il danse comme un ange. Il a la bou- » che faite je ne sai comment, mais c'est la plus belle que j'ai vû de ma vie. » Il rit toujours, car il a infiniment de l'esprit. Ah, si vous saviez de quelle » maniere il roule ses bas! Il a mille jolies inventions, & je suis persuadée » que, si vous le voyez, vous ne pourriez que l'estimer. Il a d'ailleurs beau- » coup de savoir, & il parle en *Latin* aussi vîte qu'en *Anglois*. Je souhaite- » rois que vous le vissiez danser. Du reste le pauvre M. *Belair* n'est pas » favorisé des biens de la fortune; mais en est-il la cause, & peut-il y » remédier? Avec tout cela, mes Parens sont assez déraisonnables pour me » rompre toujours la tête de sa misére, & me vouloir dégoûter de lui, parce » qu'il n'est pas riche. Mais il posséde ce qui vaut mieux que les richesses, » puisqu'il a le cœur bon & de l'esprit, qu'il est modeste, civil, d'une » taille avantageuse, bien élevé, bel homme, & je lui suis très-obligée des » civilités qu'il m'a rendues depuis le premier moment que je l'ai vû. J'ou- » bliois de vous dire qu'il a les yeux noirs, & qu'ils me paroissent quelque- » fois couverts de larmes, lorsqu'il les tourne sur moi. Mes parens vont si » loin, qu'ils voudroient me rendre incivile à son égard. J'ai une bonne » dot, de laquelle ils ne sauroient me priver, & j'aurai quatorze ans le » 29. du mois d'*Août* prochain: de sorte que je veux m'établir dans le mon- » de le plutôt qu'il me sera possible, & M. *Belair* a le même but. Le mal- » heur est que tous ceux que je consulte ici sont les ennemis de ce pauvre » homme. Persuadée que vous êtes sage & prudent, je m'adresse à vous, & » si vous me donnez quelque bon avis, je ne manquerai pas de le suivre. » Je souhaiterois de tout mon cœur que vous le pussiez voir danser, & suis, *&c.*

B. D.

» Il est grand admirateur de vos spéculations.

C.

CXIII. DISCOURS.

——— ——— Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
HOR. A. P. v. 40.

Celui qui aura pris un sujet proportionné à ses forces, ne manquera ni d'expressions, ni de clarté, ni de méthode pour le bien traiter.



NTRE les Discours que je donne tous les jours au public, il y en a quelques-uns qui sont écrits avec ordre & Méthode, & d'autres qui forment ces sortes de compositions irrégulières qu'on nomme des *Essais*. A l'égard des premiers, j'ai tout mon plan dans la tete avant que je le couche sur le papier. A l'égard des autres, il me suffit d'avoir plusieurs pensées sur un sujet, sans m'embarrasser de les ranger sous certains chefs généraux, d'où elles paroissent naître les unes des autres. *Sénéque* & *Montaigne* sont des modéles dans ce dernier genre d'écrire; de même que *Cicéron* & *Aristote* excellent dans le premier. Lorsque je lis un Auteur plein de génie qui écrit sans Méthode, il me semble que je suis dans un bois rempli de quantité de magnifiques objets, qui s'élévent l'un parmi l'autre dans la plus grande confusion du monde. Lorsque je lis un Discours méthodique, je me trouve, pour ainsi dire, dans un lieu planté d'arbres en échiquier, où placé dans ses différens centres je puis voir toutes les lignes & les allées qui en partent. Dans l'un on peut roder une journée entiére, & découvrir à tout moment quelque chose de nouveau; mais après avoir bien couru, il ne vous reste qu'une idée confuse du total: dans l'autre, l'œil embrasse toute la perspective, & vous en donne une idée si exacte, qu'il n'est pas facile d'en perdre le souvenir.

La *Méthode* est nécessaire dans la conversation, aussi-bien que dans les Livres.

L'irrégularité & le manque de Méthode ne sont pardonnables que dans les hommes d'un grand savoir ou d'un beau génie, qui d'ordinaire abondent trop en pensées pour être exacts, & qui, à cause de cela même aiment mieux jetter leurs perles à pleines mains devant un Lecteur que se donner la peine de les enfiler.

La Méthode est avantageuse dans un Ouvrage, & pour l'Ecrivain & pour son Lecteur. A l'égard du premier, elle est d'un grand secours à son invention. Lorsqu'un homme a formé le plan de son discours, il trouve quantité de pensées qui naissent de chacun de ses points capitaux, & qui ne s'étoient pas offertes à son esprit lorsqu'il n'avoit examiné son sujet qu'en gros. D'ailleurs les pensées mises dans tout leur jour & dans un ordre naturel, les unes à la suite des autres, en deviennent plus intelligibles, & découvrent mieux le but où elles tendent, que jettées au hasard sur le

papier, sans ordre & sans liaison. Il y a toujours de l'obscurité dans la confusion, & la même période, qui placée dans un endroit auroit servi à éclairer l'esprit du Lecteur, l'embarrasse lorsqu'elle est mise dans un autre. Il en est à peu près des pensées dans un Discours méthodique comme des figures d'un tableau, qui reçoivent de nouvelles graces par la situation où elles se trouvent. En un mot, les avantages qui reviennent d'un tel discours au Lecteur correspondent à ceux que l'Ecrivain en retire. Il conçoit aisément chaque chose, il y observe tout avec plaisir, & l'impression en est de longue durée.

La Méthode n'est pas moins requise dans la conversation ordinaire que dans un écrit, lorsqu'on veut parler pour se faire entendre. A l'ouie de mille debats qu'il y a tous les jours dans nos Caffés, je vois que mes compatriotes auroient grand besoin de Méthode pour ranger leurs pensées. De dix questions qui se traitent dans ces écoles de politique, il n'y en a pas une qui ne disparoisse au bout de trois ou quatre périodes. Il en est de nos disputeurs comme de la Séche, qui, pour se garantir de quelque poisson ennemi qui la serre de trop près, noircit toute l'eau qui l'environne, jusqu'à ce qu'elle devienne invisible. Celui qui ne sait pas mettre ses pensées en ordre, a toujours, pour me servir de l'expression de la (*f*) *Pharmacopée* qu'on attribue au Dr. *Garth*, *une abondance stérile de mots;* c'est-à-dire que le fruit se perd au milieu de la quantité excessive des feuilles.

M. *Brollio* est le plus irrégulier disputeur que j'ai vû de ma vie. Il a justement assez de lecture pour le rendre de la derniére impertinence; il sait former des doutes; mais il n'en résoud aucun. C'est dommage qu'il ait tant de savoir, ou qu'il n'en ait pas beaucoup plus. Avec ces talens, il s'érige en Philosophe exempt de préjugés; il trouve quantité de choses à blâmer dans le gouvernement de son pays, & il donne de justes soupçons qu'il ne croit pas une vie à venir. En un mot, il est un athée, aussi déterminé qu'il le puisse être par rapport à son génie. Il a étudié une demi-douzaine de lieux communs, sur lesquels il ne manque jamais de faire tomber la conversation, quelque éloignée qu'elle en soit: par exemple, quoi qu'il s'agisse de *Douay* ou de *Denain*, il y a dix à parier contre un qu'il attaquera la bigoterie du peuple & la friponnerie des Prêtres. De-là vient qu'il est admiré de tous ceux qui ont moins de sens que lui, & qu'il est méprisé de tous ceux qui en ont davantage. Il n'y a personne en Ville que M. *Brollio* craigne tant que mon ami *le Sage*. Celui-ci, qui connoit sa maniere d'argumenter & jusqu'où va sa logique, ne le voit pas plutôt abandonner la question, qu'il l'arrête tout court, & qu'il lui demande, *Que s'ensuit-il de-là? Nous tombons d'accord de tout ce que vous venez d'avancer; mais qu'est-ce que cela fait à la question dont il s'agit?* J'ai vû quelquefois M. *Brollio* parler demi-heure de suite avec une merveilleuse éloquence & d'un air triomphant,

---

(*f*) Voyez la 1. Note, qui est au bas de la pag. 498. du I. Tome.

lorsque

lorsque mon ami *le Sage* l'a rendu tout d'un coup muet, par la seule priere qu'il lui a fait de dire à la compagnie quel étoit son but & ce qu'il vouloit prouver. En un mot, M. *le Sage* a l'esprit net & méthodique; mais il parle peu, & il a le même avantage sur M. *Brollio* qu'auroit un petit corps de troupes réglées sur une milice nombreuse qui n'est pas disciplinée.

C.

CXIV. DISCOURS.

——————————— usus,
Quem penes arbitrium est, & jus & norma.–
HOR. A. P. vers. 71.

L'Usage est le Maître absolu qui gouverne le Monde.

M. le SPECTATEUR,

» UN de mes amis, qui devoit acheter bien des ajustemens pour sa famille, m'obligea en dernier lieu de parcourir avec lui toutes nos boutiques. Il étoit d'une si grande exactitude à cet égard, & si curieux de voir tout ce qu'il y avoit de plus nouveau, qu'il m'ennuya beaucoup; mais incapable de le ramener, je le suivis par-tout, & la variété de ces objets me remplit l'esprit d'une enchaînure de pensées fort amusantes.

Projet d'un Magasin public, pour y conserver toutes les *Modes*, anciennes & modernes.

» Lorsqu'on a examiné les Modes en détail, qui ne s'étonneroit de voir les différentes parures que la vanité a mises en vogue, le nombre infini de personnes qu'elle entretient, & la circulation d'argent qu'elle produit? C'est ainsi que Dieu pourvoit à la subsistance de ceux qui veulent travailler, & qu'il tourne les folies des uns à l'avantage des autres. Les Frangers, les Rubaniers, les Coëfeuses, & plusieurs autres Ouvriers, qui seroient inutiles dans un état simple & naturel, viennent tous de la même source; mais on n'en voit guéres de ceux-ci qui soient jamais fort riches; parce que la vanité, sur laquelle ils sont fondés, les ruine par son inconstance. La Mode est si variable, que le train des affaires qui rouloit aujourd'hui dans un canal passe demain dans un autre, de sorte que plusieurs Membres de la Société séchent sur pied, ou fleurissent tour à tour.

» Quoiqu'il en soit, après avoir visité les Boutiques, nous nous rendîmes au Cabaret, où mon ami me parut si content de ses emplettes, que je n'osai point l'entretenir de mes réfléxions morales, de peur qu'il ne les prît pour une censure: ainsi je voulus bien m'accommoder à son foible, & raisonner avec lui sur l'usage des Modes.

» Nous nous rappellâmes ici jusqu'où va la tyrannie de nos sens, les vives » impressions que font sur nous les objets qui nous plaisent, la part que les » habits ont à nous rendre agréables, & combien il dépend de nous de pa- » roître tels.

» Nous observâmes que les hommes se réduisent en sociétés, que les so- » ciétés sont formées de différens ordres de personnes, & que ces ordres » se distinguent par leurs habits, afin qu'on ait pour chacun les égards qui » lui sont dûs.

» Nous réfléchîmes sur les avantages & sur les désavantages qui reviennent » aux hommes de la propreté ou de la négligence de leurs habits. On voit » quelquefois le plus timide parler en compagnie d'un air fort libre, persuadé » qu'il est mis d'une maniere honnête & décente, qu'un sot revêtu d'un habit » magnifique y est d'abord écouté avec attention, jusqu'à ce que sa foiblesse » l'ait trahi; & qu'un homme de bon sens, qui paroît en habit négligé, y » est reçu froidement, jusqu'à ce qu'il ait donné diverses preuves de son mé- » rite. Nous en pouvions fournir l'un & l'autre tant d'exemples, que ce Pere » qui conseille à son fils dans un livret qu'il a publié, de se mettre d'une ma- » niere qui soit plutôt au-dessus qu'au dessous de son état, nous parut avoir » raison.

» Enfin nous crûmes le sujet d'une si grande importance, qu'on devroit, » selon nous, bâtir un édifice exprès pour y conserver les Modes, de mê- » me qu'il y a des cabinets de Medailles & d'autres curiosités. On pourroit » donner à ce bâtiment la figure du buste d'une femme, comme est (*f*) celui » qu'on voit tout auprès d'une des pyramides d'*Egypte*, & l'élever sur des » colomnes, dont les ornemens auroient un juste rapport avec le dessein de tout » l'ouvrage. Par exemple le Sculpteur représenteroit de la frange sur la ba- » se, de la dentelle sur la frise, & des boucles de cheveux, ou des favo- » ris, avec des nœuds de ruban par-dessus, autour de la corniche. Cet » édifice seroit divisé en deux appartemens, un pour chaque sexe, garnis » l'un & l'autre de planches, sur lesquelles on mettroit des boëtes, qui » contiendroient le détail avec tous les termes propres des Modes, ran- » gées dans le même ordre que les Livres d'une Bibliothéque, & qu'on fer- » meroit avec des portes à deux battans. D'ailleurs on y verroit des poupées » sur des Piédestaux, habillées selon les différentes Modes qui ont été en vo- » gue, & sur chaque piédestal on marqueroit le tems auquel chaque Mode » a fleuri. D'un autre côté, toute personne qui inventeroit une Mode ap- » porteroit, dans ce Magasin public, sa Boëte, enrichie au frontispice, soit » en relief ou en peinture, d'une devise amoureuse ou badine, afin d'attirer » plutôt les yeux des Spectateurs, comme les livres dorés sur tranche & sur » le dos. Mais pour avoir soin de toutes ces choses il faudroit établir un gar- » de-magasin, qui fut un Gentilhomme expert dans la maniere de se met-

(*f*) Il est taillé dans le Roc, & il a 26. pieds de haut.

» tre ; & cet emploi donneroit une substance honorable à quelque Damoiseau » qui auroit dépensé tout son bien à suivre les Modes.

» Les raisons, qui nous faisoient espérer d'obtenir l'approbation du pu- » blic, étoient I. Que toute personne d'un rang assez distingué pour intro- » duire une Mode, & qui a quelque défaut, soit naturel ou accidentel, » que les habits ou les ornemens peuvent cacher, peut trouver, dans ce » Magasin, de quoi y remédier de la maniere la plus agréable ; & que tous » ceux qui ont quelque trait de beauté dans le visage, ou le corps d'une bel- » le tournure, peuvent y être fournis de tout ce qui est capable de leur donner » du relief.

» II. Que comme la plûpart de nos jeunes gens ne vont dans les Pays » Etrangers que pour se former le goût aux belles manieres & à l'art de se bien » mettre, l'établissement de notre Magasin les retiendroit chez nous, & nous » épargneroit de bonnes sommes d'argent qui sortent du Royaume. Peut- » être même que la balance de Mode en *Europe*, qui panche aujourd'hui du » côté de la *France*, inclineroit de notre côté à l'avenir, & qu'il seroit auf- » si naturel aux *François* de passer en *Angleterre*, pour y mettre la derniére » main à leur éducation, qu'il l'a été aux *Anglois* d'aller en *France* dans cette » vûe.

» III. Au lieu que plusieurs Savans, qui auroient pû rendre de grands ser- » vices au public, ont employé de longues & pénibles recherches, avec une » profonde littérature, à nous expliquer & à décrire les habillemens des An- » ciens sur quelques passages obscurs, ils seront délivrés à l'avenir de cet em- » barras & le monde ne gémira plus sous le poids de leurs gros & inuti- » les volumes. En effet notre Magasin sera une collection d'archives, qu'on » pourra consulter pour l'intelligence de ces endroits obscurs, & l'on ne s'en » fiera plus aux étymologies savantes, qui pourroient insinuer à ceux qui vien- » dront après nous que le vertugadin n'étoit en usage que parmi les Da- » mes vertueuses, & que le falbala ne servoit qu'à la Danse & au Bal.

» IV. Puisque les personnes fort âgées critiquent d'ordinaire l'extravagance » des Modes qui regnent à la fin de nos jours, & qu'elles grondent leurs enfans » de ce qu'ils les suivent, on peut se flatter qu'elles reviendront de cette hu- » meur chagrine, lorsqu'on pourra tirer de notre Magasin les Modes qui » étoient en vogue dans leur jeunesse, » les produire pour notre justification, » & leur faire voir qu'il n'en coûtoit pas moins, sous la Reine *Elisabeth*, » pour blanchir & Goderonner une fraise, qu'il en coûte aujourd'hui pour » nos cravates ou pour nos fichus.

» Résolus d'avoir des égards tout extraordinaires pour les Etrangers, & » de les animer à venir se perfectionner chez nous dans une science qui fait » le talent propre des beaux Messieurs, nous avertirons ici le Public que l'ins- » cription qu'on doit placer sur le frontispice de notre Magasin, sera con- » çue en termes d'une Langue savante. Il y aura d'ailleurs un tableau sur » la porte, au milieu duquel on verra un miroir de toilette & un fauteuil. A l'un » des côtés du miroir, on représentera des boëtes à mouches, des pelotes, » & de petites bouteilles ; à l'autre, des sachets à poudre, des houpes, des

» peignes & des brosses : au-delà de ces objets, on découvrira des épées, dont » les bouts seront cachés avec de beaux nœuds de ruban d'or ; aux deux côtés » du tableau, il y aura des éventails à demi ouverts, l'un à la suite de l'autre, » jusqu'à ce qu'ils se rencontrent au sommet, & qu'ils forment une espece » d'arcade au-dessus de tout le reste : enfin on mettra cette jolie Inscription » au bas :

Adeste, ô quotquot sunt, Veneres, Gratiæ, Cupidines,
En vobis adsunt in promptu
Faces, Vincula, Spicula :
Hinc eligite, sumite, regite.

C'est-à-dire, » Venez ici, tout ce qu'il y a de Beautés, de Graces & d'A- » mours ; vous y trouverez des flambeaux, des liens & des traits ; vous » n'avez qu'à choisir, à les prendre & à gouverner le Monde. » Je suis, &c.

A. B.

Je ne puis regarder le projet de mon ami que comme un bon moyen de mettre dans tout leur jour les personnes ambitieuses de faire valoir le talent qu'elles ont pour les bagatelles. Afin même de l'exécuter avec succès, je voudrois qu'il y eût des Directeurs de la Compagnie qu'on établiroit pour les Modes : mais leur choix me paroît de si grande importance, que je n'ose-rois en décider tout seul ; ainsi mes correspondans m'obligeroient beaucoup s'ils vouloient m'envoyer une liste de ceux qu'ils jugent capables d'un si haut emploi. Si chacun des principaux Caffés de la Ville me nommoit deux ou trois de tous les Orateurs qu'on y admire, je leur promets de les insérer de bonne foi dans ma liste. Mais je les avertirai ici qu'on doit préférer les vieux Damoiseaux, quoiqu'on les suive si peu aujourd'hui à l'égard de la maniere de se mettre ; qu'il est d'une absolue nécessité de leur joindre tous ceux qui s'accommodent au tems, & qui, sans aucune persuasion, ou vûe d'intérêt, changent avec la foule, dans la seule crainte de n'être pas à la Mode. Tous ceux qui, d'une humeur trop facile & trop complaisante, s'abandonnent au vice à contre-cœur, & qui, faute de courage pour suivre leurs propres lumieres, se laissent conduire à des guides qu'ils désaprouvent, tous ceux-là, dis-je, sont capables de ce bel emploi. Ceux qui ont de la répugnance à vieillir, ou qui feroient tout ce qui est opposé au cours & à l'ordre des choses, pour s'attacher à la Mode, ont aussi droit d'y aspirer. En un mot, ceux qui, sans aucun mérite apparent, deviennent esclaves de la Mode, ne peuvent qu'avoir des talens cachés, qui brilleroient peut-être s'ils étoient élevés à un tel poste ; il faut donc qu'on y ait égard dans la liste qu'on dressera. Enfin toute personne qui aura la bonté de m'envoyer une liste de gens de ce caractere, ou de tout autre qui en approche, est priée de vouloir me l'expédier d'aujourd'hui en quinze, & je leur en ferai fort redevable.

Au reste, il est bon d'avertir le Public que la place du Médecin de la Compagnie, qui doit avoir inspection sur les Modes, est déja retenue en faveur d'un sujet très-digne, & qui a toutes les qualités requises.

T.

CXV. DISCOURS.

——— Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis:
Concubitu prohibere vago: dare jura maritis.

HOR. A. P. v. 396.

Dans les premiers âges on ne connoissoit d'autre sagesse que celle qui enseignoit à distinguer le bien public de celui des particuliers, à ne pas confondre le profane avec le sacré, à défendre la communaute des Femmes, à prescrire des régles aux gens maries.



IL y a une infinité de Maris qui m'écrivent pour se plaindre de la vanité, de l'orgueil, & sur-tout de la mauvaise humeur de leurs Femmes. Je ne sai comment cela va, mais il me semble entrevoir dans leurs lettres, qu'ils sont eux-mêmes la cause de leurs chagrins; & je n'ai presque jamais vû aucun Mariage malheureux, que l'Epoux n'ait contribué à le rendre tel, soit manque de prudence ou de retenue. Il est certain que nous faisons d'ordinaire l'amour en des termes & avec des sentimens si éloignés de la nature, qu'ils sont en partie tragiques & en partie romanesques. De-là vient qu'on s'imagine de goûter dans le Mariage des plaisirs qui ne s'y trouvent pas; qu'on regarde la personne aimée comme une source intarissable de joie & de bonheur, qu'on ne la croit point sujette à la bizarrerie, aux infirmités de l'âge, à l'impatience, à la tristesse, ou aux maladies, & que les foiblesses attachées à la Nature humaine font souvent tout son crime.

Des agrémens qui se trouvent & que l'on doit chercher dans le Mariage.

Dans tous les états de la vie, en particulier dans son domestique & dans le Mariage, on doit être disposé à se faire un plaisir de tout, & à se contenter de ce qui s'y trouve. Pour acquerir cette disposition, il n'y a qu'a considérer les choses dans leur juste point de vûe, telles que la Nature les a formées, & non pas telles que notre imagination ou nos cupidités les souhaiteroient. Celui donc qui ne prend une jeune Femme que dans l'esperance de goûter tous les jours de nouvelles douceurs, se trouve bien éloigné de son compte; sa passion n'est pas plutôt satisfaite, qu'elle se rallentit: il ne découvre plus dans son Epouse les charmes & le mérite qu'il y voyoit d'abord; il tombe dans l'indifférence, le dégoût, le chagrin & le désespoir. Mais celui qui joint la raison à la passion, qui regarde l'objet qu'il aime comme exposé à toutes les infirmités de la Nature humaine, soit à l'égard du corps

ou de l'esprit, & capable de lui attirer de nouveaux soucis, en lui procurant de nouvelles relations; celui-là, dis-je, ne peut que s'accommoder à son etat & aux circonstances où il se trouve. Il est propre à devenir le Pere, l'Ami, l'Avocat ou le Tuteur de ceux qui ne sont pas encore au monde, & il est sensible à tous les devoirs qui résultent du Mariage. Un tel homme peut avoir pitié des Enfans qui crient, mais il n'en gronde pas; & lorsqu'il les entend courir au-dessus de sa chambre, il est plus satisfait de leur joie, qu'il n'est détourné par leur bruit. J'ai ouï dire à M. *Justinien*, qu'occupé dans son cabinet à débrouiller une affaire des plus épineuses, il croit que son attention redouble, lorsqu'il entend ses enfans, pour l'amour desquels il n'épargne aucun travail, sauter & se divertir dans la chambre voisine. D'un autre côté, M. *Pimpan* ne sauroit mettre sa perruque, ni ajuster sa cravate devant le miroir, à cause du bruit que font ces maudites Nourrices & ces piailleurs d'enfans; il lache quelqu'ironie sur les plaisirs du Mariage; il monte en carosse & s'enfuit au Caffé, pour être à l'abri de tout ce tintamarre.

Suivant que le Mari a le cœur disposé, toutes les circonstances de sa vie lui donnent du chagrin ou du plaisir. Lorsque son affection est bien placée, & qu'elle est soutenue par de justes égards au devoir, à l'honneur & à l'amitié, que son état exige, il n'y a ni faveurs ni disgraces de la fortune, qui ne lui procurent quelque plaisir inconnu à celui qui n'est pas marié.

Tout homme qui aime son Epouse & ses enfans, & qui tâche de faire le meilleur usage qu'il peut de sa tendresse, goûte du plaisir à l'occasion des choses les plus indifférentes, au lieu que celui qui n'a pas renoncé aux manieres du monde, ni aux fausses galanteries de la Ville, est chagrin & se dépite à la vûe de tout ce qui l'environne. Dans l'un & l'autre de ces deux cas, on ne sauroit jouer un plus sot personnage que celui d'entretenir ses amis des douceurs ou des embarras de son domestique. Hier même, sans chercher plus loin, un tendre Epoux me pria d'aller dîner chez lui. A notre arrivée au logis, sa femme nous raconta que leur petit garçon, à l'ouïe de leur pendule, qui venoit de sonner deux heures, avoit dit que son Papa se rendroit bientôt pour dîner. Pendant que le pere extasié le tenoit entre ses bras, & qu'il ne cessoit de le baiser, la mere m'apprit qu'il n'avoit alors que quatre ans accomplis. Ensuite ils se disputoient à qui l'auroit, on me le présenta, & l'on ne manqua point de répéter son observation sur l'heure du jour. Averti par leurs regards qu'ils souhaitoient de m'entendre dire quelque chose là-dessus, je dis au pere que la remarque de son petit garçon étoit une preuve certaine qu'il seroit un jour un grand Historien & un fameux Chronologiste. Quoi qu'ils ne soient pas bêtes, ni l'un ni l'autre, ils reçurent mon compliment & ma prédiction avec toute la reconnoissance possible. Je fus bien régalé à dîner, & mes hôtes m'entretinrent de plusieurs autres dits notables de leur Héritier présomptif, qui n'auroient guéres plû à un autre moins adonné que moi à réfléchir; mais accoutumé aux spéculations, je ne pus qu'admirer le bonheur de ceux à qui les moindres bagatelles procurent de grandes espérances, de la joye & des triomphes. D'un autre côté, j'ai connu un sot d'un mauvais naturel, dont l'embonpoint faisoit presque tout le merite, &

qui, pour n'avoir pas cette heureuse disposition, traitoit tout le monde chez lui de benets & d'innocens, de ce qu'ils racontoient des choses qui étoient au pied de la lettre au-dessus de sa portée.

Malgré tout cela, je ne saurois nier qu'il ne se trouve des femmes de si méchante humeur, qu'on doit être muni d'un fonds tout extraordinaire de patience & de Philosophie pour vivre avec elles. Lorsque celles-ci rencontrent des Maris d'un esprit violent, qui n'ont ni savoir ni modération, elles risquent d'être souvent battues; mais (g) un de nos fameux Jurisconsultes croit que *ce remede ne doit être employé qu'à l'extrémité*, pour me servir de ses propres termes. D'ailleurs, puisqu'il faut tirer quelqu'usage spirituel de toutes sortes d'afflictions, je conseillerois à ceux qui ont épousé des Femmes grondeuses de se former à la vertu par l'exercice de la patience dans leur domestique. *Socrate*, qui de l'aveu de tout le monde, est le chef indubitable de la Secte, qu'on nomme les *Béquetés de la Poule*, reconnoissoit devoir une grande partie de sa vertu à l'exercice que sa femme lui donnoit tous les jours. On peut recueillir de très bonnes leçons des sages réponses qu'il faisoit à ceux qui avoient moins de force d'esprit que lui sur ce chapitre. Lorsqu'un de ses amis, indigné de la maniere dont sa femme en usoit à son égard, lui eut demandé, comment un homme aussi bon que lui pouvoit vivre avec une créature si violente? Il lui répondit: *Que ceux qui apprennent à se tenir fermes à cheval, s'accoutument à monter les chevaux les plus fougueux, & qu'après en être venus à bout, ils ne craignent pas d'être désarçonnés lorsqu'ils en montent d'autres moins rétifs.* Il a dit plus d'une fois à l'un ou à l'autre, qui lui parloit du même sujet: *Mon cher ami, vous êtes redevable à* Xantipe, *de ce que je souffre si bien vos emportemens dans la dispute.* Il disoit aussi en pareille occasion, *Ma Poule glousse beaucoup, mais elle m'amene des Poulets: ceux qui logent dans une rue fort passante, ne sont pas détournés par le bruit des charrettes.* Je voudrois, s'il est possible, qu'un homme de bon sens se contentât de celle qui lui est tombée en partage, quand même ce seroit une criailleuse, puisque, s'il ne peut la rendre meilleure, il peut lui-même en devenir meilleur.

Mais, au lieu de poursuivre mon dessein, & de m'étendre sur les agrémens & sur les attraits de l'amour conjugal, je m'amuse à rapporter des faits qui tournent à son préjudice. Quoiqu'il en soit, je suis bien persuadé que tout ce qu'il y a d'agréable dans la vie humaine, est assaisonné d'un nouveau relief dans l'état de Mariage. Celui qui aime sa famille, & qui a quelque sujet de joye, ne peut que la sentir redoubler lorsqu'il se dit à lui-même: *Quel bonheur ne sera-ce pas pour ma femme & pour mes enfans?* D'un autre côté, s'il est exposé à quelqu'embarras ou à quelque péril, il peut s'en consoler, dans la pensée que sa femme & ses enfans en sont à l'abri. Il y a quelque chose dans cet état qui augmente les plaisirs, parce que d'autres y ont part; & qui dissipe les chagrins, parce que d'autres en sont exempts.

(g) Nommé *Bracton*.

Tous ceux qui sont mariés & qui ne goûtent pas cette aimable douceur vivent dans une molle & fade indolence ; ou bien ils se voyent obligés à toute heure d'en venir à des paroles aigres, à des reproches sanglans & à des querelles envenimées. En un mot, l'état de Mariage, accompagné ou privé de la tendresse mutuelle qui lui convient, est l'emblême le plus exact du Paradis ou de l'enfer que nous puissions trouver dans cette vie.

T.

CXVI. DISCOURS.

————————————— uti non
Compositus meliùs cum *Bitho Bacchius.* In Jus
Acres procurrunt, magnum spectaculum uterque.
HOR. L. I. Sat. VII. 19.

Nos deux Champions, aussi bien appariés que les Gladiateurs Bithus *&* Bacchius, *entrent en Lice. Tous deux s'avancent dans la Sale avec une ardeur qui attire l'attention de tout le monde.*

Réflexions sur le démélé qu'il y eut a *Utrecht* en 1712. entre les Valets de M. le C. de *Rechteren* & ceux de M. *Mesnager.*



C'EST un divertissement assez agréable de réfléchir sur les différentes idées que diverses personnes ont de la même chose. Si des hommes du vulgaire estiment souvent certaines choses, que ceux d'un rang plus élevé méprisent, il y a bien des choses que ceux-ci estiment, & dont les premiers ne font aucun cas. Par exemple, les gens du commun sont fort étonnés d'entendre parler de ces Disputes solemnelles qui arrivent entre les Grands sur les pointilles d'une cérémonie publique, & de voir que des affaires de conséquence soient interrompues à l'occasion de ces formalités, qu'ils regardent comme des bagatelles & des niaiseries. Je suis charmé de la décision d'un Portier qu'on trouve dans une Piéce de M. *Southern*, & qui est fondée sur le chagrin d'une Dame vertueuse, qui avoit épousé un second Mari, pendant que le premier étoit encore en vie. Celui-ci, qu'on croyoit mort, revenu chez lui après une longue absence, excite un noble embarras pour l'endroit tragique de la Piéce. La Nourrice & le Portier s'entretiennent des difficultés qu'il y auroit en pareil cas, ce dernier s'imagine qu'il seroit aisé d'y remédier, & il le décide par le vieux Proverbe, qui dit que *le premier Contractant doit reprendre sa Jument.* Il ne s'est rien passé de mes jours qui ait tant surpris & confondu la plûpart de mes bons Compatriotes, que la Dispute survenue entre le Comte de *Rechteren*, & M. *Mesnager*, qui occupe les plus habiles Politiques de diverses Nations, & qui tient même en suspens toutes les affaires de *l'Europe.*

Hier, à mon arrivée dans un de nos Caffés, je prêtai l'oreille à ce qui se disoit à la table voisine, qui étoit environnée de Politiques d'un ordre inférieur

inférieur, dont l'un, après avoir lû les Nouvelles avec beaucoup d'attention, s'énonça en ces termes: » Je crains fort, *dit-il*, que cette malheureuse » rupture survenue à *Utrecht* entre quelques Valets de pied ne retarde la Paix » de l'*Europe*. Dieu veuille que le Pape n'y joue pas son rôle sous main! » Le Saint Pere est très-habile à fomenter la division, comme les pau- » vres *Cantons Suisses* viennent de l'éprouver à leurs dépens. Si les Domes- » tiques de Mr.... *Comment l'appellez-vous?* n'en veulent pas venir à un » accord amiable, je ne vois pas qu'on puisse terminer cette querelle sans une » guerre de Religion.

» Pour moi, *dit alors un Benet qui étoit assis auprès de lui*, si j'étois à la » place du Roi de *France*, j'aurois honte de prendre le parti d'aucun de ces » Valets, soit de l'un ou de l'autre côté: Ne voilà-t-il pas toutes les affai- » res de l'*Europe accrochées*, parce qu'un Valet de M. *Mesnager* a eu la tête » un peu meurtrie. Si le Comte de *Rechteren* leur avoit donné d'abord de » quoi boire chopine, tout auroit été calmé, & l'on n'en parleroit plus; » mais on dit que c'est un homme qui a du sang aux ongles, & qui n'aime » pas qu'on lui fasse la mouë.

Là-dessus un troisiéme, qui n'avoit pas encore ouvert la bouche, déclara: » Qu'il étoit bien aise que les Plénipotentiaires de nos Princes Chrétiens » examinassent à fond ce démêlé, puisque les Valets de pied n'avoient jamais » porté l'effronterie si loin qu'aujourd'hui, & qu'il seroit charmé de les » voir dégradés dans le Traité d'*Utrecht*, si cela se pouvoit sans aucun préjudice » aux affaires publiques.

Un quatriéme, qui étoit assis à l'autre bout de la table, & qui sembloit prendre à cœur les intérêts du Roi de *France*, leur dit, » qu'ils n'avoient pas » une juste idée de la chose, & que le Roi Très-Chrétien ne ressentoit pas » cet affront, parce qu'on l'avoit fait aux Laquais de M. *Mesnager*; car, *ajou-* » *ta-t-il*, de quoi lui servent ces Laquais? mais c'est parce qu'on a insulté » ses sujets: Vous saurez donc qu'il paroîtroit bien étrange qu'un *François* » eut le nez ensanglanté, & que son Monarque n'en prit aucune connois- » sance. Il est obligé en honneur à les défendre contre toutes sortes d'hosti- » lités, & si les Hollandois poussent l'audace, à l'égard d'une Tête couronnée, » jusqu'à donner des coups de poings ou de pieds à quelqu'un de ceux qu'il » protége, il est en droit d'en demander hautement la réparation. »

Cette distinction mit la dispute sur un nouveau pied, & fut approuvée de la plûpart des Auditeurs, jusqu'à ce qu'un petit Homme plein de feu, qui se déclara pour la Maison d'*Autriche*, traita cruellement le Roi de *France*, sur ce qu'il encourageoit ses Sujets à faire la mouë à leurs Supérieurs, & qu'il les déroboit ensuite à la punition dûe à leur insolence. Il ajouta que les *François* étoient si adonnés aux grimaces, que si l'on en arrêtoit l'usage au Congrès d'*Utrecht*, il n'y auroit plus moyen d'aller en rue en tems de paix, sur tout s'ils demeuroient maîtres des *Indes* Occidentales. Il soutint même avec beaucoup de chaleur que si les alliés étoient de son avis, ils obligeroient le Roi de *France* à brûler ses Galéres, & à permettre l'exercice de la Religion réformée dans ses Etats, avant qu'ils remissent leurs épées dans le four-

reau. Enfin il traita M. *Mesnager*, d'homme de néant & d'étourdi.

La dispute s'échauffoit de plus en plus, & je ne sai où elle auroit abouti, si un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, qui me parut avoir étudié en Droit, n'eut pris la cause en main, & n'eut prononcé que le Comte de *Rechteren* & M. *Mesnager* ne s'étoient pas bien conduits dans cette affaire. » M. le Comte de *Rechteren*, *dit-il*, auroit dû déposer sous serment que » ses Domestiques avoient été insultés les premiers par ceux de M. *Mes-* » *nager*, & alors M. *Mesnager* n'auroit pas manqué de lui rendre justice, » soit en chassant les criminels de sa maison, ou de tout autre maniere, qu'il » auroit trouvé la plus convenable ; car, afin que vous le sachiez, si quel- » qu'un me fait la moue, je ne dois pas lui casser les dents pour cela. D'ail- » leurs, à l'occasion de l'assaut livré, ou des coups donnés à ses Domesti- » ques, M. *Mesnager* auroit pû intenter un Procès à M. de *Rechteren* ; mais » sur le pied où l'affaire est aujourd'hui, je crois que ces Messieurs devroient » s'en rapporter à des arbitres. »

J'entendis là-dessus bien d'autres décisions, qui ne valoient guère mieux que celle-là ; & tout ce que j'en pus conclure, fut, que la question débatue ne surpassoit pas moins la capacité de ces honnêtes raisonneurs que la mienne.

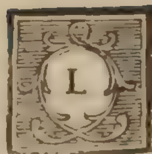
O.

CXVII. DISCOURS.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant.
LUCR. Lib. III. 20.

Comme les Abeilles qui sucent toutes sortes de Fleurs dans les Bois.

Réflexions sur le *Discours* CXV.



ORSQUE j'ai publié quelque *Discours* qui s'accorde avec le goût général, & qui cause un plaisir extraordinaire ; il ne manque jamais de m'attirer bon nombre de Lettres. Le CXV. où j'ai donné quelques avis à la Confrairie des *Bequetés de la Poule*, m'a déja procuré divers Correspondans ; & je n'en saurois deviner la raison, à moins que ce ne soit, parce qu'il est d'un usage universel, & sur tout d'une grande utilité pour les pauvres maris. Un honnête artisan, qui date sa Lettre de *Cheapside*, m'en remercie au nom de ses Confreres, qui se voyent toutes les fois que leurs femmes veulent bien leur en donner la permission, & qui restent ensemble jusqu'à ce qu'elles trouvent à propos de les envoyer chercher. Il m'avertit d'ailleurs que mon *Discours* a été d'une merveilleuse consolation à tous les Membres de sa Cotterie, & il me demande en grace, de m'étendre un peu plus sur le chapitre de *Socrate*, & de les informer sous quel Regne il vivoit, s'il étoit citoyen ou courtisan, s'il enterra *Xantippe*

avec plusieurs autres particularités ; puisqu'à juger de lui par ses propos sententieux, il ne peut qu'avoir été bon chretien, & doué d'une grande sagesse. Un autre, qui se signe *Benjamin Dupé*, m'écrit, que marié à une grondeuse impitoyable, il avoit tâché de la radoucir par toutes les voies legitimes, que j'ai spécifiées dans le même Discours, & qu'outré de colere il avoit souvent passé les bornes, comme *Bracton* le permet en pareil cas ; mais qu'il étoit résolu de la supporter à l'avenir en *Stoycien*, & de la regarder comme une maîtresse qu'il nourrit pour lui enseigner la Philosophie. Un troisiéme qui se nomme *Feuardent*, approuve tout ce Discours, excepté les derniers mots, où je dis que l'état du mariage est un Paradis ou un Enfer. Il lui en a coûté un sou pour m'écrire par la voie du *Penny-Post*, & m'avertir que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais plutôt, appuyé sur l'expérience qu'il en a faite lui-même, un état mitoyen, qui répond à l'idée qu'on nous donne du Purgatoire.

Le beau Sexe m'a honoré aussi de ses réflexions sur le même Discours. Une Dame, qui s'appelle *Euterpé*, & qui paroît avoir de l'étude, me demande si je veux introduire la Loi *Salique* dans toutes les familles, & d'où vient qu'il n'est pas à propos qu'une femme, qui a de l'habileté & du savoir tienne le gouvernail, lorsque le mari est foible & ignorant ? Une autre d'un caractére tout opposé, qui se donne le nom de *Xantippe*, m'avoue qu'elle suit l'exemple de cette femme de *Socrate ;* qu'elle est mariée à un homme fort studieux ; qui n'a nulle connoissance des affaires du monde, qu'elle est ainsi obligée d'en prendre soin elle-même, & de l'animer de tems en tems, de peur qu'il ne se rouille, & qu'il ne se rende incapable de converser avec les vivans.

Après ce petit extrait de quelques-unes des Lettres que j'ai reçûes à cette occasion j'en vais publier ici une toute entiere.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une Dame sur le Caractére de son Epoux qui étoit un Jean-Jeanne.

„ Vous nous avez donné un Portrait fort naïf de cette sorte d'Epoux qu'on „ nomme une *bequeté de la Poule* ; mais je ne sache pas que vous ayez rien „ dit de celui qui est d'un caractére tout différent, & qu'on appelle, en divers „ endroits de notre Isle, un *Jean-Jeanne*. J'ai le malheur d'être unie, pour „ le reste de mes jours, avec un homme de cette espéce, qui est au pied „ de la lettre plus femme que je ne le suis. Il a été élevé sous les yeux „ d'une tendre Mere, qui ne le perdit pas de vûe, jusqu'a ce qu'elle en eut „ fait une aussi bonne ménagere qu'elle-même. A peine y avoit-il deux ans „ qu'il étoit sorti des mains de sa Nourrice, qu'il pouvoit confire des Abri- „ cots & faire des Gelées. Il lui étoit défendu de s'exposer à l'air, de crain- „ te qu'il ne s'enrhumât ; lorsqu'il auroit dû être à la Chasse & courir „ apres un Daim, il étoit aux cotés de sa Mere, pour apprendre à l'assai- „ sonner, ou à le mettre en pâte, & badinoit à faire des Bateaux de pa- „ pier avec ses Sœurs, dans un âge qui permet aux autres Gentilshommes „ de passer la Mer & de visiter les Pays étrangers. Il a la main la plus

» blanche que vous ayez vûe de vos jours, & il feuillete la pâte mieux » qu'aucune femme de toute l'*Angleterre*. Ces qualités le rendent un misérable Epoux : Il est toujours dans la Cuisine, & il ne cesse de gronder » avec la Cuisiniere. Il est mieux informé de ce qui regarde la taille du » lait, que des comptes du Receveur de ses rentes. Je suis indigne lorsqu'il trouve à redire à quelque plat qui n'est pas de son goût, & qu'il » instruit ses amis qui dînent avec lui de la meilleure marinade qu'il y ait » pour les noix, ou de la meilleure sauce pour une cuisse de Venaison. » Malgré tout cela, il est très-bon mari, & il ne m'a jamais grondée qu'une » seule fois en sa vie, à l'occasion d'un plat de Canards sauvages qui étoient » un peu trop rôtis; mais j'aimerois mieux qu'il fut d'une humeur chagrine, & qu'il me traitât rudement quelquefois, que de le voir si efféminé, & se mêler de bien des choses qui ne sont point du tout de son ressort. Puisque vous nous avez donné le caractére d'une femme qui porte » les culotes, je vous prie de nous dépeindre au naturel un mari qui porte » la jupe. D'où vient, s'il vous plaît, qu'un caractére féminin ne seroit pas » aussi ridicule dans un homme que l'est un masculin dans notre sexe? Je » suis, &c.

O.

CXVIII. DISCOURS.

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit : ———————

HOR. A. P. Vers. 191.

N'employez point le Ministere d'un Dieu, si cet expedient n'est nécessaire pour dénouer l'intrigue.

Contre les *Jugemens* téméraires sur les biens & les maux quiarrivent aux Hommes.



ON ne sauroit jamais se rendre coupable d'un plus grand manque de charité, que d'attribuer aux châtimens du Ciel les afflictions que les autres endurent. Celui qui se regarde comme l'objet de la vengeance divine aggrave son mal; & ceux qui l'envisagent sous un si terrible aspect, cessent d'avoir pour lui la compassion qui lui est dûe. Cette manie de tourner chaque infortune en un jugement du Ciel, vient des fausses idées qu'on a de la Religion, qui produit, de sa nature, une bienveillance universelle pour tous les hommes, & qui interprête le plus favorablement qu'il se peut tous les accidens qui leur arrivent. Ce n'est pas ainsi la Religion qui aigrit le naturel d'un homme, mais c'est son mauvais naturel qui aigrit sa Religion : ceux qui sont d'une humeur triste & mélancolique, ou envieuse & maligne, quelque genre de vie qu'ils menent, decouvrent la trempe naturelle de leur esprit dans toutes leurs pensées, leurs paroles & leurs actions. De même que les vins les plus délicats ont souvent quel-

que goût du terroir où ils croissent ; ainsi les meilleures pensées doivent souvent quelque chose de particulier à la tournure de l'esprit qui les produit. Lorsque la sottise ou la superstition se joignent à ce mauvais naturel, il n'est pas au pouvoir de la Religion même d'empêcher que la personne qui est de cette humeur ne paroisse d'un caractére absurde & ridicule.

Une vieille fille dont je cacherai le nom sous celui de (*h*) *Némesis*, est une des plus expertes que j'aie vû de ma vie à découvrir les Jugemens de Dieu. Elle peut vous dire quel péché réduisit en cendres la maison d'un tel, ou renversa tous ses greniers. Si vous lui parlez d'une jeune Dame qui a eu le malheur de voir flétrir sa beauté par la petite vérole, il lui échappe un profond soupir ; & elle vous dit, que, lorsque cette Dame avoit un beau visage, elle se regardoit toujours dans le Miroir. Si vous lui annoncez quelque bonne fortune arrivée à une Demoiselle de sa connoissance, elle souhaite qu'elle puisse prospérer entre ses mains; quoique sa mere en ait usé cruellement avec une de ses niéces. Ses réflexions roulent d'ordinaire sur des personnes qui avoient de grands biens ; mais qui n'en ont presque pas joui, à cause de quelque défaut qui se trouvoit dans leur conduite, ou dans celle de leurs peres. Elle peut vous donner la raison pourquoi un tel mourut sans enfans ; pourquoi un tel autre fut enlevé à la fleur de son âge ; pourquoi une telle fut malheureuse dans le mariage qu'elle contracta ; pourquoi un tel se cassa la jambe dans un certain endroit du pays, de la Ville ou de la maison, & pourquoi un autre fut tué d'un coup de sabre, plutôt que d'un coup d'épée ou de quelqu'arme différente. Elle a un crime pour chaque malheur qui peut arriver à quelqu'une de ses connoissances, & lorsqu'elle entend parler d'un vol ou d'un meurtre, elle insiste plus sur la vie déréglée de la personne souffrante, que sur l'attentat du Voleur ou de l'Assassin. En un mot, elle est si bonne Chrétienne, que tout ce qui lui arrive à elle-même est une épreuve, & que tout ce qui arrive à son prochain est un jugement du Ciel.

La seule description de ce foible, dans la vie ordinaire, suffit pour le tourner en ridicule ; mais lorsqu'il paroît sous la pompe & la dignité du style, il est très-capable d'amuser & d'effrayer l'esprit du Lecteur. *Hérodote* & *Plutarque* font souvent intervenir les jugemens du Ciel aussi mal à propos que la Sibylle, dont je viens de parler, quoique la maniere dont ils les énoncent, attire du respect & de la vénération au foible même. Il est vrai que la plûpart des Historiens, soit Chrétiens ou Payens, ont donné dans cette idée superstitieuse, & qu'ils ont parlé des mauvais succès, des malheurs imprévûs, ou des accidens funestes, comme s'ils avoient été admis dans les secrets de la Providence, & qu'ils eussent connu tous les ressorts cachés qu'elle emploie à gouverner le Monde, ou pénetré dans toutes ses vûes. On croiroit en particulier que plusieurs de nos Historiens ont eu diverses révélations de cette nature. Nos anciens Moines ne souffrent presque jamais

(*h*) C'étoit la Déesse de la Vengeance chez les Payens. Ce mot Grec signifie aussi *Indignation*, & même une indignation accompagnée d'envie.

qu'aucun de leurs Princes finisse en paix ses jours, s'il avoit tâché de diminuer le pouvoir & les richesses que l'Eglise possédoit en ce tems-là. Les Heritiers legitimes de *Guillaume le Conquérant* sont presque tous punis dans le quartier de la *Nouvelle Forêt*, où il avoit détruit les Eglises & les Monastéres. En un mot, lisez la Chronique d'un Auteur de cette trempe, & il vous semblera que vous avez sous les yeux une Histoire des Rois d'*Israël* ou de *Juda*, dont les Historiens étoient actuellement inspirés, & sur qui Dieu, par un effet tout particulier de sa Providence, répandoit ses jugemens ou ses bénédictions, suivant qu'ils favorisoient l'idolatrie ou son véritable culte.

Cette maniere de juger des malheurs d'autrui, ne me paroît pas seulement opposée à la charité à l'égard de celui qui les souffre, mais très-présomptueuse à l'égard de la Divinité qui les permet. Si la vertu est souvent infortunée dans ce Monde, & si le vice y triomphe, c'est une preuve convaincante d'une vie à venir, puisque cela répugne à la nature d'un Etre tout bon & tout sage; à moins qu'on ne suppose que cette distribution indifférente des biens & des maux, qui sert à exécuter ici bas les desseins de la Providence, sera rectifiée avec usure dans une autre vie. Il ne faut donc pas attendre que le feu tombe toujours du Ciel sur les coupables, ni que l'Eternel, lorsqu'on voit le crime triomphant ou la vertu opprimée en certaines personnes, arme son bras & l'employe pour la défense de l'un ou de l'autre. Il suffit qu'il y ait un jour déterminé, auquel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres.

La témérité qu'il y a de prétendre que les malheurs temporels sont des jugemens du Ciel, qui servent à punir certains crimes, ne peut qu'être sensible par ces deux considérations. L'une est qu'à parler en général, il n'y a point de calamité ni d'affliction, qu'on suppose être envoyée à un méchant homme comme un jugement du Ciel, qui n'arrive quelquefois aux personnes vertueuses & d'une piété reconnue. Lorsque l'Athée *Diagore* étoit sur un des Vaisseaux *Athéniens*, il s'éleva une furieuse tempête, qui obligea les Matelots de lui dire que c'étoit une juste punition du Ciel contre eux, de ce qu'ils avoient pris à bord un homme aussi impie que lui. *Diagore* les pria de tourner les yeux sur les autres Vaisseaux de la Flotte qui se trouvoient dans le même cas, & leur demanda si *Diagore* étoit à bord de chacun de ces Vaisseaux. Nous sommes tous en bute aux mêmes calamités, & sujets aux mêmes accidens; & lorsque nous voyons quelqu'un de notre espéce gémir sous le poids de quelqu'affliction particuliere, nous devrions penser qu'elle vient plutôt du sort attaché à la nature humaine, que de l'état criminel de celui qui la souffre.

L'autre considération, qui doit réprimer nos jugemens téméraires à cet égard, roule sur ce qu'il nous est impossible de savoir ce qu'il faut nommer des Calamités ou des Bénédictions. Combien d'accidens n'y a-t-il pas qu'on a pris pour des malheurs, & qui ont tourné à l'avantage & au profit de ceux à qui ils sont arrivés? Combien de mauvais succès n'y a-t-il pas eu, qui, par leurs suites, ont prévenu la ruine d'un homme? Si l'on pouvoit découvrir les effets de chaque chose, il nous seroit permis de prononcer hardiment

ſur ce qu'on doit appeller bonheur ou malheur, bénédiction ou malédiction; mais vouloir décider ſur ce que l'on ne voit qu'en partie, & dont l'on n'obſerve que les bords, c'eſt une témérité & une folie inſupportable. L'avanture de *Biton* & de *Cléobis*, ſi célébre dans le Paganiſme, qu'elle eſt citée par tous les anciens Auteurs *Grecs* & *Latins*, qui ont écrit ſur l'immortalité de l'ame, peut nous fournir ici une tres-bonne leçon. Ces deux freres, fils d'une Dame qui étoit Prêtreſſe de *Junon*, traînerent le Char de leur mere au Temple de cette Déeſſe dans une occaſion ſolemnelle, & en l'abſence de ceux à qui cette fonction appartenoit. La mere eut une ſi grande joie à la vûe de leur amitié filiale, qu'elle pria la Déeſſe de leur accorder le plus beau don qu'elle pût faire aux hommes. Là-deſſus l'un & l'autre furent ſaiſis d'un profond ſommeil, & le lendemain matin on les trouva morts dans le Temple. Cette avanture n'auroit pas manqué de paſſer pour un jugement du Ciel, ſi elle fut arrivée aprés un acte de déſobéiſſance, & il n'y a nul doute que les Hiſtoriens, qui nous en auroient parlé, ne l'euſſent dépeinte ſous cette idée.

O.

CXIX. DISCOURS.

—— —— Nam cùm proſtrata ſopore
Urget membra quies, & mens ſine pondere ludit,
Quidquid luce fuit, tenebris agit. ————
PETRON. Satyr. C. 104.

(i) *Lorſqu'un profond ſommeil nous ferme la paupiere,*
L'eſprit, ſe trouvant libre, agit ſans la matiere,
Il retrace dans l'ombre à notre entendement,
Les objets qu'à nos ſens préſente la lumiere.


UOI qu'il y ait divers Auteurs, qui ont écrit ſur les Songes, ils les ont preſque tous regardés comme des Révélations de ce qui eſt arrivé en certains pays fort éloignés du nôtre, ou comme des préſages de ce qui doit arriver dans la ſuite.

Reflexions ſur la nature de l'*Ame* à l'occaſion des rêves.

Je les vais conſiderer ici ſous une toute autre vûe, en ce qu'ils peuvent nous donner quelque idée de l'excellence de nos Ames, & nous inſinuer qu'elles ſont indépendantes de la matiere.

En premier lieu, nos Rêves nous fourniſſent de bonnes preuves de l'activité qui eſt naturel à l'Ame, & qu'il n'eſt pas au pouvoir du ſommeil d'éteindre ou de ralentir. Lorſqu'on eſt las & accablé par la fatigue du

---

(i) Voyez Tome II. p. 45. du *Pétrone Latin* & *François*, ſuivant le M. S. trouvé à *Belgrade* en 1688. nouv. Edition *in*-8. 1709.

jour, cette partie agissante de nous-mêmes est toujours occupée & infatigable. Lorsque les organes des sens manquent du repos qu'il leur faut, & que le corps n'est plus en état d'agir de concert avec cette substance spirituelle à laquelle il est uni, l'Ame déploye toutes ses facultés, & continue dans l'action jusqu'à ce que son associé soit de nouveau en état de lui faire compagnie. On diroit que les Rêves servent de relache & de passe-tems à l'Ame, lorsqu'elle est débarrassée du soin de sa machine, & qu'elle en a disposé entre les bras du sommeil.

En deuxiéme lieu, les Rêves prouvent l'agilité & la perfection des facultés de l'Ame, lorsqu'elles sont dégagées du corps. L'Ame est embarrassée & retenue dans ses opérations, lorsqu'elle agit de concert avec un associé qui est si pesant & si lourd dans ses mouvemens. Mais dans les Rêves elle acquiert une vivacité & une allégresse étonnante. Ceux qui sont lents à parler font de beaux discours sur le champ, & ils s'expriment avec facilite en des langues, dont ils n'ont presque aucune teinture. Les personnes graves abondent en plaisanteries, & les stupides en reparties & en pointes d'esprit. Quoi qu'il n'y ait rien de si pénible à l'esprit que l'invention, il opere avec une si grande activité dans les Rêves, que nous ne sentons pas même qu'il soit occupé. Par exemple, nous avons tous rêvé quelquefois sans doute, que nous lisions des papiers, des livres ou des lettres; auquel cas l'invention est si prompte, que l'esprit en est la dupe, & qu'il prend son ouvrage pour celui d'un autre.

Je citerai à cette occasion un passage du livre intitulé *Religio Medici*, où l'ingénieux Auteur rend compte de ses pensées lorsqu'il rêvoit ou qu'il étoit éveillé. (k) *Dans le sommeil*, dit-il, *nous nous surpassons, en quelque maniere, nous-mêmes, & il semble que le corps, n'est pas plutôt endormi, que l'Ame s'éveille. Si le sommeil lie nos sens & les tient engourdis, on peut dire qu'il delie & met en liberté la raison; puisque nos idées durant la veille n'approchent pas de la vivacité de nos imaginations durant le sommeil. L'ascendant de ma nativité étoit le signe aqueux du* Scorpion*: Je suis né à l'heure Planetaire de* Saturne*, & je crois tenir quelque chose du naturel, froid qu'on attribue à cette planete: je ne suis point du tout facétieux, ni disposé à la joie & la gaieté des bonnes compagnies; malgré tout cela, je puis composer, dans un Rêve, une Comédie entiere, la voir jouer moi-même, en sentir les traits piquans, & si bien éclater de rire, que je m'éveille en sursaut. Si ma mémoire étoit aussi fidele que ma raison est alors féconde, je n'étudierois jamais que dans mes Rêves, & je prendrois ce tems-là pour mes exercices de Piété; mais la mémoire, en ce qu'elle a de plus grossier ou de machinal, a si peu de prise alors sur les idées abstraites de l'entendement, qu'elle oublie l'intrigue de la piéce & le fil de la narration, dont elle ne rapporte à l'esprit, quand on est éveillé, que des lambeaux & des traits confus.-- C'est ainsi qu'on voit quelquefois des gens, à l'heure de la mort, parler & raisonner beaucoup mieux qu'à l'ordinaire,*

(k) Voyez page 222, &c. de la Traduction *Latine* de cet Ouvrage, dont l'original est écrit en *Anglois*. Il est cité dans le I. Volume du *Spectateur*.

parce

parce que l'Ame, sur le point d'être détachée des liens du corps, agit plus selon sa nature, & pense alors d'une maniere qui est au-dessus de l'humanité.

On peut observer en troisiéme lieu que les passions affectent l'esprit avec plus de force durant le sommeil que pendant la veille. C'est aussi alors que la joie & le chagrin donnent ses sensations de plaisir ou de douleur plus vives qu'en tout autre tems. De même la piété qui s'éleve dans l'esprit, comme l'excellent Auteur que je viens de citer l'insinue, s'enflâme d'une façon toute particuliere, & devient plus ardente quand le corps est plongé dans le sommeil. L'expérience de chacun l'instruira là-dessus, quoi qu'il soit très-probable que ceci varie selon la différence du tempérament. Je finirai cet article par deux problémes, dont je laisse la solution à mes Lecteurs. 1. Supposé qu'un homme fut toujours heureux dans ses Rêves, & malheureux quand il veille, & que sa vie fut également partagée entre ces deux états, savoir, s'il seroit plus heureux que malheureux, ou tout au contraire? 2. Supposé qu'un homme se crut Roi quand il dort, & un Mendiant lorsqu'il veille, & qu'il eût les mêmes idées, sans aucune interruption, la nuit & le jour, savoir, s'il seroit au pied de la lettre un Roi ou un Mendiant, ou plutôt s'il ne seroit pas l'un & l'autre?

Il y a une autre circonstance, qui nous donne, ce me semble, une fort haute idée de la nature de l'Ame, à l'égard de ce qui se passe dans les Rêves, je veux dire ce nombre infini & cette grande varieté d'idées qui s'y élevent alors. Si cet être actif & qui veille toujours n'étoit sensible en ce tems-là qu'à sa propre existence, dans quelle affreuse & cruelle solitude ne se trouveroit-il pas aux heures du sommeil? Si l'Ame sentoit qu'elle est seule quand le corps est endormi, de la même maniere qu'elle y est sensible dans la veille, que le tems lui paroîtroit long & ennuyeux, comme il lui arrive souvent lorsqu'elle songe & « qu'elle se croit dans une pareille solitude obli- » gée à faire un long voyage sans la moindre compagnie!

——————— (*l*) Semperque relinqui
Sola sibi, semper longam incomitata videtur
Ire viam! ——— ——— ———

Mais je n'ai fait cette observation qu'en passant. Mon but principal est de remarquer cette merveilleuse faculté de l'Ame qui la met en état de produire de quoi s'entretenir dans ces occasions. Elle converse avec une infinité d'êtres qui lui doivent leur origine, & se représente dix mille scénes qu'elle a inventées. Elle est elle-même le théatre, les acteurs & le spectateur. Ceci me rappelle dans l'esprit une pensée qui me plaît infiniment, & que *Plutarque* attribue à *Heraclite*, je veux dire, *Que tous les Hommes qui veillent sont dans le même Monde; mais que chacun d'eux, lorsqu'il est endormi, se trouve dans un nouveau Monde de sa façon.* L'Homme qui veille est dans le Monde naturel, & celui qui dort se retire dans un Monde artificiel qui lui est par-

(*l*) VIRGIL. Æneid. IV. 466.

ticulier. Il me ſemble que ceci nous inſinue quelque grandeur naturelle de l'Ame, qu'il eſt plus aiſé d'admirer que d'expliquer.

Je ne dois pas omettre ici un argument pour l'excellence de l'Ame, que j'ai vû cité comme pris de *Tertullien*, & qui eſt fondé ſur le pouvoir qu'elle a de prédire l'avenir par les ſonges. Tous ceux qui reçoivent l'Ecriture ſainte ; ou qui ont le moindre petit grain de foi hiſtorique ne ſauroient douter qu'il n'y ait eu pluſieurs de ces prédictions, puiſqu'il s'en trouve une infinité d'exemples dans les Auteurs, anciens & modernes, ſacrés & prophanes. Si ces préſages obſcurs, ſi ces Viſions de la nuit viennent de quelque faculté cachée de l'Ame, pendant qu'elle eſt ainſi abſtraite de la matiere, ou de quelque communication avec l'Etre ſuprême, ou de quelque opération d'eſprits inférieurs, c'eſt ce qui a cauſé une grande diſpute entre les Savans ; mais le fait m'a toujours paru inconteſtable, & il a été regardé comme tel par les plus habiles Ecrivains, qu'on n'a jamais ſoupçonné de ſuperſtition ou d'enthouſiaſme.

Je ne prétends pas que l'Ame, dans ces exemples, ſoit entierement dégagée du corps : il ſuffit qu'elle ne ſoit pas ſi enfoncée dans la matiere, ni ſi embarraſſée dans ſes opérations, avec le mouvement du ſang & des eſprits animaux, comme lorſqu'elle anime la machine durant la veille. Dans le ſommeil, l'union avec le corps eſt aſſez affoiblie pour donner plus de jeu à l'eſprit. L'Ame ſemble alors ramaſſée en elle-même, & recouvrer le reſſort qui eſt rompu ou du moins affoibli, lorſqu'elle opere de concert avec le corps.

Si les réflexions que je viens de faire ne ſont pas des preuves, elles ſont du moins de fortes probabilités, non ſeulement de l'excellence de l'eſprit humain, mais auſſi de ſon indépendance à l'égard du corps ; & ſi elles ne démontrent pas, du moins elles confirment ces deux grands articles, qui ſont d'ailleurs établis par quantité d'autres raiſons qui ne ſouffrent point de replique.





CXX. DISCOURS.

— *βαθυῤῥείταο μέγα σθένος Ὠκεανοῖο.*

HOM. Iliad. Φ vers. 195.

La violence des vagues de l'Océan profond.

MONSIEUR,

„ A LA lecture de votre (*m*) essai sur les plaisirs de l'Imagination, j'ai vû que la *Grandeur* est une des trois sources que vous en allégués. C'est ce qui m'a découvert la raison pourquoi, de tous les objets qui me sont tombés sous les yeux, il n'y en a point qui frappe tant mon Imagination que la vûe de la Mer ou de l'Océan. Je ne saurois voir le mouvement de ce prodigieux amas d'eaux, même dans un calme, sans un plaisir accompagné de surprise ; mais lorsqu'elles sont agitées par une tempête, & que l'horison n'offre de tous côtés que des flots écumans & des montagnes liquides, je ne saurois décrire l'agréable horreur que cet objet excite dans mon esprit. L'Océan agité est, si je ne me trompe, le plus grand objet, qu'un homme, qui s'y trouve dessus, puisse voir en mouvement, & qui par une suite nécessaire, donne à son Imagination le plaisir le plus relevé qui puisse naître de la Grandeur. J'avoue qu'il m'est impossible de regarder cette vaste étendue de matiere fluide, sans penser à la main qui l'a versée, & qui a creusé des abîmes capables de la recevoir. Un tel objet me fait venir dans l'esprit l'idée d'un Etre tout-puissant, & me prouve son existence d'une maniere aussi convaincante qu'une démonstration métaphysique. L'Imagination vient au secours de l'Entendement, & par la Grandeur de l'objet sensible, elle y produit l'idée d'un Etre qui n'est renfermé ni par le tems, ni par l'espace.

Sur la *Grandeur*, qui est une des sources des plaisirs de *l'Imagination.*

„ Plusieurs voyages, que j'ai faits par Mer, m'ont exposé à bien des tempêtes, qui m'ont souvent rappellé dans la mémoire les descriptions que les anciens Poëtes en donnent. *Longin* approuve sur tout une de ces descriptions qui se trouve dans *Homere*, parce que le Poëte ne s'y est pas amusé à certaines petites circonstances, que des Auteurs d'un génie inférieur, qu'il nomme, avoient relevées en pareil cas, & qu'il y a ramassé toutes celles qui sont les plus propres à épouvanter l'Imagination, & qui arrivent aussi dans le fort d'une tempête. C'est pour cela même que je préfere la description, que le Psalmiste nous a donnée, d'un Vaisseau battu de l'orage, à toute au-

(*m*) Voyez p. 165. de ce Volume.

» tre, que j'aye lû de ma vie; (*n*) *Ceux qui descendent*, dit-il, *sur Mer dans les Navires, & qui travaillent au milieu des grandes eaux, out vû les œuvres du Seigneur & ses merveilles dans la profondeur des abîmes. Il a commandé, & aussi-tôt il s'est levé un vent qui a amené la tempête, & les flots de la Mer se sont élevés. Ils montoient jusqu'au Ciel, & descendoient jusqu'au fond des abîmes: leur ame tomboit en défaillance à la vûe de tant de maux. Il étoient troublés & agités comme un homme qui est yvre; & leur prudence étoit toute renversée. Ils criérent au Seigneur du milieu de leur affliction, & il les tira de l'extrémité où ils se trouvoient. Il changea cette tempête en un vent doux; & les flots de la Mer se calmérent. Ils se réjouirent de ce que ses flots s'étoient calmés; & il les conduisit jusqu'au Port où ils vouloient arriver.*

» Je ne saurois m'empêcher de dire à cette occasion que le systême du » Psalmiste est bien plus consolant & plus raisonnable que celui du Paganis- » me, qui se trouve dans *Virgile* & les autres Poëtes, où une de leurs Divini- » tés excite un orage, qu'une autre vient calmer. Si nous n'avions égard » qu'au sublime de cette piéce, qu'elle idée plus noble & plus relevée peut-on » se former de l'Etre suprême, qui confond & qui déméle ainsi les élémens, » qui trouble & qui calme ainsi la nature?

» Les grands Peintres ne s'amusent pas seulement aux paysages des jardins, » des bois & des prairies; mais ils employent souvent leurs pinceaux à nous » tracer des tempêtes & la mer agitée: Je voudrois que vous suivissiez leur » exemple. Si ce léger crayon peut trouver place dans vos Ecrits, je l'accom- » pagnerai de la nouvelle traduction en Vers du Psaume, que j'ai déja cité, » ou du moins d'une partie, c'est-à-dire depuis le verset 23. jusqu'au 36. in- » clusivement.

(*o*) Il en est qui s'expoient
Sur les flots inconstans;
Qui dans leurs projets osent
Braver l'onde & les vents.

C'est alors qu'au milieu
Des vagues perilleuses,
Ils peuvent voir de Dieu
Les Oeuvres merveilleuses.

S'il appelle l'orage,
Il vient, trouble les airs;
Son indomptable rage
Bouleverse les Mers.

(*n*) Psau. CVII. dans la Version ordinaire des réformés, & CVI. dans celle de M. de *SACI*; que l'on a suivie, vers. 23. 30.

(*o*) Voyez *Essai d'une nouvelle Traduction des Psaumes, en Vers. Par M.* Térond. *Ed. de la Haye* 1712.

Il les éleve en monts ;
Jusqu'au Ciel élancée.
L'Onde aux gouffres profonds
Tombe plus courroucée.

L'on tourne, l'on chancelle,
Comme on fait dans le vin ;
La peur devient mortelle,
L'art du Pilote est vain.

Ces pauvres malheureux,
Prêts de perir, s'écrient,
Dieu répond à leurs vœux,
Aussi-tôt qu'ils le prient.

Il parle à la tempête,
La tanse, & d'un seul mot
La fait taire & l'arrête,
Et rend le calme au flot.

Sur leur front rassuré
L'allegresse vient luire ;
Jusqu'au port desiré,
Dieu daigne les conduire.

Que jamais ils n'oublient
De si rares bienfaits ;
Qu'en tous lieux ils publient
La gloire de ses faits.

Qu'ardens à célébrer
Ses bontés nonpareilles,
Ils fassent admirer
Aux plus grands ses merveilles !

Sa main tarit la source
Des plus profondes eaux,
Et séche dans leur course
Les rapides ruisseaux.

Il punit les méchans ;
Leurs riantes vallées,
Et leurs fertiles champs
Sont terres desolées,

Des ruiſſeaux, des rivieres,
Sa main conduit le cours ;
Les deſerts, les bruyeres
Reçoivent leur ſecours.

C'eſt pour des indigens,
Qu'il rend ces lieux fertiles ;
Et leurs bras diligens
Y bâtiſſent des Villes.

O.

CXXI. DISCOURS.

Heu, quis te caſus dejectam conjuge tanto
Excipit ? aut quæ digna ſatis fortuna reviſit ?

VIRG. Æneid. III. 317.

Hélas ! quel cruel accident vous a privée d'un ſi cher époux ? ou quel bonheur vous eſt ſurvenu, qui ſoit digne de vous, & qui puiſſe vous dédommager d'une ſi grande perte ?

Recit d'une triſte Avanture, arrivée ſous *Charles le Hardi* Duc de *Bourgogne*.

L m'arrive ſouvent de courir d'un Livre à un autre pour me remplir l'eſprit de quantité d'idées, & me diſpoſer à mes occupations journalieres. Après avoir employé une heure à cet exercice, il en reſte toujours quelque choſe qui ſert à nourrir l'imagination. Les livres qui me plaiſent le mieux ſont les Hiſtoires, fondées ſur une bonne autorité. L'Eſprit de l'homme aime naturellement la juſtice, & lorſque nous liſons une Hiſtoire, où le criminel indigne de la moindre compaſſion, eſt puni à la fin, l'Ame goûte un certain plaiſir à voir ſa droiture vengée de l'inſulte que le crime y fait. C'eſt ce qu'on ſentira mieux par le récit d'un triſte événement, que par toutes mes réflexions générales.

» Lorſque *Charles*, Duc de *Bourgogne*, ſurnommé le *Hardi*, poſſèdoit de » vaſtes Domaines, engloutis aujourd'hui par le pouvoir exorbitant de la » *France*, il combla de faveurs & de biens *Claude Rhynſault*, qui étoit *Al-* » *lemand*, & qui l'avoit ſervi dans ſes Guerres contre les inſultes de ſes voi- » ſins. Une grande partie de la *Zelande* étoit alors ſujette au Duc, Prince » d'une bonté & d'une juſtice tout-à-fait ſinguliere. *Rhynſault*, qui n'avoit » d'autre talent que ſon courage, fut aſſez diſſimulé pour en impoſer à ſon » Maître, qui le regardoit comme une perſonne d'honneur & d'une fidélité » à toute épreuve, ſans avoir aucun défaut qui l'empêchât d'obſerver les ré- » gles de la juſtice. Son Alteſſe, prevenue de cette maniere en ſa faveur, » lui donna le Gouvernement de ſa Capitale de *Zelande*, qui vint alors à » vaquer. A peine *Rhynſault* fut pourvû de cet emploi, qu'il jetta les yeux ſur

» *Sapphira*, femme d'une grande beauté, & qui étoit mariée à un riche » Marchand de la Ville, nommé *Paul Danvelt*. Outre la forte inclination » qu'il avoit pour les femmes, il ne manquoit pas d'adreſſe pour s'inſinuer » dans leur eſprit. Il connoiſſoit le plaiſir qu'il y a de poſſéder le cœur d'une » belle ; mais il ignoroit abſolument les bienſéances, les douceurs & les déli- » cateſſes qui accompagnent une honnête paſſion dans les ames bien nées. » Avec tout cela, il avoit aſſez de monde, pour entendre le langage qui » réuſſit d'ordinaire auprès des plus foibles du beau ſexe, & il ſavoit expri- » mer de la bouche une paſſion qu'il ne ſentoit pas dans le cœur. Il étoit du » nombre de ces eſprits brutaux, qui peuvent trouver du goût à violer l'in- » nocence & la beauté, ſans avoir un grain de pitié ou de tendreſſe pour » l'objet qui les charme. L'ingratitude eſt un vice inſéparable de l'homme » laſcif ; & la jouiſſance d'une femme lorſqu'on ne cherche qu'à ſatisfaire » une paſſion dont on ſe trouvoit incommodé, eſt toujours ſuivie du dé- » goût & de l'averſion. *Rhynſault*, réſolu de venir à bout de ſon deſſein, » mit tout en œuvre pour s'introduire chez la femme de *Danvelt* ; mais inſ- » truite de ſon caractére & de ſes vûes, elle n'oublia rien pour éviter le piége » qu'il lui tendoit. Convaincu qu'il ne réuſſiroit jamais par les voies ordinai- » res, il empriſonna le mari, ſous ombre qu'il entretenoit correſpondance » avec les Ennemis du Prince, & qu'il s'étoit engagé à leur livrer la Ville. » Le ſuccès répondit à ſon attente : Le jour avant celui qu'on avoit fixé pour » l'exécution du prétendu criminel, la femme du malheureux *Danvelt* parut » dans la Salle du Gouverneur, où abatue à ſes pieds, elle lui embraſſa les » genoux, & implora ſa clémence. *Rhynſault*, pour cacher le plaiſir qu'il ſen- » toit à la voir, prit un air ſévere, & lui ordonna, avec une autorité affec- » tée, de ſe lever & de le ſuivre dans ſon Cabinet ; après lui avoir demandé » ſi elle connoiſſoit le caractére d'une Lettre qu'il tira de ſa poche, & dit » à haute voix, *Si vous voulez rendre ſervice à votre mari, il faut que vous m'inſ-* » *truiſiez ſans aucun déguiſement, de tout ce que vous ſavez de cette conſpiration,* » *& que vous me nommiez ſes complices ; puiſque tout le monde eſt perſuadé qu'il* » *vous aime trop pour vous avoir rien caché là-deſſus.* Il ne fut pas plutôt ar- » rivé dans ſon Cabinet que tous ſes domeſtiques s'en éloignerent, & qu'il » manda la Demoiſelle, pour lui donner audience. Alors il prit un air doux & » affable, il devint ſuppliant lui-même, & la railla d'une affliction, dont il lui » étoit ſi facile de ſe délivrer. Perſuadée de ſon mauvais deſſein, elle tacha de » l'en détourner par de vives raiſons, &, les yeux baignés de larmes, le » conjura d'avoir égard à l'innocence de ſon mari. L'impudicité, de mê- » me que l'ambition, s'empare de toutes les facultés de l'eſprit & du corps, » & les engage à la ſervir. Les pleurs de la Demoiſelle, l'amertume de ſon » ame, la jonction de ſes mains & la véhémence de ſon diſcours lui don- » noient autant de différentes attitudes, qui relevoient les traits de ſa beauté, » & enflamoient de plus en plus les déſirs criminels du Gouverneur. Cette » unique paſſion avoit étouffé en lui tout principe d'humanité ; ainſi il lui dé- » clara en termes formels, qu'il ſe croiroit malheureux juſqu'à ce qu'il l'eût » poſſédée, qu'elle ne pouvoit racheter la vie de ſon mari qu'à ce prix-là, &

» qu'elle devoit se déterminer à prononcer la Sentence de vie ou de mort, entre ce moment & le lendemain à midi. Après ce cruel avis, lorsqu'il la vit assez émue, & dans un état propre à insinuer aux yeux du vulgaire que leur entretien avoit roulé sur tout autre chose, il appella ses gens pour la conduire à la porte. Accablée de douleur, elle se rendit à la Prison, où elle découvrit à son mari tout ce qui venoit de se passer, & le rude combat qu'elle avoit soutenu entre sa tendresse pour lui, & la fidélité qu'elle devoit à sa couche. L'époux, honteux d'avouer ce que la crainte lui suggéroit à l'approche de la mort, laissa échapper quelques mots, qui lui faisoient entendre qu'il ne la croiroit pas deshonorée par une action où il étoit bien persuadé que sa volonté n'auroit aucune part. Avec cette permission indirecte de lui sauver la vie, qu'il n'avoit pas le courage d'abandonner pour maintenir son honneur, elle prit congé de lui.

» Le lendemain matin l'infortunée *Sapphira* alla trouver le Gouverneur, & conduite dans un appartement écarté, se remit à sa discrétion, *Rhynsault* loua ses charmes, se flatta d'avoir un commerce libre avec elle dans la suite, & lui dit, d'un air gai & plein de transports amoureux, d'aller retirer son mari de la prison: *Mais*, ajoûta-t'il, *mon aimable beauté ne doit pas être fachée si j'ai pris des mesures, afin qu'à l'avenir il ne soit pas un obstacle à nos rendez-vous.* Ces derniers mots lui présagerent le triste sort de son mari, qu'elle trouva exécuté par ordre du Gouverneur, lorsqu'elle se fut rendue à la prison.

» *Sapphira*, qui avoit toujours paru couverte de larmes, & qui n'avoit fait que gémir durant cette rude épreuve, ne poussa ni plainte ni soupir à la vûe d'un si cruel spectacle, qui la rendit immobile sous le poids de sa douleur. Après qu'elle se fut retirée à son logis, & qu'elle eut imploré le secours de celui qui venge tôt ou tard l'innocence opprimée, elle résolut d'aller trouver le Duc en secret. La beauté de sa personne & cet air respectable que donne l'affliction, qui néglige en même-tems les formalités, lui en rendirent l'accès facile. Arrivée en sa présence, elle s'énonça en ces termes: *Voici, grand Prince, une malheureuse, qui est lasse de vivre, quoi qu'elle ait vécu jusques-ici dans l'innocence & dans la pratique de ses devoirs. Vous ne sauriez remédier à ses infortunes; mais vous pouvez les venger. Si la protection des malheureux & la punition des coupables est une tâche digne d'un grand Prince, j'offre au Duc de* Bourgogne *un ample sujet de soutenir sa haute réputation, & de laver l'infamie répandue sur la mienne.*

» Elle n'eut pas plutôt achevé ce discours, qu'elle remit au Duc un mémoire qui contenoit le récit de sa triste avanture. Il le lut avec tous les mouvemens que l'indignation & la pitié peuvent exciter dans un Prince jaloux de son honneur par rapport à la conduite de ses Officiers, & qui aime la prospérité de ses sujets.

» *Rhynsault* fut donc mandé à la Cour, & confronté avec *Sapphira*, en présence de quelques-uns des Membres du Conseil, & du Prince lui-même, qui lui demanda, s'il connoissoit cette Demoiselle? Dès que *Rhynsault* put revenir de sa surprise, il dit au Duc qu'il l'épouseroit, si Son Altesse vouloit

» vouloit bien regarder cette démarche comme une juste réparation de son » crime. Le Duc en parut content, & fit d'abord célébrer le Mariage. Il dit » ensuite au Gouverneur. *Vous en êtes venu jusque-là, forcé par mon autorité; » mais je ne croirai jamais que vous ayez de la tendresse pour elle, à moins que » vous ne lui fassiez une donation de tout votre bien, pour en jouir après votre » mort.* Aussi-tôt que ces deux Actes furent expédiés, le Duc, qui en fut le » témoin, se tourna vers la Demoiselle, & lui dit, *Il ne me reste plus à pré- » sent qu'à vous mettre en possession du bien que votre mari a eu la bonté de vous » donner;* & là-dessus il commanda que *Rhynsault* fut incessamment exécuté.

T.

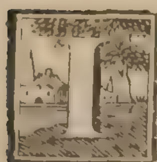
CXXII. DISCOURS.

Ægritudinem laudare, unam rem maximè detestabilem, quorum est tandem Philosophorum?

Cic. Tuscul. Quæst. L. IV. c. 25.

Quels sont donc ces Philosophes qui louent la tristesse & le chagrin, une des choses les plus detestables qu'il y ait au monde?

La tristesse & le chagrin ne sont pas de l'essence de la *Pieté* qui inspire toujours la bonne humeur.



IL y a un siécle ou environ que tous ceux qui vouloient passer pour Religieux en *Angleterre*, & suivre la mode qui étoit alors en vogue, devoient affecter un air aussi dévot qu'il étoit possible, & s'abstenir de toutes les apparences de joie & de plaisanterie, qu'on regardoit comme une marque certaine de réprobation & d'un esprit charnel. L'homme saint, attaqué d'ordinaire du mal de rate & d'une profonde mélancolie, avoit l'air triste & abattu. (*p*) Un de nos plus habiles Ecrivains, qui a été un des plus beaux ornemens du Monde savant, m'a diverti plus d'une fois par le récit d'une avanture qui lui étoit arrivée dans sa jeunesse. Sorti tout fraîchement de l'Ecole, farci de Grec & de *Latin*, il se voyoit en état d'aller étudier à l'Université. Ses Parens même jugerent à propos qu'il y allât tenter fortune à une élection qui devoit se faire dans un Collége, dont un fameux Ministre indépendant étoit le Chef. Il se rendit ainsi auprès de ce Docteur, pour en être examiné suivant la coutume. Il fut reçu à la porte par un valet, fidéle Disciple de cette sombre génération alors à la mode, qui le conduisit avec un grand silence & un air fort sérieux, à travers une longue galerie obscurcie en plein midi, & qui n'étoit éclairée que d'une simple chandelle. Après une courte station dans cet endroit lugubre,

(*p*) Je ne sai si l'Auteur ne voudroit point parler de M. *Locke*, qui mourut le 28. d'*Octobre*: (vieux style) 1704.

il fut mené dans une chambre tendue de noir, où il s'entretint quelque tems de ses propres pensées à la clarté d'une bougie, jusqu'à ce qu'enfin le Principal sorti d'une chambre intérieure, parut avec une demi-douzaine de bonnets de nuit sur la tête, & une sainte horreur sur le visage. Frappé de ce spectacle, le jeune homme trembla depuis la tête jusqu'aux pieds; mais sa crainte fut bien redoublée, lorsqu'au lieu de s'entendre interroger sur les Humanités, il se vit examiné sur le progrès qu'il avoit fait dans la Grace. Son *Latin* & son *Grec* ne lui servoient de rien; il falloit qu'il rendit compte de l'etat de son ame, à quelle occasion il s'étoit converti; dans quel jour du mois & à quelle heure du jour cela étoit arrivé; de quelle maniere il avoit poussé cet ouvrage, & en quel tems il l'avoit consommé? Tout l'examen fut récapitulé, & se réduisit à cette seule question, savoir, *s'il étoit bien préparé pour mourir*? Elevé chez des Parens sensés, qui lui avoient donné d'autres principes, il fut si effrayé à la vûe de cette solemnité, & sur-tout à l'ouïe de la derniere demande, qu'après être sorti de cette maison de deuil, on ne pût jamais l'engager à subir un second examen, incapable d'en essuyer les terreurs.

Quoique ce dehors affecté d'une dévotion extraordinaire soit presque banni de chez nous, il y a bien des gens, qui, par une tristesse naturelle, de fausses idées qu'ils ont de la Piété, ou la foiblesse de leur esprit, se plaisent à mener une vie désagréable, & s'abandonnent au chagrin & à la mélancolie. Des craintes superstitieuses & des scrupules mal fondés les privent des plaisirs de la conversation, & de tous les agrémens de la société qui ne sont pas moins innocens que dignes de recherches; comme si la joie n'étoit que pour les réprouvés, & que la gayeté de l'esprit dut être interdite à ceux-là seuls qui y ont le plus de droit.

Sombrieu est un de ces Misantropes. Il se croit obligé en conscience d'être pâle, triste & mélancolique. Il s'imagine qu'un subit éclat de rire est une violation du vœu fait à son Baptême. Une raillerie innocente l'émeut autant qu'un blasphême. Parlez-lui d'un homme qui vient d'obtenir quelque titre d'honneur, il léve les mains & les yeux au Ciel; si vous lui décrivez une cérémonie publique, il secoue la tête; si vous lui montrez un équipage leste, il se félicite de ce qu'il n'en a point. Tous les petits ornemens de la vie ne sont que pompe & que vanité. La joie est une folie & les traits d'esprit tendent à la profanation. Il se scandalise de ce que la jeunesse est pleine d'ardeur, & de ce que les enfans aiment le badinage. Il assiste au festin d'un Baptême, ou à des nôces, comme à la cérémonie d'un enterrement; il soupire à la fin d'un conte agréable, & la dévotion le saisit lorsque le reste de la compagnie est en train de s'égayer. Apres tout, *Sombrieu* a de la pieté, & sa conduite n'auroit pas été mal-séante, s'il eut vécu durant les grandes persécutions de l'Eglise Chrétienne.

D'ailleurs je ne voudrois pas taxer d'hypocrisie les personnes de ce caractére, comme on le fait trop souvent, puisqu'il faudroit connoître les secrets des cœurs pour attribuer ce vice à un autre, s'il n'y en a des preuves qui reviennent à une démonstration. D'un autre côté, l'on voit tant

de personnes d'un mérite distingué entraînées par une longue habitude à s'affliger de cette maniere, qu'elles sont plutôt dignes de compassion que de nos reproches. Je souhaiterois, avec tout cela, qu'elles voulussent bien examiner, si une telle conduite n'éloigne pas les hommes d'une vie sainte & religieuse, puisqu'ils se la représentent alors comme un état peu sociable, qui étouffe la joie & le plaisir, qui obscurcit toute la face de la nature, & qui leur ôte même le goût de leur propre existence.

J'ai déja fait voir (*q*), dans quelques uns de mes *Discours* que la Piété contribue beaucoup à la bonne humeur, & que cette disposition d'esprit, dans une personne vertueuse, est non-seulement la plus aimable, mais la plus digne de nos éloges. En un mot, ceux qui nous donnent de la Piété une idée si triste & si mélancolique ressemblent aux espions, que *Moyse* envoya pour découvrir la Terre de promission, & qui, par leur mauvais rapport, découragerent le peuple d'y entrer. Mais ceux qui nous font voir la joie, la gayeté & la bonne humeur, qui naissent de cet heureux état, ressemblent aux espions qui rapporterent des grapes de raisin & des fruits délicieux, pour animer le peuple à la conquête du charmant pays qui les produisoit.

Un célebre Auteur payen a écrit un discours, pour montrer que l'Athée, qui nie l'existence d'un Dieu, le deshonore moins que celui qui, après avoir admis son existence, le suppose cruel & terrible, *Pour moi*, ajoute-t-il, *j'aimerois mieux qu'on dit à mon égard, que Plutarque n'a jamais été, que si l'on disoit que Plutarque étoit d'un mauvais naturel, capricieux ou inhumain.*

Si nous en croyons nos Logiciens, l'homme est distingué de tous les autres animaux, par la faculté qu'il a de rire. Son esprit est capable de joie, & il y est naturellemnient disposé. La vertu ne doit pas être employée à détruire les affections de l'esprit, mais à les régler. Elle peut modérer & restraindre la joie, mais elle n'a pas été destinée à le bannir du cœur de l'homme. La piété retrécit le cercle de nos plaisirs; mais elle y souffre assez d'étendue pour s'y égayer, & pour y être à son aise. La contemplation de l'Etre suprême & la pratique des vertus chrétiennes tendent si peu a bannir la joie du cœur, qu'elles en sont les sources intarissables. En un mot, une Piété solide réjouit & tranquillise l'ame: il est vrai qu'elle exclut toute sorte de conduite légere, toute sorte de joie vicieuse & déréglée; mais en échange elle produit une sérénité continuelle, un enjouement qui n'est jamais interrompu, un désir habituel de plaire à tout le monde, & une satisfaction que rien ne peut nous ravir.

O.

(*q*) Voyez pag. 112 & 116 de ce Volume.



CXXIII. DISCOURS.

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.
HOR. L. IV. Ode. IV. 57.

Semblable à un Chêne, que l'on taille à coups de hache, dans les épaisses Forêts du Mont Algide, *elle met à profit ses pertes, & tire de ses playes mêmes une nouvelle vigueur.*

Réflexions sur les *Juifs*.



ENGAGÉ par ma profession à examiner toutes sortes de Personnes, il n'y en a point que j'observe avec tant de plaisir que celles qui ont quelque chose de singulier ou de nouveau dans leur caractére & leur genre de vie. C'est pour cela même que je me suis amusé souvent à spéculer sur la race des *Juifs*, dont j'ai trouvé grand nombre dans la plûpart des Villes considérables où j'ai été durant le cours de mes voyages. Dispersés dans tous les pays de monde où il y a quelque commerce, ils sont devenus les instrumens par le moyen desquels les nations les plus éloignées conversent les unes avec les autres, & presque tout le Genre-Humain est lié ensemble dans une correspondance universelle. Il en est d'eux comme des chevilles & des clous qu'on employe dans un grand édifice, & qui sont d'une absolue nécessité pour en joindre toutes les parties, quoi que leur valeur intrinséque soit fort peu de chose.

Pour éviter les lieux communs sur leur chapitre, je les envisagerai sous trois différentes vûes; 1. à l'égard de leur nombre; 2. à l'égard de leur dispersion; & 3. à l'égard de leur attachement à la loi *Mosaique*. Je tâcherai de faire voir ensuite quelles sont les causes naturelles ou surnaturelles, qu'on peut alléguer de ces trois événemens si dignes de remarque.

1. Il y a bien des gens qui croyent que les *Juifs* sont aujourd'hui en aussi grand nombre qu'ils l'étoient autrefois dans le Pays de *Canaan*.

Cela ne peut que surprendre, si l'on pense au terrible carnage qui s'en fit sous quelques-uns des Empereurs *Romains*, & que les Historiens font monter à plusieurs centaines de mille hommes tous dans une seule guerre, sans parler d'une infinité de massacres & de persécutions qu'ils ont essuyées en *Turquie*, & dans tous les Etats Chrétiens du Monde. Leurs Rabins, pour représenter un si cruel dégat, nous disent, suivant leur maniere hyperbolique de s'exprimer, qu'il y eut tant de sang versé de la Nation sainte, qu'il s'en forma des torrens, qui entraînerent plus d'une lieue en Mer des rochers qui avoient trois cens pieds de circonférence.

2. La seconde chose digne de remarque dans ce peuple est leur dispersion. Il y en a de prodigieux essains dans tout l'Orient, & il s'en trouve dans les Provinces les plus reculées de la *Chine*: Ils sont répandus entre la plû-

part des Nations de l'*Europe* & de l'*Afrique*, & l'on en voit plusieurs familles dans les *Indes* Occidentales, pour ne rien dire de ces peuplades qui habitent sur les frontieres du pays où a régné le *Prête-Jean*, & dans les parties intérieures de l'*Amérique*, si nous devons ajouter foi à leurs propres Ecrivains.

3. Leur ferme attachement à la Loi de *Moyse* n'est pas moins remarquable que leur grand nombre & leur dispersion, si l'on observe sur tout qu'ils ont été persécutés & méprisés dans tous les pays du Monde. Cela paroît encore plus digne d'admiration, si l'on a égard à leurs fréquentes apostasies, lorsqu'ils vivoient sous leurs Rois, dans le pays de *Canaan* & à la vûe de leur Temple.

Si nous examinons ensuite quelles peuvent être les causes naturelles de ces trois particularités qui regardent les seuls *Juifs*, je ne saurois attribuer leur grand nombre qu'à leur travail assidu, à leur abstinence, à leur exemption de porter les armes, & sur tout à l'ardeur, qu'ils ont pour le mariage; puisqu'ils regardent le célibat comme un état maudit, & qu'ils se marient avant l'âge de vingt ans, dans l'espérance que le *Messie* sortira de leurs reins.

Leur dispersion n'est pas si difficile à expliquer. Accoutumés au désordre & aux séditions, pendant que *Jérusalem* subsistoit, avec son Temple, ils furent souvent chassés de leur ancien pays: ils ne l'ont pas été moins de fois des autres, où ils s'étoient habitués; ce qui ne peut que les avoir dispersés au long & au large, réduits à chercher leur vie par tout, où ils pouvoient la gagner. D'ailleurs, ils courent les Mers & les Terres pour le trafic, & presque par tout ils sont déclarés incapables de jouir d'aucun bien fonds ou d'aucun emploi; ce qui les met hors d'état de fixer leur demeure dans quelque coin du monde.

Cette dispersion n'auroit pas manqué, selon toutes les apparences, de ruiner leur culte religieux, s'il ne s'étoit maintenu par la force de ses loix: car ils sont obligés de vivre tous en un corps, & autant qu'il est possible, dans la même enceinte, de se marier entre eux, & de ne manger point de chair que des Bêtes, dont ils ont répandu le sang, ou qui ne soit preparée à leur maniere. C'est ce qui les empêche de s'entretenir à table avec les autres Nations, & de jouir du plus agreable commerce de la vie, &, par conséquent, c'est ce qui les prive des moyens les plus naturels d'embrasser le Christianisme.

Enfin, si l'on cherche les raisons que la Providence peut avoir eûes à tous ces égards, on trouvera que la multitude innombrable des *Juifs*, leur dispersion, & leur attachement à leur culte ont fourni à tous les siécles & à toutes les Nations du monde les preuves les plus convaincantes de la Foi chrétienne, non-seulement en ce que ces trois particularités ont été prédites d'eux; mais aussi en ce qu'ils sont eux-mêmes les dépositaires de ces prédictions & de toutes les autres prophéties qui tendent à les confondre. Leur multitude nous fournit une assez grande nuée de témoins, qui confirment la vérité de l'ancienne alliance. Leur attachement à leur culte met ce témoignage au-dessus de toute exception. Si tout le corps des *Juifs* avoit embrassé le Chris-

tianisme, nous aurions pû croire que toutes les prophéties du Vieux Testament, qui se rapportent à la venue & à l'Histoire de notre bien-heureux Sauveur, avoient été forgées par les Chrétiens & nous les aurions regardées, de même que les prédictions des *Sibylles*, comme faites après les événemens qu'elles prétendoient nous révéler.

T.

CXXIV. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— Sed gratum unicum,
Quem pariter uti his decuit, aut etiam amplius,
Quod illa ætas magis ad hæc utenda idonea est.

TERENT. Heaut. Act. I. Sc. I. 79.

Mon fils unique, qui devroit avoir part à tout cela autant ou même plus que moi, étant d'un âge à faire plus de dépense.

M. le SPECTATEUR,

Défauts de certains *Peres* qui aiment les plaisirs, & qui ne veulent pas que leurs fils en prennent aucun.

» CEUX d'entre les anciens, qui ont été les plus exacts à remarquer le génie & le tempérament des hommes, par l'examen des différentes inclinations qui regnent durant tout le cours de la vie, ont permis certains désirs & certaines passions à chaque age, suivant les circonstances, la maniere de vivre & la fortune de chacun. De-là vient qu'ils étoient si faciles à pardonner les excès où l'on pouvoit donner à tous ces égards : ils avoient une tendre indulgence pour la légéreté des enfans ; ils supportoient avec bonté l'ardeur & l'enjouement de la bouillante jeunesse ; ils modéroient avec prudence l'ambition & l'impatience de l'âge viril, & ils attribuoient charitablement l'avarice des vieillards à leur manque de goût pour toute autre chose. De pareilles condescendances n'étoient pas moins avantageuses à la société civile, qu'obligeantes à l'égard des particuliers ; puisqu'en maintenant la bienséance & la régularité dans tout le cours de la vie, ils soutenoient la dignité de la nature humaine, qui souffre le plus de violence quand l'ordre des choses est renversé, & qui n'est jamais si avilie, ni si ridicule, que lorsque la vieillesse tâche de s'orner de cette pompe extérieure & de cet éclat qui ne servent qu'à relever la fleur de la jeunesse.

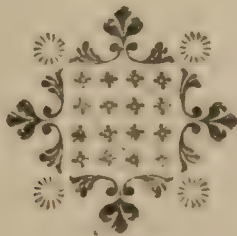
» Je me suis engagé insensiblement dans ces réflexions à la vûe de *Paulin*, que je viens de rencontrer : il est dans son année climatérique, & malgré tout cela, il se met de la derniere magnificence, il a un équipage des plus lestes, & il s'abandonne à toutes sortes de plaisirs, pendant que son fils unique est privé des récréations les plus innocentes de la vie, & que, pour dissiper son chagrin, il se promene souvent dans le parc de *S. James*, ac-

» compagné d'un vieux domestique de son pere, qui lui sert d'ami & de di-
» recteur.

» Il faut qu'un homme ne réfléchisse point du tout, & que ce soit un prodi-
» ge d'inadvertence, si lorsqu'il ne peut renoncer lui-même aux plaisirs de la
» vie, pour lesquels il n'a presque aucun goût & que la foiblesse de l'age lui rend
» insipides, il ne voit pas que son fils, réduit à vaincre les passions qui l'animent,
» a une tâche bien plus difficile à remplir. Il me semble donc qu'il seroit de
» la prudence de ne refuser aucun divertissement honnête à un jeune homme,
» eu égard à son patrimoine & au rang qu'il doit tenir dans le monde. J'ai ob-
» servé plus d'une fois que de jeunes gens de qualité qui s'abandonnent à
» quelque excès en reviennent par un principe d'honneur attaché à leur nais-
» sance, & pour sauver leur réputation: c'est ainsi le premier pas qui les con-
» duit à la vertu. Il y en à plusieurs qui se sont endettés jusqu'aux oreilles, qui
» sont devenus des libertins ou des filoux, par cela seul qu'on les tenoit trop à
» l'étroit. Le pere qui accorde à son fils une dépense proportionnée à son état
» évite le dernier de ces maux, qui passe dans le monde pour le plus grand
» des deux. Mais un tout autre usage a si bien prévalu, que j'en ai vû quelques
» uns leur refuser ce qui étoit d'une absolue nécessité pour leur donner une
» éducation convenable à leur état.

» Le pauvre *Antonin* est un triste exemple de cette mauvaise conduite. Il ne
» manquoit pas de talens naturels; mais son pere étoit un fat, qui se piquoit de
» galanterie à un si haut point, qu'il ne pouvoit souffrir la vûe de ce fils qui avan-
» çoit en âge, & qui sembloit le chasser de la compagnie du beau monde, ni
» même entendre parler de lui en sa présence. J'ai souvent cru que ce Pere se
» faisoit un plaisir secret de s'imaginer qu'après sa mort, on se rappelleroit son
» idée, & qu'on loueroit ses manieres nobles & généreuses, lorsqu'on vien-
» droit à les comparer à la rusticité & à l'ignorance de son successeur. Il est cer-
» tain qu'un homme peut-être si rempli d'amour propre, qu'il n'a aucun égard
» qu'à lui-même, & qu'il oublie jusqu'à ses enfans. Vous pouvez donner plus
» d'étendue à ce vaste sujet, & me croire &c.

T. P.



CXXV. DISCOURS.

(r) Οὗτός ἐςι γαλεώτης γέρων,
MENAND. Fragm. ex Eunucho.

Ce vieillard est aussi couvert de taches qu'un petit lézard.

Caractére d'un Général *Anglois*, d'un Ministre d'Etat *Portugais* & du Pape *Leon X*.



UNE faveur accordée à propos fait presque autant d'honneur à celui qui l'accorde qu'à celui qui la reçoit. Il est vrai que les éloges, qu'on donne au patron, l'emportent d'ordinaire sur ceux de l'autre, parce qu'il est toujours environné d'une foule d'indignes pretendans, & qu'il ne trouve guères de personnes de mérite, envers lesquelles il puisse exercer son humeur généreuse & bienfaisante. La principale qualité d'un homme qui est en charge & qui gouverne les autres est la Justice. Je me souviens d'avoir entendu dire à un vieux Gentilhomme, qui m'entretenoit de nos guerres civiles, qu'il y avoit un Général, qui, avec cette seule qualité, sans avoir aucun autre talent qui le distinguât du commun, étoit si chéri & si respecté, que tous les Officiers le prenoient pour l'arbitre de leurs differens; qu'ils renonçoient à toutes leurs animosités, aussi-tôt qu'il leur ordonnoit d'être bons amis; & qu'ils se soumettoient, sans répugnance, à ses décisions, fût-ce au dam de la partie lézée, sans attendre que le Conseil de guerre en jugeât. Il avoit pour maxime de garder une liste exacte de leurs commissions, de congédier du service tous ceux qui s'en acquitoient mal, & d'avancer les autres suivant l'ordre du tems, ou leur ancienneté. Ses amis particuliers s'attachoient à lui sans aucune vûe d'intérêt, puisque cette liaison ne l'engageoit point à les préférer, quoi qu'elle servît à leur donner de la réputation. De cette maniére, un coup d'œil favorable, un salut, un sourire, ou s'il tendoit la main à quelqu'un, tout cela étoit aussi-bien reçu que ce que des ames vulgaires auroient trouvé plus solide. Les affaires s'expédioient fort vîte chez lui, & comme il n'avoit qu'à rendre justice à chacun, il n'étoit jamais fatigué de la requête importune d'un client assidu, qui demandât un emploi, destiné à un autre quoi qu'absent. Lorsqu'il y avoit quelque Officier d'un mérite extraordinaire, il prioit le Roi de l'employer à la Cour, ou quelque autre part, jusqu'à ce qu'il y eut une place vacante à l'armée, où il pût l'élever à son tour. Il avoit d'ailleurs un secret merveilleux pour se délivrer de ceux qui n'étoient bons qu'à *faire alte*, comme il s'exprimoit. Il mettoit dans ce rang-là tous ceux qui, contens de n'avoir aucun vice à se reprocher, n'avoient point d'ardeur pour la belle gloire. Il les adressoit au Roi, qui leur donnoit des emplois, où la diligence & la bonne foi les plus

(r) Voyez p. 70. de l'Edition de M. *Le Clerc*, à *Amsterdam* 1709.

communes

communes suffisoient pour s'acquiter de leur devoir. S'il en venoit à une bataille, il n'y avoit point d'endroit foible dans le corps où il se trouvoit, puisque tous les Soldats avoient autant de soin de sa personne, & autant d'honneur à perdre que lui-même. Chaque Officier pouvoit répondre de ce qui se passoit là où il étoit, & la présence du Général n'étoit jamais nécessaire qu'à l'endroit où il s'étoit d'abord posté, à moins qu'il ne survînt quelque accident imprévû par les efforts extraordinaires de l'ennemi; quoi qu'il n'arrivât jamais par la faute de ses troupes. Il est certain que le désordre augmente dans le monde à proportion qu'il y a des personnes indignes qui occupent les emplois.

En effet, on peut dire que la plûpart des maux qui arrivent à la société viennent de ce que les grands distribuent leurs faveurs sans aucun discernement, plutôt par caprice, que par raison. Tout ce que les personnes modestes & vertueuses peuvent faire, pour obtenir des choses qui sont d'une absolue nécessité pour le service du public, c'est trouver le foible de quelque grand, & de s'y accommoder. Sous le regne de Don *Sebastien*, Roi de *Portugal*, où bien-tôt après, le premier Ministre n'admettoit personne qui n'eût l'air d'une profonde sagesse & d'une gravité toute extraordinaire. Pour donner des marques plus sensibles de l'une & de l'autre, la manie alloit si loin à cet égard, que tous les Courtisans, qui se rendoient à son lever, devoient être munis d'une paire de Lunettes sur le nez, attachées avec un ruban noir autour de la tête, & qu'aucun n'y étoit admis sans cette parure. Un Officier qui servoit dans l'artillerie, honnête-homme, mais un peu brusque & qui ne connoissoit pas l'air du bureau, ne pût jamais obtenir audience, ni même l'entrée du logis, jusqu'à ce qu'ennuyé de tous les refus du Portier, il s'avisa de paroître en habit fort obscure, avec un grand sérieux & deux paires de Lunettes sur le nez. Alors toutes les portes s'ouvrirent, & il fut conduit, en grande cérémonie, d'une chambre à l'autre jusques au cabinet du Ministre d'Etat. Arrivé en sa présence, il lui dit qu'il étoit un tel Officier de l'artillerie, qu'il n'avoit aucun mauvais dessein dans le personnage qu'il jouoit, & qu'il avoit pris cet expédient pour l'avertir qu'on avoit besoin de brouettes & de pioches. Le tour ne déplut pas au Ministre, qui en sourit du bout des lévres, & l'honnête Officier fut reconduit hors de la maison avec le même cérémonial.

Le Pape *Leon X*. aimoit sur toutes choses à voir des fous, des bizarres, des sots & des boufons, quoi que d'allieurs il eût du bon sens & un goût exquis pour les belles Lettres. Je ne sai si c'étoit par un principe de vanité qu'il se plaisoit avec des hommes d'un génie inférieur au sien, ou par quelque autre motif; mais il poussoit la marote si loin à cet égard, que tout son plaisir consistoit à trouver de nouveaux fous, à les mettre en jeu, & à faire éclater tout leur ridicule. Cependant un Prêtre, qui étoit de ses anciens amis, vêtu d'une maniere décente & conforme à son état, ne pût jamais obtenir la permission de le voir, jusqu'à ce que réduit à sortir de *Rome*, il y retourna quelque tems après dans un équipage si grotesque, soit à l'égard de ses propres habits, ou de ceux de ses domestiques, que tous les Courtisans se disputoient

à qui auroit le bonheur de l'introduire auprès de sa Sainteté. Le Pape lui-même se flattoit, à l'ouïe de sa venue, d'un plaisir d'autant plus doux, que ce nouveau bizarre prétendoit avoir des choses de la derniere importance à lui communiquer, & qu'il ne pouvoit révéler qu'à lui seul. Il n'y avoit rien qu'on pût refuser a un homme de cette trempe; mais dès qu'ils furent ensemble, il se découvrit, & lui parla en ces termes:

» Ne soyez pas surpris, très-saint Pere, de ce qu'au lieu d'un sot & d'un » ridicule, dont vous comptiez de vous mocquer, vous voyez un ancien ami, » qui a trouvé cet expédient pour vous aborder & vous avertir de votre pro- » pre folie. Y a-t-il rien qui puisse mieux vous convaincre de la maniere indi- » gne dont vous traitez le genre humain, que cet embarras même auquel j'ai été » réduit pour vous entretenir? C'est un degré de folie que de se plaire à la » voir dans les autres; & c'est la plus grande de toutes les insolences, que de » se réjouir des malheurs attachés à la nature humaine. C'est une humilité » criminelle, dans une personne aussi habile que Votre Sainteté, de croire » que vous ne sauriez primer que dans la compagnie des petits esprits, des » bourus, des sots & des boufons. Si Votre Sainteté veut se divertir en » homme raisonnable, il s'en offre une belle occasion; vous n'avez qu'à vous » débarrasser de tous ces impertinens que vous avez favorisés jusques-ici, » les dépouiller de toutes les richesses & de tous les honneurs, dont vous les » avez comblés, & les distribuer aux humbles, aux vertueux & aux débon- » naires. Si elle n'est pas sensible aux intérêts de la Religion & de la Vertu, » je la supplie avec tout cela, de prendre garde que, pour sa propre sûreté, » il n'est pas de la prudence de pousser le badinage si loin. Quand on voit le » Pape de si belle humeur, il est à craindre que le peuple ne se mocque enfin » de plusieurs choses, qu'il avoit toujours regardées avec une extrême vénéra- » tion. S'ils s'accoutument une fois à rire de nos cérémonies, ils traiteront de » bagatelles tout ce qui se passe lorsque Votre Sainteté célébre la Messe » *in Pontificalibus*, qu'elle prend tantôt un bonnet, & tantôt un autre, à la » lecture de certains mots, qu'elle change de pantoufles, qu'on lui apporte son » bâton, au milieu d'une priere, & qu'on lui ôte une chasuble pour le revêtir » d'une autre. Comptez, Saint Pere, que, cela posé, on ne croira pas à » l'avenir qu'une tête en soit plus sage pour être chauve, & que les ignorans » eux-mêmes diront que l'action d'aller nud-pieds ne sert de rien pour gagner » le Paradis. Le bonnet rouge & le capuce risquent de tomber dans la même » disgrace; & le vulgaire nous soutiendra que nous n'avons point d'autorité » sur eux, si elle ne doit sa force à nos preuves & à la Sainteté de nos » mœurs.

T.



CXXVI. DISCOURS.

——— Nimis uncis
Naribus indulgens. ———

PERS. Sat. I. Verſ. 40.

Vous pouſſez la raillerie trop loin.



IL y a plus de ſix mois que mon ami M. *Honycomb* m'avoit dit qu'il mouroit d'envie d'écrire un *Diſcours* de la nature des miens, & de l'inſérer dans mon ouvrage; Mais je n'ai reçu ſa lettre que ce matin, & je vais la donner au Public, après y avoir corrigé quelques petites fautes d'orthographe.

Mon cher SPECTATEUR,

Sur l'Amitié conjugale des Hommes & des Femmes.

» Il y a deux ou trois jours que je me trouvai dans une compagnie fort agréable, où il y avoit de jeunes gens de l'un & de l'autre Sexe. On y parla de quelques-uns de vos *Diſcours*, qui roulent ſur l'Amitié conjugale, & l'on y diſputa pour ſavoir, ſi le nombre des méchans maris ne l'emporte pas ſur celui des méchantes femmes. Un Gentilhomme, qui ſervoit d'Avocat aux Dames, en prit occaſion de nous dire ce qui s'étoit paſſé à un fameux Siége en *Allemagne*, & que j'ai lû depuis dans mon *Dictionnaire Hiſtorique*, à peu près en ces mots: (*f*) Lorſque l'Empereur *Conrad* III. aſſiégea *Guelphe* Duc de *Baviere*, dans *Hensberg*, & que cette Ville fut ſur le point de ſe rendre, les femmes, qu'il y avoit, ſupplierent l'Empereur qui leur permît d'en ſortir avec ce qu'elles pourroient emporter. Sa Majeſté Impériale, qui crut que leur charge n'aboutiroit pas à grand choſe, y donna les mains; mais elle fut bien ſurpriſe de voir que chacune en ſortit avec ſon mari ſur le dos. L'Empereur émû, à la vûe de ce ſpectacle, en verſa des larmes, &, après avoir comblé d'éloges la tendreſſe de ces femmes, il pardonna à leurs maris, & reçut même le Duc dans ſes bonnes graces.

» A l'ouïe de cette aventure, les Dames nous demanderent, d'un air triomphant, ſi nous croyions en conſcience qu'il y eut aucune Ville dans la *Grande-Bretagne*, dont les hommes, en pareil cas, ſe vouluſſent charger de leurs femmes: ou plutôt, s'ils ne ſeroient pas bien aiſes de trouver une ſi bonne occaſion pour s'en débarraſſer? Là-deſſus mon ami *Gaillard*, qui s'érigea

(*f*) *Moréri* appelle ce Duc Henri *le Superbe* & la Ville, *Veinsberg*. D'ailleurs il rapporte la choſe un peu différemment.

» en Orateur de notre Sexe, répondit qu'ils seroient très-blamables, s'ils ne » rendoient pas un tel service aux femmes, puis sur tout que leur force seroit » plus grande, & leur fardeau plus léger. Vous savez que les soirées commen- » cent à être longues: Nous avions deja passé une partie de celle-ci à des en- » tretiens de cette nature, lorsque nous en vinmes à cet ancien & louable » jeu, qu'on appelle des questions & des commandemens. Je n'eus pas plu- » tôt l'autorité royale en main, que j'enjoignis à toutes les Dames, sous peine » d'encourir mon indignation, de nous dire de bonne foi, ce que chacune » d'elles auroit emporté & cru de plus grande valeur, si elles se fussent trou- » vées dans cette Ville assiégée, & qu'on leur eût accordé la même grace qu'aux » femmes qui y étoient? Ma demande fut suivie de plusieurs réponses en- » jouées, qui servirent à nous divertir jusqu'à-ce qu'on se retirât. Mais j'eus » la tête si pleine de toutes ces idées, qu'il en résulta le rêve suivant presque » aussi-tôt que je fus endormi.

» Il me sembla donc que je voyois une de nos Villes, que je ne nom- » merai pas pour certaines raisons, investie de tous côtés par une grande » armée, & réduite si à l'étroit, que les habitans furent obligés de capi- » tuler. Mais ils ne purent jamais obtenir d'autres termes que ceux que » l'Empereur *Conrad* avoit accordés à la Ville de *Hensberg*, c'est-à-dire que » les femmes mariées en sortiroient avec tout ce qu'elles pourroient emporter. » On ouvrit aussi-tôt les portes de la Ville, & l'on vit paroître une rangée » de femmes, qui se suivoient les unes après les autres, & qui chanceloient » sous le poids de leur fardeau. Curieux d'examiner ce qu'elles portoient, » je me plaçai dans le camp des Ennemis, sur une éminence destinée au » rendez-vous général. La premiere, qui vint s'y délasser, avoit un grand » sac sur les épaules, qu'elle mit à terre avec beaucoup de soin, & qu'elle » ne manqua pas d'ouvrir au plus vîte; mais lorsque je croyois en voir » sortir son époux, je ne le trouvai rempli que de porcelaine de la Chine. » La seconde parut d'une maniere plus décente avec un jeune homme bien- » fait sur le dos: je ne pus m'empêcher d'abord de louer sa tendresse conju- » gale; mais je fus bien étonné d'apprendre qu'elle avoit laissé le bon » homme au logis, & qu'elle avoit porté son galant. Je vis la troisiéme à » quelque distance, avec un petit museau froncé, qui lorgnoit par-dessus » son épaule, & que je prenois pour celui de son mari, jusqu'à ce qu'à » son arrivée je l'entendis nommer sa friponne, qui se trouva en effet sa » chere guénon. La quatriéme, portoit un gros ballot de cartes, & la cin- » quiéme un chien de *Boulogne*, son petit *Cupidon*, qui l'embarrassoit moins » que n'auroit fait son époux, qui étoit un peu lourd. La sixiéme étoit la » femme d'un riche Usurier, chargée d'un sac plein d'or; elle nous dit que » son époux étoit fort âgé; que suivant le cours de la nature, il ne vivroit » pas long-tems, & que, pour lui donner des preuves de sa tendresse, » elle avoit bien voulu sauver ce que le pauvre homme aimoit plus que sa » vie. La septiéme, nous aborda avec son fils aîné sur le dos, qui étoit le » plus grand débauché, à ce que l'on nous dit, qu'il y eût dans toute la » Ville; mais si chéri de sa mere, qu'elle avoit abandonné son époux, avec

» plusieurs filles & garçons d'un très-bon naturel, pour l'amour de ce » malheureux.

» Je ne finirois pas si je m'arrêtois à décrire toutes les femmes qui m'ap-» parurent dans cette étrange vision, avec leurs différentes attitudes & leur » équipage. Tout le terrain, autour de moi, fut couvert de paquets de » rubans, de brocards, d'étoffes brodées, & de mille autres galanteries, » qui auroient suffi pour remplir toutes les boutiques d'une rue. Une de ces » femmes, dont le mari n'étoit pas des plus pesant, le portoit sur les » épaules avec un gros paquet de dentelle de *Flandre* sous le bras; mais » surchargée de ce double fardeau, & incapable de les sauver l'un & l'autre, » elle se debarrassa du bon homme & conserva le paquet. En un mot, je » ne trouvai qu'un seul mari entre tout cet amas de bagage; c'étoit un » Savetier vigoureux, qui talonna sa femme tout le tems qu'il fut sur son » dos, & qui avoit à peine, à ce que l'on nous dit, passé un jour de sa » vie, sans lui donner la discipline avec son tire-pied.

» Pour le dernier de mes Articles, je vous dirai mon cher ami, une » plaisante imagination qui me vint dans ce rêve. Je crus voir une douzaine » de femmes occupées à sauver un homme : je ne pus discerner d'abord » qui c'étoit, mais à leur approche je découvris la brièveté de votre museau. » D'ailleurs toutes ces femmes déclarerent que c'étoit à cause de vos ouvrages » & non pas de votre personne, qu'elles vous sauvoient, & à condition » que vous continueriez le *Spectateur*. Si vous croyez que ce rêve y puisse » être admis, il est bien à votre service, de même que celui qui sera toute » sa vie, soit qu'il veille ou qu'il dorme, *&c.*

GUILL. HONYCOMB.

Les Dames verront, par cette Lettre, que mon ami *Honycomb* est tel que je l'ai souvent représenté, je veux dire un de ces hommes d'esprit & de ces agréables débauchés à la vieille mode, qui s'exerce à railler sur le mariage, & qui a tenté plus d'une fois en vain d'y parvenir lui-même. Avec tout cela je ne saurois congédier sa Lettre sans observer que le trait d'histoire, sur lequel il l'a bâtie, fait honneur au Sexe, & qu'il n'a pû l'attaquer sans avoir recours au songe & à la fiction.

O.



CXXVII. DISCOURS.

—— —— Huc natas adjice septem,
Et totidem juvenes, & mox generosque nurusque;
Quærite nunc: habeat quam nostra superbia causam.
Ovid. Metam. L. VI. Vers. 182.

Ajoutez-y sept Filles & autant de Garçons, ensuite les Gendres & les belles Filles : demandez après cela quel est le sujet de notre gloire.

Monsieur,

Le Bonheur du *Mariage* a deux egards particuliers.

» Vous êtes si bien versé dans l'Histoire & la Vie de *Socrate*, que » vous avez lû sans doute qu'il discourut un jour, avec tant de succès » & de force, sur les agrémens de l'Amour conjugal, que tous les » jeunes hommes, qui étoient de ses Auditeurs résolurent de se ma- » rier à la premiere occasion, & que tous les hommes mariés prirent aussi-tôt » la poste pour aller rejoindre leurs femmes. Je ne doute pas que vos *Discours*, » où vous avez tracé de si agréables peintures du Mariage n'ayent produit à » cet égard un très-bon effet en *Angleterre*. Nous vous sommes obligés du moins » de ce que vous avez banni la sotte & impertinente coûtume qui regnoit de- » puis longtems & qui engageoit les prétendus beaux esprits de la Ville à se » mocquer de leurs peres & de leurs meres, & à les tourner en ridicule. Pour » moi, je suis né d'un légitime Mariage, & je suis fort aise que tout le monde » le sache : c'est pour cette raison-là même, entre plusieurs autres, que je me » croirois le plus sot de tous les hommes, si je m'avisois de soutenir que le co- » cuage est inséparable du Mariage ou d'employer les termes de *Mari* & d'*E- » pouse* comme des termes injurieux. Je vais même plus loin, Monsieur, & j'a- » voue, à la face de toute la terre, que je suis marié; j'ai d'ailleurs assez d'effron- » terie pour n'avoir pas honte de ce que j'ai fait.

» Entre les divers plaisirs qui accompagnent cet état, & que vous avez dé- » crits dans quelques-uns de vos *Discours*, il y en a deux que vous n'a- » vez pas relevés, & dont ceux qui traitent le même sujet ne prennent gué- » re connoissance. Vous aurez bien observé, dans vos Méditations sur la » Nature Humaine, qu'il n'y a rien de si agréable à l'esprit de l'homme que » le pouvoir ou la domination, & c'est ce dont je me crois amplement pour- » vû, en qualité de pere de famille. Je suis toujours occupé à donner des » ordres, à prescrire certains devoirs, à entendre les plaintes des uns & des » autres, à administrer la Justice, à distribuer des récompenses & des châ-

» timens ; & , pour me servir des termes du Centenier de l'Evangile : (a) *Je dis » à l'un : allez là , & il y va ; & à l'autre : venez ici , & il y vient ; & à » mon esclave , faites cela , & il le fait.* En un mot , je regarde ma famille » comme une Souveraineté Patriarchale , dont je suis en même tems le Roi » & le Prêtre. Tous les grands Gouvernemens ne sont autre chose qu'un amas » de ces petites Royautés particulieres, & c'est pour cela que j'envisage les maî- » tres de famille comme de petits Lieutenans de Gouverneur , qui président » sur les différens petits Corps & les divers pelotons de leurs compatriotes. » Si d'un côté je trouve un plaisir sensible à régir mon domestique , de l'au- » tre , je me crois non seulement plus utile à la Société , mais aussi plus illus- » tre & plus heureux qu'aucun jeune homme en *Angleterre* , de mon rang » & de condition , qui n'est pas marié.

» Il y a un autre bien qui résulte du Mariage , & que j'ai obtenu , je veux » dire le plaisir d'avoir nombre d'enfans. Je ne puis que les regarder comme une » grande bénédiction du Ciel. Lorsque j'ai mon petit troupeau sous les » yeux , je me réjouis d'avoir fait cette addition à mon espèce , à ma patrie & » à ma religion , ou d'avoir produit un tel nombre de Créatures raisonnables, » d'habitans & de chrétiens. Je me plais à me voir ainsi perpetué , & puis- » qu'aucune production n'est comparable à celle d'une créature humaine , » je tire plus de vanité d'avoir contribué à dix de ces glorieuses productions , » que si j'avois bâti cent piramides à mes frais & dépens , ou publié autant de » volumes remplis de tout l'esprit & de tout le savoir du monde. Quel relief » l'Ecriture sainte ne donne-t-elle pas à *Habdon* , un des Juges d'*Israël* , lors- » qu'elle dit , (*b*) qu'*il avoit quarante fils & trente petits-fils , qui montoient » sur soixante dix Anons* , suivant la magnificence des Pays Orientaux ? De » quelle joie le cœur de ce bon viellard ne devoit-il pas être inondé , lorsqu'il » voyoit une si belle procession de ses descendans , & une si nombreuse caval- » cade sortie de ses reins. Pour moi , je goûte un plaisir tout extraordinaire » dans ma salle , lorsque je passe en revûe une demi-douzaine de me » petits garçons montés à cheval sur des Cannes , & autant de petites filles qui » s'amusent à instruire leurs poupées ; lorsqu'il y a de l'émulation entr'eux , » & qu'ils tâchent de faire quelque chose pour obtenir mes bonnes graces & » mon approbation. Je ne saurois douter que celui qui m'a béni d'une si nom- » breuse lignée ne me fournisse les moyens de pourvoir à leur subsistance ; & qu'il » ne seconde les efforts que j'y emploie. Il y a d'ailleurs un soin que je puis » accorder à tous , c'est-à-dire de les élever dans la crainte de Dieu. Je » crois que le Chevalier *François Bacon* a observé que , dans une famille où » il y a plusieurs enfans , l'aîné est souvent gâté par l'espérance d'un héri- » tage considérable , & le plus jeune , parce qu'il est le favori du pere & de » la mere ; mais que l'un ou l'autre de ceux du milieu , qu'on n'a jamais » flatté , s'éleve dans le monde & surpasse tous les autres. Quoi qu'il en

---

(*t*) S. MATTH. VIII. 9.
(*u*) *Juges* XII. 14.

» soit, il est de mon devoir d'inspirer à tous mes enfans la même industrie » & les mêmes principes d'honneur. Par-là j'ai sujet d'espérer que l'un ou » l'autre de mes garçons se poussera dans le monde, soit à l'armée, ou sur » la flotte, ou dans le négoce, ou dans quelqu'une des trois savantes profes- » sions; du moins je suis convaincu, par une longue expérience & des » observations réitérées, malgré le paradoxe qu'y trouvent la plûpart de » ceux avec qui je converse, qu'un homme qui a plusieurs enfans & qui leur » donne une bonne éducation, établira mieux sa famille dans le monde & » pour plus long-tems, que ceui qui n'a qu'un seul garçon, quoi qu'il lui » laisse tout son bien. C'est pour cela que je me divertis quelquefois à trou- » ver un Général, un Amiral, ou un Echevin de *Londres*, un Théologien, » un Médecin, ou un Avocat, entre mes petits garçons, quoi qu'ils portent » encore la robe. D'un autre côté, à la vûe des airs maternels qui paroissent » dans mes petites filles quand elles badinent avec leurs poupées, je me flatte » que leurs maris & leurs enfans seront heureux d'avoir de telles femmes & de » telles meres.

» Si vous êtes pere, vous ne trouverez pas cette Lettre tout-à-fait ridicule; » mais si vous êtes jeune homme, vous n'entendrez pas ce qu'elle veut dire, & » vous la jetterez peut-être au feu. Quelque sort que vous lui destiniez, soyez » persuadé qu'elle vient de celui qui est avec sincerité, *&c.*

O (c) PHILOGAME.

(c) Ce mot Grec signifie *celui qui aime le Mariage.*



CXXVIII. DISCOURS.

CXXVIII. DISCOURS.

Non habeo denique nauci Marſum Augurem,
Non vicanos Haruſpices, non de Circo Aſtrologos,
Non Iſiacos Conjectores, non Interpretes ſomnium:
Non enim ſunt ii aut ſcientia, aut arte Divini,
Sed ſuperſtitioſi Vates, impudenteſque Harioli,
Aut inertes, aut inſani, aut quibus egeſtas imperat:
Qui ſui quæſtus cauſa fictas ſuſcitant ſententias,
Qui ſibi ſemitam non ſapiunt, alteri monſtrant viam;
Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam petunt,
De divitiis deducant drachmam, reddant cætera.

ENNIUS, *Telamone*, ap. CICER. Lib. I. de Divinat. c. 58.

(*d*) *Enfin, je ne fais nul cas, ni des augures du pays des* Marſes, *ni des Haruſpices de Village ni des Aſtrologues du Cirque, ni des Prêtres d'*Iſis, *qui ſe donnent pour devins, ni des interprètes des Songes; car tous ces gens-là n'ont ni art ni connoiſſance qui puiſſent les éclairer ſur rien. Ce ſont des ignorans, des fainéans & des fous que la miſere gourmande. Ils ne ſavent par où aller, & ils veulent montrer le chemin à tout le monde. Ils promettent des monts d'or, & en même tems ils demandent une dragme. Qu'ils le prennent par avance ſur les richeſſes qu'ils promettent & qu'ils faſſent avoir le reſte.*



Eux qui ſoutiennent que les hommes ſeroient plus miſérables que les bêtes, ſi leurs eſpérances ſe bornoient à cette vie, obſervent, entr'autres choſes, que les brutes ne ſentent que le mal préſent, au lieu que les hommes s'affligent par le ſouvenir du paſſé, & par la crainte de l'avenir. Cette crainte eſt ſi naturelle à nos eſprits, que, ſi l'on ſuppुtoit, à la fin de nos jours, tous nos chagrins & toutes nos inquiétudes, il ſe trouveroit en général que nous avons plus ſouffert par l'appréhenſion des maux qui ne ſont jamais arrivés, que par le ſentiment de ceux que nous avons eſſuyés. On peut ajouter à cela, qu'entre les maux qui nous arrivent, il y en a pluſieurs qui paroiſſent plus terribles de loin que de près.

Contre les Erreurs des ſuperſtitieux, & en particulier contre les Interprétations des *Songes*.

Cette impatience naturelle de connoître l'avenir, & de ſavoir ce qui nous arrivera dans la ſuite, a été l'origine de quantité d'art & d'inventions ridicules. Quelques-uns fondent leurs prédictions ſur les ſignes de la main, ou les traits du viſage; d'autres ſur les ſignes que la nature a imprimés en quelque endroit du corps, ou ſur la maniere dont on écrit: Quelques-uns liſent la bonne ou la mauvaiſe fortune des hommes dans les Aſtres, comme d'autres l'ont cherchée dans les entrailles des bêtes, ou dans le vol des oiſeaux. Les meilleurs eſprits ont été plus ou moins ſenſibles à ces craintes

(*y*) J'ai ſuivi la Traduction de M. l'Abbé *Regnier Deſmarais*.

chimériques & à ces présages de l'avenir, fondés sur l'examen des opérations les plus communes de la nature. Y a-t-il rien de plus surprenant que de voir *Ciceron*, qui brilloit plus qu'aucun autre dans le Barreau & dans le Senat de la République *Romaine*, & qui d'ailleurs occupé à écrire dans son Cabinet éclipsoit tous les Philosophes de l'antiquité? y a-t-il rien, dis-je, de plus surprenant que de le voir, dans le Collége des Augures, observer, avec une attention religieuse, de quelle maniere les Poulets béquetoient les grains de bled qu'on leur donnoit?

Quoi que ces extravagances ne soient plus admises aujourd'hui par les Philosophes & les Savans, il y a une infinité de personnes foibles & ignorantes qui en sont encore les esclaves. Entre les gens du commun, on voit cent & cent diverses manieres de prédire l'avenir, qui sont trop frivoles pour en donner le détail; ils font mille observations sur les jours, les nombres, les sons & les figures, qu'ils regardent comme autant de présages & de pronostics. En un mot, tout fournit des Oracles au superstitieux: A peine trouve-t-il une paille, ou un morceau de fer rouillé sur son chemin, par un simple effet du hasard.

On ne sauroit concevoir jusqu'où va le nombre des Sorciers, des Devins & des Bohémiennes, qui sont répandus dans les Provinces, les Villes & les Bourgs de la *Grande Bretagne*, sans parler de ceux qui se mêlent de dire l'horoscope; & des Astrologues, qui vivent fort à leur aise de la curiosité de plusieurs habitans de *Londres* & de *westminster*.

Entre toutes les prétendues manieres de divination, il n'y en a point qui amuse tant que celle qui est fondée sur les Songes. Il est vrai que, dans (*e*) un de mes derniers *Discours*, j'ai observé qu'en des cas fort extraordinaires, Dieu a prédit quelquefois l'avenir à certaines personnes durant leur sommeil; mais, puisque mon but est ici de combattre les erreurs populaires, je dois m'attacher à faire voir la sottise & le ridicule de ces superstitieux, qui, dans le train le plus commun de la vie, s'appuient sur des choses d'une nature aussi frivole, chimérique & incertaine que les rêves. Pour y bien réussir, je n'ai qu'à publier la Lettre suivante, écrite d'un quartier de la Ville, qui a toujours été la demeure de quelque célébre Pronostiqueur, & où, de tems immémorial, tous ceux qui ont perdu l'esprit, ont accoutumé de se rendre pour obtenir leur guérison ou être informés de l'avenir.

Au (f) Moor-Fields le $\frac{4}{15}$ d'Octobre 1712.

M. le SPECTATEUR,

» Après avoir examiné long-tems s'il ne manque aucun Métier dans cette
» grande Ville & parcouru tous les Ordres & toutes les Professions, je n'y

(z) C'est le CXIX. de ce Volume.

(*a*) C'est une Place dans la Ville de *Londres*, où sont les petites Maisons, qu'on appelle *Bedlam* ou *Betulem*.

» trouve point d'*Oneirocritique*, ou, pour le dire en *François*, d'Interprête des
» Songes. Faute d'une personne si utile, il y a quantité d'honnêtes gens fort
» embarrassés à cet égard, qui rêvent d'un bout de l'année à l'autre, sans en être
» plus avancés pour cela. Je me flatte d'avoir toutes les qualités requises pour
» cet emploi, puisque j'ai étudié à la chandelle toutes les régles qu'on a don-
» nées d'un si bel art, mon grand-Oncle du côté de ma femme étoit un
» Montagnard d'*Ecossé*, qui avoit la seconde vûe, c'est-à-dire qui prévoyoit
» l'avenir par certaines visions qu'il avoit en plein jour, ou durant la veille.
» J'ai quatre doigts & deux pouces à une main, & je suis né dans la plus lon-
» gue nuit de toute l'année. Mon nom de Baptême & mon surnom commen-
» cent & finissent par les mêmes lettres. Je loge au *Moor-Fields* dans une Mai-
» son, où, depuis cinquante ans, il y a toujours eu quelque fameux devin.

» Si vous aviez fréquenté, autant que moi, les femmes de la Ville,
» vous sauriez qu'il y en a plusieurs qui, tous les jours du monde, à la vûe ou à
» l'ouïe de quelque chose d'inopiné, s'écrient, *Voilà mon Songe accompli*, &
» qui ne peuvent s'aller coucher en repos le lendemain, jusqu'à ce qu'il soit
» arrivé quelque chose qui leur serve à expliquer les visions de la nuit précé-
» dente. Il y en a d'autres qui s'affligent de ce qu'elles ne peuvent rattraper
» les circonstances d'un rêve, dont elles étoient fort émues pendant qu'il duroit.
» En un mot, il y en a plusieurs qui ne pensent le jour qu'à ce qu'elles ont
» rêvé la nuit. En faveur donc de ceux de mes Compatriotes, soit hommes ou
» femmes, qui ont quelque curiosité à cet égard, je leur dirai en premier lieu
» quel a été le sujet de leurs rêves quoi qu'ils s'imaginent de ne rêver jamais.
» En deuxiéme lieu, à l'ouïe d'une seule circonstance d'un rêve, je le développe-
» rai tout entier, & enfin je leur déclarerai nettement la bonne ou la mau-
» vaise fortune que leurs rêves présagent. S'ils ne leur annoncent quelque chose
» de bon, je ne demanderai rien pour ma peine; mais aussi je ne doute pas
» que ceux qui me consultent ne soient assez raisonnables pour m'allouer une
» juste portion de quelque bel héritage, profit ou émolument que je leur dé-
» couvrirai de cette maniere. Je n'exige pas la moindre chose des pauvres, si
» ce n'est que leurs noms soient inserés dans mes Avertissemens publics pour
» certifier la vérité de mes Interprétations. A l'égard des personnes de qua-
» lité ou autres qui se trouvent indisposées, & qui ne veulent pas comparoître
» elles-mêmes, elles n'ont qu'à m'envoyer de leur urine, dont la seule vûe
» me suffit pour expliquer leurs songes. J'ai un jour fixe dans la semaine pour
» les amans; & j'interpréte en gros pour toutes les femmes qui ont soixante ans
» passés, sur le pied d'un demi écu par semaine, avec le surplus ordinaire en
» cas qu'elles aient quelque bonne fortune. Enfin j'ai diverses chambres gar-
» nies que je loue à un prix raisonnable, pour ceux qui n'ont pas la commodité
» de rêver à leur aise chez eux. D'ailleurs, je ne suis pas muet.

O. TITUS (g) TROPHONIUS.

(*b*) C'est le nom d'un fameux Devin de l'antiquité, que les Payens disoient être fils d'*Apollon*, & qui rendoit des Oracles.

CXXIX. DISCOURS.

Candida perpetuo reside, Concordia, lecto,
Tamque pari semper sit Venus æqua jugo.
Diligat illa senem quondam: Sed & ipsa marito,
Tunc quoque cùm fuerit, non videatur anus.
MART. Lib. IV. Epig. XIII.

Que la douce Concorde régne toujours dans leur Lit nuptial! Que la Déesse Vénus *soit toujours favorable à un si heureux Couple! Que l'Epouse aime toujours son Mari, lors même qu'il sera vieux, & qu'elle ne paroisse jamais vieille à son Epoux, quand elle sera fort avancée en âge!*

Réflexions sur le *Mariage* avec le Portrait d'*Eraste* & de *Lætitia*, de *Blandine* & de *Pimpan.*



'Essai qui suit vient du même Auteur, à qui le Public est redevable de quelques excellens *Discours*, qui sont marqués au bas de la lettre X.

» J'ai lû quelque part une fable qui suppose que le *Bien* est le » pere de l'*Amour*. Il est certain qu'on doit être à l'abri de la crainte des » besoins & de la pauvreté, avant qu'on puisse rechercher toutes les dou- » ceurs & tous les agrémens de cette passion. Malgré tout cela, nous voyons » un nombre infini de gens mariés qui n'y sont pas sensibles, au milieu de » toute l'abondance où ils vivent.

» Pour rendre un Mariage heureux, il ne suffit pas que les humeurs des par- » ties intéressées quadrent ensemble: J'en pourrois alléguer cent couples, » qui n'ont pas le moindre sentiment d'amour l'un pour l'autre, quoiqu'ils » soient d'une humeur si ressemblante, que s'ils n'étoient pas déja mariés, » tout le monde les destineroit à former cette union.

» L'esprit de l'amour a quelque chose de si fin & de si délicat, qu'il se dissi- » pe souvent & s'envole, par quelques petits accidens, ausquels les person- » nes négligentes & impolies ne font jamais attention, jusqu'à ce qu'il n'y » ait plus moyen de le recouvrer.

» Rien n'a plus contribué à le bannir de l'état du Mariage, qu'une trop » grande familiarité & la violation des régles de la bienséance. Quoique j'en » puisse donner des exemples à divers égards, je ne m'arrêterai qu'à celui » de la parure. Les beaux Messieurs & les belles de la Ville, qui ne s'ajus- » tent que dans la vûe de s'attraper les uns les autres, croyent n'avoir plus » besoin de cet appas, dès que le succès a répondu à leur attente. Mais outre » la mal-propreté, qui n'est alors que trop commune, il y a plusieurs autres » défauts, que je ne me souviens pas d'avoir vû relever que dans une de » nos Comédies modernes, où, sur ce qu'une femme de chambre *Françoise* » veut se deshabiller & s'habiller en présence de l'Amant, qui est le Héros » de la Piéce, & sur ce qu'elle dit à sa Maîtresse, que cela étoit fort ordinai-

» re en *France*, la Dame lui répond qu'elle n'avoit jamais entendu parler » de cette mode, & qu'elle est une *Angloise* assez impolie, pour ne vouloir » jamais apprendre à s'habiller en présence de son époux.

» Il y a quelque chose de si grossier dans la conduite de certaines femmes, » qu'elles perdent l'amitié de leurs maris pour des fautes, dont un homme, » qui est d'un bon naturel, ou bien élevé, ne sait comment les avertir. » Je crains même que les Dames ne soient en général plus coupables à cet » égard que les hommes, & que, dans les premiers épanchemens de leurs » amours, elles ne trouvent un goût si doux & si agréable, qu'elles s'ima- » ginent enfin qu'il est presque impossible de s'en lasser.

» Il faut tant de délicatesse & de prudence pour entretenir l'amitié après le » Mariage, & pour rendre la conversation toujours vive & agréable au bout » de vingt ou trente ans, que je ne vois rien qui puisse mieux y contribuer, » qu'un sérieux effort de se plaire l'un à l'autre, & qu'un bon sens supérieur » de la part du mari. J'appelle ici un homme de bon sens celui qui entend les » affaires du monde & qui a quelque étude.

» Une femme régle beaucoup l'estime qu'elle a pour un homme sur la figu- » re qu'il fait dans le monde, & sur le caractére qu'on lui donne entre ses » amis. Puisque le savoir est le principal avantage que nous ayons sur les fem- » mes, il me semble qu'un homme riche est aussi inexcusable de n'avoir point » étudié, qu'une femme qui ne sait pas de quelle maniere elle doit se compor- » ter dans les occasions les plus ordinaires de la vie. C'est ce qui éloigne » les deux sexes l'un de l'autre : une femme est chagrine & surprise de ne trou- » ver rien de plus dans la conversation d'un homme que dans le commun ba- » bil de son propre sexe.

» Quelque petit engagement au moins dans les affaires sert non seulement à » mettre les talens d'un homme dans tout leur jour, & à lui prescrire un » rôle, dont une femme ne peut guére bien se mêler ; mais il lui fournit de » fréquentes occasions pour ces petites absences, qui, malgré toute l'inquié- » tude apparente qu'elles peuvent causer, sont au bout du compte quelques- » uns des meilleurs remédes qu'il y ait pour entretenir l'amitié & le désir.

» Les femmes sont si bien convaincues qu'elles n'ont rien qui mérite de leur » attacher l'homme tout entier, & de les rendre l'unique objet de ses tra- » vaux, qu'elles méprisent souverainement celui qui, pour me servir de » leur expression favorite, est toujours pendu à leur ceinture.

» (*h*) *Lætitia* est jolie, modeste, pleine de tendresse, & ne manque pas » de bon sens ; elle est mariée à (*i*) *Eraste*, qui est dans un Emploi civil, » & qui a du goût pour les belles Lettres. Dans toutes les maisons qu'elle fre- » quente, elle a le plaisir d'entendre louer quelque action généreuse de son » époux, ou quelque bon mot qu'il a dit. Depuis leur Mariage, *Eraste* se met

---

(*c*) Ce mot Latin signifie *joie*, *allégresse*.
(*d*) Ce mot Grec signifie *Amant*, ou *Ami*.

» d'une maniere plus galante qu'il ne faisoit auparavant, & dans toutes les vi- » sites où il se trouve avec *Lætitia*, il n'a pas moins de complaisance pour elle » que pour toutes les autres Dames. Je l'ai vû relever son évantail, qu'elle » avoit laissé tomber, avec toute l'ardeur & la civilité d'un Amant. Lorsqu'ils » vont prendre l'air ensemble, il ne pense qu'à cultiver les talens de son » épouse, &, à la faveur d'un tour d'esprit, qui lui est particulier, il lui fait » entrevoir bien des choses, dont elle n'avoit aucune idée. Ravie de cette » nouvelle scéne qui se developpe à ses yeux, *Lætitia* ne se plaît qu'à la » compagnie de cet homme qui lui donne de si agréables instructions. De-là » vient non seulement qu'elle a de jour en jour plus de tendresse pour lui, » mais qu'elle est infiniment plus contente d'elle-même. Dans tout ce qu'elle » dit ou observe, *Eraste* trouve une certaine justesse ou une certaine beauté, » dont elle ne s'étoit pas apperçue : de sorte que, par son moyen, elle dé- » couvre en elle-même cent bonnes qualités, qu'elle n'avoit jamais cru pos- » séder. Il est d'ailleurs d'une complaisance la plus ingenieuse du monde, » &, par des insinuations fort éloignées, il a le secret de lui faire dire presque » tout ce qu'il veut, qu'il reçoit toujours comme si cela venoit d'elle-même, & » dont il lui attribue tout l'honneur.

» *Eraste* a un goût exquis pour la peinture, & il mena l'autre jour son épou- » se voir des Tableaux qui devoient se vendre en public. Je visite quelque- » fois cet heureux couple, & je me trouvai chez eux la semaine derniere. » Nous nous promenâmes dans la galerie aux peintures, avant dîner; & ce » fut alors qu'*Eraste* m'adressa la parole en ces termes : *J'ai employé depuis peu*, » me dit-il, *quelque argent à de nouvelles acquisitions : Voyez-vous, cette Piè-* » *ce de* Venus *&* d'Adonis, *je l'ai achetée sur le goût de* Lætitia *; elle m'a coûté* » *soixante Guinées, & ce matin l'on m'en a offert cent.* Je tournai d'abord les » yeux vers *Lætitia*, & je vis la joie éclater sur son visage, pendant qu'elle » jetta, sur *Eraste*, un regard le plus tendre & le plus animé que j'aie vû de » ma vie.

» *Blondine* a épousé *Pimpan*; elle n'a pû résister à son juste-au-corps cha- » marré & à son magnifique nœud d'épée; mais elle a la mortification de le » voir méprisé de tous ceux qui ont quelque mérite. *Pimpan* n'a pas autre cho- » se à faire après dîner, qu'à résoudre s'il rognera ses ongles au Caffé de *St.* » *James*, à celui de *White*, ou chez lui. Depuis son mariage, il n'a rien dit » à *Blondine*, qu'elle ne pût avoir appris aussi bien de sa femme de chambre. » Avec tout cela il a grand soin de maintenir l'insolente & maligne autorité » d'un époux. Quoi que ce soit qu'elle avance, il ne manque jamais de con- » tredire, de la régaler d'un serment, par voie de préface, & d'ajoûter d'a- » bord : *Il faut avouer, ma chere, que vous parlez le plus sottement du monde.* » *Blondine* avoit naturellement le cœur aussi disposé à la tendresse conjugale, » que le peut être celui de *Lætitia*; mais, comme il n'y a guére plus d'amitié, » après qu'on a perdu l'estime, on auroit de la peine à décider aujourd'hui, » si l'infortunée *Blondine* hait ou méprise plus ce fat, avec lequel elle est obli- » gée de passer le reste de ses jours.

CXXX. DISCOURS.

Defendit numerus, junctæque umbone phalanges.

Juv. Sat. II. 46.

Ils se défendent par leur grand nombre & par leurs Escadrons.

Contre les *Mensonges* de Parti, ou des *Whigs* & des *Torys*.

L y a quelque chose de fort sublime, quoi que très-singulier, dans l'idée que *Platon* nous donne de l'Etre suprême, lorsqu'il dit que *la Vérité est son Corps, & la Lumiere son Ombre.* Suivant cette définition, il n'y a rien de plus opposé à sa nature que l'erreur & le Mensonge. Les *Platoniciens* avoient une si juste idée de l'aversion que Dieu a pour tout ce qui est faux ou erronné, qu'ils croyoient que la vérité n'est pas moins nécessaire que la vertu, pour rendre une ame capable de jouir du bonheur dans une autre vie. C'est pour cela même que, si d'un côté ils recommandoient les devoirs de la Morale pour disposer la volonté à rechercher ce bonheur à venir, de l'autre, ils prescrivoient diverses spéculations & l'étude de certaines sciences pour rectifier l'entendement. De-là vient que *Platon* a nommé les Démonstrations Mathématiques des Médecines qui purgent l'ame en ce qu'elles sont les moyens les plus efficaces pour la délivrer de l'erreur, & lui donner du goût pour la vérité, qui est la pâture naturelle de l'entendement, comme la vertu est la perfection & le bonheur de la volonté.

Divers Auteurs ont fait voir en quoi consiste la malignité du Mensonge, & dépeint au naturel l'atrocité de ce crime. J'en examinerai ici une espéce, qu'on n'a guére approfondie, & qui regarde le Mensonge en faveur d'un Parti. Ce vice régne aujourd'hui chez nous avec tant de licence, qu'un homme qui ne travaille pas à répandre un certain systême de Mensonges, passe pour un homme sans principes & sans Religion. Les Caffés s'en nourrissent, la presse en est suffoquée, & de célébres Auteurs en vivent. Lorsque des amis sont ensemble à vuider bouteille, leur conversation en est si farcie, qu'un Mensonge de Parti est devenu un entretien aussi à la mode, que le peut être une jolie chanson ou un conte agréable : Il est vrai que la moitié de nos grands causeurs perdroient le caquet, si cette source de leurs discours venoit à tarir. Avec tout cela, il résulte un avantage de cette abominable pratique : Je veux dire qu'on a si peu d'égard aujourd'hui aux apparences même de la vérité, que les Mensonges s'en vont en fumée, & qu'ils commencent à ne blesser personne. Lorsqu'un inconnu nous fait quelque récit, qui tourne au préjudice ou en faveur d'un Parti, nous examinons d'abord s'il est *Whig* ou *Tory*, & nous concluons de-là que cet honnête homme n'a d'autre chose en vûe que de suivre la mode, ou de signaler son zéle, sans se mettre en peine de la

vérité. On croit aujourd'hui qu'un homme n'a pas le sens commun, s'il ajoute foi aux relations des Ecrivains de Parti : Ses amis même secouent la tête à l'ouïe de son innocence, & ils ne s'en forment pas d'autre idée que celle d'un instrument qui est mis en œuvre par des gens plus rusés que lui, ou d'un simple bien intentionné. Lorsque la mode étoit de couver un Mensonge, & d'attendre une occasion extraordinaire pour le publier, alors il portoit coup, & il ne rendoit pas un petit service à la faction qui le mettoit en usage ; mais aujourd'hui chacun est sur ses gardes, & l'artifice a été employé trop souvent pour pouvoir réussir.

Je me suis étonné bien des fois de voir que des hommes de probité, qui auroient honte de dire quelque chose de faux pour leur propre intérêt, adoptent si vîte un Mensonge qui est avancé par leur faction, quoiqu'ils le reconnoissent pour tel. Comment est-il possible que des gens, qui ont des principes de vertu dans tout ce qui les regarde eux-mêmes, deviennent des Menteurs insignes lorsqu'il s'agit de leur Parti ? Si l'on examine la chose de près, on verra qu'il y a trois raisons de cette conduite ; mais on s'appercevra en même-tems qu'elles sont insuffisantes pour justifier une pratique si criminelle.

En premier lieu les hommes se flattent que la turpitude d'un Mensonge, & par conséquent sa punition, peut être fort diminuée, si ce n'est pas même tout-à-fait abolie, par le grand nombre de ceux qui s'en rendent coupables. Quoique le poids d'un Mensonge fut trop pesant pour les épaules d'un seul, ils s'imaginent qu'il devient plus léger, lorsqu'il est distribué entre plusieurs. Mais ils se trompent beaucoup à cet égard ; sur quelque foule de gens que le crime se répande, il se multiplie plutôt qu'il ne se partage. Chacun est criminel à proportion de l'offense qu'il commet, & non pas du nombre de ceux qui y tombent avec lui. Le crime & la peine qu'il mérite sont un fardeau tout aussi pesant sur la tête de chaque individu d'une foule coupable, qu'ils le seroient sur chaque particulier, qui n'auroit pas un seul complice. En un mot, il en est du crime à cet égard comme de la matiere qu'on peut diviser à l'infini, mais dont chaque portion a toute l'essence de la matiere, & renferme autant de parties qu'en avoit le tout avant qu'on le divisât.

En deuxiéme lieu, quoique le nombre de ceux qui débitent un Mensonge ne les exempte pas du crime, il peut, dit-on, les garantir de la honte qui en revient. Elle se perd & s'évanouit en quelque maniere, lorsqu'elle est partagée entre plusieurs milliers ; de même qu'une goute de la teinture la plus noire s'éclipse & disparoît quand elle est mêlée & confondue dans une grande quantité d'eau : La teinture y reste toujours, mais on ne sauroit la découvrir. Il n'y a nul doute que ce ne soit un puissant motif pour animer ceux qui pèchent en faveur d'un Parti, & qui n'évitent pas tant le crime parce qu'il fait bréche à leur vertu, que parce qu'il met en danger leur réputation. Pour montrer la foiblesse de ce vain raisonnement, qui pallie le crime sans le bannir, il suffit d'observer que tout homme qui se laisse entraîner par-là se déclare d'abord un infâme Hypocrite, qu'il préfére les apparences de la vertu à sa réalité, & qu'il n'agit point suivant les lumieres de sa conscience, ni suivant les principes de l'honneur & de la Religion.

Le

Le troisiéme & le dernier grand motif qui engage les hommes à divulguer une erreur populaire, ou, comme je l'ai déja intitulée, un Mensonge de Parti, quoiqu'ils soient convaincus de sa fausseté, c'est l'envie de rendre service à une cause que chaque Parti est en droit de regarder comme la meilleure. La foiblesse de ce principe a été si souvent démontrée, & l'on en est si bien persuadé en général, qu'un homme qui l'adopte ne peut qu'avoir renoncé à tous les principes de la Religion naturelle ou du Christianisme. S'il est permis de travailler à ce que chacun nomme l'intérêt de sa Patrie par les calomnies les plus noires & les Mensonges les plus crians, il n'y a point de Nation au Monde qui ait tant de bons Patriotes que la nôtre. Lorsqu'on voulut engager *Pompée* à ne mettre pas en Mer dans une tempête, où il risquoit sa vie, il répondit : *Il est nécessaire que je parte, mais il n'est pas nécessaire que je vive.* Chacun de nous devroit se dire, dans le même esprit : Il est de mon devoir de n'avancer aucun Mensonge, quoiqu'il ne soit pas de mon devoir de posséder un tel ou un tel emploi. Un des anciens Peres de l'Eglise a porté le scrupule si loin à cet égard, qu'il a déclaré qu'*il ne voudroit pas dire un Mensonge, quand il compteroit de gagner le Paradis par-là ;* ou, s'il vous plaît d'adoucir un peu cette expression, qu'il ne voudroit pas dire un Mensonge pour tous les biens du monde, puisqu'il hasarderoit de perdre beaucoup plus qu'il ne pourroit gagner.

O.

CXXXI. DISCOURS.

Quis non invenit, turbâ quod amaret in illa?

OVID. Art. Amat. L. I. 175.

Qui est-ce qui, dans cette grande foule, n'a pas trouvé un Object digne de son amour?

Mon cher SPECTATEUR,

Lettre de M. Honeycomb sur le chapitre des Femmes.

» PUISQUE (c) ma derniere Lettre a été bien reçue du Public, » j'ai dessein de continuer ma correspondance avec vous sur ces » charmantes & maudites créatures les *Femmes*. Vous savez que » ma principale étude, qui ne va pas fort loin, les regarde : Je n'ai » jamais jetté les yeux sur un Livre que pour l'amour d'elles. J'ai trouvé même » en dernier lieu deux traits d'Histoire, qui sont admirables pour un *Spectateur*; » & qui ne manqueront pas de plaire beaucoup, s'ils viennent à passer par » vos mains. J'ai lû le premier par hasard dans un Livre *Anglois* intitulé

(c) Voyez le CXXVI. *Disc.* de ce Volume.

» *Herodote*, qui étoit sur une fenêtre de mon ami *Feu-ardent*, un matin que » je lui rendis visite. Il s'ouvrit heureusement à l'endroit que je vais vous rap- » porter. Il nous dit que c'étoit la mode en *Perse* d'y avoir tous les ans, plu- » sieurs Foires, où l'on exposoit en vente toutes les filles qui étoient nubiles. » Les hommes qui avoient besoin de Femmes s'y rendoient : chacune étoit » cedée au plus haut enchérisseur, & l'argent qui provenoit de leur vente s'em- » ployoit à l'usage que vous apprendrez dans la suite. De cette maniere les plus » riches avoient le choix de tout, & enlevoient les plus grandes beautés. Les » autres se distribuoient entre les pauvres, & ceux qui n'avoient pas les moyens » de payer une belle. Plusieurs de ces derniers épousoient les agréables, sans » qu'il leur en coûtât un sou; à moins que quelqu'un ne s'avisât d'en offrir » quelque chose, & alors celui qui en offroit le plus l'emportoit. Mais il faut » que vous sachiez, mon ami, qu'en *Perse*, de même que chez nous, il y » avoit autant de laides que de belles ou d'agréables, & qu'ainsi, après que » les Magistrats s'étoient défaits d'une bonne partie, il leur en restoit encore » quantité sur les bras. Pour s'en débarrasser, ils donnoient aux laides l'argent » qu'ils avoient reçu de la vente des belles, de sorte qu'un pauvre homme, » qui n'avoit pas de quoi obtenir une beauté, se voyoit réduit à épouser une » Femme riche, & notez, s'il vous plaît, qu'on accordoit toujours la meilleure » dot à la plus laide. Mon Auteur ajoute que tout mari pauvre étoit obligé de » bien vivre avec sa Femme, ou, en cas qu'il se repentît de son marché, » de la rendre avec sa Dot à la Foire suivante.

„ Je souhaiterois à cette occasion que vous voulussiez établir en idée une pa- » reille Foire dans la *Grande-Bretagne*. Qu'il seroit divertissant de vous y voir » associer des Dames de qualité avec des Porteurs de Chaises & des Savetiers, » ou nous dépeindre des Seigneurs & des Cordons bleus ravis de conduire par » la main en grande cérémonie des filles de nos petits Marchands & de nos Fer- » miers! Quoi qu'à vous dire le vrai, eu égard à l'amour des richesses, qui do- » mine plus dans notre Isle qu'il ne regnoit en *Perse*, je craindrois beaucoup » qu'il n'y eût quelques-uns de nos Seigneurs les plus distingués qui choisi- » roient les meilleurs partis, & qui disputeroient entr'eux à qui emporteroit » la plus riche de toutes nos laides; & qu'au contraire nos beautés les plus » célébres ne fussent achettées par des héritiers extravagans, des joueurs, ou » des prodigues. Quelles jolies réflexions ne feriez-vous pas sur la bonne politi- » que des *Persans*, qui avoient soin, par ces mariages, d'embellir les princi- » paux de l'Etat, & de rendre les personnes de ceux qui gouvernoient les » plus agréables? Mais vous êtes un Ecrivain si habile & si judicieux, que » je vous en laisse l'exécution.

„ Le second trait d'Histoire que je vous ai promis, se trouve aussi dans » un Livre. Il y est dit qu'un Général des *Tartares* après avoir mis le Siége » devant une Ville forte de la *Chine*, & l'avoir emportée d'assaut, voulut » exposer en vente toutes les Femmes qu'il y avoit. Dans cette vûe, il » examina bien leur juste valeur, & les fit mettre chacune dans un sac, avec » le prix marqué dessus. Les chalans s'y rendirent en foule de toutes parts, » quoi qu'obligés d'*acheter Chat en poche*, comme dit le Proverbe. Il y en eut un,

» entr'autres, qui amorcé par le haut prix d'un des sacs, le marchanda, l'obtint & l'emporta sur les épaules. Arrivé sur un Pont, à moitié chemin de son logis, il voulut se reposer & voir en même tems sa belle acquisition : à l'ouverture du sac une petite vieille montra le nez, dont il eut un tel dépit, qu'il l'alloit jetter dans la riviere. Mais la bonne Dame supplia d'attendre au moins qu'elle l'eut instruit de sa famille. Il apprit alors qu'elle étoit sœur d'un grand *Mandarin*, qui ne manqueroit pas d'enrichir son beau-frere, dès qu'il la connoîtroit. Là-dessus il referma son sac, qu'il emporta chez lui, & il eut une excellente Femme, qui lui procura toutes les richesses qu'elle lui avoit fait espérer du côté de son frere.

„ Si j'étois disposé à rêver une seconde fois, il me semble que, sur ce plan, je pourrois former un songe assez agréable. Je suppose donc que toutes les Femmes & filles, qui sont à marier dans *Londres* & *Westminster*, sont mises dans des sacs, avec l'étiquette du prix sur chacun, & portées au marché public. Le premier sac vendu est évalué cinq mille pieces : à son ouverture, on y trouve une brave ménagére, d'un air fort gracieux, l'Acquéreur, charmé de ses bonnes qualités, la paye aussi-tôt avec le plus grand plaisir du monde. Le second sac qu'on ouvre n'est taxé qu'à cinq cens piéces, quoi qu'il renferme une beauté célébre. On s'étonne de la voir réduite à un si bas prix ; mais l'on nous dit qu'elle auroit valu dix mille piéces, & que ce grand rabais vient de ce qu'elle est une grondeuse impitoyable. Je trouverois ensuite quelque jolie demoiselle, modeste & discrete, qui seroit la fleur de tout le marché, & peut-être que je découvrirois une demi-douzaine de jeunes folâtres, empaquetées ensemble dans le même sac, à cent livres Sterling chacune. La prude & la coquette seroient évaluées au même prix, quoi que la premiere fût de meilleur débit. Je m'imagine qu'un rêve de ce tour-là seroit de votre gout, parce que vous y trouveriez quelque moralité, pour m'exprimer, avec vous, en Philosophe. Mais quelque idée que vous en puissiez avoir, dispensez-vous, s'il vous plaît, d'honnorer cette Lettre de la même apologie pédantesque, dont vous avez régalé ma précédente. Les Femmes aiment un homme vif & enjoué, & ne se choquent jamais des railleries qui leur viennent d'un de leurs Admirateurs de profession. Je les piquote toujours & je suis toujours bien avec elles. Tout à vous.

O. HONEYCOMB.



CXXXII. DISCOURS.

Lectorem delectando, pariterque monendo,
Hic meret æra liber Sosiis; hic & mare transit;
Et longum noto Scriptori prorogat ævum.
HOR. A. P. vers. 344.

Un Ouvrage, qui plait & qui instruit en même tems, enrichit surement ses Libraires, est recherché même au-delà des Mers, & porte la gloire de son Auteur de siécle en siécle.

L'usage de la *Fable*, est le meilleur moyen qu'il y ait pour donner des avis & des instructions aux autres, sans qu'ils les prennent en mauvaise part.



IL n'y a rien que nous recevions avec plus de répugnance que les avis. Celui qui nous les donne nous paroît choquer notre discernement, & nous traiter comme des enfans ou des imbécilles. Nous prenons l'instruction pour une censure tacite, & le zéle qu'on nous témoigne en cette occasion pour une démarche présomptueuse ou impertinente. Il faut avouer que celui qui nous donne ses avis exerce, à cet égard, quelque supériorité sur nous, & qu'il trouve, lorsqu'il vient à nous comparer avec lui-même, que nous manquons ou de conduite ou de bon sens. C'est pour cela qu'on ne voit rien de si difficile que l'art de rendre ses avis agréables, que tous les Auteurs, anciens & modernes, se sont distingués les uns des autres, suivant qu'ils ont excellé dans cet Art. Que n'a-t-on pas mis en usage pour adoucir l'amertume de cette potion? les uns nous insinuent leurs préceptes dans les termes les mieux choisis; les autres y employent la cadence des vers la plus harmonieuse, les pointes d'esprit, les maximes, les sentences & les proverbes.

Mais, entre toutes les différentes manieres de communiquer ses avis, je trouve que la plus délicate, & celle qui plaît davantage à tout le monde, est la Fable, sous quelque forme qu'elle paroisse. En effet, si l'on examine de près cette voie d'instruire ou de corriger, on verra qu'elle surpasse toutes les autres, parce qu'elle est moins choquante, & moins exposée aux soupçons que je viens de marquer.

Nous en tomberons d'accord, si l'on observe, en premier lieu, que dans la lecture d'une Fable, l'Ecrivain nous laisse croire que nous sommes nos propres Conseillers. Nous le lisons pour l'amour des jolis contes qu'il nous fait, & nous regardons ses préceptes comme des conséquences que nous en tirons nous-mêmes, plutôt que comme des Instructions qu'il nous donne. La morale qu'il y a s'insinue imperceptiblement; nous y sommes enseignés, & nous devenons plus sages & meilleurs sans y prendre garde. En un mot, on est si bien leurré par cette méthode, qu'on croit être son directeur, pendant qu'on suit les lumieres d'un autre, & qu'ainsi l'on n'apperçoit pas ce qu'il y a de plus désagréable dans les avis qu'on reçoit.

En deuxiéme lieu, si l'on réfléchit sur la nature humaine, on verra que

l'esprit n'est jamais si content, que lorsqu'il s'éxerce d'une certaine maniere qui lui donne quelque idée de sa capacité & de ses perfections. Cet orgueil & ce désir ambitieux, qui est naturel à l'ame, trouve bien son compte dans la lecture d'une Fable ; parce que, dans ces sortes de pièces, un lecteur fait, pour ainsi dire, la moitié de l'ouvrage ; chaque chose lui paroît être une de ses découvertes ; il y est toujours occupé à faire l'application des caractéres & des circonstances, & l'on peut soutenir à cet égard qu'il lit & qu'il compose en même tems. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en pareil cas, lorsque l'esprit est ainsi plein de lui-même, & charmé de ses propres découvertes, il se plaise beaucoup à la lecture de ce qui lui en fournit l'occasion. De-là vient que (*d*) l'*Absalon* & *Achitophel* a été un des Poëmes les plus populaires qui ait jamais paru en *Anglois*. Il est vrai que la poësie en est très-belle ; mais le fut-elle encore davantage, il n'auroit pas eu le même succès, si le plan ne donnoit occasion au Lecteur d'exercer son propre génie.

Cette voie indirecte de donner des avis est si innocente, que les hommes les plus sages de l'antiquité, comme on le peut voir dans l'histoire, ont souvent employé la Fable pour donner quelque conseil à leurs Monarques. Chacun peut s'en rappeller divers exemples ; mais il y en a un fort joli dans un conte *Persan*, que je n'estime pas moins pour cette petite extravagance orientale qui s'y trouve mêlée.

L'Auteur nous dit que le Sultan *Mahmoud*, par ses guerres continuelles au-dehors, & sa tyrannie au-dedans, avoit presque dépeuplé ses Etats, où l'on ne voyoit que ruine & misere. Son Visir, (soit que ce fut un bourru ou un enthousiaste, ce que l'Ecrivain ne marque pas :) prétendoit avoir appris d'un certain Dervis à entendre le langage des Oiseaux : en sorte qu'il n'y en avoit aucun qui pût ouvrir le bec, sans que le Visir entendit d'abord ce qu'il vouloit dire. Un soir que l'Empereur & lui revenoient de la chasse, ils virent deux hiboux perchés sur un arbre qu'il y avoit auprès d'une vieille muraille, qui s'élevoit au milieu d'un grand amas de ruines. Le Sultan se mit à dire là-dessus ; *Je voudrois bien savoir ce que ces deux hiboux se disent l'un à l'autre ; prêtez bien l'orille à leur discours, & rendez-m'en un fidele compte.* Le Visir s'approcha donc de l'arbre, avec un air fort attentif, & à son retour il dit au Sultan, *Sire, j'ai entendu une partie de leur conversation ; mais je n'ose vous découvrir sur quoi elle rouloit.* Le Sultan ne voulut pas se payer de cette réponse, & l'obligea de lui répéter mot pour mot tout ce que les hiboux avoient dit. *Puisque vous me l'ordonnez*, reprit alors le Visir, *vous saurez que l'un de ces hiboux a un fils & l'autre une fille, qu'ils parloient de les marier ensemble, & que le pere du fils disoit au Pere de la fille, mon frere, je consens à ce mariage, pourvû que vous donniez à votre fille cinquante villages ruinés pour sa dot. Là-dessus le pere de la fille lui a répliqué. Au lieu de cinquante, je lui en donnerai cinq cens, si vous voulez. Qu'il plaise à Dieu d'accorder une longue vie au Sultan* Mahmoud ! *Pendant qu'il régnera sur nous, nous ne manquerons jamais de villages ruinés.*

(*d*) Le fameux *Dryden* en est l'Auteur.

L'Histoire ajoute que le Sultan fut si touché de cette Fable, qu'il rebâtit les Villes & les Bourgs qu'on avoit détruit, & que depuis ce tems-là il eut toujours égard au bien de son Peuple.

Ceci me rappelle dans l'esprit un tour de magie naturelle le plus impertinent que l'on puisse concevoir, quoiqu'il nous soit enseigné par un Philosophe aussi célébre que *Démocrite*, je veux dire que, si l'on fait un mélange du sang de certains oiseaux qu'il nomme, il en vient un serpent, dont la chair est d'une vertu si merveilleuse, que tous ceux qui en mangent deviennent experts dans le langage des oiseaux, & entendent tout ce qu'ils se disent les uns aux autres. Je laisse à décider à des Philosophes plus habiles que moi, si le Dervis, dont il est parlé ci-dessus, n'auroit pas mangé de la chair d'un tel serpent.

O.

CXXXIII. DISCOURS.

——— ——— afflata est numine quando
Jam propiore Dei.

VIRG. Æneid. VI. 50.

Quand elle est animée de l'Esprit divin, qui la saisit alors.



LA Lettre suivante m'est venue de la part de cet excellent Ecclésiastique, (*e*) dont j'ai parlé plus d'une fois, qui est un des membres de ma cotterie, & de ceux qui m'assistent dans mes *Spéculations*. Elle roule sur quelques-unes des pensées qu'il a eues dans cette longue maladie, dont il est attaqué, & qui sont d'un caractére fort sérieux. La voici mot pour mot.

MONSIEUR,

Pensées sur la Maladie, la Mort & le Jugement dernier.

» L'indisposition qui me travaille depuis long-tems, est enfin devenue si » forte, qu'il faut qu'elle termine bien-tôt mes jours, ou qu'elle se détruise » elle-même. Vous pouvez aisément concevoir, que dans l'état où je me » trouve, il n'y a point de vos *Discours* que je lise avec plus de plaisir que » ceux qui roulent sur la piété. Je voudrois de bon cœur vous pouvoir fournir » là-dessus quelques légers crayons, afin que vous les missiez en œuvre. Si » je pouvois énoncer, d'une maniere un peu vive, plusieurs pensées très-

(*e*) Voyez Tome I. p. 8.

» sérieuses, qui me sont venues dans l'esprit durant cette longue Maladie, » je me flatte qu'elles ne seroient pas désagréables au Public.

» Entre toutes les pensées qui s'élevent dans l'esprit d'un malade, qui a » le tems & la volonté de considérer sa fin prochaine, il n'y en a point de » plus naturelle que celle qui lui dicte que son ame toute nue & dépouillée » du corps va paroître devant son Créateur. Lorsqu'un homme est persuadé, » qu'aussi-tôt que cette union ne subsistera plus, il verra cet Etre suprême, » qu'il contemple aujourd'hui de loin, & uniquement dans ses Ouvrages; ou, » pour me servir de termes plus philosophiques, lorsque, par quelque faculté » de l'ame, il aura une idée plus distincte de la Divinité, & qu'il sera plus » sensible à sa présence, que nous ne le sommes aujourd'hui à celle de quel- » que objet qui frape nos yeux, il faut qu'un homme soit plongé dans une » indolence & une stupidité presque inconcevable, s'il n'est pas allarmé d'une » telle pensée. Le Docteur *Sherlock*, dans son excellent Traité (*f*) *de la Mort*, » nous a dépeint, sous des couleurs bien vives l'état de l'ame qui vient à être » separée du corps, à l'egard de ce monde invisible qui nous environne de » tous côtés, quoique nous soyons incapables de le découvrir à travers ce » monde grossier & matériel, qui est proportionné ici-bas à nos sens. Voici » de quelle maniere il s'exprime.

» *Puisque la Mort, qui nous fait quitter ce monde, n'est autre chose que la » séparation de nos corps, elle nous enseigne que c'est la seule union avec nos » corps qui nous intercepte la vûe de l'autre monde, qui n'est pas si éloigné de nous, » qu'on pourroit bien se l'imaginer. A la vérité le Trône de Dieu est à une distance » énorme de cette terre, au-dessus du troisieme Ciel, où cet Etre souverain déploye » sa gloire à ces Esprits bienheureux qui l'environnent; mais aussi-tôt que nous » sortons de ces corps, nous entrons dans un autre monde, ou, pour mieux dire, » puisque c'est toujours le même Ciel & la même Terre, nous entrons dans un » nouvel état de vie. En effet vivre dans ces corps, c'est vivre dans ce monde, » & vivre hors de ces corps, c'est passer dans un autre état: Car pendant que nos » ames sont attachées à ces corps, & qu'elles ne voyent qu'à travers ces organes » matériels, il n'y a rien que de matériel qui puisse nous frapper; il n'y a » rien, dis-je, qui ne soit même si grossier, qu'il peut réflechir la lumiere, & » transmettre avec elle au fond de l'œil, la figure & les couleurs des objets. Ainsi, » quoique dans l'intérieur de ce monde visible, il y ait plus de magnificence & de » beautés qu'il n'en paroît au-dehors, nous n'en appercevons rien du tout à cause » de cette chair qui nous enveloppe & qui sépare ce monde visible de l'invisible:*

(*f*) Cet Ouvrage, & celui du même Auteur sur le *Jugement dernier*, ont été traduits en *François* par feu M. *Masel*, & imprimés à *Amsterdam* chez H. *Desbordes* en 1696. On les trouve l'un & l'autre chez P. *Humbert*, & les Freres *Wetstein*. D'ailleurs on peut voir dans le Traité *de la Mort* à la p. 35. *&c.* §. III. le passage, qui en est rapporté ici & qu'on a mieux aimé traduire de nouveau sur l'Original. Outre ces deux Ouvrages de Piété du Docteur *Sherlock*, il y en a un troisiéme, intitulé, *De l'immortalité de l'Ame & de la Vie eternelle*, qui a été aussi traduit en François, & imprimé chez P. *Humbert* en 1708. On le trouve chez les mêmes Libraires marqués ci-dessus.

» *Mais lorsque nous venons à nous dépouiller de ces corps, une nouvelle scéne de* » *miracles étonnans se presente à notre vûe; lorsque ces organes matériels vien-* » *nent à disparoître, l'ame avec sa pénétration naturelle, voit ce qui lui étoit* » *auparavant invisible: Nous sommes alors dans l'autre monde, lorsque nous* » *pouvons contempler ses objets C'est ainsi que* S. Paul *nous dit, que* (g) tant » que nous habitons dans ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur; mais » qu'apres être sortis de ce corps, nous demeurons avec le Seigneur. *Il me* » *semble que cela suffit pour nous guérir de notre attachement à ces corps, à* » *moins que nous ne croyions qu'il vaut mieux être enfermés dans une Prison,* » *& regarder toute notre vie à travers une grille, qui ne nous laisse entrevoir qu'une* » *perspective fort bornée, & qui n'est pas même des plus charmantes, que d'être mis* » *en liberté & de contempler à loisir tous les glorieux spectacles de l'Univers.* Que » *ne donnerions-nous pas à présent pour jetter un coup d'œil sur ce monde invisible,* » *où le premier pas que nous ferons, au sortir de ces corps, nous introduira? C'est-* » *là où il y a des choses* (h) que l'œil n'a point vûes, que l'oreille n'a point » ouïes, & qui ne sont jamais venues dans l'esprit de l'homme: *La Mort* » *nous ouvre les yeux, nous étale une vaste perspective, & nous offre un nouveau* » *monde environné de gloire, que nous ne saurions jamais voir, pendant que* » *nous sommes enveloppés d'un voile de chair, dont nous ne devrions pas moins* » *souhaiter d'être délivrés, que d'une cataracte qui nous priveroit de la vûe.*

» Comme un homme qui refléchit ne peut qu'être vivement touché de » l'idée qu'il comparoîtra un jour devant celui *qu'aucun ne peut voir & vivre,* » il doit être beaucoup plus touché lorsqu'il pense que cet Etre infini exa- » minera toutes les actions de sa vie passée, & qu'il le récompensera ou le » punira selon qu'il aura fait ou bien ou mal. Pour moi, je ne croi pas qu'il » y ait aucun autre systême de Religion, que celui du Christianisme qui soit » capable de soutenir la personne du monde la plus vertueuse sous le poids » de cette pensée. Qu'un homme soit aussi innocent qu'il vous plaira, qu'il » ait porté la vertu au plus haut dégré de perfection, auquel on puisse attein- » dre dans cette vie, il lui restera toujours tant de péchés secrets, tant de » foiblesses humaines, tant de fautes d'ignorance, tant de passions & de » préjugés, tant de paroles & de pensées mal conçues, en un mot, tant » d'infirmité dans ses meilleures actions, que, sans le secours de l'expiation » que le Christianisme nous révele, il lui seroit impossible d'être absous de- » vant le Tribunal du souverain Juge, ou même *de subsister en sa présence.* » Notre sainte Religion nous fournit les seuls moyens qu'il y ait pour abolir » nos crimes, & rendre acceptable notre obéïssance imparfaite.

» Il y a une excellente Piéce en *François*, qui ne quadre pas mal à mon » sujet, & que vous serez peut-être bien-aise de revoir ici. Elle est de feu » M. *Des Barreaux*, qui étoit un des plus beaux génies & des plus grands » libertins qu'il y eut en *France*; mais qui se repentit, à la fin de ses jours,

---

(g) 2. *Corinth.* V. 6. 8.
(h) 1. *Corinth.* II. 9.

» d'une

» d'une maniere éclatante. D'ailleurs M. *Bayle* nous dit que c'est une Piéce » d'*une grande beauté*, & le célébre Auteur de *la Rhétorique*, ou *l'Art de* » *parler*, (*i*) la cite comme un Sonnet *admirable*. La voici.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité ;
Toujours tu prens plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux :
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux,
Tonne, frappe, il est tems ; rends moi guerre pour guerre

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de JESUS-CHRIST.

» Si ces pensées peuvent vous être de quelque utilité, je vous prie de les » mettre dans tout leur jour, & de me croire avec sincérité, &c.

O.

(*i*) Voyez page 168. de la derniere Edition, faite à *Amsterdam* chez la veuve de P. *Marret* en 1712.



CXXXIV. DISCOURS.

Sed me parnaſſi deſerta per ardua dulcis
Raptat amor : juvat ire jugis, quâ nulla priorum
Caſtaliam molli divertitur orbita clivo.

VIRG. Georg. III. 291.

L'amour m'entraîne juſqu'au ſommet le plus élevé & le plus ſolitaire du Parnaſſe *: Je me plais à m'y promener dans les lieux, où nos Ancêtres n'ont jamais été, & qui conduiſent, par une douce pente, à la Fontaine* Caſtalie.

M. le SPECTATEUR,

» JE me retirai l'autre ſoir un peu plus tard qu'à mon ordinaire, » & je me trouvai ſi éveillé, que je pris *Virgile*, pour me divertir, » juſqu'à ce que je ſentiſſe plus de diſpoſition au ſommeil. C'eſt » l'Auteur que je choiſis toujours en pareil cas; parce que, ſelon » moi, il n'y en a point qui écrive d'une maniere ſi divine, ſi harmo-» nieuſe, ni ſi égale, qui calme l'eſprit & le diſpoſe à une agréable mélan-» colie; ſituation, que je préfére à toute autre, pour la clôture de la journée. » Je lûs ces beaux traits, qu'on voit dans ſes *Géorgiques*, où il ſe déclare entiere-» ment dévoué au ſervice des Muſes, & ſi charmé de la Poëſie, qu'il ſouhaitoit » avec ardeur de ſe tranſporter dans les Bocages ſombres & les douces retraites » du Mont *Hémus*. Je fermai le livre & je m'allai coucher. Ce que j'avois lû » fit une ſi grande impreſſion ſur mon eſprit, qu'il me ſembla de voir accom-» plir en ma perſonne le ſouhait de *Virgile*, & que j'en eus le rêve ſui-» vant.

Fiction ſur les difficultés qu'il y a de parvenir à la *Vertu* & d'exceller dans la *Poëſie.*

» Tranſporté tout d'un coup dans les plaines de la *Béotie*, j'apperçus le mont » *Parnaſſe* à l'extrémité de l'horiſon. Il me parut d'une ſi vaſte étendue, que je » me ſerois fatigué long-tems à chercher un ſentier qui y menât tout droit, ſi je » n'avois vû, à quelque diſtance, un bocage, qui me détermina d'abord à » marcher de ce côté là, quoi que dans la plaine, où il étoit ſitué, il n'y eût » rien d'aſſez remarquable pour fixer ma vûe. Lorſque j'y fus arrivé, je le trou-» vai partagé en une infinité de promenades & d'allées, qui s'élargiſſoient en » divers endroits, où elles formoient de beaux cercles ou de grandes ovales, » environnés d'ifs & de cyprès, entre leſquels on voyoit des niches & des » grottes couvertes de lierre. On n'y entendoit aucun autre bruit que celui d'un » doux zéphir, qui remuoit un peu les feuilles des arbres, & tout y paroiſſoit » enſeveli dans un profond ſilence. Je fus charmé de la beauté de cette soli-» tude, & jamais de ma vie je n'avois pris tant de plaiſir à être ſeul, & à m'en-» tretenir de mes penſées. Dans cet heureux état, je me promenai d'un côté

» & d'autre, sans choix & sans dessein, jusqu'à ce qu'au bout d'une allée d'ar-
» bres, je vis trois Dames assises sur un banc de gazon, avec un ruisseau qui
» couloit à leurs pieds & qui formoit un doux murmure. Je les adorai com-
» me les Divinités tutelaires du bois, & je m'arrêtai pour les examiner chacu-
» ne en détail. Celle du milieu, qui se nommoit la *Solitude*, avoit les bras
» croisés l'un sur l'autre, & paroissoit plutôt pensive & tout-à-fait recueillie
» en elle-même, que chagrine ou affligée. La Déesse du *Silence*, avec un
» doigt sur la bouche, étoit à sa droite, & la *Contemplation*, qui avoit les yeux
» tournés vers le Ciel, étoit à sa gauche. Devant celle-ci paroissoit un globe
» céleste, sur lequel on voyoit plusieurs Théorêmes de Mathématique. Elle me
» prévint avec la plus grande affabilité du monde : *Ne craignez pas*, me dit-
» elle, *je sai quelle est votre intention, sans que vous ouvriez la bouche ; vous sou-*
» *haiteriez qu'on vous conduisit à la Montagne des Muses : C'est ici le seul chemin*
» *par lequel on y puisse aller, & il n'y a personne qui soit aussi souvent employée*
» *que moi, pour servir de guide à ceux qui font ce voyage.* Apres avoir parlé de la
» sorte, elle se leva de sa place, & je m'abandonnai à sa conduite ; mais à
» mesure que nous traversions le bois, je ne pûs m'empêcher de lui demander
» qui étoient ceux qu'on admettoit dans cette agréable retraite. Assûrément,
» lui dis-je, il n'y a rien qui puisse entrer ici que la Vertu & des pensées vertueu-
» ses : tout le bois semble être destiné à la réception & au bonheur de ceux qui
» ont suivi, pendant toute leur vie, les lumieres de la conscience, & qui
» ont obéi aux ordres des Dieux. *Vous avez raison*, me dit elle, *& soyez per-*
» *suadé que ce lieu n'étoit d'abord destiné que pour les gens de bien : on n'y en ad-*
» *mit pas d'autres sous le regne de* Saturne; *il n'y avoit que de saints Prêtres qui eus-*
» *sent droit d'y entrer ; ceux qui avoient délivré leur pays de l'oppression & de la*
» *tyrannie venoient s'y reposer de leurs travaux ; & l'on n'y voyoit que des Philo-*
» *sophes que l'étude & l'amour de la sagesse avoient rendus capables d'une conversa-*
» *tion toute divine. Mais à présent ce lieu n'est pas moins dangereux, qu'il étoit*
» *autrefois à l'abri de tout péril : Le vice a si bien appris à contrefaire la* Vertu, *que*
» *souvent il y entre sous ce déguisement. Voyez-là, tout droit, vis-à-vis de vous, la*
» Vengeance, *qui marche d'un pas grave & lent, revêtue des habits de* l'honneur.
» *Tournez les yeux un peu à côté de celle-ci, & vous verrez* l'Ambition, *qui se tient*
» *là debout toute seule : si vous lui demandez son nom, elle vous répondra qu'elle est*
» l'Emulation *ou la* Gloire. *Mais celle de toutes ces indignes Créatures qui se glisse*
» *le plus souvent ici, malgré nous, est* l'Incontinence, *qui occupe aujourd'hui la*
» *place d'un Dieu, auquel ce bocage étoit autrefois entiérement dévoué.* L'Amour
» *vertueux, suivi de* l'Hymen, *& de toutes les Graces qui l'accompagnent,*
» *a regné dans cet heureux séjour, une foule de Vertus lui servoient de cortége, &*
» *il n'y avoit pas une seule pensée deshonnête qui osât prétendre à y être admise.*
» *Oh ! que la scéne a bien changé de face, & qu'elle est rarement renouvellée par le*
» *petit nombre de ceux qui méprisent les sordides richesses, & qui se croient dignes*
» *de la compagnie d'un Dieu si charmant !*

» La Déesse n'eut pas plutôt achevé son discours, que nous arrivâmes à
» l'extrémité du bois, où commençoit une plaine qui se terminoit au pied de la
» montagne. Je me tins ici plus que jamais auprès d'elle, parce que divers

» phantômes me sollicitoient à les prendre pour guides, & qu'ils s'offroient » de me conduire au Mont des Muses par un chemin plus court. *La Vanité*, qui » avoit séduit une infinité de personnes, que je vis roder çà & là au bas de la » Montagne, m'importuna plus que tous les autres. Je me détournai, avec » indignation, de cette troupe méprisable, & j'avertis la Déesse qui m'es- » cortoit, que j'avois quelque espérance de pouvoir monter une partie du » chemin; mais que je craignois beaucoup de n'avoir pas assez de force pour » atteindre jusqu'à la plaine du sommet. Instruit de sa propre bouche, qu'il étoit » impossible de se tenir sur les côtés, & que, si je n'avançois vers le haut, je » tomberois infailliblement jusqu'au bas, sans en pouvoir revenir, je réso- » lus de n'épargner ni travail ni fatigue pour vaincre tous les obstacles; tant » je souhaitois avec ardeur le plaisir que j'espérois goûter à la fin de mon » entreprise.

» Il y avoit deux sentiers qui conduisoient au sommet de la montagne, & » dont l'un étoit gardé par le *Génie* qui préside sur le moment de notre naissan- » ce. D'ailleurs il avoit ordre d'examiner les différentes prétentions de ceux qui » vouloient passer par ce chemin-là, & de n'y admettre que ceux que *Melpo-* » *mene* avoit regardé d'un œil favorable lorsqu'ils étoient venus au monde. » L'autre chemin étoit gardé par la *Diligence*, à laquelle s'adressoient plusieurs » de ceux que le Génie n'avoit pas daigné recevoir; mais elle étoit si lente à leur » accorder leur demande, & ils trouvoient ensuite le chemin si pénible & » si embarrassé, que plusieurs, après y avoir marché quelque tems, aimoient » mieux retourner en arriére, que de continuer leur route; & qu'il y en » avoit fort peu qui tinssent bon jusqu'a la fin. Outre ces deux sentiers, qui » conduisoient chacun à part au sommet de la montagne, il y en avoit un troi- » siéme formé de ces deux-là, qui se joignoient à une petite distance de l'entrée. » Celui-ci menoit tout droit au Trône d'*Apollon* le petit nombre de ceux qui » avoient le bonheur de le découvrir. Je ne sai si j'aurois eu le front de me pré- » senter à l'une ou l'autre de ces deux portes, si je n'avois vû qu'un homme, » qui avoit l'air d'un paysan, & qui étoit suivi d'une foule d'aimable jeu- » nesse de l'un & de l'autre Sexe, demandoit qu'on les admit tous sans ex- » ception. Sa vûe me fit souvenir de ce paysan, dont on a mis la figure dans » une carte, & qui servit de guide au Prince *Eugene*, lorsqu'il passa les *Alpes*. » Quoi qu'il en soit, il avoit quantité de papiers à la main, & il en produisit » plusieurs, qu'il dit tenir de si bonne part, qu'il ne doutoit pas qu'*Appollon* » ne les reçut comme d'excellens passeports, entre lesquels j'en crus voir » quelques-uns de mon écriture. Du reste toute la bande y fut admise, & don- » na, par sa présence, un nouvel éclat & de nouveaux plaisirs à cet heureux » séjour. D'ailleurs cet honnête homme ne cherchoit pas à y entrer lui-même; » mais, comme une espece de forêtier dans les plaines d'un bois, il servoit à » guider les passagers, qui, par leur mérite personnel ou les instructions qu'il » leur procuroit, avoient les moyens de réussir dans ce pénible voyage. Après » l'avoir examiné fort attentivement, je vous avouerai de bonne foi, mon » cher Monsieur, qu'à son air obligeant & modeste, je le pris pour vous-mê- » me. D'un autre côté, nous ne fumes pas plutôt entrés, qu'on nous asper-

„ gea, par trois fois, d'eau de la fontaine *Aganippe*, qui avoit la vertu de „ nous garantir de toutes sortes de maux, à la réserve des traits de l'envie, qui „ nous poursuivit jusqu'au bout de notre course. Arrivés au sommet de la montagne, par le sentier du milieu, nous apperçumes d'abord deux figures, qui „ attirerent toute mon attention : L'une étoit une jeune nymphe dans la fleur de „ son âge & de sa beauté, qui avoit des aîles aux épaules & aux pieds, & qui „ pouvoit se transporter, en un instant, jusqu'aux climats les plus éloignés. „ Elle changeoit à toute heure d'habits ; on la voyoit quelquefois mise de la „ maniére du monde la plus naturelle & la plus séante, & une autrefois elle paroissoit avec les habits les plus extravagans & les plus ridicules qu'on se puisse „ imaginer. Il y avoit auprès d'elle un homme d'un âge mûr & d'un air fort „ grave, qui corrigeoit ses bizarreries, qu'il lui montroit dans un miroir, & „ qui ne cessoit de jetter ses ornemens affectés & mal-séans au bas de la „ montagne, où ils étoient ramassés avec soin par les habitans de la plaine, qui „ se faisoient un honneur de s'en parer. Cette Nymphe étoit l'*Imagination*, „ fille de la *Liberté*, la plus belle de toutes les Nymphes des montagnes. Son „ Conseiller étoit le *Jugement*, qui doit sa naissance au *Tems*, & qui est le seul „ fils qu'il reconnoisse pour légitime. Au milieu d'eux, il y avoit un jeune garçon, nommé l'*Esprit*, auquel ils ont donné le jour, & qui étoit assis sur un „ Trône composé des ouvrages des Auteurs les plus célébres. Quoi que les „ *Grecs* & les *Romains* en fissent le plus grand nombre, je ne pûs que sentir „ une secrette joie de voir que nos compatriotes dominoient sur tous les „ autres.

» En état d'examiner à loisir cet agréable séjour, & plein d'une vigueur » nouvelle, il me sembla que je voyois tous les objets d'une maniere plus » intime & plus satisfaisante, que je respirois un air plus pur, que j'étois sous » un Ciel toujours serain, & que le Soleil y éclairoit sans aucune interruption. » Les deux sommets de la montagne s'élevoient de part & d'autre, & formoient, » au milieu d'une riante vallée, le séjour des Muses, & de ceux qui avoient » produit des Ouvrages dignes de l'immortalité. *Apollon* y étoit assis sur un » Trône d'or, couvert d'un vieux laurier, qui étendoit ses branches & son » ombre au-dessus de sa tête. Son Carquois & son Arc étoient à ses pieds. Il » tenoit sa Harpe à la main, pendant que les Muses, rangées autour de lui, » célébroient, par des Hymnes, sa victoire sur le serpent *Python*, & chantoient quelquefois les amours de *Leucothoé* & de *Daphnis*. Après elles, » *Homére*, *Virgile* & *Milton* avoient leurs places. Il y avoit ensuite une foule » d'Auteurs, entre lesquels je fus bien surpris de voir quelques *Lapons*, qui, » malgré la grossiereté de leurs habits, y avoient été reçus en dernier lieu. » Je vis *Pindare* se promener tout seul, sans que personne osât l'aborder, » jusqu'à ce que (*k*) *Cowley* se joignit a lui ; mais fatigué à marcher sur ses » traces, & presque mis hors d'haleine, il le quitta pour suivre *Horace* & » *Anacréon*, avec lesquels il me parut se plaire infiniment.

(*k*) Fameux Poëte *Anglois*, dont il est parlé en divers endroits des Volumes précédens.

» Un peu plus loin je vis une autre groupe d'Auteurs, vers lesquels je » m'avançai, & je trouvai que c'étoit *Socrate*, qui dictoit à *Xénophon* & à » l'esprit de *Platon ;* mais le Poëte *Musée* avoit l'Auditoire le plus nombreux » autour de lui. J'étois trop éloigné pour entendre ce qu'il disoit, ou recon- » noître le visage de ses Auditeurs, quoiqu'il me sembla d'y appercevoir *Virgile*, plein d'admiration à l'ouie de ses paroles harmonieuses.

» Enfin, tout juste au bord du sommet, je vis *Boccalini*, qui expédioit des » Lettres au bas de la montagne pour instruire les habitans de ce qui se pas- » soit sur le *Parnasse* ; mais je m'apperçus qu'il les écrivoit à la dérobée, sans » l'aveu des Muses, & sans qu'*Apollon* les revit. Elevé à cette hauteur & » environné d'un Ciel toujours serain, je pouvois découvrir les inquiétudes » & les peines infinies que les hommes se donnoient en bas, pour se frayer » un chemin à travers les labyrinthes de la vie. Le sentier de la Vertu me » paroissoit vis-à-vis de chacun d'eux ; mais l'intérêt, ou quelque esprit malin » venoit les en éloigner à tout moment. Ainsi je n'étois pas moins sensible » à mon propre bonheur, que touché de compassion à la vûe de leurs em- » barras, dont ils n'avoient pas la force de se délivrer. Ce contraste, si » opposé au calme que je goutois, me réveilla en sursaut, & ne m'a laissé » que l'espérance, que le récit de mon songe ne vous déplaira pas.

T.

CXXXV. DISCOURS.

Heu pietas ! heu prisca fides !
VIRG. Æneid. VI. 878.

Hélas ! quel amour n'avoit-il pas pour la Patrie ! hélas ! quelle franchise du vieux tems ne remarquoit-on pas dans toute sa conduite !



HIER au soir à notre cotterie, nous reçumes une triste nouvelle, qui nous affligea tous au dernier point. Je ne doute pas même que mes Lecteurs n'en soient touchés, lorsqu'ils apprendront que le Chevalier *Roger de Coverly* est mort. Il finit ses jours dans sa maison à la Campagne, après avoir été malade quelques semaines. Le Chevalier *André Freeport* eut une Lettre d'un de ses Correspondans de ces quartiers-là, qui lui annonce que ce bon vieillard s'étoit enrhumé aux Assises de la Province, lorsqu'il y travailloit avec ardeur à obtenir l'effet d'une Requête qu'il avoit dressée lui-même, & qui avoit eu tout le succès qu'il en pouvoit attendre. Mais cette particularité vient d'un Juge de paix *Whig*, qui étoit l'ennemi & l'Antagoniste déclaré du Chevalier. J'ai des Lettres du Chapelain & du Capitaine *Sentry*, qui n'en disent mot, quoique remplies d'un détail, qui fait honneur à la mémoire de ce bon vieillard. Mon ami le Sommelier,

qui prit tant de soin de moi l'Eté dernier, lorsque j'étois à la maison du defunt, m'en a écrit une dans la simplicité de son cœur. Il y a bien des circonstances que les autres n'ont pas relevées, & c'est aussi pour cela que j'en vais faire part au Public, sans y rien ajouter ni diminuer.

Mon très-honoré MONSIEUR,

» Sachant que vous étiez le bon ami de mon vieux Maître, je n'ai pû m'empêcher de vous écrire la triste nouvelle de sa mort, qui a affligé tout le Pays, aussi-bien que ses pauvres domestiques, qui l'aimoient, à coup sûr, plus que leur propre vie. Je crains fort qu'il n'ait attrapé son mal aux dernieres Assises de la Province, où il voulut aller, pour faire rendre justice à une pauvre veuve & à ses enfans, qu'un Gentilhomme du voisinage opprimoit; car vous savez, Monsieur, que mon bon Maître étoit toujours l'ami du pauvre & de l'orphelin. A son retour, la premiere chose dont il se plaignit fut qu'il n'avoit plus de goût pour le Bœuf rôti n'ayant pû manger d'un aloyau qu'on lui avoit servi à l'ordinaire, & vous savez qu'il aimoit beaucoup cette piéce-là. Depuis ce moment, il empira de jour en jour, quoiqu'il eût bon courage jusqu'à la fin. Il est vrai qu'une fois nous eumes grande espérance qu'il en reviendroit, à l'occasion d'une civilité que la Dame veuve, qu'il avoit courtisée les quarante dernieres années de sa vie, lui envoya faire; mais ce ne fut qu'une petite lueur qui précéda sa mort. Il a légué à cette Dame, comme une marque de son amour, un collier de grosses perles, & deux bracelets d'argent enrichis de joyaux, qui avoient appartenu à ma bonne vieille Maîtresse la mere de mon Chevalier. Il a légué au Chapelain, le Hongre blanc, qui est si beau, & qu'il montoit lui-même quand il alloit à la chasse, parce qu'il a cru qu'il en auroit grand soin, & il vous a laissé tous ses Livres. D'ailleurs il a donné au Chapelain une fort jolie maison, avec de bonnes terres qui en dépendent. Le jour qu'il fit son Testament, le froid étoit si rude, qu'il laissa pour deuil à tous les hommes de la Paroisse un Surtout de Frise, & à toutes les femmes une Capote noire. Ce fut le plus triste spectacle du monde de le voir dire adieu à ses pauvres domestiques, & nous louer tous de notre fidélité, pendant que nous pleurions à chaudes larmes, sans pouvoir ouvrir la bouche. Comme nous avons presque tous grisonné au service de notre cher Maître, il nous a laissé des Pensions, qui nous mettent en état de vivre fort à notre aise le reste de nos jours. Il a fait plusieurs autres Legs charitables, qui ne sont pas venus jusques-ici à ma connoissance; mais on soutient qu'il a laissé de l'argent pour bâtir un Clocher à l'Eglise; car on lui à entendu dire, il y a quelques tems, que, s'il vivoit encore deux années, l'Eglise de *Coverly* auroit un Clocher, le Chapelain dit à tout le monde qu'il a fait une très-belle fin, & il ne parle jamais de lui que les larmes aux yeux. Il a été inhumé, comme il l'avoit prescrit, avec ses Ancêtres de *Coverly*, à la gauche de son Pere le Chevalier *Arthur*. Le cercueil fut porté par six de ses Fermiers & le drap mortuaire par six des principaux Juges: Toute la Paroisse en deuil & le cœur

» pénétré de douleur ſuivoit le corps, les hommes avec leurs Surtouts de » Friſe, & les femmes avec leurs Capotes. Le Capitaine *Sentry*, neveu de » mon Maître, s'eſt mis en poſſeſſion de tout le bien. Lorſque mon vieux Maî- » tre le vit un peu avant ſa mort, il lui ſerra la main, lui ſouhaita de jouir » en paix de ſon héritage ; & le pria d'en faire un bon uſage, & de payer » tous les legs & les dons charitables qu'il laiſſoit, lui dit-il, comme des rede- » vances fondées ſur ſes terres. Le Capitaine paroît fort civil, quoiqu'il ne » diſe pas grand choſe. Il fait bien des careſſes à ceux que mon Maître aimoit, » ſans oublier le vieux chien de la maiſon, qui étoit le favori de mon Maître, » comme vous ſavez. Si vous aviez entendu les cris lamentables que cette » pauvre bête pouſſa le jour que mon Maître mourut, ils vous auroient percé » le cœur. Il ne s'eſt plus ſoucié de rien depuis ce moment, non plus que nous. » Ce fut la plus triſte journée pour les pauvres qu'il y ait jamais eu dans la » Province de *Worceſter*. C'eſt tout ce que peut vous dire, *&c.*

EDOUARD POILBLANC.

P. S. » Quelques ſemaines avant que mon maître mourut, il exigea qu'un » Livre, qui vous eſt adreſſé par la voie du Roulier, fut donné, de ſa part, » à M. le Chevalier *Freeport*.

Cette lettre du pauvre Sommelier, quoi qu'écrite à ſa maniere, nous donna une ſi haute idée de notre bon ami défunt, qu'à ſa lecture, il n'y eut pas un ſeul membre de la cotterie qui ne verſât des larmes. A l'ouverture du Livre que je remis au Chevalier *Freeport*, il trouva que c'étoit un recueil d'Actes de Parlement. Il y avoit, entr'autres, l'Acte d'*uniformité*, dont quelques endroits, marqués de la propre main du défunt ſe rapportoient à deux ou trois points, ſur leſquels ils avoient diſputé enſemble la derniere fois que M. de *Coverly* parut à la cotterie. Le Chevalier *Freeport*, qui, dans une autre occaſion, auroit badiné là-deſſus, à la vûe de l'écriture du bon Vieillard, ne pût retenir ſes larmes, & mit le Livre dans ſa poche. Le Capitaine *Sentry* m'avertit, que ſon oncle a laiſſé des Bagues & des habits de deuil pour tous les membres de la ſociété.

O.



CXXXVI. DISCOURS.

CXXXVI. DISCOURS.

—— Miserum est alienæ incumbere famæ,
Ne collapsa ruant subductis tecta columnis.

Juv. Sat. VIII. 76.

C'est un grand malheur de n'être appuyé que sur le mérite d'autrui ! Les bâtimens soutenus de colomnes tombent dès qu'on les a retirées.



Istrait aujourd'hui par d'autres occupations, il faut que j'entretienne mes Lecteurs à la maniere de ceux qui entrent dans une nouvelle maison, qui régalent leurs Convives de ce qu'ils apportent eux-mêmes. Le premier plat que je leur servirai est une ettre que je viens de recevoir tout fraichement.

M. le Spectateur,

Lettres sur quelques Epitaphes.

» C'est avec une douleur extrême que j'ai appris la mort de M. de *Coverly*; » & je m'intéresse de tout mon cœur à l'affliction que vous en témoignés. » Il me semble que vous auriez dû noircir les bords de la feuille volante où » vous nous annoncés une si triste nouvelle, & que l'impression en auroit » dû être en caractere *Gothique*. On s'attend à voir son Epitaphe écrite de » votre main, & que vous remplirez sa place, dans la cotterie, d'un mem- » bre aussi digne & aussi divertissant, s'il est possible d'en trouver un tel. » Je ne doute pas que le public ne vous recommande bien des gens qui aspi- » reront à ce poste d'honneur.

» Puisque nous en sommes sur le chapitre de la mort, & que j'ai parlé » d'une Epitaphe, je vous dirai, Monsieur, que j'ai découvert un cimetiere, » où je crois que vous passeriez une après-midi, avec une grande satisfaction » pour vous-même & pour le Public; il appartient à l'Eglise de *Stebon-* » *Heath*, qu'on appelle communément *Stepny*. Je ne sai si les Habitans de » cette Paroisse ont un génie tout singulier pour les Epitaphes, ou s'il y a » quelque Poëte chez eux qui entreprenne cet Ouvrage en gros; mais il est » certain qu'il y a plus d'Inscriptions remarquables dans cet endroit, que » je n'en ai jamais vû aucune autre part, & je puis dire sans vanité qu'il n'y a point d'homme en *Angleterre* qui s'entende mieux que moi en pierres sépul- » chrales: aussi ai-je fait une bonne partie de mes études dans les cimetieres. » Qu'il me soit permis de vous envoyer deux de ces Epitaphes, qui serviront » d'exemple pour toutes les autres. Elles sont écrites d'un style bien différent; » la premiere est d'un style diffus & prolixe, la seconde d'un style concis & » serré. La premiere tient du simple & du pathétique; la seconde a quelque

» chose de léger, mais de vif & de nerveux. La premiere est conçue en ces » termes :

Ci gît Thomas Sapper. *Né dans la* Nouvelle Angleterre, *pourquoi est-il venu mourir à* Londres? *Il fut le troisiéme fils de huit que son pere* Jean *eut de sa mere* Marthe. *Il possédoit déja les bonnes graces de son Prince, quand la mort l'enleva à l'âge de vingt-trois ans, la petite vérole le coucha au tombeau, après en avoir fait autant neuf ans auparavant à sa mere & à deux de ses freres. Ainsi le pere reste seul à pleurer sa femme & tous ses enfans.*

» Voici l'autre Epitaphe :

Ci gît le corps de *Paul Arnout*
Ouvrier en soie, & puis c'est tout.

» Je ne saurois finir sans vous communiquer une autre Epitaphe courte, » que j'ai vûe quelque part, quoi que je ne puisse pas me rappeller en quel en- » droit. La pensée en est sérieuse, &, selon moi, la plus belle qu'on ait jamais » employée en pareil cas. Vous savez, Monsieur, qu'il est ordinaire, après » qu'on nous a dit le nom de la personne inhumée, de s'attacher à son éloge. » Celle ci, que la personne intéressée fit elle-même quelque tems avant sa » mort, est d'un tour bien opposé.

Hic jacet R. C. *in expectatione diei supremi. Qualis erat dies iste indicabit.*

C'est-à-dire, » Ici gît *R. C.* dans l'attente du dernier jour, qui découvrira » ce qu'il étoit. Je suis, *&c.*

MONSIEUR,

Lettre écrite de Cambridge sur la Physionomie.

» Après avoir relû derniérement votre *Discours* (*l*) sur la Physionomie, je ne » doute pas que, si vous veniez faire un tour dans cette ancienne Université, » vous n'y pussiez recevoir de grandes lumieres sur ce sujet; puisqu'il n'y a » presque pas un jeune étudiant qui ne donne des marques certaines de son » humeur & de son caractére suivant les régles de cet art. Dans les Cours » & dans les autres Villes, chacun fait violence à sa mine, & tâche de » paroître comme le reste du monde; mais la jeunesse de ce lieu, qui n'est » pas encore formée par la conversation & l'usage du beau monde, donne » un mouvement libre & négligé à toutes ses allures.

» Vous avez si bien épluché tous les ressorts de la nature humaine, que » vous savez mieux que moi, sans doute, qu'il y a une liaison fort intime entre » l'homme extérieur & l'intérieur, & que la moindre pensée n'a pas plutôt com-

(*l*) Voyez le LXVIII. du I. Tome.

» mencé à s'élever dans l'esprit, qu'il se fait une révolution proportionnée » au-dehors, qu'un Adepte en Physionomie peut découvrir aisément. De-là » vient que la valeur intrinseque & le mérite d'un fils de notre bonne mere » l'Université se manifeste par les traits de son visage, la tournure de sa per- » sonne, le méchanisme de ses habits, la disposition de ses membres, sa dé- » marche, son air, & par un nombre infini d'autres particularités aussi re- » marquables. Ceux qui sont experts dans cet Art profitent souvent des yeux » d'un homme, pour connoître l'état de son cerveau; l'examen de son nez » leur sert à juger de ses facultés intellectuelles; une oreille trop visible & » impertinente passe chez eux pour une marque infaillible de réprobation, & » que celui qui en est le maître ne craint ni Dieu ni les hommes. Suivant ce systê- » me, un sourcil froncé, un regard morne & pesant, une démarche lente & » compassée, avec les deux mains dans les poches de la culote, désignent un » esprit tourné du côté de la Logique, de la Métaphysique & des Mathémati- » ques. C'est ainsi qu'une démarche irréguliere, qu'une perruque chargée de » poudre, dont l'un des coins est jetté sur l'épaule, qu'une main dans le » gousset, & l'autre qui brandille d'un air négligé, avec une pincée de véri- » table tabac de *Barcelonne* entre le pouce & le premier doigt, & une bonne » quantité du même sur la lévre supérieure, sont le type d'un homme qui pos- » séde les belles Lettres. D'ailleurs, un pas grave, lent & cadencé marque un » esprit tourné au Poëme heroïque & à la politique; un pas égal marque un » génie qui est propre à l'Ode & à la Ballade moderne; & une veste débou- » tonnée, avec une chemise de toile de *Hollande*, qui éblouit les yeux des pas- » sans & qui morgue le froid, est le signe d'un penchant fatal pour l'art mi- » litaire.

» Je pourrois m'étendre beaucoup plus sur tous ces articles; mais je sai à qui » j'écris. Si vous pouvez y grêfer quelque Discours à votre mode, ou les » tourner à l'avantage des personnes intéressées, vous ferez une action digne » du *Spectateur* de la *Grande Bretagne*, & vous obligerez en particulier, *&c.*



CXXXVII. DISCOURS.

Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.

VIRG. Æneid. VI. 728.

De-là sont venus les Hommes, les Bêtes à quatre pieds, les Oiseaux, & les Monstres, que la Mer nourrit.

Observations sur la structure de l'*Univers*, & sur le nombre infini d'Etres qu'il y a au-dessous & au-dessus de l'*Homme*.



UOI qu'il y ait un plaisir extraordinaire à contempler le Monde materiel, je veux dire ce systéme de corps célestes que la nature a formé, avec tant d'art, de la matiére insensible, & les différentes relations que ces corps ont les uns avec les autres; il y a toujours, ce me semble, quelque chose de plus étonnant & qui frappe davantage dans la contemplation du Monde *vital*, c'est-à-dire de tous ces animaux, dont chaque partie de l'Univers est ornée. Le Monde matériel n'est que l'écorce de l'Univers : Le Monde vital en fournit les habitans.

Si nous examinons ces parties du Monde matériel qui sont le plus près de nous, & qui deviennent ainsi le sujet de nos observations & de nos recherches, il est surprenant de penser au nombre infini d'animaux qu'elles renferment. Chaque partie de la matiére est peuplée : Chaque feuille verte nourrit un essain d'habitans. A peine y a-t-il une seule humeur dans le corps de l'homme, ou celui de tout autre animal, où nos microscopes ne découvrent des millions de créatures vivantes. La surface des animaux est aussi remplie d'autres animaux, qui servent à leur tour de base & de pâture à d'autres : Que dis-je? Dans les corps les plus solides, & dans le marbre même, il y a des cellules & des cavités qui fourmillent de ces habitans, que leur petitesse dérobe à nos yeux. D'un autre côté, si nous envisageons certains amas de la nature & autres corps plus lourds, nous voyons les mers, les lacs & les rivieres abonder en plusieurs espéces de créatures vivantes : nous voyons les montagnes & les marais, les déserts & les bois, remplis d'oiseaux & de bêtes à quatre pieds, & que chaque partie de la matiere fournit les nécessités & les commodités de la vie à toutes les armées de ses habitans.

(m) L'Auteur des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, tire de cette considération un très-bon Argument pour faire voir que toutes les Planettes doivent être habitées. En effet, puisqu'aucune partie de la matiere qui nous est connue ne demeure inutile ou déserte, il s'ensuit, par la même raison, ou

(m) M. de Fontenelle.

du moins il est fort probable, que ces vastes corps, qui roulent à une distance si éloignée de nous, sont remplis d'Etres proportionnés aux lieux & à l'état où ils se trouvent.

L'existence n'est un bien que pour les Etres doués de perception, & ne sert de rien, pour ainsi dire, à la matiere inanimée, qu'en ce qu'elle est de quelque usage aux Etres qui sentent leur existence. De-là vient, suivant que nous le pouvons observer à l'égard des corps qui nous environnent, que la matiere n'est faite que pour être la base & le support des animaux, & qu'il n'y en a pas plus de l'une, qu'il n'en faut pour l'existence des autres.

La bonté infinie est si communicative, qu'elle se plaît à donner l'existence à chaque dégré d'Etre capable de perception. J'ai souvent médité là-dessus avec tant de plaisir, que je m'y étendrai volontiers, & que j'examinerai cette partie de l'échelle d'Etres qui s'offre à notre connoissance.

Il y a quelques créatures vivantes qui s'élevent tout juste au-dessus de la matiere insensible. Telle est, par exemple, pour n'en alléguer aucune autre, cette espéce de Poissons à coquille, formée en cone, qui croît sur la superficie de certains rochers, & qui meurt aussi-tôt qu'on l'en sépare. Il y a plusieurs autres créatures qui ne sont qu'à un dégré au-dessus de celles-là, & qui n'ont pour tous sens que ceux de l'atouchement & du goût. On en voit d'autres qui ont de plus celui de l'ouïe, d'autres celui de l'odorat, & d'autres celui de la vûe. On ne peut qu'admirer la progression graduelle que fait le Monde vital à travers une infinie variété d'espéces, avant qu'il arrive à une créature complette & formée avec tous ses sens. Entre celles-ci même, le différent dégré de perfection, à l'égard des sens, dont un animal jouit au-dessus d'un autre, va si loin, que, malgré le même nom que le sens porte en divers animaux, on le croiroit presque d'une autre nature. Si nous observons ensuite leurs profections internes, leur ruse & leur sagacité, ou ce qu'on appelle en général leurs instincts, nous trouverons qu'elles s'élevent de même imperceptiblement les unes au-dessus des autres, selon la diversité des animaux qui les possédent. Cette progression dans la nature est si fort graduelle, que la plus parfaite créature d'une espéce inférieure approche beaucoup de la plus imparfaite de celle qui est immédiatement au-dessus.

J'ai déja insinué que la bonté transcendante de l'Etre suprême, qui a soin de tous ses Ouvrages, paroît manifestement en ce qu'il n'y a presque point de matiere, de celle qui nous est connue, qui ne soit remplie de créatures vivantes; mais elle n'éclate pas moins dans leur diversité que dans leur multitude. S'il n'avoit fait qu'une espéce d'animaux, aucun des autres n'auroit joui du bonheur de l'existence; & c'est pour cela même, que, dans la Création, il a réduit en espéce chaque dégré de vie, chaque capacité d'Etre. Tout l'entre-deux qu'il y a, depuis une plante jusqu'à un Homme, est rempli de diverses sortes de créatures, qui s'élevent les unes au-dessus des autres, par une gradation si aisée & si douce, que les passages & les petits détours d'une espéce à une autre sont presque insensibles. Ce vuide, ou ce milieu, est si bien ménagé, qu'à peine y a-t-il un dégré de perception qui ne se manifeste dans quelque partie du Monde vital. Est-ce la bonté ou la

sagesse du Maître de l'Univers, qui éclate le plus dans cette conduite?

Outre les conséquences que j'ai tirées de ces observations, il y en a une qui s'en déduit fort naturellement. Si l'échelle des Etres s'éleve par une progression si réguliere jusqu'à l'Homme, nous avons droit de supposer qu'elle monte, par les mêmes dégrés, entre les Etres qui sont d'une nature supérieure à la sienne, puisqu'il y a infiniment plus d'espace pour divers dégrés de perfection, entre l'Etre suprême & l'Homme, qu'il n'y en a entre l'homme & le plus vil de tous les insectes. M. *Locke*, dans son *Essai philosophique sur l'Entendement humain*, a conclu cette grande variété d'Etres supérieurs à nous, de la variété qu'il y a entre ceux qui nous sont inférieurs. J'en citerai le passage au long, après avoir observé, que, malgré l'espace infini qu'il y a entre l'Homme & son Créateur, il est impossible que ce vuide soit jamais rempli, puisqu'il y aura toujours une distance infinie entre l'Etre créé le plus parfait, & le pouvoir qui l'a produit.

(*n*) *Il me semble*, dit M. Locke, *qu'on peut conclure probablement, de ce que dans tout le Monde visible & corporel nous ne remarquons aucun vuide, qu'il devroit y avoir plus d'espéces de créatures intelligentes au-dessus de nous, qu'il n'y en a de sensibles & de matérielles au-dessous. En effet, en commençant depuis nous jusqu'aux créatures les plus viles, c'est une descente qui se fait par de fort petits dégrés, & par une suite continuée de choses qui dans chaque éloignement, différent fort peu l'une de l'autre. Il y a des Poissons qui ont des aîles, & à qui l'air n'est pas étranger. D'ailleurs il y a des Oiseaux qui habitent dans l'eau, qui ont le sang froid comme les Poissons, & dont la chair leur ressemble si fort par le goût, qu'on permet aux scrupuleux d'en manger durant les jours maigres. Il y a des animaux qui approchent si fort de l'espéce des Oiseaux & des bêtes à quatre pieds, qu'ils tiennent le milieu entre-deux. Les amphibies participent également des animaux terrestres & aquatiques. Les Veaux marins vivent sur la Terre & dans la Mer; & les Marsouins ont le sang chaud & les entrailles d'un Cochon, pour ne rien dire de ce qu'on rapporte des Syrénes ou des Hommes marins. Il y a des bêtes qui semblent avoir autant de connoissance & de raison que quelques-uns de ces animaux qu'on appelle Hommes; & il y a une si grande proximité entre les animaux & les végétaux, que, si vous prenez le plus imparfait de l'un & le plus parfait de l'autre, à peine remarquerez-vous aucune différence considérable entr'eux. Ainsi, jusqu'à ce que nous arrivions aux plus basses & moins organisées parties de matiere, nous trouverons partout que les différentes espéces sont liées en semble & ne différent que par des dégrés presque insensibles. Et lorsque nous considérons la puissance & la sagesse infinie de l'Auteur de toutes choses, nous avons sujet de penser que c'est une chose conforme à la somptueuse harmonie de l'Univers, & au grand dessein, aussi-bien qu'à la bonté infinie de ce souverain Architecte, que les différentes*

(*n*) Voyez pag. 354. Liv. III. ch. VI. § 12. de la Traduction de M. *Coste*. Sec. Edit. d'Amst. 1729.

espéces de créatures s'élevent aussi peu à peu, depuis nous, vers son infinie perfection, comme nous voyons qu'elles vont depuis nous en descendant par des degrés presque insensibles. Cela une fois admis comme probable, nous avons raison de nous persuader qu'il y a beaucoup plus d'espéces de creatures au-dessus de nous qu'il n'y en a au-dessous, parce que nous sommes beaucoup plus éloignés en dégrés de perfection de l'Etre infini de Dieu, *que du plus bas état de l'Etre, & de ce qui approche le plus du néant. Cependant nous n'avons aucune idée claire & distincte de toutes ces différentes espéces.*

Dans ce Systéme d'Etres créés, il n'y en a point de si merveilleux, ni qui soit aussi digne de notre attention particuliere que l'homme qui tient le milieu entre la nature animale & l'intellectuelle, le Monde visible & l'invisible, & qui est ce chaînon, dans la chaîne des Etres, qu'on a souvent nommé (*o*) *le lien de l'un & de l'autre Monde.* En un mot, celui qui d'un côté peut regarder l'Etre infiniment parfait comme son pere, les Anges, les Archanges & les Esprits du plus haut rang comme ses freres, peut de l'autre (*p*) dire à *la corruption; tu ès mon pere, & aux vers,* vous êtes *ma mere & ma sœur.*

O.

CXXXVIII. DISCOURS.

Quis desiderio sit pudor, aut modus
Tam cari capitis? —— —— —— ——

Hor. L. I. Ode XXIV. 1.

Ne rougissons point de faire éclater nos justes regrets.

M. le Spectateur.

Lettre d'un bon *Mari* sur la mort de sa femme.

» Vous avez témoigné une si juste estime pour l'état du mariage, » que c'est ce qui me fait hasarder à vous écrire cette Lettre, sans » craindre de passer pour ridicule, & à vous avouer ingénument » que, quoi qu'il y ait déja trois mois que j'ai perdu une épouse » très-agréable, ma douleur est aussi nouvelle que le premier jour. Au milieu » même de la compagnie, lorsqu'il y a quelque circonstance qui me rappelle » son souvenir, & que je me représente ce qu'elle auroit dit ou fait en telle » ou telle occasion, qu'il vous est plus aisé d'imaginer, qu'à moi de vous » dépeindre, je m'attendris à un tel point, que je suis obligé de me retirer » & de donner un libre cours à mes soupirs & à mes larmes, avant que de

---

(*o*) Nexus utriusque Mundi.
(*p*) *Job* XVII. 14.

» pouvoir me tranquilliser. Je vous prie donc, mon cher Monsieur, de vouloir considérer le veuvage des hommes, & leur donner vos bons avis là-dessus le plutôt qu'il vous sera possible. Je ne doute pas que ceux qui en ont mal usé avec leurs femmes, pendant qu'elles étoient en vie, ne traitent un pareil *Discours* d'insipide & de ridicule ; mais ceux qui ont eu des sentimens dignes de cet état, dont le nombre n'est pas si petit qu'on le croit, ne manqueront pas, à la lecture de chaque endroit qui touchera leur plaie, de verser quelque larme de pitié ou de consolation. Il arrive du moins, par un effet de la Providence & de la bonté divine, que l'affliction diminue à mesure qu'elle s'évente & qu'elle se décharge, & qu'il y a quelque chose qui nous console au milieu de nos pleurs ; ce qui peut venir, si je ne me trompe, du sentiment intérieur où l'on est que notre affliction est légitime & qu'elle est fondée sur la vertu. Ma douleur n'est pas à la vérité si violente qu'elle l'étoit d'abord, & mon esprit en est devenu plus calme & plus tranquille. On pourroit donner des régles pour servir à la conduite des hommes en pareil cas, & les amener à l'état où je me trouve, sans chagrin & sans inquiétude, rempli de douceur, de bonté & de complaisance. Mais lorsqu'abandonné tout seul à la réflexion, je me rappelle le triste souvenir de ma chere Femme, que je me représente son air consterné lorsque j'étois en colére, son humeur affable lorsque je lui paroissois joyeux, & la maniére tendre dont elle compatissoit à mes maux ; je vous avoue que je suis inconsolable, & que mes yeux fondent en larmes, comme si je venois de la voir expirer. Dans ce cruel état, je suis interrompu par une jeune & charmante créature, qui est ma fille, le vrai portrait de ce que sa mere étoit le jour de ses nôces. La pauvre enfant tâche de me consoler, mais oserai-je vous dire que toute la consolation qu'elle me donne ne sert qu'à faire couler mes larmes plus aisément ? Elle sait bien que sa présence redouble ma douleur, quoi qu'elle me réjouisse d'un autre côté. Oh ! vous autres Savans, dites-moi quel mot il y a pour exprimer un mouvement de l'ame qui n'a point eu de nom jusques-ici. Lorsqu'elle se met à genoux, & qu'elle me supplie de modérer ma douleur, elle est mon enfant ; lorsque je la prens entre mes bras, & que je l'exhorte à n'insister point là-dessus, elle est mon épouse, & la consolatrice même dont je regrette la perte. Je l'oblige à sortir de la chambre, je pleure à chaudes larmes, & je crie à haute voix que j'ai perdu sa mere & que je la posséde en sa personne.

» Je souhaiterois, mon cher Monsieur, qu'il vous fût possible de sentir ces agréables agitations, & de convaincre les débauchés de ce Monde qu'ils sont incapables de goûter le bonheur, dont les personnes vertueuses jouissent au milieu même de leurs disgraces.

» Souffrez d'ailleurs que je vous interrompe quelques momens de plus, & que je vous parle de la maniére dont ma Femme mourut. Elle prit congé de toute sa famille, & endura la vaine application de tous les remedes qu'on lui fit avec la plus grande patience du monde. Lorsque le Médecin lui eut annoncé qu'elle ne devoit plus compter sur la vie, elle pria, du mieux qu'elle put, tous ceux qui étoient dans la chambre de se retirer, à la reserve de moi

„ seul.

» seul. Ensuite elle me dit, qu'elle étoit résignée à la volonté de Dieu, & » que je savois aussi-bien qu'elle tout ce qui regardoit nos affaires tempo- » relles; mais qu'elle avoit souhaité d'être seule avec moi, pour me rendre, » sans aucune interruption, ses derniers devoirs, en présence de Dieu, & » me remercier de toutes mes bontés à son égard. Elle ajouta qu'elle espé- » roit qu'à l'article de ma mort je sentirois la même consolation pour ma » bienveillance envers elle, qu'elle goûtoit pour s'être acquittée de son devoir » envers moi avec tout l'honneur & toute la fidélité possibles.

» Je me retiens ici, & je ne veux pas vous dire que cette générosité me » déchira le cœur. Au lieu des reproches que j'en devois attendre, pour » m'être emporté quelquefois contre elle, elle me remercie de toutes mes » bontés. Quelle grandeur d'ame ! Quel ménagement ! Et pouvoit-on jamais » avoir trop de bonté pour une Femme de ce mérite ? Ce fut alors que tout » ce que je lui avois dit en ma vie, que toutes les occasions de chagrin & de » joie qu'il y avoit eu entre nous, vinrent en foule s'emparer de mon esprit ; » & lorsque bientôt après je vis les symptomes de la mort se manifester sur » ce cher corps que j'avois embrassé tant de fois avec ardeur ; lorsque je » vis ces aimables yeux se couvrir de nuages épais, & se fixer sur moi dans » leur dernier effort, je ne me possédai plus & je perdis toute patience. Elle » expira entre mes bras, &, dans le trouble qui m'agitoit, il me sembla » que je voyois son sein s'élever encore. Il y avoit sans doute quelque petit » reste de vie ; je lui criai qu'elle venoit de me parler : Mais hélas ! Un vertige » me saisit, tout me parut en mouvement autour de moi, & la meilleure » des femmes ne subsistoit plus.

» L'instruction qu'on peut tirer de ce récit, & que je vous prie de faire » valoir, est que, dans tous les gens de bien, il y a une certaine égalité » d'ame, qui éclate au milieu même de leurs afflictions, & qui en diminue » la violence. Quoiqu'ils soient exposés aux mêmes revers que les autres » hommes, le sentiment qu'ils ont de leur vertu en affoiblit le coup, & » l'utilité qu'ils reçoivent alors de celle-ci ne sert qu'à lui donner plus de » vigueur. Je voulois vous engager à nous fournir des régles pour vaincre » ces afflictions ; mais il me semble qu'il vaudroit mieux nous enseigner la » pratique de la vertu, qui seule nous rend capables de les soutenir.

» Vous autres, gens de Lettres, avez ce qu'on appelle un goût fin & délicat » pour bien juger de tout ce qui est dit ou fait à propos : Il y a quelque chose » de cette nature profondement gravé dans l'ame de tout honnête-homme, » qui a de la candeur & de l'intégrité. Il a un souverain mépris pour tout ce » qui est faux, vicieux ou indigne, quand tout le monde l'approuveroit. » D'ailleurs il est très-sensible aux plaisirs & aux souffrances qui lui convien- » nent, lorsque son devoir l'y engage. Ne paroître point affligé lorsque la » bienséance & l'amitié le demandent, est plutôt, selon moi, la marque d'un » stupide, que de ne sentir pas la beauté de quelque endroit de *Virgile*, vous » n'avez pas observé jusques-ici, M. le *Spectateur*, que les hommes bien » faits & polis d'aujourd'hui se piquent d'être insensibles, & de n'avoir pres- » que aucune humanité. Celui qui est toujours prêt à tuer son ennemi passe

» pour un brave, mais celui qui regrette la femme qu'il a perdue & qu'il
» chérissoit n'est pas dans le même degré de réputation. Quel nombre infini
» de bonnes & de solides pensées ne nous communiqueriez-vous pas, si vous
» réfléchissiez sur les personnes qui sont les plus capables de la tristesse, dont
» je viens de vous parler ? J'ose même avancer qu'après en avoir fait un sé-
» rieux examen, vous trouverez que ce sont les plus braves & les plus sages
» qu'il y ait au Monde. Je suis, *&c.*

T. F. I.

CXXXIX. DISCOURS.

Vera redit facies, assimulata perit.

PETR. Satyr. Cap. 80.

(q) Chacun quitte son personnage,
Et bannissant la feinte, il reprend son visage.

M. le SPECTATEUR,

Sur les faux rapports qui se débitent entre les différens Partis.

» IL y a bien des années que je soutiens hautement, qu'il y a très-
» peu de gens qui puissent voir ou entendre, c'est-à-dire qui puis-
» sent rapporter au juste ce qu'ils ont vû ou entendu, soit par in-
» capacité naturelle ou par préjugé; deux causes, dont l'une ou
» l'autre suffit pour mettre presque tout homme qui vous parle hors d'état de
» vous représenter les choses comme il devroit. De-là vient que j'ai résolu
» de ne rien croire de tout ce qu'on me dit, & que j'ai le dernier mépris
» pour les hommes qui aiment à narrer. Je les appelle aussi des *raconteurs de*
» *Faits*, quoique, selon mes idées, ils passent toute leur vie à n'en rapporter
» aucun.

» Lorsque le Prince *Eugene* étoit ici, il n'y eut pas moyen d'avoir une
» description exacte de sa taille ni de sa figure, jusqu'à ce que vous, M. le
» *Spectateur*, en eussiez rendu compte au Public. Quand on veut rapporter
» ce qu'un autre a dit, on doit prendre garde que la force de l'expression
» consiste plus dans l'air du visage, le ton de la voix, ou le geste, que dans
» les paroles mêmes: Celles-ci répétées d'une tout autre maniere par ceux
» qui ne savent pas bien discerner les choses, ont un sens très-différent de
» celui qu'elles avoient d'abord. J'avoue que cette observation m'a valu

---

(q) Voyez Tome I. pag. 327. du *Petrone Latin & François*, suivant le MS. trouvé à *Belgrade* en 1688. nouv. Edit. *in*-8. 1709.

» beaucoup, & que j'en ai tiré un gros profit. Aussi-tôt que j'entendois quel-
» qu'un narrer un Fait avec chaleur, & l'appuyer sur de grandes autorités,
» je ne manquois jamais de gager tout ce qu'on vouloit que cela n'étoit pas.
» A la vérité, je ne fixois pas la maniere dont la chose étoit arrivée; mais
» comme une chose peut arriver de cent différentes manieres, outre celle
» qui subsiste déja, il y avoit quatre-vingt dix-neuf contre un que je gagne-
» rois. Ce n'est pas tout, j'avois si bien trouvé le secret d'échauffer mon
» homme dans le fort de sa Narration, que je l'engageois insensiblement à
» y jetter du merveilleux, & s'il avoit quelque vivacité, il alloit ensuite de
» lui-même jusqu'à l'impossible. Au reste, c'est toujours ici le moment fa-
» vorable auquel on doit fixer la gageure. Mais il y faut procéder avec une
» délicatesse extrême & une grande circonspection, puisque sans cela on
» pourroit en venir à une dispute, qu'il faudroit vuider, suivant l'ancien
» usage, à la pointe de l'épée. J'ai été fort heureux dans mes paris, & j'en
» ai même gagné quelques-uns à ceux qui se piquent d'avoir de très-bonnes
» correspondances, & à qui il en coûte bien cher pour être mal-informés
» de ce qui se passe plutôt que le reste du monde.

» Après avoir gagné une bonne somme en m'opposant aux bruits publics,
» je suis parvenu à un si haut dégré d'inatention, sur tout pour ce qui regarde
» les rapports des différens Partis, que, lorsqu'on me croit le plus occupé à
» les entendre, je ne sais pas un seul mot de ce qu'on dit, & que je m'en-
» tretiens de mes propres pensées, avec le plus grand calme du monde,
» soit qu'elles roulent sur quelque chose de sérieux, ou de divertissant.
» Cette inatention m'est devenue nécessaire à cause d'un Acte de Parlement
» passé en dernier lieu, qui met tous ceux qui mentent en faveur de nos
» Partis à l'abri de payer leurs gageures, & qui rend ainsi tout-à-fait inutile
» la peine qu'on auroit de les écouter. Cependant la civilité oblige un hon-
» nête homme de jouer le rôle d'une personne fort attentive, dont la véri-
» table posture, dans les Caffés, consiste, si je ne me trompe, à s'accouder
» sur une table, & à se presser bien la poitrine contre le bord; puisque
» votre attention est d'autant plus gracieuse, qu'elle vous donne plus de
» peine, & que le discoureur s'imagine que vous y êtes insensible par le plaisir
» que vous prenez à l'entendre.

» *Frapefort* a causé bien des querelles & des brouilleries mal à propos; &
» je vis l'autre jour un homme, dans un Caffé, qui voulut m'en rendre
» compte, parce, disoit-il, qu'il y avoit été présent. Mais, par cela même,
» je ne crus pas qu'il s'en pût acquitter; parce qu'il me parut du nombre de
» ceux qui ne savent pas faire usage de leurs yeux ni de leurs oreilles, qui
» voyent & qui entendent tout à rebours. Quoi qu'il en soit, je l'écoutai
» avec la même ardeur, que *Shakespear* attribue à un Forgeron dans quatre
» Vers, dont voici le sens.

Je vis l'autre jour en passant un Forgeron, qui, le marteau à la main, & bouche ouverte, avaloit le merveilleux récit d'un Tailleur fanfaron.

» J'avoue que les Déclamateurs des Caffés ne causent plus chez moi la mê-

» me surprise qu'ils y excitoient autrefois, persuadé qu'ils ont leurs vûes, » & qu'ils s'attendent à être récompensés de leur criaillerie. Quoi qu'il en soit, » il y a deux sortes de ces menteurs. Les uns ont un grand fonds d'impudence » & une mémoire fort heureuse ; les autres joignent à ces qualités de la péné- » tration & un style doucereux & coulant. Ceux-ci n'ont que certains Chefs » généraux, sur lesquels ils poussent l'éloquence aussi loin qu'ils la peuvent » porter, & je les nomme *Embellisseurs*. Les autres ne font que répéter ce qu'ils » ont oui dire, avec toute l'exactitude qu'on peut attendre de leur génie & » de leur zéle, & je les nomme *Répétiteurs*. Il y a quelques années que nous » avions ici un gaillard, qui, le matin à huit heures, debitoit un mensonge à » *Charings Cross*, & qui le poursuivoit ensuite dans tous les quartiers de la » Ville jusqu'à huit heures du soir. Alors il se rendoit à une cotterie de ses » amis, qu'il divertissoit par le récit de la maniére dont on l'avoit critiqué au » Caffé de *Guillaume* dans le *Covent-Garden*, du danger que l'on y avoit » trouvé au Caffé de *Child*, & des conséquences que l'on en tiroit pour les » fonds publics à celui de *Jonathan*. J'ai eu l'honneur de poursuivre quelque- » fois, avec cet éveillé, un de ses mensonges, & j'ai été présent lorsqu'on lui » en a dépeint l'Auteur à lui-même, tantôt comme grand ou petit, tantôt » comme noir ou blanc, tantôt comme un honnête homme ou un bélitre, sui- » vant que le rapport se trouvoit conforme ou opposé au goût de ceux qui » nous en parloient.

» Cela me fait souvenir de ce que j'ai oui dire à un de nos ingénieux Ecri- » vains de nouvelles. Lorsqu'on le venoit prier d'insérer un avertissement, au » bas de sa gazette, sur un aprentif qui avoit déserté son maître, ou sur une » femme qui avoit abandonné son mari, il exhortoit le rapporteur à se calmer » un peu, avant que de lui dicter la description de la personne fugitive, con- » vaincu qu'animé de colére, il la dépeindroit si mal, qu'il seroit impossi- » ble de la trouver jamais à la vûe d'un tel portrait. Je pourrois vous insinuer » plusieurs remarques de la même nature, qui serviroient à connoître l'es- » prit & le génie de tous les Partis ; mais je laisse à votre sagacité le choix de » perfectionner ou de négliger cette spéculation. Je suis, *&c.*

T.



CXL. DISCOURS.

——— —— ——— Nunc augur Apollo.
Nunc Lyciæ sortes, nunc & Jove missus ab ipso
Interpretes Divûm fert horrida jussa per auras.
Scilicet is Superis labor est, ea cura quietos
Sollicitat. ——— —— —— —— ——

VIRG. Æneid. L. IV. 376.

Tantôt c'est Apollon *qui vous l'ordonne, tantôt ce sont les Oracles de* Lycie, *tantôt c'est le Messager des Dieux, que* Jupiter *vous envoye, & qui traverse les airs, pour vous annoncer des ordres si cruels. Comme si les Dieux se mettoient fort en peine de vous, & que le soin de vos affaires leur causât la moindre inquiétude.*



E me plais infiniment à découvrir quelque beau génie qui s'éleve entre mes Compatriotes. C'est pour cela que j'ai lû, avec un plaisir extrême, le *Recueil*, ou le *mélange de diverses Piéces* que l'ingénieux M. *Pope* vient de publier, & où il y en a plusieurs excellentes de sa façon. J'ai goûté le même plaisir à la lecture d'un Poëme, qui vient de paroître, *sur l'espérance d'une Paix prochaine*, & je me flatte qu'il obtiendra la juste récompense qu'il mérite de ses Approbateurs. J'ai été charmé sur-tout de voir que l'Auteur ne s'amuse pas aux fables tirées du Paganisme, & que, s'il en touche quelque chose, ce n'est que par une simple allusion.

Contre les Auteurs Chrétiens, qui mêlent dans leur Poësie, les fables & les divinités du Paganisme.

Il y a quantité de nos Auteurs modernes, dont tout le savoir ne s'étend pas d'ordinaire au-delà des *Métamorphoses d'Ovide*, qui sont incapables de célébrer les actions d'un Héros sans y mêler des traits d'un jeune Ecolier. Si vous lisez un Poëme sur une belle femme, écrit par un Auteur de cet ordre, vous verrez qu'il roule plutôt sur *Vénus* ou sur *Hélene*, que sur la personne intéressée. J'ai entendu élever jusqu'aux nuës un Piéce écrite en Vers sur un fameux Héros; mais lorsque j'ai demandé à son admirateur qu'il m'en récitât quelques beaux endroits, il m'a répété une harangue d'*Apollon*, ou une description de *Polyphème*. Lorsque, dans une autre Piéce, j'ai cherché les actions du Héros, qui en est le sujet, j'y ai trouvé les exploits de quelque Dieu de Riviere, où j'ai été contraint de suivre d'un bout à l'autre, les emportemens & les violences d'une furie. Quand nous sommes au Collége, il faut que nous apprenions le systéme de la Théologie Payenne, & il nous est permis d'enrichir un sujet de quelque divinité du Paganisme, ou d'en faire la pointe d'une Epigramme; mais lorsqu'on veut écrire le Panégyrique d'une personne illustre, tout doit être marqué au coin de la vérité, & il seroit du dernier ridicule d'avoir recours aux *Jupiters* ou aux *Junons*.

Il n'y a point de belle pensée qui ne soit juste, ni de pensée qui puisse être juste si elle n'est fondée sur la vérité, ou du moins sur ce qui est admis pour tel.

Dans les Poëmes écrits en style burlesque, l'usage de la Mythologie Payenne est non-seulement excusable, mais gracieux; parce que l'Auteur ne cherche qu'à divertir, & qu'il y réussit, lorsqu'il accommode la pompe de l'Histoire fabuleuse des Payens à un sujet bas, & que d'ailleurs il turlupine les modernes qui employent ce jargon. Si quelqu'un croit qu'il est d'une absolue nécessité d'admettre ces légendes du Paganisme dans nos Piéces sérieuses, afin de leur donner un tour plus poëtique, il n'a qu'à lire avec attention les Pastorales de M. *Philips*. On auroit cru qu'il étoit impossible qu'un tel Poëme se pût soutenir sans le secours des Faunes & des Satyres, des Nymphes des Eaux & des Bois, & de toute la troupe des Dieux champêtres. Mais nous voyons qu'il a donné plus de force & une beauté plus naturelle à ce genre de Poësie, lorsqu'à ces fables surannées il a substitué les idées superstitieuses qui régnent parmi nos Bergers.

Homére & *Virgile* pouvoient relever la gloire de leurs Héros en mêlant leurs exploits avec les actions des Dieux; mais si un Auteur Chrétien recevoit le systême du Paganisme, s'il traitoit le Prince *Eugene* de favori de *Mars*, ou s'il établissoit une fidéle correspondance entre *Bellone* & le Maréchal de *Villars*, ce seroit une grande puérilité, & une faute impardonnable à un Poëte qui auroit plus de quinze ans. Un génie qui ne sait pas décrire des réalités, ni les mettre dans tout leur jour manque d'élévation, & c'est ce qui l'oblige de recourir à la vaine pompe de ces fables usées: de-là vient aussi qu'un homme qui peut faire une jolie description d'*Apollon* ou de *Bacchus*, n'a pas l'art de tracer le caractére d'aucun de ses Contemporains.

Pour remédier donc à une pratique si absurde & si ridicule, en qualité d'Inspecteur & de Censeur général de la *Grande-Bretagne*, je vais publier l'Edit suivant.

» *D'autant* que, selon toutes les apparences, on traitera bientôt d'une » Paix générale, que nous sommes informés d'ailleurs qu'il y a diverses per» sonnes spirituelles qui ont dessein d'employer leur vaine poëtique à célébrer » un si heureux événement, & que nous voulons prévenir, autant qu'en nous » est, cette grande effusion de galimathias qui est fort à craindre en pareille » rencontre. Nous enjoignons expressément à tout homme qui écrira sur le » sujet en question de se souvenir qu'il est Chrétien, & qu'il ne doit pas sacri» fier son Catéchisme à sa Poësie. Pour cet effet, j'exige de lui en premier lieu, » qu'il composera lui-même ses Vers, sans attendre qu'*Apollon* lui en inspire » aucun, & sans invoquer aucune des Muses. Je lui défens aussi positivement » d'envoyer *Mercure* avec quelque message ou quelque dépêche qui regar» de la Paix, & je ne souffrirai point que *Minerve* prenne la forme d'aucun » des Plénipotentiaires employés à ce grand Ouvrage. D'ailleurs, je ne per» mettrai pas que les destinées ayent eu aucune part à la mort de tant de mil» liers d'hommes qui ont été tués dans cette Guerre; puisqu'il est facile d'en » rendre compte par le systême chrétien de la poudre à canon & des balles.

» C'est pourquoi je ne veux point absolument que le destin se mêle de couper » le fil de la vie humaine sous quelque prétexte que ce puisse être, à moins » que ce ne soit en faveur de la rime. Et d'autant que nous avons grand sujet » de craindre que *Neptune* aura bien de l'ouvrage sur les bras dans les divers » Poëmes qui sont déja sans doute sur l'enclume, je m'oppose à son entrée, » si ce n'est dans une métaphore, une comparaison, ou quelque courte allu- » sion, & qu'en ce cas là même il ne soit admis qu'avec la plus grande cir- » conspection du monde. J'ordonne la même chose à l'égard de tous ses con- » freres, & j'ai résolu de condamner au feu tout Poëme où *Jupiter* est introduit » la foudre à la main, où il tonne, ou exerce aucun autre Acte d'une autorité » qui ne lui appartient pas: En un mot, j'en bannis tout Agent du Paganisme, » & toute relation d'aucun Fait qu'on ne sauroit croire en bonne conscience. » Bien entendu toujours qu'aucun de ces réglemens ne s'étendra à plusieurs de » nos Poëtes femelles, qui resteront en pleine possession de leurs Dieux & de » leurs Déesses, comme si cet Edit n'avoit jamais été publié.

O.

CXLI. DISCOURS.

Nos populo damus.

Nous destinons ceci à l'usage du Peuple.

Sur les Rêves faits a plaisir.



LA premiere fois qu'il me vint dans l'esprit de publier des Songes & des Rêves, je résolus de n'en donner aucun qui ne fût de mon invention. Mais divers songeurs laborieux, qui ne le savoient pas, m'ont communiqué depuis long-tems quantité de Piéces de cette nature, que j'ai supprimées jusques-ici, pour mettre à couvert leur réputation & la mienne. Si j'avois publié toutes celles qui me sont tombées entre les mains, tout mon Livre n'auroit presque formé qu'un Recueil de visions. A la vérité quelques-uns de mes Correspondans ont eu la modestie de me faire des excuses sur ce qu'ils étoient incapables de mieux rêver. J'ai, par exemple, entre mes papiers, le rêve d'un jeune homme, qui n'a pas encore quinze ans; j'en ai un autre d'une personne de qualité, & un troisiéme intitulé, *le Rêve des Dames.* D'ailleurs, tout le monde sait que, dans ces sortes de Piéces & les autres de la même nature, il faut toujours avoir quelque indulgence pour l'age, la condition & le sexe de ceux qui les composent. Du reste, afin de prévenir cette inondation de Rêves, dont on m'accable tous les jours, je donnerai à tous ces songeurs l'avis d'*Epictete*, qui l'a exprimé

d'une maniere fort simple & fort concise en ces mots: (*r*) *Ne racontez jamais*, dit-il, *vos Rêves; car quoique vous puissiez trouver du plaisir à les réciter, un autre ne se plaira pas à les entendre*. Avec tout cela, j'en ai publié deux ou trois en dernier lieu, qui ne sont pas indignes de la curiosité du Public, & que j'ai reconnu n'être pas de ma façon. J'en ajouterai ici un autre, qui m'est venu d'*Ecosse*, écrit par un homme qui se déclare natif de ce Pays-là, & qui pourroit bien être du nombre de ceux qui ont la seconde vûe, c'est-à-dire, de ces gens qui ont des visions, durant la veille & les yeux ouverts, qui leur annoncent l'avenir. En effet, j'y trouve quelque chose de l'esprit de (*s*) *Jean Bunyan*; mais il y a d'ailleurs un certain sublime, que cet Ecrivain n'a jamais eu dont il étoit incapable. Aussi je ne doute pas qu'il ne soit du goût de la plûpart de mes Lecteurs du commun, & qu'il ne serve à exercer l'imagination de ceux qui pénétrent au-delà de l'écorce. Enfin je les avertis les uns & les autres que c'est le dernier Rêve que je publierai de toute l'année. Le voici:

MONSIEUR,

Lettre écrite de Glascow, le 29. de Septembre 1712. & qui contient un Rêve allégorique.

» Dimanche dernier après-midi je fus à l'Eglise de ma Paroisse, où j'en- » tendis un excellent Sermon sur ce qu'il n'y a rien de plus raisonnable que » la vertu, ni de plus extravagant que le vice. Le Prédicateur nous fit voir, » entre autres choses, que lorsque le Diable nous tente, il suppose toujours » que nous sommes des enragés ou des innocens, ou qu'il veut nous rendre » tels; & que, dans tout autre cas qui seroit aussi contraire à nos intérêts, » nous ne souffririons jamais qu'on nous en imposât d'une maniere si lourde. » Je trouvai ses preuves si judicieuses & si convaincantes, qu'elles firent une » grande impression sur ma mémoire, & que le soir couché dans mon lit, je » méditai là-dessus avec un plaisir incroyable, jusqu'à ce que le sommeil

(*r*) Il semble que l'Auteur *Anglois* a cité ce passage de mémoire, ou qu'il en a détourné un peu le sens pour l'accommoder à son sujet. Du moins, dans l'*Enchiridion*, ou *la Philosophie d'Epictete*, je ne trouve qu'un seul endroit qui y ait quelque rapport, & qui est conçu en ces termes: *Quand vous serez en compagnie, ne vous étendez jamais sur vos belles actions, ni sur les dangers que vous avez courus. Il ne faut pas que vous croyez que les autres ayent autant de plaisir à vous en entendre parler, comme vous avez de joye à les en entretenir*. Voyez p. 182. Sect. 53. de l'Edition imprimée à *Rouen* en 1667.

(*s*) C'étoit un Chaudronnier de *Londres*, qui s'est rendu célébre par divers petits Ouvrages qu'il a publiés, tant en Vers qu'en Prose, & dont le principal est intitulé, *The Pilgrim's Progress from this World to that which is to come:* &c. C'est-à-dire, *Le voyage du Pélerin pour aller de ce monde à l'autre detaillé sous la fiction d'un Rêve, où l'on voit la maniere dont il se met en chemin, les dangers qu'il y court, & son heureuse arrivée au Pays desiré*. Ce Livre est un *in*-12. de 200. pages, sans la Préface, ou l'*Apologie de l'Auteur pour son Livre* qui en contient 8. & qui est écrite en Vers. Il en fit lui-même une onziéme Edition augmentée, qui parut à *Londres* en 1688.

» s'empara

» s'empara de mes yeux ; & que mon imagination occupée de cet objet en » forma le Rêve suivant.

» Il me sembla qu'éveillé d'un profond sommeil, sans pouvoir bien me » rappeller le tems auquel je m'étois endormi, j'entrois dans une vaste plai- » ne, où il y avoit une infinité de gens qui couroient çà & là à travers plu- » sieurs sentiers battus, dont quelques-uns alloient en droite ligne; mais dont » la plûpart formoient une espéce de Labyrinthe ; quoi qu'il me parût ensuite » que tous ceux-ci aboutissoient au même endroit : en sorte que plusieurs de » ces voyageurs qui sembloient tenir des routes opposées se rencontroient à » la fin vis-à-vis les uns des autres, au grand étonnement de la plûpart » d'entr'eux.

» Au milieu de la plaine il y avoit une grande source, qu'on nommoit la » Fontaine de l'*Amour propre* : il en sortoit deux petits ruisseaux, dont l'un » couloit vers l'Est & l'autre à l'Ouest : les eaux du premier, qu'on appelloit » le ruisseau de la *Sagesse céleste*, étoient d'une clarté surprenante, & d'un » effet encore plus étonnant ; celles de l'autre, qui se nommoit le ruisseau de » la *Sagesse mondaine*, étoient sales & bourbeuses, quoi que dans une agita- » tion violente & continuelle, ce qui empêchoit les Voyageurs, dont je » parlerai bientôt, de prendre garde au limon qu'elles charrioient ; elles » avoient aussi la vertu d'étourdir ceux qui en bûvoient d'une telle maniére, » qu'ils se méprenoient à l'égard de tous les objets qui frappoient leurs yeux. » Du reste ces deux petits ruisseaux se partageoient, tout auprès de leur » source, en autant d'autres, qu'il y avoit de sentiers droits & tortus, à côté » desquels ils couroient jusqu'au bout de leurs différentes issues.

» Je vis plusieurs personnes qui sortoient de tems en tems de ces sentiers, » pour se rafraîchir & boire de l'eau de ces rigoles, qui leur donnoit de la » force & du courage & les disposoit à se bien acquitter de ce qu'ils entre- » prenoient. A l'extrémité des sentiers droits, qui aboutissoient tous à un seul » point, j'apperçus une grande colomne, toute de diamant, aussi brillante » que le Soleil, & dont les rayons avoient une certaine vertu attractive, qui » engageoit tous ceux qui s'en approchoient, & qui avoient déja fait une » bonne partie de leur voyage, à tourner leur vûe de ce côté-là, à marcher » d'un pas ferme & constant dans le bon chemin, & à s'en former une habi- » tude, qui leur tenoit lieu de récompense.

» Au bout des sentiers tortus il y avoit une grande colomne noire, du » milieu de laquelle on voyoit sortir une longue traînée de flammes, qui » s'élevoient au-dessus des nues, & qui éclairoient toute la plaine : Cette » lumiére étoit même quelquefois si puissante, qu'elle obscurcissoit les rayons » de l'autre colomne ; ce n'est pas que celle-ci eût rien perdu de son éclat » naturel ; mais les Voyageurs qui abandonnoient par hasard les sentiers » droits ne la voyoient plus que de côté, & se trouvoient enveloppés dans » les fumées de la noire, dont la chaleur un peu brûlante les obligeoit à » regagner au plutôt leur propre climat.

» La colomne noire me parut environnée d'une infinité de grands Mons- » tres hideux, qui jettoient sans cesse des filets vers les sentiers tortus, où ils

» attrapoient quelquefois ceux des Voyageurs qui s'y trouvoient, & lorsqu'ils » les avoient pris, ils les faisoient voler par-dessus les murailles dans les » flammes de la colomne, d'où il n'y avoit plus moyen de revenir.

» Ces Monstres jettoient aussi quelquefois leurs filets vers les sentiers » droits pour tâcher de surprendre ceux qui s'en écartoient, dont la vûe » s'affoiblissoit lorsqu'ils négligeoient de boire souvent de l'eau pure de » leurs rigoles, & qui par-là venoient à s'égarer. Quoi qu'alors ils n'évitassent » le piége qu'on leur tendoit qu'avec beaucoup de peine, il me fut impossible » d'être informé si quelqu'un de ceux qui avoient témoigné du zéle à mar- » cher dans les bons sentiers avoit jamais eu ce malheur.

» Attentif à examiner un si étrange spectacle, j'en fus interrompu par une » troupe de Voyageurs qui couroient dans les chemins tortus. A leur appro- » che, ils m'exhorterent à les suivre; ils se mirent d'abord à chanter & à » danser, me prirent par la main, & m'entraînerent malgré moi. Après les » avoir suivis long-tems, je fus bien étonné de ne voir plus la colomne noire » & embrasée; je regardai de tous côtés sans rien découvrir; ce qui me fit » soupçonner que tout ce que j'avois vû n'étoit qu'un Rêve; mais il me vint » alors dans l'esprit, que, si j'avois cru voir ce qui n'étoit pas, je pouvois » aussi-bien me faire illusion à présent, & ne voir pas ce qui existoit réelle- » ment. Je me confirmai dans cette pensée par l'effet que l'eau de la *Sagesse* » *mondaine* fit sur moi; car je n'en eus pas plutôt avalé tant soit peu pour » la seconde fois, que ma tête en fût toute troublée, ce qui m'obligea de m'ar- » rêter tout d'un coup, dans la crainte qu'il n'y eût quelque charme, ou » quelque sorcelerie. Occupé à réfléchir sur ce que je devois faire, & à qui » je pourrois m'adresser dans cet état, j'apperçus, à quelque distance de moi, » un homme, qui me faisoit signe de la tête & des mains d'aller vers lui. Je » lui criai que *je ne savois pas le chemin.* Là-dessus il me dit à haute voix de » sortir au plutôt du sentier où j'étois, puisque, si j'y demeurois un moment » de plus, je risquois d'être pris dans un filet qui pendoit sur ma tête, & qui » étoit prêt à m'enlacer; que d'ailleurs il s'étonnoit que je fusse assez aveuglé, » ou assez étourdi, pour ne voir pas le danger qui me menaçoit, & qu'aussi- » tôt que je serois hors du mauvais chemin, il viendroit me joindre pour me » conduire en lieu de sûreté. Je lui obéis sans réplique, & alors il m'ap- » porta, dans le creux de sa main, un peu d'eau de la *Sagesse céleste*, qui me » fut très-salutaire & qui me décilla si bien les yeux, que je revis distincte- » ment la grande colomne brûlante; mais la vûe du filet, que j'apperçus si » près de moi, me remplit d'une telle frayeur, que je m'enfuis aussi loin qu'il » me fut possible tout d'une haleine, sans regarder en arriere.

» Ensuite mon Libérateur m'adressa la parole en ces mots: *Vous êtes échappé* » *par le plus grand miracle du monde; l'eau que vous buviez a la vertu d'en-* » *sorceler tous ceux qui en goûtent, & de-là vient que vous n'avez pas été saisi* » *d'horreur à la vûe de toutes les disgraces & de la misere de ce lieu; puisqu'outre* » *cette bande d'aveugles & de fous, avec qui vous étiez, vous pouvez remarquer* » *plusieurs autres, qui sont ensorcelés d'une maniére différente, mais qui n'est* » *pas moins dangereuse. Regardez un peu de ce côté là; voyez cette foule de*

» passagers ; ils ne boiront pas de cette eau traitresse : ils n'ont pas encore perdu de » la vûe la Tour enflammée ; ils la voyent lorsqu'ils y portent les yeux ; mais voyez-» les marcher de côté, avec les yeux fixés vers la terre ; vous diriez qu'ils sont » fous, & qu'ils vont se jetter la tête baissée dans le filet sans craindre le péril » qui les menace. Leur volonté est si dépravée, & leur cœur si charmé des plaisirs » de ce maudit lieu, que, plutôt que de s'en priver, ils hasardent tout, & s'ex-» posent à toutes les miseres qui les environnent. Voyez cette autre bande ; quand » ceux, qui la composent, ne boiroient pas de l'eau empoisonnée, ils prennent » une route qui ne peut que les égarer : Voyez comment ils choisissent les sentiers » les plus écartés ; De-là vient qu'ils tournent souvent le dos à la colomne noire, » & qu'ils n'apperçoivent quelquefois la colomne lumineuse que de côté, qui ne » leur darde alors que de foibles rayons. Ces fous se contentent de ce crépuscule, » sans se mettre en peine s'il y en a d'autres qui tirent plus d'avantage qu'eux de » son influence & de sa lumiére. Le Chemin où ils courent est celui qu'on nomme » de la Superstition *ou des* Inventions Humaines : *Ils n'ont aucun égard aux » Loix ni aux Régles que le Pays où ils sont leur prescrit, & ils s'en forgent d'au-» tres à leur guise, qu'ils se flattent leur pouvoir être du même secours.*

» Il me fit voir plusieurs autres sortes de fous, dont la seule vûe me dégoûta » de ce lieu. Enfin il me conduisit aux sentiers droits, où je trouvai un véri-» table & solide plaisir, qui dura pendant toute la route, jusqu'à ce que » nous arrivâmes vis-à-vis de la colomne brillante. Alors ma joie s'accrût à » un tel point, qu'incapable de la soutenir je m'éveillai en sursaut, bien » mortifié de voir éclipser tout d'un coup une si agréable apparition.

CXLII. DISCOURS.

Οὐδ' εἰς τὸ σῶφρον ἐπ' ἀρετήν τ' ἄγων ἔρως,
Ζηλωτὸς ἀνθρώποισιν — — —

EURIP. Œdip. vers. 17.

L'amour qui conduit à la chasteté & à la vertu, est digne de la recherche des hommes.



JE m'informe, de tems en tems, du succès que mes *Discours* ont dans la Ville, & j'ai appris avec plaisir que ceux en particulier qui roulent sur le Mariage y ont été bien reçus. En effet, un de mes amis, qui est membre du Collége des Docteurs en Droit civil, m'avertit qu'en dernier lieu il s'y est expédié plus de licences pour les Mariages qu'à l'ordinaire. J'apprens aussi qu'il y a divers jeunes & beaux Messieurs qui ont résolu d'embrasser la premiere bonne occasion qui se présentera pour devenir chefs de familles. L'un d'eux m'écrit qu'il est sur le point de s'engager dans cet heureux état, pourvû que je le cautionne, comme je le fais ici, qu'un homme peut se montrer en bonne compagnie, après qu'il est marié,

Nouvelles réflexions sur l'état du *Mariage.*

& qu'il ne doit pas avoir honte de marquer de la tendresse à une femme ; qui s'est mise en sa puissance pour le reste de ses jours.

J'ai reçu d'autres Lettres sur le même sujet, qui m'accusent de chercher à faire une révolution dans le monde galant, & à bannir de la société une bonne partie du feu, de l'esprit, de la vivacité, des traits satyriques & facétieux qui regnoient dans le dernier siécle. Ce n'est pas tout, elles se plaignent de ce qu'à l'avenir un jeune homme n'aura plus honte d'avoir changé d'état, & qu'il ne sera plus déconcerté par les railleries de ses amis, ni contraint d'avouer qu'il s'est marié uniquement pour jouir du bien d'une riche héritiere, ou de supposer qu'il la maltraite, pour ne s'attirer pas le ridicule nom de tendre époux.

S'il m'est permis de dire ma penser à l'égard d'une infinité d'écrits qui étoient autrefois en vogue parmi nous, & qui passoient pour enjoués, spirituels & galants, ils sont tels, qu'on seroit presque tenté de croire qu'il y avoit une conspiration entre les beaux esprits de ce tems-là pour bannir toute naissance légitime de notre Isle. L'état du Mariage servoit de but ordinaire à toute sorte de boufons & de Comédiens, de même qu'à tous les barbouilleurs de Satyres & de Libelles, qui s'exerçoient à y lancer leurs traits ; & il n'y avoit point d'agréable Cotterie, qui n'en fit une espéce de jouet & d'amusement. Ces Critiques badins & de bonne humeur avoient décidé entr'eux que le titre de *Sober Man*, c'est-à-dire, d'*Homme sage & modeste*, ne signifieroit qu'un *Sot* ou un *Hébété*. Ce fut à peu près vers le même tems, si je ne me trompe, que le mot *Good-nature*, qui est d'une si grande emphase dans notre Langue, qu'on ne sauroit guére bien l'exprimer dans une autre, & qui signe un *bon Naturel*, *doux*, *humain*, &c. que ce mot-là, dis-je, commença à devenir suspect, & qu'il risqua d'être employé pour signifier tout le contraire, je veux dire *Bêtise*.

Le but que je me suis proposé dans tous mes écrits, a été de rétablir, autant qu'il m'étoit possible, les justes idées des choses. Je l'ai essayé déja sur l'article du Mariage ; plusieurs de mes *Discours* ont roulé là-dessus, & j'y vais ajouter ici quelques nouvelles observations.

Il semble que nos Gentilshommes bien faits & polis ne trouvent rien de plus indispensable, ni qui leur donne plus de relief, dans le beau monde, que d'être amoureux. *Un Chevalier errant*, dit le célébre Don Quichote, *sans Maîtresse est comme un arbre sans feuilles ;* & parmi nous, un homme à la mode, qui ne soupire pas auprès de quelque belle, pourroit aussi bien se flatter d'être mis de pied en cap, sans avoir sa perruque sur la tête. Nous avons une infinité d'amoureux en Prose : Tous nos Versificateurs sont Amans de profession ; & à peine y a-t-il un seul Poete, bon ou mauvais, qui n'ait quelque *Dulcinée*, feinte ou réelle, pour exercer sa veine.

Si l'amour donne quelque plaisir délicat, l'amitié conjugale en doit procurer sans doute de plus vifs, de plus rafinés & de plus longue durée. Il n'y a point de comparaison entre l'envie ridicule d'attirer les yeux des Dames, dont vous ne devenez l'esclave que pour vous amuser, ou perdre le tems, & dont vous ne connoissez peut-être que les seuls traits du visage ;

& un effort régulier & sincére de vous rendre estimable, en qualité d'ami & d'Amant, à celle que vous avez choisie pour vous servir de fidéle compagne le reste de vos jours. L'un est la source de mille fadaises, d'artifices impertinens, de mensonges & peut-être de cruautes; ou tout au plus il ne s'éleve qu'à une espéce d'éducation qu'on reçoit dans une Ecole de Danse, & qui donne à la personne un air plus dégagé. L'autre est la racine d'un grand nombre de vertus solides & de qualités agréables; elle cultive l'esprit, & sert en même-tems à polir les manieres. La passion qu'on a pour une Maîtresse, lors même que la plus grande sincérité se met de la partie, ressemble trop à l'ardeur de la fiévre, mais celle qu'on a pour une femme ressemble à la chaleur naturelle.

Il m'est venu souvent dans l'esprit, que si les Lettres écrites à des femmes, par des maris d'un bon naturel, étoient comparées avec celles que des Galans écrivent à leurs Maîtresses, les premieres, malgré l'inégalité du style, l'emporteroient de beaucoup sur les autres. L'amitié, la tendresse & la constance, exprimées d'une maniere simple, ont plus d'éloquence noble & naturelle, que tous les transports amoureux, les éloges extravagans & les viles adorations d'un esclave. Si nous étions admis à fouiller dans le cabinet de la belle *Narcisse*, parmi les tas de Lettres qu'elle a reçues de ses différens admirateurs, & qu'elle y garde toutes avec le même soin, combien n'y en trouverions-nous pas dont la lecture souleveroit le cœur de tout autre que de celle qui s'y voit flatée? Mais que le sage *Bénevole*, dont la conversation avec ses amis est si pleine de bon sens & de gayeté, écriroit bien d'un autre style à sa femme, qui est le digne objet de toute sa tendresse! En public & en particulier, dans toutes les occasions de la vie, il paroît orné de toutes les bonnes qualités qui forment l'honnête-homme. Hors de chez lui, il est estimé & respecté de tout le monde, on l'adore dans sa maison & il y jouit d'un bonheur tranquille. La satisfaction qu'il y goute produit en lui une complaisance, qui se tourne en habitude, qui éclate sur son visage, donne de la vivacité à son esprit, & assaisonne toute sa conversation. Ceux-là même qui le connoissent, sans l'avoir jamais vû dans son domestique, ont part aux douces influences de l'heureux état où il s'y trouve: du moins, s'il est le plus fidéle de tous les amis & d'un entretien si agréable, on le doit en grande partie à ce qu'il est le meilleur & le plus aimé de tous les maris.

Il y a un plaisir très-sensible à voir de si beaux exemples de la vie domestique. Lorsque deux personnes qui ont l'esprit & le cœur bien fait sont non-seulement unies par les mêmes intérêts & les mêmes affections; mais aussi par leur goût pour les mêmes qualités, les mêmes plaisirs & les mêmes divertissemens, il semble que le bonheur du lien conjugal ne puisse jamais s'élever plus haut. *Pline* le jeune, un des hommes les plus sensés, & des Ecrivains les plus polis qu'il y eût dans le siécle où il vivoit, nous a laissé, dans sa Lettre à *Hispulla*, tante de sa femme, une des plus agréables Piéces en ce genre que j'aye lû de ma vie. Je vais en donner ici la traduction, qui servira de clôture à mon Discours; & je ne doute pas que mes Lecteurs

ne conviennent avec moi que l'amitié conjugale y est dépeinte d'une maniere si naïve & si délicate, qu'elle paroît telle que je l'ai représentée, c'est-à-dire un ornement aussi-bien qu'une vertu.

PLINE *à* HISPULLA.

(*t*) » Persuadé que vous êtes d'un très-bon naturel ; que vous aimiez autant votre frere qu'il vous aimoit ; que sa fille n'a pas seulement trouvé » en vous une amitié de tante, mais toute la tendresse du Pere qu'elle a » perdu ; je vais vous dire des choses qui vous plairont infiniment. Votre » niéce ne dégénere point. Chaque jour elle se montre digne de son pere, digne de son ayeul, digne de vous. Elle a beaucoup d'esprit, beaucoup de retenue, beaucoup de tendresse pour moi, marque d'une vertu bien pure. » D'ailleurs elle aime les Lettres, & c'est l'envie de me plaire qui a tourné » ses inclinations de ce côté-là. Elle a continuellement mes Ouvrages entre » les mains, elle ne cesse de les lire, elle les apprend par cœur. Vous ne » pouvez vous imaginer, ni son inquiétude avant que je plaide, ni sa joie » lorsque j'ai plaidé. Elle charge toujours quelqu'un de venir en diligence lui » apprendre, quels applaudissemens j'ai reçus, quel succès a eu la Cause. S'il » m'arrive de lire quelque Piéce en public, elle fait se ménager une place, où derriere un rideau elle écoute avidement les louanges que l'on me » donne. Elle chante mes Vers ; & instruite par l'amour seul, le plus excellent de tous les Maîtres, elle fait redire à sa Lyre, ce qu'exprime sa » voix. J'ai donc raison de me promettre que le tems ne fera que cimenter de plus en plus notre union. Car elle n'aime en moi ni la jeunesse » ni la figure, qui dépérissent chaque jour ; mais la gloire qui ne périt jamais. Eh que pouvois-je attendre autre chose d'une personne élevée sous » vos yeux, formé par vos leçons, qui n'a rien pris que de vertueux & » d'honnête dans votre commerce, & dont les éloges perpétuels qu'elle vous » entendoit faire de moi, ont fait naître l'amour ? Vos sentimens pour ma » mere que vous respectiez comme la vôtre, & la part que vous preniez à » mon éducation, vous ont accoutumé à me vanter dès ma plus tendre enfance ; & dès-lors à promettre de moi, tout ce que ma femme s'en » imagine aujourd'hui. Nous vous remercions à l'envi. Moi, de ce qu'elle » est ma femme ; elle, de ce que je suis son mari : tous deux, de ce que » vous avez uni deux personnes faites l'une pour l'autre. Adieu.

(*t*) Cette Lettre est la XIX. du IV. Livre. Je me suis servi de la Traduction de M. de *Sacy*.



CXLIII. DISCOURS.

Singula quæque locum teneant ſortita decenter.

HOR. A. P. verſ. 92.

Il faut que chacun tienne le rang qui lui eſt échu en partage & qui lui convient.



L'OUIE de pluſieurs diſputes qu'il y a eues en dernier lieu ſur le rang & la préſéance, je me ſuis amuſé à faire quelques obſervations ſur ce qui ſe paſſe dans le Monde ſavant à l'égard de ce point capital. Par le Monde ſavant, j'entends en général tous ceux qui ſe mêlent, en quelque maniere que ce puiſſe être des Ouvrages de Littérature, ſoit qu'ils les écrivent eux-mêmes, qu'ils les impriment, ou qu'ils les recitent. Pour commencer par les Ecrivains, j'ai obſervé que dans toutes les ſociétés & les compagnies, l'Auteur d'un *in-folio* ſe met au-deſſus de l'Auteur d'un *in-quarto*; que l'Auteur d'un *quarto* ſe place au-deſſus de celui d'un *octavo*: & que les autres ſuivent par dégré juſqu'à l'Auteur d'un Livre en *vingt-quatre*. Cette diſtinction eſt ſi bien obſervée, que dans une aſſemblée de Savans, j'ai vû l'Ecrivain d'un *in-folio* ſe mettre dans un fauteuil, pendant que l'Auteur d'un *in-douze*, par une juſte déférence à ſa qualité ſupérieure, n'oſoit prendre qu'un tabouret. En un mot, les Auteurs ſe placent en compagnie à peu près de la même maniére qu'on range leurs Livres ſur des tablettes.

Sur le rang que tiennent les *Auteurs*, & ceux qui ont quelque relation avec le Monde ſavant.

Le plus petit Auteur d'un Livre qui ſe met dans la poche, a ſous lui tous les Ecrivains de brochures. A l'égard de ceux-ci, ils n'ont le pas que ſur les Auteurs de Feuilles volantes, & ſur toute la Confrérie de ceux qui publient leurs Ouvrages à certains jours fixes, ou tous les jours de la Semaine. Pour les Auteurs de cette derniere Claſſe, je ne vois pas qu'ils ayent réglé juſqu'ici le rang qu'ils doivent tenir entr'eux.

En mon particulier, j'ai été ſi rigide à obſerver le cérémonial qui prévaut dans le Monde ſavant, que je n'ai jamais eu l'audace de prendre le pas ſur un Auteur de Brochures, juſqu'à ce que mes Feuilles volantes euſſent formé deux Volumes *in-octavo*. Alors je devançai non-ſeulement tous ces Ecrivains, mais tout Auteur de la *Grande-Bretagne*, qui n'avoit publié qu'un *octavo*. J'ai appris auſſi de mon Libraire, que ſix *octavos* ont toujours été regardés comme un juſte équivalent d'un *in-folio*; ce que je remarque à deſſein, parce que je ne voudrois pas que le Monde ſavant ſe ſcandaliſât, ſi après la publication d'une demi-douzaine de Volumes j'occupe la place qui m'eſt dûe en pareil cas. Lorſque mes forces diſperſées ſeront ainſi réunies, & qu'elles formeront enſemble des Corps réguliers, je me flate de faire aſſez bonne figure à leur tête.

Si ces réglemens, qui ont été reçus, de tems immémorial, dans la Répu-

blique des Lettres, furent d'abord établis pour encourager notre Manufacture de papier, c'est ce que je laisse à la discussion des autres. Je remarquerai seulement ici que tous nos Libraires & Imprimeurs prennent le pas les uns sur les autres, suivant la différence du mérite spécifié ci-dessus, qu'ont les Auteurs ausquels ils appartiennent.

Je viens à l'Article de la préséance, que la sagesse de nos Loix a établie entre les trois savantes Professions. Il seroit inutile de parler ici du rang qu'on alloue, dans chacune de ces Facultés, aux Docteurs, qui ne s'élevent pas si haut que nos Chevaliers, mais qui sont un dégré au-dessus de nos Ecuyers. Ceux-ci, qui forment un Corps d'ignorans & sans étude, sont aussi mis tous ensemble dans la même classe au-dessous des trois savantes Professions. Je destine cette remarque à plusieurs de nos Ecuyers campagnards, dont la lecture ne va pas jusqu'à celle de (*u*) *l'Etat présent de l'Angleterre*, & qui usurpent souvent une préséance qui ne leur est pas dûe par les Loix de leur pays. Leur manque de savoir, qui les a mis dans ce poste, peut excuser en quelque maniere leur mauvaise conduite à cet égard, & nos Professeurs devroient leur pardonner lorsqu'ils viennent à faillir sur cet Article, puisqu'ils sont dans un état d'ignorance, ou qu'ils ne savent pas distinguer, comme on s'exprime d'ordinaire, leur main droite d'avec leur main gauche.

Il y a une autre classe de personne qui sont au service & aux gages du Monde savant, qui se réglent en toute occasion par des Loix affectées à leurs Corps ; je veux dire les Acteurs & les Actrices. Par exemple, c'est un principe fixe & incontestable entr'eux, qu'un Acteur de Tragédie a toujours le pas sur un Comédien ; & tout le monde sait que le *Jean Potage*, qui nous fait rire, est toujours placé au bas bout de la table, & que, dans tout régal, il céde sans répugnance à la dignité de Brodequin. C'est aussi une maxime du Théatre, *une fois Roi, toujours Roi*. De-là vient qu'on trouveroit fort absurde que M. *Bullock*, malgré sa taille avantageuse & sa bonne mine, s'assit à la droite d'un Héros, quand même celui ci n'auroit que cinq pieds de haut. La même distinction est observée parmi les Actrices. Les Reines & les Héroines conservent leur rang en particulier, pendant que les Dames d'honneur & les femmes de chambre s'y tiennent dans le respect.

J'ajouterai seulement ici, que par la même raison, tous les Ecrivains de Tragédie comptent que c'est leur droit d'être assis, servis ou salués avant les Poëtes Comiques. Pour ceux qui s'exercent dans la Tragi-Comédie, ils prennent d'ordinaire leurs places entre les Auteurs de l'un ou de l'autre côté. Les Poëtes Tragiques & les Héroiques sont en dispute depuis long-tems sur la préséance. *Aristote* donnoit le pas aux premiers ; mais M. *Dryden* & plusieurs autres n'ont jamais voulu se soumettre à cette décision.

(*u*) Ouvrage composé d'abord en *Anglois* par le Docteur *Chamberlaine*, & ensuite en *Anglois*, & en *François* par *Guy Miece*.

Le

Les Ecrivains en ſtyle burleſque ont la même déférence pour les Auteurs Héroïques, que les Poëtes Comiques rendent à leurs mornes & graves freres qui s'adonnent à la Tragédie.

Par ce petit Recueil de Loix, l'ordre eſt conſervé, & la diſtinction maintenue dans toute la République des Lettres.

O.

CXLIV. DISCOURS.

Sic viſum Veneri; cui placet impares
Formas, atque animos ſub juga ahenea
Sævo mittere cum joco.

HOR. L. I. Ode XXXII. 10.

Vénus le veut ainſi, & ſe fait un plaiſir cruel de réunir ſous un joug d'airain des perſonnes qui ne ſauroient s'accorder.



L eſt aſſez ordinaire à ceux qui ont le plus turlupiné le Mariage d'entrer à la fin dans la Confrérie qu'ils ont tournée en ridicule, & de voir leurs traits piquans retomber ſur leurs têtes. Je n'ai preſque jamais connu un ennemi des femmes, qui tôt ou tard, n'ait eu ſujet de s'en repentir. Le Mariage, qui eſt une bénédiction pour un autre, devient à ſon égard un véritable ſupplice. M. *Congrêve*, dans ſa Comédie intitulée *le vieux Garçon*, nous le repréſente, avec beaucoup d'eſprit & d'enjouement, comme un exemple de cet ordre. En un mot, ceux qui ſe ſont le plus diſtingués par leurs railleries du beau ſexe en général, en font ſouvent amende honorable par le choix d'une des plus indignes créatures que l'on puiſſe trouver. *L'Hymen* ſe plaît à la vengeance, & il exerce la Loi du talion ſur ceux qui ſe moquent de ſes myſtéres.

Ceux qui ſe moquent du *Mariage* y tombent ſouvent eux-mêmes, & ſe rendent malheureux.

Mon ami M. *Honeycomb*, qui s'égayoit ſi bien à draper les femmes, dans deux de ſes Lettres, (*x*) que j'ai communiquées en dernier lieu au Public, leur en a fait une ample réparation par le Mariage qu'il vient de contracter avec la fille d'un de ſes Fermiers. Nous en eûmes la nouvelle à notre Cotterie par la derniere Poſte, & notre Juriſconſulte du *Temple* veut à tout prix qu'il ait épouſé une jeune Laitiere: Mais dans la Lettre qu'il m'a écrite là-deſſus, il donne à ſa démarche le plus beau tour qu'il lui eſt poſſible, & il nous inſinue une idée plus avantageuſe de ſa femme. J'avoue qu'à l'ouverture de ſa Lettre, lorſque je vis l'épithéte de *mon illuſtre ami*, au lieu de

(x) Voyez les *Diſc.* CXXVI. & CXXXI. de ce volume.

celle de *mon cher Spectateur*, dont il m'honoroit autrefois, & qu'il s'étoit signé au bas tout du long, je soupçonnai qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire. En un mot, le guai, le bruyant, le vain M. *Honeycomb*, qui en avoit conté à tous les bons Partis de la Ville pendant l'espace de plus de trente années consécutives, & qui se vantoit d'avoir reçu des faveurs de quelques Dames qu'il n'avoit jamais vûes, M. *Honeycomb*, dis-je, s'est enfin marié à une simple campagnarde du plus bas étage.

Sa Lettre nous offre le portrait d'un débauché converti. Le caractére du sage & de l'honnête époux y est mêlé avec celui du courtisan de la Ville, & il emprunte quelque relief de ces petits tours affectés qui ont souvent rendu la compagnie de mon ami assez agréable. Voyons ce qu'il dit lui-même pour se justifier.

Mon illustre ami,

Lettre de M. Honeycomb sur son mariage.

» Je ne doute pas que vous ne vous étonniez, avec mes autres amis, de » ce qu'après avoir passé trente années de suite au milieu de la fumée & des » galanteries de la Ville, je sois devenu tout d'un coup amoureux de la » vie champêtre. Si mon chien de Receveur ne s'étoit enfui sans régler les » comptes, je serois encore plongé dans le désordre, & dans les brouil- » lards qui s'élevent de votre charbon. Mais depuis mon retour forcé à la » campagne, je m'y plaît tant, que j'ai résolu d'y vivre & d'y mourir. » J'arpente tous les jours mes terres, & peu s'en faut que je ne remplisse » ma Lettre de zéphirs, de bocages, de fleurs, de prairies & de ruisseaux. » La simplicité des mœurs, dont je vous ai entendu parler si souvent, & » qui régne ici dans toute sa perfection, me charme au-delà de tout ce » qu'on peut concevoir. Pour vous en donner un exemple, je vous ap- » prendrai, & par votre moyen à toute la Cotterie, que je me suis marié » avec une fille d'un de mes Fermiers. Elle est née d'honnêtes gens, & » quoiqu'elle n'ait point de dot, elle est enrichie d'une grande vertu. La » douceur de son naturel, la simplicité de ses mœurs, la fraîcheur de son » teint, la tournure aisée de sa taille & sa bonne mine me charmoient toutes » les fois que je la voyois, & faisoient plus d'impression sur moi sous un habit » de grisette, que la plus belle femme de la Ville ou de la Cour vêtue de » brocard n'en avoit jamais fait. En un mot, elle est d'une trempe à me » donner un bon héritier ; & si par son moyen je ne puis laisser à mes » enfans ce qu'on appelle injustement les dons de la naissance, qui regar- » dent les titres d'honneur & un parentage noble, je me flate de leur pro- » curer les dons les plus réels & les plus estimables de la naissance, je veux » dire des corps robustes & vigoureux. Pour vos femmes du grand monde & » bien élevées, il seroit inutile de vous dire que je les connois. J'ai eu ma » part dans leurs bonnes graces ; mais rompons là-dessus. Je tâcherai de » vivre à l'avenir en honnête-homme, & de me gouverner en bon pere de » famille, je m'attirerai sans doute les railleries de la Ville, & l'on m'appli- » quera la Chanson, *l'ennemi du Mariage enfin s'est marié*, mais je suis prêt

» à les soutenir. J'ai turlupiné les autres en mon tems. Pour vous dire le » vrai, je voyois une si grosse foule de jeunes godelureaux & de petits Maî- » tres devenir à la mode, que mon poste dans les ruelles des Dames n'étoit » guére plus tenable. Ce n'est pas tout, une certaine roideur attaquoit mes » membres, & me privoit de cet air gentil que j'avois eu autrefois. D'ail- » leurs, je ne vous ferai plus aujourd'hui un mystére de mon âge ; il y a plus » de douze ans que j'en avois quarante-huit.

» Au reste, puisque ma retraite à la campagne laissera une place vacante » dans la Cotterie, je souhaiterois que vous la remplissiez de mon ami *Feu-* » *ardent*. Il a un grand fond de vivacité, & il connoît bien la Ville. Pour moi, » j'employerai tous mes efforts à vivre d'une maniere convenable à mon état, » en sage & prudent chef de famille, en bon mari & en tendre pere, si le cas » y échet, & à vous témoigner en toute occasion que je suis,

O.

» Votre très-humble serviteur & fidéle ami,

GUILLAUME HONEYCOMB.

CXLV. DISCOURS.

Qui mare & terras variisque mundum
Temperat horis :
Unde ni majus generatur ipso ;
Nec viget quicquam simile, aut secundum.

HOR. L. I. Ode XII. 15.

La Terre & la Mer sont soumises à ses volontés. C'est par sa Providence qu'une invariable vicissitude de Saisons conserve l'Univers. Aucun Dieu n'est au-dessus de lui, & aucun d'eux ne peut se vanter de lui être égal, non pas même d'en approcher.



SIMONIDE, interrogé par *Denis* le Tyran sur l'idée qu'on doit avoir de Dieu, le pria de lui accorder un jour entier pour y réfléchir. Après que ce jour fut expiré, il lui en demanda deux ; & ensuite au lieu de lui rendre réponse, il lui demandoit toujours le double du tems pour y bien penser. Plus cet homme, aussi bon Poëte que Philosophe, méditoit sur la nature de Dieu, plus il se voyoit engagé dans un labyrinthe où il se perdoit, & dont il ne trouvoit point d'issue.

Sur l'idée qu'on doit avoir de *Dieu*.

Si l'on examine l'idée que les Philosophes avoient de l'Etre suprême, par les lumieres de la raison, on verra qu'elle se réduit à ceci : qu'il posséde toutes les perfections d'un Etre spirituel ; mais comme nous n'avons point

d'idée de ces perfections, à moins qu'elles ne se découvrent dans nos ames, nous joignons à chacune le titre d'infini, & ce qui est une faculté dans l'esprit de l'homme devient un attribut de la Divinité. Notre existence est bornée au tems & au lieu, l'Etre suprême remplit tout de sa présence infinie, & habite dans l'éternité. Nous jouissons de quelque pouvoir & d'une légere connoissance, l'Etre suprême est tout puissant & connoît toutes choses. En un mot, toutes les perfections de nos ames réunies ensemble, avec le titre d'infini que nous y joignons par-dessus, forment l'idée que nous avons du souverain Monarque de l'Univers.

Quoique tout homme qui réfléchit puisse avoir fait cette remarque, je produirai à cette occasion l'autorité de M. *Locke*, qui s'exprime en ces termes: (*y*) *Si nous examinons*, dit-il, *l'idée que nous avons de cet Etre suprême & incompréhensible, nous trouverons que nous l'acquérons par la même voie, & que les* idées complexes *que nous avons de* Dieu *& des esprits purs, sont composées des* idées simples *que nous recevons de la* Réflexion. *Par exemple, après avoir formé, par la considération de ce que nous éprouvons en nous-mêmes, les idées d'*existence *& de* durée, *de* connoissance, *de* puissance, *de* plaisir, *de* bonheur, *& de plusieurs autres qualités & puissances, qu'il est plus avantageux d'avoir que de n'avoir pas, lorsque nous voulons former l'idée la plus convenable à l'Etre suprême, qu'il nous est possible d'imaginer, nous étendons chacune de ces idées par le moyen de celle que nous avons de l'*Infini, *& joignant toutes ces idées ensemble, nous formons notre idée complexe de* Dieu.

Il n'est pas impossible qu'il y ait une grande variété de perfections spirituelles, outre celles qui se trouvent dans nos ames, mais il est impossible que nous ayons l'idée d'aucune sorte de perfection, à moins qu'il n'y en ait quelque petit rayon & quelque légere semence en nous-même. Il faudroit donc pousser la témérité jusqu'à l'excès, si nous décidions que tous les attributs de l'Etre suprême se bornent à ceux que nous concevons dans son idée. On peut bien assurer une chose, que, s'il y a quelque sorte de perfection qui ne soit pas tracée dans nos ames, elle appartient à la nature divine dans toute son étendue.

Plusieurs grands Philosophes ont cru que l'ame séparée du corps peut avoir de nouvelles facultés, qu'elle ne sauroit mettre en usage durant cette vie; mais si ces facultés ne répondent point à des attributs de la nature divine qui nous sont inconnus, & qui nous fourniront dans la suite de nouveaux sujets de l'admirer & de le bénir, c'est ce que nous ignorons absolument. Nous devons acquiescer à ceci, comme je viens de le dire, que le souverain Maître de l'Univers jouit de toutes les perfections possibles, soit à l'égard de l'espéce ou du dégré, pour m'exprimer selon notre maniére de concevoir les choses. J'ajoûterai, qu'après avoir poussé notre idée de l'Etre infini aussi haut que l'esprit humain est capable de s'élever, elle sera toujours infiniment au-dessous

---

(*y*) Voyez son *Essai sur l'Entendement Humain*, traduit par M. *Coste*, p. 241. §. 33. sec. Ed. d'Amst. 1729.

de ce qu'il est en lui-même. *Sa grandeur ne connoît point de bornes :* La plus exaltée de ses créatures ne peut la sonder, & il n'y a que lui seul qui se puisse comprendre.

Les réflexions de *Jesus* fils de *Sirach*, envisagées sous cette vûe, sont très-justes & bien sublimes. (z) *Il a fait*, dit-il, *que tout tend à sa fin par un ordre stable, & sa parole régle toutes choses. Nous multiplierons les discours, & les paroles nous manqueront ; mais l'abregé de tout ce qui se peut dire est qu'il est l'ame de tout. Que pouvons-nous dire pour relever sa gloire ? Car le Tout-puissant est au-dessus de tous ses ouvrages. Le Seigneur est terrible, il est souverainement grand, & sa puissance est merveilleuse. Portez la gloire du Seigneur le plus haut que vous pourrez, elle éclatera au-dessus, (& sa magnificence ne peut être assez admirée.) Vous, qui bénissez le Seigneur, relevez sa grandeur autant que vous pourrez ; car il est au-dessus de toutes louanges. En relevant sa grandeur, fortifiez-vous de plus en plus : car vous ne comprendrez jamais ce qu'il est. Qui le pourra voir & le représenter* tel qu'il est ? *Qui dira sa grandeur selon qu'elle est dès le commencement ? Beaucoup de ses ouvrages nous sont cachés qui sont plus grands que ceux que nous connoissons ; car nous n'en voyons qu'un petit nombre.*

Je n'ai parlé jusques-ici de l'Etre suprême que suivant les lumieres de la raison & de la Philosophie. Si nous voulons approfondir toutes les merveilles de sa miséricorde, il faut avoir recours à la révélation, qui nous le représente, non seulement comme un Etre environné de gloire & d'une puissance infinie, mais comme plein de bonté & de justice dans ses dispensations envers le genre humain. Ceci est à la portée de tout le monde, & quoi qu'on ne puisse trop méditer là-dessus, je me bornerai au respect & à l'adoration que toutes ses créatures lui doivent. Pour nous en former une sainte habitude, nous devrions souvent le rappeller dans nos esprits, & nous humilier en sa présence, à la vûe de notre indignité & de ses adorables perfections. Un tel respect gravé dans le cœur est une sorte de priére continuelle, & fait partie du service raisonnable que l'ame doit à celui qui l'a créée.

Cette habitude étoufferoit en nous jusqu'aux moindres sémences d'orgueil & de veine gloire, qui s'élevent dans l'esprit de ceux, dont les pensées roulent plutôt sur les avantages qu'ils ont au-dessus de leurs semblables, que sur la distance infinie qu'il y a entr'eux & le souverain modéle de toute perfection. Elle exciteroit d'ailleurs nos désirs & nos efforts pour nous unir à lui par tout les actes que la Religion & la Vertu nous prescrivent. En particulier cet hommage constant que nous rendrions à l'Etre suprême, banniroit du milieu de nous la malheureuse coutume qu'on y a d'employer son nom à tort & à travers, & dans les occasions les plus frivoles.

Ceci me rappelle un excellent (a) Sermon prononcé aux funérailles d'un

(z) *Ecclesiastique*, chap. XLIII. 28. 36. suivant la traduction de M. *de Sacy*.

(a) Feu M. *Burnet*, Evêque de *Salisbury*, est l'Auteur de cette Oraison funebre, & le Gentilhomme, qu'elle regarde, étoit le fameux M. *Robert Boyle*. Voyez ce que M. *Ricotier* en a dit dans l'Avertissement qu'il a mis à la tête de sa Traduction du Livre du Docteur *Clarke*, intitulé, *de l'Existence & des Attributs de Dieu*, &c. impr. à *Amsterdam*, chez *J. F. Bernard* en 1717. & pour la seconde fois en 1727. avec des corrections & des augmentations. On le trouve aussi chez les *Wetstein* & *Smith*. Voyez pag. XIV. XV. &c.

Gentilhomme qui faisoit honneur à sa patrie, & qui a été un des plus actifs, aussi bien qu'un des plus heureux Observateurs des ouvrages de la nature qu'il y ait jamais eu dans notre Isle. Voici de quelle maniére le Prédicateur y parle de ce Philosophe Chrétien. » Je n'ai connu personne de ma vie, *dit-il*, qui eût » une si profonde vénération pour le souverain Monarque de l'Univers. Il ne » prononçoit jamais le Nom de Dieu, sans faire une petite pause dans son » discours, & il étoit si exact à cet égard, qu'un de ses bons amis, qui l'avoit » fréquenté plus de vingt années de suite m'a dit qu'il ne se souvient pas de » l'y avoir jamais vû manquer une seule fois.

Tout le monde sait la vénération que les *Juifs* avoient pour un Nom si grand, si saint & si admirable. Ils ne vouloient pas même souffrir qu'il entrât dans leurs discours de piété. Que peut-on donc penser de ceux qui employent un Nom si auguste & si redoutable au milieu de la colére ou de la joie, & lorsqu'ils sont animés des passions les plus impertinentes ? Que dira-t-on de ceux qui l'admettent dans les questions & les assévérations les plus familiéres, dans les Discours & les Ouvrages les plus badins & les plus enjoués ; pour ne rien dire de ceux qui le profanent par des sermens diaboliques & des parjures abominables ? Ce seroit insulter la raison que de vouloir dépeindre l'horreur & l'infâmie d'une telle pratique. Il suffit de la nommer, pour en convaincre tous ceux en qui les lumiéres de la Nature ne sont pas absolument éteintes, & ausquels il reste encore quelque principe de Religion.

O.

CXLVI. DISCOURS.

Imò duas dabo, inquit ille adolescens, una si parum est :
Et si duarum pœnitebit, inquit, addentur duæ.

PLAUT. Stich. act. IV. Sc. I. 44.

S'il n'en a pas assez d'une, a dit ce jeune Homme, je lui en donnerai deux; & si deux ne lui suffissent pas, j'y en ajouterai deux autres.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'un jeune Homme, qui se plaint de ce que ses parens le veulent marier avec toute autre qu'avec sa Maîtresse.



» VOUS nous avez donné de très-bons *Discours* sur cette cruelle » & dénaturée coutume des peres & des meres, qui obligent » leurs enfans de se marier contre leur inclination. Sans une plus » longue préface, je vous exposerai mon cas à cet égard, & je » vous en laisserai le juge. Mon pere & ma mere, qui sont déja avancés » en âge, souhaiteroient fort de me voir établi, comme ils parlent, moi » qui suis leur fils aîné. Je ne le souhaite pas moins qu'eux ; mais le mal- » heur est que je dois m'établir à leur fantaisie & non pas à la mienne. » C'est là-dessus qu'ils me tourmentent tous les jours, parce que je n'ai pû

» aimer jusqu'ici, malgré moi & mes dents, une des filles d'un Gentilhomme » de notre voisinage, qui en a quatre, dont, par un excès de leur générosité, ils veulent bien me donner le choix. *Janot*, me dit mon pere, *Mademoiselle* Cato *est une fille de mérite*. Cela est vrai, Monsieur ; mais elle est un peu » trop âgée pour moi. *Mon fils, elle n'en sera que d'autant plus discrete & bonne » ménagere*. Ensuite ma mere vient à la charge, *Est-ce que Mlle* Babet *n'est pas » d'une grande beauté ?* Oui, Madame ; mais elle n'a point de conversation, je » je ne lui trouve ni feu, ni agrément, ni esprit dans le discours, non plus que » dans la mine. *Je l'avoue, mon fils ; & c'est pour cela même qu'elle sera d'une humeur aisée, douce, obligeante & traitable*. Après avoir essuyé cet assaut, une » vieille tante, qui est du nombre de ces bonnes femmes qui lisent des Comédies avec les lunettes sur le nez, vient m'en livrer un autre, & me dire, *mon » neveu, que pensez-vous de la grande Mlle* Dorothée ? Ce que j'en pense vraiment, je crois qu'elle est haute de six pieds & deux pouces. *Bon, voilà, qui va » bien, vous en raillerez tant qu'il vous plaira ; mais une taille avantageuse donne un air noble & majestueux. Allons ; laissez-moi faire*, dit enfin une de mes » cousines qui demeure dans la maison, *je lui trouverai bien ce qu'il lui faut : » vous ne pensez pas à la jolie Mlle* Fanchon. *Qu'en dites-vous, mon cher Cousin ! » Elle ne peut que vous plaire*. Ah ! ma chere cousine, je suis votre très-humble serviteur ; il lui manque tout juste ce que sa sœur aînée a de trop. *Fort » bien*, réplique-t-elle, *Monsieur le délicat ? Vous n'avez que vingt-deux ans » passés, & dans six mois, Mlle* Fanchon *entrera dans sa treiziéme : de sorte » qu'elle peut apprendre tout ce que l'on voudra. D'ailleurs elle sera si obéïssante ; » peut-être qu'elle pleurera de tems en tems, mais elle ne sera jamais en colere*. » C'est ainsi que l'on dispose de moi dans une affaire, où je suis plus intéressé que personne. Lors même qu'il m'arrive de parler avec éloge de » quelque jeune Demoiselle, on ne manque pas de me dire d'abord que l'une » ou l'autre de ces quatre sœurs a les mêmes bonnes qualités. Vous voyez par » ce petit échantillon, M. le *Spectateur*, que je dois mener une vie bien » agréable. Quoiqu'il en soit, je vous avouerai de bonne foi, qu'il y a » déja trois ans passés que je suis éperduement amoureux d'une jeune Demoiselle, que je nommerai, s'il vous plaît, *la Mirabel*. Je l'ai souvent » proposée à mon pere & à ma mere avec tout le respect d'un fils obéissant ; » mais avec toute l'impatience d'un homme qui est charmé de l'objet qu'il aime. » Je vous prie, Monsieur, de penser à ces trois années. Quelles inquiétudes » accablantes ne dois-je pas avoir essuyé ? A quel triste & déplorable état n'ai-je pas été réduit durant un espace de trois longues années accomplies ; ah ! » c'est-là ce qui me désole. L'air, l'esprit & l'humeur de *la Mirabel* surpassent » tout ce que l'imagination la plus vive & la plus délicate en peut concevoir ; » & quoique vous passiez pour un juge très-expert de la beauté, de la vertu » & de la politesse, entre tous les caracteres de vos Dames illustres, il n'y en » a pas un seul qui soit préférable au sien. En un mot, on ne peut lui reprocher qu'une double injustice, si tant est qu'elle en puisse commettre quelqu'une à mon égard ; je veux dire qu'elle n'est pas moins aveugle pour mes » défauts, que pour ses bonnes qualités. Je suis, *&c.*

TRISTAN LE FERU.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une jeune Demoiselle engagée dans un Coche public avec des insolens, qui ne lui dirent que des obscénités.

» Lorsque vous avez censuré nos jeunes étourdis qui se piquent de faire les » Cochers dans la Ville & à la Campagne, je souhaiterois que vous eussiez » employé quelques-uns de ces momens à examiner ce qui se passe dans l'inté- » rieur de ces voitures. Je sai bien que j'ai souffert ma bonne part de l'inso- » lence & de la brutalité de quelques-uns de ces Messieurs, avec qui je me suis » trouvée en dernier lieu dans un coche qui alloit d'*Essex* à *Londres*. Je ne dou- » te pas même qu'après avoir entendu ma relation, vous ne conveniez avec » moi qu'il y en a plusieurs de ceux qui se disent Gentilshommes qui ne de- » vroient jamais avoir d'autre place que celle du Cocher. Elevée dès mon en- » fance dans la modestie & dans la vertu, je n'ai rien oublié, quoiqu'assez » jeune, pour maintenir ce caractere; mais Lundi dernier il y eut huit jours » que je revins par malheur en Ville. Je ne fus pas plutôt dans le carrosse, » que deux inconnus, habillés en Gentilshommes, m'attaquerent de la ma- » niere du monde la plus indigne, & me tinrent des discours si abominables, » que je n'oserois vous les répéter, & qu'ainsi je n'aurois pas dû entendre. » Il n'y avoit que la briéveté du voyage qui pût me consoler. Imaginez- » vous, Monsieur, quelle persécution ce doit être pour un caractere chaste & » vertueux, & afin que vous puissiez traiter ce sujet d'une maniere aussi » vive qu'il le demande, représentez-vous votre femme ou votre fille, si » vous avez l'une ou l'autre, en pareil cas, & jugez du châtiment que méri- » teroient de tels dragons. L'un d'eux, qui se disoit Capitaine, ne nous entre- » tint durant toute la route, que de questions fades & ridicules, ou de chan- » sons obscénes. Prête à créver de dépit & de honte, je blâmois la nature de ce » qu'elle ne nous avoit pas accordé les moyens de fermer nos oreilles aussi ai- » sément que nos yeux. Mais n'étoit-ce pas une espéce d'enlevement? Pour- » quoi faut-il qu'il y ait des complices à cet égard plutôt que dans le meurtre? » Pourquoi est-ce que toute personne qui insulte la chasteté ne souffriroit pas la » mort? Je suis bien persuadée que ces diables incarnés la méritoient avec jus- » tice. Pouvez-vous trouver une plus belle occasion pour signaler votre zéle? Si » vous ne l'embrassez pas avec ardeur, sachez que je ne lirai plus vos *Discours*. » Est-ce que tout impertinent aura le privilége de me tourmenter dans un co- » che, où je paye ma place aussi bien que lui? Regardez-nous, s'il vous plaît, » réduites à ce cruel état, comme le sexe le plus foible, qui n'a rien pour se dé- » fendre, & je crois qu'il n'est pas moins indigne d'un Gentilhomme d'appeller » une femme en duel, que de dire des obscénités en sa présence, sur-tout lors- » qu'elle ne peut se retirer.

» Permettez-moi de vous raconter ici une avanture, que vous tournerez, s'il » vous plaît, à votre maniere, afin qu'elle puisse mieux soutenir la vûe du Pu- » blic. J'ai connu un Gentilhomme, qui avoit très-bonne opinion des Officiers » de l'Armée, & qui un jour en invita dix ou douze à souper chez lui. Il pria » en même tems deux ou trois de ses amis, qui étoient fort prévenus contre les » gens de cette profession, & qui censuroient beaucoup leurs mauvaises

mœurs.

» mœurs. Un des principaux Officiers y amena deux jeunes Capitaines de » son Régiment, qui venoit de prendre le parti des armes, & qui ne furent » pas plutôt à table, qu'ils se mirent à boire des santés infâmes, & à tenir » les discours les plus impudiques. Leur Hôte, aussi confus qu'il se peut, & » chagrin de voir l'embarras de ses amis, pria la compagnie de ne trouver » pas mauvais qu'il leur apprit une avanture arrivée à un homme illustre, » à un certain M. *Locke*, dont vous parlez souvent vous-méme. (*b*) Ce Phi- » losophe, leur dit-il, fut prié un jour à dîner avec les Seigneurs *Hally-* » *fax*, *Anglesey*, & *Shafsbury*, trois des plus beaux génies qu'il y eut alors en » *Angleterre*. Aussitôt après le repas, on se mit à jouer aux cartes, & à se livrer » aux différentes passions que le bon & le mauvais succès ont accoutumé de » produire dans le jeu. M. *Locke*, ennuyé de voir un pareil exercice, se re- » tira vers une fenêtre, où il s'amusa quelque tems à écrire sur une feuille de » papier. Mylord *Anglesey*, qui s'en apperçut à la fin, lui demanda ce qu'il » écrivoit. *Mylord*, lui répondit M. *Locke*, *le plaisir & l'avantage que je me* » *flattois de trouver aujourd'hui dans la conversation des plus grands hommes du* » *siécle, m'a presque empêché de fermer l'œil de toute la nuit passée, & je viens* » *d'écrire ce qui s'est dit depuis une heure ou deux.* Sensible à cette raillerie, ils » furent bien aise de composer avec lui, & de jetter leurs cartes dans le feu, » s'il y abandonnoit son petit recueil; & là-dessus ils lierent une conversa- » tion digne de leurs talens. Vous ne devineriez peut-être pas, si je ne vous » le disois, que ce récit approuvé des Officiers supérieurs, eut une telle in- » fluence sur les deux jeunes Capitaines, que, couvert de honte & de con- » fusion, ils se retirerent d'abord. Du reste, s'il vous paroît trop long, & » qu'il soit de votre goût, vous n'avez qu'à l'abréger, ou en faire tout ce qu'il » vous plaira, mais il me semble qu'il renferme une bonne moralité.

» Ce n'est pas tout, Monsieur, j'ai oui dire que vous êtes aussi habile » Machiniste que célébre Spectateur. Je vous prie donc très-humblement » de vouloir inventer quelque sorte de cadenat, & d'accorder un plein pou- » voir signé de votre main & cacheté de votre sceau, à toutes les personnes » modestes, soit hommes ou femmes, de l'appliquer à la bouche de tous » les impertinens de l'ordre de ceux dont je viens de vous entretenir. Je » souhaiterois d'ailleurs que publiassiez un Edit, par lequel il fut enjoint à » toute personne modeste, qui ne voudroit pas perdre contenance, de ne » pas se hasarder, après un certain jour fixe, à voyager sans avoir un de ces » cadenats dans la poche. Il me semble qu'un de vos *Discours* un peu sévere » là-dessus pourroit bien tenir lieu d'un pareil cadenat; mais il faudroit en mar- » quer le prix au bas 2 s, avec le nom du Libraire qui le débiteroit, & y don- » ner pour avis que lorsqu'une personne se rendra coupable d'un tel crime, » la partie lézée aura droit de lui produire cette piéce, & d'en faire la lecture » à haute voix devant toute la compagnie. Le criminel seroit bien endurci,

(*b*) Voyez de quelle maniere M. *Leclerc* a rapporté ce fait dans sa *Bibliothéque choisie*, Tome VI. page 357.

» s'il pouvoit résister à une telle réprimande, & si elle ne suffit pas, vous » n'avez qu'à ordonner toute autre punition que vous jugerez convenable. » Je suis, &c.

T. MAR. CHASTELAIN.

CXLVII. DISCOURS.

Rarus enim fermè sensus communis in illâ
Fortunâ. ——— ——— ——— ——— ———

JUV. Sat. VIII. 73.

Il est fort rare qu'on conserve le Sens commun dans une si haute fortune.

M. le SPECTATEUR.

Lettre de Mle. Riche sur la sotte complaisance qu'on a pour les Filles de qualité & en particulier pour les belles & les riches.

» JE n'ai que dix-neuf ans, je suis fille unique d'un pere & d'une » mere fort riches, & l'on m'a traitée jusqu'ici avec une indulgence » qui n'a pas trop favorisé mon éducation. J'ai peut-être une » envie extraordinaire d'apprendre ce qui est convenable à mon » sexe, à ma qualité; mais la dispute à mon égard, d'aussi loin que je puis » me souvenir, a toujours été de savoir, s'il étoit à propos, que l'enfant fît » ou ne fît pas telle chose? Si telle ou telle nourriture étoit la plus saine pour » la jeune Demoiselle, ce mets ne valoit rien pour ma taille, cet autre pour » mon teint, & ce troisiéme pour mes yeux. J'ose vous dire, sans aucune » exagération, que, depuis l'age de dix ans, je ne sache pas avoir jamais » touché la terre avec mes pieds: un carrosse ou une chaise à porteurs ont » toujours servis à me faire passer d'un lieu à un autre. Tous ceux qui se mê- » loient de m'instruire prônoient par tout les jolies choses que je disois, & la » maniere sensée dont je m'étois conduite en telle & telle occasion. Voilà quel » a été mon sort jusqu'à l'âge de quinze ans, & depuis cet âge, on n'en a » pas mieux usé à mon égard, quoiqu'on ait pris un autre tour. Je suis de- » venue si terrible, ne vous en déplaise, que tout homme qui me parle, » risque de perdre sa liberté. Il y en a plusieurs qui ont de l'esprit & du » savoir qui se rendent chez nous, & lorsque je me trouve en si bonne » compagnie, je me plais à leur faire diverses questions; mais, au lieu de » m'y répondre, on me dit je ne sai quoi sur mes yeux brillans. Il semble, » Monsieur, qu'on ait inventé un langage exprès pour entretenir les femmes; » & il n'y a que le petit nombre de ceux qui ont véritablement ce qu'on doit » appeller une bonne éducation, & que je ne trouve guéres en mon che- » min, qui nous puisse parler sans flatter notre sexe. Entre la plûpart de ceux » qui se qualifient Gentilshommes, il m'est impossible d'ouvrir la bouche sur » aucun sujet, sans exciter l'un ou l'autre à me dire, *Oh! un tel Gentilhomme*,

» *qui est si bien tourné, doit savoir à fond tout ce que vous demandez ; il n'y » a personne qui ne se fasse un vrai plaisir de vous instruire là-dessus.* En un » mot, je suis d'une si grande beauté, que je tue tous ceux qui m'appro- » chent, si habile, que je n'ai besoin d'aucune instruction ; & si bien éle- » vée, qu'on me traite comme une innocente, puisqu'on ne daigne pas » me répondre sur le pied d'amie, ou de simple connoissance. Ayez la bon- » té, Monsieur, d'avoir égard au déplorable état où nous autres beautés & » riches partis nous voyons exposés, & de ne permettre pas qu'on nous fasse » tourner la cervelle par des flatteries indignes.

» J'ai une femme de chambre qui est adonnée à ce malheureux mêtier, » & qui l'exerce avec beaucoup d'art. Je me divertissois d'abord de certaines » absurdités dont elle accompagnoit tous ses éloges. Elle me disoit quel- » quefois, suivant le style de sa Province, qu'il n'y avoit personne qui ne » reconnut que sa jeune Dame étoit émaillée du plus beau rouge & du plus » beau blanc que l'on puisse voir au monde. Elle ajoutoit une autre fois » que j'avois tout l'air d'une certaine *Babet Dobson* de son Village, qui fut » cause que le Meunier se pendit, & qu'ensuite il hanta un camp, où ils » avoient accoutumé de se promener ensemble. Avec tout cela, cette fine » mouche peut faire tomber des lettres sous mes yeux, glisser un billet dans » l'un de mes gands, & me soutenir en face qu'elle ne sait rien de tout ce » manége. Depuis mes plus tendres années jusqu'à ce jour, je ne sache pas » que personne en ait jamais usé envers moi comme il auroit dû ; & si je ne » m'étois appliquée à la lecture de quelques bons Livres qui me plaisent, il ne » me resteroit pas aujourd'hui une étincelle de sens commun. Ne seroit-il » pas digne de vous de fixer des régles pour nous diriger en tel cas, & d'avertir » le Public que nous autres belles attendons, aussi bien que les autres, qu'on » nous réponde clairement & avec franchise ? Pourquoi faut-il, Monsieur, » que je sois déroutée dans toutes mes actions, parce que j'ai bon air & le » teint beau, & que je suis dans la fleur de ma jeunesse ? Pourquoi faut-il » qu'on me donne de fausses idées du bien & du mal, par cela seul que je » posséde les avantages de la beauté & de la fortune, comme si c'étoit un » crime ? En vérité, Monsieur, l'hommage ridicule que nous rendent les » personnes dont je viens de vous parler, joint au peu de soin qu'on prend » de notre éducation, ne peut que nous exposer à l'ignorance & à l'orgueil, » si ce n'est pas même au vice. Je soûmets très-humblement à vos sages » réflexions tout ce que vous venez de lire, & je suis, *&c.*

CHARLOTTE RICHE.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'un Epicier amoureux.

» J'étois un riche Epicier de la Ville, & aussi heureux que diligent ; mais je » n'étois pas marié, & vous savez qu'il y a des femmes. J'aurois bien sou- » haité qu'une en particulier, qui venoit à ma boutique, voulût être la mien-

» ne, mais je craignois qu'elle n'y consentiroit jamais. Cependant pour » réussir à lui faire ma cour, je lui vendois à meilleur marché que je n'a- » chetois dans l'espérance d'acheter à meilleur marché que je ne vendois. » Vous ne devez pas douter qu'elle ne revînt souvent elle-même, qu'elle » ne me procurât plusieurs chalands au prix que je lui donnois mes denrées, » & qu'elle ne crût me rendre un bon office. Vous ne douterez pas non plus » que ce ne fut-là un merveilleux négoce, & qui ne dût bien m'enrichir. » En un mot, j'étois sur le point de faire banqueroute, lorsque je lui déclarai » mon amour, & qu'elle me répondit qu'elle étoit mariée. Il me restoit alors » tout juste de quoi ne pas mourir de faim, & je compte aujourd'hui de » rétablir ma fortune par la perte de tous ces chalands. Je suis, &c.

JEREMIE ACTIONNAIRE.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une Idole de Caffé sur un Avocat qui lui en contoit.

» Je suis du nombre de ces Idoles (*c*), dont il vous a plû de parler dans » un de vos *Discours*, & j'ai ma niche dans le réduit d'un caffé. Il seroit » inutile de vous dire les égards que je dois avoir pour nos chalands, & les » importunités que j'en souffre. Mais il y en a un sur tout qui me serre » d'aussi près que les *François* serroient *Bouchain*. Sa gravité le rend fort » circonspect, & il fait ses approches avec toute la régularité d'un habile » Ingénieur. Vous ne devez pas douter de son éloquence, puisqu'il est » Avocat, & comme il n'a guéres occasion de l'employer à *Westminster*, il en » a d'autant plus pour me régaler moi-même.

» Que peut donc faire une pauvre créature fragile ? Je suis bien disposée à » me rendre; mais il voudroit que ce fût à discrétion, & moi je voudrois » que ce fût avec discrétion. D'ailleurs, pendant que nous parlementons » ainsi l'un & l'autre, nous négligeons nos intérêts réciproques. A mesure » que son attaque se renforce, mon thé s'affoiblit; & lorsqu'il s'amuse à » plaider à mon Barreau, il n'y a personne qui le vienne consulter que des » misérables qui le payent d'un grand-merci. Conseillez-lui, mon cher » Monsieur, de n'insister pas sur de rudes conditions, & de ne pas contre- » dire, par ses desirs déréglés, l'heureuse physionomie de son visage. Si nous » étions d'accord, nous pourrions nous fixer à quelque chose, aussi-tôt que » nous aurions déterminé quel parti nous seroit le plus avantageux, ou de » consulter à la maison, ou de tenir Caffé, ou de plaider à *Westminster*. » Je suis, &c.

T. LUCINDE PARLEMENTIER.

(*c*) Voyez Tome I. pag. 201. &c.

CXLVIII. DISCOURS.

Spem longam reseces : ——— ——— ———

HOR. L. I. Ode XI. 7.

Renoncez à des espérances qui s'étendent trop loin.



'AI déja traité dans un de mes Discours (*d*), de l'espérance en général ; celui-ci roulera sur l'espérance vaine & ridicule à l'égard des biens temporels, qui est une source inépuisable de chagrin & de calamités dans la vie humaine.

Réflexion sur les vaines *Espérances* des hommes à l'égard des Biens temporels.

Horace inculque souvent ce précepte, que nous ne devons former ici bas aucune espérance trop vaste, ni pour une trop longue durée. La brièveté & l'incertitude de la vie rend une telle espérance vaine & déraisonnable. Le tombeau est caché entre nous & l'objet après lequel nous courons : si un homme vit assez long-tems pour jouir d'un bien qu'il souhaite avec ardeur, il y en a dix milles qui sont fauchés au milieu de leur poursuite.

Il arrive encore malheureusement, qu'une espérance ne meurt pas plutôt en nous, qu'une autre lui succéde & s'éleve à sa place. Nous nous imaginons que nous serions heureux & contens si nous pouvions obtenir tels ou tels avantages ; mais soit à cause de leur vuide, ou de l'inquiétude naturelle de nos esprits, nous ne sommes pas plutôt arrivés à ce but, que nous étendons nos espérances à une autre. Nous trouvons toujours de nouvelles scènes & d'agréables perspectives au-delà de celles qui nous paroissoient de loin & qui terminoient d'abord notre vûe.

Les conséquences qui naissent de ces réflexions se réduisent à celles-ci, que nous devons prendre garde que nos espérances n'aillent pas trop loin ; que nous devons bien connoître les objets où elles tendent, pour savoir s'ils sont d'une telle nature qu'ils puissent raisonnablement nous procurer le fruit que nous attendons de leur jouissance, & s'ils sont tels que nous soyons presque sûrs de les obtenir, en cas que notre vie s'étende jusques-là. Si nous espérons des choses trop éloignées par rapport à la brièveté de nos jours, il peut arriver que la mort nous enlevera au milieu de notre course après elle. Si nous espérons des choses, dont nous n'avons pas bien examiné la valeur, notre mortification sera plus grande que le plaisir qui nous reviendra de leur jouissance. Si nous espérons ce qui n'est pas en notre pouvoir d'obtenir, nous agissons & nous pensons en vain, & nous rendons la vie un songe plus réel encore qu'elle n'est en effet.

(*d*) C'est le CIX. de ce Volume.

La plûpart des malheurs & des infortunes de la vie, doivent leur origine au peu de soin qu'on a d'examiner l'un ou l'autre de ces articles. Ce sont les écueils où les amans fougueux échouent tous les jours, & sur lesquels le banqueroutier, le politique, le chimiste & l'homme à projets ont fait naufrage dans tous les siécles. Ceux qui ont l'imagination vive & l'esprit ambitieux négligent d'ordinaire les biens de la fortune qui sont à leur portée, & courent après quelque chose qui brille de loin à leur vûe; ils renoncent à un bonheur solide & réel, pour ce qui est éclatant & chimérique; en un mot ils méprisent un bien qu'ils peuvent acquérir pour un autre qui sera toujours hors de leur portée. L'espérance bâtit ses projets sur une longue vie; elle court après certains points fixes & imaginaires de bonheur; elle embrasse des impossibilités; & par ce moyen elle plonge souvent les hommes dans la misere, la ruine & la honte.

Ce que je viens de dire peut servir de moralité à un conte *Arabe*, que M. *Galland* a traduit en *François* avec plusieurs autres. Il y a une simplicité si naturelle, quoiqu'extravagante, que je ne doute pas que mes Lecteurs n'y trouvent autant de plaisir que j'y en ai trouvé moi-même, & que, s'ils viennent à réfléchir sur les agréables chiméres dont l'espérance les a quelquefois répus, ils ne se croyent cousins germains du Verrier *Persan*.

» (e) Alnaschar, *à ce que nous dit le Conte*, fut un vrai paresseux durant » la vie de son pere; mais à sa mort, il n'en eut pas plutôt hérité de » cent drachmes d'argent, qu'il les employa en verres, en bouteilles, & » autres piéces de verrerie, qu'il acheta d'un Marchand en gros. Il mit le » tout dans un panier à jour, & loua une fort petite boutique, où il s'assit, » le panier devant lui & le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on » vînt acheter de sa marchandise. Dans cette attitude, les yeux attachés sur » son panier, il se mit à rêver, & dans sa rêverie il prononça les paroles » suivantes assez haut pour être entendu d'un Tailleur qu'il avoit pour son » voisin: *Ce panier*, dit-il, *me coute cent drachmes, & c'est tout ce que j'ai » au monde. J'en ferai bien deux cens drachmes à le vendre en détail, & de ces » deux cens drachmes, que j'employeroit encore en verreries, j'en ferai quatre cens. » A continuer ainsi, j'amasserai à la longue quatre mille drachmes. De quatre » mille drachmes, j'irai aisement jusqu'à huit mille. Quand j'en aurai dix mille, » j'abandonnerai aussi tôt la verrerie pour me faire jouaillier. Je ferai commerce » de diamans, de perles & de toute sorte de pierreries. Possédant alors des » richesses à souhait, j'achetterai une belle maison, de grandes terres, des escla-» ves, des eunuques, des chevaux; je ferai bonne chere & du bruit dans* le monde. » *Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la Ville de joueurs d'ins-» trumens, de danseurs & de danseuses. Je n'en demeurerai pas-là, & j'amas-» serai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille drachmes. Lorsque je me verrai » riche de cent mille drachmes, je m'estimerai autant qu'un Prince, & j'envoyerai*

(e) Voyez *les mille & une Nuit*, *Contes Arabes*, &c. Tome V. pag. 80. &c. Edit. de la *Haye* en 1706. & se trouve à *Amsterdam* chez les *Wetstein* & *Smith*.

» *demander en mariage la fille du grand Visir, en faisant représenter à ce » Ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse, » de l'esprit & de toutes les autres qualités de sa fille, & enfin je lui donnerai » mille piéces d'or pour la premiere nuit de nos nôces. Si le Visir étoit assez » mal-honnête pour me refuser sa fille, ce qui ne sauroit arriver : j'irois l'enlever » à sa barbe, & l'ameneroit malgré lui chez moi.*

» *D'abord que j'aurai épousé la fille du Grand Visir, je lui acheterai dix eunu- » ques noirs des plus jeunes & des mieux faits. Je m'habillerai comme un Prince; » & monté sur un beau cheval, qui aura une selle de fin or, avec une housse d'é- » toffe d'or relevée de diamans & de perles; j'irai par la Ville accompagné d'escla- » ves devant & derriere moi, & me rendrai à l'Hôtel du Visir aux yeux des » grands & des petits, qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le » Visir au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangés en deux » files à droite & à gauche; & le Grand Visir, en me recevant comme son Gen- » dre, me cédera sa place & se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'hon- » neur. Si cela arrive comme je l'espere, deux de mes gens auront chacun une » bourse de mille piéces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, & » la lui présentant :* Voilà, *lui dirai-je,* les mille pieces d'or que j'ai promises » pour la premiere nuit de mon mariage, *& lui offrant l'autre :* Tenez, *ajou- » terai-je,* je vous en donne encore autant, pour vous marquer que je suis » homme de parole, & que je donne plus que je ne promets. *Après une action » comme celle-là, on ne parlera dans le monde que de ma générosité.*

» *Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'envoyera quelque » Officier pour me complimenter sur la visite que j'aurai faite au Visir son pere; » j'honorerai l'Officier d'une belle robe, & le renvoyerai avec un riche présent. Si » elle s'avise de m'en envoyer un, je ne l'accepterai pas, & je congédierai le porteur. » Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement pour quelque cause que ce » soit, que je n'en sois averti; & quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une » maniere qui lui imprimera du respect pour moi. Lorsque je me retirerai le soir » avec elle, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave sans » tourner la tête à droite & à gauche : Je parlerai peu; & pendant que ma femme, » belle comme la pleine Lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, » je ne ferai pas semblant de la voir. Ses Femmes, qui seront autour d'elle, me » diront :* Notre cher Seigneur & Maître, voilà votre épouse, votre humble ser- » vante devant vous : elle attend que vous la caressiez, & elle est bien mortifiée » de ce que vous ne daignez pas seulement la regarder. Elle est fatiguée d'ê- » tre si long-tems debout; dites-lui au moins de s'asseoir. *Mais je serai inexo- » rable à leurs prieres; je lui tournerai le dos toute la nuit, & je ne lui dirai pas » un seul mot. Le lendemain elle ne manquera pas de se plaindre de mes airs mé- » prisans & de mon orgueil à sa mere, & j'en aurai la joie au cœur. Sa mere vien- » dra me trouver, me baisera les mains avec respect, & me dira :* Seigneur, je » vous supplie de ne pas dédaigner de regarder ma Fille & de vous appro- » cher d'elle. Je vous assure qu'elle ne cherche qu'à vous plaire, & qu'elle » vous aime de toute son ame. *Mais ma Belle-Mere aura beau parler, je ne lui*

» *réponderai pas une sillabe, & je demeurerai ferme dans ma gravité. Alors mon* » *Epouse me presentera un verre de vin, & me dira les larmes aux yeux :* Mon » Cœur, ma chere Ame, mon aimable Seigneur, je vous conjure, par les fa- » veurs dont le Ciel vous comble, de me faire la grace de recevoir ce verre de » vin de la main de votre très-humble servante. *Je me garderai bien de la re-* » *garder encore & de lui répondre.* Mon charmant Epoux, *continua-t-elle, en* » *redoublant ses pleurs & en m'approchant le verre de la bouche,* je ne cesserai pas » que je n'aye obtenu que vous bûviez. *Alors, fatigué de ses prieres, je lui lan-* » *cerai un regard terrible, & lui donnerai un bon soufflet sur la joue, en la repous-* » *sant du pied si vigoureusement, qu'elle ira tomber bien loin au-delà du Sopha.*

» *Alnaschar* étoit tellement absorbé dans ces visions chimériques, qu'il re- » présenta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle, & par mal- » heur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie, qu'il le jetta du » haut de sa Boutique dans la rue, de maniere que toute cette verrerie, qui » étoit le fondement de sa grandeur, fut brisée en mille morceaux.

O. (*f*) TYPHON SUDOUEST.

CXLIX. DISCOURS.

O verrè Phrygiæ, neque enim Phryges! ——
VIRG. Æneid. IX. 617.

O vous, qui êtes plutôt de véritables Phrygiennes, *que des* Phrygiens !



J'ETOIS l'autre jour dans la boutique de mon Libraire, lorsqu'une jolie Demoiselle, qui paroissoit avoir environ dix-huit ans, y descendit de son carosse, passa tout auprès de moi, & lui fit signe de s'avancer jusqu'au bout de son comptoir, où elle lui dit quelque chose à l'oreille d'un air fort attentif, & lui donna en même tems une Lettre: ensuite elle appuya le bout de son évantail sur la main du Libraire, acheva de lui dire ce qu'elle vouloit, & se retira. J'observai qu'elle rougissoit au milieu de son discours, & qu'informée que j'étois l'homme du visage court, dont elle avoit lû si souvent les spéculations, elle tourna la tête pour me regarder du coin de l'œil. Ce n'est pas tout, lorsqu'elle repassa devant moi, elle me sourit d'un air gracieux & m'honnora d'une révérence. Mais elle sortit de la boutique, & remonta en carosse d'une maniére si leste, apres

(*f*) C'est un mot grec, qui signifie un orage subit & violent, & dont les Lévantins se servent encore aujourd'hui, en termes de Marine. On l'appelle en François *Tourbillon*, *Grain de Vent*, ou *Dragon de Vent*.

avoir

avoir ordonné au Valet de la faire conduire où il savoit, qu'à peine eus je le tems de lui rendre le salut. Dès qu'elle fut partie, mon Libraire me remit une Lettre, adressée à *l'ingénieux Spectateur*, que cette jeune Dame l'avoit prié de me donner en mains propres, & de me dire que, si je la publiois incessamment, je ne l'obligerois pas elle seule, mais une troupe de mes amies qui lisent ma feuille volante autour de la table à thé. Je l'ouvris donc, résolu de la publier quoiqu'elle pût contenir ; & si quelques-uns de mes Lecteurs étoient assez critiques pour la désapprouver, je ne doute pas qu'ils n'en fussent charmés aussibien que moi, s'ils avoient vû l'aimable personne qui l'a écrite.

M. le SPECTATEUR.

Lettre sur les Damoiseaux qui devroient s'employer à nouer des Franges.

» Vous êtes toûjours prêt à recevoir tout ce qu'on peut vous insinuer ou vous » proposer d'utille au Public ; & je me flatte que vous jugerez tel un expédient » qui vous fournira les moyens d'employer la race la plus fainéante de tout le » Royaume, je veux dire ces hommes qu'on distingue par les noms de Damoi- » seaux, de petits-Maîtres, &c. Vous savez que ces beaux Messieurs ne sont » pas faits pour les emplois mâles, & que, faute d'occupation, ils se voyent » souvent exposés aux vapeurs aussi bien que les Dames. D'un autre côté, » vous n'ignorez pas que les franges à nœuds sont revenues à la mode, & » que c'est un assez joli amusement. Je souhaiterois donc qu'il vous plût » de le recommander à ces Messieurs, puisque par-là ils peuvent se rendre » utiles aux Dames qu'ils admirent. C'est d'ailleurs un exercice, qui ne dé- » tourne d'aucune sorte de jeu, ni d'aucun autre divertissement ; qu'on peut » faire à la Comédie, en carosse, auprès de la table à thé ; en un mot, dans » tous les lieux où ils se rendent pour l'amour des Dames, si vous en exceptez » l'Eglise, où je vous prie, s'il vous plaît, de le défendre, pour éviter » toute équivoque ? Ainsi je compte qu'ils s'y adonneront volontiers. Outre » cela, c'est une occupation qui admet bien des graces, comme on peut le » voir dans le beau Sexe, & qui doit encourager d'autant plus les Damoi- » seaux à l'embrasser : par exemple, elle fait paroître, avec tout l'avantage » possible, une main blanche & un brillant magnifique ; & laisse les yeux, les » pensées & la langue en pleine liberté de s'employer comme à l'ordinaire. En- » fin, elle me paroît si convenable à tous égards, qu'il est inutile d'en relever » le prix par la satisfaction que ces Maîtres Noueurs auront de voir leur ou- » vrage mêlé dans une frange avec celui d'une belle Dame, pour laquelle & » avec laquelle ils l'auront fait. En vérité M. le *Spectateur*, je suis ravie d'avoir » trouvé quelque chose à la portée de ces Messieurs ; puisqu'il seroit fort triste » qu'une si grande partie du Royaume demeurât en friche & les bras croisés. » Je ne vous retiendrai pas plus long-tems, & je me borne à vous dire que » je suis toûjours du nombre de celles qui lisent vos feuilles volantes & qui » vous admirent le plus.

C, B.

„ *P. S.* Le plutôt qu'on mettra ces beaux Messieurs en œuvre ne sera que
„ le mieux ; puisqu'il y a quantité de belles franges commencées qui n'atten-
„ dent qu'un nouveau renfort de main.

L'autre Piéce dont je régalerai mes Lecteurs contient la description d'une espéce d'hommes, que je ne sache pas d'avoir envisagés, quoiqu'assez communs dans le monde, dans le même point de vûe, où ils sont placés dans la Lettre suivante.

M. le SPECTATEUR,

Lettre sur les hommes qui servent de Chausse-pied aux Dames.

„ Vous avez si bien raisonné en dernier lieu sur l'amour conjugal, qu'il n'y a
„ nul doute que vous ne découragiez, dans les démarches qui précédent cette
„ union, toute pratique qui a plutôt en vûe l'intérêt sordide que le véritable
„ bonheur. D'un autre côté, il ne se peut que vous n'ayez observé que la plûpart
„ de nos jeunes & jolies Demoiselles se piquent de suivre l'exemple des Dames
„ les plus graves, & de retenir à leur service, par quelque petit encourage-
„ ment, un aussi grand nombre qu'elles peuvent d'adorateurs inutiles & surnu-
„ méraires, qu'elles employent comme des appeaux, & qu'elles nomment d'or-
„ dinaire des *Chausse-pieds.* Ceux-ci ne doivent jamais savoir à quel point
„ elles se chaussent ; mais lorsqu'elles trouvent chaussure à leurs pieds, & qu'il
„ s'offre un bon parti, ils servent à l'animer & à le piquer au jeu, jusqu'à ce
„ qu'il soit arrivé au point qu'il faut. Ce n'est pas tout, Madame *Desma-*
„ *rigieres*, cette grave matrone, croit qu'il est tres-convenable que toute fa-
„ mille sage & prudente ait plusieurs de ces outils autour de la maison,
„ pour s'en servir au besoin, & que tout Galand doit produire un certificat
„ de sa qualité de Chausse-pieds, avant que d'être admis pour chaussure.
„ Une certaine Dame, que je pourrois nommer s'il le faloit, a présentement
„ à son service plus de Chausse-pieds de toutes les tailles, de tous les Pays,
„ & de toutes les couleurs, qu'elle n'a jamais eu de souliers neufs en sa
„ vie. J'ai connu une femme, qui, après s'être servie d'un Chausse-pieds
„ bien des années de suite, & avoir vû qu'il ne réussissoit pas dans cet emploi,
„ le convertit enfin en soulier. Je serois fort trompé, ou votre bon ami M. *Ho-*
„ *neycomb* étoit un vieux Chausse-pieds de rebut, avant qu'il ne se mariât en
„ dernier lieu. Pour moi, je vous déclare ingénument que j'ai été un véritable
„ Chausse-pieds depuis plus de vingt années, dont j'ai passé plus de cinq à
„ servir ma premiere Maîtresse, avant qu'elle trouvât chaussure qui lui con-
„ vînt. J'avoue d'ailleurs que, malgré la foule de ses Courtisans, je me crus
„ toujours le meilleur soulier de sa boutique, & que je ne découvris ma desti-
„ née qu'un mois avant son mariage. Ce revers qui faillit à me causer la mort,
„ me rendit si soupçonneux, que, sur quelques manieres un peu désobligean-
„ tes de ma seconde maîtresse, je lui dis qu'elle me prenoit sans doute pour son
„ Chausse-pieds. Là-dessus, ma chere *Climene*, qui étoit une franche coquet-
„ te de son naturel, me répondit que j'étois un hypocondriaque, & que je
„ pourrois aussi bien m'imaginer être un œuf ou un pot de terre. Mais fort peu
„ de tems après elle me fit connoître que je ne m'étois pas trompé à cet égard.

„ Je vous ennuyerois, mon cher Monsieur, si je vous racontois la vie d'un „ malheureux Chausse-pieds, & si je vous donnois le triste & le long récit de „ mes propres souffrances. J'aime donc mieux vous exhorter à une entre- „ prise qui me paroît digne de votre poste, je veux dire à décider en quels „ cas il peut être permis à une Dame de se servir, avec honneur, d'un „ Chausse-pieds, & si une fille qui est au-dessous de vingt-cinq ans, ou une „ veuve qui n'a pas été trois années dans cet état, peut avoir un tel privilége; „ comme aussi à résoudre toutes les autres difficultés qui vous viendront na- „ turellement dans l'esprit sur un article de cette importance. Je suis, *&c.*

O.

CL. DISCOURS.

(g) Τȣ͂ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν. ——

Arat. in Pænom, vers. 5.

Car c'est de lui que nous tirons notre origine.

M. le Spectateur,

De la Nature humaine, & de l'immortalité de l'Ame.

„ IL est fort à propos qu'en certaines occasions extraordinaires de „ la vie, on fasse souvenir les grands & les personnes d'un rang „ distingué, de leur naissance illustre & de ce qu'elle exige d'eux; „ afin que cette idée les éloigne de tout ce qui est bas, lâche ou „ criminel, & les anime à des actions louables. C'est ainsi que la noblesse „ devient un principe de vertu, & qu'elle produit le mérite, dont elle a „ été d'abord la récompense.

„ C'est pour cela même, si je ne me trompe, que, dans quelques-uns de „ vos *Discours*, vous avez défendu *la dignité de la nature humaine.* Mais vous „ savez bien que tout le monde n'est pas d'accord là-dessus, puisqu'il y a des „ Auteurs qui en ont une tout autre idée, & que l'on a écrit des livres, en „ forme de maxime, pour montrer (*h*) *la fausseté des vertus humaines.* Il „ semble que ces réflexions tiennent presque toujours de l'humeur & du „ caractère de ceux qui les font. Les politiques attribuent les plus belles „ actions des hommes à l'artifice & à la ruse : d'autres, chagrins & désolés „ d'avoir essuyé mille rebufades, ou mauvais traitemens, prennent les vapeurs „ de leur rate pour les lumieres de la Philosophie : Ceux qui sont plongés

---

(*g*) Voyez ces mots cités par *S. Paul* dans les *Act. des Apôt.* Chap. XVII. 28.

(*h*) C'est le titre d'un Ouvrage, composé par Mr *Esprit.*

» dans le vice, & qui ne sauroient se distinguer par quelque bon endroit ; » cherchent à ruiner jusqu'aux apparences du vrai mérite, qui semble leur re- » procher le désordre où ils vivent : enfin les esprits satyriques enveniment » tout, & nous le dépeignent avec les couleurs les plus noires. De toutes ces » différentes mains, nous avons des portraits de la nature humaine qui ressem- » blent à ceux que les *Italiens* appellent *Caracaturas*, dont l'art consiste à y » laisser, au milieu des proportions disloquées & des traits chargés, quelque » ressemblance qui distingue la personne ; mais d'un telle maniere que la » beauté la plus agréable y paroît le monstre le plus affreux.

» On peut dire que c'est manquer de bonne foi de mettre ainsi à niveau les » plus honnêtes-gens avec les plus infâmes, & de vouloir dégrader toute l'es- » péce pour les fautes des Particuliers. C'est le moyen d'empêcher non seule- » ment qu'on ait bonne opinion des autres, mais qu'on ait pour soi-même ce » respect, qui est le grand préservatif de l'innocence, & l'ame de la vertu.

» J'avoue qu'il y a dans l'homme un mélange étonnant de beauté & de lai- » deur, de sagesse & de folie, de vertu & de vice ; un pareil contraste se voit » dans un nombre infini de personnes, & chaque individu est, à certains égards, » ou en certaines occasions, si opposé a lui-même, que l'homme paroit la plus » inconstante & la plus déréglée créature de l'Univers. Ainsi la question, en » fait de morale sur la dignité de la nature humaine, ressemble, du premier » coup d'œil, à une de ces questions épineuses de la Physique, où les argu- » mens de l'un & de l'autre côté paroissent être d'une égale force. Mais, » pour avoir une juste idée là-dessus, j'emprunterai ici une excellente réflexion » de M. *Paschal*, qui met la chose dans tout son jour.

» (*i*) *Il est dangereux*, dit-il, *de trop faire voir à l'homme combien il est égal » aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire » trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser » ignorer l'une & l'autre. Mais il est très-avantageux de lui représenter l'une & » l'autre*. Quelques imperfections qu'il y ait dans notre nature, la religion & » la vertu servent à les corriger, autant qu'il y est impossible dans l'état où nous » sommes. D'ailleurs, ce n'est pas un petit encouragement pour des ames bien » nées de penser, que nous en serons tout-à-fait délivrés à la sortie de ces » corps mortels. Cette maniere solemnelle & sublime, dont les *Juifs* saluoient » leurs Rois, en ces termes : (*k*) *O Roi, vis éternellement* ! peut être adressée au » plus chétif & au plus méprisé de tous les hommes, malgré toutes les calamités » & les disgraces dont il est environné. Quiconque croit l'*Immortalité de l'Ame* » n'a pas besoin d'une meilleure preuve de la dignité de sa nature, ni d'un » plus fort motif pour l'engager à la pratique de la vertu.

» Cette réflexion me conduit naturellement à un sujet que (*l*) j'ai touché

(*i*) Voyez les *Pensées* Chap. XXIII. 5. 7.

(*k*) *Dan.* II. 4. *&c.*

(*l*) Voyez le CXLV. *Disc.* du I. Tome.

» dans une de mes lettres précédentes, & je ne puis que goûter un vrai plaisir » à me rappeller ce que *Ciceron* a dit là-dessus dans la clôture de son livre » intitulé, *De la vieillesse*. Tous ceux qui ont lû cet Ouvrage se peuvent sou- » venir que le vieux *Caton* y est représenté comme celui qui parle, ou qui » enseigne, & que *Scipion* & *Lelius* y jouent le rôle de ses disciples, ou » de ses auditeurs. Du bord de la fosse, où il avoit déja un pied, ce véné- » rable personnage se transporte, pour ainsi dire, dans une vie à venir, » & s'éleve à la contemplation de cette partie immortelle de lui-même, & » à celle de son existence après la mort. Enfin, (*m*) puisque vous avez publié » quelques argumens pour l'Immortalité de l'Ame, tirés des lumieres de » la Religion & de celles du Christianisme, je crois que vos Lecteurs ne se- » ront pas fâchés de voir briller cette grande vérité dans les écrits de l'Ora- » teur *Romain*.

» (*n*) *Quant à l'origine éternelle des Ames, dit* Caton, *je ne vois pas qu'on » en puisse douter, s'il est vrai que les hommes viennent au monde munis d'un » grand nombre de connoissances. Or une grande marque que cela est ainsi, c'est » la facilité & la promptitude avec laquelle les enfans apprennent des Arts très- » difficiles, & où il y a une infinité de choses à comprendre: ce qui donne lieu » de croire qu'elles ne leur sont pas nouvelles, & qu'en les leur apprenant, on ne » fait que leur en rappeller la mémoire. C'est ce que nous apprend notre bon ami* » Platon.

» *Je puis ajouter, à ce que je viens de dire; le discours que le premier* Cyrus » *fit à ses enfans sur le point de mourir, & qui est rapporté par Xenophon*, gardez- » vous bien de croire, mes chers enfans, *leur dit-il*, que je ne sois plus rien, » ou que je ne sois nulle part, quand je vous aurai quittés. Car dans le tems » même que j'étois avec vous, vous ne voyez point mon esprit, mais ce que » vous me voyez faire, vous faisoit penser qu'il y en avoit un dans mon corps. » Ne doutés donc point que cet esprit ne subsiste, après même qu'il en sera sé- » paré, quoi qu'il ne se manifeste plus par aucune action. Car rendroit on » aux grands hommes les honneurs qu'on leur rend après leur mort, si leur » esprit étoit sans aucune action qui pût en faire durer la mémoire. Pour » moi, je n'ai jamais pû me persuader, que nos esprits ne vivent qu'au- » tant qu'ils sont dans nos corps, & qu'ils meurent quand ils en sortent, ni » qu'ils demeurent dépourvus d'intelligence & de sagesse, lorsqu'ils sont » dégagés d'un corps qui n'a par lui-même ni sens, ni raison. Je crois au » contraire que, quand l'esprit dégagé de la matiere se trouve dans toute la » pureté & toute la simplicité de sa nature, c'est alors qu'il a le plus de lu- » miere & de sagesse. A la mort, on voit ce que deviennent les parties » dont nos corps sont composés; & elles retournent d'où elles ont été tirées. » Mais l'esprit qui est d'une autre nature, ne se voit, ni quand il est dans la

---

(*m*) Voyez le XVIII. *Disc.* du I. Tome.

(*n*) Voyez la traduction de M. *Du Bois* de l'Académie *Françoise*, p. 107, 116. seconde Edition de *Paris* en 1698.

» corps, ni quand il en ſort. Rien n'eſt plus ſemblable à la Mort que le ſommeil. Or c'eſt pendant le ſommeil que l'eſprit fait le mieux voir qu'il eſt quelque choſe de divin. Car c'eſt alors qu'étant moins occupé du corps, il perce dans l'avenir, & y découvre une infinité de choſes. Que ſera-ce donc quand il en ſera entierement dégagé ? Cela étant donc ainſi, il eſt de votre devoir de m'honorer comme un Dieu après ma mort. Mais quand l'eſprit mourroit avec le corps, toujours le reſpect que vous devez aux Dieux qui gouvernent l'Univers, & qui le tiennent dans un ſi bel ordre, devroit-il vous obliger de conſerver des ſentimens de tendreſſe & de vénération pour ma memoire.

» *Voilà ce que diſoit* Cyrus *ſur le point de mourir. Mais, ſi vous le voulez bien, revenons de chez les Etrangers à ce que nous trouvons parmi nous. Jamais on ne me perſuadera, mon cher* Scipion, *que ni votre Pere*, Paul Emile, *ni vos deux ayeuls*, Paul & Scipion l'Africain, *ni le Pere de celui-ci, ni ſon Oncle, ni tant d'autres grands Hommes, dont il n'eſt pas beſoin de faire le dénombrement, euſſent entrepris tant de grandes choſes, dont la poſtérité conſerveroit la mémoire, s'ils n'euſſent vû clairement, que l'avenir même le plus éloigné ne les regardoit pas moins que le preſent. Et pour me vanter auſſi à mon tour, ſelon la coutume des vieillards, croyez-vous que j'euſſe travaillé jour & nuit comme j'ai fait, & à la guerre & dans l'intérieur de la République, ſi la gloire de mes travaux eût dû finir avec ma vie? N'aurois je pas ſans comparaiſon mieux fait de la paſſer dans le repos, ſans m'embarraſſer d'aucune ſorte d'affaire? Mais mon ame, s'élevant en quelque ſorte au-deſſus du tems que j'avois à vivre, a toujours porté ſes vûes juſqu'à la poſtérité; & j'ai toujours compté que ce ſeroit après la fin de cette vie mortelle que je ſerois le plus vivant. C'eſt ainſi que tous les grands Hommes comptent; & ſi l'Ame n'étoit immortelle, ils ne feroient pas tant d'efforts pour arriver à l'Immortalite.*

» *Mais de plus, d'où vient que les plus ſages ſont ceux qui prennent la mort le plus en gré; & que plus on eſt dépourvû de ſageſſe, plus on eſt fâché de mourir? N'eſt-ce pas que plus l'eſprit a d'étendue & de lumiere, plus il voit clairement que la mort n'eſt qu'un paſſage à quelque choſe de meilleur, & que moins il en a, moins il le voit? Pour moi, je brûle d'ardeur de me rejoindre à vos Peres, pour qui j'ai eu tant d'amour & de vénération; & non ſeulement à ces grands Hommes que j'ai connus; mais à ceux même dont j'ai entendu parler, & dont j'ai lû ou ecrit moi-même les actions. Je vais donc vers eux avec tant de joie, qu'on auroit peine à me retenir, & on ne me feroit pas plaiſir de me refondre. Comme* Pelias, *pour me renouveller & me faire recommencer à vivre ... O heureux jour, que celui où je ſortirai de cette foule impure & corrompue, pour me rejoindre à cette divine & heureuſe troupe de grandes Ames, qui ont quitté la terre avant moi! J'y trouverai, non ſeulement ces grands Hommes dont j'ai parlé, mais encore mon cher* Caton, *que je puis dire avoir été un des meilleurs Hommes, du meilleur naturel & des plus fidéles à ſes devoirs qu'on ait jamais vûs. J'ai mis ſon corps ſur le bucher, au lieu qu'il auroit dû mettre le mien. Mais ſon Ame ne m'a point quitté; & ſans me perdre de vûe, il n'a fait que me devancer dans un Pays, où il voyoit que je le rejoindrois bientôt. Si j'ai ſoutenu la perte d'un tel Fils avec quelque fermeté, ce n'eſt pas que je n'en fuſſe*

» *touché jusqu'au vif; mais je me suis consolé par la pensée que nous n'étions*
» *pas séparés pour long-tems.*

» Je suis, *&c.*

CLI. DISCOURS.

Et sibi præferri se gaudet.——— ———

Ovid. Métam. L. II. 430.

Il se réjouit de voir qu'on le préfere à lui-même.



ORSQUE je me suis trouvé en compagnie, où l'on a parlé de mes feuilles volantes, j'ai goûté un plaisir extrême à voir que ceux qui cherchent à blâmer le *Spectateur* avouent que certaines lettres qu'il a publiées, sont aussi bonnes, ou meilleures qu'aucune de ses pieces. Là-dessus on cite plusieurs de ces lettres fort enjouées, que les uns attribuent au *Spectateur* lui-même, & d'autres à ses correspondans. (*o*) Telles sont celles du valétudinaire, de l'Inspecteur sur les enseignes de *Londres*, du Maître pour l'exercice de l'évantail, sur la jupe de baleine, sur *Nicolas Hart* le Dormeur périodique, de M. le Chevalier *Enville*, & quantité d'autres de la même nature. Comme il n'y a rien que j'aime tant que de mortifier les esprits envieux & malins, pour bien assener mon coup, je dois les avertir qu'ils m'ont souvent loué sans y prendre garde, & qu'ils ont approuvé mes écrits lorsqu'ils s'imaginoient d'y trouver à redire. J'ai entendu plusieurs de ces infortunés génies démontrer d'une maniere invincible, que j'étois incapable de composer une Lettre que j'avois écrite le jour précédent. J'en ai même entendu quelques-uns lâcher des expressions ambigues, & insinuer à la compagnie qu'ils m'avoient fait l'honneur de m'écrire eux-mêmes telle ou telle Lettre en particulier, qui étoit alors sur le tapis & dont on parloit avec éloge. Ces impitoyables Critiques appréhendent tant de m'attribuer ce qui ne m'appartient pas, qu'ils ne veulent pas décider si (*p*) le lion, le sanglier & les pots de fleurs de la Comédie ne m'ont point écrit les Lettres qui me sont venues sous leurs noms. J'avertirai donc ces Messieurs que je me plais souvent à débiter mes pensées sous le nom emprunté de quelqu'un de mes correspondans, ou le personnage feint de quelque Anonyme, & cela pour les raisons suivantes: en premier lieu, par un trait de politique, semblable à celle de ceux qui ne veulent se dire les Auteurs d'une raillerie qu'après l'avoir hasardée sous le nom d'un autre. En deuxième

Défense du *Spectateur* contre ses Critiques.

(*o*) Voyez Tome I. p. 54. 62. 232 276. & 356. p. 1. de ce Vol.

(*p*) Il en est parlé dans quelques *Discours*, que l'on n'a pas jugé à propos de traduire.

lieu, parce que je voudrois arracher quelques louanges de ceux qui n'applaudissent jamais à quoi que ce soit, dont l'Auteur est connu & certain. En troisieme lieu, parce que cela m'a fourni l'occasion de varier les caracteres infiniment plus, que si j'avois toujours soutenu mon rôle de *Spectateur*. En quatriéme lieu, parce que ma dignité en auroit souffert, si j'avois publié sous mon nom toutes ces pieces badines que j'ai attribuées à d'autres. En cinquiéme & dernier lieu, parce que ces Lettres amenent plus naturellement les réflexions qui viennent ensuite, & qui leur servent de clôture.

Il y a d'autres envieux qui m'ont aussi fait un honneur tout particulier, quoique sans dessein. Ceux-ci veulent à tout prix que j'aie traduit ou emprunté plusieurs de mes pensées de livres qui sont écrits en d'autres Langues. J'ai oui dire qu'un certain Gentilhomme, plus renommé pour sa belle bibliothéque que pour son savoir, l'a soutenu plus d'une fois en compagnie. Mais quand il accuseroit juste, je suis persuadé qu'il n'en sait rien par lui-même; & s'il avoit lû les livres qu'il a ramassé, il trouveroit que son accusation est très-mal fondée. Les véritables Savans me justifieront là-dessus, & j'ai été si éloigné de pécher à cet égard, que j'ai poussé peut-être le scrupule trop loin en citant les Auteurs de certaines pensées, que j'aurois pû m'arroger sans faire aucun tort. Dans le fond ce reproche m'est honorable, & je dois plutôt m'en glorifier, que tâcher de le combattre.

Quelques-uns sont si acharnés à m'enlever le peu de réputation qui peut me revenir de ces *Discours*, qu'ils attribuent quelques-uns des meilleurs à ces (*q*) manuscrits imaginaires, d'où j'ai prétendu les avoir tirés. D'autres attaquent là-dessus ma bonne foi plutôt que mon esprit, & de-là vient que j'y suis plus sensible. Ils soutiennent qu'un Auteur est coupable de mensonge ou de fausseté, lorsqu'il cite au Public des Manuscrits qu'il n'a jamais vûs, ou qu'il lui dépeint des scénes qui n'ont jamais subsisté que dans son idée. Mais ces Messieurs devroient considérer qu'il n'y a ni fable ni parabole qui ne soit exposée à cette objection, & qu'on ne dût bannir de tous les Livres, si tant est qu'on ne puisse avancer que des faits réels. D'ailleurs il me semble que, par la maniere dont je m'exprime dans ces endroits-là, tout Lecteur peut aisément distinguer les réalités des fictions.

La critique ne se borne pas ici. Les uns voudroient que mes *Discours* ne roulassent que sur des sujets divertissans, & les autres n'en peuvent souffrir aucun, à moins que leur but immédiat ne tende à l'avancement de la Religion & des Sciences. Qu'ils débattent la chose entr'eux : pour moi, je ne m'en mêlerai point, puisque ma conduite est approuvée en partie de l'un ou de l'autre côté. Si j'étois sérieux ou badin, mal-à-propos, je mériterois la censure de mes Lecteurs; ou s'il y avoit quelque chose dans mes Ecrits qui ne fût pour le moins innocent, ou si le gros n'en étoit destiné de bonne foi à décourager le vice & l'ignorance, & à soutenir les intérêts de la vertu &

(*q*) Tels sont ceux, dont il est parlé Tome I. p. 106. 175. 195. & 220,

du

du véritable ſavoir, je ſerois plus rigide à me condamner moi-même que le Public n'eſt diſpoſé à l'être. Quoiqu'il en ſoit, je prie mes Lecteurs de regarder chaque *Diſcours* comme un traité à part, & indépendant de tout ce qui le précede ou qui le ſuit.

Pour concluſion, je vais donner ici une Lettre qui m'a été réellement envoyée, auſſi-bien que quelques-unes de celles que j'ai publiées, & dont je ſuis fort redevable à ceux qui me les ont écrites.

MONSIEUR,

» J'ai été ce matin dans une compagnie de perſonnes qui vous honorent, & » où nous avons lû avec un plaiſir incroyable, les Remarques de *Cicerón* ſur » l'action de l'Orateur (*r*) accommodées au Théatre *Anglois*; quoique, pour » vous le dire en paſſant, nous ayons ſenti un véritable chagrin d'y voir qu'un » autre de vos Membres vous abandonne. Le pauvre M. *De Coverley* eſt mort; » l'illuſtre Eccléſiaſtique ſe meurt; le Capitaine *Sentry* s'eſt mis en poſſeſſion » d'un bel héritage; M. *Honeycomb* s'eſt marié à la fille d'un de ſes Fermiers, & » le Juriſconſulte du *Temple* ſe retire pour s'appliquer à ce qui regarde ſa profeſ- » ſion. Quelle ſera enfin l'iſſue de tout ceci? Nous craignons fort que cela ne » préſage rien de bon au Public. Si vous ne fixez au plutôt un jour pour choiſir » de nouveaux Membres, vous ne ſauriez nous ôter de l'eſprit que nous allons » perdre le *Spectateur* de la *Grande-Bretagne*. J'ai ouï dire qu'un gros parti de » nos Dames a réſolu de vous préſenter une requête là-deſſus, & je ne doute » pas, ſi vous nous en donnez le tems, que vous n'en receviez de tous les quar- » tiers du Royaume, pour vous prier de vouloir continuer un ouvrage ſi utile. » Ayez la bonté de nous délivrer de cette inquiétude, & vous obligerez par là » tous vos Lecteurs; mais d'une façon toute particuliere celui qui eſt, &c.

O. (*ſ*) PHILO-SPEC.

(*r*) C'eſt à cauſe de cela même qu'on n'a pas traduit le *Diſcours*, où elles ſe trouvent, & où il y a divers paſſages cités de quelques Piéces *Angloiſes*.

(*ſ*) C'eſt-à-dire, *celui qui aime le Spectateur*.



CLII. DISCOURS.

——— facies non omnibus una
Nec diversa tamen ——— ———

OVID. Métam. L. II. 13.

Tous n'ont pas la même figure, quoi qu'ils se ressemblent à divers égards.

La Providence de Dieu démontrée dans la formation du Corps Humain & des autres Animaux.



Eux d'entre les anciens qui étoient experts dans l'Anatomie, concluoient de la fabrique externe & interne du Corps humain, que c'étoit l'ouvrage d'un Etre tout sage & tout-puissant. A mesure que les hommes devinrent plus habiles à cet égard, leurs découvertes leur donnerent de nouvelles occasions d'admirer la Providence dans la formation de cette machine. *Galien* en fut si frappé, qu'à la vûe de cette admirable structure, il ne pût s'empêcher de reconnoître le doigt du souverain Monarque de l'Univers. Il est vrai qu'il y avoit bien des parties, dont les anciens Anatomistes ignoroient le véritable usage; mais comme ils voyoient que la plûpart de celles qu'ils examinoient étoient ajustées à leurs différentes fonctions avec un art merveilleux, ils ne doutoient pas que celles, dont ils ne pouvoient déterminer les usages, ne fussent construites avec la même sagesse pour leurs fins respectives. Depuis qu'on a trouvé la circulation du sang, & que nos Anatomistes modernes ont fait plusieurs autres découvertes de grande importance, nous voyons de nouveaux miracles dans la structure du Corps humain, & nous appercevons, en plusieurs de ses parties, divers usages considérables qui étoient inconnus aux anciens. En un mot, le Corps de l'Homme est un sujet qui peut subir l'examen plus rigoureux. Quoique du premier coup d'œil, & sans en avoir qu'une connoissance tres-superficielle, il paroisse formé avec toute la sagesse possible; plus on le recherche, plus on l'approfondit, & plus il augmente notre surprise & notre admiration. Ce que je viens de dire du Corps humain peut s'appliquer au Corps de tous les animaux, qui ont servi de matiere aux observations des Anatomistes.

Le Corps d'un animal est un objet proportionné à nos sens. C'est un systême particulier de la Providence, renfermé dans des bornes fort étroites. L'œil le peut embrasser, &, par un examen réitéré, le contempler dans toutes ses parties. Si le Corps de toute la Terre, ou même de tout l'Univers, étoit assujetti de cette maniere à la recherche de nos sens, & qu'il ne fut pas d'une trop vaste étendue pour la foiblesse de nos yeux & de nos mains, il n'y a nul doute qu'il ne nous parût aussi habilement construit que la fabrique de notre Corps. Nous verrions dans toutes ses parties en gros & en détail, la même enchaînure & la même dépendance, la même nécessité & le même usage, la même beauté & la même harmonie, que nous observons dans le Corps de chaque animal.

Plus notre raiſon a de l'étendue, & plus elle eſt capable de réfléchir ſur les objets immenſes, plus elle découvre des traits de ſageſſe & de Providence dans les ouvrages de la Création. Un Chevalier *Newton*, qui eſt une des merveilles de notre ſiécle, peut enviſager tout un ſyſtême de Planettes; en examiner le poids, le nombre & la meſure, & en tirer autant de bonnes démonſtrations d'une puiſſance & d'une ſageſſe infinie, qu'un eſprit plus borné en peut recueillir du ſyſtême du Corps humain.

Mais pour revenir à nos Spéculations ſur l'Anatomie, je conſidérerai ici la ſtructure du Corps des animaux dans une certaine vûe, qui fait voir, ſelon moi, que celui qui les a formé eſt un Etre tout-puiſſant & tout ſage, avec une évidence qui vaut celle de mille démonſtrations. Je crois que nous pouvons poſer d'abord comme un principe inconteſtable, que le haſard ne peut jamais agir d'une maniere uniforme & conſtante. Si l'on jettoit toujours le même nombre avec dix mille dez, ou ſi chaque coup ſurpaſſoit toujours cinq fois le nombre du coup précédent, ou qu'il fut toujours cent fois au-deſſous, qui ne s'imagineroit qu'il y a quelque Puiſſance inviſible qui dirige le coup? C'eſt auſſi la méthode que nous obſervons dans les ouvrages de la Nature. Chaque ſorte d'animal eſt varié par differentes groſſeurs, dont chaque eſt la baſe d'une différente eſpéce. Qu'on parcoure toutes les ſortes de chiens ou de lions, & l'on trouvera que la plûpart des ouvrages de la Nature ſont publiés, s'il m'eſt permis de me ſervir de cette expreſſion, en divers formats, en grand & en petit volume. Si nous jettons les yeux ſur les reptiles, ou ſur les animaux qui vivent dans l'eau, nous y voyons les mêmes répétitions entre pluſieurs eſpéces, qui ne different guères les unes des autres que par la taille & la groſſeur. La même créature qui paroît en grand, eſt copiée en diverſes proportions, juſqu'à ce qu'elle ſe réduit en miniature. Il ne ſeroit pas moins ennuyeux, qu'inutile pour ceux qui ſont verſés dans l'Hiſtoire naturelle des animaux, ſi je leur donnois ici des exemples de cette conduite réguliere de la Providence. La magnifique harmonie de l'Univers eſt telle, que nous y pouvons obſerver un nombre infini de *Conſonances* qui roulent ſur le même *Ton*. Je pourrois étendre cette idée juſqu'aux parties inſenſibles de la Nature, où l'on voit la matiere diſpoſée en divers ſyſtêmes *ſimilaires*, ſoit qu'on examine les Etoiles & les Planettes, ou les Pierres, les Végetaux & les autres Corps ſublunaires. En un mot, Dieu a fait voir les richeſſes de ſa bonté & de ſa puiſſance, non ſeulement dans la production de pluſieurs eſpéces originales & primitives, mais auſſi dans la multitude de celles qui en deſcendent par dégrés, & qui forment de nouvelles eſpéces.

Portons cette penſée plus loin: chaque créature vivante, conſidérée en elle-même, a diverſes parties fort compliquées, qui ſont des copies exactes de quelques autres de ſes parties compliquées de la même maniere. Un œil auroit ſuffi pour l'entretien & la conſervation d'un animal; mais, afin d'ameliorer ſon état, la Nature lui en a donné un autre, placé, avec une exactitude mathématique, dans la même ſituation avantageuſe, & qui eſt à tous égards de la même groſſeur & de la même contexture. Le haſard pourroit-il être ſi exact & ſi uniforme dans ſes opérations? Quand un million de

dez jettés en l'air ameneroient deux fois de suite le même nombre, cela n'approcheroit pas de l'autre merveille. Mais lorsque nous voyons cette ressemblance dans les bras, les mains & les doigts; lorsque nous voyons qu'une moitié du corps répond exactement à l'autre dans tous ces petits traits délicats, sans lesquels un homme auroit très-bien pû subsister; lorsque nous voyons souvent une partie répétée cent fois dans le même Corps, quoiqu'elle soit composée d'un nombre infini de fibres entrelacés les unes avec les autres d'une maniere étonnante, & que ces parties différent entre elles pour la grosseur ou la petitesse, selon que l'exige l'endroit où elles se trouvent; lors, dis-je, que nous voyons tout cela, il faut être bien aveugle pour n'y pas découvrir le doigt de Dieu. Ces parties doubles, sans lesquelles un homme auroit pû subsister, quoique non pas si bien qu'avec elles, sont une démonstration évidente de la sagesse infinie du Créateur; & cette grande conformité, qui est entre les vaisseaux multipliés du même Corps, prouve manifestement qu'ils ne sauroient être l'ouvrage du hasard. Cette démonstration reçoit un nouveau dégré de force, si nous l'appliquons à chaque animal & à chaque insecte en particulier, qui nous est connu, aussi bien qu'à ce nombre infini de créatures vivantes qui sont trop petites pour être l'objet de nos yeux; les si nous examinons la ressemblance qui se voit à plusieurs égards entre & différentes espéces d'animaux, autant qu'elle convient à l'état où chacune d'elles se trouve. Il est beaucoup plus probable que cent millions de dez jettés au hasard ameneroient cent millions de fois le même nombre, qu'il ne l'est de s'imaginer que le Corps d'aucun animal puisse être organisé par le concours fortuit des atomes de la matiere. Mais de vouloir que le même hasard se trouve dans un nombre infini d'exemples, il faut être d'une crédulité impossible à concevoir. Que sera-ce, si nous réfléchissons sur les deux Sexes dans chaque espéce de créature vivante, sur les ressemblances qu'ils ont l'une avec l'autre, & sur ce qui les distingue nécessairement pour servir à l'entretien de ce monde animé?

Il y a plusieurs autres démonstrations de l'Etre suprême, aussi-bien que de la sagesse, de la puissance & des bontés infinies qui éclatent dans la formation du Corps d'une créature vivante, pour lesquelles je renvoye mes Lecteurs à d'autres Ouvrages, & en particulier au sixiéme livre du Poëme intitulé: (u) *la Création*, où la fabrique du Corps humain est décrite avec beaucoup d'élégance & de netteté. Mais je me suis étendu sur la pensée qui fait le principal sujet de ce *Discours*, parce que je ne l'ai pas vûe ailleurs si développée.

O

(*u*) Le Chevalier *Richard Blackmore*, Docteur en Médecine, est l'Auteur de ce Poëme.

CLIII. DISCOURS.

Numquam ita quisquam bene subducta ratione ad vitam fuit,
Quin res, ætas, usus semper aliquid adportet novi,
Alliquid moneat, ut illa, quæ te scire credas, nescias,
Et, quæ tibi putaris prima, in experiundo ut repudies.
TEREN. Adelph. Act. V. Sc. II. 1.

Jamais personne n'a si bien réglé & supputé tout ce qui regarde la conduite de sa vie, que les affaires, l'âge, l'expérience ne lui apprennent encore quelque chose de nouveau, & ne lui fassent connoître qu'il ne sait rien de ce qu'il croyoit le mieux savoir, de maniere que dans la pratique on se voit souvent obligé de rejetter ce qu'on avoit crû le plus avantageux.



DANS la Lettre suivante, que j'ai reçue du Capitaine *Sentry*; il y a des sentimens qui marquent, si je ne me trompe, une égalité d'ame, un esprit ferme & raisonnable, aussi-bien disposé à soutenir la mauvaise que la bonne fortune.

De Coverley-Hall le $\frac{25}{26}$ *Novembre* 1712.

MONSIEUR,

Lettre du Capitaine Sentry, sur l'usage qu'il fait de son bien.

» Parvenu à l'héritage de mon très-honoré oncle le Chevalier de *Coverley*, » j'ai de la peine à soutenir la même figure que cet honnête homme de la » vieille roche faisoit avec son bien, dont il jouissoit d'une maniere si agréa- » ble. Je ne saurois réfléchir sur son caractére, s'il m'est permis de le di- » re, avec tout le respect qui lui est dû & que ses grands bienfaits exigent de » moi, sans me rappeller une vérité qu'il me semble avoir apprise de votre » Cotterie, c'est, qu'un homme plein d'ardeur & qui a le cœur bon, quoi » que d'ailleurs d'un assez petit genie, l'emporte de beaucoup dans la société » civile sur celui qui posséde les plus beaux talens, mais qui est d'une hu- » meur froide & indolente. Hélas! pourquoi aurois-je honte de relever les foi- » bles de mon illustre parent? Ses petites bizarreries & son insuffisance pour » la conversation des personnes les plus polies sont mortes avec lui; mais le » souvenir de ses grandes & bonnes qualités fait honneur à sa mémoire. Que » dis-je? Ce contraste donne du relief à son mérite; puisqu'il a laissé après lui » une telle réputation, qu'il ne seroit pas indigne de l'homme le plus sage » d'employer toute sa vie pour en acquérir une pareille. Je vous avertirai » en passant que plusieurs de vos Lecteurs ont mal pris un endroit qui se » trouve à la fin d'un de vos *Discours* (*t*) où vous rapportez ce que le Chevalier

(*t*) Voyez pag. 117. de ce Vol.

„ *de Coverley* dit à l'Hôtesse de *Spring-Garden*. Je sçai que vous y avez mis „ cette circonstance pour donner un exemple de la simplicité & de l'innocence de ses mœurs, qui lui faisoient croire qu'il étoit aisé de ramener une „ de ces malheureuses à son devoir, plutôt que pour insinuer qu'il eût aucun dessein de se rendre criminel avec elle. Mais il y a peu de Lecteurs qui „ puissent entrer dans la finesse d'un caractere.

„ Quoi qu'il en soit, j'ai sur tout en vûe de vous dépeindre ici la situation „ de mon esprit, & le plaisir que je me promets dans la jouissance de ma nouvelle fortune. J'ai gardé tous les domestiques & autres qui étoient au service de feu mon oncle, excepté ceux qui avoient besoin d'être congédiés, „ & ausquels j'ai distribué de petits établissemens qui se trouvent dans l'enceinte de mon domaine. Pour ceux dont il m'avoit chargé d'une maniere „ positive, & dont il avoit dressé lui-même une liste, je les ai mis chez des „ Fermiers qui ont renouvellé leurs baux avec moi, qui doivent les entretenir durant toute leur vie, & à qui j'ai accordé, en leur faveur, de si „ grands avantages, qui sera toujours de leur intérêt d'en avoir un soin tout „ particulier. D'ailleurs j'ai trouvé en caisse une bonne somme, dont je dispose entre mes Vassaux sur le pied de l'intérêt ordinaire, mais j'ai plutôt „ égard à leurs nécessités qu'à la sûreté de mon capital. D'un autre côté, j'exige de ceux qui m'ont de grandes obligations de cautionner pour leur pauvre „ jeunesse, soit filles ou garçons, qui méritent d'être aides pour s'établir dans „ le monde. Ainsi je me flatte de régler si bien mes affaires, que ma générosité servira plutôt à augmenter qu'à diminuer mon revenu. En un mot, je ne „ prêterai mon argent qu'à des personnes indigentes, sous la caution de celles „ qui ne le sont plus par les bienfaits qu'elles ont reçu de ma famille ou de „ moi-même. De sorte que ceux-ci peuvent se rendre utiles à leurs proches, „ avec le secours de ma bourse, qui leur sera toujours ouverte à ce prix-là. J'ai „ employé déja quatre mille livres sterling de cette maniere, & vous seriez „ étonné si je vous disois le nombre de personnes qui en profitent.. Ce n'est „ pas tout, à l'égard des orphelins, que le Chevalier m'a recommandés, & qui „ n'ont rien au monde, je leur fournis de quoi les mettre en apprentissage, „ sous la caution de leurs parens ou de leurs amis, & avec cette clause, que, „ s'ils viennent à mourir avant que le terme de leur engagement soit fini, je „ ne serai point tenu à le payer. Ce qui oblige les parens & les maîtres à prendre un soin extraordinaire de ces jeunes garçons qui, après être sortis de „ leur apprentissage, peuvent donner deux ou trois années de leurs tems à „ ceux qui ont cautionné & fourni cette somme pour eux. Voilà ce qui s'est passé de plus considerable en ce genre depuis que je suis entré en possession de „ mon héritage; mais soyez persuadé que je chercherai toujours les occasions „ de me rendre utile à tous mes voisins, & de travailler à l'avancement de „ leur bonheur, aussi-bien que de leur intérêt.

„ Permettez-moi de vous exposer ici un petit établissement que j'ai fait, „ qui est dû au train de vie que j'ai mené autrefois, & qui me donnera, si „ je ne me trompe, beaucoup de satisfaction le reste de mes jours, de quelque durée qu'ils puissent être

„ Chacun est prévenu en faveur de l'éducation qu'il a eue dès sa jeunesse, „ & je ne sçai s'il n'y auroit pas du foible à vouloir y renoncer. Un tel pré- „ jugé ressemble à celui qu'on a pour sa patrie, que l'on préfere à tous les „ autres pays du monde. Après avoir employé ma jeunesse dans les armes, „ j'ai toujours cru, depuis ce tems-là, que les Officiers qui conservent la „ modestie, la bonté du cœur, la justice & l'humanité, sont les hommes „ les plus dignes & les plus estimables qu'il y ait. Etre exposé, la plûpart du „ tems, à de cruels dangers, à de pénibles veilles, à de furieuses allarmes, „ ou à de rudes marches, & en passer le reste dans l'observation exacte „ des régles de la vertu & de la vie civile, est un métier, ou plutôt un héroïs- „ me, qui ne devroit pas essuyer le mauvais traitement qu'il reçoit d'ordinai- „ re. Comptez, mon cher Monsieur, que s'il n'y avoit pas bon nombre d'Of- „ ficiers de ce mérite, nous n'aurions jamais vû les glorieux événemens qui „ sont arrivés de nos jours. Ce qui forme le caractére d'un véritable Soldat „ est le contre-pied de celui qui paroît en habit rouge, qui fait grand bruit, „ qui est insolent, & qui veut l'emporter de haute lutte par-tout où il se trouve. „ Mais je voulois vous dire que pour honorer la profession des armes, j'ai „ destiné une certaine somme à tenir table ouverte pour ces braves Officiers, „ qui ont bien servi leur Patrie, & qui voudront, de tems en tems, passer „ toute l'année, ou la belle saison, à *Coverley-Hall*. Ils y trouveront des che- „ vaux & des valets à leur service, avec toutes les commodités de la vie, & les „ agrémens que peut fournir une belle campagne. Si le Colonel *Beauregard* „ vouloit me faire cet honneur, il n'y a point d'homme au monde qui fût mieux „ venu que lui auprès de moi. Il a une si parfaite connoissance de sa profession, „ une si grande franchise, des manieres si honnêtes, & le cœur si bon, que „ son exemple pourroit animer ceux qui lui ressemblent à me rendre visite. „ Quoi qu'il en soit, j'avertirai ici Messieurs les Officiers qu'ils doivent se „ tenir pour invités ou non, suivant que leur caractére approche, ou s'éloigne „ du sien.

„ D'un autre côté, quoique je sois devenu Gentilhomme campagnard, mes „ amis ne doivent pas craindre que je les engage à passer les bornes de la „ tempérance & de la sobriété. Non, Monsieur, j'aurai toujours assez de „ ces principes de vertu & de bienséance, que nous cultivions dans notre „ Cotterie, pour avoir en horreur tous les plaisirs déréglés : mais je me sou- „ viendrai sur-tout de ce que notre très-cher *Ciceron* dit, que le plaisir de man- „ ger consiste dans le desir, & non pas dans le rassasiement. D'ailleurs ceux „ qui poursuivent la volupté avec le plus d'ardeur n'y arrivent presque jamais. „ Enfin je ne saurois m'empêcher de vous témoigner, à vous qui êtes un Philo- „ sophe, la satisfaction que j'eus hier de lire, dans cet Orateur *Romain*, qu'un „ Noble d'*Athénes*, après avoir soupé chez *Platon*, lui fit ce beau compli- „ ment le jour ensuite : *Les repas que vous donnez à vos amis ne plaisent pas* „ *seulement le jour même, mais encore le lendemain.* Je suis, &c.

T. GUILL. SENTRY.

CLIV. DISCOURS.

Si vulnus tibi, monstrata radice vel herbâ,
Non fieret levius; fugeres radice vel herbâ
Proficiente nihil curarier. —— ——

HOR. L. II. Epist. II. 149.

Si en te servant d'une racine ou d'une herbe, qu'on t'auroit enseignée, pour guerir une plaie; tu n'en recevois aucun soulagement, tu cesserois d'employer un remede inutile.



IL est très-difficile de louer quelqu'un sans le déconcerter. Mais un de mes Correspondans, qui m'a écrit la Lettre suivante, & quelques-uns de ses amis ont trouvé le secret d'épargner ma modestie. Ils ont approuvé quelques-uns de mes *Discours* d'une maniere si indirecte & en même tems si enjouée, que, si quelqu'un de mes Lecteurs me croit digne de blâme pour avoir publié les éloges qu'ils me donnent, il m'avouera que je ne mériterois pas moins sa critique, si j'avois supprimé le tour ingénieux qu'ils employent pour m'honorer de leurs louanges.

MONSIEUR,

» Je me trouve souvent dans une compagnie de beaux esprits de l'un & de » l'autre sexe, où nous raisonnons d'ordinaire sur vos *Discours*, ou sur les su- » jets que vous y avez traité. Mardi dernier nous parlâmes de ces deux Volu- » mes que vous venez de publier. Les uns louoient ce *Discours*-ci, les autres » celui-là, & il n'y eut presque pas une seule personne qui n'eût son discours » favori. Là-dessus un Savant de la troupe nous dit, qu'il ne seroit pas mal de » rendre à M. le *Spectateur* le même hommage qu'on rend tous les jours à M. le » Chevalier *Guillaume Read*, au Docteur *Grant*, à M. *Moor* l'Apoticaire, & à » d'autres habiles Médecins, dont les patiens font publier la guérison qu'ils en » ont obtenue, avec les différentes maladies qui les affligeoient. La proposition » fut reçue avec applaudissement, & la Dame, chez qui nous étions, fit ap- » porter vos deux derniers Volumes, qu'elle avoit en grand papier, avec des » feuillets blancs entre-deux, destinés à son usage. On les mit sur la fenê- » tre, où chacun se rendit à son tour, & dressa un avertissement en style » de ces petites Piéces ingénieuses, qu'on voit d'ordinaire au bas de nos Ga- » zettes. Lorsque nous eumes achevé ces Eloges, nous nous divertimes à » les lire auprès du feu, & nous résolumes d'une commune voix, *Nemine* » *contradicente*, que nous les ferions transcrire, pour vous les envoyer. Celui » qui avoit fait l'ouverture écrivit le premier son avertissement à la tête du » Livre, & les autres suivirent par ordre.

» *Remedium efficax & universum*; ou Remede efficace & universel, propre » à guérir

» à guérir tous ceux qui sont attaqués de malice, d'orgueil, d'esprit de parti, » ou de tout autre vice auquel la Nature humaine est sujette, avec une méthode » aisée pour connoître lorsqu'on en est infecté. Ce Panacée est aussi innocent » que le pain; il est agréable au goût & n'oblige point à garder la maison. Il » n'a pas son égal dans tout l'Univers, comme quantité de Seigneurs & de » Gentilshommes l'ont éprouvé en plusieurs endroits du Royaume.

» NB. Chaque famille en devroit être toujours bien pourvûe.

Sur les deux Discours *qui traitent de la Jalousie, & qui sont le* CXIII. *& le* CXIV. *du* I. *Volume.*

» Je soussigné, âgé de soixante-sept ans, après avoir été affligé plusieurs » années de suite d'inquiétudes mortelles, de craintes & de vapeurs, causées » par la jeunesse & la beauté de ma femme *Marie*, âgée de vingt-cinq ans, » certifie, pour le bien du public, que j'ai été soulagé d'une façon toute extraor- » dinaire par les deux purgations suivantes, que j'ai prises deux matins consé- » cutifs avec une tasse de chocolat.

Guill. Felé.

Pour le bien des Pauvres.

» Par un principe de charité envers ceux qui ont la démangeaison de courir » au lever des Grands, & qui sont réduits à mendier leur pain tous les jours » à la porte de leurs chambres, je soussigné certifie qu'après avoir langui » plusieurs années, sous le poids de cette maladie à la mode, j'en ai été guéri » par un remede, qui est contenu dans une Feuille volante, marquée » *Disc.* CXXXI. Tom. I. & qui se vend chez Mlle. *Baldwin*, où chacun » peut l'avoir pour le prix d'un sol.

A. B.

» Reméde infaillible pour la *Mélancolie Hypocondriaque*, & qui se trouve » dans les Feuilles volantes marquées Vol. I. *Disc.* CXXIV, CXXIX, » CLII, CLIX, CLXXI, & CLXXV. comme il a été éprouvé par moi,

Charles Bienaise.

» Je soussigné, certifie & déclare qu'après avoir été sujet à une fâcheuse in- » tempérance de langue, qui se manifestoit par diverses questions inutiles & » impertinentes, je ne suis plus retombé dans la même foiblesse depuis que » j'ai lû la recette contenue dans le CLXIII. *Disc.* du I. Volume.

Christophe. Caket.

» Le Cosmétique *de la Grande-Bretagne*, ou *Essai sur la Modestie.* Vol. I. » *Disc.* CLXV. qui excite un si beau rouge sur les joues de celles qui sont blan- » ches, ou pâles, qu'on ne sauroit le distinger du teint naturel, & dont l'amie » la plus intime ne sauroit découvrir l'artifice. Il n'y a pas le moindre fard, &

» ce remède ne cause jamais aucun mal. Il rend le visage agréable, & ne s'ôte » pas aisément. En un mot, il ne se trouve ni eau artificielle, ni poudre, ni » fard, qui en approche ; & c'est le meilleur Cosmétique qu'il y ait au monde, » comme je l'ai expérimenté moi-même & le certifie ici par mon seing.

MARTHE BEAUREGARD.

» Je soussigné, Membre de la Paroisse de S. *James*, & d'un tempérament » qui abonde en acides, certifie qu'après avoir mis en usage une recette insérée » dans le CXVIII. *Disc.* du I. Vol. où l'Auteur recommande un exercice » fort sain, nommé *le bon Naturel*, j'ai trouvé qu'il n'y a rien de meilleur » pour adoucir le sang.

PIERRE FURIE.

» Je soussigné, certifie qu'après avoir souffert long-tems du mal de rate, & » m'être engagé, par le conseil de mes amis, à prendre durant quelques jours, » de (z) l'*Acier*, tel qu'il est inséré dans les *Disc.* CXVII, CXXII, CXXXIV, » *&c.* du I. Volume, j'en ai ressenti un si heureux effet, que je me trouvai gai, » dispos & tranquille, c'est pourquoi je les recommande à tous ceux qui sont » attaqués de la même maladie.

GEORGE TRISTAN.

On m'a envoyé plusieurs autres avertissemens de cette nature, qui pourroient ennuyer mes Lecteurs, si je les donnois ici tous à la fois : il vaut donc mieux en réserver quelques-uns pour une autre occasion.

O.

(z) En Anglois *Steele* ; ce qui fait allusion au Chevalier de ce nom, qui est un des principaux Auteurs de cet Ouvrage ; mais il est impossible de la retenir en François.



CLV. DISCOURS.

Quamvis digressu veteris confusus amici,
Laudo tamen. — — — —

Juv. Sat. III. 1.

Quoique je sois sensiblement touché du départ de mon ancien ami, je ne puis cependant désapprouver son dessein.



JE crois que la plûpart des gens commencent à s'établir dans le monde avec la résolution de s'éloigner du tumulte des affaires, & de mener une vie tranquille, d'abord qu'ils seront à leur aise. Le malheur est que nous cherchons toujours quelque prétexte pour retarder l'exécution de ce dessein jusqu'à ce que la mort nous enleve & le fait évanouir. Entre tous les hommes qui forment ce beau projet, il n'y en a point qui ayent tant de peine à se détacher du monde, que ceux qui ont vieilli dans le rude travail d'accumuler des richesses. Ils sont si attentifs au gain, & si occupés de cet unique désir, qu'il leur est très-difficile de donner une autre pente à leur ame, & de la tourner vers ces objets, qui malgré leur convenance avec tous les périodes de la vie, quadrent sur-tout avec le dernier. (*a*) *Horace* nous décrit un vieux Usurier si charmé des plaisirs de la vie champêtre, qu'il ramassa tout son argent pour acquérir un bien de campagne; mais quelle en fut l'issue? Peu de jours apres il remit son argent à l'intérêt.

La plûpart des Hommes cherchent le repos sans le trouver.

Je suis tombé dans cette enchaînure de pensées à l'occasion d'un entretien que j'eus la semaine derniere avec mon illustre ami le Chevalier *Freeport*, qui a tant d'éloquence naturelle, de bon sens & de probité, que je me fais toujours un vrai plaisir de l'entendre raisonner. Comme nous étions tous deux ensemble, aujourd'hui les seuls membres qui restent de notre Cotterie, il me dépeignit plusieurs scénes de la vie active & laborieuse, avec quantité de ces heureux tours, qu'il auroit appellé une autre fois des coups de bonne fortune, & qu'il nomma, dans la situation où il se trouvoit alors, des graces, des faveurs du Ciel, & des bénédictions que Dieu se plaît à répandre sur l'honnête industrie des hommes. » Il faut que vous sachiez, ajouta-t-il, mon » bon ami, que je suis si accoutumé à m'envisager sous l'idée d'un créancier » & d'un débiteur, que je régle souvent mes comptes, à l'égard du Ciel & de » mon ame, sur le même pied. En ce cas, lorsque je tourne les yeux sur le » *Debet*, j'y trouve un si grand nombre d'articles, que mon arithmétique est à » bout, & qu'il m'est impossible de les supputer; mais lorsque j'examine le

(*a*) *Epod.* II. 67.

» *Credit*, je n'y vois presque pas un seul article. Cependant, quoique très-per-
» suadé que mon Créateur ne me doit rien & que je lui dois tout, je suis ré-
» solu d'employer tous mes efforts à régler mes comptes avec lui. Ne soyez
» donc pas surpris, mon cher ami, si vous entendez dire à l'avenir que je
» mene une vie plus retirée, & si vous ne me voyez plus paroître à ce rendez-
» vous.

Je ne pûs qu'approuver une si bonne résolution, malgré la perte qui m'en reviendra. Cet honnête Chevalier s'est expliqué depuis d'une maniere plus étendue dans la Lettre suivante, que je viens de recevoir.

Mon cher SPECTATEUR,

Lettre du Chevalier *Freeport* sur sa retraite a la Campagne.

» Vous savez que nos amis de la Cotterie ne cessoient de me railler, toutes
» les fois que je parlois de ma retraite, & qu'ils m'appliquoient un de nos Pro-
» verbes qui dit, qu'*un Marchand n'est jamais satisfait, s'il ne gagne encore*
» *quelque chose de plus*; avec tout cela je puis vous apprendre aujourd'hui qu'il
» y en a un au monde qui croit avoir assez gagné, & qu'il est bien résolu à
» passer le reste de sa vie dans la jouissance de ce qu'il posséde. Vous avez
» une idée si favorable de mon cœur, qu'il est presque inutile de vous dire
» que j'appelle jouir de mon bien, l'employer au service & à l'avantage du Pu-
» blic. La plus grande partie de ce bien a été jusqu'ici d'une nature inconstante
» & volatile, exposée aux flots de la mer ou aux révolutions des fonds publics;
» mais je l'ai fixée en quelque maniere par l'achat de bonnes fermes & de terres
» solides. Je l'ai mise à l'abri de l'incertitude des fonds nationaux, des vents
» & des orages, & j'en ai acquis un beau Domaine. C'est ce qui me fournira
» l'occasion d'être charitable à ma mode, je veux dire de faire travailler mes
» pauvres voisins, & de les mettre en état de vivre à leur aise par leur industrie.
» Mes jardins, mes viviers, mes terres labourables & mes pâturages seront
» mes divers hôpitaux, ou plutôt mes atteliers, où j'ai résolu d'entretenir
» quantité de personnes indigentes, qui meurent aujourd'hui de faim dans
» mon voisinage. J'ai une grande étendue de terres en friche qui se peuvent
» cultiver, dont les unes sont déja destinées dans mon esprit au labourage,
» les autres à des enclos, à des bois, ou à être desséchées. En un mot, puisque
» j'ai ma bonne portion de la surface de cette Isle, je veux la rendre aussi belle
» qu'aucune autre qui se voye dans tout le Royaume; du moins il n'y aura pas
» un seul pouce de terre qui ne soit cultivé de la maniere qui tournera le plus
» au profit de son maître. Si lorsque je faisois mon négoce par mer, je l'avois
» disposé en sorte qu'il n'y avoit pas un vent de la boussole qui n'amenât quel-
» qu'un de mes vaisseaux dans nos ports; je me flatte que devenu campagnard,
» je réglerai si bien toutes choses, qu'une ondée de pluie, ou que les rayons
» du soleil ne tomberont jamais sur mes terres, sans en améliorer quelqu'une,
» & l'aider à produire les fruits de la saison.

» D'ailleurs vous n'ignorez pas que j'ai toujours cru que la vie est mal em-
» ployée, si elle n'est utile aux autres à quelque égard. Mais lorsque je vais me
» promener tout seul à cheval, & prendre l'air dans la bruyere, qui est voi-

» fine de ma maison, plusieurs autres pensées me viennent occuper l'esprit.
» Il me semble qu'un homme de mon âge peut trouver assez à faire chez lui,
» soit qu'il veuille mettre son esprit dans une bonne assiéte, ou se préparer pour
» un autre monde, ou se familiariser avec la mort. Je vous dirai donc, qu'outre
» le moyen de me rendre utile au Public, dont je vous ai parlé ci-dessus, je cher-
» che actuellement un endroit commode pour y bâtir une maison, à laquelle
» j'attacherai de bons revenus annuels, pour servir à l'entretien d'une dou-
» zaine de vieux laboureurs qui ne seront plus en état de travailler. Quel
» plaisir ne sera-ce pas pour moi d'aller prier Dieu deux fois par jour, avec
» des hommes de mon âge, qui penseront plutôt, aussi bien que moi, à se
» disposer à la mort, qu'à s'occuper des soins & des embarras de la vie? Je
» me souviens d'avoir appris, au Collége, un bon mot, qui dit que *la fin*
» *couronne l'œuvre*. Vous savez mieux que moi s'il est de *Virgile* ou d'*Horace*;
» mais je ne cherche qu'à me l'appliquer. Si vos affaires vous permettent de
» venir prendre quelquefois l'air de la campagne avec moi, vous y trou-
» verez un appartement que je vous destine, & vous y mangerez tous les
» jours du bœuf ou du mouton de mes pâturages, du poisson de mes viviers,
» & du fruit de mes jardins. Vous pourrez sortir de ma maison & y rentrer
» quand il vous plaira, sans que personne s'en formalise; en un mot, vous y
» serez aussi bien venu que vous pouvez l'attendre de, *&c.*

André' Freeport.

Au reste, puisque les Membres de ma Cotterie sont presque tous dispersés, je consulterai au premier jour, mes Lecteurs sur un projet qui m'est venu dans l'esprit pour en établir une autre.

O.

CLVI. DISCOURS.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Hor. A. P. Vers. 138.

Que chantera-t-il, qui réponde à de si magnifiques promesses?



Depuis le dérangement survenu à la Cotterie, dont je me suis déclaré souvent un des Membres, plusieurs personnes me sollicitent, par des lettres, des requêtes & des recommandations, à les nommer lorsqu'on en viendra à un nouveau choix. J'ai même sujet de me plaindre de ce qu'on a mis en usage, à cette occasion, diverses pratiques sourdes & indirectes. Un certain Gentilhomme de la campagne n'eut pas plutôt appris la mort du Chevalier de *Coverley*, qu'il mit en perce toute sa bierre forte, pour l'employer à gagner les voix du tiers &

Des mesures que l'Auteur veut prendre pour renouveller sa *Cotterie*.

du quart. D'ailleurs il m'écrivit que, si je voulois le faire choisir à la place du défunt, il m'envoyeroit un barril de la plus excellente bierre du mois d'*Octobre* que j'eusse bû de ma vie. Les Dames sont fort en peine de savoir qui je nommerai à la place de M. *Honeycomb*. Quelques-unes croyent à la vérité que ce Gentilhomme ne prenoit pas leurs intérêts assez à cœur ; & c'est pour cela même qu'elles souhaiteroient avoir dans notre Cotterie une personne de leur sexe qui les y représentât. Un Citoyen, qui cache son nom sous les deux lettres Y. Z. m'écrit qu'il a vingt-une actions dans la Compagnie d'*Afrique*, & il m'offre, c'est une qui fait le nombre impair, si je veux l'aider à obtenir la place du Chevalier *Freeport* ; ce qui serviroit beaucoup, à ce qu'il s'imagine, à relever le crédit de ce fonds-là. J'ai plusieurs Lettres de ceux qui aspirent à succéder au Capitaine *Sentry*, datées du caffé de *Jeanette Man*, & d'autres écrites d'un Caffé proche *S. Paul*, qui me viennent de ceux qui voudroient obtenir la place vacante par la mort de mon illustre ami le Théologien, que je ne saurois me rappeller sans une grande vénération.

Après avoir bien pesé toutes ces démarches, avec des remontrances que l'on m'a faites là-dessus, & avoir réfléchi sur la haine que je m'attirerois si la nomination des nouveaux Membres venoit à dépendre de moi seul: pour éviter les réproches d'injustice, de partialité, de corruption, & de telles autres qualités que j'ai en horreur, dont on ne manqueroit pas de me noircir, j'ai formé le plan que vous allez voir.

J'ai résolu d'expédier des ordres par écrit à toutes les Cotteries qui se trouvent dans les Villes de *Londres* & de *Westminster*, afin que chacune d'elles choisisse le plus digne Membre de son corps, & qu'elle m'en remette le nom avant Notre-Dame du mois de *Mars*, auquel tems j'en viendrai à une décision finale.

J'ai par-là tout sujet de me flatter que la Cotterie, sur laquelle je présiderai, sera la fleur & la quintessence de toutes les autres. Je n'ai communiqué ce projet qu'à un seul de mes intimes amis, que j'ai loué deux ou trois fois pour son heureux talent à forger des quolibets. La seule objection qu'il y trouve est, que je m'attirerai des ennemis si je m'arroge un tel despotisme, & que mes envieux, au lieu de me donner le titre ordinaire de *Spectateur*, m'appelleront peut-être le *Chef des Conteurs*.

Mais pour revenir à mon dessein, tout le monde sait que j'ai paru d'abord, dans cet Ouvrage, sous le caractére d'un homme taciturne ; & il me semble de l'avoir si bien soutenu, que je ne crois pas avoir lâché trois périodes dans l'espace de presque deux années consécutives. Je me plais tant aux monosyllabes, que dans les conversations que j'ai rapportées des autres, je n'y ai guére mis de mon crû qu'un oui ou qu'un non. De sorte que mes Lecteurs ont ainsi perdu quantité de bonnes choses que j'avois dans l'esprit, & que je n'ai pas voulu mettre au jour.

Quoi qu'il en soit, pour diversifier mon caractére, & faire voir au monde que je puis bien parler quand il me plaît, j'ai résolu de babiller tout mon saoul dans la nouvelle Cotterie que je vais établir. Mais, afin d'y procéder avec toute la régularité possible, je veux que, dès le premier rendez-

vous qu'elle aura, *on m'y ouvre la bouche* dans toutes les formes requises & qu'on y suive un certain rituel que j'ai par devers moi, où sont contenues toutes les cérémonies qui se pratiquent à l'ouverture de la bouche d'un Cardinal. J'ai aussi examiné les anciens formulaires que *Pythagore* observoit lorsqu'un de ses disciples obtenoit la liberté de parler, après avoir fait son aprentissage du silence. D'ailleurs, puisque mon nom a déja paru dans les Gazettes des pays étrangers pour de moindres occasions que celle-ci, je ne doute pas que, dans les premiers avis qu'elles auront de la *Grande-Bretagne*, elles n'annoncent à toute l'*Europe* que *la bouche du Spectateur doit être ouverte le vingt-cinquiéme du mois de* Mars *prochain*. Peut-être qu'alors je publierai une relation forte utile des procédures qu'on observera dans cette solemnité & des personnes qui s'y trouveront. Mais c'est à quoi je ne m'engage pas absolument.

O.

CLVII. DISCOURS.

Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum.
Hor. L. I. Epist. XIV. 36.

Je ne me repens pas d'avoir badiné autre fois; mais j'aurois honte de continuer le même badinage.



LE plan que je viens de publier pour le choix des nouveaux Membres qui doivent entrer dans ma Cotterie m'a attiré diverses Lettres de toutes parts. Un certain homme à projet m'écrit que, selon toutes les apparences, la solemnité de l'*ouverture de ma bouche* y amenera une grande foule de Spectateurs, & là-dessus, il me propose de la célébrer dans la halle des papetiers, afin que tout le monde y soit à son aise. D'ailleurs, il veut se charger lui-même de toute la dépense, pourvû qu'il ait la permission d'y élever des échafaudages & des galeries de tous côtés, & d'en louer les places. Un Libraire m'a écrit, pour me supplier très-humblement qu'il lui soit permis de faire imprimer le discours que je prononcerai dans cette auguste Assemblée. On m'écrit aussi de tous côtés qu'il y a de grandes brigues dans plusieurs Cotteries de la Ville, pour le choix d'une personne propre à expédier avec moi les affaires épineuses qui se présenteront à notre bureau. Trois de ces Cotteries ont déja procédé à cette élection, mais il y en a une qui s'est partagée & qui a nommé deux Membres, au lieu d'un. Si je vois que mes ennemis prennent avantage de mon silence pour m'attaquer, ou si quelque autre cas l'exige, puisque les élections se trouvent si avancées, nous pourrions bien nous assembler avant le jour fixé; ou si les choses continuent selon mes desirs, peut-être que je renvoyerai l'Assemblée plus loin, mais quelque parti que je prenne à cet égard, je ne manquerai pas d'en avertir le public.

Des effets du *Discours* précédent & des *Lettres* qu'il attira à l'Auteur.

Cependant je ſuis très-ſenſible à l'intérêt que cette grande Ville témoigne prendre au deſſein que j'ai formé d'abandonner cet Ouvrage. Ce n'eſt pas une moindre ſatisfaction pour moi de voir, qu'à l'ouïe de cette nouvelle, on a pris l'allarme dans quelques endroits les plus reculés du Royaume, d'où j'ai reçu diverſes Lettres qui contiennent de grandes plaintes à cette occaſion. Il y en a une, entr'autres, datée de *Berwich* ſur la *Twede*, qui me plaît beaucoup. L'Auteur y compare l'office que j'ai exercé, depuis quelque tems, dans ces Royaumes, à la culture d'un vaſte jardin, « qu'il ne ſuffit pas, *dit-il*, » de ſarcler une fois pour toutes & d'abandonner enſuite; mais qu'il faut » cultiver tous les jours, ou la terre qu'on a d'abord ſarclée, ſera bien-tôt cou- » verte de méchantes herbes. » Un autre me repréſente qu'il y a divers excès ſur le point d'éclore, qui ne manqueront pas, à ce qu'il croit, de paroître dans toute leur étendue, auſſi-tôt qu'on ne me verra plus la verge à la main. » Il n'y a nul doute, *continue-t-il*, que les coiffures des Dames ne viennent » à pouſſer de nouvelles tiges, d'abord qu'elles ſauront qu'elles ne ſont plus » ſous les yeux du *Spectateur;* & j'ai déja vû des chapeaux, ſous les bras des » Etrangers, d'une ſi vaſte circonférence, qu'il eſt a craindre qu'ils n'obſ- » curciſſent notre Iſle de leur ombre un mois ou deux après que vous » aurez quitté la plume. » Mais, de toutes ces Lettres, il n'y en a pas une qui me paroiſſe ſi bien tournée que la ſuivante; elle me réjouit d'autant plus, qu'elle m'eſt écrite par quelques-uns des Membres d'un illuſtre Corps que j'honorerai toute ma vie, & où mes ſpéculations (je ne ſaurois le dire ſans une ſécrete vanité) ont eu un accueil très-favorable. Il eſt ordinaire aux Poëtes qui publient leurs Ouvrages de mettre à la tête des Vers qui ſont faits à leur honneur. Ce n'eſt pas qu'ils ſe plaiſent à y voir leurs éloges; mais c'eſt de peur que ces belles piéces de leurs amis ne viennent à ſe perdre. Je dois me ſervir de la même apologie, pour la publication de la Lettre ſuivante, où j'ai laiſſé tout l'encens qui m'y eſt prodigué à pleines mains avec trop de bonté, quoi que mes correſpondans puiſſent témoigner, qu'en d'autres occaſions, j'ai preſque toujours effacé tous ces endroits avantageux des Lettres qu'ils m'ont écrites. La voici donc telle que je l'ai reçue.

O.

A *Oxford* le 25. de *Nov.* 1712.

M. le SPECTATEUR,

Lettres de quelques Membres de l'Univerſité d'*Oxford* ſur le

» Malgré votre invincible taciturnité, vous avez trouvé le ſecret d'être de » la plus agréable Société du monde: cette eſpéce de converſation que vous » ſoutenez avec la Ville, a toujours le bonheur de plaire à ceux qui ont du » goût & du loiſir, & de ne choquer jamais ceux qui ſont dans l'embarras » & le tumulte des affaires. Vous ne demandez jamais audience qu'*à propos*, » &

» & dans ces heureux momens qu'*Horace* appelle (z) *dextro tempore* : Vous » avez aussi le talent d'observer cette régle de politique, que le même Au- » teur donnoit à son ami, lorsqu'il le chargea de présenter ses Ouvrages à » *Auguste* : n'en venez pas-là, lui dit-il, s'il n'est en parfaite santé, s'il » n'est de bonne humeur, & s'il ne demande lui-même à les voir :

(a) *Si validus, si lætus erit, si denique poscet.*

» Vous ne commencez jamais à parler que lorsqu'on souhaite de vous en- » tendre, & si quelque personne témoigne du chagrin ce n'est que quand » vous ne parlez plus. Mais je me laisse entraîner insensiblement à des ré- » flexions qui ne répondent pas à mon but principal : je voulois vous avertir » qu'il y a quelques-uns des sinceres Admirateurs de vos *Discours* inimita- » bles, qui pourroient vous adresser, sans aucune flatterie, la même sa- » lutation qu'on employoit à l'égard des Princes Orientaux, & vous dire : » *O illustre Spectateur, puissiez-vous vivre éternellement!* Je voulois, dis-je, » vous avertir que ces Admirateurs craignent, avec M. (b) *Philo-Spec*, » que l'éclipse de vos meilleurs amis ne présage bien-tôt la vôtre. Nous » ne trouvons pas à la vérité qu'il y ait aucun sujet légitime de se plaindre » de la maniere dont vous avez fait disparoître ce vénérable corps : non, » le monde n'étoit pas digne de votre savant Théologien : M. *Honeycomb* » ne pouvoit guére plus, avec honneur, vivre dans le célibat. Le Juriscon- » sulte du *Temple* devoit enfin s'appliquer à l'étude des Loix; & la mort » de M. *de Coverley* a été la plus belle action de sa vie. Avec tout cela, » nous avons ressenti une vive douleur, dans la crainte où nous sommes de per- » dre un entretien si exquis & si utile. Nous ne pouvons même réfléchir sans » inquiétude sur ce que, pour humer notre caffé le matin, & le suspendre, » presqu'en l'air, entre nos lévres & l'oreille droite, nous n'aurons plus » que les misérables nouvelles de nos Gazetiers. Aussi avons nous résolu de » ne pas vous congédier si vîte. Mais puisque la saison des cerises, pour me » servir de cette métaphore que vous avez mis en usage quelque part, tend » vers sa fin, & que le marché en est rempli, nous en sécherons une bonne » quantité, pour nous régaler de ce fruit délicieux aussi longtems qu'il nous sera » possible. Il est vrai qu'alors elles n'approchent pas du goût de celles qui sont » fraiches ; mais, avec tout ce désavantage, elles piquent agréablement » le palais, & valent mieux pour un dessert que tout autre fruit qui est de sai- » son. Pour parler clair & d'une maniere simple, nous vons commencé quel- » ques-uns d'entre nous à relire vos ouvrages, & nous y destinons deux soirs » de la semaine. Avant que de nous séparer, nous buvons toujours à votre » santé, & nous vous remercions en termes généraux du profit qui nous revient

(z) Lib. II. Sat. I. 18.
(a) Lib. I. Epist. XIII. 3.
(b) Voyez la Lettre, qui est à la fin du CLI. *Disc.* de ce Vol.

» de cette seconde lecture. Nous croyons d'ailleurs que cet établissement est plus
» utile qu'aucun autre de vos Cotteries, sans en excepter même (*c*) celle des
» *Laids*. Nous avons un avantage manifeste sur les Membres de cette fameuse
» Société, à l'égard de votre conversation. Du moins, quoiqu'ils se puissent
» vanter de jouir quelquefois de votre présence corporelle, ils ne sauroient
» jamais vous arracher un seul mot de la bouche. Au lieu qu'avec nous, vous
» êtes le contre-pied de ce que (*d*) *Phedrie* auroit voulu que sa maîtresse fût
» dans la compagnie de son rival, c'est-à-dire, que *vous êtes présent, malgré*
» *votre absence*. Nous vous obligeons à parler aussi peu & aussi long-tems qu'il
» nous plaît, & sachez que votre langue n'est presque jamais en repos de toute
» la soirée. Je me flatte que vous jetterez un œil favorable sur une Société qui
» doit son origine à l'émulation de ses Membres, qui disputent entr'eux à qui
» aura le plus d'estime pour vos beaux *Discours*, & qui n'en manquent pas
» pour votre personne. J'ose même vous assurer que vous ne trouverez aucune
» part quatre admirateurs plus sinceres, ni qui vous soient plus dévoués que
» vos très-humbles serviteurs,

TF. GS. JT. ET.

CLVIII. DISCOURS.

——— —— Tentanda via est, quâ me quoque possim
Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.
VIRG. Georg. III. 8.

Il faut que je cherche une nouvelle route pour m'élever au-dessus du commun, & me rendre célébre dans le monde.

Eloges de quelques Génies extraordinaires.



'ESSAI qu'on va lire n'est pas de ma façon, mais j'en suis redevable à l'ingénieux Auteur d'un Poëme qui vient de paroître & qui est intitulé, *Ode au Créateur de l'Univers, à l'occasion des fragmens d'Orphée*.

» Je me souviens d'avoir lû, dans un célébre Auteur *François, qu'aucun homme*
» *n'a jamais poussé ses talens naturels aussi loin qu'ils auroient pû s'étendre*. Je
» n'examinerai pas si cela est vrai à toute rigueur. Il suffit de dire, que les
» hommes capables de la plus grande application, & qui ont le plus d'acquis
» peuvent trouver bien du vuide & du tems perdu, dans leur vie passée, dont
» ils auroient pû faire un meilleur usage. En effet, à peine y a-t-il une seule per-
» sonne au monde capable de réfléchir sur elle-même, qui ne pense, tôt ou

---

(*c*) Voyez le XIII. *Disc.* du I. Tome, pag. 3, 389.
(*d*) *Terence Eunuch.* Act. I. Sc. II. v. 112.

» tard, que, si elle recommençoit à vivre, elle n'employât beaucoup mieux
» son tems.

» L'esprit est le plus porté à se faire ce reproche ingénu, lorsqu'il voit des
» hommes qui ont surpassé de beaucoup la plûpart des autres, dans les sciences,
» les arts, ou quelque autre perfection digne de notre estime.

» Un des plus vastes génies & des mieux cultivés qu'il y ait jamais eu parmi
» nous, ou chez les Etrangers, étoit celui du Chevalier *François Bacon*, ou
» Lord *Verulam*. Ce grand homme, par la force extraordinaire & l'étendue de
» son génie, & par une étude infatigable, avoit fait un si prodigieux amas
» de connoissances, qu'il nous est impossible de le regarder sans admiration.
» Il semble qu'il eût embrassé tout ce qui se trouvoit dans les Livres qui avoient
» paru avant lui; & non content de cela, il ouvrit un si grand nombre de nou-
» velles routes pour approfondir les sciences, qu'un seul homme, jouit-il de la
» vie la plus longue, ne sauroit jamais les parcourir toutes. De-là vient qu'il
» n'en fit, pour ainsi dire, que tracer la superficie, à l'exemple des voyageurs
» sur mer, qui ne donnent qu'un profil grossier des côtes, ou des points de
» terre qui leur sont inconnues, & dont ils laissent une recherche plus exacte à
» ceux, qui viendront après eux.

» L'illustre M. *Boyle* semble avoir été destiné par la nature à succéder au tra-
» vail & aux recherches de ce génie extraordinaire que je viens de nommer.
» Par le nombre infini de ses expériences, il a rempli, en grande partie, ces
» plans & ces profils de science, que son prédécesseur avoit crayonnés. Il a passé
» toute sa vie à la poursuite des ouvrages de la nature, à travers cette infinie
» variété de métamorphoses & de changemens, aussi bien que dans la plus
» raisonnable & la plus sincere adoration de son Créateur.

» Il n'y a que très-peu d'esprits de cet ordre, qui ayent étendu leur connois-
» sance, dans les études qu'ils ont poursuivies, aussi loin que ces deux-là, mais
» je ne doute pas qu'à cette occasion, ceux de mes Lecteurs qui savent ce qui
» se passe dans la République des Lettres ne s'en rappellent un troisiéme (*e*),
» qui est encore plein de vie & qui fait la gloire de notre Nation. Il a pénétré
» si avant dans les secrets de la nature & dans les Mathématiques, que ses pro-
» grès, qui vont au-delà de tout ce que les autres avoient découvert, nous
» fournissent un exemple étonnant de la vaste capacité de l'esprit humain, &
» nous démontrent que le sujet de ses recherches est un fond inépuisable;
» tant il est vrai ce que dit l'Ecriture, (*f*) que l'*Homme sage, qui veut compren-*
» *dre les œuvres de Dieu d'un bout à l'autre, ne sauroit jamais y parvenir.*

» Je ne puis me dispenser d'ajouter ici un nouveau caractére, qui est, à la
» vérité, d'une espéce différente de ceux là, mais qui sert à prouver la force
» merveilleuse de la nature & de l'application, & nous donne l'exemple le
» plus singulier d'un génie universel que j'aye rencontré de ma vie. Je veux
» parler de *Leonardo da Vinci*, Peintre *Italien*, issu d'une famille noble en *Tos-*

(*e*) L'Auteur veut parler de M. le Chevalier *Newton*.
(*f*) *Ecclésiast.* Chap. III. 11. & VIII. 17.

» *cane*, & qui vivoit vers le commencement du seiziéme siécle. Il étoit si habile dans les piéces historiques, que, selon quelques-uns, il surpassoit à cet égard tous ceux qui l'avoient précédé. Il est certain qu'il excita l'envie de *Michel Ange*, qui étoit son contemporain, & que ce fut, par l'étude de ses ouvrages, que *Raphael* lui-même apprit sa belle maniere de dessiner. Il étoit expert dans la Sculpture & l'Architecture; il entendoit l'Anatomie, les Mathématiques & la Méchanique. On parle de l'Aqueduc, qui va depuis la riviere d'*Adda* jusqu'à *Milan*, comme d'un ouvrage de son invention. Il possédoit diverses Langues; il avoit étudié l'Histoire, la Philosophie, la Poësie & la Musique. Je ne saurois m'empêcher d'observer ici, quoi que cela soit inutile à mon but, que tous ceux qui ont parlé de ce fameux Peintre, ont aussi relevé la perfection de son corps. Les exemples qu'on allégue de sa force sont presque incroyables. Il étoit bien fait de sa personne, & d'une adresse surprenante dans tous les exercices d'un Gentilhomme. En un mot, on nous assure que les bonnes qualités de son cœur répondoient aux talens de son esprit, qu'il étoit honnête, généreux & d'une humeur très-douce. Je n'en dirois plus rien, si la curiosité de mes Lecteurs ne demandoit que je leur apprisse une circonstance aussi remarquable de sa mort, qu'il étoit lui-même d'un caractére distingué. La réputation de ses ouvrages lui avoit acquis une estime si générale, qu'il fut invité à la Cour de *France*, où il tomba malade, quelque tems après son arrivée. Sensible à l'honneur que le Roi *François* I. lui fit de lui rendre visite, il voulut se mettre sur son séant, & attaqué presque aussi-tôt d'une défaillance, il expira entre les bras de ce grand Monarque.

» Il est impossible de réfléchir sur des exemples de cette nature, sans admirer l'étendue merveilleuse de l'esprit humain, qui peut faire de tels progrès dans les sciences, & avoir une si grande variété d'idées sans aucun embarras & sans qu'elles se confondent. N'est-il donc pas bien raisonnable d'inferer delà que son esprit tire son origine de Dieu? Et puisque la matiere insensible est douée d'une capacité naturelle de durer toujours, à moins qu'elle ne soit anéantie par la toute Puissance divine; quelle absurdité n'y auroit-il pas à s'imaginer qu'un Etre beaucoup plus parfait ne jouit pas du même privilége?

» D'un autre côté, si nous tournons les yeux sur les Nations barbares qui se trouvent dans les *Indes*, & dont les voyageurs nous entretiennent, on y voit des Peuples entiers qui ont à peine les premieres étincelles de la raison, & dont presque toutes les idées se bornent à celles de sens & des appétits naturels. Il semble que ce sont de vastes déserts incultes de la nature humaine, & lorsqu'on vient à comparer ces individus avec ceux qui excellent dans les arts & dans les sciences, il est difficile de se persuader que ce soient des créatures de la même espéce.

» Quelques-uns croyent que les ames des hommes sont naturellement toutes égales, & que la grande disparité, qu'on y observe d'ordinaire, vient de la différente organisation ou structure des corps ausquels elles sont unies. Mais, de quelque source que vienne cette premiere disparité, la seconde, ou celle qu'on voit entre leurs talens acquis, doit son origine à la différence

» accidentelle de leur éducation, de leur fortune, ou de leur train de vie.
» L'ame est une espéce de diamant brute, qui a besoin d'art, de travail &
» de tems pour le polir. Il y a quantité de bons génies qui se perdent, faute
» de tout cela, ou qui demeurent incultes, comme un joyau qui reste dans la
» mine.

» Un des plus forts motifs qui excite les hommes à se surpasser les uns les
» autres dans les arts & dans les sciences, qu'ils estiment le plus, est la pas-
» sion naturelle qu'ils ont pour la gloire, & qu'on ne doit jamais décourager,
» quoique l'excès en soit vicieux. Quelques Ecrivains de morale sont peut-
» être un peu trop rigides à décréditer ce principe, que la nature semble avoir
» gravé dans l'ame comme un ressort capable de mettre en mouvement tou-
» tes ses facultés cachées, & qui se déploye toujours avec le plus de force
» dans les ames les plus généreuses. Les hommes, dont les caractéres ont brillé
» avec le plus d'éclat chez les anciens Romains, paroissoient avoir été vive-
» ment animés de ce principe. *Cicéron*, dont le savoir & les services, qu'il ren-
» doit à sa Patrie, sont si bien connus, en étoit enflammé jusqu'à la fu-
» reur; (g) il presse chaudement *Lucceius*, qui écrivoit l'histoire de ces
» tems-là, d'être fort exact à détailler toutes les particularités de son Consu-
» lat, & de s'en acquitter au plutôt, afin qu'il eût le plaisir de goûter durant
» sa vie un peu de cet honneur, qu'il prévoyoit devoir être un jour rendu
» à sa mémoire. C'étoit l'ambition d'un grand génie, mais il péche dans le
» dégré, puisqu'il sollicite son ami de relever ses actions avec plus d'éloge
» que *les loix de l'Historien & de la vérité même ne le permettent. Pline* le jeune
» paroît avoir eu la même passion pour la renommée, quoiqu'elle fût plus
» chaste & plus modeste. La maniere ingénue dont il l'avoue à son ami
» *Capiton*, qui lui conseilloit d'écrire l'histoire, est très-belle, & l'éleve à
» une certaine grandeur qu'on ne sauroit attribuer à la vanité. (*h*) *Pour moi*,
» dit-il, *rien ne me touche si fort, qu'une réputation à l'épreuve des tems, rien en*
» *me paroît plus digne d'un homme, sur tout de celui qui n'ayant rien à se re-*
» *procher est tranquille sur les jugemens de la postérité.*

» Il me semble que je ne dois pas finir ce Discours, sans intéresser tous mes
» Lecteurs dans le sujet dont il traite. Ainsi je poserai pour maxime, que, bien
» que tous ne puissent pas briller dans les sciences ou les beaux arts, *chacun*
» *peut exceller en quelque chose.* L'ame posséde à cet égard une certaine fa-
» culté végétative, s'il m'est permis de la nommer ainsi, qui ne sauroit
» demeurer tout-à-fait inutile. Si la culture n'en forme pas un jardin magni-
» fique & régulier, elle poussera d'elle-même des herbes sauvages ou des
» fleurs qui le seront encore plus.

(*g*) Epistol. ad Familiar. Lib. V. Epist. 12.
(*h*) Voyez la VIII. Lettre du V. Livre.

CLIX. DISCOURS.

Suspendit pictâ vultum, mentemque tabellâ.
HOR. L. II. Epist. I. 97.

Un Tableau bienfait attachoit ses regards & enlevoit son admiration.

M. le SPECTATEUR.

Les Peintres *Anglois* l'emportent sur tous les autres a l'éard des *Portraits*.

» UISQUE l'Académie de Peinture, qu'on vient d'établir à *Londres*, vous a fait, & s'est fait à elle-même l'honneur de vous choisir pour un de ses Directeurs, cet art, aussi noble qu'aimable, auquel vous deviez déja vos regards en qualite de *Spectateur*, s'est acquis un nouveau droit sur vous, & vous paroissez doublement engagé à prendre soin de ses intérêts.

» L'honneur de notre patrie n'est pas moins intéressé dans ce que je vais dire : nous avons (& peut-être que les autres Nations l'ont de même que nous) une fausse humilité nationale, aussi bien qu'un orgueil national ; & quoique nous nous vantions de surpasser tout le monde en des choses où les autres excellent sur nous, il y en a quelques-unes où nous attribuons aux Etrangers une supériorité que nous possédons nous-mêmes. C'est ce qui arrive en particulier dans l'art de faire des Portraits, ou de représenter les visages au naturel.

» La Peinture est un art d'un si vaste étendue, qu'il n'y a pas un seul homme vivant qui le possède dans toutes ses parties ; il suffit que les uns réussissent à peindre des visages, les autres à représenter l'histoire, ou les batailles, ou les paysages, ou les tempêtes, ou les fruits, ou les fleurs, ou les grotesques, ou les escarmouches, &c. Bien plus, jamais homme n'a excellé dans toutes les branches de chacun de ces arts, ainsi que je prens la liberté de nommer chacune de ces différentes espéces.

» D'ailleurs, comme une homme peut-être habile à représenter un paysage, quoiqu'il ne réussisse guéres bien à peindre un visage, ou une histoire, & ainsi du reste ; de même une Nation peut exceller dans quelque genre de Peinture, quoique les autres soient cultivés plus heureusement sous quelque autre climat.

» L'*Italie* peut avoir la préférence sur tous les autres pays pour l'Histoire ; la *Hollande* pour le Grotesque, aussi bien que pour l'exactitude & la finesse de l'ouvrage ; la *France* pour les piéces gayes, gentilles & folâtres ; & l'*Angleterre* pour les Portraits : mais vouloir attribuer l'honneur de toutes ces sortes de Peinture à l'une ou à l'autre de ces Nations sous ombre qu'elle excelle dans quelqu'une de ces parties, c'est adjuger le prix de la Poësie héroïque, dramatique, lyrique ou burlesque à celui qui réussit dans quelqu'un de ces genres-là.

» Il est raisonnable de supposer qu'un Art doit atteindre à sa plus haute perfection là où se trouvent les plus grands génies, où il y a le plus de secours & d'encouragement. Examinons sur ce pied-là notre Nation à l'égard des Portraits. Il n'y a point de gens au monde qui se plaisent tant que les *Anglois* à voir leur figure peinte, ou celle de leurs parens ou de leurs amis; soit que cela vienne de leur bonté naturelle, ou de l'inclination qu'il ont pour la Peinture, & de ce qu'ils ne sont pas encouragés à estimer les Tableaux religieux, dont la pureté de notre culte n'admet pas le libre usage, ou de quelque autre cause que l'on voudra. Les secours que nous avons ne le cédent point à ceux de toute autre Nation, ou plutôt ils les surpassent; du moins ce que les Statuts & les Bas-reliefs antiques, dont l'*Italie* jouit, sont pour les Peintres en Histoire, les beaux visages, dont tout l'Univers reconnoît que l'*Angleterre* abonde, le sont pour ceux qui s'attachent aux Portraits: d'ailleurs, nous avons un plus grand nombre de ces sortes d'ouvrages des plus habiles Maîtres dans ce dernier genre, que n'en possède aucune autre Nation, & nous n'en manquons pas de ceux qui ont excellé dans toutes les autres parties de la Peinture. Pour ce qui est de l'encouragement, les richesses & la générosité de la Nation *Angloise* le poussent si loin, que les Artistes n'ont aucun sujet de s'en plaindre.

» Aussi n'y a-t-il en effet aucun Pays au monde, où l'on réussisse si bien dans les Portraits qu'en *Angleterre*: je ne sai si vous avez eu occasion de le remarquer: mais je l'ai observé moi-même, & je me crois juge assez compétent à cet égard. J'ai vû ce qui se fait ailleurs, & je puis vous assurer que l'honneur de cette branche de la Peinture nous est dû avec justice. Pour la confirmation de cette vérité, j'en appelle au témoignage de tous les connoisseurs. Si quelques Etrangers nous ont souvent, ou presque toujours, surpassé là-dessus, on doit l'attribuer aux avantages qu'ils ont trouvés ici, joints à leur industrie & à leur capacité naturelle, mais il n'y a point d'autre Nation qui s'y soit jamais distinguée d'une maniére à pouvoir servir de fondement à cet éloge. D'un autre côté, on n'a vû, parmi nous, ni *François* ni *Italien*, malgré tous nos préjugés en leur faveur, qui ait joui long-tems de la réputation d'exceller à faire des Portraits.

» C'est un honneur qui est dû, il y a près d'un siécle, à notre seule Patrie; de sorte qu'au lieu de courir en *Italie* ou quelque autre part, ceux qui se destinent à faire des Portraits devroient s'y appliquer en *Angleterre*. C'est-là où ils doivent se rendre de *Hollande*, de *France*, d'*Italie*, d'*Allemagne*, &c. comme celui qui veut s'adonner à toute autre sorte de Peinture doit l'exercer dans les lieux où elle est arrivée à sa plus haute perfection. On dit que la Bienheureuse Vierge descendit du Ciel & se présenta devant *S. Luc*, afin qu'il la tirât au naturel: j'ose avancer, que si l'envie lui prenoit d'avoir un autre Portrait, elle viendroit en *Angleterre*: & je ne doute pas que le Chevalier (*i*) *Godefroi Kneller*, qui est aujourd'hui le Président

(*i*) Il est *Allemand*, natif de *Lubeck*, & il passa en *Angleterre* vers la fin du regne *Charles* II.

» de votre Académie, ne s'en acquittât mieux eu égard aux progrès qu'il » a faits depuis son arrivée dans ce Royaume, qu'aucun Etranger qu'il y » ait au monde, Je suis avec tout le respect imaginable, &c.

CLX. DISCOURS.

Qualis ubi in lucem coluber, mala gramina pastus,
Frigida sub terra tumidum quem bruma tegebat;
Nunc positis novus exuviis, nitidusque juventâ,
Lubrica convolvit sublato pectore terga.
Arduus ad Solem, & linguis micat ore trisulcis.
VIRG. Æneid. III. 471.

Il est tel qu'un Serpent, qui, après avoir passé tout l'Hiver sous terre, en sort dans la belle saison, se repaît de plantes envenimées, se dépouille de sa peau, acquiert un nouvel éclat, se dresse aux rayons du Soleil, & tire sa langue à trois pointes.

Moyens que le *Spectateur* a mis en usage pour s'accoutumer à parler depuis qu'on la bouche en grande cérémonie.

(*k*)  LORSQUE je renonçai à l'emploi de *Spectateur*, j'avertis le Public que mon dessein étoit de former une nouvelle Cotterie, & d'y faire ouvrir ma bouche avec toute la solemnité requise. Mais sur ce que je ne trouvai pas aussi facile, que je me l'étois d'abord imaginé, de vaincre un silence qui avoit duré cinquante années consécutives, je ne voulus pas me hasarder à paroître dans le Monde sur le pied d'un homme qui parle comme les autres jusqu'à ce que j'eusse acquis un libre & parfait usage de ma langue.

Je garderai pour une autrefois l'histoire de la Cotterie ou des Cotteries, dont je suis à présent, moi indigne, un des membres babillards, & je rapporterai ici ce merveilleux changement qui m'est arrivé, & qui me paroît aussi remarquable qu'aucun autre cité dans l'histoire; depuis celui qui arriva au fils de *Crésus*, après avoir été plusieurs années aussi muet ou plus muet que moi-même.

A la premiere ouverture de ma bouche, je fis un Discours d'environ une demi-douzaine de périodes bien tournées; mais j'en devins si enroué, qu'au lieu d'avoir recouvré l'usage de ma langue, je craignis trois jours de suite de l'avoir absolument perdu. Ajoutez à cela que les muscles de mes joues, peu accoutumés à s'étendre, en souffrirent une si vive douleur, que, sans une résolution invincible & une persévérance à toute épreuve, je n'aurois pas manqué de retomber dans mon ancien état & de revenir à mes Monosyllabes.

(*k*) Voyez le CLVI. *Disc.*

Ensuite

Ensuite j'essayai de parler à diverses reprises, & pour n'être pas effrayé de ma voix, ce qui m'est arrivé en plus d'une rencontre, je lisois tout haut dans ma chambre, & souvent je me suis arrêté au milieu de la rue pour appeller un Fiacre, quoique je n'en visse aucun à portée qui pût m'entendre.

Lorsque je me fus ainsi accoutumé peu à peu au ton de ma voix, je profitai de toutes les occasions qui s'offroient pour la mettre en usage. Mais je ne me souciois guéres de parler tout seul, ni de m'attirer toute l'attention de ceux avec qui je conversois; de sorte que, durant quelque tems, je m'allai promener tous les matins dans le Parc de *S. James*, où je faisois Chorus avec une troupe de *François*. J'avoue que ma modestie étoit fort soulagée par l'humeur communicative de ces Messieurs-là, qui sont si sociables, qu'ils ne se croyent jamais plus divertissans que lorsqu'ils causent tous à la fois.

Il me vint ensuite dans l'esprit que je tirerois un grand avantage de la compagnie des Dames, & que j'aurois occasion de parler avec plus de liberté, lorsque je ne serois pas obligé de réfléchir par avance. Je me glissai donc dans une assemblée du beau sexe; mais il me fut impossible d'y entrelarder un seul mot, & je trouvai que, si je ne changeois pas incessamment de batterie, je risquois de me voir réduit à ma premiere taciturnité.

Depuis ce tems-là les Caffés ont été mes principaux rendez-vous, où j'ai fait le plus de progrès; &, pour en venir à bout, j'ai eu un soin tout particulier de n'être jamais de l'avis des autres. J'étois *Tory* au Caffé de *Button*, & *Whig* à celui de *Child*; tantôt je faisois l'apologie de (*l*) l'*Anglois*, & tantôt celle de l'*Examinateur*, suivant que l'un ou l'autre me tournoit mieux à compte; quelques-uns me croyent grand ennemi du Roi de *France*, quoiqu'au pied de la lettre, je ne l'aye mis en jeu que pour aider à la conversation. En un mot, je clabaude & je dispute dans la seule vûe de m'exercer; & j'ai porté la chose si loin, que je faillis une fois à être percé au travers du corps pour avoir été un peu trop libre avec mes supérieurs.

Enfin, je suis un tout autre homme que je n'étois; on n'a jamais rien vû de si opposé, (*m*) *nil fuit unquam sic dispar sibi*. Mes anciens amis ont de la peine à me reconnoître: & un *Juif* me demanda, l'autre jour, au Caffé de *Jonathan*, si je n'étois pas de la famille d'un Gentilhomme muet qu'il y avoit vû diverses fois: mais il y a huit jours ou environ qu'occupé au même endroit à disputer chaudement avec un jeune Avocat du *Temple*, je fus charmé de voir que son camarade le tira par la manche, & le pria de se retirer, s'il ne vouloit que ce vieux fou le mit sur le carreau à force de parler.

(*l*) Deux Feuilles volantes, qui paroissoient alors deux ou trois fois la semaine, & qui rouloient sur les affaires du tems. L'*Anglois* venoit de la plume d'un *Whig*, & l'*Examinateur* de celle d'un *Tory*. Voyez ce qui est dit de l'un & de l'autre dans les *Oeuvres diverses de M. Rich. Steele sur les affaires de la* Gr. Bretagne, *traduites de l'Anglois* & imprimé à *Amsterdam* chez *D. Mortier* en 1715. Voyez p. 11. *&c.* *Suplém. de la Crise* p. 156. *&c.*

(*m*) *Hor.* L. I. Sat. III. 18.

J'ai fait de si heureux progrès dans l'art du babil, que je paroîtrai en Public avec ce nouveau talent, afin que mes compatriotes en puissent recueillir les fruits.

Ceux qui se sont trouvés aux disputes publiques qui se font dans nos Académies, savent que d'ordinaire on y soutient des hérésies dans la seule vûe de s'exercer & de pousser un argument. J'ai entendu moi-même un Théologien raisonner demi-heure de suite comme un *Socinien* des plus hardis, quoiqu'il fût tres-Orthodoxe le reste de ses jours. J'ai suivi à peu près la même méthode pour acquérir l'usage libre de ma Langue, & j'ai parlé plus d'une année entiére, non pas tant pour l'avantage de mes Auditeurs que pour le mien propre. Mais puisque j'ai enfin obtenu cette faculté, j'ai résolu d'en faire un bon usage, & de n'ouvrir jamais la bouche à l'avenir que pour dire la vérité en conscience. Lorsqu'un homme apprend à faire des armes, il s'exerce sur tous ceux qui se présentent, amis ou ennemis; mais lorsqu'il y est devenu maître, il ne tire jamais l'épée que pour ce qu'il croit être le bon parti.

Avec tout cela, de peur que cette allusion ne donne à mes Lecteurs une fausse idée de mon dessein, je les avertirai que je ne suis d'aucun parti, que je n'ai à cœur que les intérêts de la vérité & de la vertu, & que je n'ai d'autre ennemi à combattre que le vice & la folie. Quoique je fasse aujourd'hui plus de bruit dans le monde que je n'y en ai fait autrefois, je veux continuer à y vivre en *Spectateur* indifférent. Mon but n'est pas d'augmenter le nombre des *Whigs* ou des *Torys*; mais celui des personnes sages & vertueuses. Je souhaiterois de tout mon cœur qu'il n'y eût point de fautes communes aux deux partis, qui suffisent bien pour donner de l'exercice à ma plume, sans en venir à celles qui sont propres à chacun d'eux.

Si (n) *la sûreté se trouve dans la multitude des Conseillers*, il n'y a point de Nation au monde qui soit plus assurée que la nôtre. Presque tous nos galetas sont habités par des Politiques, qui veillent à la conservation de nos droits & de nos priviléges, & qui se garantissent à peine de mourir de faim, pour maintenir leurs compatriotes dans la jouissance de leurs revenus.

Quoique ces infortunés Politiques ayent excité une cruelle fermentation dans tous les esprits, bien loin d'attiser davantage le feu, mon but principal sera de l'éteindre & d'inspirer à tous mes compatriotes une bienveillance mutuelle. De quelques fautes dont chacun des partis soit coupable, elles empirent plutôt qu'elles ne diminuent par les reproches qu'ils se font l'un à l'autre. Le moyen le plus sûr pour ramener un homme à son devoir est de lui recommander les principes de l'honneur & de la vertu, de la bonne foi & de la religion : pendant qu'il les suit, quelque parti qu'il ait embrassé, il ne peut qu'être bon *Anglois*, & qu'aimer sa Patrie.

A l'égard des personnes intéressées dans la composition de cet ouvrage,

---

(n) Prov. XI. 14.

on les nommera lorsqu'elles jugeront à propos de se manifester au Public ; mais jusqu'à ce tems-là mes Lecteurs auront la bonté, s'il leur plait, de suspendre leur curiosité, & de s'informer plutôt de ce qui est écrit que de ceux qui l'écrivent.

Après avoir ainsi ajusté tous les Préliminaires requis avec mes Lecteurs, sans les embarrasser d'aucun autre préambule, je suivrai mon ancienne méthode, & je les entretiendrai de tout ce qui s'offrira d'utile dans le cours de mes Spéculations.

CLXI. DISCOURS.

Quippe domum timet ambiguam, Tyriosque bilingues.

VIRG. Æneid. I. 665.

Elle craint l'irrésolution de cette Famille & l'humeur des Tyriens adonnés au Mensonges.



L n'y a rien, dit Platon, *qui plaise davantage que la vérité, soit qu'on l'entende dire aux autres, ou qu'on la dise soi-même.* C'est pour cela qu'on ne voit pas de compagnie si agréable que celle de l'homme integre, qui écoute sans aucun dessein de trahir, & qui parle sans aucun dessein de tromper

Sur l'abus qu'on fait des *Complimens.*

Entre tous les éloges qu'on donne à *Caton*, je ne sache pas qu'il y en ait aucun qui lui fasse plus d'honneur que ce que *Plutarque* en dit à l'occasion d'un Avocat qui plaidoit devant un des Préteurs. Cet Avocat ne produisoit qu'un seul témoin dans un cas où la Loi en exigeoit d'eux, & sur ce qu'il insistoit sur l'intégrité de ce témoin, le Préteur lui répondit, « Que là où la » Loi en exigeoit deux, il ne se borneroit pas à un seul, quand ce seroit *Caton* » lui-même. » Un tel discours, de la bouche d'un homme qui se trouvoit à la tête d'une Cour de Justice, lorsque *Caton* étoit encore envie, nous fait voir, mieux que mille exemples, la haute réputation où ce grand homme s'étoit élevé, entre ses Contemporains, à l'égard de l'honneur & de la bonne foi.

Lorsque cette candeur inflexible est un peu adoucie par les régles de la politesse & de la bonne éducation, il n'y a point de vertu plus éclatante dans tout le cercle des devoirs de la Société civile. Avec tout cela, on doit bien prendre garde à ne se polir pas aux dépens de la sincérité, & à n'acquérir pas des manières honnêtes au préjudice de sa vertu.

Ce sujet est traité avec beaucoup d'exactitude dans un (*o*) Sermon fort éloquent d'un célébre Prédicateur de la *Grande-Bretagne*. Qu'il me soit

(*o*) C'est peut-être le même qui est cité dans le I. Tome du *Spect.* p. 234. *&c.*

permis d'en rapporter ici deux ou trois passages, pour servir d'introduction à une Lettre assez curieuse, que je destine aujourd'hui au principal entretien de mes Lecteurs.

» Cette ancienne simplicité *Angloise*, dit-il, cette candeur noble & généreuse, cette franchise naturelle, qui marque toujours une véritable » grandeur d'ame, & qui est d'ordinaire accompagnée d'un courage invincible, est presque éteinte parmi nous.

» Le style de la conversation est aujourd'hui si enflé de vains complimens, » & si surchargé, pour ainsi dire, de protestations de services & de respects, que si un homme, qui vivoit il y a un ou deux siécles, revenoit » au monde, il auroit besoin au pied de la lettre d'un Dictionnaire pour » l'aider à entendre sa propre Langue, & pour savoir la juste valeur intrinseque des phrases à la mode. Que dis-je? Il auroit d'abord de la peine » à se figurer à quel bas prix se réduisent, dans le cours ordinaire de cette » monnoye, les expressions les plus fortes & les plus énergiques d'amitié & » d'obéissance; & lorsqu'il en seroit instruit, il lui faudroit bien du tems » avant que de pouvoir s'entretenir avec les autres sur le même pied, » de bonne grace & en bonne conscience. »

La Lettre suivante, qui me paroît fort curieuse, peut servir d'exemple à ce passage de notre illustre Prélat. On dit qu'elle fut écrite, sous le régne de *Charles* II. par un Ambassadeur de *Bantam*, un peu après son arrivée en cette Isle.

MON MAÎTRE,

Lettre d'un Ambassadeur de *Bantam* à son Prince.

» Les gens, avec lesquels je suis, ont leurs Langues plus éloignées de leur » cœur que *Londres* n'est de *Bantam*, & tu sais que les Habitans d'une de ces » Places ignorent ce qui se fait dans l'autre. Ils t'appellent toi & tes Sujets des » Barbares, parce que nous parlons comme nous pensons; & ils se traitent » eux-mêmes de peuple civilisé, parce qu'ils disoient toute autre chose que ce » qu'ils pensent: ils donnent le titre de grossiéreté à la franchise, & de » politesse au mensonge. Dès que j'eus débarqué en ce Pays, un *Anglois*, qui » me fut envoyé de la part du Monarque de l'Isle, pour me recevoir, me » dit, *Qu'il étoit bien fâché de la tempête survenue un peu avant mon arrivée.* » J'eus quelque chagrin de voir qu'il s'affligeoit à mon occasion; mais en » moins d'un quart d'heure il se mit à sourire, & il me parut aussi gai, » que s'il eut été insensible à mon malheur. Un autre qui vint avec lui me » fit dire par mon Interprête: *Qu'il auroit une joie extrême de me rendre » quelque service, & qu'il m'offroit tout ce qui étoit en son pouvoir.* Là-dessus » je le priai de se charger d'un de mes portemanteaux; mais, au lieu de me » servir, comme il me l'avoit promis, il en sourit, & ordonna à un autre de » prendre le paquet. Je logeai les sept ou huit premiers jours chez un » Hôte, qui me dit *de regarder sa maison comme la mienne, & d'en user de » même que si j'etois chez moi.* En conséquence de cette permission, j'entrepris, dès le lendemain, d'abattre une des murailles, pour respirer en

» plus grand air, & d'empaqueter quelques-uns des meubles, dans le » dessein de t'en faire présent! Mais cet insigne Maraut ne me vit pas » plutôt occupé à cet ouvrage, qu'il m'envoya dire de le discontinuer, & qu'il » ne prétendoit point qu'on fît de pareils désordres chez lui. Peu de tems » après, un certain homme, pour qui j'avois demandé quelque faveur de » celui qu'on appelle ici le Grand Trésorier, qui est le principal Officier de » la Couronne, me dit qu'il m'avoit *des obligations infinies*, & qu'il s'en sou- » viendroit *éternellement*. Surpris d'une gratitude si excessive, je ne pûs » m'empêcher de dire, quel service y a-t-il qu'un homme puisse rendre à un » autre, pour l'obliger dans toute l'éternité! Quoi qu'il en soit, je ne lui » demandai pour toute récompense, si ce n'est qu'il voulût me prêter sa fille » aînée pendant mon séjour en ce Pays; mais je trouvai bientôt qu'il étoit » aussi perfide que le reste de ses compatriotes.

» La premiere fois que je me rendis à la Cour, peu s'en fallut qu'un des » grands Seigneurs ne me fit perdre contenance, sur ce qu'il me demanda *mille* » *pardons*, pour m'avoir marché sur le pied par mégarde. Ils appellent » cette sorte de mensonge un compliment, & lorsqu'ils veulent être civils » à l'égard d'une personne distinguée, ils lui disent des faussetés, pour les- » quelles tu ordonnerois qu'un de tes Ministres d'Etat reçut cent coups de » bâton sur la plante de ses pieds. Je ne sai de quelle maniere je pourrai » négocier la moindre chose avec ces gens, puisqu'on ne sauroit presque » compter sur leur parole. Lorsque je vais rendre visite au Scribe du Roi, » on me dit d'ordinaire qu'il n'est pas au logis, quoi qu'il n'y ait quelquefois » qu'un moment que je l'y ai vû entrer moi-même. Tu croirois, à les en- » tendre, qu'ils sont tous médecins; car la premiere question, qu'ils me » font toujours, est de me demander *Comment je me porte?* D'ailleurs, » ils me le demandent plus de cent fois par jour. Ce n'est pas tout; ils ne » s'informent pas seulement de ma santé; mais ils me la souhaitent bonne » d'une maniere plus solemnelle, avec une rasade à la main, lorsque je suis » à table avec eux; quoique d'un autre côté ils voudroient m'engager à » boire de leurs liqueurs jusqu'à me rendre malade comme j'en ai fait l'ex- » périence. Ils boivent souvent aussi à ta santé en grande cérémonie; mais » je dois plutôt l'attendre de ta bonne constitution, que de la sincérité » de leurs vœux. Puisse ton esclave échapper sain & sauf de cette race » d'hypocrites, & vivre assez long-tems pour se prosterner encore une fois » à tes pieds dans la Cité Royale de *Bantam*.



CLXII. DISCOURS.

Qui fit, *Mæcenas*, ut nemo quam sibi sortem,
Seu Ratio dederit, seu Fors objecerit, illâ
Contentus vivat, laudet diversa sequentes;
O fortunati Mercatores! gravis annis
Miles ait, multo jam fractus membra labore.
Contra Mercator, navim jactantibus Austris,
Militia est potior: quid enim? concurritur; horæ
Momento cita mors venit, aut victoria læta.
Agricolam laudat Juris Legumque peritus,
Sub galli cantum Consultor ubi ostia pulsat.
Ille, datis vadibus, qui rure extractus in urbem est,
Solos felices viventes clamat in urbe.
Cætera de genere hoc (adeo sunt multa) loquacem
Delassare valent *Fabium*. Ne te morer, audi
Quò rem deducam. Si quis Deus, en ego, dicat,
Jam faciam quod vultis: eris tu, qui modò Miles,
Mercator: tu Consultus modò, Rusticus: hinc vos,
Vos hinc, mutatis discedite partibus Eia.
Quid statis; nolint. Atqui licet esse beatis.

Hor. L. I. Sat. I. 1. 19.

D'où vient, Mécéne, *que chacun se déplaît dans l'état de vie où il se trouve engagé, soit par son choix, soit par hasard & qu'il vante toujours le bonheur des autres professions? Heureux les Marchands! dit le Soldat accablé du poids de ses armes & épuisé de fatigues. Heureux les gens de guerre! dit le Marchand; qui voit son vaisseau batu par la tempête: car enfin les plus grandes allarmes d'un Soldat sont courtes. Est-il aux prises avec l'ennemi? un moment décide entre la mort & la victoire. Le Jurisconsulte, qui entend des plaideurs frapper à sa porte dès le point du jour, pour le consulter, porte envie au laboureur. Ce laboureur se trouve-t-il chargé d'une caution, qui l'oblige à quitter sa campagne pour venir à* Rome, *il ne trouve d'heureux que ceux qui vivent dans les Villes. Combien voit-on d'exemples de cette nature?* Fabius, *tout grand parleur qu'il est, ne pourroit suffire à les rapporter tous. Mais pour vous epargner un détail qui nous meneroit trop loin, voici où j'en veux venir. Je suppose qu'un Dieu dise à tous ces gens-là: je suis prêt d'arranger les choses, comme vous l'entendez. Vous Soldat, je vous fais Marchand; & vous Jurisconsulte, je consens que vous quittiez la ville pour vivre à la campagne! Voilà l'échange faite à votre gré: que chacun de vous se range maintenant à son poste. Allons... Quoi?... Qu'est-ce qui vous arrête? Ils n'en veulent rien faire. Cependant leur prétendu bonheur est entre leurs mains.*

Rêve sur les défauts & les calamités des hommes.



Est une pensée fort célébre de *Socrate*, que, si toutes les calamités de la Nature humaine étoient mises ensemble, pour être également distribuées à tous les individus de notre espéce, ceux qui se croient aujourd'hui les plus malheureux préféreroient la portion qu'ils en avoient d'abord à celle qui leur seroit tombée depuis en partage. *Horace* a poussé cette remarque plus loin dans les Vers, qu'on voit à la

tête de ce *Discours*, où il insinue que les embarras ou les désastres, sous lesquels nous gémissons, nous deviennent plus supportables que ne le seroient ceux de toute autre personne en cas que nous pussions changer d'état avec elle.

Assis dans mon fauteuil, & occupé à réfléchir sur ces deux observations, je m'endormis insensiblement. Bientôt après je crus entendre *Jupiter* prononcer un Edit, par lequel il ordonnoit à tous les hommes de venir se décharger de leurs griefs & de leurs soucis, & de les mettre tous en un monceau. Pour cet effet, il leur donna rendez-vous dans une vaste plaine, au milieu de laquelle je me postai. Je vis alors, avec un plaisir extrême, tous les individus de mon espéce marcher les uns après les autres, & se débarrasser de leurs fardeaux, qui formerent d'abord une montagne si haute, qu'elle me parut s'élever au-dessus des nues.

Il y avoit une certaine Dame d'une taille mince & dégagée, qui étoit fort active en cette occasion. Dans l'une de ses mains, elle portoit un miroir qui servoit à grossir les objets & sa robe abattue étoit couverte d'une infinité de spectres & de figures grotesques travaillées en broderie, qui paroissoient aux yeux des *Spectateurs*, à mesure qu'elle flottoit au gré du vent. Elle avoit quelque chose de sauvage & d'égaré dans les yeux, & se nommoit l'*Imagination*. Elle conduisoit tout le monde au lieu marqué, aprés les avoir aidés obligeamment à faire leur paquet, & à le mettre sur leurs épaules. Le cœur me saignoit de voir mes semblables gémir sous le poids de leurs fardeaux & le prodigieux amas de leurs calamités.

Avec tout cela, il y eut bien des Acteurs qui me divertirent en cette rencontre. J'en vis un qui portoit, avec beaucoup de soin, un paquet caché sous un vieux manteau en broderie, & dès qu'il l'eut jetté sur les autres, j'apperçus que c'étoit la Pauvreté. Un autre, après bien des soupirs & presque hors d'haleine, jetta son paquet par terre, & je découvris que ce paquet étoit sa femme.

D'ailleurs il y avoit une infinité d'amoureux chargés de plaisans fardeaux, composés de dards & de flammes; quoiqu'ils soupirassent à toute outrance, & qu'on eût dit que leur cœur alloit se fendre sous le poids de leurs calamités, ils ne pouvoient se résoudre à s'en débarrasser, dès qu'ils étoient à portée du monceau; mais après quelques foibles efforts, ils secouoient la tête, & s'en retournoient aussi chargés qu'ils étoient venus. Je vis quantité de vielles femmes qui jettoient leurs rides, & de jeunes qui se dépouilloient de leur teint basané. Il y avoit des tas immenses de nez rouges, de grosses lévres & de dents cariées. Je fus surpris à la vérité de voir que les défauts corporels composoient la plus grande partie de cette montagne. Je ne savois d'abord que croire d'un homme qui me parut de loin chargé d'un fardeau plus gros qu'aucun des autres, & qui dominoit sur ses épaules; mais je trouvai à son approche que c'étoit une bosse naturelle, dont il se défit avec le plus grand plaisir du monde. On y voyoit aussi toutes sortes de maladies, quoique je ne pûs m'empêcher d'observer qu'il y en avoit beaucoup plus d'imaginaires que de réelles. Je pris garde sur-tout à un petit paquet, qui étoit une complication de tous les maux ausquels la nature humaine est sujette, que

diverses personnes bienfaites avoient dans la main, & qu'on nommoit la rate. Mais ce qui me surprit plus que tout fut de voir, qu'on ne jettoit aucun vice, ni aucun défaut de l'esprit ou du cœur dans le monceau des calamités humaines : j'en fus d'autant plus étonné, que j'avois conclu en moi-même que chacun profiteroit de cette occasion pour se délivrer de ses passions, de ses préjugés & de ses foiblesses.

J'observai en particulier un abominable Débauché, que je croyois être venu ici pour y jetter ses crimes, mais après avoir examiné son paquet, je n'y trouvai que sa mémoire qui l'embarrassoit. Il fut suivi d'un autre indigne fripon, qui congédia sa modestie, au lieu de renoncer à son ignorance.

Lorsque tout le monde se fut ainsi déchargé de son paquet, le Phantôme, qui avoit été si actif en cette occasion, ne me vit pas plutôt simple Spectateur de la scène, qu'il s'approcha de moi, & que, malgré mon inquiétude, il me présenta tout d'un coup son miroir. Dès que j'y vis mon petit visage court, qui me parut alors dans toute sa laideur naturelle, j'en fus presque effrayé. La grandeur excessive de ses traits m'en dégoûta d'une telle maniére, que je le jettai comme un masque. Il arriva par bonheur qu'un de mes voisins venoit de jetter le sien, qu'il croyoit trop long pour lui. Il est vrai qu'il me parut d'une longueur prodigieuse, & que le menton seul étoit sans hyperbole aussi long que tout mon visage. Nous eumes par-là le moyen de nous amender tous deux, & chacun fut en pleine liberté de changer sa disgrace avec celle d'un autre.

Je ne saurois exprimer le plaisir que je ressentis à la vûe de cette délivrance universelle ; mais lorsque nous examinames les divers matériaux, dont cette Montagne de misères étoit composée, à peine se trouva-t-il un seul homme qui ne découvrît ce qu'il prenoit pour des biens & des avantages de la vie, & qui ne s'étonnât de voir que ceux qui les avoient d'abord possédés les regardoient comme des griefs & des afflictions.

Sur ces entrefaites, *Jupiter* publia un second Edit, par lequel il donnoit plein pouvoir à chacun de troquer son fardeau, & de s'en retourner chez lui avec tel autre paquet qui lui seroit délivré.

L'*Imagination* se mit alors en mouvement, & fit le partage de tous ces paquets entassés les uns sur les autres avec une activité incroyable. Malgré l'embarras & la confusion qu'il y eut alors, & qu'on auroit de la peine à décrire, j'observai quelques trocs singuliers, que je rapporterai ici. Un Vieillard vénérable par ses cheveux blancs, qui s'étoit défait de la colique, & qui avoit besoin d'un héritier, prit à la place un fils désobéissant, que son pere avoit jetté avec dépit sur le monceau des calamités humaines. En moins d'un quart-d'heure ce jeune scélérat prit le bon Vieillard par la barbe, & peu s'en fallut qu'il ne lui cassat la tête. A l'approche du pere, qui s'avançoit vers eux avec un accès de colique, le bon homme le pria de reprendre son fils, & de lui redonner son mal ; mais il leur fut impossible de se départir de leur choix. Un pauvre Galérien, qui avoit troqué sa chaîne pour la goutte, faisoit de telles contorsions du visage, qu'il est aisé de voir qu'il n'avoit pas beaucoup gagné à ce marché-là. En un mot, il y eut divers trocs assez

grotesques, de la maladie avec la pauvreté, de la faim avec le manque d'appétit, & du souci avec la douleur.

Les femmes étoient fort occupées entr'elles à négocier de leurs défauts, l'une donnoit une tresse de cheveux gris pour une tumeur maligne; l'autre changeoit une taille courte avec un dos rond; une troisiéme acceptoit un visage laid pour une réputation délabrée: mais il n'y en avoit pas une seule qui ne trouvât le défaut nouvellement contracté beaucoup plus désagréable que n'étoit le premier. Je fis la méme remarque à l'égard de toute autre misere que chaque individu s'attira, au lieu de celle qu'il avoit d'abord, mais je ne déterminerai pas si cela venoit de ce que tous les maux qui nous arrivent sont en quelque maniére proportionnés à notre état & à nos forces, ou de ce que la coutume nous les rend plus supportables.

Quoi qu'il en soit, je ne pus m'empêcher d'avoir pitié de ce pauvre Gentilhomme qui étoit venu chargé d'une bosse, & qui se retira fort droit & bien tourné avec une pierre dans la vessie; comme aussi de l'autre qui avoit fait ce beau troc avec lui, & qui honteux de son nouveau paquet n'osoit regarder une troupe de Dames qui l'avoient admiré autrefois.

Je ne dois pas oublier ma propre avanture. Mon ami au long visage n'eut pas plutôt pris mon court minois, qu'il fit la figure du monde la plus grotesque. Aprés l'avoir un peu consideré, il n'y eut pas moyen de me retenir: j'éclatai de rire à son nez, & je le déconcertai, tout sérieux qu'il étoit. Sensible à ce ridicule, il me parut avoir honte de son troc: pour moi, je n'eus pas grand sujet d'être content du mien; puisqu'au lieu de me toucher le front, je portai le doigt sur ma lévre supérieure. D'ailleurs, mon nez étoit si long, qu'en passant la main sur le visage, pour grater quelqu'autre endroit, je lui donnai deux ou trois rudes coups. Je vis auprès de moi deux Messieurs qui avoient fait un troc aussi ridicule d'une paire de grosses jambes courtes & tortues avec deux longues jambes de fuseau maigres & décharnées. On auroit dit à les voir que l'un d'eux étoit monté sur des échasses, & qu'il étoit si élevé dans les airs au-dessus de sa hauteur ordinaire, que la tête lui en tournoit; pendant que l'autre faisoit des cercles & qu'il avoit de la peine à marcher droit sur ses colomnes torses. A la vûe de celui-ci, qui me parut d'une humeur enjouée, je tirai une ligne avec ma canne, que je fichai en terre, & je lui voulus parier une bouteille de vin que, dans l'espace d'un quart-d'heure, il n'arriveroit pas jusqu'à ma canne, à marcher toujours sur cette ligne.

Enfin tout l'amas des calamités humaines fut distribué entre les deux sexes, qui donnoient un fort triste spectacle, à mesure qu'ils se promenoient d'un côté & d'autre & qu'ils chanceloient sous le poids de leurs divers fardeaux. Toute la plaine retentit de murmures, de soupirs & de lamentations, jusqu'à ce que *Jupiter* ému de compassion envers eux, permit de nouveau à chacun de quitter son fardeau, & de reprendre celui qu'il avoit d'abord. Ils y donnerent tous les mains avec beaucoup de plaisir, & le Phantôme, qui les avoit entraînés dans cette erreur grossiere, eut ordre de se retirer. Une Déesse, dont la démarche étoit ferme & grave, l'air sérieux, mais gai, fut envoyée à sa place. De tems en tems elle tournoit les yeux vers le Ciel, & les fixoit sur *Jupiter*. D'ailleurs,

elle se nommoit la *Patience*. Dès qu'elle se fut mise auprès du Mont des calamités, je remarquai, avec admiration, que leur volume diminua à un tel point, qu'il ne parut pas d'un tiers si gros qu'il l'étoit auparavant. Ensuite elle rendit à chacun son premier fardeau, leur enseigna de quelle maniére ils devoient s'y prendre pour en diminuer le poids, ou du moins le faire devenir plus supportable. Alors ils se retirerent, fort contens de ce que leur choix à l'égard des maux de cette vie n'avoit pas eu lieu ; & de ce que la distribution en étoit laissée à la Providence.

Outre les bonnes Moralités qu'on peut tirer de cette vision, j'ai appris par-là moi-même à ne murmurer jamais de mes infortunes, à n'envier pas non plus le bonheur d'autrui ; puisqu'il est impossible de juger sainement des souffrances d'un autre. C'est pourquoi j'ai résolu de ne mépriser jamais les plaintes de mes semblables, mais d'avoir pour eux des sentimens d'humanité & de compassion.

CLXIII. DISCOURS.

——— ——— ——— Verba intermissa retentat.

OVID. Metam. L. I. v. 746.

Il tâche de recouvrer la parole qu'il avoit presque perdue.



TOUT le monde a entendu parler du fameux Devin, qui, suivant l'opinion du vulgaire, s'est rendu muet à force d'étudier : c'est aussi pour cela, à ce qu'on croit, qu'il rend tous ses Oracles par écrit. Que cette circonstance soit vrai, ou non, il est toujours sûr que l'aveugle *Tiresias* n'étoit pas plus célébre dans l'ancienne *Gréce*, que notre muet l'a été, depuis quelques années, dans les Villes de *Londres* & de *Westminster*. Je n'en dirai pas davantage sur cet habile Pronostiqueur, qui m'a honoré de la Lettre suivante.

De ma cellule, le 24 de *Juin* 1714.

MONSIEUR,

Lettre d'un fameux *Devin* qui ne donnoit ses Oracles que par écrit.

» Informé que vous avez recouvré depuis peu l'usage de votre langue, j'ai » quelque envie de vous imiter, afin de pouvoir devenir au pied de la lettre un » diseur de bonne avanture. Je suis las de ma taciturnité, & d'avoir servi ma » patrie longues années sous le titre du Docteur muet. Je prophétiserai dans la » suite de vive voix, & *je jaserai* de *l'avenir*, aussi bien que la Pie, dont parle » M. *Lée*, & qui, comme vous savez, étoit une grande Devineresse parmi » les anciens. J'ai mieux aimé jusques-ici recevoir des questions & y répondre » par écrit, afin d'éviter l'ennui & l'embarras des disputes, où entrent presque

» toujours ceux qui me consultent, parce qu'ils ne croïent jamais avoir assez de » prédictions pour leur argent. En un mot, je suis à peu pres dans le cas de ces » animaux discrets, qu'on nomme Singes, & qui pourroient bien parler s'ils » vouloient, à ce que nous disent les *Indiens;* mais qui s'en abstiennent, afin » qu'on ne les oblige pas de travailler. J'ai gagné ma vie jusques-ici sans » avoir fait usage de ma langue; mais j'ai résolu d'ouvrir la bouche dans la suite, » pour avoir de quoi la remplir. Si je parois un peu stérile à l'égard des mots » dans mes premieres solutions, ou dans mes réponses, je me flatte qu'on ne » l'attribuera point à aucun manque de pénétration, mais plutôt à une longue » suspension de l'usage de la parole. Je ne doute pas de rappeller ainsi toutes » mes anciennes pratiques; car si je leur ai promis des amans ou des maris, des » richesses ou une bonne fortune, mon dessein est de leur confirmer de vive » voix ce que je leur ai donné par écrit. Si vous m'honorez de votre visite, vous » aurez les prémices de l'ouverture de ma bouche, & vous pourrez former, » s'il vous plaît, un dialogue très-agréable de la conversation de deux muets. » Excusez, je vous prie, mon cher Monsieur, la liberté que se donne celui qui » a été depuis long-tems, quoique dans un silence respectueux, votre Admira- » teur.

CORNEILLE AGRIPPA.

J'ai reçu la Lettre suivante, ou plutôt le Billet doux, que vous allez voir, d'une jeune éveillée, qui me félicite de la même chose.

Mon cher M. le BABILLARD,

» Je suis Membre d'une Société de Filles, qui se nomment la Cotterie des » *Caqueteuses*, & j'ai ordre de toutes les Sœurs de vous féliciter sur ce que vous » avez enfin obtenu l'usage de votre langue. Nous avons toutes une grande en- » vie de vous entendre causer, & s'il vous plaît de nous honorer un soir de votre » présence, nous avons résolu d'une commune voix que, de dix minutes, vous » en aurez une, pour babiller sans interruption. Je suis *&c.*

Billet d'une *Caqueteuse*, qui félicite le *Spectateur* sur l'ouverture de sa bouche.

S. T.

P. S. » Vous nous trouverez chez Mylady *Isabeau Cliquet*, qui donnera or- » dre à son Portier, qu'en cas qu'un Gentilhomme un peu âgé, & qui a le visa- » ge court, la demande, il l'admette sans lui faire aucune question.

En train de rapporter les félicitations que j'ai reçues de quelques-uns de mes Correspondans, j'en ajouterai ici une ou deux autres de la même nature.

D'*Oxford* le 25. de *Juin* 1714.

MONSIEUR,

» Nous sommes charmés ici de l'ouverture de votre bouche, & nous ou-

Lettre de

quelques Membres de l'Université d'*Oxford* sur le même sujet.

» vrons souvent la nôtre pour approuver votre dessein, sur tout la résolution » que vous avez prise de retenir votre ancienne taciturnité sur tous les différens » qui regardent nos Partis. Nous ne doutons pas que vous ne soyez un aussi » grand Orateur que le Chevalier (p) *Hudibras*, de qui le Poëme chante agréa- » blement, que,

Jamais il n'ouvre la bouche,
Que son éloquence ne touche.

» S'il vous plaît de nous envoyer cette demi-douzaine de périodes bien tour- » nées, qui produisirent un si terrible effet sur les muscles de votre machoire, » nous les déposerons tout-auprès d'un ancien Manuscrit des Oraisons de *Cice-* » *ron*. Nous convenons du moins avec vous qu'on ne trouve pas dans toute » l'histoire un accident plus remarquable, depuis celui qui arriva au fils de » *Cresus*, quoique vous auriez pû monter plus haut, & y joindre celui de l'A- » nesse de *Balaam*. Nous sommes dans l'impatience de voir quelques-unes de » vos nouvelles productions, & nous serons aussi attentifs à toutes les paro- » les que vous laisserez échapper, que l'étoient autrefois ceux qui examinoient » la tête artificielle & parlante que le Moine *Roger Bacon* avoit fabriquée » dans cette Ville. Nous sommes avec sincerité, *&c.*

B. R. T. D. *&c.*

Du Temple du milieu, le 24. *Juin* 1714.

Mon cher SPECTATEUR,

Lettre d'un Jurisconsulte sur le même sujet.

» Je suis ravi d'apprendre que vous commencez à babiller; & je trouve, » par votre derniere vision, que vous y êtes déja si bien fait, que vous ne sauriez » vous empêcher de causer tout endormi. Permettez seulement que je vous aver- » tisse de parler comme les autres hommes, & de n'être pas assez ridicule » pour éviter ce qu'il vous plaît de nommer les phrases à la mode. Est-ce que » vous voulez devenir *Bantamois*, ou nous rendre tous *Quakres*? Je vous » assure que la politesse ne fait aucun tort à ma sincérité, lorsque je me dis » à toute épreuve,

» MONSIEUR,

» Votre très-humble serviteur
» & constant Admirateur,
FRANCHEVILLE.

(p) Voyez la Note qui est au bas de la page 396. du I. Volume.

CLXIV. DISCOURS.

——— ——— ——— Paulatim abolere *Sichæum*
Incipit, & vivo tentat prævertere amore
Jampridem resides animos desuetaque corda.
VIRG. Æneid. I. 724.

Il commence à effacer peu à peu dans son esprit le souvenir de Sichée, *& il tâche d'enflammer son cœur tranquille d'un amour violent, dont elle ne connoissoit presque plus les atteintes.*

MONSIEUR,



» J'AI la taille avantageuse, les épaules larges, assez d'effronterie; » le teint noir, & toutes les qualités requises, à ce qu'il me sem- » bloit, pour obtenir une riche Veuve: Mais, après avoir brus- » qué fortune durant plus de trois années consécutives, je n'ai pû » gagner ni l'esprit ni le cœur d'une seule de ces Dames. J'ai presque tou- » jours réussi dans mes premieres attaques; mais, d'abord que je voulois m'as- » sûrer une partie de leur bien il falloit rompre & se retirer. Si mon état n'est » pas devenu meilleur par toutes ces recherches, j'ai acquis du moins de l'ex- » périence, & j'ai appris divers secrets, qui peuvent être utiles à ces malheu- » reux Avanturiers, qu'on appelle d'ordinaire *Quêteurs de Veuves*, & qui ne » savent pas que ces sortes de Femmes sont aussi bien aux aguets pour tendre » des piéges, qu'ils le sont eux-mêmes. Je vais vous communiquer ici les mys- » teres d'une de ces Cabales féminines, qui se nomme la *Cotterie des Veuves*. Elle » est composée de neuf Matrones expérimentées, qui s'assemblent une fois » la semaine, & qui se rangent au tour d'une grande table ovale.

Lettre sur une Cotterie de Veuves.

» I. Madame la Présidente est une personne d'un mérite tout extraordinaire, » qui a déja disposé de six maris, & qui en veut prendre un septiéme; per- » suadée, qu'il y a autant de vertu dans l'attouchement d'un septiéme époux, » que dans celui d'un septiéme Fils. Voici les noms & les qualités de ses fidé- » les compagnes.

» II. Mademoiselle *Finemouche*, qui jouit de quatre douaires, par quatre » différens époux, de quatre différentes Provinces. Elle est sur le point de se » marier avec un homme de *Middlesex*; & l'on dit, qu'elle a une grande passion » d'étendre ses Domaines dans tous les Comtés d'*Angleterre*, en deçà de la *Trent*.

» III. Mademoiselle *de la Néfle*, qui, après avoir usé deux maris & un galant, » vient d'épouser un Gentilhomme sexagenaire. Sur le rapport qu'elle a fait » à la Cotterie de ce qui s'est passé entr'eux durant le cours d'une semaine, » on lui a permis de s'y trouver en qualité de Veuve; &, selon cet ordre, elle » continue à y tenir sa place.

» IV. La Veuve *Feu-ardent*, qui s'est remariée quinze jours après la mort » de son dernier époux. Ses habits de deuil, qui lui ont déja servi trois fois, » sont encore aussi bons que s'ils étoient tout neufs.

» V. Madame *Catherine du Goufre*, qui étoit Veuve à l'âge de dix-huit ans, » & qui a depuis enterré un second mari avec deux Cochers.

» VI. Madame *de Marioles*, qui, à l'âge de quinze ans, épousa M. le » Chevalier *Simon de Marioles*, qui en avoit alors soixante-douze, & dont elle » eut deux jumeaux, neuf mois après son décès. A l'âge de cinquante-cinq ans, » elle se maria à M. *Jacques Fuseaux*, Ecuyer, qui n'en avoit que vingt-un, » & qui ne survécut pas au premier mois de son mariage.

» VII. Madame *Debora Conquet*, Veuve du Chevalier *Samson Conquet*, » nommé quelquefois pour être un des Juges aux Assises. Ce Chevalier étoit » un homme vigoureux, qui avoit six pieds de hauteur, & deux pieds de large » du bout d'une épaule à l'autre. Il avoit eu trois femmes, qui moururent tou- » tes dans leurs couches. Ceci causa une telle frayeur à tout le beau Sexe, qu'au- » cune n'osoit jetter les yeux sur lui. Enfin, Mademoiselle *Debora* l'entre- » prit, & en rendit si bon compte, qu'après trois années de mariage, elle eut » le plaisir de l'étendre sur le carreau, & de le mesurer dans toute sa longueur. » Par cet exploit, elle s'est acquise tant de réputation, que les Dames de la » Cotterie ont joint à son triomphe les trois victoires du Chevalier *Samson*, » & qu'elles lui donnent le mérite d'un quatriéme veuvage; de sorte qu'elle y » occupe aujourd'hui une place proportionnée à sa dignité.

» VIII. Madame de S. *Leger*, Veuve de M. *Jean de S. Leger*, qui aimoit » jusqu'à la fureur la chasse du Renard, & qui se cassa le cou en sautant à » cheval par-dessus une porte de six barreaux. Elle fut si touchée de cet acci- » dent, qu'elle en seroit morte de douleur, si un Gentilhomme du voisinage » n'eût diverti son chagrin, & ne lui eût fait la cour dès le second mois de son » deuil. Quinze jours après, ce Gentilhomme se vit renvoyé pour l'amour » d'un jeune Avocat, qui ne fut le bien venu que l'espace de six semaines, & » qui fut obligé d'abandonner son poste à un Officier cassé, réduit en peu de » tems à céder la place à un homme de Cour. La faveur de celui-ci fut d'aussi » courte durée que celle des autres; mais, il eut le plaisir de se voir succedé » par une longue suite d'amans, qui en contérent à la Veuve jusqu'à la trente- » septiéme année de son âge. Il y eut alors une cessation de dix années consé- » cutives, au bout desquelles M. *Jean Lalane*, Maître Chapelier, se mit en » tête de l'aimer; & l'on croit même, qu'il la possédera bientôt.

» IX. La derniére est la jolie Mademoiselle *Courant*, qui n'avoit pas seize ans » complets, lorsqu'elle fit mourir son premier époux de chagrin, & qu'on » l'admit dans cette Cotterie. Elle en sortit bientôt après, sur ce qu'elle voulut » tâter d'un second, qu'elle expédia si vîte, qu'en moins d'une année, elle y » rentra de nouveau. Cette jeune Matrone est un des plus dignes Membres » de la Société, en état de s'y avancer plus qu'aucune des autres, & il y a » grande apparence qu'elle y occupera le siége de la Présidente, avant que » de finir ses jours.

» Dès l'établissement de leur Cotterie, ces Dames résolurent de donner les

» portraits de leurs défunts maris, pour servir d'ornement à la Chambre où el-
» les tiennent leurs assemblées; mais sur ce qu'il y en eut deux qui les firent tirer
» au naturel dans toute leur étendue, & que ces deux piéces couvroient toute
» la muraille d'un côté, elles en vinrent à une seconde résolution, qui fut, que
» chaque Matrone donneroit son propre portrait au naturel, & que ses maris
» y seroient placés tout autour en mignature.

» Comme elles ont le malheur d'être presque toutes sujettes à la colique,
» elles ont une excellente Cave, pleine de cordiaux & de liqueurs fortes. Lors-
» que la boisson commence à les assoupir, elles ne manquent presque jamais
» de parler de leurs défunts époux avec tendresse, & de les honorer de quel-
» ques larmes. Mais, demandez-leur lequel de tous elles regretent le plus,
» elles n'en savent rien; & font voir par-là, qu'elles ne pleurent pas tant la
» perte, que la privation actuelle d'un Mari.

» Leur maxime favorite, qui doit servir de régle à toute la Société, est de
» faire, en toute occasion, l'éloge du célibat, pour detourner les autres du
» mariage, & s'attirer à elles seules la bienveillance de tous les hommes.

» Si quelqu'une d'elles a un amant, elle est obligée de communiquer son nom
» à la société, où l'on examine en pleine assemblée, sa réputation, sa personne,
» son bien & son humeur; & s'il est jugé digne d'avoir un de leurs membres,
» alors elles mettent de concert tout en œuvre pour l'attirer dans ses filets. De
» cette maniere, elles connoissent tous les Quêteurs de Veuves qu'il y a dans
» la Ville, & qui leur donnent souvent occasion de se divertir. Un bon Gentil-
» homme *Irlandois*, qui ne sait rien, à ce qu'il paroît, de leur Société, est de ce
» nombre, puisqu'il en a conté en differens tems à toutes celles qui la composent.

» Leur conversation roule d'ordinaire sur leurs défunts maris; & c'est la
» chose du monde la plus divertissante de leur entendre rapporter les artifi-
» ces & les stratagêmes, qu'elles ont mis en usage pour amuser le jaloux, calmer
» le violent, ou duper celui d'un bon naturel, & les réduire enfin les uns &
» les autres *à sortir de la maison les talons devant*, comme elles s expriment elles-
» mêmes.

» La politique de ces *Machiavelistes* Fémelles, qui la cultivent beaucoup, re-
» garde sur-tout deux points, la maniére dont il faut traiter un amant, & l'art
» de gouverner un époux. Le premier de ces deux articles est d'une trop
» longue discussion pour servir de clôture à une de vos Feuilles volantes;
» ainsi, je le garderai pour une seconde Lettre.

» Pour l'art de gouverner un époux, il est bâti sur des maximes, que tou-
» te la Cotterie admet en général, & qui se réduisent à celles-ci: qu'une fem-
» me doit éviter d'abord de suivre les caprices de son époux: qu'elle ne doit
» pas lui accorder trop de liberté, ni de trop grandes familiarités: qu'elle ne
» doit pas se laisser traiter en novice, mais en femme qui connoît le monde:
» qu'elle ne doit rien diminuer de son premier état, ni de la dépense qu'elle
» faisoit avant son mariage: qu'elle doit louer la générosité de son mari défunt,
» ou toute autre vertu, qu'elle veut recommander à son successeur: qu'elle
» doit chasser tous les anciens amis & tous les domestiques de son époux,
» afin de jouir toute seule de sa chere personne: qu'elle doit l'engager à des-

» hériter les enfans de tout autre lit que le sien : qu'elle ne doit jamais être plei-
» nement convaincue de son amitié, jusqu'à ce qu'il lui ait donne tous les biens,
» meubles & immeubles, présens & avenir. Je suis, &c.

CLXV. DISCOURS.

——————— Præsens, absens ut sies.
TER. Eunuch. Act. I. Sc. II. 112.

Quoique vous en soyez près, faites comme si vous en étiez loin.

De l'*Egotisme* & des *Egotistes*, ou de ceux qui parlent toujours d'eux-mêmes.



SI nous en croyons notre fameux *Cowley*, *c'est un sujet bien difficile à manier, & très-délicat, que de parler de soi-même ; puisque, si l'on dit quelque chose à son désavantage, l'esprit en est choqué ; & que les oreilles des autres sont offensées des éloges que l'on se donne.* En effet, de quelque maniére que l'on s'y prenne là-dessus, la vanité y a bonne part. Un homme plein d'orgueil rapportera une bévue qu'il a faite, ou une sottise qu'il a dite, plutôt que d'être muet sur l'article de sa chere personne.

Quelques Auteurs fort célébres ont donné dans ce foible. On remarque en particulier de *Ciceron*, qu'il est souvent le sujet de ses propres discours, & qu'il ne laisse pas échapper une seule occasion de se rendre justice à lui-même. « S'i-» magine-t-il, *disoit Brutus*, que son Consulat est plus digne d'être applaudi que » mon entreprise sur la vie de *César*, parce que je ne rappelle pas sans cesse » les Ides de *Mars*, comme il nous rompt toûjours la tête des Nones de *Décem-» bre* ? » Il est presque inutile d'avertir ici mes Lecteurs, qui ont quelque connoissance de l'Histoire *Romaine*, que *Brutus* poignarda *Cesar* le jour des Ides, c'est-à-dire, le 15 du mois de *Mars*, & que *Ciceron* étouffa la Conjuration de *Catilina* le jour des Nones, ou le cinquiéme du mois de *Décembre*. Quelque choquante que fût pour ses Contemporains la hardiesse avec laquelle ce grand homme se louoit, j'avoue qu'il ne me paroît jamais si agréable, que lorsqu'il nous entretient de lui-même. Les ouvertures qu'il fait alors de son cœur nous le dépeignent au naturel, développent son caractére, & servent à éclaircir divers endroits de sa vie : outre qu'il y a quelque petit charme à découvrir le foible d'un grand homme, & à voir de quelle maniére l'opinion qu'il a de lui-même s'accorde avec l'idée que les autres en ont.

Messieurs de *Port-Royal*, le plus illustre Corps qu'il y eut en *France* par leur savoir & leur humilité, ont banni de tous leurs Ecrits l'usage de parler d'eux-mêmes à la premiere personne, sous ombre qu'il naît d'un principe de vaine gloire & de la trop bonne opinion qu'on a de soi-même. Pour en marquer leur éloignement, ils l'ont tourné en ridicule, sous le nom d'*Egotisme*, figure inconnue à tous les anciens Rhéteurs.

Le plus violent *Egotisme*, que j'aye observé dans toutes mes lectures est celui

celui du Cardinal *Woolsey*, qui disoit, *Ego & Rex meus*, » Moi & mon Roi; » & peut-être que le plus grand *Egotiste*, qu'il y ait jamais eu au monde, est *Michel de Montagne*, le célebre Auteur des *Essais*. Ce vieux & bouillant *Gascon* a mêlé toutes ses infirmités corporelles dans ses ouvrages; &, après voir parlé des défauts ou des vertus de tout autre homme, il publie d'abord la part qu'il y a lui-même. S'il avoit caché l'un & l'autre à son égard, il auroit pû passer, pour meilleur chrétien; mais peut-être n'auroit-il pas été un Auteur si agréable. Le titre d'*Essais*, qu'il donne à ses Ecrits, semble promettre, par exemple, un Discours sur *Virgile* ou sur *Jule-César*; mais, lorsque vous venez à les lire, vous y trouvez beaucoup plus de choses qui regardent M. *de Montagne* lui-même, que les deux autres. *Scaliger* le fils, qui n'étoit pas trop bon ami de cet Auteur, après avoir informé le Public que le pere de *Montagne* vendoit des Harengs, ajoute ces mots: *La grande fadaise de Montagne, qui a écrit, qu'il aimoit mieux le vin blanc.* ---- *Que diable a-t-on à faire de savoir ce qu'il aime?*

Je ne saurois m'empêcher de parler ici d'une classe d'*Egotistes*, pour lesquels j'ai toujours eu beaucoup d'antipathie, je veux dire les Auteurs de *Mémoires*, qu'on ne trouve jamais cités que dans leurs propres Ouvrages, & qui tirent toutes leurs productions de cette seule figure de Rhétorique.

La plûpart des Préfaces modernes sentent l'*Egotisme* à pleine bouche. Le moindre petit barbouilleur s'imagine qu'il importe au Public de savoir qu'il a écrit son Livre à la campagne, s'y est amusé aux heures de son loisir, qu'il n'a pu le refuser aux instances réitérées de ses amis, ou que son penchant, ses études, & sa fréquentation de certaines personnes, l'ont conduit au sujet qu'il y traite. *Id populus curat scilicet.* N'est-ce pas-là de quoi le Public se met fort en peine; & les Lecteurs n'en deviennent-ils pas plus habiles?

Dans les Ouvrages d'esprit, sur-tout lorsque l'Auteur y paroît sous un nom feint, il peut se hasarder à parler de lui-même, & divertir le Public; mais, je conseillerois à tout autre Ecrivain de ne parler jamais de sa personne, à moins qu'il n'y ait quelque chose de fort distingué dans son caractére. D'ailleurs, je suis très-persuadé, que cet avis ne sera pas d'un grand usage; parce que tout homme, qui regarde ce qu'il pense comme digne d'entretenir le Public, se croit une personne distinguée.

Je finirai ce *Discours* par une remarque sur les *Egotistes* en conversation; c'est-à-dire ces petits esprits bornés, qui vuides de toute autre chose, ne sont remplis que d'eux-mêmes. Il y en a une sorte fort commune dans le monde, quoi que je ne sache pas qu'aucun Auteur en ait jamais parlé: ce sont ces pauvres génies, qui s'attribuent à eux-mêmes, ou qui donnent à quelques-uns de leurs amis particuliers, certains bons mots qu'on débitoit avant qu'ils eussent vû le jour, & que tout homme qui a fréquenté un peu le monde, a entendu répéter cent & cent fois en sa vie. Un jeune étourdi de ma connoissance étoit si coupable à cet égard, qu'il n'oublioit rien pour trouver l'occasion de nous régaler de quelque vieux trait d'esprit. Il nous disoit, par exemple, qu'un jour, accompagné d'un tel de ses amis, l'un ou l'autre avoit eu une telle pensée ingénieuse, une telle repartie vive; & là-dessus il se mettoit

à éclater de rire de tout son cœur, fort surpris de ce que les autres ne l'imitoient pas. Lorsque sa joie venoit à se calmer, pour lui faire une petite mercuriale indirecte, je lui ai souvent demandé, avec Terence, *Tuumne, obsecro te, hoc dictum erat? vetus credidi.* » Dites-moi, je vous prie, ce bon mot » est-il de votre façon? je le croyois fort ancien. » Mais sur ce qu'il me parut incorrigible, & que j'avois quelque inclination pour ce jeune benet, qui étoit d'ailleurs d'un bon naturel, je l'exhortai à lire les bons mots d'*Oxford* & de *Cambrige*, avec quelques autres petites Piéces du même goût. Après en avoir fait la lecture, il fut pénétré de honte de voir que toutes ses belles saillies & ses pointes d'esprit avoient essuié deja plusieurs éditions; & que tout ce qu'il croyoit nouveau, ou dont il se disoit l'inventeur, avoit paru moulé avant que lui & ses amis fussent au monde. Cette découverte eut un si heureux effet à son égard, qu'il se borne aujourd'hui à passer pour un homme de bon sens, & qu'il ne se hasarde jamais à faire l'agréable, à moins qu'il ne sâche bien avec qui il est.

CLXVI. DISCOURS.

——— Magni nominis umbra.

LUCAN. Lib. I.

Ce n'est que l'ombre d'un grand nom.



JE vais communiquer ici au Public deux Lettres fort curieuses, dont la premiere me vient d'une espéce de phantôme, qu'on pourroit dire n'avoir jamais écrit à qui que ce soit au monde.

MONSIEUR,

Lettre de M. le Blanc sur l'usage qu'on fait de son nom dans le monde.

» Je descends de l'ancienne famille des *le Blanc*, nom assez connu parmi » tous les gens d'affaires. On le lit toujours dans ces petits espaces vuides » d'un écrit qui doivent être remplis, & qu'on appelle à cause de cela même » des espaces en *blanc*, qui appartiennent de droit à notre famille. Aussi me re» gardé-je comme le Seigneur d'un fief, qui a droit de reclamer toutes les terres » en friche qui n'ont aucun propriétaire. Je suis proche parent de *Jean* tel & de » *Jacques* tel, qui vinrent ici, à ce que l'on m'a dit, avec *Guillaume* le Con» quérant. On parle plus souvent de moi dans les deux Chambres du Parle» ment, que de toute autre personne de la *Grande-Bretagne*. Mon nom s'écrit: » ou plutôt ne s'écrit point du tout, ainsi ,

» Je puis mettre la main à tout, & paroître sous toute sorte de figures. » Je puis devenir homme, femme, ou enfant. Je suis métamorphosé quel» quefois en une année de notre Seigneur, en un jour du mois, ou en

» une heure du jour. Je représente souvent la valeur d'une bonne som-» me, & l'on m'employe d'ordinaire au premier subside qui est destiné pour » la Couronne. J'ai servi de tems en tems à la place de plusieurs milliers » de soldats, & d'un grand nombre de Vaisseaux.

» Malgré tout cela, Monsieur, j'ai à me plaindre d'une chose, c'est qu'on » ne fait usage de moi qu'en certaines occasions pressantes, & qu'on n'a pas » plutôt trouvé une personne propre à remplir mon poste, qu'on l'y met » d'abord à mon préjudice.

» Si vous avez jamais été à la Comédie avant qu'on ouvre la scène, vous » y avez vû la plûpart des Loges, qui sont aux côtés du Théatre, occu-» pées par des gens de ma famille, qui se retirent aussi tôt, & cédent leurs pla-» ces à l'approche de ceux pour qui elles étoient gardées.

» Mais, les plus illustres de toute la famille des *le Blanc* sont ceux qu'on » met en des postes fort élevés jusqu'à ce qu'on trouve des personnes de plus » grande conséquence pour les remplir. Il y en a un de cette branche, capable » de toute sorte d'emplois : il peut servir dans le besoin, d'Officier militaire, » d'Homme d'Etat, de Jurisconsulte, & de tout ce qu'il vous plaira. J'en ai » connu plusieurs de mon nom, qu'on peut dire être nés sous une heureuse » étoile, s'enrichir, figurer dans le monde, & avoir du crédit, avant que les » grands Seigneurs de leur parti pussent convenir, lequel d'entr'eux demande-» roit leur poste. Je me souviens même d'un, qui jouit si long-tems d'une » de ces Places vacantes, ou qu'il faut du moins regarder comme telles lors-» qu'un *Blanc* les occupe, qu'il devint trop redoutable pour l'en debusquer.

» Du reste, puisqu'on me trouve si commode & si utile dans tous les » Gouvernemens bien policés, je vous prie de vouloir réfléchir sur mon état, » & de ne permettre pas qu'on abuse plus long-tems de ma patience, ni » qu'on m'employe ainsi à tout bout de champ pour remplir un vuide. Cet » abus, sans courir après un jeu de mots, ne peut que me donner les pâles » couleurs, & me rendre fort blême. Quoiqu'il en soit, je me recommande » à votre bonne protection, & je suis avec respect, *&c.*

LE BLANC.

P. S. » Je vous envoye ci-joint un Formulaire qu'un Procureur de la » Campagne a dressé pour deux Gentilshommes, dont il ne savoit pas les » noms, & qui n'ont pas jugé à propos de lui communiquer l'affaire sur la-» quelle ils transigeoient ensemble. Il l'appelloit lui-même un Acte *en blanc*, » & il le lut en ma présence de la manière suivante, qui vous fera voir d'ail-» leurs de quelle utilité je suis dans le monde.

» *Je soussigné*, Blanc, *Ecuyer, Habitant de la Ville de,* Blanc, *dans le Com-» té de,* Blanc, *confesse devoir la somme de,* Blanc, *à Maître* Blanc, *pour m'avoir » procuré les denrées suivantes*, Blanc : *& je promets audit Maître,* Blanc, *de » lui payer ladite somme de,* Blanc, *le* Blanc, *Jour du Mois de,* Blanc, *pro-» chain, à peine de,* Blanc, *d'amende.* »

En attendant que je puisse examiner le cas de cet homme chimérique, je

donnerai ici l'autre Lettre, qui paroît venir d'une Dame composée de chair & d'os, comme toutes les autres de son espéce.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une Dame sur les emportemens & le bon naturel de son Epoux.

» Je suis mariée à un fort honnête Gentilhomme, qui est d'un très-bon naturel, & avec tout cela d'un emportement excessif. Il faut que tout plie devant lui, quand il est en colere; mais, aussi-tôt qu'elle lui a passé, il est de la meilleure humeur du monde. Lorsqu'il se met en colere, il casse toute la porcelaine qui se trouve en son chemin; & dès le lendemain, il m'en achéte le double de ce qu'il en avoit cassé le jour précédent. Je puis dire sans hyperbole, que, depuis notre mariage, il m'en a cassé pour une somme qui pourroit servir de portion à l'un de nos enfans.

» D'abord qu'il commence à se fâcher, tout ce qui est à sa portée de sa canne est renversé par terre. J'avois une fois obtenu de lui qu'il n'en porteroit plus, mais je n'y gagnai rien, puisqu'un jour, sur ce qu'il me vit faire quelque chose qui lui déplaisoit, il renversa d'un coup de pied une grande urne qui lui avoit coûté plus de dix livres sterling il n'y avoit pas une semaine. J'en mis alors tous les morceaux ensemble, je lui donnai sa canne, & je le priai que s'il venoit à se mettre en colere, il voulût bien la passer sur cette porcelaine déja cassée: mais, dès le jour suivant, à l'ouie d'un message de travers que je donnai à l'un de nos domestiques, il devint si furieux, qu'il abattit une douzaine de mes tasses à thé, qui se trouverent par malheur dans une situation propre à les exposer à un coup de revers.

» Après cette avanture, je fis transporter toute ma porcelaine dans une chambre qu'il ne fréquentoit pas; mais, je ne réussis guéres mieux par cette précaution, puisqu'alors mes miroirs furent brisés en mille piéces.

» En un mot, toutes les fois qu'il se met en colére, il s'en prend à tout ce qui est fragile; & s'il ne trouvoit rien sur quoi il pût décharger sa colére, je ne sai point si mes os seroient en sûreté. Je vous conjure donc, mon cher Monsieur, de me dire s'il y a quelque reméde pour une si étrange maladie; ou, s'il n'y en a pas, ayez la bonté de publier cette Lettre. Mon Epoux, qui estime fort vos Ecrits, & qui les lit avec plaisir, verra du moins par-là que vous désaprouvez sa conduite. Je suis, *&c.*



CLXVII. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— ——— Adsit
Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas :
Ne scuticâ dignum, horribili sectere flagello.
HOR. L. I. Sat. III. 117.

Il faut donc qu'il y ait une régle, qui établisse une juste proportion entre la peine & le crime, afin que vous ne fassiez pas mettre tout en sang un pauvre malheureux qui ne mérite que quelques coups d'étriviéres.



C'EST le devoir d'un Philosophe de s'exercer tous les jours à vaincre ses passions, & à se dépouiller de ses préjugés. Je tâche du moins de considérer tous les Hommes & leurs actions en Spectateur équitable, sans aucun égard à moi-même, & sans éplucher s'ils favorisent ou s'ils croisent mes intérêts particuliers. Occupé à cet exercice, je ne puis qu'observer de quelle maniére ceux qui m'environnent se laissent aveugler par leurs préjugés ou leur inclination, avec quelle vivacité ils prononcent sur le caractére les uns des autres, & décident, en deux mots, qu'un homme n'est bon à rien, ou qu'il est propre à tout. Cependant, si l'on examine de près la nature humaine, on verra qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer la juste valeur de chacun ; & que les hommes ne doivent pas être caractérisés en gros, ni en termes généraux. En effet, il n'y en a pas un seul, qui soit bon ou mauvais à tous égards : le vice & la vertu sont mêlés, plus ou moins, ensemble dans chaque individu de notre espéce ; & si vous trouvez quelquefois une éminente & belle qualité dans une personne, elle y est souvent obscurcie, & presque éclipsée, par un nombre infini de petits défauts.

Tous les Hommes sont un mêlange de bien & de mal; & l'on ne doit pas juger d'eux en gros.

Les Hommes n'ont point de caractéres, dit un Auteur célébre (q) ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, & où ils soient reconnoissables : -- Il leur coûte moins de joindre les extrêmités, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre. On peut voir un exemple fort remarquable de cette inconstance de l'esprit humain dans la *Cyropædie* de *Xenophon*. Cet Historien nous dit que *Cyrus*, après le gain d'une bataille, trouva, parmi les Prisonniers, *Panthée*, Dame d'une grande beauté, & femme d'*Abradate*, Roi de la *Susiane*; & qu'il ne voulut pas la retenir lui-même ; & qu'il la mit sous la garde d'*Araspe*, jeune Seigneur *Mede*, qui avoit soutenu, en sa présence, que la beauté d'une femme ne pouvoit jamais contraindre un honnête homme de manquer à son devoir, quand il avoit pris

(q) La Bruyere, *Mœurs de ce Siécle*, Chap. de l'homme, p. 353. Ed. Amst. 1720.

une bonne résolution de s'en acquitter. Cependant, le jeune *Mede* n'eut pas plutôt cette belle captive en sa garde, qu'il en devint amoureux, qu'il mit tout en œuvre pour la suborner, & qu'au désespoir de ce qu'il ne pouvoit en venir à bout, il se préparoit à quelque extrémité fâcheuse, lorsque *Cyrus* en eut la nouvelle. Ce Prince, qui l'aimoit dès l'enfance, le manda au plus vîte, lui représenta son crime avec beaucoup de douceur, & lui rappella ce qu'il avoit dit lui-même à cette occasion. Là-dessus *Araspe*, touché d'une vive douleur, & pénétré de honte, versa un torrent de larmes, & lui répondit en ces termes : (*r*) *Voulez-vous, Seigneur, que je vous dise la vérité ; j'éprouve sensiblement, que j'ai deux ames. C'est une nouvelle Philosophie, que l'Amour, ce grand Sophiste, m'a enseigné. En effet, si je n'avois qu'une ame, elle ne pourroit pas être tout-à-la fois bonne & mauvaise, ni aimer en même tems le bien & le mal, ni vouloir tout ensemble faire une certaine chose & ne la pas faire. Cela prouve clairement, que j'ai deux ames : quand la bonne est la plus forte, elle fait le bien ; quand la mauvaise a l'avantage, elle entreprend les actions vicieuses. Maintenant que vous êtes venu à mon secours, ma bonne ame est la plus puissante.*

Je ne sai point si mes Lecteurs voudront admettre cette découverte en Philosophie ; mais, s'ils ne l'admettent pas, il faut qu'ils avouent, qu'il y a des passions aussi différentes dans une seule ame, qu'il y en peut avoir en deux. A peine pouvons-nous lire la vie de quelque grand homme de l'antiquité, ou nous entretenir avec quelqu'un de nos célébres Contemporains, qu'il ne nous fournisse un exemple de ce que j'avance.

Je n'ai combattu jusqu'ici, que la partialité & l'injustice avec laquelle nous prononçons en gros sur les hommes, quoiqu'ils soient un mélange de vertus & de vices, de bien & de mal ; mais, je pourrois étendre ma remarque plus loin, & l'appliquer à tout ce qui se dit de la plûpart de leurs actions. Si d'un côté nous pésions de bonne foi toutes les circonstances où ils se trouvent nous verrions souvent, qu'ils ont été réduits à faire une certaine démarche qui nous choque d'abord, pour en éviter une autre qui nous déplairoit encore davantage. Si d'un autre côté nous examinions à la rigueur celles qui jettent le plus d'éclat & qui nous éblouissent, nous les trouverions presque toutes défectueuses, qu'elles ont quelque tache, qu'elles doivent leur naissance à quelque désir ambitieux & criminel, ou qu'elles tendent à une mauvaise fin. La même action peut-être quelquefois accompagnée de circonstances si bizarres, qu'il est difficile de déterminer si elle mérite récompense ou châtiment. Les Compilateurs de nos Loix en *Angleterre* ont si bien senti cet embarras, qu'ils ont posé pour une de leurs principales maximes, *Qu'il vaut mieux souffrir un inconvénient, que de permettre un grand mal ;* c'est-à-dire, en d'autres termes, que, puisqu'aucune Loi ne peut embrasser tous les cas, ni pourvoir à tout, il vaut mieux que les particuliers souffrent quelque injustice,

(*r*) Hist. de *Cyrus*, traduite du Grec de *Xenophon* par M. *Charpentier*, pag. 278. Edit. de *Paris* en 1661.

que de ne pas remédier à un grief public. C'eſt auſſi ce qu'on allégue d'ordinaire, pour excuſer les troubles où tombent quelques Membres de la Société, en certaines occaſions, qu'il étoit impoſſible aux Légiſlateurs de prévoir. De-là vient que, pour remédier, autant qu'il ſe peut, à ce défaut, on a établi la Cour de la Chancelerie, qui mitige ſouvent & adoucit la rigueur du Droit Coutumier, dans les cauſes Civiles; de même que, dans les Criminelles, la perſonne qui eſt ſur le Trône a toujours le pouvoir de pardonner.

Malgré tout cela, dans un Gouvernement fort étendu, il eſt preſque impoſſible de diſtribuer les peines & les récompenſes avec la derniere préciſion. Il faut avouer, que la République de *Lacédémone* étoit d'une grande exactitude à cet égard; & je ne ſache pas avoir trouvé dans toutes mes lectures un exemple de juſtice, qui approche de celui que *Plutarque* nous rapporte, & qui ſervira de clôture à ce *Diſcours*.

La Ville de Lacédémone, attaquée à l'improviſte par une puiſſante armée de *Thébains*, couroit grand riſque d'être la proie de ſes ennemis, lorſque ſes habitans attroupés coururent aux armes, & ſe batirent avec toute la vigueur qu'on pouvoit attendre de la néceſſité où ils ſe trouvoient: mais, il n'y en eut aucun qui ſe diſtinguât d'une maniere ſi éclatante, au grand étonnement de l'une & de l'autre armée, qu'*Iſadas* le Fils de *Phœbidas*, qui étoit alors dans la fleur de ſa jeuneſſe, & très-remarquable pour la beauté de ſa perſonne. Il ſortoit du bain, lorſque l'allarme fut donnée; c'eſt-à-dire, qu'il n'eut pas le tems de mettre ſes habits, ni d'aller chercher ſes armes. Cependant, plein de zéle pour ſervir ſa patrie dans une ſi rude extrêmité, il arrache une lance à l'un & une épée à l'autre, & court tête baiſſée au plus épais des Ennemis. Rien ne pût réſiſter à ſon ardeur, & par-tout où il tourna ſes pas, il mit l'ennemi en fuite, ſans recevoir aucune bleſſure. Je ne déterminerai pas, ajoute (*ſ*) *Plutarque*, ſi quelque Dieu, pour le récompenſer de ſa grande valeur, en eut un ſoin tout particulier dans cette journée, & le couvrit de ſa protection; ou ſi les ennemis, frappés de la ſingularité de ſon équipage & de la beauté de ſa perſonne, crurent qu'il y avoit en lui quelque choſe au-deſſus de l'homme.

Les *Ephores*, ou les principaux Magiſtrats de la Ville, trouvérent tant de nobleſſe & de bravoure dans cette action, qu'ils lui décernerent une guirlande, mais, ils le condamnerent en même tems à une amande de mille dragmes, pour avoir paru à la bataille ſans être armé de toutes piéces.

(*ſ*) Voyez la Traduction de M. *Dacier*, impr. à *Amſterdam* in-12. chez les Freres *Weſtein*, Tome V. p. 371,



CLXVIII. DISCOURS.

——— Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque Maris, Cœlumque profundum.
VIRG. Georg. IV. 221.

Dieu se trouve dans toute l'étendue des Terres, des Mers, & des Cieux.

Réflexions sur la vaste étendue de l'Univers, & sur la Nature de Dieu.



E fis hier au soir une promenade hors Ville jusqu'à ce que la nuit vint insensiblement me surprendre. Je m'amusai d'abord à contempler les différentes beautés des couleurs qui paroissoient à l'endroit de l'horison où le soleil venoit de se coucher. A mesure qu'elles s'éteignoient, il y eut diverses étoiles & planettes qui se montrerent l'une après l'autre, jusqu'à ce que tout le Firmament en devint lumineux. La saison de l'année, & les rayons de tous ces luminaires, qui traversoient l'*Ether*, donnoient du relief à sa couleur bleuâtre. La *Voie lactée* paroissoit dans sa plus grande blancheur. Pour couronner la scène, la Lune se leva en son plein, avec cette majesté sombre, que *Milton* nous a si bien dépeinte, & fit voir à l'œil un nouveau tableau de la Nature, chargé d'ombres plus délicates, & dont les jours avoient plus de douceur, que celui que le Soleil nous avoit découvert pendant qu'il éclairoit notre hémisphere.

Pendant que je m'occupois à regarder la Lune marcher dans tout son éclat, & prendre sa route entre les constellations, il me vint dans l'esprit une pensée qui trouble & inquiéte souvent, à ce que je crois, les personnes d'un naturel sérieux. *David*, à la vûe de ce spectacle, y tomba lui-même, (*t*) *Quand je considere*, dit-il, *les Cieux qui sont l'ouvrage de tes mains, la Lune & les Etoiles que tu y as disposées, qu'est-ce que l'Homme, pour que tu daignes te souvenir de lui, & le Fils de l'Homme, pour que tu en prennes soin* ? De même, lorsque j'envisageois cette armée infinie d'Etoiles, ou plutôt, pour m'exprimer en Philosophe, de Soleils, qui brilloient à mes yeux, avec cette multitude innombrable de Planettes ou de Mondes, qui rouloient autour de ces vastes corps qui leur servent de centre : lorsque je portois cette idée plus loin, & que je venois à supposer un autre systême de Soleils & de Mondes au-dessus de celui que je découvrois, & que ce nouveau systême étoit éclairé par un Firmament d'autres luminaires supérieurs, qui sont placés à une si énorme distance, qu'ils paroissent aux habitans du premier de la même grandeur que nous voyons les étoiles ; lors, dis-je en un mot, que je réfléchissois sur cet assemblage infini de Mondes, je ne pus que sentir l'extrême petitesse, ou plutôt le néant, de mon individu, comparé avec l'immense étendue de l'Univers.

Si le Soleil, qui éclaire cette partie de la création, & si toute l'armée des Mondes Planetaires qui roulent autour de lui, venoient à être anéantis, il n'y

(*t*) Pseaume VIII. 3. 4.

paroîtroit

paroîtroit non plus que si l'on ôtoit un grain de sable sur le rivage de la Mer. L'espace qu'ils occupent est si excessivement petit, en comparaison de tout l'Univers, qu'à peine y formeroit-il un vuide. La brêche seroit imperceptible à un œil, qui pourroit embrasser tout le cercle de la Nature, & porter sa vûe d'un bout de la création à l'autre, comme il peut arriver que nous ayons un jour un tel sens, ou que des créatures plus excellentes que nous le possédent aujourd'hui. Avec le secours de nos Télescopes, nous voyons plusieurs Etoiles, qui échappent autrement à nos yeux; & plus les verres qu'on y met sont exacts, plus nos découvertes augmentent. *Huygens* a porté cette pensée si loin, qu'il ne croit pas impossible, qu'il y ait des Etoiles dont la lumiére n'est pas encore parvenue jusqu'à nous depuis la Création. Il n'y a nul doute, que l'Univers ne soit renfermé dans certaines bornes; mais, lorsque nous venons à considérer que c'est l'ouvrage d'un pouvoir infini, animé d'une bonté infinie, & qui s'exerce dans un espace infini, quelles bornes notre imagination y peut-elle prescrire?

Pour revenir donc à ma premiere idée, je ne pûs réfléchir sur moi-même, qu'avec une secrette frayeur, en ce que je me trouvois indigne du moindre petit egard de cet Etre suprême, qui est occupé au gouvernement d'un si vaste empire. Je craignis d'être oublié, & presque perdu, au milieu de cette immensité qui m'environnoit de toutes parts, & de cette infinie variété de Créatures, qui remplissent, selon toutes les apparences, toutes ces vastes Régions de l'Univers.

Mais, pour ne pas succomber sous le poids d'une idée si mortifiante, j'en voulus rechercher la cause; & je trouvai qu'elle venoit des bornes étroites que nous donnons à la Nature Divine. Nous ne saurions considérer nous-mêmes plusieurs objets à la fois. Si nous avons soin de régler certaines choses, il faut de toute nécessité que nous en négligions d'autres. Cette imperfection, qui naît avec nous, se trouve plus ou moins dans toutes les Créatures, quelque exaltées qu'elles soient, par cela même qu'elles sont des Etres bornés & finis. La présence de tout Etre créé est renfermée dans un certain espace, & par conséquent ses observations se bornent à un certain nombre d'objets. La sphere, dans laquelle toutes les Créatures se meuvent, agissent & entendent, est d'une circonférence plus ou moins grande, suivant le rang qu'elles occupent dans l'échelle des Etres. Mais, cette sphere, quelque vaste qu'elle soit, a toujours sa circonférence. Lors donc, que nous venons à réfléchir sur la Nature Divine, nous sommes si accoutumés à voir cette imperfection en nous, que nous l'attribuons en quelque maniére à celui qui en est incapable. La raison a beau nous dire, que ses attributs sont infinis: notre esprit est si foible, qu'il ne sauroit s'empêcher de mettre des bornes à tout ce qu'il contemple, jusqu'à ce qu'elle revienne à la charge & qu'elle dissipe tous ces petits préjugés, qui s'élevent malgré nous dans nos ames, & qui sont naturels à l'esprit humain.

En effet, nous bannirons de nos esprits une si triste idée, & nous ne craindrons pas que l'Auteur de l'Univers nous abandonne, à cause de la multitude innombrable de ses ouvrages, & de cette infinie variété d'objets

qui semblent l'occuper sans cesse ; si, d'un côté, nous sommes bien persuadés qu'il est présent par tout, & de l'autre, qu'il sait & qu'il voit tout.

I. Nous ne saurions douter en premier lieu de sa toute-présence. Il traverse, il meut, il soutient toute la fabrique de l'Univers. Toute la Création en général, & chacune de ses parties, est pleine de son Etre. Il n'y a rien de tout ce qu'il a fait, quelque éloigné, ou petit, qu'il paroisse, où il n'habite essentiellement. Sa substance est dans la substance de chaque Etre, soit matériel ou immatériel, & il s'y trouve présent d'une maniére aussi intime que tout Etre l'est à lui-même. Ce seroit une imperfection en lui, s'il pouvoit se transporter d'un lieu à un autre, ou s'éloigner d'aucune de ses Créatures, ou de quelque partie de cet espace qui s'étend à l'infini. En un mot, pour me servir de l'expression d'un ancien Philosophe, c'est un Etre, dont le centre est par tout, & la circonférence nulle part.

II. En deuxiéme lieu, il posséde la toute-science, & c'est un attribut qui découle nécessairement de l'autre. Il ne peut que s'appercevoir de chaque mouvement qui s'excite dans le monde matériel, qu'il pénétre si essentiellement, & de toute pensée qui s'éleve dans le monde intellectuel, auquel il est uni d'une maniére si intime. Plusieurs Ecrivains de Morale ont envisagé l'Univers comme le Temple de Dieu, qu'il a bâti de ses propres mains, & qui est rempli de sa présence. Il y en a d'autres, qui regardent l'espace infini comme le réceptacle, ou plutôt l'habitation du Tout-Puissant : mais, on ne sauroit se former une idée plus noble & plus sublime de cet espace infini, que celle du Chevalier *Newton*, qui l'appelle le *Sensorium* de la Divinité. Les hommes, & les autres animaux, ont leurs *Sensoriola*, ou leurs petits *Sensoriums*, par le moyen desquels ils s'apperçoivent de la présence & de l'action d'un petit nombre d'objets qui les environnent. Leurs connoissances & leurs observations se renferment dans des bornes fort étroites. Mais, puisque Dieu ne peut qu'appercevoir & connoître tout ce en quoi il réside, l'espace infini donne lieu à une connoissance infinie, & sert, pour ainsi dire, d'organe à la toute-science.

Si l'ame étoit séparée du corps, & que, par une seule réflexion, elle se transportât au-delà des bornes de l'Univers, quand elle continueroit des millions d'années à se promener avec la même rapidité dans l'espace infini, elle se trouveroit toujours entre les bras de son Créateur, & environnée de tous côtés de l'immensité de Dieu. Pendant que nous sommes dans le corps, il n'est pas moins avec nous, quoiqu'il nous soit caché *Qui me donnera*, dit Job (*u*) *de connoître & de trouver Dieu, & de m'aller présenter jusqu'à son Trone ?... Mais, que ferai-je ? Si je vais en Orient, il ne paroît point : si je vais en Occident, je ne l'apperçois point. Si je me tourne à gauche, je ne puis l'atteindre : si je vais à droite, je ne le verrai point.* En un mot, la raison & la révélation nous assûrent, qu'il ne peut être loin de nous, quoique nous ne le découvrions pas.

Quand on réfléchit sur ces attributs de la Divinité, sa toute-présence & sa

(*u*) Chap. XXIII. 3, 8, 9. suivant la Version de M. *de Saci.*

toute-science, il n'y a point de pensée affligeante qui ne s'évanouisse. Dieu ne peut que regarder tout ce qui existe, sur-tout, celles de ses créatures qui appréhendent qu'il ne les oublie. Il voit leurs pensées les plus intimes, & cette inquiétude en particulier qui les trouble à cette occasion. Il est impossible, que rien échappe à ses yeux : & nous ne devons pas douter, qu'il ne regarde d'un œil favorable tous ceux qui tâchent de se concilier sa bienveillance, & qui, touchés d'une humilité profonde, se jugent eux-mêmes indignes de ses soins paternels.

CLXIX. DISCOURS.

Reges dicuntur multis urgere culullis,
Et torquere mero, quem perspexisse laborent,
An sit amicitiâ dignus. ——————

HOR. A. P. v. 434.

Les grands Seigneurs, quand ils veulent honorer quelqu'un de leur confiance, lui donnent, dit-on, une espéce de question avec du vin, en le faisant boire.



IL n'y a point de vices plus difficiles à guérir, que ceux dont les hommes se glorifient. Qui ne s'étonneroit de voir qu'ils tirent vanité de l'Yvrognerie? *Anacharsis*, prié à *Corinthe* de se trouver à une partie de Buveurs, demanda fort plaisamment le prix, parce qu'il y fut saoul le premier de tous; « car, *dit-il*, lorsqu'on court dans la lice, celui » qui arrive le premier au but, a droit d'exiger la récompense. » Il n'en est pas de même dans cette génération altérée; l'honneur tombe sur celui qui porte le plus de boisson, & qui terrasse tous ses camarades. Je vis l'autre jour l'honnête Monsieur *de l'Entonnoir*, un de nos *Saxons* Occidentaux, qui supputoit la quantité de boisson qui lui avoit passé par le gosier depuis une vingtaine d'années, & qui revenoit, suivant son calcul, à vingt-trois barriques de bierre forte brassée dans le mois d'*Octobre*, à quatre tonneaux de vin de *Portugal*, à demi-barril de petite Bierre, à dix-neuf barrils de cidre, & à trois verres de vin de *Champagne*; sans compter quatre cens grandes jattes de *Punch*, dont il avoit bû sa bonne part, & une infinité de petits coups d'eau-de-vie, ou de liqueurs fortes, qu'il avoit pris en passant à toutes les heures du jour. Je ne doute pas que mes *Lecteurs* ne se rappellent ici bon nombre de jeunes gens de leur connoissance, qui sont aussi vains à cet égard que le peut être mon ami *l'Entonnoir*, & qui peuvent se vanter d'aussi glorieux exploits.

De l'*Yvrognerie* & de ses effets.

Nos Philosophes modernes observent, qu'il y a un défaut général d'humidité dans le globe terrestre, & ils l'attribuent sur-tout à la production des végétaux, qui tournent en leur propre substance quantité de corps fluides qui ne reviennent plus dans leur premier état. Mais, avec la permission de ces vé-

nérables Docteurs, ils devroient mettre en ligne de compte ce nombre infini d'Etres raisonnables, qui tirent leur principale nourriture des liqueurs, & qui, comparés avec les autres créatures de ce monde, boivent beaucoup au-delà de leur juste portion.

Cependant, quelque haute idée que ces Buveurs ayent d'eux-mêmes, un homme yvre est un monstre plus affreux qu'aucun autre de tout l'Univers; & il n'y a point de caractére plus digne de mépris, ni plus difforme, aux yeux de toutes les personnes raisonnables, que celui d'un Yvrogne. Environ l'an 280. de N. S. (*x*) *Bonose*, Capitaine originaire d'*Espagne*, se fit proclamer Empereur dans les *Gaules*; mais, il y fut batu à plate couture, & pendu ensuite par ordre de *Probus*. Il étoit d'ailleurs si adonné à l'yvrognerie, qu'un de ses ennemis, qui le vit au gibet, l'appella *Bouteille pendue*.

On peut dire que ce vice est d'une influence maligne sur l'esprit, sur le corps, & sur la fortune ou les biens de celui qui en est entaché.

A l'égard de l'esprit, il découvre jusqu'au moindre défaut qu'il y a. Un homme sobre & vertueux peut tenir en bride & surmonter tous les vices & les désordres ausquels il a le plus de penchant; mais, le vin fait éclore & germer toute semence qui est cachée dans le fond de l'ame: il irrite les passions, & donne de la force aux objets capables de les produire. Sur ce qu'un jeune homme se plaignoit à un vieux Philosophe, que sa femme n'étoit pas jolie; *Mon ami*, lui répondit le Philosophe, *mettez moins d'eau dans votre vin, & vous la rendrez bientôt agréable*. En effet, le vin convertit l'indifférence en amour, l'amour en jalousie, & la jalousie en fureur. Il change souvent l'homme d'un bon naturel en un vrai sot, & le colere en assassin. Il donne de l'amertume au ressentiment, il rend la vanité insupportable, & fait paroître tous les foibles de l'esprit dans leur plus grande laideur.

Il ne se borne pas là, & porte souvent un homme à des excès, ausquels il n'étoit point sujet. *Seneque* a beau nous dire, que » l'Yvrognerie ne produit » pas, mais qu'elle découvre, les défauts: » il est certain, qu'il y a plus de beauté dans le tour de cette expression, que de solidité dans la pensée, & que l'expérience nous enseigne le contraire. Le vin fait sortir, pour ainsi dire, un homme hors de lui-même, & infuse des qualités à son esprit, qu'il ne connoissoit pas lorsqu'il étoit sobre. Celui qui vous entretient agréablement n'est plus, après la troisiéme bouteille, le même homme qui s'étoit d'abord assis à table avec vous. C'est-là dessus qu'est fondée une des plus jolies Sentences que j'aye lû aucune part, & que l'on attribue à *Publius Syrus*. (*y*) *Celui*, dit-il, *qui se moque d'un homme saoul, offense une personne absente*.

C'est ainsi que l'Yvrognerie agit d'une maniere directement opposée à la raison, qui doit travailler à bannir de l'esprit tous les vices qui s'en sont déja emparés; & le garantir contre les approches de tous ceux qui voudroient s'y

(*x*) Voyez *Vopiscus* in *Probo* & *Bonoso*. Il semble que mon Auteur *Anglois* s'est un peu trop fié ici à sa mémoire, puisqu'il rapporte ce fait tout autrement.

(*y*) *Qui ebrium ludificat lædit absentem*.

glisser. Mais, outre ces mauvais effets, que l'Yvrognerie produit dans la personne qui en est dominée, elle a d'ailleurs une maligne influence sur l'esprit, lors même qu'il est sobre ; en ce qu'elle affoiblit peu à peu l'entendement, qu'elle ruine la mémoire, & que, par ses excès réitérés, elle tourne tous les défauts en habitude.

Je devrois passer ici aux suites funestes qu'elle a pour le corps & la fortune de ceux qui s'y abandonnent ; mais, je les réserverai pour quelque autre de mes *Discours*.

CLXX. DISCOURS.

——— ——— ——— Nugæque canoræ

HOR. A. P. v. 322.

Ce sont des Bagatelles harmonieuses.

Sur les Effets de l'*Ambition* & un *Siffleur* tout extraordinaire.



IL n'y a presque pas un seul homme vivant, qui ne soit animé par l'ambition. Lorsque ce principe se trouve dans un cœur honnête & doué de grandes qualités, il est d'une infinie utilité au monde ; mais, si l'on ne pense qu'à se distinguer des autres, sans être utile au Public, l'exemple devient très-pernicieux, & l'on se rend fort ridicule. Je me bornerai ici à cette petite espéce d'ambition, qui engage quelques hommes à exceller en certaines choses grotesques & triviales. Combien y en a-t-il, dont toute la réputation dépend d'un jeu de mots ou d'une pagnoterie ? Vous voyez souvent, dans les rues, un de ces habiles maîtres s'attirer un cercle d'admirateurs, parce qu'il a l'adresse de soutenir une longue perche sur le front ou sur le menton, & de faire quelques pas, en avant ou en arriére, sans qu'elle tombe. Cette même ambition en a instruit quelques-uns à écrire avec les doigts du pied, & d'autres à marcher sur les mains, la tête en bas. Les uns se rendent célébres par les différentes contorsions de tout le corps, & les autres en sautant, cul par-dessus tête, à travers plusieurs cercles. En un mot, pour appliquer ici ce qu'*Horace* dit à une autre occasion, » Il y a tant d'exemples de cette nature, que *Fabius*, ce grand parleur, pourroit même » se lasser enfin de les rapporter tous.

(z) *Cætera de genere hoc (adeo sunt multa) loquacem*
Delassare valent Fabium. ——— ———

Ce qui a produit ces réflexions est une avanture, que j'eus l'autre jour dans un Cabaret, où j'étois allé avec un de mes amis. Sur ce que l'hôte s'em-

---

(z) Lib. I. Sat. I. 13.

pressoit à nous servir lui-même tout ce que nous demandions, nous nous engageâmes *insensiblement* à causer avec lui ; & lorsqu'on vint à parler d'un certain Seigneur, que je ne nommerai pas, il nous dit, qu'il avoit quelquefois l'honneur *de lui sifler un air ; car*, ajouta-t-il d'abord, en forme de parenthèse, *il faut que vous sachiez, Messieurs, que je suis le plus habile sifleur qu'il y ait en Europe*. Je le priai aussi-tôt de nous régaler d'un échantillon de son art. Là-dessus, il se fit apporter un couteau de poche : il en appliqua le tranchant à ses lévres ; & il le convertit en un si bon Instrument de musique, qu'il en sifla un air *Italien* dans la derniére perfection. Il prit ensuite deux pipes blanches, il fendit le bout de chaque tuyau, & il en sifla un air avec des fredons si harmonieux, que son siflement joint à ce bruit formoit un véritable concert. En un mot, ces pipes devenoient des flutes entre ses mains ; & il m'avoua de bonne-foi, qu'il en avoit cassé une si grande quantité, avant qu'il pût les amener à quelque dégré de perfection, qu'il s'y étoit presque ruiné lui-même. Je lui dis alors, pour encourager son industrie, que, dans la semaine suivante, j'amenerois dîner chez lui une troupe de mes amis. Il m'en remercia de bon cœur, & dit de plus, qu'il se muniroit d'une poële toute neuve pour ce jour-là. Je lui répliquai bonnement, qu'il n'étoit pas nécessaire, & qu'il nous suffiroit d'avoir du bouilli & du rôti. Il sourit de ma simplicité ; & ajouta, qu'il avoit dessein de nous régaler d'un air avec cette poële. A la vûe de ma surprise, il en fit venir une vieille, il se mit à la grater sur la table, & a y sifler un air d'un ton si mélodieux, que vous auriez cru entendre une basse de viole. Assis à table avec nous, il s'apperçut que mon ami chantoit un air entre les dents. Là-dessus, il lui dit que, s'il vouloit le chanter à voix haute, il l'accompagneroit avec le son d'une pipe. Mon ami, qui a une agréable voix de basse, préfera de chanter au son de la poële ; & il faut avouer, qu'ils firent entr'eux un concert des plus exquis. Charmé de voir notre hôte si habile en musique de cuisine, je lui demandai s'il pouvoit bien concerter avec les pincettes & la clef. Il me répondit, qu'il y avoit renoncé depuis quelques années, parce que cela n'étoit guéres plus à la mode ; mais que, si je le voulois, il me donneroit un échantillon de ce qu'il faisoit avec le gril. Il m'apprit même, qu'il y avoit ajouté deux branches, pour donner plus d'étendue au son qui en résulte : & il me parut aussi content de cette invention, que *Sapho* le pouvoit être pour avoir ajouté deux cordes au luth. Enfin, je trouvai que toute la batterie de sa cuisine servoit d'instrumens de musique ; & je ne pûs m'empêcher de le regarder lui-même comme une espéce de Musicien burlesque.

Il se mit ensuite, sans que personne l'en priât, à imiter le chant de divers oiseaux. Mon ami & moi bûmes à la santé de nos Maîtresses, & nous la portâmes au Rossignol, qu'il copioit alors ; mais, il nous surprit tout d'un coup par le chant de la Grive. Il en vint après à celui de l'Alouette, qu'il imita dans toute la variété de son ramage, lorsqu'elle s'éléve vers le Ciel, ou qu'elle descend par dégrés vers la terre. D'une taille & d'une grosseur au-dessus de la commune, vous le prendriez à le voir pour un géant ; mais, à l'entendre, les yeux fermés, vous croiriez que c'est une Mésange. Il ne faut pas oublier d'avertir mes Lecteurs, qu'il avoit autrefois une boutique de Tablettier, pro-

che de *Temple-Bar*, & que le fameux *Charles Mathers* a été élevé sous lui. J'ai même oui dire, que tous les malheurs, qui lui sont arrivés dans le monde, doivent leur principale origine à la grande application qu'il a eue pour sa musique; de sorte qu'il mérite la faveur de tous les honnêtes gens, ausquels je le recommande, & qu'il peut divertir fort agréablement, lorsqu'ils iront boire une bouteille de vin chez lui : il loge aux Armes de la Reine, vers le bout du petit *Portique* dans le *Covent-Garden*.

CLXXI. DISCOURS.

Estque Dei sedes ubi Terra, & Pontus, & Aër,
Et Cœlum, & Virtus; Superos quid quærimus ultra?
LUCAN. Lib. IX.

Dieu habite dans la Terre, la Mer, l'Air & le Ciel; sa Puissance y éclate par-tout. Pourquoi donc chercherions-nous du secours auprès de quelque autre?



LE Public est informé de longue main, que mon but, dans cet Ouvrage, est d'y admettre, non seulement des Piéces enjouées & divertissantes, mais aussi de petits Essais de Morale & de Théologie Chrétienne. Celui qui suit m'a été envoyé par un de mes bons amis; & je ne doute pas, qu'il ne plaise à ceux de mes Lecteurs qui ne croient pas indigne de leur esprit de s'entretenir quelquefois de pensées sérieuses.

MONSIEUR,

Des Effets de la Présence de *Dieu* sur les bons & sur les méchans.

» Dans votre pénultiéme *Discours*, vous avez réfléchi sur l'ubiquité de » Dieu, & fait voir que, comme il est présent par-tout, il ne peut qu'être » attentif à tout, & connoître toutes les manieres & les parties de l'exis- » tence de chaque chose : ou, pour me servir d'autres termes, que sa toute- » science & sa toute-présence coëxistent, & pénétrent tout l'Espace infini. » Cette idée pourroit nous fournir de puissans motifs à la piété & aux bon- » nes mœurs; mais, il y a tant d'habiles Ecrivains, qui l'ont envisagée de » ce coté-là, que je l'exposerai ici sous un tout autre jour, dans lequel je ne » sache pas qu'on l'ait encore placée.

» I. Quel malheur n'est-ce pas pour un Etre intelligent de se voir ainsi » exposé aux yeux de son Créateur, sans en recevoir aucun avantage extraor- » dinaire!

» II. L'état d'un Etre intelligent n'est-il pas bien déplorable, lorsqu'il ne sent » d'autres effets de la toute-présence de son divin Maître, que ceux qui vien- » nent de sa colere & de son indignation!

» III. Quel bonheur n'est-ce pas pour un Etre intelligent, qui sent la » toute-présence de son Créateur, par les doux effets qu'il reçoit de » son amour & de sa miséricorde!

» Je dis en premier lieu, que c'est un malheur inconcevable pour un Etre » intelligent de ne recevoir aucun avantage extraordinaire de la toute-présen- » ce de son Créateur. Chaque particule de la matiére est mise en mouvement » par cet Etre tout-puissant qui la pénetre. Les Cieux & la Terre, les Etoiles & » les Planetes, se meuvent & pesent les unes sur les autres par ce grand princi- » pe intérieur qui les fait agir. Les parties les plus insensibles de la nature » sont animées par la Présence de leur Créateur & rendues capables d'exercer » leurs qualités respectives. Les différens instincts de tous les animaux opérent » de même, & tendent, par cette divine énergie, au but qui leur convient. » Il n'y a que l'homme seul, qui ne veuille pas agir de concert avec cet » esprit infini, qui ne fasse aucune attention à sa présence, & qui n'en » reçoive aucun de ces avantages qui servent à perfectionner sa nature, & » qui sont d'une absolue nécessité pour le rendre heureux. La Divinité est avec » lui, dans lui, & autour de lui; mais, il ne lui en revient aucun profit. Au- » tant vaudroit-il pour un homme sans religion, qu'il n'y eut point de Dieu » au monde. Il est impossible, à la vérité, qu'un Etre infini s'éloigne d'au- » cune de ses créatures; mais, quoi qu'il n'en puisse pas retirer son Essence, » ce qui marqueroit une imperfection en lui, il peut nous priver de toute la » joie & de tout le plaisir qui en résulte. Sa Présence peut être nécessaire au » soutien de notre existence; mais, il peut abandonner cette existence qu'il » nous accorde à elle-même, sans aucun égard à son bonheur ou à sa misére. » C'est aussi dans cette vûe qu'il peut nous rejetter de sa présence, & retirer » de nous son Saint Esprit. Cette seule considération devroit suffire, ce sem- » ble, pour nous engager à ouvrir nos cœurs à toutes ces effusions de joie & » de bonheur que l'Etre suprême est toujours prêt à verser à pleines mains » sur nous.

» Il n'y aura personne qui en doute, si l'on réfléchit en deuxiéme lieu sur » le déplorable état d'une créature intelligente, qui ne sent d'autres effets » de la toute-présence de son divin Maître, que ceux qui viennent de sa » colere, & de son indignation. Nous pouvons bien compter, que le grand » Auteur de l'Univers ne semblera pas toujours indifférent à l'égard de quel- » ques-unes de ses créatures. Ceux, qui ne veulent pas le sentir dans son » amour, ne manqueront pas de le sentir à la fin dans sa colere. Qui pour- » roit exprimer le triste sort d'une créature, qui n'est sensible à l'existence de » son Créateur que parce qu'elle en souffre! Il est aussi essentiellement » présent dans l'Enfer que dans le Ciel, quoique les habitans de ce lieu mau- » dit ne le voient que dans sa colére, & qu'ils tâchent de se dérober à ses » yeux au milieu des flammes qui les consument. L'imagination ne sauroit » concevoir les terribles effets de la toute-puissance irritée. Mais, pour n'avoir » égard qu'à la peine qu'un Etre intelligent peut souffrir dès cette vie, lors- » qu'il a encouru la disgrace de celui qui est toujours uni avec lui d'une » maniere inséparable, il est certain, que ce Monarque suprême de l'Uni- » vers peut jetter le trouble & l'épouvante dans l'ame, & bouleverser tou- » tes ses facultés. Il peut rendre insipides les plus grands plaisirs de la vie, » donner de l'amertume aux moindres inconveniens. Qui pourroit donc sou-

»tenir

» tenir la pensée d'être privé de sa présence, je veux dire de ses consolations » ou de n'etre sensible qu'à la terreur qu'il cause? Lorsque la patience de » *Job* fut mise à l'épreuve, & qu'il se regardoit comme plongé dans ce mal- » heureux état, avec quelle force ne s'en plaint-il pas à Dieu! (*a*) *Pourquoi*, » dit-il, *m'as-tu mis pour t'être en but*, & dans une situation *où je suis à charge* » *à moi-même*?

» En troisiéme lieu, quel bonheur n'est-ce pas, pour un Etre intelligent, » de sentir la toute-présence de son Créateur, par les doux effets qu'il » reçoit de son amour & de sa miséricorde! Les bienheureux dans le Ciel le » voyent face à face, c'est-à-dire, qu'ils sont aussi touchés de sa présence, que » nous le sommes à la vûe de quelque personne qui est devant nos yeux. Il n'y » a nul doute, que les esprits n'aient une faculté, par laquelle ils se conçoivent » les uns les autres, de même que nos sens nous aident à nous former une » idée des objets materiels. On ne sauroit douter non plus, que nos ames, » séparées du corps ou revétues de corps glorifiés, ne jouissent de la même » faculté, & qu'elles ne soient toujours sensibles à la présence divine, dans quel- » que endroit de l'espace qu'elles résident. Mais, pendant que le voile de notre » chair nous cache le monde intellectuel, il nous doit suffire de connoître, que » l'esprit de Dieu nous environne, par les effets qu'il produit sur nous. Quoi- » que nos sens extérieurs soient trop grossiers pour l'appercevoir, nous pou- » vons avec tout cela goûter & sentir, qu'il est bienfaisant & miséricordieux, » par ses bénignes influences sur nos esprits, par les bonnes pensées qu'il y » excite, par les consolations qu'il y verse, par les transports de joie & d'al- » legresse, dont il nous honore, lorsque nous avons soin de lui obéir. Il est » uni avec notre essence même, & il devient pour ainsi dire, l'ame de notre » ame, pour éclairer son entendement, rectifier sa volonté, purifier ses paf- » sions, & animer toutes ses puissances. Oh, que cet Etre intelligent est donc » bienheureux, qui par la priere & la méditation, par la pratique de la vertu » & des bonnes œuvres, établit un tel commerce entre Dieu & son ame! » Quand tout l'Univers le regarderoit de mauvais œil, & que toute la nature » se couvriroit de nuages autour de lui, il n'en seroit pas effrayé: il a, dans » le fond de son ame, une lumiere & un appui, capables de l'éclairer, de » de l'égayer, & de le soutenir au milieu de toutes les horreurs qui l'envi- » ronnent. Il sait que son défenseur est à sa main droite, & qu'il est toujours » plus près de sa personne, qu'aucune autre chose, capable de lui nuire ou » de l'effrayer, ne le sauroit être. Malgré la calomnie & le mépris qu'il es- » suye dans le monde, il a recours à un Supérieur qui le remplit de joie, » (*b*) qui est son protecteur, sa gloire, & son soutien. Dans la plus profonde » solitude où il se puisse voir, il sait qu'il est accompagné du plus grand de tous » les Etres; & il a des sensations si vives de sa présence, qu'il les trouve plus » agréables que tous les plaisirs qui lui peuvent revenir du commerce de ses

(*a*) Chap. VII. 20.
(*b*) Pseaume. III. 3.

» créatures. A l'heure même de la mort, il compte que les angoisses qui l'accablent ne tendent qu'à le faire sortir de cette maison d'argile, qui le sépare » de son bienfaiteur, qui est toujours présent à son ame, & sur le point » de se manifester à lui & de le combler de joie.

» Si nous voulons jouir de cet heureux état, & sentir la présence de notre Créateur, par les doux effets de sa miséricorde & de sa bonté dans nos ames, il » faut que nous reglions si bien toutes nos pensées, que son ame, pour me servir » des termes de l'Ecriture, puisse prendre plaisir en nous. Nous devons mettre tout en œuvre pour ne pas contrister son saint Esprit, & faire ensorte que » les méditations de nos cœurs lui soient agréables, afin qu'il y habite à jamais. *Seneque*, conduit par les seules lumieres de la nature, a entrevu cette » vérité, lorsqu'il a dit, dans la XLI. de ses Epitres, *Sacer intra nos Spiritus* » *sedet, malorum bonorumque observator & custos; hic prout à nobis tractatus* » *est, ità nos ipse tractat :* c'est-à-dire, Il y a un Esprit saint qui réside en » nous, qui est le gardien & l'observateur des bons & des méchans, & qui » en use envers nous de la même maniere que nous en usons envers lui. » Mais, je finirai ce *Discours* par ces paroles plus emphatiques de notre Sauveur : (c) *Si quelqu'un m'aime*, dit-il, *il observera ma doctrine, & mon Pere,* » *l'aimera; nous viendrons auprès de lui, & nous ferons notre demeure chez lui.*

CLXXII. DISCOURS.

——— ——— ——— ——— Quod Medicorum est
Promittunt Medici: ——— ——— ——— ———

HOR. L. II. Epist. I. 115.

Les Médecins ne se mêlent que de la Médecine.



CEs Feuilles volantes, que je donne au Public, me causent d'autant plus de satisfaction, qu'elles m'ont procuré d'habiles Correspondans, gens d'esprit & de savoir. Je reçus hier de l'un d'eux ce nouvel essai contre les Charlatans, dont je vais régaler ici mes Lecteurs, après avoir demandé pardon, à celui qui l'a écrit, pour les petites additions que j'y ai faites, & le peu que j'en ai retranché.

Sur les Charlatans, qui prétendent avoir des Remedes infaillibles.

» Le désir de la vie est une passion si naturelle & si forte, que je ne m'étonne plus, depuis long-tems, de voir que la pratique de la médecine est si » encouragée chez nous. Tous les Gouvernemens bien policés ont toujours » rendu la profession d'un Médecin honorable & avantageuse. Le *Machaon* » d'*Homere*, & le *Japis* de *Virgile*, étoient des hommes d'une grande réputation » des héros dans la guerre, & qui faisoient pour le moins autant de ravage

---

(c) *S. Jean*, XIV, 23.

» parmi leurs ennemis qu'entre leurs amis. Ceux, qui n'ont que peu ou » point de foi dans l'habileté d'un Charlatan s'adressent à lui, malgré tout cela, » soit parce qu'il est disposé à vendre la santé à un prix raisonnable, ou parce » que, semblables à un homme qui se noye, ils s'accrochent à la moindre » petite branche, & qu'ils espérent de recevoir quelque secours des plus igno- » rans, lorsque les plus habiles ne leur en donnent aucun. Quoique l'impu- » dence & le babil soient aussi nécessaires à ces *Galiens* ambulans, qu'un ha- » bit de différentes couleurs à un boufon de théâtre, il ne leur en reviendroit » que très-peu d'avantage, s'il n'y avoit pas quelque disposition intérieure dans » le malade qui favorisat les prétentions du Charlatan. L'amour de la vie dans » l'un, & celui de l'argent dans l'autre, forment une bonne correspondance » entr'eux.

» Il n'y a presque pas une Ville dans la *Grande-Bretagne*, où l'on ne trouve » un de ces *Hipocrates*, qui la met sous sa protection, y harangue la popula- » ce tous les jours de marché, lui débite des aphorismes, & lui fournit des re- » cettes. Vous pouvez compter sûrement, qu'il n'y est point allé pour son pro- » pre intérêt : mais, qu'animé d'une véritable tendresse pour elle, il l'a » choisie plutôt qu'aucune autre. Je me souviens d'avoir vû à (d) *Hammers- » mith* un de ces zélateurs du bien public, qui dit un jour à son auditoire, » qu'il devoit sa naissance & son éducation à ce lieu là, pour lequel il avoit » de si tendres égards, qu'il vouloit faire présent d'un écu à tous ceux qui le » voudroient accepter. Lorsque chacun s'attendoit, la gueule béante, à rece- » voir une piéce de cinq chelins, M. le Docteur mit la main dans un long » sac, d'où il tira une poignée de petits paquets, & informa toute l'assemblée, » qu'il les vendoit d'ordinaire cinq chelins six sols piéce ; mais, qu'en faveur » des habitans du lieu, il en rabattroit les cinq chelins. Toute la vénérable trou- » pe accepta cette offre généreuse, & lui enleva tous ses remédes, après qu il » les eut engagé à répondre, les uns pour les autres, qu'il n'y a oit point » d'Etrangers parmi eux, & qu'ils étoient tous natifs ou habitans d'*Hammers- » mith*.

» Il y a une autre classe de prétendans à cet art, qui sans monter à che- » val, ou sur un théatre, accompagnés d'un boufon, se tiennent cachés » dans un galetas, d'où ils annoncent au Public leur grande capacité par des » avertissemens imprimés. Ceux-ci semblent avoir tiré cet usage de certains » *Orientaux*, dont *Hérodote* nous parle, chez lesquels il y avoit une Loi, qui » ordonnoit que, toutes les fois qu'on y guériroit quelqu'un, on afficheroit, » dans une place publique, une description de sa maladie, & de la méthode » qu'on avoit observée pour le traiter. Mais, comme tout dégénere dans ce » monde, nos opérateurs modernes se munissent de témoins pour certifier » l'effet de leurs remédes, avant que de les avoir éprouvés. J'ai entendu parler » d'un crocheteur, qui sert de témoin à l'un de ces nouveaux *Esculapes*, & » qui, sans avoir jamais eu la moindre indisposition, a été guéri de tou-

---

d) Village sur la *Tamise*, à 3 ou 4 milles de *Londres*.

» tes les maladies qui se trouvent décrites dans la pharmacopée. Du reste, » ces fameux Chimistes, Médecins, & Apoticaires, ont inventé toutes » sortes d'elixirs, de pilules, & de lozanges; & ils prennent pour un » affront, si vous avez recours à eux, avant que tous les autres vous ayent » abandonné. Leurs remédes *sont infaillibles, & ne manquent jamais de* » *réussir*, c'est-à-dire, d'enrichir le Docteur, & de mettre en effet le patient » en repos.

» J'allai tomber en dernier lieu dans un caffé de *Westminster*, où toutes les » murailles de la chambre étoient garnis de pareils avertissemens. Il y en » avoit pour des elixirs, des teintures, des fomentations anodines, des pilules » d'*Angleterre*, des électuaires: en un mot, on y lisoit plus de remédes, qu'il » n'y a, je crois, de maladies. A la vûe de tant d'inventions, je ne pûs m'em- » pécher de me regarder comme au milieu d'un arcenal ou d'un magasin rem- » pli de toutes sortes d'armes bonnes à repousser toutes les insultes du dedan- » & du dehors. L'ennemi seroit-il venu vous attaquer en flanc; vous y trou- » viez une armure infaillible contre la pleurésie. En voudroit-il à votre tête; » vous pouviez la munir d'un casque impénétrable, ou, pour me servir des » termes de l'Opérateur, d'une teinture céphalique. Si votre corps de bataille » venoit à être attaqué; vous y aviez une infinité d'armes propres à soutenir » tous les assauts. Je félicitai même notre siécle du bonheur qu'on pourroit » espérer dans cette vie, puisque la mort étoit en quelque maniére vaincue par » toutes ces drogues, & que la douleur seroit d'une si courte durée, qu'elle » ne serviroit qu'a relever le goût du plaisir. Occupé de ces agréables idées, » je me rappellai malheureusement l'avanture d'un Gentilhomme fort spirituel » du dernier siécle; à qui, un jour, qu'il avoit un cruel accès de goute, son » valet vint dire, qu'il y avoit un homme en bas, qui venoit lui offrir ses ser- » vices, & qui prétendoit avoir un reméde infaillible pour sa guérison. Là- » dessus, le maître lui demanda, s'il étoit venu à pied, ou en carrosse: &, » sur ce qu'il apprit qu'il étoit à pied, *Va dire à ce Fripon*, repliqua-t-il à son » Valet, *qu'il s'aille promener; puisque, s'il avoit un reméde aussi infaillible qu'il le* » *debite, il y a long-tems qu'il auroit un carrosse à six chevaux*. Je conclus de mé- » me, que, si tous ces avertisseurs étoient parvenus à ce haut dégré d'habileté » qu'ils s'attribuent, ils n'auroient pas eu besoin durant une si longue suite » d'années, de publier l'endroit où ils demeurent, ni les vertus de leurs remé- » des. Il est vrai, qu'un de ces illustres Chimistes prétend avoir un spécifique » merveilleux contre la maigreur. Je ne sai quel effet il a eu sur ceux qui l'ont » éprouvé; mais, je suis informé de bonne part, qu'il a eu si grand débit, » qu'il a guéri effectivement le Docteur lui-même de ce défaut. S'ils pouvoient » tous produire un si bon exemple du succès de leurs remédes, ils persua- » deroient bientôt les incrédules de leur grande capacité.

» Je remarque enfin, que la plûpart de leurs avertissemens conviennent » dans cette expression, je veux dire, qu'*avec la bénediction de Dieu*, ils gué- » rissent tels & tels maux. L'expression est sans doute propre & emphatique, » puisqu'ils ne peuvent compter sur aucune autre chose. En effet, s'ils traitent » jamais un malade, ils ne sauroient avoir plus de part à sa guérison, que le

» (e) *Japis* de *Virgile* en eut à celle d'*Enée* : il étoit assidu à pancer la plaie, il
» mit en œuvre tout ce qu'il savoit ; & ce furent, à la vérité, les seuls moyens
» visibles qui rétablirent le héros : mais, le Poëte nous assure, que le secours
» tout particulier d'une Divinité en fut l'unique cause.

CLXXIII. DISCOURS.

——— Castigata remordent.
Juv. Sat. II. 35.

Plus elles souffrent de leur mauvaise conduite, plus elles y retombent.



LA Lettre, que j'ai publiée sur la Cotterie des Veuves, m'en a attiré plusieurs autres, & une en particulier de Madame la Présidente, dont je vais régaler ici mes lecteurs.

» Monsieur *le Satirique*,

Apologie d'une Veuve qui avoit eu six Maris.

» Vous vous êtes bien épanouï la rate, à ce que vous croyez, à nous draper
» nous autres Veuves, sur ce que nous pensons à nous consoler si vîte après
» la mort de nos chers époux, & que nous en voulons même tâter de plu-
» sieurs ; mais, vous ne faites aucune attention aux foibles des maris que
» nous avons enterrés, ni au peu de chagrin que leur perte devoit naturel-
» lement nous causer. Pour moi, qu'il vous plaît d'appeller Madame la Prési-
» dente, un de mes oncles, qui étoit mon tuteur, me donna, à l'âge de
» quatorze ans, ou plutôt me vendit, comme je le dévouvris dans la suite,
» à un homme qui m'accepta avec le tiers de ma dot. Cet estafier me traita
» d'abord en petite enfant, & s'imagina qu'il pouvoit m'élever à sa maniére.
» S'il baisoit ma femme de chambre en ma présence, il me croyoit assez
» ignorante, pour n'y trouver pas le moindre mal. Lorsqu'il revenoit au
» logis à cinq heures du matin, saoul comme une grive, je ne devois rien
» dire : c'étoit l'usage de tous les hommes qui aiment la société. L'argent m'étoit
» inconnu ; & qu'est-ce que j'en aurois fait, moi pauvre innocente ? je ne sa-
» vois pas le dispenser. D'ailleurs, il prit dans la maison une de ses cousi-
» nes, qui étoit fort jolie, sous prétexte qu'elle auroit soin du ménage & de
» gouverner mes domestiques, dont j'étois moi-même incapable : &, pen-
» dant qu'elle avoit à sa discrétion tout l'argent qu'elle vouloit, ce qui étoit
» bien juste, eu égard à la peine qu'elle se donnoit pour me rendre service, je
» ne devois pas être assez médisante pour blâmer la familiarité qu'il y avoit en-

(e) Æneid. XII. 391, &c.

» tre deux personnes si proches. J'avois trop peu de courage pour disputer ; » mais, je n'étois pas si novice, pour m'en laisser imposer de la sorte. Je fus » sensible à son mépris de la maniére que je le devois, & autant que la plûpart » des pauvres femmes obéissantes & aveuglées le sont en tel cas ; jusqu'à ce » qu'il plut au Ciel de me délivrer de mon tyran, qui me laissa maîtresse ab- » solue de mon bien & d'un gros douaire.

» Jeune & riche, je ne pouvois manquer de soupirans. Il y en eût même plu- » sieurs, qui tachérent de s'insinuer dans mes bonnes graces pendant la derniere » maladie de mon époux. M. *Constantin*, averti par une de ses cousines, mon » amie intime, qui savoit jusques à un sol tout le bien que je possedois, fut » un des premiers qui m'en conta. C'est un homme fort agréable, & que tout » le monde estimeroit, si l'on ne s'appercevoit qu'il est impossible de le sur- » passer à cet égard, & qu'il est uniquement occupé de sa chere personne. Il » ne doutoit pas, qu'il ne vint à bout de m'épouser dans cinq ou six mois ; & il » m'attaqua d'abord d'un air si dégagé, que mon orgueil en souffrit de ne » pas le renvoyer sur le champ : mais, par un principe de malice, j'écoutai » sa premiere déclaration avec tant de simplicité & de surprise, j'en rougis » si joliment, qu'il en eut le cœur pénetré, & qu'il me regarda comme la » plus innocente créature qu'il y eut au monde. Lorsqu'un homme se fait cette » idée d'une femme, il a plus d'amitié pour elle qu'il ne s'imagine. Charmée » de me venger de lui, sur ce qu'il n'en vouloit qu'à mon bien, & persuadée » qu'il étoit en mon pouvoir de lui causer de l'inquiétude, je résolus d'achever » ma conquête, & j'entretins divers autres Soupirans. Mon air simple & » naïf avoit fait une si grande impression sur son cerveau, qu'il attribuoit les » poursuites de mes amans à la force inévitable de mes charmes ; & qu'à la » vûe du rouge qui me montoit quelquefois au visage ou de certains petits » coups d'œil que je lui donnois, il se croioit le seul favori. Lors même que » je le traitois comme un chien, pour me divertir, il s'imaginoit que la crainte » & la prudence y avoient plus de part que toute autre chose.

» Ce n'est pas tout, lorsque j'épousai le Chevalier d'*Amuson*, âgé de soixante » ans, il eut pitié de la violence que je me faisois pour complaire à mes » proches. Vous savez, Monsieur, le cas de Madame *Neflier*, & vous ne » voudriez pas sans doute que je me fusse desespérée pour la mort d'un tel » époux. Je versai assez de larmes de me voir Veuve une semaine après mon » mariage. Aussi, dès que le Chevalier fut mis dans son tombeau, je crus » pouvoir compter qu'il étoit mort depuis deux années, & je me mariai, au » bout de trois semaines, avec son héritier M. *de Robutsel*. J'avois eu à la » vérité quelque pensée d'admettre M. *Constantin* ; mais, sur ce que je vis » qu'il pouvoit attendre, & qu'il croyoit même indécent de me demander avant » que l'année de mon veuvage fut expirée, je le réservai *in petto* pour mon » quatriéme, & je me fixai à mon campagnard. Le croiriez-vous, Mon- » sieur ? Quoique ce jeune Ecuyer n'eût alors que vingt-cinq ans, qu'il eût en- » viron six pieds de taille, & qu'il fût le plus vigoureux chasseur au renard » de tout le pays, j'ai souhaité plus de mille fois d'avoir encore mon » vieux Chevalier d'*Amuson*. Ce jeune homme suivoit ses chiens toute la jour-

» née ; & le soir, de retour au logis, il les avoit toute la nuit à sa table, » cependant, je leur ai l'obligation de l'avoir conduit à une chasse, où il se » cassa le cou.

» M. *Constantin* ne manqua pas de renouveller au plutôt ses visites, & je » croi de bonne-foi que je l'aurois épousé alors, si je n'avois tiré quelque » vanité, sans qu'il me fût possible de m'en defendre, de me voir recherchée » par un jeune Officier aux Gardes, qui avoit débauché deux ou trois de » mes amies. M. *Constantin*, averti de cette intrigue, me fit une si rude leçon » sur la conduite des femmes, que, dès ce jour-là même, dans la seule vûe » de lui faire dépit, j'épousai mon jeune étourdi. Une demie-heure après cette » démarche, je recus une lettre fort soumise de M. *Constantin*, qui me » demandoit pardon de m'avoir choquée, & qui attribuoit sa mercuriale » à la violence de son amour. Je triomphai à la lecture de tous ses regrets ; » &, pleine de vanité, je ne pûs m'empêcher de les faire voir à mon nouvel » époux avec qui je m'en divertis de bon cœur. Mais, hélas! ma joie ne fut pas » de longue durée : mon jeune mari, quoi qu'endetté jusqu'aux oreilles, » s'avisa d'abord de prendre un beau carrosse doré, attellé de six chevaux » superbement enharnachés. Je m'étois mariée si vîte, que je n'avois pas eu » la prudence de me réserver la possession de mon bien : tout mon argent » monnoyé fut perdu dans deux soirées chez le premier Portier de la Cour, » où l'on tient Brelan ; & je rencontrai dans la rue *Jeanneton Finemouche*, » ornée de mon carcan de diamants, qui m'avoit été volé je ne sai de quel- » le maniere. Toute ma vaisselle d'argent disparoissoit piéce après piéce ; & » j'aurois été bientôt réduite à me servir de celle d'étain, si mon jeune évaporé » ne se fût battu en duel avec un joueur, qui lui avoit filouté cinq cens livres » sterling, & qui lui donna satisfaction, de même qu'à moi, en le perçant d'un » coup d'épée à travers le corps.

» M. *Constantin*, toujours amoureux de moi, revint à la charge : &, afin que » je ne craignisse pas qu'il en usât mal à mon égard, il me pria de me réserver » l'entiere possession de tout mon bien. Mes parens me felicitoient déja de sa » fidelité à toute épreuve, lorsque, malgré la diminution de mes charmes, je » ne pûs résister au plaisir de montrer à toutes les jeunes coquettes de la Ville, » qu'il étoit en mon pouvoir de donner de l'inquiétude à un homme de bon- » sens. Cela, joint à quelque espérance secrete, dont je me flattois, que mon » amant se pendroit, à la gloire qui en rejailliroit sur moi, & à l'envie que » j'exciterois par-là, fit que je me déterminai à devenir la troisiéme femme » de Mylord *Rateley*. Elevée à ce nouveau dégré d'honneur, & à une plus » haute fortune, je crus vivre dans tous les plaisirs du grand & du beau mon- » de ; mais, que je me trouvai loin de mon compte! Mylord n'étoit, ni pro- » digue, ni de méchante humeur, ni débauché : cependant, je souffris plus » avec lui, que je n'avois souffert avec aucun de mes autres époux. Il étoit » rateleux, & il falloit que je l'entendisse plaindre les jours entiers de ses maux » imaginaires. Il n'y avoit pas moyen de rencontrer son goût : ce qu'il ai- » moit, lorsqu'il faisoit beau tems, le rendoit malade s'il venoit à pleuvoir. » Il n'avoit proprement aucune indisposition ; mais, il les craignoit toutes, &

» il vivoit dans des allarmes continuelles à cet égard. Enfin, mon bon génie » me dicta de lui faire connoître le Docteur *Gruau* : &, depuis ce moment, » il fut assez tranquille, parce que le bon Docteur lui fournit des noms, des » raisons, & des remedes pour toutes ses fantaisies musquées. Durant les » grandes chaleurs, il vivoit de Juleps, & il se faisoit tirer du sang pour se » garantir de la fiévre. Lorsque le Ciel se couvroit de nuages, il craignoit » d'ordinaire de tomber en consomption. En un mot, pour abreger le recit » de mon triste sort pendant cet intervalle, il ruina une santé vigoureuse à » force de la vouloir rétablir, & il prit quantité de remedes, jusqu'à ce qu'il » en vint à l'émétique, ce grand & merveilleux remede, qui nous guérit l'un » & l'autre de toutes nos inquiétudes.

» Apres sa mort, je ne m'attendois plus à revoir M. *Constantin*. Je sa- » vois, qu'il m'avoit entierement abandonnée, qu'il l'avoit déclaré à tous » ses amis, & qu'il s'étoit même diverti à me turlupiner sur mon dernier choix, » dont il affectoit de parler avec beaucoup d'indifférence. Je ne pensai donc » plus à lui, sachant d'ailleurs, qu'il venoit de s'engager avec une jolie De- » moiselle fort riche. J'en eus quelque dépit, mais non pas assez pour me » faire négliger l'avis de ma cousine *Bonsouhait*, qui vint me voir le même » jour qu'on transporta Milord en grande cérémonie à la campagne. Elle me » dit, en femme expérimentée, qu'il n'y avoit rien qui bannit plutôt de l'esprit » un amant infidele, ou un bon mari, que le choix d'un autre; & là-dessus, » elle me proposa un de ses parens. *Le monde*, ajouta-t-elle, *vous est assez* » *connu, pour savoir, que l'argent est le motif le plus solide qui porte à se marier :* » *le Gentilhomme, que je vous offre, est fort riche; & il a une cruelle toux, qui* » *vous en delivrera bientôt.* J'appris dans la suite, qu'elle avoit donné la même » idée de moi à ce Monsieur; mais elle me gagna si bien, que je hâtai le ma- » riage, de peur qu'il ne mourût avant la conclusion : il le pressa de son côté, » prévenu de la même crainte à mon égard; de sorte que je l'épousai au bout » de quinze jours, résolue de tenir l'affaire sécrette deux ou trois semaines de » plus.

» Ce fut alors, que M. *Constantin* me rendit visite : il m'assura, qu'il n'au- » roit pas manqué de s'acquiter plutôt de ce devoir, s'il n'avoit craint » de m'embarrasser dans les premiers jours de mon affliction; qu'à l'ouie de ma » derniere perte, qui me laissoit en pleine liberté de choisir un nouvel » époux, il avoit rompu un mariage très-avantageux pour lui, quoi que sur le » point de se conclure; & qu'il étoit cent fois plus amoureux de moi, qu'il ne » l'avoit jamais été. Je sentis à cette occasion un plaisir inexprimable; & après » m'être un peu composée, je lui dis, d'un air fort grave, que son engage- » ment m'avoit causé un tel dépit, que je m'étois mariée avec un homme, au- » quel je n'aurois pensé de ma vie, si je n'avois perdu toute espérance de l'ob- » tenir lui-même. A l'ouie de cette nouvelle, le bon M. *Constantin* faillit à » tomber de son haut : & lorsqu'il se retira, je vis bien à son air, qu'il s'en » attribuoit toute la faute, & qu'il maudissoit ses amis de l'avoir engagé dans » une si funeste démarche. Il me parut du moins, qu'il étoit aussi touché de » mon infortune que de la sienne; & qu'il ne doutoit pas que je ne fusse

passionnément

» passionnément amoureuse de lui. A dire le vrai, mon nouvel époux me don-
» noit sujet de me repentir de ne l'avoir pas attendu : il m'avoit prise pour
» mon argent; & je découvris bientôt, qu'il l'aimoit à la folie. Il n'y avoit rien
» qu'il ne mit en œuvre, pour en acquérir, & rien qu'il ne souffrit pour le con-
» server : la moindre dépense le tenoit éveillé des nuits entieres, & il ne payoit
» jamais un compte qu'avec de grands soupirs, & qu'après des longueurs infi-
» nies ; vous auriez dit qu'on lui arrachoit le cœur. Je n'entendois que re-
» proches continuels sur mes excessives dépenses, quelque médiocres qu'elles
» fussent. Je m'apperçus aisément, qu'il m'auroit presque réduite à mourir de
» faim, s'il n'avoit craint la perte de mes douaires ; & qu'il souffroit de
» mortelles angoisses, entre le chagrin qu'il avoit de me voir manger de si
» bon appétit, & la crainte où il étoit de ruiner ma santé, s'il m'épargnoit
» trop les vivres. Je ne doutois plus, qu'il ne me causât la mort, si je ne
» contribuois à la sienne ; ce qui m'étoit permis par la Loi qui veut qu'on dé-
» fende sa propre vie, & dont il m'étoit facile de venir à bout. Je n'eus qu'à
» porter ma dépense aussi loin qu'il me fut possible ; & avant qu'il prévit le
» coup, je parus devant lui avec un colier de diamans qui valoit deux mille
» piéces. Il ne dit mot à cette vûe ; mais il se retira dans sa chambre, où il prit,
» à ce que l'on croit, une si bonne dose d'Opium, qu'il se tranquillisa pour
» toujours. Je me conduisis si bien dans cette occasion, que j'ai cru jusqu'à pré-
» sent, qu'il étoit mort d'apoplexie.

» M. *Constantin*, résolu cette fois de n'arriver pas trop tard, me rendit visite
» au bout de deux jours. A l'heure que je vous écris, le terme de mon deuil
» est presque passé; &, avec tout cela, je suis incertaine si je l'épouserai ou
» non. Si j'en viens à un septiéme, ce ne sera pas pour l'impertinente raison
» que vous alléguez, mais plutôt par un principe d'équité naturelle, qui sem-
» ble exiger, qu'on ait égard à une si longue persévérance ; quoique je n'en
» ferai peut-être rien au bout du compte. Je ne crois pas, que toute l'injuste
» malice du genre humain puisse jamais soutenir, que j'aurois dû conserver
» plus long-tems la mémoire de mes époux défunts, ou témoigner plus de
» regret, pour la perte d'un insolent, d'un homme inutile, d'un négligent,
» d'un débauché, d'un rateleux & d'un avare. Le premier m'insultoit, le se-
» cond ne me servoit de rien, le troisiéme me dégoûtoit, le quatriéme al-
» loit à me ruiner, le cinquiéme me tourmentoit, & le sixiéme me faisoit
» presque mourir de faim. Si les autres Dames, dont vous parlez, donnoient
» ainsi en détail le portrait de leurs époux, vous verriez, qu'elles ont eu
» aussi peu sujet que moi de perdre leur tems à pleurer & à gémir.



CLXXIV. DISCOURS.

Non poſſidentem multa vocaveris
Rectè beatum : rectiùs occupat
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus ſapienter uti,
Duramque callet pauperiem pati,
Pejùſque letho flagititum timet.
HOR. Lib. IV. Ode IX. 45.

Les grands biens ne rendent pas l'Homme heureux. Ce beau nom n'eſt dû qu'à celui qui fait uſage de ſa ſageſſe, pour prendre en bonne part tout ce que les Dieux lui envoyent, qui ſait ſouffrir patiemment les incommodités de la pauvreté, & qui redoute le crime plus que la mort.

Sur le grand Œuvre, ou le contentement de l'Eſprit.



JE liai un jour converſation avec un Frere de la *Roſe-Croix*, qui m'entretint du *grand Œuvre*. Comme ces ſortes de gens, ceux du moins qui ne ſont pas de véritables fripons, ne reſpirent que l'enthouſiaſme, & la Philoſophie, je pris beaucoup de plaiſir à entendre raiſonner ce pieux Adepte ſur les merveilles de ſon prétendu ſecret. Il me parla d'un eſprit renfermé dans une émeraude, qui élevoit tout ce qui en approchoit au plus haut dégré de perfection, où il put atteindre. *Il donne*, dit-il, *de l'éclat au Soleil, & du brillant au diamant. Il communique ſes rayons à tous les métaux*, *& il enrichit le plomb de toutes les qualités de l'or. Il change la fumée en flamme; la flamme en lumiere, & la lumiere en gloire. Un ſeul de ſes rayons*, ajouta t-il, *diſſipe les inquiétudes, les chagrins, & la mélancolie de toute perſonne ſur laquelle il tombe. En un mot, ſa préſence fait de tous les lieux une eſpéce de Paradis.* Aprés qu'il m'eut étourdi quelque tems de ſon jargon inintelligible, je m'apperçus qu'il méloit enſemble les idées de la Phyſique & de la Morale, & que ſon grand Œuvre n'étoit autre choſe que le contentement de l'Eſprit.

Il faut avouer, que cette heureuſe diſpoſition produit, à quelques égards, tous les effets que les Chimiſtes attribuent à leur pierre philoſophale ; & que, ſi elle n'amene pas les richeſſes, elle en bannit le déſir : ce qui revient à la même choſe. Si elle ne peut éloigner toutes les inquiétudes qui naiſſent du mauvais état de notre fortune, ou de notre corps, elle fait du moins qu'on les ſupporte avec un grand calme. Elle a une douce influence ſur l'ame, à l'égard de tous les Etres avec leſquels on a quelque relation. Elle exclut toute ſorte de murmure & d'ingratitude envers le ſouverain Monarque de l'Univers, qui nous a mis chacun dans le poſte que nous devons remplir. Elle détruit tous les deſſeins ambitieux & criminels, & tout penchant à nous laiſſer corrompre au préjudice de la ſociété où il nous a placés. Elle rend la converſation douce & agréable, & donne une entiere ſerenité à l'Eſprit.

Entre les différens moyens, qu'on peut mettre en usage, pour acquérir cette habitude, je n'en rapporterai que deux. L'un est de considérer ce que nous avons au-de là de ce qu'il nous faudroit pour subvenir à nos besoins réels : & l'autre, de penser que nous pourrions être beaucoup plus malheureux que nous ne sommes.

I. Le premier de ces articles me rappelle la réponse d'*Aristippe* à un de ses amis, qui le plaignoit d'avoir perdu une maison de campagne. *Vous avez tort*, lui dit-il, *de vous affliger pour moi, & je devrois plutôt vous plaindre vous-même, puisqu'il me reste encore trois maisons de campagne, & que vous n'en avez qu'une.* Tout au contraire : la plûpart des hommes font plus d'attention à ce qu'ils ont perdu, qu'à ce qu'ils possèdent, & ils fixent plutôt la vûe sur ceux qui sont riches que sur ceux qui se trouvent dans un plus triste état qu'eux-mêmes. Tous les solides plaisirs, & toutes les commodités de la vie, se renferment dans des bornes assez étroites ; mais c'est le foible de tous les hommes de chercher toujours à les étendre plus loin, & à s'élever au plus haut dégré d'honneur & de richesses auquel ils puissent atteindre. De-là vient que, comme on ne peut appeller proprement riches, que ceux qui ont au-de là de ce qu'il leur faut, il n'y en a guéres de tels, dans les Nations les plus polies, qu'entre les personnes d'un rang médiocre, qui bornent leurs désirs à leur fortune, & qui ont plus de bien qu'ils ne sauroient en dépenser. Ceux d'un rang plus distingué vivent dans brillante misére, & sont toujours dans le besoin ; parce qu'au lieu de se fixer aux plaisirs réels de la vie, ils tachent de se surpasser les uns les autres en plaisirs chimériques & apparens. De tout tems, les hommes les plus sages se sont divertis à voir jouer cette comédie, pendant qu'ils resserrent eux-mêmes leurs désirs, & qu'ils jouissent de toute la satisfaction intérieure après laquelle les autres courent, sans pouvoir jamais la trouver. Il est certain, qu'on ne sauroit trop se moquer du ridicule qu'il y a dans la poursuite des plaisirs imaginaires, puisqu'elle est la source de tous les maux qui causent la ruine d'un peuple. Qu'un homme ait d'aussi grands biens qu'il vous plaira, il est pauvre, s'il dépense au-delà de son revenu ; & il se met, pour ainsi dire, en vente, prêt à se livrer à tout autre, qui le voudra payer sa juste ou sa prétendue valeur. Lorsque le Roi de Lydie offrit à *Pittacus* une grosse somme d'argent, celui-ci, qui avoit hérité d'un beau Domaine par la mort de son frere, le remercia de son offre, & lui dit qu'il avoit déja la moitié plus de bien qu'il ne lui en falloit. En un mot, le contentement tient lieu de richesse, & le luxe conduit à la pauvreté ; ou, pour m'exprimer en d'autres termes, je dirai avec *Socrate*, que *le contentement est une richesse naturelle* : & j'ajouterai moi-même, que *le luxe est une pauvreté artificielle.* Que ceux-là donc, qui aspirent toujours à de nouveaux plaisirs, & qui ne veulent pas se borner à cet égard, se souviennent de cet excellent mot du Philosophe *Bion: Qu'il n'y a point d'homme qui s'expose à tant de chagrin, que celui qui donne le plus d'étendue à son bonheur.*

II. Le second article, que j'ai résolu de toucher, regarde ceux qui se trouvent dans quelque état d'affliction ou de misere. Ceux-ci peuvent bien se consoler, s'ils pensent qu'il y en a d'autres beaucoup plus malheureux, & qu'ils

auroient pû tomber eux-mêmes dans un plus grand malheur. J'admire le sentiment de ce bon Matelot *Hollandois*, qui aprés s'être laissé tomber du haut du grand mât d'un Vaisseau, & s'être cassé une jambe, dit à ses camarades qui le relevérent, qu'il étoit fort heureux de ne s'être pas cassé le cou. Ceci me rappelle une autre avanture moins tragique d'un ancien Philosophe. Il donnoit un jour à dîner à quelques-uns de ses amis, lorsque sa femme vint en furie dans la chambre où ils mangeoient, le gronda en leur présence, & renversa la table avec tout ce qu'il y avoit dessus. Maître de ses passions, le Philosophe dit, sans s'émouvoir, *chacun à son écharde dans ce monde : & celui-là est heureux, qui n'en a pas une plus rude.* La vie du Docteur *Hammond*, écrite par l'Evêque *Fell*, nous fournit un bel exemple de sa patience chrétienne. Cet illustre Théologien, sujet à une complication de maux, lorsqu'il avoit la goute, remercioit Dieu de ce que ce n'étoit pas la gravelle ; & lorsqu'il avoit une attaque de celle-ci, il lui rendoit graces de ce qu'il ne les avoit pas toutes deux à la fois.

Je ne saurois finir ce Discours sans observer, qu'il n'y a jamais eu aucun systéme de philosophie, qui fut aussi capable de produire le contentement de l'esprit, que le Christianisme. Pour nous rendre satisfaits de notre état présent, plusieurs des anciens Philosophes nous disent, que le chagrin ne sert qu'à nous tourmenter nous-mêmes sans remédier à nos maux. D'autres soutiennent, que, quelque malheur qui nous arrive, nous y étions prédestinés par une fatale nécessité, à laquelle les Dieux eux-mêmes sont assujettis : pendant que d'autres avancent d'un air fort grave, que, si quelqu'un est malheureux, il le doit être nécessairement, pour entretenir l'harmonie de l'Univers ; & que, si cela n'étoit pas, le plan de la Providence seroit interrompu & boulversé. Toutes ces raisons, & autres pareilles, peuvent bien réduire un homme au silence ; mais elles ne le satisferont jamais. Elles peuvent le convaincre, que ses plaintes sont inutiles & mal-fondées ; mais elles ne sauroient le soulager dans ses maux. Elles servent plutôt à le mettre au désespoir, qu'à le consoler. En un mot, il pourroit repliquer à ces Philosophes ce qu'*Auguste* dit à un de ses amis, qui l'exhortoit à ne pas s'affliger de la mort d'une personne qu'il chérissoit, puisque sa douleur ne la feroit pas revivre : *C'est pour cela même, que je m'afflige.*

Tout au contraire, la Religion chrétienne à des égards plus tendres pour la foiblesse de la nature humaine. Elle prescrit les moyens à tout homme malheureux de rendre son état plus supportable, & lui fait voir, que, s'il reçoit ses afflictions avec toute la patience requise, il en sera tôt ou tard délivré. Elle ne peut que le tranquilliser ici bas, puisqu'elle lui promet un bonheur éternel dans le siécle à venir.

Enfin, le contentement de l'esprit est la plus grande bénédiction, dont un homme puisse jouir dans ce monde : & si son bonheur ici-bas vient des bornes qu'il prescrit à ses désirs, on peut dire qu'il consistera dans le Ciel à les satisfaire dans toute leur étendue.

CLXXV. DISCOURS.

——— Nec morti esse locum : ———

VIRG. Georg. IV. 226.

Il n'y a rien de tout ce qui existe qui retombe dans le néant.



N jeune Débauché, à la vûe d'un vieux Hermite, qui alloit nuds-pieds, lui dit, *Mon pere, vous êtes dans un état bien triste & bien malheureux, s'il n'y a pas une autre vie après celle-ci. Cela est vrai, mon fils*, lui répliqua l'Hermite ; *mais, quel est votre état, s'il y en a une ?* L'homme est une créature destinée à deux différentes manieres d'exister, ou plutôt à deux vies différentes. L'une est courte & passagere : l'autre est permanente, & d'une éternelle durée. La question est de savoir, dans laquelle de ces deux vies nous devons penser à nous rendre heureux ? Ou, pour me servir d'autres termes, si nous devons tâcher de nous assurer les plaisirs d'une vie incertaine, & d'une très-courte durée dans sa plus grande étendue, ou ceux d'une vie durable & qui ne finira jamais ? A l'ouie de cette question, il n'y a personne qui ne sente d'abord de quel côté il doit se déterminer. Mais, quelque juste que soit notre théorie à cet égard, il est certain, que, dans la pratique, nous embrassons le mauvais parti. Nous travaillons pour cette vie, comme si elle ne devoit jamais finir ; & pour l'autre, comme si elle ne devoit jamais commencer.

Contradictions, où les hommes tombent à l'égard de la vie présente & de celle qui est à venir.

Supposé qu'un esprit d'un ordre supérieur, qui n'auroit pas la moindre connoissance de la nature humaine, vint par accident sur cette terre, & qu'il en voulut examiner les habitans, quelle idée se feroit-il de nous ? ne croiroit-il pas, que nous sommes une espéce d'Etres destinés à une toute autre fin qu'à la véritable ? ne s'imagineroit-il pas, que nous avons été mis dans ce monde, pour y accumuler des richesses & des honneurs, & que notre devoir nous engage à ce pénible travail ? que dis-je ? ne se persuaderoit-il pas, que la pauvreté nous est défendue, avec menaces d'être punis éternellement, si nous y tombions ; & que la recherche de tous les plaisirs de la vie nous est ordonnée, sous peine de la damnation éternelle. Il jugeroit à coup sûr, que nous sommes gouvernés par des maximes tout-à-fait opposées à celles qui nous sont prescrites. Il seroit même fondé à conclure de-là, que nous sommes les créatures les plus obéissantes qu'il y ait au monde ; que nous sommes inséparablement attachés à notre devoir ; & que nous avons toujours en vûe le but pour lequel Dieu nous a créés.

Mais dans quelle surprise ne tomberoit-il pas, lorsqu'il sauroit, que nous ne devons rester ici-bas qu'environ soixante-dix ans, & que la plûpart même de ceux de notre espéce n'arrivent pas à cet âge ? de quel étonnement & de quelle horreur ne seroit-il pas saisi, lorsqu'il apprendroit, que ces hommes, qui

employent tous leurs efforts pour l'entretien d'une vie, qui mérite à peine ce nom, doivent jouir de l'éternité dans un autre monde, pour lequel ils ne font aucun préparatif? Il n'y a rien de plus honteux à la raison humaine, que de voir des Etres, qui croyent cette double existence, s'occuper sans relache aux besoins d'une vie de soixante dix ans, & négliger tout ce qui en regarde une autre, qui, apres des millions & des millions d'années, se renouvellera toujours: si l'on considere surtout, que nos efforts pour obtenir des biens, des honneurs, ou tout autre chose en quoi nous plaçons notre felicité, peuvent etre inutiles & manquer de succès; au lieu que, si nous travaillons avec ardeur & de bonne-foi à nous rendre heureux dans une autre vie, nous pouvons compter sûrement d'en venir à bout, & que notre espérance ne sera pas trompée.

Un des Scholastiques fait la question suivante. » Supposé, *dit-il*, que tout le » corps de la terre fut un vaste globe du plus menu sable, & qu'un seul de ses » grains s'anéantir de mille en mille ans: supposé d'ailleurs, qu'il fût à votre » choix d'être heureux pendant tout le tems que ce prodigieux amas de sable » se consumeroit ainsi d'une maniere imperceptible, jusqu'à ce qu'il n'y en » restât plus un grain, à condition que vous seriez malheureux ensuite pour » toute l'éternité: Ou, supposé que vous pussiez être heureux pour toujours, à » condition que vous seriez malheureux jusqu'à ce que cette masse de sable fût » entiérement anéantie sur le pied d'un grain au bout de mille années: lequel » des deux partis choisiriez-vous?

Il faut avouer, que, dans ce cas, tant de milliers d'années paroissent à l'imagination comme une espéce d'éternité, quoiqu'au pied de la lettre ils ne soient pas plus proportionnés à la durée qui doit les suivre, que l'unité l'est au plus grand nombre de chifres que vous puissiez mettre ensemble, ou qu'un seul de ces grains de sable l'est au monceau supposé. De sorte que la raison nous dicte, sans balancer le moins du monde, lequel des deux elle devroit choisir. Mais, il pourroit bien arriver, que la raison, entraînée par l'imagination, succomberoit, lorsqu'elle viendroit à réfléchir sur la prémiere partie de cette longue durée, & sur l'éloignement de la seconde qui la doit suivre. L'esprit, dis-je, peut se laisser gagner au bonheur présent, à cause de cela même qu'il est si proche, & d'une si longue durée. Mais, lorsque le choix que nous avons à faire roule actuellement sur ceci, savoir, s'il vaut mieux être heureux l'espace de soixante-dix ans, que dis-je? peut-être de vingt ou de dix, peut-être d'un jour, ou d'une heure, & malheureux ensuite pour toute l'éternité: ou s'il vaut mieux être miserable durant le cours de quelques années, & jouir à la fin d'un bonheur éternel? Quels termes y a-t-il, qui puissent exprimer la folie & l'égarement de ceux qui font un mauvais choix en pareil cas?

J'ai mis les choses au pis, lorsque j'ai supposé, que la pratique de la vertu rend les hommes malheureux dans ce monde, ce qui arrive fort rarement. Mais, si nous supposons, ce qui est assez ordinaire, que la vertu contribue plus à notre bonheur dès cette vie, que l'abandon au vice, qui ne s'étonneroit de voir la stupidité de ceux qui sont capables de faire un choix si absurde?

Ainsi, tout homme sage ne peut qu'employer cette vie à obtenir le bon-

heur de celle qui est à venir, & sacrifier gayement tous les plaisirs de quelques années à ceux de l'éternité.

CLXXVI. DISCOURS.

Nitor in adversum ; nec me, qui cætera, vincit
Impetus ; & rapido contrarius evehor orbi.
OVID. Metam. Lib. II. 72.

Je fais mes efforts contre le torrent, & ce qui entraîne les autres ne m'ébranle pas : je prens une route opposée à celle de tout le genre humain.



E me souviens d'un jeune homme plein d'esprit & d'une conversation fort enjouée, qui n'avoit que le seul défaut de vouloir paroitre à la mode. Animé de ce désir, il tomba dans plusieurs intrigues amoureuses, & il fut par conséquent exposé à bien des maladies. Il ne se retiroit jamais qu'à deux heures après minuit, pour ne vivre pas en misantrope ; & de tems en tems, pour signaler sa bravoure, il en venoit aux prises avec le Commissaire du quartier ou les Soldats du Guet, qui lui donnoient quelques bons coups de baton. Il étoit membre d'une demi-douzaine de cotteries avant qu'il eût atteint l'âge de vingt-un an, & son humeur enjouée y fit de si beaux progrès, qu'au sortir de-là vous pouviez le suivre à la trace, jusques à son appartement, sur le débris des vitres cassées, ou de telles autres marques d'esprit & de galanterie. En un mot, après avoir établi sa réputation d'être un agréable Débauché, il mourut de vieillesse à l'age de vingt-cinq ans.

Il y a une singularité qui est vicieuse, & une autre qui est louable.

Il faut avouer, qu'il n'y a rien qui entraîne les hommes dans de si pénibles embarras, & de si funestes désordres, que l'envie de n'être pas singuliers. C'est pour cela même, qu'il est très-nécessaire de nous former une juste idée de la singularité, afin que nous puissions distinguer celle qui est louable de celle qui est vicieuse. En premier lieu, tout homme de bon-sens tombera d'accord avec moi, que la singularité est digne de nos éloges, lorsque, malgré la multitude qui s'y oppose, elle suit les mouvemens de la conscience, les maximes de la morale & de l'honneur. Dans tous ses cas, il faut se souvenir, que ce n'est pas la coutume, mais le devoir, qui est la régle de nos actions ; & que nous ne devons aimer la societé, qu'autant qu'elle s'ajuste avec la raison. Ce qui est vrai ne l'est pas moins, quoique l'on n'y prenne pas garde ; & ce qui doit régler notre conduite n'est pas le nombre des Acteurs, mais la nature même des choses. La singularité doit être alors envisagée comme un héroïsme, qui éleve un homme au-dessus de tous les autres de son espéce. Quel plus grand exemple peut-on donner d'un esprit foible & pusillanime, que celui d'un homme, qui vit dans une opposition continuelle à ses propres sentimens, & qui n'ose paroître ce qu'il est, ou ce qu'il doit être ?

La ſingularité n'eſt donc vicieuſe, que lorſqu'elle fait agir les hommes contre les lumiéres de la raiſon, ou qu'elle les porte à ſe diſtinguer par quelques niaiſeries. Je ne doute pas que tout le monde ne condamne les premiers, qui ſe ſingulariſent par les mauvaiſes mœurs, le deſordre, & l'impiété. Ainſi, je ne m'arréterai qu'à ceux qui ſe rendent remarquables par la bizarrerie de leurs habits, de leurs manieres, de leurs diſcours, ou de telles autres choſes de peu d'importance dans la conduite de la vie civile. Il eſt certain, qu'à tous ces égards, on doit donner quelque choſe à la coutume; &, quoique l'on puiſſe avoir quelque ombre de raiſon pour ne ſuivre pas la foule, on doit ſacrifier ſon humeur particuliere & ſes opinions aux uſages reçus du Public. Il faut avouer, que le bon-ſens rend quelquefois un homme bizarre; ce qui l'empéche d'être utile au monde, & le fait même paſſer pour ridicule dans l'eſprit de ceux qui lui ſont de beaucoup inférieurs.

J'ai entendu parler d'un Gentilhomme habitué au Nord de l'*Angleterre*, qui étoit un exemple bien remarquable de cette ſingularité. Il s'étoit fait une maxime conſtante d'agir, dans les choſes les plus indifférentes de la vie, ſuivant les idées les plus abſtraites de la raiſon, & de n'avoir aucun égard, ni à la coutume, ni à l'uſage des autres. Il ſe diſtingua d'abord par pluſieurs petites bizarreries. Il n'avoit jamais une heure fixe pour dîner, ſouper, ou dormir; parce, diſoit-il, que nous devons être attentifs à la voix de la nature, & qu'il ne faut point régler notre appétit ſur nos repas, mais prendre nos repas ſelon notre appétit. Dans ſa converſation avec les Gentilshommes de la campagne, il n'auroit pas voulu employer une phraſe, à moins qu'elle ne fût exactement vraie. C'eſt pour cela même, qu'il n'a jamais dit à aucun d'eux qu'il étoit ſon très-humble ſerviteur; & qu'il ſe bornoit à leur ſouhaiter toute ſorte de bien. Il aimoit auſſi mieux paſſer pour mécontent, ou mal intentionné, que de boire à la ſanté du Roi, s'il n'avoit pas ſoif. Tous les matins, à ſon lever, il mettoit la tête à la fenêtre; &, après y avoir humé l'air une demi-heure, il récitoit, le plus haut qu'il lui étoit poſſible, une cinquantaine de Vers, pour l'exercice de ſes poûmons. Il les prenoit le plus ſouvent d'*Homere*, parce que le *Grec*, ſur-tout dans cet Auteur, eſt plus ſonore, plus ronflant, & plus propre à faciliter l'expectoration, que toute autre Langue. Il avoit pluſieurs autres marotes, pour l'eſquelles il donnoit de bonnes raiſons phyſiques. Cette humeur ſe fortifia chez lui au point qu'il en vint juſqu'à mettre un turban au lieu d'une perruque, parce que cela eſt plus ſain & plus net qu'une calotte, qui devient craſſeuſe par la tranſpiration continuelle de la tête. Ce n'eſt pas tout: il obſerva fort judicieuſement, qu'il y a trop de ligatures dans la maniére dont on s'habille aujourd'hui, & qu'elles ne peuvent qu'empêcher la circulation du ſang; de ſorte qu'il fit faire ſon pourpoint ou ſa veſte, & ſes culotes, tout d'une piece, à la maniere des *Huſſars*. En un mot, pour s'attacher aux idées les plus exactes de la raiſon, il s'éloigna tellement des uſages reçus de ſes Compatriotes, ou même de tout le monde, que ſes proches l'auroient fait condamner aux Petites-Maiſons, & ſe ſeroient emparés de ſon bien, ſi le Juge, averti qu'il ne faiſoit aucun mal, ne ſe fût borné à le déclarer lunatique, & à nommer des Curateurs pour avoir la regle de ſes affaires.

Le sort de ce Philosophe me rapelle dans l'esprit un endroit des *nouveaux Dialogues des Morts*, où M. *de Fontenelle* fait parler G. *de Cabestan* en ces termes : *Les Frénetiques*, dit-il, *sont seulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les hommes étant de même nature, elles se sont si aisément ajustées ensemble, qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de la société humaine : témoin ce désir d'immortalité, cette fausse gloire, & beaucoup d'autres principes, sur quoi roule tout ce qui se fait dans le monde ; & l'on n'appelle plus fous, que de certains fous, qui sont, pour ainsi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pû s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.*

CLXXVII. DISCOURS.

——— Odora Canum Vis.

VIRG. Æneid. IV. 132.

L'Odorat exquis des Chiens.

La *Chasteté*, & l'*Impurete*, discernées par une certaine race de Chiens.



SOUS le régne de *Charles I.* les Imprimeurs ou Correcteurs, employés par une Compagnie de Libraires, qui avoit obtenu une Patente, pour faire imprimer la *Bible*, laissérent une lourde faute dans une de leurs Editions ; puisqu'au lieu de ces mots, *Tu ne commettras point adultere*, il y eut quelques milliers d'exemplaires tirés, où on lisoit, *tu commettras adultere.* L'Archevéque *Laud*, pour les punir de cette négligence, les fit condamner à une grosse amende dans la *Chambre étoilée.*

Si l'on en jugeoit par la dépravation qui régne aujourd'hui, on seroit tenté de croire, qu'il y a quantité de notre jeunesse débauchée, de l'un & de l'autre Sexe, qui lit cette Edition corrompue de la *Bible*, & qui observe ce commandement au pied de la lettre, tel qu'il y est mal exprimé par l'omission de la particule négative.

Dans les premiers siécles de l'Eglise, les adulteres y étoient excommuniés à perpétuité, & rendus incapables de se trouver jamais dans les Assemblées religieuses des Chrétiens, quoiqu'ils le demandassent avec larmes, & que leur repentance parut même la plus sincere du monde.

Je pourrois alléguer ici quelques anciennes loix, reçues par des Nations payennes, qui punissoient l'adultere du dernier supplice, & y en ajouter d'autres de la même sorte, qui subsistent encore aujourd'hui en divers Etats qui ont embrassé la Réformation. Mais, comme un sujet de la nature de celui-ci est un peu trop sérieux pour le gros de mes Lecteurs, qui sont prêts à jetter mes *Discours* à quartier, d'abord qu'ils ne les trouvent pas animés par quelque chose de divertissant ou d'extraordinaire ; je vais publier un petit Manuscrit, qui m'est tombé en dernier lieu entre les mains, & qui, s'il faut l'en croire, est d'une grande antiquité, quoiqu'eu égard à certaines phrases de nouvelle

date, & à d'autres particularités, qu'on y peut observer, je croirois plutôt que c'est l'ouvrage de quelque sophiste moderne.

Tous les Littérateurs savent, qu'il y avoit autrefois, sur le Mont *Etna*, un Temple dédié à *Vulcain*, qui étoit gardé par des Chiens d'un odorat si exquis, à ce que les Historiens affirment, qu'ils pouvoient discerner si les personnes qui s'y rendoient étoient chastes ou non. Ils alloient au-devant des premieres, les flattoient & les caressoient comme des amis de leur maître *Vulcain*; mais, ils se jettoient sur les autres, & ne cessoient d'aboyer contr'elles, jusqu'à ce qu'ils les eussent fait sortir du Temple.

En un mot, voici la relation que le Manuscrit donne de ces Chiens, & qui semble destinée à servir de commentaire au fait que je viens de rapporter.

» *Diane*, la Déesse de la chasse & de la chasteté, n'eut pas plutôt observé » cet *instinct* naturel dans quelques-uns de ses Chiens, qu'elle en fit présent » à son frere *Vulcain*. On crut même, qu'elle vouloit chagriner par-là sa belle- » sœur *Vénus*, qui ne retournoit jamais auprès de son époux, qu'elle ne le » trouvât de bonne ou de mauvaise humeur, suivant qu'elle avoit été bien ou » mal reçue de ces Chiens. Ils vécurent plusieurs années dans le Temple, quoi » qu'ils furent si hargneux, qu'ils en chassérent la plupart de ceux qui alloient » y adorer. Les *Siciliennes*, informées de cela, envoyérent une députation » solemnelle aux Prêtres, pour les avertir, qu'elles n'y apporteroient pas » leurs offrandes, s'ils n'enmuseloient leurs mâtins : de sorte qu'il fut conve- » nu, qu'une troupe de jeunes filles, qui n'auroient pas plus de sept ans cha- » cune, s'acquiteroit de ce devoir à leur place. Tout le monde fut surpris, » ajoute mon Auteur, de la bonne réception que ces jeunes Demoiselles trou- » vérent auprès de ces mêmes Chiens, qui avoient si maltraité leurs meres. » On dit qu'un Prince de *Syracuse*, d'un naturel jaloux, qui avoit épousé une » jeune femme, eut le bonheur d'obtenir de ces Prêtres, un petit de cette » fameuse race de Chiens. La belle Princesse en fut d'abord si tourmentée, » qu'elle sollicita son mari à le renvoyer; mais il lui allégua le vieux proverbe » *Sicilien*, conçu en ces mots : *Qui m'aime aime mon Chien*. Depuis ce tems- » là, elle vécut de fort bonne intelligence avec l'un & l'autre. Il n'en fut pas » de même à l'égard des autres Dames de *Syracuse*. Elles en étoient si harassées, » qu'il y en eut plusieurs de très-bonne réputation, qui ne vouloient pas aller » à la Cour, si le petit Chien n'en étoit banni. Quelques-unes, à la vérité, » défioient son odorat; mais on observoit, qu'à leur approche, quoiqu'il ne » les mordit pas, il grondoit toujours d'une terrible maniere. Pour revenir » aux Chiens du Temple : après y avoir passé une longue suite d'années en » grande réputation, il arriva qu'un soir, lorsqu'un des Prêtres, qui avoit été » rendre une visite charitable à une veuve qui demeuroit sur le promontoire » de *Lilybée*, se retiroit fort tard, ils se jettérent sur lui avec tant de furie, » qu'ils l'auroient mis en piéces, si ses confreres n'étoient venus à son se- » cours. Là-dessus, à ce que dit mon Auteur, les pauvres Chiens furent tous » pendus, sous prétexte qu'ils avoient perdu leur instinct naturel ».

Il seroit à souhaiter, que nous eussions, dans la *Grande-Bretagne*, quelques Chiens de cette race, qui ne manqueroient pas de rendre justice aux

Dames de cette isle, ou plutôt de les honorer, & de faire voir au monde la différence qu'il y a entre des Payennes & des Chrétiennes imbues de meilleurs principes de vertu & de religion.

CLXXVIII. DISCOURS.

———— Si verbis audacia detur,
Haud timeam magni dixisse palatia Cœli.

Ovid. Metam. Lib. I. 175.

S'il est permis de s'élever si haut, je ne craindrai point de parler de la magnificence du Ciel, & de celui qui y habite.

Monsieur,

» Dans les deux dernieres Lettres, que je me suis donné l'honneur de » vous écrire, j'ai réfléchi sur cet attribut si respectable de la » Divinité, je veux dire sa toute-présence. J'ai fait voir, que cet » Etre souverain est également présent en tous lieux à travers la » vaste étendue de l'espace infini. Cette idée s'accorde si bien avec les lumieres » de la raison, qu'on la trouve dans les Ecrits des Philosophes payens, comme » il me seroit aisé de le démontrer par divers exemples, si d'autres ne s'en » étoient acquittés avant moi. Mais, quoique la Divinité soit ainsi présente » dans tout l'Univers, il y a un endroit particulier où elle se découvre d'une » maniere infiniment glorieuse & visible. C'est le même endroit, que la » Sainte Ecriture désigne sous les noms de *Paradis*, de *troisiéme Ciel*, de *Trône de Dieu*, & d'*habitation de sa gloire*. C'est-là où réside le Corps glorifié » de notre Sauveur, où toutes les Hiérarchies célestes, & les armées innombrables des Anges, chantent des Hymnes & des *Alleluia* éternels à l'honneur de l'Etre suprême, qu'elles environnent. C'est cette présence de » Dieu, que des Théologiens appellent glorieuse, & d'autres majestueuse. » Il est certain, qu'il est aussi essentiellement présent en tout autre endroit » qu'il l'est dans celui-ci; mais, c'est-là où il habite dans une magnificence » sensible, & au milieu de tout cet éclat qui peut frapper l'imagination des » Etres créés.

Sur la gloire, où Dieu habite dans le Ciel.

» C'est une chose digne de remarque, que cette opinion de la présence de » Dieu dans le Ciel, soit qu'elle vienne des lumieres naturelles de la raison, » ou d'une tradition universelle depuis *Adam* jusqu'à nous, est reçue parmi » tous les Peuples du monde, quelque différentes idées qu'ils ayent d'ailleurs » de la Divinité. Si vous lisez *Homere*, le plus ancien des Auteurs *Grecs*, vous » y voyez *Jupiter* assis dans le Ciel, & environné de Divinités subalternes, » entre lesquelles paroissent les Muses, occupées à chanter sans cesse autour » de son trône. Qui ne découvre pas ici les vestiges, & même les principaux

» traits de la vérité dont il s'agit ? On l'apperçoit dans plusieurs autres Au-
» teurs payens, quoiqu'elle y soit obscurcie & altérée par un mélange de
» fables & d'inventions humaines. Mais, sans nous prévaloir des idées reçues
» parmi les *Grecs* & les *Romains*, qui étoient les Nations les plus éclairées
» de tout le Paganisme, à peine y en a-t-il une seule dans tout le nouveau
» monde, qui ne regarde le Ciel comme le trône & le séjour de la Divinité,
» qu'elle adore.

» Si, dans le Temple de *Salomon*, il y avoit le *Saint des Saints*, où il parois-
» soit une gloire visible entre les figures des Chérubins, & où il n'étoit permis
» qu'au souverain Sacrificateur d'entrer une fois tous les ans, après avoir ex-
» pié les péchés du Peuple : de même, on peut dire, que cet Univers est un
» un vaste temple, & que le Ciel, dont nous parlons, en est le Saint des
» Saints, où le souverain Pontife de notre salut est entré, pour s'y placer en-
» tre les Anges & les Archanges; après avoir expié les péchés de tout le genre
» humain.

» Avec quel art & quelle habileté le Trône de Dieu ne doit-il pas être
» construit ? De quels nobles desseins ne doit pas être ornée cette glorieuse
» habitation, qui a pour son architecte le même Dieu, *(f)* qui remplit *Hi-*
» *ram* de sagesse & d'industrie ? Quel éclat majestueux ne doit pas environ-
» ner ce Palais, où Dieu a, pour ainsi dire, mis en œuvre tout son art, &
» qu'il a choisi pour y paroître dans toute sa magnificence ? De quelle beauté
» ne doit pas être l'Architecture qui vient d'un pouvoir infini soutenu d'une sa-
» gesse infinie ? Un esprit ne sauroit qu'avoir des transports ineffables à la
» vûe de ces objets, que Dieu, qui connoît les ressorts les plus intimes de ses
» facultés naturelles, a destiné à le toucher & à le ravir en extâse. C'est à
» cette présence majestueuse, qu'on peut appliquer une belle expression,
» qui se trouve dans le Livre de *Job*, où il est dit : *(g) La lune même ne brille*
» *point, & les étoiles ne sont pas pures, devant ses yeux.* L'éclat du soleil, &
» toute la gloire des corps lumineux, qui roulent sur nos têtes, ne sont que
» de foibles rayons, ou plutôt que ténébres, à les comparer avec cette splen-
» deur, qui environne le Trône de Dieu.

» Si la gloire de ce bienheureux séjour surpasse l'imagination, il y a
» grande apparence que son étendue n'est pas moins inconcevable. La lu-
» miére y suit la lumiére, & la gloire y est enclavée dans la gloire. Il nous
» est impossible de concevoir jusqu'où peut aller cet espace, où la Majesté de
» Dieu se produit dans tout son éclat. Quoiqu'il ne soit pas infini, il peut
» être indéfini; & quoiqu'il ne soit pas immense en lui-même, il le peut être
» à l'égard des yeux ou de l'imagination de toutes les créatures. Si Dieu a fait
» ce monde sublunaire & matériel, d'une si vaste étendue & avec tant de ma-
» gnificence, pour y loger des Etres mortels & périssables, de quelle grandeur
» ne devons-nous pas supposer les cours de son Palais, où il réside d'une façon

---

(f) 1 Rois. VII. 14.
(g) Chap. XXV. 5.

» plus particuliere, & où il se montre dans toute la plénitude de sa Majesté
» glorieuse, au milieu d'un nombre infini d'Anges & des Esprits des Saints
» glorifiés ?

» Il est certain, que notre imagination ne sauroit jamais s'élever trop haut, lorsqu'elle réfléchit sur un endroit, où la toute-puissance & la toute-science se sont, pour ainsi dire, signalées ; parce qu'elles peuvent produire une scène infiniment plus ravissante & plus glorieuse que tout ce que nous pouvons concevoir. Il n'est pas impossible, qu'à la consommation de toutes choses, ces appartemens extérieurs de l'Univers, qui sont aujourd'hui proportionnés aux Etres qui les habitent, ne deviennent un annexe de ce glorieux séjour, & ne soient par-là rendus propres à recevoir des Etres doués de l'immortalité, & dépouillés de toutes leurs imperfections. C'est du moins ce que l'Ecriture semble insinuer, lorsqu'elle nous parle de nouveaux Cieux, & d'une nouvelle terre, où la justice habite.

» Je n'ai réfléchi sur ce divin Palais, qu'en ce qu'il peut affecter la vûe & l'imagination ; mais, il est plus que probable, que nos autres sens y seront satisfaits au suprême dégré. Il n'y a rien, qui transporte & qui ravisse plus l'esprit, que l'harmonie ; & nous avons grand sujet de compter, par ce que la Sainte Ecriture nous en dit, que ce sera un des plaisirs de ce magnifique séjour. Si les tons mélodieux de la musique humaine sont capables d'émouvoir une ame jusqu'à la charmer, quelle joie, quels transports, quels ravissemens, l'harmonie céleste n'y excitera-t'elle pas ? Les sens sont des facultés de l'ame, quoique, pendant qu'elle est unie avec le corps, elle ait besoin, pour les employer, d'organes matériels. Pourquoi donc ces facultés, que l'expérience fait voir être la source d'une infinité de plaisirs, n'auroient-elles aucune part à ce qui doit faire notre bonheur dans le Ciel ? Pourquoi supposerions-nous, que l'ouïe & la vûe n'y auront pas des objets beaucoup plus agréables que tout ce qui se trouve dans ce monde des objets (*h*) *que l'œil n'a point vû, que l'oreille n'a point ouï, & qui ne sont jamais venus dans l'esprit de l'homme?* (*i*) Je connois, dit *saint Paul*, en parlant de lui-même, *je connois un homme en Christ, qui fut ravi, il y a plus de quatorze ans, jusqu'au troisiéme Ciel : je ne sai si ce fut en corps, ou hors du corps, je n'en sai rien; Dieu le sait. Je sai que cet homme (si ce fut en corps, ou hors du corps, je n'en sai rien; Dieu le sait,) fut ravi dans le Paradis, & y ouit des choses qu'on ne sauroit exprimer, & qu'il n'est pas permis à un homme de dire.* L'Apôtre veut insinuer par-là, que ce qu'il avoit ouï étoit si différent de tout ce qu'il avoit jamais ouï dans ce monde, qu'il lui étoit impossible de l'exprimer en des termes propres à en donner quelque idée à ses auditeurs.

» Il est naturel de prendre plaisir à nous informer d'un Pays étranger, où nous avons dessein de fixer notre demeure : &, puisque nous espérons tous

(*h*) I. Corinth. II. 9.
(*i*) Corinth. XII. 2 — 4.

» d'être admis dans ce glorieux séjour, c'est une curiosité louable & utile de » rechercher ce qui s'y passe, autant que la révélation peut nous servir de guide. » Lorsque ces portes éternelles nous seront ouvertes, nous pouvons bien » compter, que les plaisirs & les beautés de ce lieu surpasseront infiniment tou- » tes nos espérances, & que le Trône de la Majesté divine brillera d'un éclat » infiniment au-dessus de tout ce que nous en pouvons concevoir. Il y auroit » ici de quoi multiplier nos recherches sur ce qui nous en est insinué en divers » endroits de la Sainte Ecriture; par exemple, s'il n'y a pas différentes habi- » tations, & différens dégrés de gloire, suivant la diversité des Etres? Si ceux, » qui ont des qualités plus excellentes que les autres, ne seront pas admis plus » près du Trône de Dieu, & ne jouiront pas d'une plus grande manifesta- » tion de sa présence? S'il n'y aura pas des occasions solemnelles, où toutes » les armées des Anges & des Esprits bienheureux célébreront la présence » de leur Créateur, par des actes extraordinaires d'Adoration & des Hym- » nes sacrés; de même qu'*Adam*, quoiqu'il eût continué dans l'état d'inno- » cence, auroit observé le jour du Sabbat, à ce que croyent nos Théo- » logiens, d'une façon plus particuliere que les autres jours de la semaine? » On peut s'entretenir fort innocemment de toutes les spéculations de cet » ordre, pourvû qu'elles servent à nous inspirer le désir d'être les habitans de » cet agréable & magnifique séjour.

» Dans cette Lettre, & dans les deux précédentes, j'ai traité le sujet » le plus grave qui puisse occuper l'esprit humain, & sur lequel nous de- » vrions souvent méditer. Nous avons considéré l'Etre suprême, entant qu'il » habite dans tous ses ouvrages, qu'il est présent à nos esprits, & qu'il se » manifeste d'une façon plus glorieuse dans le séjour des Bienheureux. Cette » idée devroit nous animer sans cesse, & nous remplir de crainte & de res- » pect. Elle devroit se mêler avec toutes nos pensées, & nous devenir aussi na- » turelle que le sentiment de notre propre existence. Il ne faut pas réfléchir » là-dessus avec le calme d'un Philosophe: mais, ravis en admiration à la » vûe de tous les Attributs de la Divinité, nous devons nous humilier profon- » dément en sa présence, & adorer, de toutes les puissances de nos ames, » cet Etre, qui est si grand, si admirable, & si saint.



CLXXIX. DISCOURS.

——— Tenet insanabile multos
Scribendi cacoëthes, & ægro in corde senescit.

Juv. Sat. VII. 51.

La Démangeaison d'écrire, qui travaille tant de monde, est une maladie incurable, & qui ne finit qu'avec la vie.



Sur la démangeaison d'écrire.

IL y a une certaine maladie, dont *Galien* & *Hippocrate* n'ont fait aucune mention, & qu'on ne trouve pas dans la *Pharmacopée de Londres*. *Juvenal*, dans la Sentence que je viens de mettre à la tête de ce *Discours*, l'appelle *Cacoëthes*, d'un nom Grec, qui n'est guere entendu que des Savans, & qui ne signifie autre chose en bon François, que *la Démangeaison d'écrire*. C'est un mal presque aussi universel que la petite vérole, puisqu'il y a très peu d'hommes, qui n'en soient attaqués, tôt ou tard, une fois en leur vie. On y voit pourtant cette différence, que le dernier passe au bout de quelques jours, ou de quelques semaines, & qu'il ne revient plus : au lieu que l'autre ne se guérit presque jamais, d'abord qu'il a saisi la tête. La Nation *Britannique* est fort exposée à celui-ci : &, quoiqu'on ait employé une infinité de remedes à l'égard de ceux qui en sont travaillés, il y en a peu qui ayent réussi. Quelques-uns de ces malades ont éprouvé le fer & le feu des satyres & des libelles, sans que ces Caustiques ayent opéré leur guérison : d'autres ont eu la tête passée dans un trou, formé par deux planches, une heure de suite, qui est le reméde ordinaire pour cette maladie, lorsqu'elle est venue à son plus haut point. Il y a d'ailleurs une espéce de ce mal, qu'on a guéri quelquefois, de même que la morsure d'une Tarantule, par le son d'un instrument de musique, qu'on appelle communément des Etrivieres. Mais, si vous avez à traiter un malade de cet ordre, sachez que le plus sûr moyen de le rétablir est de lui défendre tout usage d'encre, de papier, & de plume.

Pour revenir de cette allégorie & ne la pousser pas trop loin, il n'y a pas des barbouilleurs plus fatiguans, ni plus difficiles à guérir, que ces Ecrivains périodiques, dont les Ouvrages paroissent à certains jours & à certaines saisons de l'année. Nous n'avons pas, dans la lecture de leurs Ecrits, la consolation qui se trouve à celle de tous les autres ; je veux dire, d'en voir la fin, avec un peu de patience. Je ne me souviens jamais d'un mot de *Diogene*, qu'il ne me fasse beaucoup de plaisir. Occupé à lire un Auteur insipide, en présence de quelques-uns de ses amis, lorsqu'il les vit tous ennuyés de cette lecture, & qu'il approchoit de la fin, il s'écria : *Courage, mes enfans, je vois terre.* Il n'en est pas ainsi des Ecrivains dont je parle : on n'en

vient jamais à bout. Un jour leur fournit de la tablature pour un autre jour, & l'on ne sait pas quand ils voudront nous donner quelque relâche.

Il est triste de voir, que l'Art de l'Imprimerie, qui pourroit être un des plus grands avantages qui soit jamais arrivé au genre humain, tourne au contraire à son préjudice, & qu'il serve à répandre l'erreur & l'ignorance dans une nation, au lieu d'aider à la faire devenir habile & vertueuse.

Il n'y a pas long-tems, que j'ai lû un Livre fort grotesque, intitulé *Défense de l'Astrologie, par Guillaume Ramsey.* Entre plusieurs endroits mystiques de ce profond Auteur, en voici un, où il s'exprime en ces termes : » L'absence » du Soleil n'est pas la cause de la nuit ; puisque sa lumiere est si grande, qu'el- » le peut éclairer toute la terre à la fois comme en plein jour : mais, il y a » des étoiles sombres & ténébreuses, dont l'influence cause la nuit, & qui » dardent les ténebres & l'obscurité sur la terre, de même que le Soleil » l'illumine par ses rayons.

Je regarde les Ecrivains dans le même point de vûe que notre savant Astrologue envisage les corps célestes. Ils sont tous des étoiles ; mais, quelques-uns répandent la lumiére, & d'autres produisent les ténébres. J'en pourrois nommer divers, qui sont des étoiles ténébreuses de la premiere grandeur, ou en indiquer un amas d'autres, qu'on peut traiter de constellation ténébreuse. La nation est obscurcie depuis long-tems par ces anti-luminaires, s'il m'est permis d'employer ce terme. Je l'ai souffert le plus qu'il m'a été possible ; mais, enfin, j'ai résolu de m'élever contr'eux ; & je me flatte de les chasser bientôt de tout notre hémisphere.



CLXXX.

CLXXX. DISCOURS.

Ipse thymum pinósque ferens de montibus altis,
Tecta ferat latè circum, cui talia curæ:
Ipse labore manum duro terat, ipse feraces
Figat humo plantas, & amicos irriget imbres.

VIRG. Georg. IV. 112.

Que celui, qui s'adonne à cette culture, transporte, du sommet des montagnes, le thim & les rejettons du pin, & qu'il les plante, au long & au large, autour de ses ruches: qu'il s'endurcisse les mains à ce pénible travail, qu'il mette par-tout des plantes fertiles, & qu'il ait soin de les arroser.



CHAQUE état de la vie a ses devoirs particuliers. Ceux, que leur choix détermine à un certain genre d'affaires, ont en cela plus de bonheur, que ceux qui s'y voient réduits par la nécessité: mais, les uns & les autres sont également obligés de se fixer à des emplois, qui leur puissent être utiles à eux-mêmes, ou avantageux au public. Il n'y a pas un seul des enfans d'*Adam*, qui se doive croire dispensé de ce travail, auquel notre premier pere fut condamné, avec toute sa postérité après lui. Ceux, que la naissance, ou le bien, semble avoir délivrés de ce joug, doivent se faire quelque occupation, pour n'être pas à charge à la Société, & les seules créatures oisives qu'il y ait au monde.

Les Gentilshommes de la Campagne devroient s'appliquer à la culture des Plantes.

Plusieurs de nos Gentilshommes de la campagne employent tout leur tems à la chasse, ou à d'autres plaisirs de cette nature. C'est ce qui a donné occasion à un de nos plus célébres Ecrivains *Anglois* de les représenter comme soumis à une espéce de malédiction, & de leur appliquer, dans un autre sens, ce que *Goliath* disoit à *David*: (*k*) *Je te donnerai aux oiseaux du Ciel, & aux bêtes des champs.*

Quoique de tels exercices, pris avec modération, puissent être avantageux à l'ame & au corps, la campagne fournit quantité d'autres amusemens plus nobles, & plus dignes de l'homme.

Entre ceux-ci, je n'en connois point de plus agréable, ni de plus utile au public, que la culture des Plantes. Je pourrois nommer un Seigneur, qui a du bien en divers endroits de l'*Angleterre*, & qui a toujours laissé après lui ces marques visibles du séjour qu'il y a fait. Il n'y a jamais loué une maison de campagne en sa vie, sans y se mer l'abondance de tous côtés, & y léguer de bons revenus à la postérité du propriétaire. Si tous nos Gentilshommes avoient eu le même soin de leurs Domaines, toute notre Isle ne for-

(*k*) I. *Sam.* XVII. 44.

meroit aujourd'hui qu'un vaste jardin. Au reste, on ne doit pas regarder cet emploi, comme trop mécanique pour les personnes du rang le plus distingué. Il y a eu des Héros dans cet Art, aussi bien que dans les autres. Le grand *Cyrus*, à ce que l'histoire nous dit, couvrit d'arbres toute l'*Asie mineure*. Il faut avouer, qu'il y a quelque chose de somptueux dans cette espéce d'amusement. Il donne un air plus noble à diverses parties de la nature, il remplit la terre d'une grande variété de scènes magnifiques, & il approche en quelque maniere de la création. De-là vient, que le plaisir d'un homme qui plante ressemble un peu à celui d'un Poëte, qui, suivant la remarque d'*Aristote*, est plus satisfait de ses productions, qu'aucun autre Ecrivain ou Artiste qu'il y ait.

La culture des Plantes a un avantage, qui ne se trouve pas dans la plûpart des autres exercices, en ce qu'elle donne un plaisir de plus longue durée, & qui croît tous les jours à la vûe de l'ouvrier. Lorsque vous avez achevé un bâtiment, ou tout autre ouvrage de cette nature, il n'est pas plutôt sorti de vos mains, qu'il commence à décheoir : vous le voyez amener à son plus haut point de perfection, & tomber presque d'abord en décadence, & courir à sa ruine. Tout au contraire, lorsque vous avez achevé de planter vos arbres, ils croissent & se perfectionnent tout le tems de votre vie ; & chaque année les fait paroître plus beaux, qu'ils n'étoient l'année précédente.

D'ailleurs, je ne recommande pas cet exercice aux personnes riches, par cela seul que c'est un amusement agréable, mais aussi parce que c'est un emploi digne d'un homme qui a de la vertu, & qu'on peut inculquer par des principes tirés de la Morale ; par exemple, sur l'amour de la Patrie, & sur les égards que nous devons avoir pour notre postérité. Tout le monde sait que nos arbres de haute futaye ne croissent pas à proportion du dégât qui s'en fait tous les jours ; & que, si l'on n'y remédie, nous pouvons manquer à la fin de bois de charpente, pour l'usage de nos flottes. Il est vrai, que parler de ce qui est dû à la postérité dans un cas de cette nature, c'est vouloir passer pour ridicule dans l'esprit de certaines personnes rusées, qui n'ont autre chose en vûe que leur intérêt. La plûpart des gens sont de l'humeur d'un certain vieux membre d'un Collége, qui, sollicité par ses Confreres d'en venir à une résolution qui pût être avantageuse à leurs Successeurs, se dépita, & leur dit tout en colere : *Nous faisons toujours quelque chose pour la postérité. Je voudrois bien voir que la postérité fît aussi quelque chose pour nous.*

Mais, je crois qu'on est inexcusable de manquer à un devoir de la nature de celui-ci, & dont il est si facile de s'acquitter. Lorsqu'un homme pense, que le soin de ficher quelques rejettons en terre peut servir à l'avantage d'un autre, qui ne paroîtra dans le monde qu'au bout d'une cinquantaine d'années, ou qu'il travaille peut-être à rendre un de ses descendans aisé ou même riche, à si peu de frais : s'il trouve quelque répugnance à se donner cette peine, il doit conclure de là, qu'il n'a nul principe d'amour ni de générosité pour le genre humain.

Il y a une chose, qui peut donner beaucoup de poids à ce que je viens de dire. On voit quantité d'honnêtes gens, qui sont disposés à faire du bien

au monde, mais qui se plaignent de ce qu'ils n'ont pas les talens nécessaires pour en venir à bout. C'est donc leur rendre un bon service, que de leur en fournir un moyen, qui est à la portée des plus petits génies, & qu'une infinité de particuliers peuvent suivre, quoiqu'ils n'ayent pas des vertus éclatantes pour s'attirer l'estime de leur Patrie, ni d'autre voie pour mériter les éloges de la postérité. Lorsqu'un de nos amis parle de la mort de quelqu'un de ses voisins à la Campagne, qui étoit industrieux & d'une humeur bienfaisante, il dit d'ordinaire, qu'*on peut le suivre à la trace*. Il me semble que ces quatre mots valent une bonne Oraison funebre, & qu'on ne sauroit mieux exprimer la diligence d'un honnête homme, qui a cultivé ses terres, & qui a laissé, dans l'endroit où il a vécu, des marques de son industrie.

Appuyé sur toutes ces réflexions, je suis presque tenté de nommer cet exercice une espéce de vertu morale, dont la pratique est d'ailleurs accompagnée de quelque plaisir, comme je l'ai déja dit. Il faut avouer, que ce n'est pas un de ces plaisirs turbulens, que la jeunesse recherche dans sa premiere fougue; mais, s'il n'est pas si vif, il est plus durable. Il n'y a rien qui puisse nous donner une satisfaction plus douce, que la vûe des païsages que nous avons élevés nous-mêmes, ou qu'une promenade à l'ombre de ces arbres que nous avons plantés. De pareils amusemens rendent l'esprit serein, & calme toutes ces passions violentes, qui agitent les hommes: outre qu'ils nous inspirent de bonnes pensées, & qu'ils nous mettent en état de nous occuper à d'heureuses méditations. Plusieurs des anciens Philosophes passoient toute leur vie dans leurs jardins. *Epicure* lui-même ne croyoit pas qu'on pût goûter en autre lieu de vrai plaisir. Tous ceux, qui ont lû *Homere*, *Virgile* & *Horace*, les plus grands génies de l'antiquité, savent très-bien avec quels transports ils ont parlé de la vie champêtre; & que *Virgile* a écrit un Livre entier sur l'art de planter les arbres.

Il semble, au reste, que cet Art convenoit mieux à l'homme dans son premier état, l'orsqu'il vivoit assez long-tems pour voir fleurir ses plantations dans toute leur beauté, & décheoir insensiblement avec lui. Un de ces hommes, qui vivoient avant le Déluge, auroit pû voir croître du simple gland une forêt des plus hauts chênes. Mais, cette remarque n'est placée ici, que pour servir d'introduction à la piéce suivante, c'est-à-dire, à un conte, qui se trouve dans les Historiens de la *Chine*, & qu'on peut regarder comme un roman fait avant le Déluge.



CLXXXI. DISCOURS.

Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori:
Hic nemus, hic ipso tecum consumerer ævo.

VIRG. Ecl. X. 42.

C'est ici, ma chere Lycoris, *où l'on voit des fontaines d'eau vive, d'agréables prairies, & des bois charmans: en un mot, c'est ici, où je passerois de bon cœur toute ma vie avec vous.*

Contre Chinois, fait avant le Déluge.

*Ilpa* étoit une des 150. filles de *Zilpah*, de la race de *Cohu*, que certains savans prennent pour *Cain*. Elle étoit d'une si grande beauté, que, dès sa plus tendre jeunesse, lorsqu'elle n'avoit encore que soixante-dix ans, il y eut quantité de prétendans qui lui firent la cour. Entre ceux-ci, il se trouva deux freres, *Harpath* & *Shalum*, dont le prémier, qui étoit l'aîné, possédoit ce beau pays fertile, qui est au pied du Mont *Tirzah*, dans les Parties Méridionales de la *Chine*. *Shalum* (qui en langage *Chinois* signifie le *Planteur*) avoit pour son Domaine toutes les collines du voisinage, & cette longue suite de montagnes qui porte le nom de *Tirzah*. D'ailleurs, *Harpath* étoit d'un esprit fier & hautain; au lieu que *Shalum* étoit d'une humeur douce & sociable, chéri de Dieu & des hommes.

Les Historiens ajoutent, qu'entre les femmes qui vivoient avant le Déluge, il n'y en avoit point qui aimassent autant les richesses, que les filles de *Cohu*; & que ce fut à cause de cela même, que la belle *Hilpa* préféra *Harpath* à *Shalum*, parce que les nombreux troupeaux de l'aîné couvroient toute la campagne qui est arrosée par les fontaines qui coulent en abondance du Mont *Tirzah*.

Harpath eut un si prompt & si heureux succès dans ses amours, qu'il épousa *Hilpa*, lorsqu'elle n'étoit parvenue qu'à sa centiéme année; mais son humeur insolente fit qu'il se moqua cruellement de son frere, pour avoir prétendu à cette beauté, quoiqu'il n'eut en partage qu'une longue chaîne de montagnes. *Shalum* fut si outré de ses piquantes railleries, qu'il le maudit dans l'amertume de son cœur, & qu'il souhaita qu'une de ses montagnes lui tombât sur la tête, s'il venoit jamais à passer à la portée de son ombre.

Depuis ce tems-là, *Harpath* n'osoit plus sortir de ses vallées; mais cela n'empêcha pas qu'il n'eût une fin prématurée; puisqu'âgé de 250. ans, & voulant traverser une riviere à la nage, il s'y noya. Cette riviere s'appelle même de son nom jusqu'à ce jour; &, qui plus est, elle sort d'une de ces montagnes, que *Shalum* avoit souhaité pouvoir se détacher pour accabler son frere.

Hilpa étoit dans la 160. année de son âge, & n'avoit eu que 50. enfans, lorsqu'elle perdit son mari. Plusieurs jeunes Cavaliers entreprirent ensuite de

lui en conter : mais, celui de tous, qui paroissoit le plus en état d'obtenir ses bonnes graces, étoit son premier amant *Shalum*, qui se mit de nouveau à lui faire sa cour, environ dix années après la mort d'*Harpath* ; car, en ce tems-là, on ne croyoit point qu'il fût de la bienséance pour une veuve de recevoir aucun homme qu'au bout de ce terme.

Shalum, plongé dans une profonde mélancolie, à l'occasion du mauvais succès qu'il avoit eu dans ses amours, résolut de lever ce qu'on disoit y avoir fait obstacle : &, aussi-tôt après le mariage de son frere avec *Hilpa*, il se mit à planter des arbres sur toutes les collines qui lui étoient échûes en partage. Il connoissoit la nature de chaque terroir, & à quoi il étoit propre. On croit même, qu'il hérita, par une tradition venue du premier homme, de plusieurs secrets qui regardent cet Art. Son industrie tourna enfin à son avantage, aussi bien qu'à son divertissement. Ses montagnes, furent, en peu d'années, couvertes de jeunes arbres, qui devinrent à la longue des forêts & des bois, entremêlés de plaines, d'allées, & de jardins ; ensorte que tout le pays, qui n'étoit d'abord qu'un désert aride, ressembloit à un nouveau Paradis terrestre. L'agrément du lieu, joint au bon naturel de *Shalum*, qui passoit pour un des hommes les plus doux & les plus sages qu'il y eut alors, y attirerent quantité d'habitans, qui s'occupoient sans relâche à creuser des puits, des fossés, & des troncs d'arbres, pour servir à conduire les eaux dans tous les endroits de cette vaste plantation.

Le séjour de *Shalum* paroissoit toutes les années plus agréable aux yeux d'*Hilpa*, qui, au bout de soixante-dix ans, fut charmée de voir l'effet que produisoient de loin ces montagnes, couvertes alors d'une infinité d'arbres & de sombres bocages, qui relevoient la magnificence du lieu, & qui en formoient un des plus beaux paisages que l'on puisse jamais contempler.

Les Historiens *Chinois* rapportent une lettre que *Shalum* écrivit à *Hilpa*, lorsqu'elle étoit dans l'onzième année de son veuvage, & dont je donnerai ici la traduction, avec toute la noble simplicité, soit à l'égard des sentimens, ou des manieres, qui paroît dans l'original.

Shalum, *Maître du Mont* Tirzah, *à* Hilpa, *Maîtresse des Vallées.*

Dans la 788. année de la Création.

» Que n'ai-je pas souffert, ô charmante fille de *Zilpah*, depuis que tu voulus » bien te donner en mariage à mon rival ? Je m'ennuyai de voir la lumiere » du soleil ; & depuis ce tems-là j'ai travaillé à me couvrir à l'ombre des » bois & des forêts. Il y a soixante-dix ans, que je pleure ta perte sur le Mont » *Tirzah*, & que je cherche à dissiper ma tristesse au milieu d'une infinité » de bocages, que j'ai planté moi-même. Mon habitation est à présent comme » le jardin de Dieu : tout y est rempli d'arbres fruitiers, de fleurs & de fon- » taines. Mes collines sont parfumées d'un bout à l'autre pour te recevoir. » Montes-y, ma bien-aimée, & viens peupler avec moi ce quartier du nouveau » monde d'une belle race de mortels. Croissons & multiplions au milieu de

» ces agréables bocages, & remplissons la terre de fils & de filles. Souviens-» toi, fille de *Zilpah*, que la vie de l'homme n'est que de mille ans, & que » la beauté ne dure que peu de siécles. Elle fleurit comme un chêne, ou » comme un cédre, du Mont *Tirzah*, qui ne subsistera plus au bout de trois » ou quatre cens ans, & dont la postérité n'aura aucune idée, à moins qu'il » ne pousse quelque rejetton de sa racine. Penses-y sérieusement, & n'ou-» blies pas ton voisin, qui habite sur les collines.

La suite de ce Conte *Chinois*, & la réponse à cette Lettre, le seul Billet doux qui nous reste, à ce que je crois, de ceux qui furent écrits avant le Déluge; serviront de matiere au *Discours* suivant.

CLXXXII. DISCOURS.

Ipsi lætitiâ voces ad sidera jactant
Intonsi montes: ipsæ jam carmina rupes,
——— Ipsa sonant arbusta. ——— ———

VIRG. Ecl. V. 62.

Les montagnes incultes même y font éclater leur joie par les cris qu'elles poussent vers le Ciel; les rochers & les arbrisseaux y répétent deja les chansons que les Bergers y entonnent.

Suite du même Conte *Chinois.*



LA Lettre, que je viens de rapporter fit tant d'impression sur *Hilpa*, qu'elle y répondit, en moins d'une année, de la maniere suivante.

Hilpa, *Maîtresse des Vallées*, *à* Shalum, *Maître du Mont* Tirzah.

Dans la 789. année de la Création.

» Qu'est-ce que j'ai à démêler avec toi, ô *Shalum*? tu loues la beauté de » *Hilpa*; mais, n'es-tu pas amoureux en secret de la verdure de ses prai-» ries? N'es-tu pas plus touché de la perspective de ses riantes vallées, que » tu ne le serois de la vûe de sa personne? Le mugissement de mes taureaux, » & le bêlement de mes brebis, forment un agréable écho dans tes monta-» gnes, & produisent un doux son à tes oreilles. Quoique je me plaise à voir » tes forêts lorsque les zéphirs en agitent les arbres, & à sentir l'air par-» fumé qui vient du Mont *Tirzah*, qu'y a-t'il en tout ceci, qui approche de » la fertilité de mes vallées?

» Je te connois, ô *Shalum*: tu es le plus sage & le plus heureux de tous » les fils des hommes. Ton habitation est au milieu des Cédres: tu connois la » diversité des terroirs, aussi bien que les influences des Astres, & tu observes » le changement des Saisons. Une femme peut-elle paroître aimable aux yeux

» d'un tel homme ? Ne viens pas troubler mon repos, ô *Shalum :* laisse-moi » jouir en paix de ces beaux domaines, qui me sont échûs en partage, & » ne me sollicite point par tes discours flatteurs. Que tes arbres s'augmentent » & se multiplient à l'infini ! Puisses-tu joindre tous les jours de nouvelles » forêts à celles que tu possedes, & étendre leur ombre au long & au large ! » Mais, ne tente pas *Hilpa* à te faire sortir de ta retraite, & à peupler ta » solitude. »

Les *Chinois* ajoutent que, peu de tems après, elle se rendit à un festin, auquel *Shalum* l'invita sur une des montagnes voisines ; que ce festin dura deux années ; qu'on y consuma cinq cens gazelles, deux mille autruches, avec mille tonneaux de lait, & que ce qui en releva sur-tout la magnificence fut la grande variété de fruits délicieux, & d'excellentes herbes potageres, en quoi il n'y avoit personne alors qui pût égaler *Shalum*.

Il la traita sous un berceau, qu'il avoit planté au milieu du bocage nommé des Rossignols. Ce bois étoit rempli de tous les arbres fruitiers & de toutes les plantes qui sont les plus agréables aux différentes espéces des oiseaux de chant : de sorte qu'il y attiroit tout ce qui s'en trouvoit dans ce pays-là ; & que, d'un bout de l'année à l'autre, on y entendoit la plus douce harmonie de chaque saison.

Il lui faisoit voir tous les jours quelque belle & surprenante scène dans ces vastes forêts : & comme il avoit par-là toutes les occasions qu'il pouvoit souhaiter de lui ouvrir son cœur, il réussit si bien, qu'à son départ elle lui promit en quelque maniere, & lui donna sa parole qu'en moins de cinquante ans elle lui rendroit une réponse positive.

A peine fut-elle de retour dans ses vallées, qu'elle reçut de nouvelles propositions, & en même tems une visite des plus superbes de *Mishpach*, qui étoit un homme très-puissant, & qui avoit bâti une grande Ville, à laquelle il donna son nom. Les édifices en étoient si solides, qu'ils pouvoient au moins durer mille ans : il y avoit même quelques maisons, qui étoient louées pour trois vies ; de sorte qu'on auroit de la peine à concevoir aujourd'hui la quantité de pierres & de bois de charpente qui fut employée à leur structure. Quoi qu'il en soit, *Mishpach* régala *Hilpa* du son harmonieux de quelques instrumens de musique qui venoient d'être inventés ; & il dansa, qui plus est, en sa présence, au son du tambourin. D'ailleurs, il lui fit présent de divers ustenciles de fer & de cuivre, qui étoient de nouvelle invention, & qui servoient aux commodités de la vie. D'un autre côté, *Shalum* devint fort inquiet, & si chagrin, de ce qu'*Hilpa* avoit reçu *Mishpach*, qu'il ne lui écrivit plus, & ne parla plus d'elle durant une révolution entiere de *Saturne* ; mais, lorsqu'il s'apperçut que cette entrevûe n'aboutissoit qu'à une simple visite, il renouvella ses instances auprès de la belle, qui, à ce qu'on dit, tournoit souvent les yeux avec quelque plaisir vers le Mont *Tirzah*, pendant que *Shalum* gardoit un profond silence.

Son esprit balança une vingtaine d'années entre l'inclination qu'elle avoit pour *Shalum*, & son intérêt qui plaidoit puissamment en faveur de *Mishpach*. Mais il arriva un accident qui la détermina. Lorsqu'elle étoit ainsi agitée des

deux côtés, un éclair mit le feu à une haute tour de bois qu'il y avoit à *Mishpach*, d'où il gagna si bien les maisons, qu'en peu de jours toute la Ville fut réduit en cendres. *Mishpach*, résolu de la rebâtir à tout prix, sur ce qu'il avoit épuisé tout le bois de charpente qui se trouvoit dans son voisinage, se vit obligé d'avoir recours à *Shalum*, dont les forêts avoient alors deux cens années. Il les acquit pour autant de troupeaux de gros & de menu bétail, & une si vaste étendue de champs & de prairies, que *Shalum* fut beaucoup plus riche que *Mishpach*, & qu'il devint par-là si agréable aux yeux de la fille de *Zilpah*, qu'elle ne le refusa plus en mariage. Le jour qu'il la conduisit à ses montagnes, il éleva un si prodigieux bucher de cédre, & de toute sorte de bois odoriférant, qu'il avoit plus de 300. coudées de hauteur. Il y jetta quantité de myrrhe, de spicanard, de buissons, & de gommes aromatiques, qui venoient de ses plantations. Ce fut l'holocauste que *Shalum* offrit le jour de ses épousailles. La fumée en monta jusques au Ciel, & remplit tout le Pays de sa bonne odeur.

CLXXXIII. DISCOURS.

Quæ in vitâ usurpant homines, cogitant curant, vident, quæqueagunt vigilantes, agitantque, ea cuique in somno accidunt.

Cic. de Divin. Lib.

Ce que les Hommes pratiquent d'ordinaire, ce qui les occupe, qui les exerce, & qui les agite, durant la veille, c'est ce qui leur revient pendant le sommeil.



Par la derniere de nos Postes j'ai reçu la Lettre suivante, qui roule sur une pensée toute neuve & très-bien poussée. C'est à cause de cela même que je la donne ici au Public, sans y faire aucun changement, ni la moindre addition.

Monsieur,

Lettres sur le bon usage, qu'on peut faire des Rêves.

» *Pythagore* donnoit un fort bon avis à ses Disciples, lorsqu'il leur conseilloit d'examiner, avant que de s'endormir, ce qu'ils avoient fait durant » le jour, afin de se mettre en état de poursuivre le lendemain tout ce qui » seroit vertueux, & de prévenir les mauvaises habitudes, qui se contractent » facilement. Pour moi, s'il m'est permis d'ajouter quelque chose à l'avis » de ce Philosophe, je voudrois que mon Disciple considérât le matin, avant » que de se lever, tout ce qui lui est venu dans l'esprit durant le sommeil, & » qu'il s'en acquittât avec le même soin que s'il le croyoit très-réel. Cet examen du jeu de son imagination ne pourroit que lui être fort utile : parce que » les circonstances, où l'on se trouve pendant le sommeil, favorisent d'ordinaire

» dinaire nos inclinations, bonnes ou mauvaises, & nous donnent occasion » de les pousser en idée jusques au bout ; en sorte qu'on découvre alors à plein » son tempérament, & qu'on voit de quel côté il se tourne, à l'abri de la » gêne où les accidens de la vie le mettent. Il n'y a nul doute, que nos Rêves » ne soient fondés sur les pensées que nous avons eu durant la veille ; & que » les craintes & les espérances qui nous agitent le jour, ne causent la nuit à » notre imagination cette vive douleur & ce plaisir délicat, que nous ressen- » tons quelquefois au milieu du sommeil. Celui qui tue son ennemi, ou qui » abandonne son ami dans un Rêve, doit s'armer contre la vengeance & » l'ingratitude ; & prendre garde qu'il ne soit tenté à faire une mauvaise » action par un principe de faux honneur, ou le mépris du véritable. Pour » moi, je ne reçois presque jamais un bienfait, qu'une ou deux nuits après » je ne rende la pareille avec beaucoup de générosité : & quoique mon » Bienfaiteur n'en soit pas mieux, je me plais à penser, que c'est par un prin- » cipe de gratitude que mon ame a été capable d'un si généreux transport, » lorsque je croyois témoigner ma reconnoissance à mon ami. D'ailleurs, » j'ai été souvent prêt à demander pardon, au lieu de rendre une injure, » après avoir considéré, que j'avois porté mon ressentiment trop loin, lors- » que l'agresseur étoit en mon pouvoir.

» Il me semble, que vous avez observé dans plusieurs de vos *Discours*, que » le bonheur ou le malheur des hommes dépend beaucoup de l'imagination. » Ce qui se passe dans nos Rêves en est une bonne preuve ; de sorte qu'on doit » être encouragé à suivre mon avis, non seulement parce qu'il peut servir à » nous connoître nous-mêmes, mais aussi à nous délivrer de toute inquiétu- » de, & à nous calmer l'esprit. A l'égard de ceux qui voudront l'embrasser, » je les mettrai en chemin de le pratiquer avec plaisir, pourvû qu'ils obser- » vent cette maxime ; je veux dire : *De se coucher avec l'esprit libre de toute pas- » sion, & le corps exempt de toute intempérance.*

» Ceux qui s'abandonnent au sommeil, avec des pensées moins calmes » ou innocentes qu'elles ne devroient l'être, ne font que s'embarrasser dans » des scènes remplies de crimes & de misére. A l'égard de ceux, qui pour » le plaisir de se gorger de viandes, ou de se remplir de vin dans un grand re- » pas, s'exposent à mille inquiétudes nocturnes, je n'ai rien à leur dire, & » je ne sçaurois les inviter à faire des réflexions pleines de honte & d'hor- » reur ; mais pour ceux qui observeront ma régle, je leur promets, qu'à leur » réveil, ils seront gais & dispos, aussi-bien qu'en état de se rappeller avec » joye tous ces glorieux écarts, & ces nobles embarras de pensées, où leur » imagination les a conduits. Supposé que l'abstinence d'un homme qui se » couche sans avoir soupé, aidât à l'introduire à la table de quelque grand » Prince, où il seroit reçu avec toutes les marques d'honneur possibles, & » régalé des mêts les plus exquis ; qu'ensuite il expédiât quantité d'affaires, & » qu'il se levât avec autant d'appétit que s'il avoit jeûné toute la nuit : ou sup- » posé que ses plus chers amis lui parussent d'un bout de la nuit à l'autre » dans de cruelles angoisses, dont il auroit pû les garantir, s'il se fût allé cou- » cher sans demander une autre bouteille, lequel de ces deux états préfére-

» riez-vous ? Croyez-moi, ces effets de l'imagination ne doivent pas être mé- » prises, & sont une conséquence inévitable du soin que l'on a de gouver- » ner ses cupidités, ou de la négligence qu'on y apporte.

» Je n'insisterai pas sur divers autres motifs, capables de recommander l'a- » vis que je donne ici, jusqu'à ce que je sache si vous l'approuvez vous-mê- » me, & de quelle maniere vos Lecteurs le recevront. S'il y en a quel- » ques-uns entr'eux qui le croyent inutile à leur égard, parce qu'ils ne rê- » vent jamais, il y en peut avoir d'autres, qui ne font presqu'autres cho- » ses que rêver tout le long du jour. Si tout le monde sentoit aussi-bien que » moi ce qui leur arrive dans le sommeil, on ne disputeroit plus, si nous » passons une si grande partie de notre tems comme des troncs & des pierres, » ou si l'ame est toujours occupée à s'entretenir de ce qu'elle pense. Quoiqu'il » en soit, je ne cherche qu'à exciter mes Compatriotes à tirer quelque fruit » de tant d'heures perdues, & vous ne pouvez qu'encourager un si honnête » dessein.

» Pour conclusion, je vous donnerai deux ou trois exemples de la maniere » dont j'y procéde moi-même.

» Lorsque j'ai quelqu'affaire de conséquence pour le lendemain, je ne suis » pas plutôt endormi la nuit, que je m'y trouve engagé de tous côtés; & lors- » que je m'éveille, j'examine toutes les procédures que j'y ai observées, & » que j'accompagne des réflexions que le nouveau jour me fournit avant mê- » me que le Soleil l'ait éclairé.

» A peine y a-t'il un seul poste considérable, que je n'aye rempli une fois » en ma vie; mais je suis si satisfait de ma conduite lorsque j'étois Principal » d'un Collége, que, si une place de cette nature vient à vaquer, je travaille- » rai d'abord à l'obtenir.

» J'ai fait bien des choses qui ne seroient pas à l'épreuve d'un rigoureux » examen, lorsque j'ai trouvé le secret de voltiger, ou de me rendre invisi- » ble: c'est pour cela même que je suis fort aise de n'être pas revêtu de ces » qualités extraordinaires.

» Enfin, M. le *Spectateur*, j'ai été un de vos plus fidéles correspondans, & » j'ai lû parmi vos *Discours*, quantité de mes Lettres que je ne vous ai jamais » écrites. Si vous avez envie d'en recevoir effectivement, j'ai quelques vi- » sion & autres œuvres mêlées dans mon *Noctuaire*, que je vous envoyerai pour » enrichir les vôtres: il ne tiendra qu'à vous d'en faire usage. Je suis. &c.

» A *Oxford*, le $\frac{20}{31}$ *Août*. 1714.

» JEAN OMBRE. »



CLXXXIV. DISCOURS.

——— ——— ——— Intus & in cute novi.

Pers. Sat. III. 30.

Je le connois à fond.



Uoique l'Auteur de la viſion ſuivante me ſoit inconnu, j'ai quelque ſoupçon que c'eſt le même qui m'a écrit la Lettre qu'on vient de lire, & qui m'a promis quelques extraits de ſon *Noctuaire*.

» Monsieur,

Viſion allégorique ſur le germe du Péché, qui ſe trouve plus ou moins dans tous les cœurs.

» Occupé l'autre jour à lire la Vie de *Mahomet*, j'y trouvai entre pluſieurs » autres extravagances, qu'à l'âge de quatre ans, cet impoſteur fut enlevé, » pendant qu'il badinoit avec ſes camarades par l'Ange *Gabriel*, qui le tranſ» porta dans quelque endroit à l'écart, lui ouvrit la poitrine, en tira ſon cœur » qu'il tordit pour en exprimer cette goûte de ſang noir, où réſide, ſuivant les » Théologiens *Turcs*, ce qu'on appelle *Fomes peccati*, ou *le germe du Péché*; » en ſorte que *Mahomet* en fut délivré le reſte de ſes jours. Je me dis auſſi» tôt à moi-même : Quoique ce ne ſoit là qu'un conte, on pourroit en tirer » une fort bonne morale, ſi chacun vouloit s'en faire l'application, & tâcher » d'exprimer hors de ſon cœur tous les vices & les défauts qu'il y trouve.

» Pendant que mon eſprit étoit bandé à pourſuivre cette ſpéculation, un » ſommeil agréable & léger s'empara de mes yeux, & je vis alors entrer deux » Crocheteurs qui s'entraidoient à porter une grande caiſſe. Après l'avoir » poſée au milieu de ma chambre, ils ſe retirérent. Je voulois d'abord exami» ner ce qu'elle contenoit; mais une figure ſemblable à celle que nos Peintres » donnent aux Anges, m'apparut tout d'un coup, & me défendit de l'ouvrir. » Cette caiſſe, ajoûta le nouveau venu, renferme les cœurs de pluſieurs de vos » amis & de vos connoiſſances; mais, avant que vous ſoyiez en état de voir » & de critiquer les défauts des autres, vous devez être purifié vous même. Là» deſſus, il tira ſon ſcalpel, m'ouvrit la poitrine, en tira mon cœur, & ſe mit » à le preſſer. Je fus couvert de honte à la vûe de tout ce qui en ſortoit, & » que j'avois toujours regardé comme des vertus. En un mot, lorſque mon » cœur eut été bien preſſé, on l'auroit pris pour une veſſie vuide; mais l'An» ge y ſoufla une particule d'eſprit divin, le remit dans ſa niche naturelle, » recouſit ma playe, & nous commençâmes à examiner la caiſſe.

» Tous les cœurs y étoient renfermés dans des bouteilles tranſparentes où il » y avoit une liqueur qui reſſembloit à de l'eſprit de vin. Le premier ſur lequel

» je tournai les yeux y montoit & descendoit avec une vitesse incroyable, & » souvent même il donnoit contre les parois intérieurs de la bouteille avec » tant de violence, que je craignis plusieurs fois qu'il ne la cassat. Le germe, » ou la tâche qu'il y avoit au milieu, n'étoit pas grande; mais elle etoit de » couleur de feu, & sembloit être la cause de toutes ses violentes agitations. » Ce cœur, me dit alors mon guide, est celui de *Chateaufort*, qui s'est bien » acquitté de son devoir dans les dernieres Guerres; mais qui, depuis une di- » zaine d'années, cherche inutilement à s'élever à quelque poste honorable. Il » vient de se retirer a la campagne, où suffoqué par la bile & les maux de ra- » te, il turlupine ceux qui valent mieux que lui, & où il sera inquiet toute sa » vie, parce qu'il ne croit pas qu'on puisse jamais le recompenser autant » qu'il le mérite. Le deuxiéme cœur, que j'examinai, étoit remarquable par » sa petitesse: il se tenoit en repos au fond de la bouteille, & à peine pûs- » je appercevoir qu'il battît. Le germe en étoit tout-à-fait noir, & s'étoit pres- » que repandu dans toute la masse. Ce cœur, me dit mon interpréte, est ce- » lui de *Sombrieu*, qui n'a jamais soupiré qu'apres l'argent. Malgré tous ses » efforts, il est toujours pauvre. C'est ce qui l'a jetté dans une affreuse mé- » lancolie. L'envie & l'oisiveté le dévorent: il est ennemi de tout le mon- » de; mais il les vange bien, en ce qu'il est plus incommode à soi-même, qu'il » ne l'est aux autres.

» La phiole, que je regardai ensuite, renfermoit un grand & beau cœur, » dont les battemens étoient fort sensibles. Le germe ou la tâche qu'il y » avoit, étoit d'une petitesse extraordinaire; mais je ne pûs m'empêcher » d'observer, que de quelque côté que je tournasse la phiole, il venoit tou- » jours au-dessus, & paroissoit avec plus d'éclat que tout le reste. Le cœur que » vous examinez, me dit alors mon Oracle, est celui de *Vantadour*. Il a l'ame » grande & noble, & il possede mille bonnes qualités; mais la tâche que » vous y voyez, est l'orgueil qui le domine.

» Voici, ajouta-t-il, en tirant une autre phiole de la caisse, voici le cœur » de *Le Franc*, votre bon Ami. Il y a, lui repondis-je, une grande inimitié » entre *Le Franc* & moi; & je ne me soucie pas de regarder le cœur d'un » homme qui me paroît plein d'animosité. Là-dessus l'Ange m'ordonna de » l'examiner avec attention. Je lui obéis, & je fus bien étonné de voir qu'une » petite tache enflée, que j'avois d'abord prise pour une marque de sa haine en- » vers moi, n'étoit qu'un peu de passion, & qu'elle disparut tout-à-fait à mesu- » re que je l'envisageai de plus près. Mon Docteur me dit ensuite, que *Le* » *Franc* étoit un des meilleurs naturels qu'il y eût au monde.

» Cet autre, continua-t-il, est le cœur d'une femme de votre connoissance. » Je trouvai que son germe étoit un des plus gros, & de cent couleurs diffé- » rentes, qui varioient à tout moment. Je voulus savoir à qui il appartenoit; » & il me déclara, que c'étoit le cœur de *Coquetille*.

» Je le remis dans la caisse, & j'en tirai un autre, dont le germe me pa- » rut fort petit; mais, je fus bien surpris de voir, qu'il grossissoit à vûe » d'œil. C'étoit le cœur de *Melisse*, Prude célebre, dont la maison est » jointe à la mienne.

» Je vous montre celui-ci, reprit le Phantôme, parce que c'est une rareté, » & que vous connoissez la personne qui le possede. Alors, il me remit entre » les mains une grande bouteille de crystal, qui renfermoit un cœur, ou il » me fut impossible d'appercevoir aucun défaut, avec quelque attention que » je l'examinasse. Je ne balançai point à conjecturer, que ce devoit être » celui de *Seraphine*; & j'eus bientôt le plaisir d'entendre, quoique sans au » cune surprise, que j'avois bien deviné. Il faut avouer, continua mon guide, » qu'elle est l'ornement de son sexe, aussi bien que l'objet de son envie. A ces » mots, il m'indiqua du doigt les cœurs de différentes Dames de sa connoissan- » ce, où il y avoit de grandes taches d'un bleu chargé. Vous ne devez pas vous » étonner, ajouta-t-il, de ne voir aucune tache dans un cœur, dont l'inno- » cence a été à l'épreuve de toutes les tentations d'un siécle corrompu. S'il a » quelque foible, il est si petit, que les yeux des humains ne sauroient l'ap- » percevoir.

» Je pris ensuite les cœurs de quelques autres Dames, dont les germes s'é- » tendoient en plusieurs veines entrelacées les unes dans les autres, & qui » formoient un tissu des plus embrouillés. J'en demandai la signification, & il » me fut répondu, que c'étoit la marque de la ruse & de la tromperie.

» J'aurois bien voulu examiner les cœurs des autres personnes de ma connois- » sance, que je savois être adonnées au jeu, à la boisson, aux intrigues, *&c.* » mais, mon Interprete me dit, qu'il falloit les garder pour une autre fois: » &, là-dessus, il ferma la caisse avec tant de violence, que je m'éveillai en » sursaut, & que tout disparut. »

CLXXXV. DISCOURS.

Dicitis: Omnis in imbecillitate est & gratia & caritas.

Cic. de Nat. Deor. L. I. c. ult.

Il faut de la foiblesse, dites-vous, pour être capable d'aimer les autres, & de leur faire du bien.



ON peut envisager l'homme sous deux differentes idées, ou en qualité de créature raisonnable, ou d'un Etre propre à la Societé, qui peut se rendre heureux ou malheureux lui-même, & contribuer au bonheur ou à la misere de ceux qui lui ressemblent. En conséquence de cette double capacité, le Créateur de l'Univers l'a sagement revêtu de deux principes d'action, c'est-à-dire, de l'Amour-propre & de la Bienveillance, dont l'un est destiné à le rendre attentif à son intérêt particulier, & l'autre le dispose à secourir de toutes ses forces ceux qui tendent au même but. Cette idée est si conforme aux lumieres de la raison, elle fait tant d'honneur à celui qui nous a créés, & donne un si beau relief à notre espéce, qu'on a de la peine à concevoir qu'il y ait eu des hommes capables de nous repré-

L'Amour propre, & la Bienveillance, sont les deux principes qui font agir les hommes.

ſenter la nature humaine ſous de tout autres couleurs, & à nous la dépeindre comme uniquement attachée à un vil & ſordide intérêt. Qu'eſt-ce qui peut les avoir engagés à nous en donner un portrait ſi déſavantageux, & quel plaiſir y ont-ils pû trouver ? Croient-ils, qu'il les repréſente eux-mêmes auſſi bien que les autres & que la ſource n'eſt pas moins corrompue que les ruiſſeaux qui en découlent ? Quoiqu'il en ſoit, *Epicure* a été un des premiers qui a parlé ſi indignement de l'homme. S'il en faut croire ſes Sectateurs, la Bienveillance ne vient que d'une pure foibleſſe ; & tous les bons offices, que les hommes ſe rendent les uns aux autres, ne partent que de l'amour-propre. Il faut avouer, que cela s'acorde le mieux du monde avec le reſte de cette belle philoſophie, qui, après avoir formé l'homme des quatre Elémens, attribue ſon exiſtence au haſard, & fait dépendre toutes ſes actions de la rencontre fortuite & de la pente inintelligible des atômes. A la vûe de ces glorieuſes découvertes ; le Poëte *(l)* donne des éloges exceſſifs à ſon Héros, comme ſi celui-ci devoit être un génie plus qu'humain, pour avoir tâché de faire voir que l'homme n'eſt en rien au-deſſus de la bête.

C'eſt dans cette école, que *Hobbes* avoit appris à parler de la même maniere, ſi cette connoiſſance ne lui étoit venue plutôt de ce qu'il avoit obſervé dans ſon propre naturel. Il lui eſt du moins échappé quelque part de poſer comme une régle infaillible : » Que tout homme, qui s'examine lui-même, » & qui conſidere ce qu'il fait, & ſur quels fondemens il agit, l'orſqu'il » penſe, qu'il eſpere, qu'il craint, &c. verra par-là qu'elles ſont les penſées » & les paſſions de tout autre homme qui ſera dans le même cas. » Je ne diſputerai pas à *Hobbes*, qu'il ne connut mieux que perſonne quel étoit ſon penchant ; mais, de bonnefoi, je me voudrois beaucoup de mal, & j'aurois auſſi peu d'amitié pour moi-même que pour tout le reſte du monde, ſi j'étois ſi ennemi des autres qu'il le ſuppoſe. J'ai toujours cru juſques-ici, que la Bienveillance étoit naturelle au cœur de l'homme ; & que, malgré toutes les paſſions qui la croiſent ou qui l'offuſquent, elle a encore quelque pouvoir ſur les plus mauvais naturels, & une grande influence ſur les bons. Il me ſemble d'ailleurs, que ce qui péut en fournir une aſſez bonne preuve eſt que le meilleur de tous les Etres eſt celui qui poſſede toute ſorte de perfections au ſuprême dégré, qui a donné l'exiſtence à l'Univers, & qui ne ſauroit manquer lui-même de ce qu'il a communiqué à ſes créatures, ſans rien perdre de ſon pouvoir & de ſon bonheur.

Il eſt vrai que les Philoſophes, dont nous venons de parler, ont fait tout ce qu'ils ont pû, pour invalider cet argument : & qu'après avoir placé les Dieux dans l'état le plus heureux que l'on puiſſe imaginer, ils nous les dépeignent comme auſſi attachés à leur propre intérêt, que nous autres miſérables mortels ; & qu'ils leurs ôtent la conduite du genre humain, ſous prétexte qu'ils n'ont pas beſoin de nous. Mais, ſi celui qui habite dans le Ciel n'a pas beſoin de nous, il n'y a pas un ſeul moment auquel nous n'ayons beſoin de lui ; &

(l) Sans doute *Lucrece*.

si la contemplation des trésors immenses de son esprit fait ses plus cheres delices, le plus grand plaisir qu'il ait ensuite vient de cequ'il regarde d'un œil favorable ce nombre infini de créatures qu'il a tirées du sein du néant, & qui se réjouissent dans les différens dégrés d'existence & de bonheur dont il les a revétues. C'est en cela, que consiste le véritable & glorieux caractére de la Divinité, qui ne peut ainsi avoir créé un Etre doué de raison, & formé à son image, sans lui avoir imprimé quelque trait d'un si aimable attribut. En effet, quel plaisir un esprit, dont l'amour, qu'il a pour ses créatures, est aussi étendu que sa connoissance, pourroit-il goûter dans la vûe d'un ouvrage qui lui ressembleroit si peu, d'une créature capable de s'entretenir avec une infinité d'objets, & n'en aimeroit aucun autre qu'elle seule? Quel rapport y auroit-il entre l'esprit & le cœur de cette créature, entre ses affections & son entendement? Est-ce qu'une société de pareilles créatures, qui n'auroient d'autre principe pour leur commerce mutuel que l'amour-propre, pourroit jamais fleurir? Il est certain, que la raison obligeroit chaque homme en particulier à rechercher le bonheur du Public, comme un moyen d'obtenir & de fixer le sien; mais si, outre ce motif, il n'y avoit pas un instinct naturel, qui nous portât à souhaiter les avantages & la satisfaction des autres, l'amour-propre, malgré toutes les raisons du monde, ne tarderoit pas à bouleverser tout, & a nous jetter dans un état de guerre & de confusion. Quelque interêt que l'ame prenne à la santé du corps, notre sage Créateur a trouvé, qu'il étoit à propos de la faire souvenir du soin qu'elle en doit prendre, par le retour périodique de la faim & de la soif; sachant bien que, si nous ne mangions & ne bûvions qu'autant & toutes les fois que de simples idées abstraites l'exigeroient, à force de raisonner, nous nous priverions bientôt de la vie.

En effet, on peut remarquer aisément, que nous ne poursuivons rien avec ardeur, à moins que nous n'y soyons engagés par une espéce de penchant, qui prévient notre raison, & qui, comme un poids, y entraîne l'esprit avec quelque violence. De sorte que, pour établir, entre les hommes, un commerce perpétuel de bons offices, leur Créateur ne pouvoit que leur donner cette généreuse inclination à la Bienveillance, si la chose étoit possible. Mais, d'où viendroit l'impossibilité? Est-ce que cette inclination croise l'amour-propre? Leurs mouvemens sont-ils contraires? Ils ne le sont non plus que le mouvement diurne de la terre est opposé à son mouvement annuel; ou que son mouvement autour de son centre, qu'on peut comparer, si l'on veut, à l'amour-propre, l'est à celui qui l'emporte autour du centre commun du monde, qui répond à la Bienveillance universelle. Est-ce que cette Bienveillance diminue la force de l'amour-propre, ou qu'elle porte quelque préjudice à ses intérêts? Elle en est si éloignée, quoiqu'un principe distinct, qu'elle est très-utile à l'amour-propre, & cela d'autant plus qu'elle y pense le moins.

Mais pour venir à ce qui se voit tous les jours, la pitié qu'on ressent à la vûe des personnes qui souffrent ou qui sont dans la misére, & le plaisir qu'on goûte de les avoir délivrées de ce malheureux état, sont une preuve convaincante, qui en vaut mille autres, qu'il y a une Bienveillance désintéressée. Si la pitié devoit son origine à la réfléxion qu'on fait, que nous sommes tous sujets aux

mémes accidens, elle ne ſerviroit de rien à notre but; mais c'eſt en alléguer une cauſe indirecte, qu'on ne ſauroit admettre, par ce que c'eſt une paſſion naturelle, que les enfans, & que les perſonnes les moins capables de réflechir ſur leur état, ou ſur l'avenir, ſentent avec le plus de force. A l'égard de la ſatisfaction qu'on reçoit auſſitôt qu'on a rendu ſervice à quelqu'un, ou qu'on l'a ſoulagé de ſes peines, & qui eſt au pied de la lettre inexprimable, lorſque le ſervice eſt important & qu'il embraſſe pluſieurs objets, à quoi eſt-ce qu'on peut l'attribuer, qu'au ſentiment intérieur que l'on a d'avoir fait une action digne de louange & qui marque une grandeur d'ame? Au contraire, ſi l'on n'agit en tout ceci que par un principe de vanité & d'amour-propre, comme il n'y auroit rien de noble ni de généreux dans les actions qui paroiſſent avec le plus d'éclat, auſſi la Nature ne les auroit pas récompenſées de ce plaiſir divin: les éloges même, qu'on reçoit pour des ſervices rendus dans des vûes d'intérêt, ne ſatisferoient pas d'avantage, que ſi l'on étoit applaudi pour ce que l'on fait ſans aucun deſſein; parce que l'amour-propre trouve également ſon compte dans l'un & l'autre de ces deux cas. La ſatisfaction intérieure qu'on reſſent d'être un des bienfaiteurs du Genre-humain, eſt ſans doute la plus noble récompenſe que l'on en puiſſe attendre; & les plus intéreſſés ne ſauroient ſe propoſer rien qui tourne tant à leur avantage, quoique malgré tout cela, l'inclination ſoit en elle-méme deſintéreſſée. Le plaiſir qu'on goûte à ſatisfaire la faim & la ſoif, n'eſt pas la cauſe de ces appetits; l'un & l'autre le précédent. Il en eſt de méme du penchant que nous avons à nous rendre utiles aux autres; avec cette différence, que celui-ci réſide dans la partie intellectuelle, & qu'il peut étre amélioré & gouverné par la raiſon, quoiqu'il la précéde, ou plutôt qu'il n'eſt une vertu qu'autant que la raiſon le guide.

C'eſt ainſi que j'ai ſoutenu la dignité de la Nature dont j'ai l'honneur de participer; & aprés toutes les preuves que j'en ai fournies, je crois étre en droit de conclure, malgré le mot de *Ciceron* qui eſt à la téte de ce *Diſcours*, qu'il y a dans le monde ce qu'on appelle généroſité; mais ſi par malheur je me trompois là-deſſus, je dirois volontiers, de méme que cet Orateur le dit à l'égard de l'immortalité de l'Ame, que mon erreur me fait plaiſir, & qu'il ſeroit à ſouhaiter, pour l'intérêt du Genre-humain, qu'il fût dans la méme illuſion. Du moins, l'idée contraire tend naturellement à décourager l'eſprit, & à le plonger dans une baſſeſſe fatale au noble déſir qu'on a de faire du bien. D'un autre côté, elle autoriſe les ingrats, puiſqu'elle ſert à leur perſuader, que leurs bienfaiteurs ont plutôt en vûe leur amour-propre, que l'avantage de ceux qu'ils prétendent ſervir. D'ailleurs, celui qui bannit la reconnoiſſance du monde, bouche autant qu'il eſt en lui, la ſource de toute généroſité. Car quoiqu'un homme véritablement généreux n'attende aucun retour pour ſes bienfaits, avec tout cela il a égard aux qualités de la perſonne qu'il oblige: & comme il n'y a rien qui rende celle-ci plus indigne d'en recevoir que ſon inſenſibilité, il ne s'empreſſera pas beaucoup à lui rendre de nouveaux ſervices.

CLXXXVI. DISCOURS.

Prosequitur scelus ille suum : labefactaque tandem
Ictibus innumeris, adductaque funibus, Arbor corruit. —— ——

Ovid. Metam. L. VIII. 775.

Il poursuit son entreprise criminelle, de sorte qu'après avoir ébranlé cet Arbre par une infinité de coups de hache, il l'attache avec des cordes, & le renverse par terre.

» Monsieur,

» La vûe des Arbres me fait tant deplaisir, que j'ai bâti une petite » maison de campagne sur un terrain, qui est presqu'au milieu » d'une grande forêt. Je fus obligé, en quelque sorte malgré moi, » d'abattre quantité d'Arbres pour avoir des allées dans mes jar- » dins ; mais j'eus la précaution de laisser tous les espaces qu'il y avoit en- » tre-deux aussi couverts d'Arbres qu'ils l'étoient d'abord. C'est-à-dire, que » vous ne sauriez tourner tant soit peu à droite ou à gauche, que vous ne » soyiez dans un bois, où la nature vous offre une scène plus charmante que » tout ce que l'Art y auroit pû élever.

De la beauté des *Arbres*, & du soin qu'on en doit avoir.

» Au lieu de tulipes ou d'œuillets, je puis vous faire voir dans mes jardins » des chênes, qui ont plus de quatre cens ans, & un groupe d'ormes, qui » pourroient mettre à couvert de la pluie cinquante Cavaliers.

» Ce n'est qu'avec une extrême indignation, que je vois, dans mon voi- » sinage plusieurs jeunes héritiers prodigues, qui abattent les plus glorieux » monumens de l'industrie de leurs ancêtres, & qui ruinent dans un jour ce » que des siécles entiers ont produit.

» J'ai été si charmé de votre *Discours* sur les plantations, que j'ai examiné » mes Recueils, pour vous rendre quelque compte de la vénération que les » Anciens avoient pour les Arbres. Il y a une ancienne tradition, qui dit qu'*A-* » *braham* planta un cyprès, un pin, & un cédre ; & que ces trois Arbres fu- » rent incorporés en un seul, qui fut coupé pour servir à la structure du » Temple de *Salomon*.

» *Isidore* qui vivoit sous le regne de *Constance*, nous assûre qu'il avoit vû » lui-même dans les plaines de *Mamré*, ce fameux Chêne, sous lequel on di- » soit qu'*Abraham* avoit mis ses tentes. Il ajoute, que le peuple le regardoit » avec une grande vénération, & qu'il le respectoit comme un Arbre sacré.

» Les Payens alloient encore plus loin, & ils regardoient comme un sacrilé- » ge des plus atroces l'injure faite à certains Arbres qu'ils croyoient sous la pro- » tection immédiate de quelque Divinité. L'histoire d'*Eresicthon*, le Bois sacré » de *Dodone*, & celui de *Delphes*, en fournissent de bonnes preuves.

» Si nous envisageons de ce côté-là, & dans cette vûe, la machine que *Vir-* » *gile* employe, & que plusieurs Critiques ont tant blâmée, à peine la trouverons-nous amenée avec trop de violence.

» Lorsqu'*Enée* voulut bâtir des vaisseaux pour se rendre en *Italie*, il se » vit obligé d'abattre le bois qu'il y avoit sur le Mont *Ida*; mais ce ne fut » qu'après en avoir obtenu la permission de *Cybele*, à laquelle ce bois étoit » consacré. La Déesse qui ne pouvoit que se croire engagée à protéger d'une » façon toute particuliere, les vaisseaux construits d'un tel bois, pria *Jupiter* » qu'ils ne fussent point sujets à la puissance des vents & des flots de la mer. » *Jupiter* ne voulut pas lui accorder sa demande; mais il lui promit, que tous » ceux qui arriveroient heureusement en *Italie*, seroient transformés en Nym- » phes marines; ce qui fut exécuté au pied de la lettre, à ce que le Poëte nous » dit.

» L'opinion commune touchant les Nymphes que les Anciens appelloient » *Hamadryades*, fait plus d'honneur aux Arbres, que tout ce que nous avons » rapporté jusques-ici. On croyoit, que le sort de ces Nymphes avoit une si » étroite liaison avec certains Arbres, sur-tout les chênes, qu'elles vivoient » & mouroient avec eux. C'est pour cela même qu'elles témoignoient une recon- » noissance extraordinaire à toutes les personnes qui conservoient ces Arbres, » de la subsistance desquels leur vie dépendoit. *Apollonius* nous rapporte à » cette occasion un fait remarquable, qui servira de clôture à ma Lettre.

» Un certain homme, appellé *Rhoecus*, touché d'une espèce de compas- » sion à la vûe d'un vieux chêne prêt à tomber, donna ordre à ses valets de » mettre à ses racines un peu de terre fraîche, & de le redresser. L'*Hama-* » *dryades* ou la Nymphe qui devoit périr sans ressource avec cet Arbre, lui » apparut le lendemain; & après l'avoir remercié de tous ses bons offices, elle » ajouta qu'elle étoit disposée à lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit. » *Rhoecus* frappé de sa beauté divine, la supplia qu'il lui fût permis de l'en- » tretenir sur le pied de son Amant. La Nymphe qui ne parut pas trop cho- » quée de sa requête, lui promit de lui donner un rendez-vous, pourvû qu'il » s'abstînt, durant quelques jours, des embrassemens de toute autre femme; » & qu'elle auroit soin de lui envoyer une abeille pour l'avertir du moment » auquel il devoit jouir de ce bonheur; mais à ce qu'il semble, *Rhoecus* étoit » fort adonné au jeu, & il se rencontra qu'il jouoit d'un grand malheur, lors- » que l'officieuse abeille vint bourdonner autour de lui; de sorte qu'au lieu » de répondre à son obligeante invitation, peu s'en fallut qu'il ne la tuât » pour ses peines. L'*Hamadryades* fut si outrée de ce mépris, & du mauvais » traitement fait à sa messagére, qu'elle priva *Rhoecus* de l'usage de tous ses » membres. Ce n'est pas, à ce que dit l'Historien, qu'il ne lui restât assez » de force pour abattre le chêne, & donner ainsi le coup de mort à sa belle » maîtresse.



CLXXXVII. (m) DISCOURS.

Ipsa quoque assiduo labuntur tempora motu
Non secus ac flumen, neque enim consistere flumen,
Nec levis hora potest : sed ut unda impellitur unda,
Urgeturque eadem veniens, urgetque priorem;
Tempora sic fugiunt pariter, pariterque sequuntur;
Et nova sunt semper. Nam quod fuit ante, relictum est;
Fitque quod haud fuerat : momentaque cuncta novantur.

Ovid. Métam. L. XV. 179.

Le tems s'écoule sans cesse par un mouvement continuel, ainsi que l'eau d'une riviere, & l'on ne peut les arrêter. De même qu'une vague en pousse une autre, & qu'elles se suivent toujours, ainsi le tems s'envole avec rapidité : ce qui en est passé n'est plus, il devient ce qu'il n'étoit pas, & il se renouvelle à tous momens.

Sur l'*Eternité* à l'égard du tems passé.



Ous envisageons l'espace infini comme une étendue sans circonférence; & l'Eternité, ou la Durée infinie, comme une ligne, qui n'a ni commencement ni fin. Dans nos Spéculations sur l'espace infini, nous regardons le lieu où nous existons comme un centre à l'égard de toute l'étendue qui nous environne. Dans nos Spéculations sur l'Eternité, nous regardons le tems qui nous est présent comme le milieu qui divise toute la ligne en deux parties égales. De-là vient, que divers Auteurs spirituels comparent le tems présent à un Isthme, qui s'éleve au milieu d'un vaste Océan qui n'a point de bornes, & qui l'enveloppe des deux côtés.

La Philosophie, ou plutôt le sens-commun, partage l'Eternité en deux, celle qui est passée, & celle qui est à venir, qu'on nomme, en termes de de l'Ecole, *Æternitas à parte ante*, & *Æternitas à parte post*. Mais ces termes scientifiques n'en donnent pas une autre idée que celle que je viens d'exprimer en François. Chacune de ces Eternités est bornée à un bout, c'est-à-dire, pour me servir d'autres mots, que la premiére a une fin, & que l'autre a un commencement.

Nous examinerons ici celle qui est passée, & nous réserverons pour une autrefois celle qui est à venir. La nature de cette premiere Eternité est inconcevable à l'esprit humain. La raison nous démontre, qu'elle a été; mais elle ne sauroit s'en former aucune idée, qui ne soit remplie d'absurdités & de contradictions. Il nous est impossible d'avoir aucune autre notion d'une durée qui a passé, si ce n'est qu'elle a été toute présente une fois : mais tout ce qui a été une fois présent est à une certaine distance de nous; & tout ce qui est à une

(m) Ce *Discours* est de la même main que les précédens sur l'Infini.

certaine diſtance de nous, quelqu'éloigné qu'il ſoit, ne peut jamais être l'Eternité. La notion même d'une durée qui a paſſé, emporte qu'elle a été préſente une fois; puiſque l'idée de celle-ci renferme actuellement l'idée de l'autre. C'eſt donc-là une profondeur impénétrable à l'eſprit humain. Nous ſommes aſſurés, qu'il y a eu une Eternité; mais nous nous contrediſons nous-mêmes, d'abord que nous voulons nous en former quelque idée.

Si nous creuſons bien cette matiére, nous verrons, que toutes nos difficultés là-deſſus ne viennent que de cette ſeule raiſon; c'eſt que nous ne ſaurions avoir d'autre idée d'aucune ſorte de durée, que celle par laquelle nous exiſtons nous-mêmes avec tous les autres Etres créés; je veux dire une durée ſucceſſive, formée du paſſé, du préſent & de l'avenir. Il n'y a rien qui exiſte de cette maniére, dont toutes les parties de leur exiſtence n'ayent été une fois actuellement préſentes, & qui par conſéquent ne puiſſe être meſuré par un certain nombre d'années. Nous pouvons monter auſſi haut qu'il nous plaît, & nous former une idée de cette Eternité qui eſt à venir, en ajoutant des millions d'années à d'autres millions, ſans que nous puiſſions jamais arriver à une ſource de la durée, ou à quelque commencement de l'Eternité. Mais nous ſommes aſſûrés d'ailleurs que tout ce qui a été une fois préſent eſt à la portée des nombres, quoiqu'il n'y ait peut-être pas moyen d'en joindre aſſez les uns avec les autres, pour venir à bout de ce calcul. On pourroit auſſi bien dire, qu'une choſe peut être actuellement préſente dans quelqu'endroit de l'eſpace infini, ſans être à une certaine diſtance de nous; qu'avancer, qu'une portion de la durée infinie a été une fois actuellement préſente, & qu'elle n'eſt pas non plus à une diſtance determinée de nous. La diſtance dans les deux cas peut être indéfinie & incapable de toute meſure à l'égard de nos facultés; mais notre raiſon nous dit, qu'elle ne ſauroit l'être en elle-même. C'eſt donc ici la difficulté que l'entendement humain n'a pas la force de vaincre. Nous ſommes perſuadés, qu'il y doit avoir quelque choſe, qui exiſte de toute Eternité; & cependant il nous eſt impoſſible de concevoir, ſuivant l'idée que nous avons de l'exiſtence, qu'aucune choſe qui exiſte puiſſe être de toute Eternité.

Il ſera difficile, à ceux de mes Lecteurs qui ne ſont pas accoutumés à réfiechir ſur cette idée, de me ſuivre dans une ſpéculation ſi abſtraite; mais je m'y ſuis d'autant plus étendu, qu'elle me paroît une preuve démonſtrative de l'exiſtence & de l'Eternité d'un Dieu. Quoiqu'il y ait pluſieurs autres preuves de cette grande vérité, je ne crois pas que nous en devions négliger aucune de celles que la lumiere de la raiſon nous découvre; ſur-tout lorſqu'il s'en trouve quelqu'une, que des Auteurs célébres par leur pénétration & par la force du raiſonnement ont fait valoir, & qui paroît convaincante à ceux qui ſe donnent la peine de l'examiner.

Après avoir conſidéré l'Eternité paſſée, ſuivant la meilleur idée que nous puiſſions nous en former, je produirai ici les divers articles, que la raiſon nous dicte là-deſſus, & qu'on peut regarder comme le ſymbole d'un Philoſophe ſur ce grand point.

I. Il eſt certain qu'aucun Etre n'a pû ſe faire lui-même: puiſqu'il faudroit alors, qu'il eût agi avant qu'il exiſtât; ce qui implique contradiction.

II. Il s'ensuit de-là, qu'il doit y avoir eu quelqu'Etre de toute Eternité

III. Tout ce qui existe à la maniére des Etres créés, ou suivant les notions que nous avons de l'existence, ne sauroit avoir été de toute Eternité.

IV. Il faut donc que cet Etre éternel soit le grand Auteur de la nature, l'*Ancien des jours*, qui se trouvant à une distance infinie de tous les Etres créés à l'égard de ses perfections, existe d'une toute autre maniére qu'eux, & dont ils ne sauroient avoir aucune idée.

Je sais que plusieurs Scholastiques qui voudroient paroître ne rien ignorer, prétendent expliquer la maniére dont Dieu existe, lorsqu'ils nous disent qu'il renferme une durée infinie à chaque moment; que l'Eternité est en lui un point fixe, *Punctum stans*; ou ce qui est aussi raisonnable, un *instant infini*; qu'à l'égard de son existence, il n'y a rien qui soit passé ou à venir. C'est à quoi l'ingénieux M. *Cowley* fait allusion dans sa Description du Ciel, lorsqu'il y dit:

Il ne se trouve là, ni passé ni avenir:
Le présent y exerce un éternel Empire.

Pour moi je regarde ces propositions, comme ces mots ausquels on attache aucune idée: & il me semble qu'il vaudroit mieux avouer son ignorance, que d'inventer des dogmes qui ne signifient rien, ou plutôt qui se contredisent. Nous ne saurions avoir trop de retenue dans ces recherches, lorsque nous méditons sur celui qui est environné de tant de gloire & de perfection, qui est la source & l'origine de tous les Etres. Reconnoissons donc avec la plus profonde humilité, que comme il faut nécessairement qu'il y ait eu quelque Etre de toute Eternité, il faut aussi que cet Etre existe d'une maniere qui nous est incompréhensible, puisqu'aucun Etre ne sauroit avoir existé de toute Eternité, suivant l'idée que nous avons de l'existence. La révélation confirme ce que la raison nous dicte là-dessus, lorsqu'elle témoigne, que *Dieu est le même* qu'il étoit *hier*, qu'il est *aujourd'hui* & qu'il sera *éternellement;* qu'il est l'*Alpha* & l'*Omega*, *le commencement* & la *fin*; que *mille ans sont devant lui comme un jour, & un jour comme mille ans*. Toutes ces expressions, & autres semblables nous enseignent, que son existence à l'égard du tems ou de la durée, est très-différente de celle de ses créatures; & par conséquent qu'il est impossible de nous en former aucune idée qui approche de ce qu'il est.

Dans la premiere révélation qu'il fit de son Etre, il se nomma lui-même: *Je suis celui qui suis;* &, lorsque *Moïse* voulut savoir le nom qu'il lui donneroit dans son message auprès de *Pharaon*, il lui ordonna de dire, que *Je suis* l'avoit envoyé. De sorte que le Créateur de l'Univers semble exclurre par-là toute autre chose d'une existence réelle, & qu'il se distingue de ses créatures comme le seul Etre qui existe réellement & de fait. L'ancienne idée des *Platoniciens*, qui la tiroient de leurs spéculations sur l'éternité, s'accorde très-bien avec cette révélation divine. Il n'y a rien, disoient-ils, dont l'existence est formée du passé, du présent, & de l'avenir, qui existe réellement. Une pareille existence successive, & qui s'évanouit, est plutôt une ombre d'existence, ou quelque chose qui en approche, que l'existence elle-même. Celui-là

ſeul exiſte proprement, dont l'exiſtence eſt toujours préſente ; c'eſt-a-dire, en d'autres termes, qui exiſte de la maniére la plus parfaite, & de laquelle nous n'avons aucune idée.

Je finirai ce *Diſcours* par une réfléxion très-utile. Pouvons-nous jamais nous humilier aſſez profondément devant notre Créateur, dont la bonté & la ſageſſe ineffables ont trouvé le moyen de donner l'exiſtence à des natures bornées, & à des Etres, en qui l'exiſtence n'eſt pas néceſſaire ? Pouvons-nous jamais lui en témoigner aſſez de gratitude, ſur-tout lorſque nous conſidérons, qu'il jouiſſoit lui-même d'un bonheur parfait de toute Eternité ? Où eſt l'homme, qui puiſſe réfléchir ſur ce qu'il eſt ſorti du néant, qu'il a été fait une créature raiſonnable & heureuſe, en un mot, ſur ce qu'il a été rendu participant de l'exiſtence & d'une eſpéce d'Eternité, ſans être accablé ſous le poids de l'admiration, & ſe répandre en louanges & en actions de graces ? Il faut avouer, que c'eſt une penſée trop vaſte pour l'eſprit humain, & qu'elle eſt plus propre à nous entretenir dans le ſecret de la dévotion, ou le ſilence de l'ame, qu'à être exprimée par nos paroles. Le ſouverain Monarque de l'Univers ne nous a pas donné des facultés capables de louer & de magnifier une bonté ſi tranſcendante.

Avec tout cela, nous avons quelque ſujet de nous conſoler ; puiſque dans toute l'Eternité, nous ſerons occupés à un ouvrage, que nous ne ſaurions jamais finir.

CLXXXVIII. DISCOURS.

——— Studium ſine divite Venâ.

Hor. A. P. vſ. 419.

L'Etude ſans le Génie.

Du *Théâtre Anglois*, & de ceux qu'on appelle des *Critiques* en fait de Poëſies.



JE regarde le Théâtre comme un monde en lui-même. On a fait paroître, en dernier lieu dans ſa moyenne région, un nouveau peloton de Metéores, pour donner du relief à pluſieurs Tragédies modernes. Je fus l'hiver paſſé à la prémiere répétition du nouveau Tonnerre, qui eſt beaucoup plus bruyant & plus ſonore, qu'aucun qu'on ait employé juſques-ici. On a un *Salomonée* (*n*), derriére la tapiſſerie, qui le fait jouer avec un ſuccès merveilleux. Les éclairs y brillent avec plus de vivacité qu'autrefois : les nuages y ont auſſi plus de volume, & ſont mieux godronnés ; pour ne rien dire d'un violent orage, enfermé dans une grande caiſſe,

(*n*) C'eſt le nom de ce fameux Roi d'*Elide*, qui, voulant paſſer pour un Dieu, fit conſtruire un Pont d'airain, ſur lequel il ſe faiſoit trainer en chariot, pour imiter le bruit du Tonnerre.

qui est destiné pour la *tempête* (*o*). On y est aussi pourvu de plus d'une douzaine de bourrasques de neige, formées, à ce que l'on m'a dit, des Comédies de plusieurs de nos malheureux Poetes qui ont été adroitement dépécées en flocons. L'*Edgard* de M. *Rimer* doit tomber en neige la premiére fois qu'on jouera le Roi *Lear*, pour relever, ou plutôt pour alléger le déplorable état de cet infortuné Prince; & pour servir, en guise de décoration, à une Piéce critique que ce grand Auteur en a publiée.

Je ne m'étonne pas à la vérité, que les Acteurs soient ennemis déclarés de ceux que nous appellons communément des Critiques, puisque la régle constante de ces Messieurs est d'attaquer une Piéce, non pas à cause qu'elle est mal-écrite, mais parce qu'elle a la vogue. Plusieurs d'entr'eux ont pour maxime, que toute Piéce de Théâtre, qui est long-tems courue, ne doit rien valoir, comme si le but principal de la Poësie n'étoit pas de plaire. Je laisse à d'autres plus experts que moi à décider si cette régle est bien ou mal-fondée. Mais, si elle est juste, j'ose dire qu'elle sert beaucoup à relever l'honneur de ceux qui l'ont établie; puisqu'il n'y a guéres de leurs Piéces qui ayent été disgraciées jusqu'au point d'essuyer trois différentes représentations, & qu'il y en a plusieurs de si bien écrites, que la Ville n'a jamais voulu les entendre qu'une seule fois.

J'ai une véritable estime pour les bons Critiques, tels qu'*Aristote* & *Longin* entre les *Grecs*, *Horace* & *Quintilien*, entre les *Romains*, *Boileau* & *Dacier* entre les *François*. Mais par malheur, quelques-uns de ceux qui s'érigent en Critiques de profession parmi nous sont si stupides, qu'ils ne savent pas mettre dix mots ensemble avec élégance, ni s'énoncer en termes propres: & avec tout cela, si ignorans, qu'ils n'ont aucune teinture des Langues savantes; c'est-à-dire, que leur critique des anciens Auteurs n'est que de la seconde main. Ils en jugent parce que d'autres en ont écrit, & non par aucune idée qu'ils ayent prise des Auteurs mêmes. Les mots, unité, action, sentiment, & diction, employés avec un air d'autorité, leur donnent du relief parmi les ignorans, qui les croyent fort habiles, parce qu'ils sont inintelligibles. Les anciens Critiques des Auteurs les plus célébres de leur tems s'épuisent à faire leur éloge; & ils trouvent souvent des raisons pour excuser les petites bévûes & les inadvertances qui paroissent dans leurs écrits. Il n'en est pas de même des prétendus Critiques de nos jours: la plûpart ne cherchent qu'à ravaller toutes les productions qui sont applaudies, à y remarquer des fautes imaginaires, & à soutenir, par des raisons tirées de loin, que les plus grandes beautés qu'on y observe sont au pied de la lettre de véritables taches. En un mot, les remarques de ces Critiques, comparées à celles des Anciens, sont comme les Ouvrages des Sophistes comparés à ceux des anciens Philosophes.

L'envie & la chicane sont les fruits naturels de la paresse & de l'ignorance. De-là vient peut-être aussi, que la Mythologie Payenne nous apprend que *Momus* étoit le fils de la nuit & du sommeil. Les paresseux qui n'ont pas travaillé à

(*o*) C'est le titre d'une Comédie, ainsi nommée, ou *l'Isle enchantée*, écrite d'abord par *Shakespear*, & mise ensuite sous une nouvelle forme par le Chevalier *Davenant* & *Dryden*.

se perfectionner, ou à se distinguer par quelque bon endroit, sont très-disposés à médire des autres, de même que les ignorans sont fort sujets à décrier les beautés d'un Ouvrage applaudi, qu'ils ne sauroient découvrir eux-mêmes. Plusieurs de nos enfans de *Momus*, qui s'honorent du nom de Critiques, descendent en droite ligne de ces deux vénérables Ancêtres. Ils tombent dans cette foule d'absurdités dont ils instruisent tous les jours le peuple, parce qu'ils ne considérent pas : 1. Qu'il y a quelquefois plus de jugement à s'éloigner des régles de l'Art, qu'à les suivre ; & 2. Qu'il y a plus de beauté dans les Ouvrages d'un grand génie qui ne sait aucune de ces régles, que dans ceux d'un petit génie, qui les posséde à fond, & qui les observe scrupuleusement.

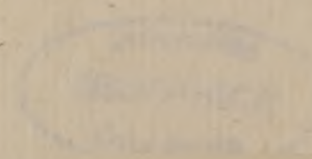
I. En effet, nous voyons souvent des Auteurs qui n'ignorent aucune des régles de l'éloquence, & qui avec tout cela aiment mieux les négliger en certaines occasions extraordinaires. Je pourrois en alléguer pour exemples tous les Ecrivains tragiques de l'Antiquité, qui ont donné des preuves de leur habileté à cet égard, & qui ont négligé à dessein une régle établie du Théâtre, lorsque cette négligence leur a fourni le moyen d'insérer dans leurs Piéces une plus grande beauté, que ne l'auroit pû jamais être l'observation de la régle. Ceux qui ont examiné les plus admirables piéces d'architecture & de sculpture, anciennes & modernes, savent très-bien, que les plus habiles Maîtres s'y éloignent souvent des régles de l'Art ; & que cela même produit un plus bel effet, qu'une méthode plus exacte & plus réguliére. C'est ce que les *Italiens* appellent *Gusto grande* dans ces Arts, & que nous appellons le Sublime dans l'Art Oratoire.

II. Nos Critiques ne paroissent pas sentir, qu'il y a plus de beauté dans les Ouvrages d'un grand génie qui ignore les régles de l'Art, que dans ceux d'un petit génie, qui les sait & qui les observe à toute rigueur. C'est de ces beaux génies de son tems, & de ces petits chicaneurs artificiels, dont *Térence* parle dans le Prologue de son *Andriene*, où il dit : » Qu'il aime beaucoup mieux » imiter l'heureuse négligence des uns, que l'exactitude obscure & embar» rassée des autres :

> *Quorum æmulari exoptat negligentiam,*
> *Potiùsquàm istorum obscuram diligentiam.* v. 20.

Un de nos Critiques peut se consoler du mauvais succès de sa Piéce, de la même maniére qu'un Médecin se console, à ce que le D. *South* nous dit, de la mort d'un de ses Patiens ; c'est qu'il l'avoit traité suivant toutes les régles de l'Art. Notre inimitable *Shakespear* est un écueil pour toute l'engeance de ces Critiques sévéres. Qui n'aimeroit mieux lire une de ses Piéces, où il viole toutes les régles du Théâtre, qu'aucune des productions d'un de nos Critiques modernes, où il n'y a pas une seule de ces régles qui ne soit observée ? Il faut avouer, que *Shakespear* étoit né avec toutes les semences de la Poësie, & qu'on peut le comparer à la pierre enchassée dans l'anneau de *Pyrrhus*, qui à ce que nous dit *Pline*, représentoit la figure d'*Appollon*, avec les neuf Muses dans ses veines, que la nature y avoit tracées d'elle-même, sans aucun secours de l'Art.

Fin du second Volume.




GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart